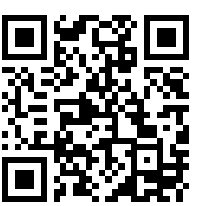
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Per.
175-19

Revue

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

62
1889

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

(21e ANNÉE)

5e LIVRAISON — 15 MAI 1889

SOMMAIRE

CH. POTVIN. 1789. *Poésie.*

CH. RAHLENBECK. Nicolas de Hames dit Toison d'or.

D. KEIFFER. Bang. (*Nouvelle.*)

Mme CLÉMENCE ROYER. L'exposition du centenaire de 1789 à Paris.

F. BURNY. Notice bibliographique. — L'émigration.

BRUXELLES

LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT

TH. FALK, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA COUR ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE

MÊME MAISON A LEIPZIG

1889

TOUS DROITS RÉSERVÉS

59 9

Digitized by Google

COMITÉ DE LA *REVUE DE BELGIQUE.*

MM. Alb. Callier, professeur à l'Université de Gand.

Émile de Laveleye, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie, à Liége, rue Courtois.

le comte Goblet d'Alviella, professeur à l'Université de Bruxelles, membre de l'Académie.

Ch. Potvin, membre de l'Académie, à Bruxelles, rue Vautier, 58.

J. Stécher, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie, à Liége.

N. B.

Jusqu'au 15 juillet, on est prié d'adresser à M. CH. POTVIN, rue Vautier, n° 58, tout ce qui concerne la direction de la REVUE.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Belgique . . . . . fr. 12 par an.
— l'Étranger (Union postale) . » 15 —

Tout ce qui concerne l'Administration devra être adressé à la librairie C. Muquardt,

18-20-22, RUE DES PAROISSIENS,
à Bruxelles.

P. Weissenbruch, imp. du Roi, Bruxelles.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-UNIÈME ANNÉE —

TOME LXII

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
TH. FALK, ÉDITEUR
LIBRAIRE DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
RUE DES PAROISSIENS, 18-20-22
MÊME MAISON A LEIPZIG

1889

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

— 15 MAI 1889 —

1789

PREMIÈRE PARTIE.

Novembre 1888.

Comme avant d'aborder une route lointaine
Dont le péril est grand et l'issue incertaine,
A tous ceux que l'on aime on laisse un souvenir;
Comme, à chaque départ, ne fût-il qu'éphémère,
On embrasse l'enfant, sans oublier la mère;
Comme on prie avant de dormir,

Avant de la quitter, je veux bénir la vie!
— Oh! vous qui la traînez dans l'orgueil ou l'envie,
Comme un manteau qui prend la boue à chaque pas,
Vous avez beau jeter le rire à l'héroïsme,
Sur le dédain de tout asseoir votre égoïsme,
Vous ne m'en détournerez pas.

Ah! j'ai souffert aussi! mon cœur est comme un crible.
J'ai vu la lutte avec sa curée inflexible
Où, par meutes, s'abat la médiocrité;
J'ai vu les hommes faux, insensés, misérables;
Mais j'aurais tous les droits d'accuser mes semblables,
Je chanterais l'humanité.

Ne peut-on pas souffrir sans qu'un orgueil morose
Aille chercher querelle à chaque pli de rose?
Mais c'est un peu de nous que dépend notre sort,
Et qui sait quelle place utilement profonde,
Comme la nuit au ciel, tient la douleur au monde,
Ou comme un nuage, la mort?

Digitized by Google

Nature, j'ai souffert de tout ce qui te blesse
Dans tes lois qui seront nos titres de noblesse,
Dans ton charme qui suit l'homme jusqu'au tombeau :
O puissance, ô splendeur, dont tout l'art se pénètre!
J'ai vu bien des laideurs et j'en mourrai peut-être,
Je mourrai dans la foi du beau!

Mourir! ne plus voir l'aube en ses rougeurs de vierge,
O lune, ni la nuit pâle sous ton doux cierge,
Ni le cœur dans les yeux, ni les fleurs dans le pré!
Mais puisses-tu, nature, être plus belle encore
Et tout ce qui m'émeut en toi, ce que j'adore,
Être après nous plus adoré!

Mourir! quitter l'ami qui charme en chaque livre,
Ne plus voir sous des mains d'artiste un monde vivre
Dans les frissons du marbre, au rythme des couleurs,
Quel néant!... s'il n'était des races infinies
Pour goûter à leur tour la moisson des génies
Et semer de nouvelles fleurs!

Vivez, chers héritiers, sous de moins lourdes charges,
Sur un globe embelli, devant des cieux plus larges,
Prodiguez les chansons, les labeurs, les amours!
Brisez ce qui nous reste encor des vieilles gangues,
Transformez la famille et rapprochez les langues,
Plus libres, plus féconds toujours!

Nous, voyant se fermer, chaque soir, une tombe,
Où ce siècle troublé, tête par tête, tombe,
Aimer la vie en vous ennoblit nos regrets;
Donnons-lui pour adieux nos meilleures pensées,
Et qu'elle soit bénie en nos douleurs passées,
Bénie en vos futurs progrès!

***

Ah! sous l'incessante menace,
Si l'on pouvait rien demander,
Nature, l'on te crierait grâce,
Mort, je te prierais de tarder.

Digitized by Google

A l'inconnu, ce spectre blême,
Faut-il laisser tous ceux qu'on aime,
Sans résoudre un peu le problème,
Sans mettre aux dangers le holà?
S'ils étaient heureux, je l'accorde;
Mais s'ils criaient miséricorde,
N'être plus là dans la discorde,
Dans les chagrins n'être plus là!

Vivre! vivre! ce cri si triste
Qui monte impuissant au ciel sourd,
Ce n'est pas la plainte égoïste,
C'est un cri d'angoisse d'amour.
Oh! rien qu'un instant, rien qu'une heure,
Pour tracer leur route meilleure,
Pour apaiser l'enfant qui pleure,
Pour servir le peuple aux abois!
Un jour, un mois, un an encore
Pour voir notre couvée éclore,
Car l'espoir est un météore
A trop longue orbite parfois!

Un souffle encor, dernière joie;
S'il faut souffrir, un souffle encor,
Pour que sur l'avenir je voie
La paix glisser son rayon d'or.
A soixante ans, mort tolérante,
J'ai pu fêter Mil-huit-cent-trente;
Un souffle encor de vie errante,
O sœur, voici Quatre-vingt-neuf;
Un souffle, et dans le chœur lyrique,
Avec l'Europe et l'Amérique,
A la grande date historique
Je chanterai l'au gui l'an neuf!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

Mai 1889.

Malheureux, prends donc garde! Est-ce toi qu'elle guette?
Tu la traites de sœur, et la goule se jette
Sur le petit, sur le chéri, sur l'innocent!
Beau, confiant, robuste, il vous suivait... O crime!
O monstre! Rien n'a pu lui ravir sa victime.
Chante donc la vie à présent!

— Je ne chanterai plus qu'une petite tombe!
Je ne bénirai plus que ma douce colombe,
Son charme à tout moment, son bon regard d'adieu!
Quels chants, si nous vivions encor dans son sourire!
Quel cantique où l'amour vibre, où la foi respire!
Quel hymne d'avenir, s'il était là, mon Dieu!

J'allais dire le droit dans ses hautes marées,
Les nations de foudre et d'éclairs entourées,
Un Sinaï nouveau, celui du citoyen,
Et le noble abdiquant de longs siècles d'empire,
Et le moine à ses serfs d'hier montrant à lire :
Pour la première fois, on se sentait chrétien.

Le torrent apaisé devient le fleuve immense ;
J'aurais dit ce courant de grandeur : la science,
Où c'est l'esprit humain qui tient le gouvernail ;
Aussitôt la mer libre, à nous le pyroscape!
A peine aux jougs anciens le travailleur échappe
Et voici la vapeur qui s'attelle au travail.

Les Césars passeront, à nous les Prométhées!
Les cases du cerveau parlent vivisectées,
Le télégraphe vole au fond des grandes mers,
Les fossiles partout nous racontent le globe,
On nous fait un vaccin des venins du microbe,
L'isthme ouvre passage aux steamers.

O doux petit ami, je chanterais la vie
Comme elle t'apparut, belle et toute ravie
De son indépendance et de sa sûreté,

Digitized by Google

Avec l'idée ouvrant sur tout de larges ailes,
Et les lettres, les arts, créant les mœurs nouvelles :
Tu m'épelais déjà le nom de liberté.

Ah! qu'on laisse mon corps fléchir à la torture!
Mais le malheur est saint, que ma douleur soit pure!
Mon intégrité d'âme, oh! qui va l'abriter?
C'est vous qui l'avez faite, ô mère, ô mes poètes.
Gardez-moi — j'aurais droit d'insulter aux tempêtes —
De maudire la vie avant de la quitter.

***

Hélas! est-il aussi, pour les peuples, nos frères,
Comme pour nos enfants, d'invisibles vipères,
Des foyers pestilentiels?
Faut-il, pour nos travaux, pour nos enthousiasmes,
Du marais féodal redouter les miasmes
Ou les virus industriels?

Ah! nous sommes payés, sans un cri qui nous venge,
Nous, parents que le croup fit orphelins d'un ange,
Toi, pauvre dont l'enfant eut faim,
Pour savoir quels essaims de guêpes ennemies
Sont les oppressions et les épidémies,
Qu'il serait temps de vaincre enfin!

O loi des éléments, ô nature des choses,
Toi qui fais circuler dans leurs métamorphoses
La sève de l'affinité,
Dans les cieux on te nomme harmonie, équilibre,
Tu te sens conscience au front de l'être libre,
De force tu deviens beauté!

Mais s'il est place en toi, redoutable chimère,
Pour des meurtres d'enfants dans les bras de leur mère,
D'ouvriers au sein de la loi,
Ah! la science à nous, à nous le fer, la flamme,
Contre le poison traître et la misère infâme,
Pour étouffer le monstre en toi!

Digitized by Google

Ah! quelles puissances morales
Où l'instinct viril s'aguerrit,
Quelles facultés magistrales
Du cœur d'accord avec l'esprit,
Devant tant de grandeurs fixées,
Tant de réformes esquissées,
Quelles armes, quelles pensées,
Quels intérêts, quels dévoûments,
De la décadence profonde,
D'une autre chute dans l'immonde,
Jureront de sauver le monde
Et pourront tenir les serments?

L'ennemi, c'est le droit du poing, l'orgueil des races,
C'est le chacun pour soi des peuples et des classes,
Avec le malheur aux vaincus,
Et l'humanité même en l'homme comprimée,
Laissant pour arme impie aux Richelieu l'armée,
La dynamite aux Spartacus.

Ton examen de conscience,
O vieux siècle, qui le fera?
Quelle lueur d'expérience,
Siècle nouveau, te guidera?
Tout ce qui divise est blasphème!
Que l'on s'éclaire et que l'on s'aime;
La science est partout la même,
Pour tous le devoir est pareil;
Voilà des biens qu'on se partage
Sans en altérer l'héritage,
Comme l'honneur et le courage,
Comme l'air, le jour, le soleil!

Pitié! vos tourelles blindées
Et vos navires cuirassés!
Nous, nous instruirons: les idées
Sont nos meilleurs forts avancés.
Car notre activité maîtresse
N'est pas seulement la richesse,
C'est le travail dans sa noblesse,
C'est le droit, ce sera l'amour.

Digitized by Google

J'en crois nos fiers laboratoires,
Nos arts ne sont pas illusoires,
Ce qu'annoncent toutes nos gloires,
Ce n'est pas la nuit, c'est le jour.

C'est le grand jour, la libre vie,
Telle, ô mon pauvre enfant volé,
Que longtemps tu l'aurais suivie
D'un cœur fort, d'un esprit ailé.
Toi qui mettais, génie affable,
Dans un mot un charme ineffable,
Tant de finesse en une fable,
Au baiser un élan si doux,
Ce siècle qui s'avance en maître,
Tu l'aurais illustré peut-être,
Mais quel bonheur de le voir naître
Si tu le fêtais avec nous!

Tu serais là, près de ta mère :
Au gui l'an neuf! au gui l'an neuf!
Dans quelle émotion austère
Nous saluerions Quatre-vingt-neuf!
L'avenir en toi perd un homme!
Mais si mon malheur se consomme,
Brisé, saignant, n'importe comme,
Je le saluerai, l'âme en pleur!
Que sans cesse coule en ses veines
Ce qu'un jour j'ai cru voir aux tiennes :
Le beau sang des fiertés humaines,
Le lait pur des bontés du cœur!

Au gui l'an neuf! Dans les deux mondes,
Cent peuples, serpe d'or en main,
Vont cueillir les moissons fécondes
Du droit mûr, du devoir certain.
Tu serais un homme moderne :
Il se possède, il se gouverne,
Pour l'amour seul il se prosterne;
Tu verrais les peuples s'unir...
Hélas! j'espérais la mort sainte
De te léguer, dans une étreinte,
Sous ton baiser, mon âme éteinte
En de beaux rêves d'avenir.

CH. POTVIN

Digitized by Google

NICOLAS DE HAMES

dit TOISON D'OR.

I

Une lutte de prépondérance entre les chevaliers de la Toison d'or, se considérant comme les seuls légitimes porte-voix de l'opinion publique depuis qu'on ne convoquait plus régulièrement les États-Généraux des Pays-Bas, et les partisans aveugles de l'Espagne, leurs collègues au conseil d'État, se place à l'origine des troubles qui agitèrent si profondément nos contrées au XVI^e^ siècle. Ce n'est d'abord qu'un désaccord facile à dissiper par des caresses et de bonnes paroles, si le souverain qu'on attendait, fidèle à sa parole, était revenu au milieu de nous. Mais promettre et tenir sont deux, surtout quand il s'agit de ces princes d'autrefois, que leur prétendu droit divin mettait hors de pair et soustrayait aux obligations morales des autres hommes.

Philippe II, qui croyait donc n'avoir rien à se faire pardonner, n'était pas un roi comme un autre, ni les Belges du XVI^e^ siècle des sujets comme on en trouve tant ailleurs. Autant nos pères étaient expansifs, bruyants et familiers, comme le sont généralement des hommes libres, autant notre souverain espagnol, ennemi juré de toute représentation publique, était réservé, sec et froid. A un second voyage aux Pays-Bas, qu'il n'osa jamais entreprendre, il est très probable que sa mine renfrognée eût fait fuir au loin les jeux et les ris et porté un coup mortel à un dernier et faible reste de sympathie. Il se rendait d'ailleurs justice en

Digitized by Google

s'avouant incapable de faire le moindre effort pour conquérir les cœurs des Flamands et des Wallons, n'ayant jamais voulu apprendre ni le flamand ni le français. Il se défiait, en outre, instinctivement, de tous ceux qui portaient de grands noms, et qui, fiers à juste titre de leurs services rendus et de leurs illustres alliances, osaient lui dire, quand ils allaient le trouver dans sa retraite du Bois de Ségovie, que sous son sceptre de fer tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ce fut dans ces sentiments-là qu'en 1559 on se tourna le dos avec de belles et bonnes paroles sur les lèvres, mais avec le désir bien formel de ne se revoir jamais. Aussi en arriva-t-on, après un échange de propos aigres-doux, à se combattre avec fureur pendant près d'un demi-siècle sans plus se rencontrer face à face. Le rôle des chevaliers de l'ordre de la Toison d'or dans ce drame est, quoique court, infiniment curieux et instructif. D'abord, ils sont superbes de confiance et d'entrain; on les voit accomplir d'un bond la moitié de la besogne qu'on attend d'eux, puis, quand le moment est venu de tirer l'épée, de défendre leur œuvre, ils reculent pour la plupart. C'est à ce moment-là que l'auteur anonyme d'un pamphlet intitulé : *Conseil sacré d'un gentilhomme françois aux Églises de Flandre*, intervient avec force, avec autorité. Sa parole éloquente est celle d'un chef, d'un patriote, mais non celle d'un étranger. Il vit dans l'intimité de nos grands seigneurs, cela se sent à la manière dont il leur parle pour ramener les uns, pour retenir les autres dans leur devoir envers la patrie opprimée. Il blâme avant tout l'hésitation; il n'entend point que par calcul égoïste, par bêtise ou lâcheté, ces grands personnages soient des martyrs involontaires ou des héros de contrebande comme l'ont été, par après, les comtes d'Egmont et de Hornes. Ce qu'il semble redouter surtout, c'est qu'on puisse dire d'eux qu'un intérêt purement personnel les a conduits à chasser du pays les fonctionnaires et les soldats étrangers. Ils ont été acclamés par la bourgeoisie et par le peuple, qui se sont compromis pour eux et avec eux, et maintenant, qu'ils le veuillent ou non, l'honneur leur commande de mar-

Digitized by Google

cher en avant sans retard aucun. Henri de Brederode n'eût point tenu un autre langage. « Il n'y a qu'à pousser plus oultre, puisque nous y sommes jusqu'aux oreilles », avait-il dit dans une lettre qui porte la date du 2 juin 1566. Mais Brederode, très supérieur à ses pareils, avait contre lui sa folle jeunesse et son exaltation. On ne l'écouta point; on n'écouta pas davantage notre pamphlétaire anonyme, et la conséquence en fut que le parti national se trouva bientôt dans un complet désarroi. Les peureux se soumirent; les autres quittèrent le pays pour la plupart. Quelques-uns seulement continuèrent à conspirer, et, quand le moment fut venu, ils se battirent vaillamment aux côtés des bourgeois de Tournai et de Valenciennes contre les soldats du roi d'Espagne, ou se firent tuer dans les rangs du peuple comme Jean de Marnix, Bernard de Mérode, Antoine de Lalaing. Leur conduite héroïque eut cela de bon qu'elle servit d'exemple, empêcha une juste réprobation de frapper la noblesse tout entière, et permit par conséquent au prince d'Orange et à son frère Louis de Nassau de poursuivre leur rôle sauveur et de fonder la première république vraiment digne de ce nom, dont les autres, grandes ou petites, en Europe ou en Amérique, procèdent. Ce grand miracle du XVI^e^ siècle, qui dépasse ceux de tous les temps et de toutes les Églises, n'eût point pu s'accomplir si les potentats d'alors n'avaient reconnu l'un des leurs à la tête du mouvement, et si, en dehors de la vieille et auguste maison d'Autriche, ils n'avaient été d'accord pour empêcher les fanatiques Espagnols de poursuivre leur rêve de monarchie universelle. C'est ce dont aujourd'hui, à distance, et grâce aux révélations archivales venues de divers côtés avec une abondance parfois quelque peu encombrante et sujette à caution, nous nous rendons parfaitement compte. Il y a cependant, sur ce point et sur bien d'autres se rapportant à notre révolution du XVI^e^ siècle, de l'imprévu à rencontrer, du nouveau à dire si l'on rétrécit le cadre de son travail, si d'un tableau d'ensemble on passe aux scènes de détail, si l'on s'arrête devant l'un des acteurs du drame pour faire

Digitized by Google

son portrait. C'est à quoi, cette fois, nous voulons borner nos efforts. Comme ce bon abbé Lowrich, inventé par Charles Nodier, qui courait le monde à la recherche d'un exemplaire de l'édition *princeps* du *Songe de Poliphile*, nous n'avons rien négligé pour connaître l'auteur du pamphlet intitulé : *Conseil sacré d'un gentilhomme françois aux Églises de Flandre.* Un jour, nous crûmes l'avoir trouvé; l'excellent historien hollandais Jean Van Vloten partagea notre manière de voir, et voulut bien en faire mention dans la préface de son *Étude sur la révolte des Pays Bas contre l'Espagne*. C'était en 1860. Douze ans plus tard, ayant fait réimprimer son *Étude,* il répudia comme auteur du *Conseil sacré* Nicolas de Hames, dit Toison d'or, et, sans explication aucune, mit son pamphlet au compte d'un certain Gervais Le Barbier, sire de Francourt, un agent huguenot qui aurait séjourné à Bruxelles et à Anvers en 1566 ou 1567, et se trouva plus tard à Paris au nombre des victimes de la Saint-Barthélemy.

Ce qui peut avoir décidé notre ami Van Vloten à changer d'avis, c'est que le pamphlet porte Anvers comme lieu d'impression, et qu'au moment où il parut Nicolas de Hames se trouvait au fond de l'Allemagne. Il a pu aussi se laisser influencer par le catalogue des pamphlets de Thysius, paru dans l'intervalle, où nous trouvons, sans preuve quelconque, Gervais Le Barbier cité comme auteur du *Conseil sacré*. Or, le pamphlet n'est point sorti des presses clandestines d'Anvers, mais bien de celles de Francfort-sur-le-Mein. Il est exposé en vente dans cette dernière ville à la foire Sainte-Marguerite, qui commençait, dans ce temps-là, à la fin du mois de juillet, et déjà le 3 septembre 1567, le Sénat de Francfort est invité par la Chambre impériale de Spire d'en rechercher avec zèle l'auteur.

On suppose donc sa présence dans la ville ou, tout au moins, dans ses environs. Or, Nicolas de Hames, revenu de Hongrie, s'y trouvait en effet à ce moment-là, tandis que Gervais Le Barbier, sire de Francourt, n'y est probablement jamais venu. Ce dernier personnage remplissait dès 1566, à la cour de Navarre, les fonctions de chancelier de la reine, et

Digitized by Google

n'avait certes plus le loisir de courir le monde et d'écrire des pamphlets ou des mémoires sur des questions qui n'intéressaient pas directement la maison royale de Bourbon-Navarre. D'ailleurs, voici en quels termes la lettre de la Chambre de Spire s'exprime au sujet du pamphlet qui nous occupe : « Ce petit livre maltraite de la façon la plus grossière et la plus impardonnable l'Empereur actuel, son bien-aimé frère et leurs augustes parents et ancêtres, le tout fort heureusement sans motif aucun ni fondement. »

Voilà le grief, la raison des poursuites que la police de Francfort-sur-le-Mein est engagée à faire; or nous nous demandons quel intérêt le sire de Francourt, en sa qualité de chancelier de Navarre, aurait pu avoir à morigéner la maison d'Autriche, à décrier sa politique traditionnelle. Que pouvait-il connaître des intrigues de la cour impériale, des moindres incidents de la diète d'Augsbourg, des particularités d'une émeute à Anvers, en mars 1567, et de la tournure que prenait au même moment le siège de la ville impériale de Valenciennes? Or, ces choses-là sont rapportées et discutées dans notre pamphlet avec un à-propos et une sûreté de main qui ne peuvent appartenir qu'à un Belge qu'elles touchent de près.

Et, en ceci, nous croyons nous tromper aussi peu qu'en affirmant, sur des preuves matérielles irrécusables, que tel livre ancien a été imprimé en tel lieu.

Notre révolution du XVI^e^ siècle avait organisé, dès le commencement, le service de ses impressions tant dans le pays qu'à l'étranger.

Un certain Nicolas du Bar, imprimeur fixé à Anvers en 1566, s'était transporté l'année suivante à Francfort-sur-le-Mein. C'est lui, sans doute, qui imprime clandestinement le *Conseil sacré*. La police ne parvient pas à le dénicher; on ne le soupçonne même pas, ni alors ni plus tard, puisque Marnix de Sainte-Aldegonde, de passage à Francfort, parle de sa rencontre avec lui dans une lettre du 1^er^ avril 1572, adressée à Louis de Nassau.

Il y avait comme cela, au XVI^e^ siècle, foule de braves

Digitized by Google

gens qui s'étaient mis au service de la révolution des Pays-Bas, qui firent grosse et bonne besogne et dont on n'a point conservé le souvenir, si grand était leur soin de s'entourer de mystère, de dissimuler leur activité et leurs services sous des noms divers. Nicolas du Bar ne fait point exception à la règle.

Disons encore qu'on s'intéressait d'autant plus en pays d'outre-Rhin à ce qui se passait chez nous, que Bruxelles avait eu le triste honneur d'avoir vu s'allumer, en 1523, le premier bûcher luthérien et qu'on espérait voir les Belges préférer la réformation allemande à celle de Genève. En cela on se trompait; on se trompait aussi en croyant qu'on pourrait opposer, avec bonne chance de succès, le tolérant empereur Maximilien II au fanatique Philippe II. Ils étaient de même race et devaient d'autant mieux finir par s'entendre que l'Empereur était relativement pauvre et avait des filles à marier. Quand l'archiduchesse Anne fut fiancée à don Carlos d'Espagne, tout espoir d'un accord entre les signataires du compromis des nobles et les princes allemands favorables à la Réforme pouvait être considéré comme perdu. Le coup fut surtout sensible au prince d'Orange et à son frère le comte Louis de Nassau. On en trouve la preuve dans leur correspondance, et l'on comprend parfaitement que, n'ayant plus, à partir du printemps de 1567, de ménagements à garder vis-à-vis de la maison d'Autriche, ils aient permis à leurs pamphlétaires de dévoiler sa politique astucieuse.

Celui d'entre eux qui frappe le plus fort est bien certainement Guillaume Klebitz [1]. Il écrit en allemand tant en vers qu'en prose. Quand il apprend que son imprimeur a été jeté, à Francfort, en une cruelle prison, il s'empresse d'écrire le 5 mai 1567 au Sénat de cette ville pour le disculper. Cette lettre est curieuse à plus d'un titre. L'imprimeur clandestin de Klebitz, un certain Hans Schmidt, travaillait aussi pour les réfugiés des Pays-Bas. L'un d'eux, en qui nous croyons reconnaître Gilles Le Clercq, de Tournai, le pensionnaire du

[1] Voir sur ce pamphlétaire, MATHIAS KOCH, *Quellen zur Geschichte von Maximilian* II, vol. II, p. 7 à 26.

Digitized by Google

synode réformé de Belgique, qui collectait alors en Allemagne en faveur de la révolution, lui avait fait faire une gazette sur les troubles du mois de mars 1567 à Anvers. Ne sachant pas l'allemand, il avait chargé un autre typographe, nommé Paul Sachsenhauser, de la correction des épreuves, et les avait tenus à la besogne toute la nuit, leur payant à boire et ne les quittant pas, tant il était pressé de voir achever ce travail. Cette gazette, dont nous avons retrouvé un exemplaire, est identique pour l'impression et pour le papier à d'autres brochures allemandes touchant les troubles des Pays-Bas que les savants éditeurs de la *Bibliotheca belgica* ne pourront se dispenser d'étudier de plus près.

Pourquoi le Sénat de Francfort, si bien renseigné par Klebitz sur le compte des imprimeurs allemands qui font de la besogne clandestine, ne sait-il rien des imprimeurs wallons ou français soumis à son autorité? La réponse est facile. Francfort n'a point de censeurs de livres. La ville s'en excuse vis-à-vis de l'empereur Maximilien II, sous la date du 28 avril 1567; elle s'engage à recueillir tous écrits et pamphlets clandestins qu'on pourra trouver et promet de les envoyer à Vienne. De là l'insigne rareté du *Conseil sacré* et de tant d'autres mémoires et libelles, de là aussi l'impunité dont continuent à jouir Nicolas du Bar et d'autres imprimeurs wallons en rapports constants avec les princes de la maison de Nassau, leurs agents ou avec des réformés des Pays-Bas [1].

Klebitz nous donne encore, en passant, un renseignement bon à noter. Il faisait tirer ses pamphlets à quinze cents exemplaires. C'est sans doute au même chiffre que monte l'édition de 1567 du *Conseil sacré* qui porte sur le titre Anvers comme lieu d'impression. Un certain nombre d'exem-

[1] L'histoire des imprimeries clandestines établies par les réfugiés belges du XVI^e^ siècle à l'étranger, n'a pas encore été écrite et mériterait de l'être. On sait trop peu de chose des livres flamands ou français ayant trait à la théologie, à l'histoire ou à la littérature des Pays-Bas qui ont été imprimés dans les refuges d'Allemagne et d'Angleterre. Philippe de Wesenbeke a eu une imprimerie à Cologne, son frère Jacques une à Wesel et une autre dans le duché de Nassau; Ruytinck et Fruytiers ont eu la leur à Norwich.

Digitized by Google

plaires ayant été confisqués ou détruits, nos réfugiés firent, en 1574, une seconde édition du livret, et celle-ci est renseignée comme sortant des presses de Lausanne, laquelle indication est, sans doute, aussi fausse que l'autre. Les deux éditions sont identiques, sauf toutefois « l'*avertissement de l'imprimeur au lecteur* » de 1567, conçu en ces termes :

« Qui cognoist les difficultez qu'il y a maintenant d'imprimer quelque livre qui touche l'estat des affaires de ceux de la Religion, veu les recherches que font ordinairement ceux qui, ne voulant que mal faire, ne peuvent souffrir la lumière, me pardonnera volontiers les fautes de l'impression de ce petit discours.

« Car ne le pouvant imprimer que par diverses (sic) intervalles et comme en cachette : et estant contraint de haster trop tost la besogne, il n'a esté possible d'empescher que beaucoup de mots n'ayent esté laissez, transposez ou corrompuz, et que beaucoup de clauses n'ayent esté distinctes et séparées. Joinct qu'il ne m'a esté possible de retirer la minute ou la copie corrigée de la main de l'autheur, que je n'eusse déjà tiré la dixiesme feuille dessus une copie mal escrite et mal correcte. »

Ces renseignements sont précieux. Ils nous montrent avec quelle hâte, quelle prudence et quel mystère aussi les imprimeurs clandestins de Francfort devaient procéder depuis que les plaintes de l'Empereur avaient amené l'arrestation de l'un d'eux, le pauvre Hans Schmidt; ils nous disent aussi que ce ne fut que vers la fin de l'impression du *Conseil sacré* que son auteur vint en corriger les épreuves.

Or, ce dernier détail s'accorde avec les données que nous possédons et nous confirme dans la pensée que Nicolas de Hames est bien l'auteur que nous cherchons. D'où venait-il alors? De Cologne ou de Wesel, où il s'était réfugié après le siège de Gotha. Il ne fit que traverser Francfort, devant aller rejoindre le prince d'Orange qui l'attendait à Dillenbourg en Nassau. Nous dirons plus tard ce qui fut arrêté et convenu en ce lieu. Ce qui saute aux yeux, c'est que le prince et lui étaient faits pour s'entendre. Sans se donner le

Digitized by Google

mot, ils avaient, à la même heure, déclaré à la sœur de Philippe II, qu'ils ne prêteraient jamais un nouveau serment enchaînant plus étroitement leur conscience et leur volonté.

La Cour de Bruxelles ne pardonna point à de Hames d'avoir agi en prince, et répondit à ce qu'elle appelait son outrecuidance en lui prenant à la fois sa patrie et ses biens. Lui s'en consola en se disant qu'il avait tout sauvé en sauvant du naufrage sa dignité et son honneur, et il s'en alla prendre la place à laquelle il avait droit, dans ce grand parti orangiste, qui, à la fin, laissant là les vains discours et les vaines remontrances, va mettre la main à l'épée.

Un homme de cette valeur mérite bien qu'on s'occupe de lui comme nous allons le faire, qu'on prenne la peine de scruter attentivement ses paroles, ses écrits et ses actions pour laver sa mémoire des accusations malsonnantes portées contre lui par le chanoine Morillon, le conseil des Troubles et nombre d'historiens qui n'ont pas voulu voir en lui l'ami et le confident du Taciturne, le compagnon d'armes et l'égal de Marnix Sainte-Aldegonde, d'Antoine de Lalaing-Hoochstraten et de Bernard de Mérode.

II

Nicolas de Hames vint au monde en Picardie, vers 1525. Il était fils naturel du gouverneur du château de Ham et d'une demoiselle flamande de bonne maison, Agnès de Schoore. On a cherché à aggraver sa bâtardise en prétendant, sans nulles preuves à l'appui, qu'il devait le jour à un prêtre.

Il est certain, au contraire, qu'Agnès de Schoore vécut maritalement pendant plusieurs années avec le châtelain de Ham et qu'elle eut de lui, antérieurement à la naissance de notre personnage, une fille nommée Françoise.

Quand son amant fut mort, elle vint résider en Belgique avec ses enfants. Françoise, qui devait alors avoir vingt ou vingt et un ans, épousa un brave gentilhomme, Pierre de Rentier, seigneur de Courcelles, et Nicolas, dont les études

Digitized by Google

étaient assez avancées, entra au mois d'avril 1544 à l'université de Louvain [1].

Leur mère était donc, à coup sûr, une femme intelligente et des mieux avisées. Si elle n'avait point lu Quintilien, elle s'entendait fort bien à appliquer ses principes en matière d'éducation, à ne rien négliger pour faire de son fils unique un homme fort, maître de sa destinée. Nicolas répondit à ses soins. Il quitta l'université pour entrer dans l'armée. Le choix de sa profession lui porta bonheur. Dès 1551, l'empereur Charles-Quint, grand consommateur d'hommes et grand appréciateur des vertus guerrières, lui octroya des lettres patentes de naturalisation et de reconnaissance de noblesse [2]. Son grade était celui de gentilhomme de l'artillerie. Ce fut en cette qualité que, sous les ordres de Philippe de Stavele, sire de Glajon, il fit en 1552 la rude campagne de Metz.

Trois ans plus tard, nous le retrouvons exerçant les fonctions d'inspecteur de l'artillerie et d'ingénieur militaire. C'est en cette double qualité que, dans une lettre adressée le 19 avril 1555 de Luxembourg à la reine Marie de Hongrie, il rend compte de sa visite à Thionville et ne craint point de mettre à nu la grande plaie du régime espagnol. Les artilleurs et soldats de Thionville n'ont pas été payés depuis six mois, on leur refuse tout crédit, et leur misère est telle, « qu'il y en a à qui la faim se montre au visage ». « Et qui m'est le plus grief, ajoute-t-il, c'est qu'ils en sont fort mal volontaires à m'assister en ce que j'ai à faire d'eux pour le service de l'empereur. Il y a aussi parmi eux des inutiles, que je casserois avec le sçeu de M^gr^ le maréchal, si j'avais les moyens de les parpayer [3] ».

[1] Voir R.-C. Bakhuysen van den Brink, *Studien en schetsen over nederlandsche geschiedenis en letteren*, t. I, p. 237. — Archives générales de Belgique. Coll. de cartulaires et de manuscrits. — Université de Louvain, reg. n° 42, ad an. 1544.

[2] R.-C. Bakhuysen van den Brink, *Studien en schetsen, enz.*, t. I^er^, p. 237.

[3] Archives générales de Belgique. Correspondance générale, vol. I, fol. 105. Le maréchal dont parle de Hames était le fameux Martin van Rossem, qui remplissait alors les hautes fonctions de gouverneur général du Luxembourg.

Digitized by Google

Son mérite efface fort heureusement pour lui le tort qu'il n'aura pas manqué de se faire par de pareils accès de franchise. Il monte en grade. Le roi Philippe II, par lettres patentes données à Bruxelles le 16 mai 1557, le nomme « l'un de ses commissaires des montres au fait de l'artillerie au traitement de trente-six sols, monnaie de Flandre, par jour » [1]. Il combat à Saint-Quentin, où l'artillerie française, qui ne comptait pas moins de trente pièces de fort calibre, fut démontée et conquise, et, la campagne finie, il est fait lieutenant de l'artillerie espagnole aux Pays-Bas, sur la proposition de son chef immédiat le général de Glajon. Ces nouvelles lettres patentes portent la date du 8 août 1559 [2]. Avait-il attendu la paix avec la France, avait-il attendu le grade supérieur qu'il vient d'obtenir pour se mettre en ménage? C'est probable.

La femme qu'il épouse, Philippotte van den Heetvelde, veuve de Jean du Blioul, l'un des secrétaires de Charles-Quint, était l'amie de sa sœur Françoise. C'était une garantie de bonheur, mais sans doute point la seule. Tout ce que nous savons de dame Philippotte, c'est qu'elle était la belle-fille de Laurent du Blioul, greffier de l'ordre de la Toison d'or et la nièce d'Antoine de Beaulaincourt qui remplissait la charge de roi d'armes de cet ordre célèbre. Six mois à peu près après le mariage de Nicolas de Hames, de Beaulaincourt vint à mourir.

Quoi de plus naturel qu'à cette occasion dame Philipotte, connaissant par sa parenté mieux que personne les avantages attachés à la position de roi d'armes de l'ordre de la Toison, ait poussé son mari à se mettre en avant, à ne rien négliger pour conquérir une indépendance des plus enviables, une grande influence politique?

Comme Nicolas de Hames était un soldat doublé d'un bel

[1] Archives générales de Belgique. Dépêches de guerre, vol. 368, ad an. 1557. — Voir aussi *Patentes militaires*, vol. 1, fol. 45, où les mêmes lettres patentes, par suite d'une erreur de copiste sans doute, portent la date du 12 mai 1557.

[2] Archives générales de Belgique. Papiers d'État et de l'audience, liasse n° 1111.

Digitized by Google

esprit, qu'il avait certainement déjà à cette époque un but à atteindre devant les yeux, une large ambition à satisfaire, il ne fut point difficile à convaincre.

Dès qu'il se fut mis sur les rangs, les chevaliers de l'ordre tombèrent d'accord qu'il était de beaucoup supérieur au défunt roi d'armes et l'emportait sous tous les rapports sur ses concurrents. Le beau parleur surtout les séduisait. Il le désignèrent au roi d'Espagne, grand-maître de l'ordre, comme étant leur candidat préféré. Dans cette circonstance, l'hésitant et soupçonneux Philippe II manqua de clairvoyance.

Lui, qui devait plus tard se montrer sans cœur et sans pitié pour les bâtards de son propre sang, accorda à un bâtard étranger, qui sera avant peu un ennemi déclaré de l'Église catholique et de l'Espagne, toute sa confiance.

La preuve en est le décret royal du 21 septembre 1561 accordant à Nicolas de Hames, sans préjudice de sa position dans l'armée, le titre de Toison d'or, c'est-à-dire de héraut et de conseiller de l'ordre de ce nom fondé par le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon et devenu si fameux, que les personnages les plus marquants des Pays-Bas et même des souverains étrangers briguaient l'honneur d'en faire partie. Quel piédestal pour un ambitieux, et quel piédestal commode, puisque les privilèges attachés aux fonctions de Toison d'or vont lui donner l'inviolabilité! Nicolas de Hames ne pouvait rien espérer, rien désirer de mieux. Il est un mécontent, et son premier soin est d'épouser avec chaleur les griefs des huit grands seigneurs des Pays-Bas qui ont soutenu et fait réussir sa candidature.

Il a déjà partagé sous les murs de Metz leur indignation contre le duc d'Albe qui a ruiné leurs communes espérances, et, quoique étranger de naissance lui-même, il embrasse avec non moins d'ardeur leur jalousie à l'égard de deux autres étrangers : le cardinal de Granvelle, qui dirige à sa guise Marguerite de Parme, sœur naturelle du roi et gouvernante des Pays-Bas, et le prince Philibert de Savoie, qui est à la tête de l'armée. Il aide à leur chute en espérant qu'il lui sera donné de pousser les chevaliers de l'ordre à d'autres non

Digitized by Google

moins hautes ni moins nécessaires entreprises. D'abord tout lui sourit. Le duc de Savoie retourne dans sa patrie ; les troupes espagnoles demeurées aux Pays-Bas sont embarquées dans les ports de la Zélande, et le cardinal de Granvelle, le tout puissant ministre, ne tarde point à quitter Bruxelles, sous le prétexte d'aller en Bourgogne embrasser sa mère qu'il n'a plus vue depuis quatorze ans.

On respira plus à l'aise dans nos provinces ; il sembla qu'on était plus maître chez soi. Il est même à supposer que, suivant l'usage, on se serait abandonné à de bruyantes manifestations publiques, si les victoires remportées jusque-là avaient pu être considérées comme complètes et définitives. Malheureusement il n'en était rien. L'inquisition, renforcée par l'établissement des nouveaux évêchés, restait debout, et il fallait s'en débarrasser, si l'on voulait sauver d'une ruine certaine le commerce et l'industrie. Les catholiques eux-mêmes en convenaient. Mais comment obtenir un résultat aussi désirable? Comment convaincre le roi d'Espagne, que l'on savait intraitable sur tout ce qui touchait de près ou de loin à la religion? Par où le prendre? On ne savait. Dans leur embarras, quelques-uns se tournèrent vers les chevaliers de l'ordre, dont la popularité allait grandissant, bien qu'il n'eussent jusque-là pensé qu'à eux-mêmes. Or, en allant aux chevaliers de l'ordre, on rencontrait tout naturellement sur son chemin Nicolas de Hames, leur héraut et leur conseiller, c'est-à-dire l'homme qu'il fallait pour leur faire mettre l'intérêt national au-dessus de leurs intérêts particuliers. C'est que Nicolas de Hames était éloquent et d'autant plus sûr de les convaincre, qu'à son esprit naturel se joignait la brusque franchise du soldat. Nous entendons d'ici ses *conseils sacrés*. Ce sont ceux d'un calviniste qui n'a plus à se gêner, qui jette le masque en déclarant qu'après avoir eu raison d'un duc-souverain et d'un cardinal-ministre, ce serait une honte sans pareille de reculer devant une horde de pieds-plats, de prêtres cruels et sanguinaires, et de leur abandonner sans combat une bourgeoisie vaillante, tout un peuple nourricier et travailleur.

Digitized by Google

Il fait ressortir en ces termes le danger d'une pareille conduite : « Tout ainsi que César changea tous les préteurs qui lui estaient suspects à la fin des guerres civiles, le roi d'Espagne vous dépouillera de toutes vos charges et dignités à la fin des troubles de Flandre. Et se souvenant lors de l'injure que vous avez faite à Granvelle, par le conseil duquel il se gouverne uniquement, il ne peut vous laisser en votre autorité. »

Rien de plus juste, rien de plus conforme aux faits. Et, à ce propos, nous croyons ne point devoir laisser échapper l'occasion qui s'offre à nous de marquer en quoi notre révolution belge de 1566, nous semble l'emporter sur la révolution française de 1789. Tout d'abord, le mouvement du XVI^e^ siècle est à la fois national, communal et religieux, la féodalité y fait, au début, cause commune avec la démocratie contre la royauté et l'Église pour aboutir à la république et asseoir celle-ci sur une base inébranlable, tandis qu'en 1789, en France, comme d'ailleurs en 1848 et en 1871, la question du culte, en restant en dehors du débat, suffit pour compromettre tout le reste.

Cette différence dans les résultats tient avant tout à la divergence des mœurs. Celles-ci ont eu et auront toujours une influence prépondérante sur les événements de l'histoire. Une idée nouvelle triomphe-t-elle? C'est que les mœurs publiques se sont trouvées à sa hauteur. Succombe-t-elle au contraire? C'est que celles-ci sont impuissantes à la soutenir.

Notre république des Provinces-Unies des Pays-Bas a dû, en outre, sa glorieuse destinée à ce fait que la commune flamande avait une force d'expansion démocratique dont la municipalité gauloise, par la faute de son organisation, était tout à fait incapable.

Edgar Quinet l'a reconnu en avouant, dans son beau livre *La Révolution*, que les principes de 1789 n'ont pas même réussi, dans un seul village de France, à vaincre le clocher.

Or, tout est là. Sans la conscience libre l'homme reste esclave. Nicolas de Hames en était tout aussi bien convaincu

Digitized by Google

que Marnix et, comme Toison d'or, sa mission semble avoir été de confondre les intérêts de la haute noblesse avec ceux de la bourgeoisie et du peuple, et de convertir les grands au protestantisme. Il court d'abord au plus pressé. Nos seigneurs appuient avec ardeur les réclamations des bonnes villes des Pays-Bas. Ils agissent aussi bien à Madrid qu'à Bruxelles. On l'apprend dans le public, et leur popularité en grandit de jour en jour. Nicolas de Hames leur sert tout naturellement d'intermédiaire. Il est mis par là en évidence.

On vante son esprit, son savoir, son courage, sa générosité; on le consulte si souvent, on l'approuve si volontiers, qu'amis et ennemis le croient capable de tout entreprendre et de tout conduire à bonne fin. C'est ainsi que Viglius, président du conseil d'État et chancelier de l'ordre de la Toison d'Or, le tient pour l'auteur des pamphlets qui, en juillet et en août 1565, furent nuitamment cloués sur la porte du palais de Bruxelles [1]. Cette accusation sans fondement, reprise pour son compte par le chanoine Morillon dans une lettre à Granvelle, sert sinon de justification, tout au moins d'explication à la scène suivante : Tous les ans les chevaliers de l'ordre de la Toison d'Or se réunissaient au mois de novembre, à Bruxelles, pour fêter la Saint-André. A l'assemblée de 1565, le président Viglius se permit, dans son discours d'usage, de dire que les miracles du saint apôtre, le patron de leur ordre, imposaient aux chevaliers le devoir d'être à la fois les plus fermes et les plus dévoués défenseurs de la foi catholique [2]. C'était tout au moins une maladresse, parce que dans le dernier chapitre de l'ordre, tenu en 1559, à Gand, par Philippe II en personne, nos grands seigneurs des Pays-Bas s'étaient déjà refusés à modifier dans ce sens les statuts fondamentaux de l'ordre et leur serment. Voyant l'effet produit par le discours de Viglius, Nicolas de Hames n'eut garde de laisser échapper une si belle occasion d'humi-

[1] Bakhuysen van den Brink, *Studien en schetsen*. Amsterdam, 1860, t. I, p. 15.

[2] Edm. Poullet, *Correspondance du cardinal de Granvelle*, 1565-1583. Bruxelles, 1877, vol. Ier, p. 42.

Digitized by Google

ller son calomniateur. Il dérida tous les fronts en critiquant à sa façon les miracles posthumes ou non de saint André et en prouvant clair comme le jour que les chevaliers, s'ils ne voulaient point pécher contre le simple bon sens, ne devaient en tenir compte aucun. Viglius, hors de lui, ne sut répondre que par une menace : « Méchant incrédule que vous êtes! s'écria-t-il; on saura bien vous faire taire. »

Si les statuts de l'ordre n'avaient point soustrait l'audacieux à la juridiction des inquisiteurs à la mode d'Espagne, il est plus que probable que le pauvre Toison d'Or eût payé de la vie la revanche qu'il venait de prendre. Et ç'eût été grand dommage; il avait déjà rendu à la cause nationale des services signalés et devait bientôt lui en rendre de plus grands encore. C'est à Gand et à Bruges qu'il débute dans son rôle de commis voyageur de la révolution qui se prépare. Plusieurs chevaliers de l'ordre sont de la partie. Il parle d'eux et de lui-même dans une lettre adressée à Jean de Casenbroot, seigneur de Beckerseel, que le conseil des Troubles devait qualifier plus tard de « serviteur domestique et de pensionnaire du comte d'Egmont ». Cette lettre, que voici, est trop jolie pour que nous nous refusions le plaisir de la transcrire mot à mot :

« Monsieur de Backerselle,

« Je suis fort marry que nous n'avons eu ce bien d'avoir veu Mgr d'Egmont à Gand comme il nous en avoit donné l'espoir par lettre envoyée à M. de Montigny. Je ne me suys encore lassé de la ville de Bruges jusques à présent, mais je voudrois que nous retournissions à Bruxelles ou que ceulx qui sont là vinssent à Bruges. Mais, puisque les affaires nous ont osté la jouissance de l'heur espéré, il nous faut avoir patience jusqu'à plus grande opportunité. Cependant je vous prie de me tenir en la bonne grâce de ma maistresse, et dictes à tous ceus qui ont opinion que j'ay austre maistresse qu'une, qu'ils sont fourvoiés *toto cælo*. J'ay esté fort joyeulx d'entendre qu'un rousseau a été mis aux abois. Qu'il apregne une autre fois à sobrement parler d'un qui n'est

Digitized by Google

que poëtastre. Tous ces gentilshommes vous baisent les mains, au nombre desquels je suys le moindre en toutes choses, mais en amitié envers vous, en bienveillance cédant à nulluy, ce que cognoist le Créateur auquel je prie, Monsieur de Backerselle, vous donner 15,321,567,984,170 années de vraie indulgence de vos péchés commis et à commettre.

« De Bruges, après souper, ce IX^e^ de may 1565 » [1].

Comme c'est bien là le style de l'osé personnage qui tenait tête à Viglius et se riait des miracles posthumes de saint André! Il avait bien soupé, sans doute. Nous pouvons, toutefois, regretter que le vin qui le pousse à la plaisanterie ne l'amène point à faire des confidences. Rien n'a transpiré dans les mémoires du temps sur les conférences de Gand et de Bruges en mai 1565. Le comte d'Egmont n'y est pas venu, mais, comme il ne s'agissait pas pour le moment de charges de cavalerie, on s'en est facilement consolé. Le reste de la lettre est assez énigmatique. Quelle est cette maîtresse dont il ne veut point perdre les bonnes grâces et que Backerselle connaît? Quel est ce « rousseau » qui a été mis aux abois? Ici encore notre embarras est tout aussi grand; nous ne voyons qu'un Wallon d'Anvers auquel il est possible qu'il soit fait allusion.

Corneille Rousseau était un calviniste très remuant et très impatient de jouer un rôle politique. S'il s'agit ici d'un surnom, aucun de ceux qui le portaient alors n'était plus en évidence que Pierre Dathenus, le célèbre moine défroqué de Mont-Cassel en Flandre, appelé aussi parfois la Barbe rousse. Quant à Montigny, qui reçoit à Gand un billet du comte d'Egmont, c'est Jean de Montmorency, ce spirituel et aimable seigneur que le roi d'Espagne fait égorger en 1570 dans son château Simancas, en punition d'une trahison supposée et de ses sentiments hérétiques.

Notre personnage se trouve-t-il après cela, comme les devoirs de sa charge le font supposer, le 8 septembre 1565

[1] Archives générales de Belgique. Procès du comte d'Egmont, vol. I, fol. 9. — Lettre originale et inédite.

Digitized by Google

au château de Vianen, où Guillaume d'Orange, Egmont, Brederode, Culembourg, Lalaing et Hornes se rencontrèrent avec le duc de Clèves et le comte de Nuenahr?

La sentence prononcée contre lui par le conseil des Troubles n'en dit rien. Elle rapporte seulement sa présence à la fontaine de Spa et sa participation à deux faits non moins saillants : la réunion du mois de novembre 1565 à l'hôtel de Culembourg, à Bruxelles, et le conventicule du mois de mars 1566 à Breda. Mais les espions espagnols ne pouvaient tout savoir, et, telle qu'elle est officiellement constatée, la part prise par Nicolas de Hames aux rencontres secrètes des plus grands personnages des Pays-Bas est déjà suffisamment large. Il a incontestablement tout su, s'il ne lui a pas été donné de tout voir et de tout entendre. Le secrétaire d'État don Pedro Lopez approche de la vérité quand, dans l'une de ses lettres à Granvelle, il le signale comme très remuant et très capable de tout conduire [1]. Et, en effet, il est toujours par monts et par vaux, et chaque mot du compromis des nobles et de la requête du 5 avril 1566 a été entièrement pesé par lui. On lui donne parfois les idées, c'est à lui à les grouper, à les rédiger. Le comte Louis de Nassau est toujours prêt à l'aider dans ce travail et quelquefois Jean de Marnix. Cela ressort de l'interrogatoire que l'on fit subir en mai 1567 aux gentilshommes confédérés prisonniers à Vilvorde. Ce document des plus curieux se trouvait à Vienne; il n'a été restitué à la Belgique qu'en 1862, et il est à peu près certain qu'avant cette date il n'a été consulté par aucun des écrivains qui se sont occupés de notre histoire [2]. On y lit que le baptême d'un enfant du comte de Lalaing a servi de prétexte aux conférences de Breda. De Hames, assis dans l'antichambre, tenait la plume, tandis que Louis de Nassau

[1] Edm. Poullet, *Correspondance du cardinal de Granvelle*, vol. I, p. 137 et 139. L'expression est plus forte. Nicolas de Hames est pour Pedro Lopez : *candillo de todos*, c'est-à-dire la chandelle qui éclaire tous les conspirateurs des Pays-Bas.

[2] Archives générales de Belgique. Papiers d'État et de l'audience. Restitution autrichienne de 1862, farde n° LVII.

Digitized by Google

donnait lecture de la « longue requête », celle appelée plus tard le Compromis, et que, de temps à autre, on appelait les deux Marnix dans la salle du conseil. A l'assemblée de Saint-Trond, s'il faut en croire le sire d'Andelot, c'est à peu près la même chose : le frère du Taciturne lit la requête des consistoires protestants, tandis que de Hames est le secrétaire de la part des seigneurs, et Gilles Leclerq celui du synode réformé.

Un autre prisonnier de Vilvorde, Maximilien de Blois dit Cocq Van Neeringhen, d'accord sur ce point avec les membres du conseil des Troubles, déclare que le compromis des nobles fut premièrement signé à Bruxelles « au temps des joutes », c'est-à-dire le 4 décembre 1565, dans la maison de Nicolas de Hames, en présence de treize gentilshommes, à savoir, outre lui, les deux Marnix, Dolhain, le comte Louis de Nassau, Louveral, Melyn, Lopez, de Leefdale, Charles de Montfaulcon, d'Escaubecque, le maître du logis et encore un autre.

Voilà donc la légende, d'après laquelle De Biefve a peint son grand tableau, renversée de fond en comble, et, ce qui vaut mieux pour la connaissance exacte de nos annales, la preuve donnée qu'au commencement de nos troubles du XVI^e^ siècle les chevaliers de l'ordre se dissimulent volontiers derrière Nicolas de Hames, leur homme de confiance, et le prince d'Orange, jouant le même jeu, derrière son frère le comte Louis.

III

La maison de Nicolas de Hames ne figure pas dans la déclaration de ses biens annotés et saisis au profit du roi Philippe II. Elle était située Montagne de la Cour, à Bruxelles, et appartenait très probablement à l'ordre de la Toison d'or qui devait le logement à son roi d'armes. Il nous a été impossible jusqu'ici d'en déterminer l'emplacement exact, et nous le regrettons parce qu'elle eût mérité, au même titre que l'hôtel de Culembourg, rasé par les ordres

Digitized by Google

du duc d'Albe, une plaque commémorative. C'est dans cette maison, sans doute fort modeste de la Montagne de la Cour, que se joue le dernier acte des préliminaires de l'invasion pacifique du palais de Bruxelles, le 5 avril 1566, qui valut aux signataires du compromis la qualification injurieuse de *Gueux* dont ils se firent une arme aussi redoutable et un titre glorieux.

En quatre mois on avait réuni des milliers de signatures. Les collecteurs d'adhésions s'en étaient allés en province deux par deux, chaque groupe ayant une région particulière à parcourir et à fouiller dans ses moindres recoins. On avait entamé sans tarder cette besogne. Dès le 8 décembre 1565, Nicolas de Hames s'était mis en route pour Louvain avec le comte de Hornes. Au moment du départ, et ayant déjà le pied à l'étrier, il se détourna pour dire au comte : « Et maintenant que viendrait faire ici le roi? » A quoi le comte lui répondit : « En effet, je crois qu'on fera bien sans lui. » Ces paroles imprudentes furent rapportées [1]. Nous admettons volontiers que nos deux gentilshommes eussent mieux fait de se taire, de se défier de leurs domestiques, et cependant nous ne saurions souscrire au jugement sévère que l'historien américain Motley a porté sur notre roi d'armes, et admettre qu'en plus d'une circonstance son zèle mal dirigé ait été préjudiciable à la cause nationale. Même quand il s'emporte, ce qui est rare, les circonstances plaident en sa faveur. Et, s'il faut se montrer sévère, nous demandons qu'on le soit tout à fait pour ceux qui craignent, qui temporisent sans cesse ou n'avancent un jour que pour mieux reculer le lendemain, et, à force de lasser leurs amis, les poussent au désespoir et même à la défection. Ceux-là sont les vrais, les grands coupables. De Hames parle d'eux mieux que personne dans une lettre qu'il écrit de Breda, le 27 février 1565 (1566 n. s.), au comte Louis de Nassau qui est en Allemagne : « Nous attendons tous, dit-il, votre retour avec un incroyable désyr et expectation, espérant que ayde-

[1] Edm. Poullet, *Correspondance du cardinal de Granvelle*. Bruxelles, 1877, vol. I, p. 68.

Digitized by Google

rez à faire luyre le feu ès cœurs de ces seigneurs icy par trop lents et sans vigueur. Ils veulent qu'à l'obstination et endurcissement de ces loups affamés nous opposions remonstrances, et enfin parolles là où, de leur costé, ils ne cessent de brusler, coupper testes, bannir et excercer leur rage en toutes façons. Nous avons (moyen) de les réfréner sans trouble, sans difficulté, sans effusion de sang, sans guerre, et on ne veult. Soit doncques. Prenons la plume et eux l'espée, nous les parolles, eux le faict; nous pleurerons, eux riront. Le Seigneur soit loué du tout! Mais je ne vous puys escrire cecy sans larmes. Tous les povres fidelles sont esperdus voyant le remède si tardif; nous les avons consolés un temps leur promettans bref secours, mais je le vois trop esloigné par la tiédeté de ceux qui y debvroyent estre les plus animez [1]. »

Il termine cette éloquente et douloureuse épître en ne citant que deux gentilshommes sur les deux mille dont il a devant lui les signatures.

« M. de Thoulouse, son frère et moy, dit-il, nous nous recommandons bien humblement à vostre bonne grâce. »

Il choisit bien. Les deux Marnix et lui valent à eux trois des centaines d'autres, et sont faits pour s'atteler ensemble à toutes les besognes sérieuses.

De Hames rentre de temps à autre à Bruxelles.

Quelques jours avant la solennelle présentation de la requête à Marguerite de Parme, il s'y trouve et rencontre le baron de Montigny, à qui les douceurs de sa lune de miel ou d'autres raisons moins avouables ont enlevé toute envie de conspirer. On cause amicalement. Tout à coup cet associé de la première heure s'écrie : « Si je tenois en mon chasteau les cinq ou six qui ont brassé tout cecy, je vous promets que je les accoustrerois de la bonne façon. »

De Hames relève le propos; il lui rappelle que son frère aîné, le comte de Hornes, est l'un de ces cinq ou six, et l'accable de reproches si vifs et si mérités que, de l'aveu de

[1] Groen van Prinsterer, *Archives de la maison Orange-Nassau*. La Haye, 1835, t. II, p. 35-37.

Digitized by Google

Morillon, qui rapporte la scène en ses moindres détails, le baron de Montigny en resta bouche bée [1].

Des scènes de même nature se renouvelaient presque journellement. Il ne faut point trop s'en étonner : des questions d'intérêt personnel, de convenance ou de tempérament, diviseront toujours entre eux, en temps de révolution, d'anciens amis et de proches parents.

Quelques-uns parmi les signataires du Compromis, comme l'ignoble comte de Meghem, n'avaient assisté aux assemblées de Breda, d'Hoogstraten et à d'autres encore que pour rapporter au gouvernement espagnol ce qui s'y passait ; d'autres n'attendaient qu'une occasion qui leur permît de trahir avec un semblant de dignité. Le comte Charles de Mansfeld, un brave soldat d'ailleurs, était de ce nombre. Ce n'est ni son amour pour la messe ni sa dévotion au roi, c'est uniquement l'ordre de son vieux père, le gouverneur général du Luxembourg, qui le décide à déserter la cause nationale.

Il l'avoue sans honte comme sans difficulté aucune dans une lettre qu'il adresse le 19 juin 1566 à Thomas Armentaros, le secrétaire intime de Marguerite de Parme [2]. Il voulait par là acheter son pardon ; il y réussit d'autant mieux qu'il commandait l'artillerie royale et que sans lui la révolution, si elle en appelait aux armes, se trouverait sans canons et sans artilleurs. Mais, en attendant, il continue à fréquenter les signataires du Compromis. Nicolas de Hames, qui est son lieutenant, le connaît mieux que personne et se défie de lui. Il craint que son assiduité auprès du comte d'Egmont ne pousse ce glorieux général de cavalerie à suivre son exemple, et il s'en ouvre en ces termes, le 3 juillet 1566, vis-à-vis de son ami Gilles Le Clerc :

« Les choses sont en grand branle et doubte. Monseigneur d'Egmont tient jusqu'à présent la balance droite ; s'il met l'épée sur l'une, elle l'emporte. Le seigneur lui doint bon conseil et à nous force d'endurer pour son nom [3]. »

[1] Edm. Poullet, *Correspondance du cardinal de Granvelle*, vol. I, p. 203.

[2] Gachard, *Correspondance de Philippe II*, vol. I, p. 441.

[3] Archives générales de Belgique. Procès du comte d'Egmont, vol. I, — Lettre originale.

Digitized by Google

Ce que notre personnage ne dit point, c'est que, pour empêcher l'épée d'Egmont de se poser sur le plateau de la balance contraire à ses espérances, il ne le quitte pour ainsi dire point.

Cela frappe le prévôt Morillon, et il souhaite qu'on éloigne de Hames, « qui est toujours pendu aux oreilles du comte d'Egmont » [1].

En ceci, il sera servi à souhait par les circonstances, qui vont forcer de Hames à se déplacer souvent, à intervenir tantôt à Anvers, tantôt ailleurs. Son but constant, celui qu'il ne perd jamais de vue, est d'amener le plus tôt que faire se pourra une entente cordiale entre les calvinistes et les luthériens, les avancés et les doctrinaires de l'époque.

« Hastez le synode, » écrit-il à la fois à Marnix de Sainte-Aldegonde et à Gilles Le Clerc, « et que la confession soit accommodée le plus tost qu'il sera possible à la capacité de l'assemblée, puisqu'elle s'adresse à icelle pour en tenir et en prendre la saincte garde. Je demeurerois sur la confession d'Ausburg. Monseigneur le conte (Louis de Nassau) n'a aulcun courroux touchant la crédence. Quant aux armes et deniers il s'en parlera à l'assemblée : les griefs que l'on faict partout aux fidèles sont aussi remis là [2]. »

Tout est important dans cette lettre, dont nous ne voulons pour le moment relever que cette seule phrase : « Je demeurerois sur la confession d'Ausburg ». Elle marque bien son désir de se renfermer strictement dans la légalité, d'avoir l'Allemagne luthérienne pour soi en opposant les concessions religieuses de Charles-Quint aux prétentions inquisitoriales de Philippe II dans le marquisat d'Anvers et les autres provinces et terres impériales des Pays-Bas. C'est aussi le plan du prince d'Orange. Et ce plan sauveur, auquel l'honnête pasteur réformé Gui de Brès, auteur de la Confession de foi belgique, s'était rallié, eût réussi, si aux conférences de Saint-Trond des fanatiques aussi aveugles que le moine

[1] Edm. Poullet, *Correspondance de Granvelle*, vol. I, p. 347.

[2] Archives générales de Belgique. Documents du xvi^e^ siècle, vol. I. — Lettre de Nicolas de Hames du 12 juillet 1566.

Digitized by Google

défroqué Modedt et le huguenot Peregrin de la Grange ne s'étaient point jetés à la traverse. Ici, comme toujours, comme partout, le triomphe du radicalisme fut le signal d'un cataclysme prochain.

Que signifiait le vote de la protection des prêches suburbains ou champêtres mis à la charge des confédérés, ceux-ci ne s'entendant déjà plus entre eux et n'ayant à leur disposition ni soldats, ni armes, ni argent en quantité suffisante? Rien, si ce n'est la bride jetée sur le col au populaire qui, quelques semaines plus tard, se ruera sur les églises et gâtera par cette action brutale la meilleure des causes. Ce sont, encore une fois, les lettres interceptées et les interrogatoires des gentilshommes, prisonniers au château de Vilvorde, qui nous apprennent ce que Nicolas de Hames devient au milieu de tout cela. L'un d'eux, Théodore de Batenbourg, déclare l'avoir vu au conciliabule de Saint-Trond. Il ne peut rapporter ni ses actes ni ses discours, n'ayant point été lui-même à l'assemblée, mais il sait qu'on s'y est beaucoup disputé et que plusieurs s'en sont allés fort malcontents. Jean de Marnix aurait exprimé leur sentiment en s'écriant : « J'aime mieux mourir que d'entrer dans la confession d'Augsbourg » [1].

Ce cri étonne de sa part. Il devait savoir qu'il s'agissait d'une concession reconnue nécessaire et nullement d'une abdication confessionnelle de la part des réformés; le but de ceux-ci et des autres confédérés belges étant de s'assurer le concours des princes allemands et des riches marchands luthériens d'Anvers. Louis de Nassau, « qui n'a aucun courroux touchant la crédence », comme l'écrit de Hames moins de quinze jours avant le congrès de Saint-Trond, y déclare qu'il a en mains assez d'argent pour lever quatre mille chevaux et quarante enseignes de gens de pied.

A quoi devaient servir ces soldats? Jean de Marnix ne l'ignorait pas, puisqu'il avait visité, peu de jours auparavant, avec

[1] Archives générales de Belgique. Papiers d'État et de l'audience. Restitution autrichienne de 1862, farde n° LVII.

Digitized by Google

de Hames, les prêches champêtres de Bruxelles et d'Anvers [1].

Près de cette dernière ville, un coup de mousquet tiré en l'air avait suffi pour mettre en fuite une assemblée nombreuse et démontrer la nécessité de prendre des mesures de police pour éviter de plus fâcheuses aventures. Cela était arrivé le 2 juillet [2]. Dès le lendemain, de Hames y fait allusion en ces termes, dans un billet adressé à Gilles Le Clerc :

« J'ay entendu le désordre qui advient ce mardy à l'assemblée; j'en ay esté marry. Je m'asseure qu'on ne faudra de faire entre prinses quelque petites qu'elles soyent, sous ombre de les exécuter avec quatre ou six hommes, qui sera le commencement des troubles. La grande facilité d'en venir à bout les y poussera. J'en serois marry, et ainsi seront tous les bons [3]. »

Tout nous dit que ce langage confidentiel est celui d'une entière franchise. Si notre personnage avait eu l'intention que lui prête Marguerite de Parme, d'abuser de sa qualité de lieutenant de l'artillerie espagnole pour se faire délivrer les armes et les munitions de l'arsenal de Malines, il n'aurait pas perdu son temps à courir tout droit à Anvers avec Jean de Marnix pour rassurer leurs coreligionnaires par leur présence et leurs discours [4]. Ici, encore une fois, sa modération et sa droiture tournent contre lui. On lui fait un crime de s'être montré à Anvers « ayant au col la thoison d'or pendant devant sa poitrine (comme s'il eut esté ung des chevaliers de l'ordre) pour abuser le peuple et lui persuader que, puisque tels seigneurs se trouvoient et fréquentoient les dictes presches, leur estoit licite et permis faire le mesme, et, en confortant de ce, aiant aux dictes presches quelques lettres en sa main, avoit fait accroire aux assistans que c'estoit la permission pour librement et franchement oyr les dictes presches » [1].

[1] Edm. Poullet, *Correspondance de Granvelle*, vol. I, p. 424-452.

[2] Voir *Antwerpsche Kronykje*. Leiden, 1743, p. 71.

[3] Archives générales de Belgique. Procès du comte d'Egmont, vol. I.

[4] Gachard, *Correspondance de Philippe II*, vol. I, p. 449. Voir la lettre au roi du 17 août 1566.

[1] Archives générales de Belgique. Chambre des comptes, reg. n° CXI. Voir la sentence de Nicolas de Hames.

Digitized by Google

C'est fort ingénieux, quoique absolument contraire à la vérité. D'abord, de Hames n'a jamais porté le collier de l'ordre de la Toison d'or, mais bien le ruban et le médaillon de héraut d'armes, et cela forcément, les statuts de l'ordre lui interdisant de les quitter jamais. Le baron de Reiffenberg nous raconte, en effet, qu'au chapitre de l'ordre tenu à Utrecht en 1545, le bâtard de Falais, alors roi d'armes, fut censuré pour avoir, à plusieurs reprises, négligé de porter en public les insignes de sa charge [1].

Les membres du tribunal de Sang sont tout aussi mal informés quand ils prétendent que c'est en tenant des lettres à la main qu'à Anvers il a rassuré le public des prêches champêtres.

Il n'a point montré ou laissé voir des petits papiers; il a prononcé un discours écrit, que John Keyle, un agent de la cour d'Angleterre, a transcrit mot à mot, le jour même, dans une dépêche adressée à lord Cecil : « Mes amis, » aurait dit de Hames, « maintenant que j'ai rempli ma mission auprès de vous, je veux vous parler en ma qualité de frère en Jésus-Christ. Je suis heureux, oui, bien heureux et bien joyeux de voir quelle est votre constance, et je désire, du plus profond de mon cœur, que Celui que vous invoquez vous fasse à tous la grâce de persévérer dans le même sentiment de piété et la même constance d'âme dont vous avez fait preuve depuis le commencement. Ne redoutez en aucune façon les menaces et les entreprises des méchants, car notre Dieu vous tient en sa sauvegarde et vous protégera aussi longtemps que vous vous abstiendrez de tumulte et de sédition. J'espère qu'ainsi vous ferez [2]. »

Que prouve ce discours? Il prouve sans contredit la loyauté de notre personnage, sa confiance dans la patience et la modération du peuple, son espoir qu'avec l'aide de ses

[1] *Histoire de l'ordre de la Toison d'or*. Bruxelles, 1830, p. 409.

[2] KERVYN DE LETTENHOVE, *Relations politiques des Pays-Bas avec l'Angleterre sous le règne de Philippe II*. Bruxelles, 1885, vol. IV, p. 311. — Voir Lettre de John Keyle à lord Cecil, d'Anvers, le 5 juillet 1566.

Digitized by Google

nobles patrons il sera possible de faire triompher l'Évangile des Gueux sans effusion de sang. L'événement lui eût peut-être donné raison, si le congrès de Saint-Trond avait bien tourné, si les radicaux de son propre parti n'avaient pas été aussi impatients que les catholiques de livrer bataille. La dévastation presque générale des églises et des couvents survint à quelques semaines de là. Elle ressembla à tous égards à un coup de foudre. Les protestants n'y gagnèrent rien que des ennuis; les catholiques, au contraire, de pouvoir désormais se poser en victimes et traiter en coupables tous ceux qui leur faisaient ombrage.

Quelque fussent les instigateurs inconnus du saccagement des églises, il faut convenir qu'ils avaient mené rondement leur besogne et qu'ils connaissaient aussi bien leur métier que le monde auquel ils avaient affaire.

A Anvers surtout, le nettoyage avait été complet. Le prince d'Orange, qui était gouverneur de cette ville, se trouvait justement en cour à ce moment-là. Dès qu'il eut reçu la nouvelle de l'événement, il fit appeler auprès de lui de Hames et Jean de Marnix et les chargea de se rendre aussitôt à Anvers pour inviter les calvinistes et les luthériens à ne point occuper plus longtemps les lieux de culte appartenant aux catholiques.

Dans sa pensée, on devait vivre en paix avec ces derniers et ne pas chercher à les supplanter brutalement, si peu nombreux qu'ils fussent. Ses deux ambassadeurs ou fondés de pouvoirs devaient aussi s'aboucher avec les échevins d'Anvers et leur faire comprendre que, si les voleurs parmi les iconoclastes arrêtés méritaient la mort, il convenait de différer le châtiment des autres.

Le prince d'Orange ne faisait sans doute cette dernière recommandation que pour avoir l'occasion d'apprendre plus tard d'où était parti le coup.

Pourquoi, dans d'aussi graves circonstances, avait-il recours à de Hames et au sire de Thoulouse de préférence à tant d'autres gentilshommes qui ne lui eussent certes point marchandé leur dévouement? A cela, le conseil des Troubles

Digitized by Google

nous répond en ces termes : « Il (c'est-à-dire Nicolas de Hames) s'est trouvé avec Jehan de Marnix, seigneur de Thoulouze, *aussy ung des premiers autheurs dudit compromis*, au collège du magistrat audit Anvers et requis que l'esglise du Bourg fust ouverte pour faire les nouvelles presches ou que leur fust désigné aultre lieu, aussy faict son effort de persuader au magistrat qu'il ne debvoit chastier ny faire pugnition du simple bris des images, mais bien de ceulx qui avoient desrobé et saccaigé le bien des esglises. »

Les deux ambassadeurs du prince d'Orange réussirent dans leur mission, et comme les plus grands seigneurs des Pays-Bas sont encore d'accord en ce moment, on voit les comtes d'Egmont, de Hornes et de Lalaing-Hoogstraeten agir dans leurs gouvernements, à l'endroit des briseurs d'images saintes, comme on l'avait fait à Anvers sur les conseils de Guillaume d'Orange. Un seul membre du conseil d'État fait exception, c'est le vieux comte de Mansfeld, un Allemand nationalisé.

Il est d'autant mieux en cour que dans son gouvernement du Luxembourg il n'y pas une seule communauté protestante, et que, grâce à son influence, son fils aîné, le général d'artillerie, s'est retiré avec éclat de la conjuration des nobles. On l'écoute donc avec déférence quand il déclare que la qualité de roi d'armes de la Toison d'or qui couvre Nicolas de Hames est une cuirasse dont il connaît le défaut, et qu'il ne tient qu'à lui de le pousser au départ. Les courtisans de la gouvernante le pressent de faire l'essai de son pouvoir. Il y consent, et voici les moyens peu délicats qu'il met en œuvre pour atteindre son but.

Au commencement de l'année 1566, le vieux Lazare de Schwendi, général en chef de l'armée de Hongrie, avait supplié l'empereur Maximilien de faire venir des Pays-Bas, pour commander son artillerie, des officiers aussi expérimentés que Charles de Mansfeld, Jacques de la Cressonnière ou Nicolas de Hames. Cette demande avait été transmise à la cour de Bruxelles, où elle avait été perdue de vue. Lazare de Schwendi s'en plaignait amèrement dans une lettre de

Digitized by Google

rappel qu'il avait adressée à Mansfeld, son ancien frère d'armes et son vieil ami. Mansfeld avait cette lettre sur lui; il la montra à la gouvernante et lui dit qu'elle avait là une occasion sans pareille de tirer grand profit d'un service rendu en envoyant en Hongrie de Hames. Marguerite de Parme se laissa convaincre, et, dès le 12 juin 1566, elle écrivit dans ce sens au roi d'Espagne [1].

IV

C'était l'un des grands défauts du roi Philippe II de se défier de tout le monde, même de ses proches, de vouloir tout régler, tout décider en dernier ressort, même les choses en apparence les plus insignifiantes. Le comte de Mansfeld le savait; il se défiait donc à bon droit du roi et non moins de la gouvernante comme femme. Ce fut sans doute à son insu que celle-ci, se ravisant, écrivit à son frère, neuf jours plus tard, le 21 juin 1566 : « Quelques ungs croyent qu'il fauldroit profiter de l'occasion pour éloigner de Hames des Pays-Bas, mais d'autres sont d'avis, au contraire, qu'il fault l'y retenir pour le chastier quand le moment sera venu [2]. »

Il ne faut point être grand clerc pour deviner que le chancelier Viglius est à la tête de ceux qui veulent garder de Hames pour le punir à leur guise.

Il y a des années déjà que sa haine le poursuit et le guette. Si de Hames reste, Charles de Mansfeld ou de la Cressonnières doit partir. Le gouverneur général du Luxembourg, qui suppose que, dans ce cas, son fils sera désigné par le roi, n'entend pas qu'il en soit ainsi. Or, la réponse du roi aux lettres de Marguerite de Parme du 12 et du 21 juin 1566 pouvant arriver d'un jour à l'autre, il faut la prévenir par un coup d'éclat; c'est alors que la scène du 2 septembre 1566 au palais d'Egmont intervient et amène le dénouement attendu.

Ni Mansfeld père ni Mansfeld fils ne sont gens scrupuleux,

[1] Reiffenberg, *Correspondance de Marguerite de Parme*. Brux., 1842, p. 50-51.

Digitized by Google

et, comme on va le voir, la crainte d'être accusés d'un guet-apens ne les arrête pas.

C'étaient tous grands seigneurs et officiers supérieurs qui fréquentaient les salons du comte Lamoral d'Egmont. On y causait ce soir-là politique et religion avec grande liberté.

Tout à coup, à propos d'une plaisanterie sur le sacrifice de la messe, qui échappe à de Hames, le comte Charles de Mansfeld feint une grande colère. « Vous n'êtes qu'un traître, un brigand, un séducteur du peuple! », s'écrie-t-il en tirant son épée.

On s'interpose. De Hames s'éloigne à regret. Il est au désespoir; il comprend que cette algarade a pour but de lui fermer le palais d'Egmont, de couper court à ses relations avec le vainqueur de Gravelines, dont la popularité chancelle, qui n'a déjà plus la belle assurance des premiers jours.

Que faire, à quoi se résoudre? Provoquer son insulteur? Il ne faut point y songer puisqu'il est son supérieur en grade et que lui-même, comme roi d'armes de la Toison d'or, ne peut disposer de sa personne qu'avec l'agrément des chevaliers de l'ordre. Se poser en plaignant, telle est la voie à suivre. Il court droit chez Viglius, qui est le chancelier de l'ordre; il lui raconte les faits qui viennent de se passer au palais d'Egmont et déclare qu'il donnera sa démission de roi d'armes, si on lui refuse une enquête et un jugement. Viglius ne veut rien lui promettre et le renvoie en lui conseillant de coucher son cas par écrit, à tête reposée.

Écrire? Il s'en gardera bien. Il flaire un piège et se défie d'autant mieux que la trahison est dans l'air, qu'il se souvient d'une aventure récente où l'on a aussi voulu avoir de lui un écrit pour donner sans doute une apparence de réalité aux bruits de nature compromettante qui couraient sur son compte. On disait que l'idée de faire emboîter le pas à la bourgeoisie derrière la noblesse, allant exposer ses griefs à la gouvernante, venait de lui. On disait aussi qu'il correspondait avec l'étranger, et qu'il se servait pour cela de l'un de ses neveux, un fils du seigneur de Courcelles, qu'on avait

Digitized by Google

vu, à plusieurs reprises, gagner la frontière de France. Cette dernière accusation lui avait été tout particulièrement sensible. Il avait demandé en grâce à la duchesse de Parme de pouvoir s'en expliquer de vive voix avec elle. La gouvernante lui refusa cette faveur. Elle lui fit savoir qu'il eût à lui exposer ses griefs par écrit. « S'il le fait, » observe à ce propos Morillon, « il n'y gagnera rien » [1].

On était donc bien décidé en haut lieu à ne point lui rendre justice. Et cependant le jour même où on lâche contre lui le général de Mansfeld, son ancien associé, on signe à la cour un accord avec les consistoires. Il y a là une contradiction qui donne fort à penser, à moins que la cour, ayant dû faire le matin des concessions aux protestants, n'ait voulu s'en consoler le soir en les humiliant dans la personne de l'un de leurs coreligionnaires les plus en vue. De toute façon le coup porté est si rude que de Hames ne s'en relèvera pas. Le comte d'Egmont lui-même en est si bien convaincu, qu'il lui conseille d'accepter une mission en Hongrie comme une sorte de faveur. Le vieux Mansfeld, qui exulte, vient hypocritement lui tenir le même langage, et quand de Hames lui remontre qu'il n'a pas les moyens d'entreprendre un si long voyage, il le force d'accepter une avance de six cents florins.

Après cela, il ne reste plus à notre personnage qu'à se résigner à son sort. Il boucle sa valise, prend congé de ses parents et amis et quitte Bruxelles le 14 septembre 1566. A la nouvelle de son départ, la gent cléricale bat des mains. Le prévôt Morillon exprime son allégresse en ces termes élégants :

« De Hames est décampé. On dit qu'il n'avait que vingt-quatre heures pour se retirer et qu'il avait deux bourgeois pour sa garde. Ses créanciers font vendre ses meubles. On dit qu'il avait de beaux livres. Je crains qu'au lieu d'aller en Allemagne, il se sera retiré en France ou peut-être auprès du comte Ludovic [2], qui l'adorait [3]. »

[1] Edm. Poullet, *Correspondance de Granvelle*, vol. I, p. 229.

[2] Le comte Louis de Nassau.

[3] Edm. Poullet, *Correspondance de Granvelle*, vol. I, p. 468.

Digitized by Google

Les on-dit de Morillon font tous fausse route.

Ce ne sont point les créanciers de notre personnage qui font vendre ses meubles, c'est lui-même qui confie ce soin à un certain Antoine Vander Haeght et le charge de payer ses dettes [1]. Ce n'est ni vers la France, ni vers Dillenbourg, où réside pour le moment le comte Louis de Nassau, que se dirige de Hames.

Il va droit au camp impérial en Hongrie.

Là, tout est confusion, tout parle de découragement, d'impuissance. Les Turcs brûlent des villages. On voit distinctement flamber les maisons les unes après les autres, mais personne ne bouge, personne ne parle de voler au secours des victimes.

Les jours, les semaines se succèdent dans l'inaction. De Hames se demande ce qu'il est venu faire si loin de chez lui. L'ambassadeur d'Espagne, qui n'est autre que Thomas Perrenot, seigneur de Chantonay et frère du cardinal de Granvelle, se charge de le lui apprendre.

Le camp impérial devient pour lui une véritable prison. On le regarde avec défiance ; on s'éloigne de lui comme d'un pestiféré, et il comprend que Chantonay a répandu le bruit qu'il était un sacramentaire et un révolutionnaire.

Ne pouvant, dans ces conditions, exercer utilement le commandement qu'on lui a confié, il prend congé de Lazare de Schwendi, qui le laisse partir à regret. S'il est vrai que des gens avaient été apostés pour s'emparer de lui et le ramener en Belgique, il est certain qu'ils manquèrent de résolution ou qu'il eut le bonheur de pouvoir se débarrasser d'eux [2].

Il a entendu dire que le beau-frère du Taciturne, le comte Gonthier de Schwartzbourg, s'occupe à lever des troupes pour aller mettre le siège devant Gotha, et il s'en va l'aider dans cette besogne. Cependant, prendre Gotha, c'est prendre Grumbach, un révolté, un banni, un ennemi des prêtres comme lui-même, ce qui revient à dire que cette entreprise

[1] Archives générales de Belgique. Conseil des Troubles, vol. XXXVIII.

[2] Bakhuysen van den Brink, *loc. cit.*, p. 247.

Digitized by Google

guerrière ne pouvait avoir ses sympathies; mais la ville une fois prise, l'armée assiégeante devenait disponible, et alors rien n'empêchait de s'en servir au profit de la liberté politique et religieuse des Pays-Bas [1]. Voilà le motif qui l'arrête, qui l'empêche de poursuivre son voyage. Ce motif était facile à pénétrer, aussi ne devons-nous point nous étonner de voir les commissaires impériaux ne reculer devant aucun moyen ni aucun sacrifice pour conserver sous la main une armée dont bientôt ils n'auront plus que faire. Ils ne s'en tiennent pas là. Ils tâchent de rendre la leçon aussi complète que possible. Les vaincus de Gotha, ceux du moins qui se laissent prendre, sont jugés sommairement et décapités. Tout juste comme l'on fera bientôt en Belgique des signataires du compromis des nobles et du compromis des marchands.

Le despotisme de Maximilien II est plus que jamais au service de Philippe II; non seulement il lui montre le chemin, il lui rend encore l'inappréciable service de retenir au loin, à prix d'or, l'armée destinée à fermer aux bourreaux du duc d'Albe, qui sont en marche, l'entrée des Pays-Bas.

Tout trahit et tout conspire en faveur de la réaction. Il n'y a point jusqu'à l'électeur Auguste de Saxe qui ne sacrifie à des intérêts dynastiques ceux de sa foi luthérienne, tant en Allemagne qu'à l'étranger, et l'espoir de revanche de son neveu le prince d'Orange. La plupart des autres princes allemands l'imitent avec ensemble. Le roi de France, pendant ce temps-là, s'engage à laisser passer par ses terres l'armée du duc d'Albe allant d'Italie aux Pays-Bas, et la reine d'Angleterre, qui tout d'abord a montré aux signataires du compromis une vive sympathie, affecte de se détourner d'eux. C'est que les Pays-Bas regorgent de richesses, et que nos chers et bons voisins comptent sur la crainte du châtiment pour voir affluer chez eux nos capitaux, nos arts et nos métiers. Le calcul, hélas! se trouva être bon. De Hames dut comprendre

[1] Louis de Nassau dit dans son *Apologie*, publiée pour la première fois par M. Blok dans les *Bydrage en Mededeelingen* de la Société historique d'Utrecht, que ces troupes étaient destinées à faire lever le siège de Valenciennes. (V. VIII, p. 177. Utrecht, 1885.)

Digitized by Google

alors pourquoi à Anvers il avait vu, au mois d'août 1566, nombre de Français, d'Anglais et d'autres étrangers encore parmi les instigateurs des pillages. Ses illusions tombent une à une, mais ni son courage ni sa confiance dans la cause qu'il défend, et « du camp devant Gotha », le 17 avril 1567, il adresse à Marguerite de Parme la lettre suivante :

« Madame. Estant véritablement informé de la petite asseurance que le Roy et Vostre Altèze donnent à iceulx qui au Païs bas desyrent suyvre l'Evangille sous la discipline de l'église réformée, et aussy que tous officiers voullans retenir leurs estatz sont constraintz de faire nouveau serment qui est de maintenir et de défendre l'esglize romaine : pour ne faire chose qui contrevieigne à ma conscience ay plus aimé de renoncer à toutes les choses que j'ay eu plus chères en ce monde qu'en cela obéir au Roy et à Vostre Altèze. Parquoy, Madame, encore que ce soit avec un indicible regret mien, à Vostre Altèze je remets en mains mes estatz, pensions et serment que j'ay faict tant à cause de l'estat de lieutenant de l'artillerie, comme par cause de naturalité acquise. Pareillement je remetz ès mains de Vostre Altèze le peu de bien fief qu'il a pleu à Dieu me donner ès terres du Roy, me tenant désormais envers Sa Majesté quitte et libre de toutes obligations, sauf d'un désyr ardent et espoir de y revenir quelque jour et luy faire plus de service que jamais, suppliant très humblement Vostre Altèze prendre ce mien renvoy de serment en la bonne part et croire qu'à mon très grand regret je y ay esté contrainct tant pour ne blesser ma conscience comme pour l'asseurance de ma personne. Madame, je prie le Seigneur donner à Vostre Altèze en ferme santé très bonne et longue vie. »

Des milliers de gentilshommes des Pays-Bas, pour demeurer loyaux et honnêtes, auraient dû agir de même. Et combien y en eut-il qui renoncèrent au collier de l'ordre de la Toison d'or, à leurs charges civiles et militaires plutôt que de prêter un serment qu'ils savaient ne pouvoir tenir? Un seul, sous Charles-Quint. Il s'appelait Jacques de Bourgogne, sire de Falais. Et sous Philippe II, avant Nicolas de

Digitized by Google

Hames? Un seul encore, mais celui-ci n'était rien moins que Guillaume de Nassau, prince d'Orange, le futur chef de notre révolution. Il démissionna avec éclat le 19 mars 1567. Après lui, il est vrai, il y en eut d'autres, pas assez cependant pour prendre le dessus.

Tous sortent du pays. Nicolas de Hames, au contraire, veut y rentrer pour régler ses affaires particulières et confondre ses ennemis. Il adresse à ce propos à Marguerite de Parme une humble requête qui demeure sans réponse [1]. Il s'arrange pour cela. Il quitte Gotha sans laisser son adresse. On l'apprend à Bruxelles et l'on s'en inquiète. Le prévôt Morillon suppose tout d'abord qu'il est à Anvers où il se tient soigneusement caché, puis, se croyant mieux informé, il ne doute point qu'il soit auprès du comte Louis de Nassau, et il ajoute charitablement : « L'ung et l'aultre n'auront jamais autant de mal qu'ils en ont mérité [2]. » C'est bien là, en effet, le cri du cœur des cardinalistes qui ne se trompent pas sur la valeur respective de leurs adversaires et sont décidés à ne reculer devant rien pour se débarrasser d'eux.

De Hames en est, pour sa part, si bien persuadé que, dans sa lettre du 17 avril 1567 à Marguerite de Parme, il déclare ne donner sa démission que pour motif de conscience et « pour l'assurance de sa personne ». Où va-t-il après cela? Sans doute à Weselou à Cologne, où se porte le courant d'émigration venant des Pays-Bas, où il est mieux à même qu'ailleurs de se perdre dans la foule, de recevoir et de donner des nouvelles. Un jour, il apprend que son ami le comte Louis de Nassau désire l'avoir devant Groningue pour commander son artillerie; il va se rendre à son appel, quand le Taciturne, de son côté, le mande auprès

[1] Cette requête, postérieure de quelques jours ou de quelques semaines à la lettre du 17 avril 1567, que nous avons reproduite, a été publiée par Bakhuysen van den Brink. Voir *Schetsen over de nederlandsche Geschiedenis*, t. I, p. 249, et J. Van Vloten. *De Nederlanden onder Filips II*, door J. Borgnet, 1852, p. 264.

[2] Edm. Poullet, *Correspondance du cardinal de Granvelle*, vol. II, p. 357 et 405.

Digitized by Google

de lui à Dillenbourg et lui fait savoir qu'il l'a excusé auprès de son frère Louis et lui a donné à entendre « qu'il serait plus duisable par deça [1] ».

C'est donc à Dillenbourg qu'il doit aller. Il y a plus de trois mois que notre personnage a quitté Gotha. Il a assisté de loin à la trahison des comtes d'Egmont et de Hornes; il les a vus à la tête de soldats flamands assiéger, prendre et châtier à l'espagnole la pauvre cité de Valenciennes, tandis que Noircarmes à la tête de ses Wallons, repoussé des murs d'Anvers, se venge en massacrant à Austruweel la bande des Enfants perdus, tous soldats improvisés, que commande Jean de Marnix, qui y laisse la vie. Il avait prévu et annoncé que le gouvernement espagnol des Pays-Bas, pour se tirer d'affaire et manquer plus commodément à ses engagements, s'efforcerait, comme dernière ressource, *d'exciter et de ruer l'une contre l'autre les deux races qui forment la nationalité belge.* Et cela s'est fait grâce à la défection de plusieurs chefs de la noblesse, tous chevaliers de la Toison d'or, avec tant de succès que la réaction a triomphé sur toute la ligne avant que le duc d'Albe arrive.

Nicolas de Hames s'accuse d'avoir été trop bon prophète. Il gémit sur le sort de sa patrie d'adoption; il pleure en Jean de Marnix un compagnon, un ami des plus chers, et, ne pouvant pour le moment faire davantage, il écrit dans son pamphlet, *Le conseil sacré*, ces pages éloquentes destinées à passer la frontière le plus tôt possible et à aller là-bas réveiller, au nom de la patrie, les courages abattus, les énergies qui mollissent :

« Quelle fureur désespérée a donc saisi vos esprits? s'écrie-t-il. Ne savez-vous plus qui vous êtes, ni contre qui ni où vous désirez combattre? N'êtes-vous plus Flamands et les uns et les autres? Ceux que vous voulez saccager et piller ne le sont-ils plus? Attendrez-vous à réunir vos volontés et à joindre vos armes que je sois ruinée et que je n'aie pour secours qu'une pénitence tardive et les soupirs de votre faute? S'il

[1] GROEN VAN PRINSTERER, *Archives de la maison Orange-Nassau*, vol. III, p. 232 et 261.

Digitized by Google

en est ainsi, je n'entends point parler à vous comme à mes chers enfants, mais comme aux plus grands ennemis de mon bien et de mon repos. Si, lorsque la tempeste bruit, les mariniers se combattent l'un l'autre, sans qu'aucun d'eux gouverne le timon et abatte les voiles, qui peut sauver le vaisseau du naufrage? Et, si le vaisseau coule au fond au milieu des eaux et des vagues, quelle espérance de salut peuvent avoir les mariniers? Le péril n'est-il pas égal et pour vous et pour moi, si, lorsque l'étranger approche pour me ruiner et me priver de ma splendeur et dignité accoutumées, vous vous bandez par troubles et divisions les uns contre les autres? Car, si je suis misérablement asservie au joug de l'étranger, comment retiendrez-vous votre ancienne liberté? Usez donc de vostre colère, et tournez le fil de vos armes contre nos ennemis communs qui accourent ici pour vous opprimer, pour raser mes villes, pour massacrer mes principaux enfants, ou pour les traîner comme esclaves aux dernières fins de l'Espagne, pour les charger de tribus excessifs, pour abolir mes anciennes lois, pour me priver de mes libertés et franchises sous la faveur desquelles je me suis toujours élevée sous la douce obéissance de mes anciens comtes, et finalement pour me mettre une corde au col et m'étrangler du tout. »

Philippe de Marnix et Jacques de Wesenbeke, pour ne citer que deux bons et vaillants écrivains parmi nos patriotes les plus en vue, n'eussent point tenu un autre langage. Notre personnage avait sans doute son pamphlet sur les lèvres quand il se trouva à Dillenbourg devant le prince d'Orange, car il fut décidé, sur l'heure, qu'on chercherait ailleurs l'armée qu'on avait cru trouver devant les murs de Gotha.

De Hames accepta avec joie le grade de général de l'artillerie de cette future armée d'invasion des Pays-Bas.

Et l'on se mit aussitôt à la besogne avec l'aide de l'électeur palatin, de l'électeur de Hesse, du duc de Wurtemberg et des cantons protestants de la Suisse. On donna ainsi un éclatant démenti à l'empereur Maximilien II qui, à l'heure même, le 24 août 1567, écrivait de sa propre main :

Digitized by Google

« Sans l'exécution de Gotha, le roi d'Espagne n'aurait pu de sitôt pacifier ses Pays-Bas, car les gens de là-bas et nos bannis avaient merveilleusement conspiré ensemble. On en a eu toutes les preuves désirables. J'ai alors si bien travaillé de mon côté, que les gens des Pays-Bas ne pourront recruter ni cavaliers ni gens de pied. C'est donc l'exécution de Gotha qui les a obligés à se soumettre [1]. »

Le siège de Gotha avait certes trompé les espérances des patriotes belges, mais n'avait nullement amené leur soumission.

S'ils avaient pu se servir des troupes aguerries employées devant Gotha, ils auraient eu la partie belle contre le duc d'Albe, et peut-être l'eussent-ils obligé à reprendre la route de l'Italie. Maintenant que la connivence impériale avait permis au lieutenant de Philippe II d'arriver jusqu'à Bruxelles, la haine de l'Espagnol s'était réveillée dans l'Allemagne entière, et le prince d'Orange n'avait point à se mettre en frais d'éloquence pour trouver des soldats. Le duc d'Albe l'apprend et s'en inquiète si bien, qu'il n'hésite pas à violer le sol du Saint-Empire pour arrêter ce recrutement formidable.

Le 25 avril 1568, son lieutenant Mendoça surprend à Dahlen, près Erkelenz, au duché de Juliers, plusieurs régiments orangistes en formation et les sabre sans pitié.

Cette sanglante et illégale prouesse n'a d'autre effet que de surexciter le zèle des vengeurs. On use alors contre eux d'autres moyens.

Le 15 septembre 1568, à Sinzig, sur le Rhin, où le prince d'Orange a son quartier général, ses mercenaires se prennent entre eux de querelle. Une centaine d'hommes restent sur le carreau. Les chefs interviennent. Le prince d'Orange est blessé au bras, et le pauvre de Hames atteint mortellement d'une balle de mousquet qui lui troue la poitrine [1]. Le

[1] Mathias Koch, *Quellen zur Geschichte des Kaisers Maximilian II*, vol. I, p. 54-55 (Leipzig, 1857), et vol. II, p. 42-43 (Leipzig, 1861).

[1] Groen van Prinsterer, *loc. cit.*, vol. III, p. 291; — Edm. Poullet, *loc. cit.*, vol. III, p. 356; — H. Langueti, *Epistolæ secretæ*. Ed. Halæ, p. 72.

Digitized by Google

prince, qu'on avait manqué, pleura son général d'artillerie, tandis que les Espagnols jubilèrent. « C'est la main de Dieu qui est tombée sur ledit de Hames », ose dire le prévôt Morillon, qui sait sans doute quelle est la main qui a poussé en avant l'assassin, et qui en soudoiera bien d'autres jusqu'au jour où le Taciturne tombera à son tour, pour ne plus se relever, sous les coups de Balthasar Gérard.

Quatre mois avant la fin tragique de notre personnage, qui est aussi celle de l'ordre de la Toison d'or dans notre histoire nationale, c'est-à-dire le 17 mai 1568, le conseil des Troubles institué par le duc d'Albe avait publié contre lui une sentence de bannissement perpétuel, sous peine de la vie avec confiscation de tous ses biens, tant meubles qu'immeubles. Nous avons déjà signalé, à plusieurs reprises, les inexactitudes ou les lacunes de ce document; il nous reste à dire qu'aussitôt la sentence prononcée, de malhonnêtes gens se présentèrent à l'effet de partager avec le roi catholique les dépouilles du roi d'armes de l'ordre de la Toison d'or. Le sort a parfois de ces dérisions et de ces rapprochements qui font rêver.

Un certain Rombaut Onkelback, entrepreneur de travaux publics, réclama une somme de cent soixante livres d'Artois sous le prétexte de n'avoir point été payé des travaux faits par lui à la citadelle de Luxembourg d'après les ordres de Nicolas de Hames, alors lieutenant et inspecteur de l'artillerie espagnole aux Pays-Bas, et une veuve, dame Antoinette van de Putte, prétendit qu'à la même époque, à Luxembourg, le défunt roi d'armes avait donné à son mari sur la tête un si fort coup de bâton qu'il en était mort.

Le magistrat de la ville de Bruxelles, se trouvant saisi de ces réclamations, ordonna une enquête de laquelle il résulta qu'un coup de bâton reçu par le mari d'Antoinette van de Putte à Luxembourg, en 1555, ne pouvait en aucune façon avoir amené la maladie de nature contagieuse dont il était mort quinze ans plus tard à Bruxelles, le 3 mars 1570.

L'entrepreneur de travaux publics Onkelback fut également débouté, mais d'une façon moins plaisante. Le gouver-

Digitized by Google

nement d'alors, tout criblé de dettes qu'il était, n'admettait point que ses créanciers eussent le droit d'appliquer celles-ci à des fonctionnaires publics quand bien même leurs biens étaient confisqués à son profit.

Quand s'ouvrit enfin la période trop tardive du pardon conditionnel, la sœur de Nicolas de Hames, veuve de Pierre de Rentier, seigneur de Courcelles, se hasarda à faire valoir ses droits de seule et unique héritière.

Comme elle était restée dans le giron de la vieille Église, le domaine royal se laissa toucher et lui restitua la petite propriété rurale que son frère avait possédée aux environs de Bruges, mais à la condition expresse de n'en point réclamer les arrérages. Elle accepta sans difficulté aucune ces conditions. Nous, de notre côté, nous nous contenterons de même de notre part d'héritage et la tenons pour la meilleure, car elle ne peut être dissipée et, après nous avoir servi d'exemple, elle pourra servir encore à nos descendants. Les grands cœurs joints à de bons esprits sont rares. Nicolas de Hames a été cela et même davantage; il se sacrifie avec enjouement, sans arrière-pensée, et mieux que tant d'autres il avait compris toute la grandeur, toute la générosité de la cause qu'il avait embrassée.

Notre but n'a point été de le glorifier aux dépens de l'un ou l'autre de ses contemporains; tout ce que nous avons voulu, a été de nettoyer sa mémoire d'une foule d'imputations mensongères, de le montrer au vrai sous trois aspects divers : comme citoyen, comme écrivain et comme soldat.

Cela suffira, croyons-nous, pour relever et faire vivre au milieu de nous sa mémoire. CHARLES RAHLENBECK.

Digitized by Google

BANG

I

D'un pas léger elle gravit cette jolie promenade de Cointe qui mène de la rue Mandeville au plateau de l'Observatoire.

Elle est de taille élancée; son corps est bien modelé; des cheveux noirs couronnent sa tête intelligente et régulière; sous des sourcils noirs brillent des yeux de même couleur et comme veloutés; le regard est assez vague en ce moment et, pour ainsi dire, noyé dans la méditation.

Elle est vêtue de noir, et le beau chien qui l'accompagne est noir et feu : c'est un setter. Il répond au nom de Diane; elle-même s'appelle Jeanne.

Souvent elle avait admiré, en des temps meilleurs, les beaux aspects que présente la ville de Liége à mesure qu'on avance sur cette route bordée de jardins et de vergers.

On ne voit d'abord que des milliers de toits, d'où émergent insensiblement les clochers et les coupoles, les tours et les hautes cheminées, encadrés, dans le lointain, par les montagnes qui les dominent.

Vues de plus haut, les rues de la ville semblent s'allonger et courir, comme les gens, vers le promenoir de l'Ile du Commerce, vers les quais et le boulevard d'Avroy, comme à autant de rendez-vous de plaisirs ou d'affaires.

En montant toujours, on distingue la Meuse coulant sous les arches de ses ponts, ici massifs et lourds, ailleurs élancés et gracieux, et portant sur ses flots des bateaux-mouches, des

Digitized by Google

canots du sport ou les toueurs de l'*Alliance*, qui remorquent trois, quatre, voire six bateaux vides ou chargés.

Sur tous les points du tableau qui se déroule sous vos yeux, de longues traînées de fumée vomies par les hauts fourneaux attestent bien mieux encore l'immense activité de Liége et de ses faubourgs.

En approchant du plateau de Cointe, on peut, en se retournant, embrasser d'un coup d'œil la ville et les hauteurs qui la cernent de toutes parts, et sur ces hauteurs, les villages ou les fermes qui s'élèvent au milieu des vergers et les villas qui s'étalent entre les grands arbres des parcs.

Sur le plateau même, se dressent les deux tours à coupole de l'Observatoire : plateau charmant supportant une partie du hameau de Saint-Maur et entouré de tous côtés de villas ou de petits bois où croissent le genêt, la bruyère et les essences ordinaires du pays; plateau où l'on jouit d'un air plus pur et de la solitude et des plaisirs champêtres quand, à deux kilomètres de là à peine, s'agite dans un labeur incessant une grande cité industrielle et commerçante : contraste heureux, particulièrement cher aux natures rêveuses.

Les aspects variés de la ville la plus pittoresque de notre contrée n'avaient pu tirer Jeanne de sa méditation ; les chants des oiseaux, le mugissement des vaches de la *Grande Laiterie* de Cointe et le gentil babil des enfants produisirent chez elle une détente et appelèrent même sur ses lèvres un sourire. Néanmoins, venait-elle à rencontrer un promeneur, ses traits reprenaient leur gravité habituelle ; elle baissait les yeux en fille bien élevée qui a pour unique compagnon un setter.

Elle donnait par-ci par-là un coup d'œil à ce dernier. A la façon de ses congénères, tantôt il la précédait, d'autres fois il la suivait, ou, obéissant à sa nature spéciale de chien de chasse, il tirait au loin dans les labourés et les bois; alors, un coup de sifflet le rappelait auprès de sa maîtresse.

Arrivée au détour du bois situé derrière les *Thermes*, elle vit tout à coup Diane dans la compagnie d'un bulldog d'un aspect repoussant; du moins il lui parut tel.

Diane ne semblait pas partager la répugnance de sa maî-

Digitized by Google

tresse à l'égard du bulldog, car elle échangeait avec lui les politesses d'usage entre les différentes espèces de la race canine. Évidemment, elle donnait tort à la théorie de Darwin sur la sélection, car elle ne semblait nullement s'apercevoir que son compagnon fût autrement fait qu'elle, qu'il fût grotesque et laid, quand elle-même était un type de la beauté propre aux chiens épagneuls.

Les préliminaires de la rencontre paraissaient devoir aboutir à ce qu'elle le traitât sur le pied de la race la plus favorisée, quand un coup de sifflet strident la rappela soudain à ce qu'elle devait à elle-même et à la supériorité de son espèce.

« Diane, ici! n'approchez plus de cette vilaine et méchante bête! », dit tout haut Jeanne d'un ton indigné à son setter.

Le bull aurait suivi Diane sans égard pour le coup de sifflet, si lui-même n'avait été rappelé d'une voix impérieuse et brève par son maître, qui lui cria: « Bang, ici! », faisant ainsi connaître le nom de l'intéressant animal.

Un spectateur impartial de cette scène n'aurait assurément pas donné tort à Jeanne ni blâmé l'indignation où l'avait jetée ce manque absolu de discernement chez Diane dans le choix de ses relations.

Comment la jolie bête pouvait-elle, en effet, descendre assez bas, elle si noble de formes, si bien proportionnée, si digne d'être reproduite par le ciseau du sculpteur le plus classique, avec un chien qui portait écrites sur sa large face bestiale et féroce, sur ses bajoues pendantes, ses larges naseaux relevés comme par un coup de poing, et sur ses dents à crochets, les marques indélébiles d'un caractère naturellement méchant et qu'un rien provoquerait à une lutte sans merci?

N'a-t-elle donc pas comparé sa fourrure si luisante et si bouclée avec le pelage strié jaune et noir de son singulier partenaire? Quelle différence entre ses oreilles si longues et si souples tombant gracieusement le long de ses joues et celles du bull, petites et droites, écourtées et mutilées! Qu'ont à voir cette large gueule, ces narines ouvertes et en l'air, ces yeux

Digitized by Google

ronds et féroces avec la bouche de Diane, s'allongeant en un fin museau garni de dents blanches régulièrement disposées et avec ses yeux qui brillent d'un si doux éclat sous les taches de feu de son front?

Diane, avec ses attitudes élégantes, pouvait figurer la noblesse dans la race canine; Bang, avec sa figure grotesque, son corps gros et court, était le représentant de la roture dans ce qu'elle a de plus anarchiste et intransigeant.

Si Diane, mêlée aux chevaux et prenant part aux chasses, devait être rangée dans la classe des inutiles, le bull, porté à trancher toutes les difficultés par la violence, n'appartenait-il pas à celle des révolutionnaires les plus farouches?

C'était là ce qu'entendait certainement Jeanne en qualifiant Bang de vilaine et méchante bête.

Mais ce caractère violent et féroce qu'on se plaisait à attribuer à Bang, voilà ce que son propriétaire ne voulait en aucune façon reconnaître, et la personne qu'il aurait désiré avant tout convaincre du contraire était précisément cette jeune fille qui venait de se prononcer en termes si méprisants sur son bull.

Qu'il fût laid, il pouvait jusqu'à un certain point faire cette concession, bien que Bang fût dans son genre une bête rare, et, à y bien réfléchir, si les sculpteurs classiques eussent dédaigné d'en buriner les formes grotesques, plus d'un sculpteur réaliste n'aurait pas hésité à fixer dans le marbre ou le bronze les traits de ce chien de caractère. Mais entendre dire de lui qu'il était méchant! Non, mille fois non, il ne l'était pas. Les seules apparences pouvaient le faire croire tel; c'est pour cela qu'il aurait voulu expliquer à Jeanne que, depuis le jour où il l'avait acheté, il n'avait eu d'autre souci que de corriger par l'éducation les instincts féroces de sa race. C'est une expérience qu'il tentait. Si elle lui réussissait, concluant des animaux aux hommes, il appliquerait son système d'éducation à ces derniers, à la façon de Pasteur, qui inocule la rage aux hommes après avoir réussi à l'inoculer aux lapins.

C'est pour cela qu'il l'avait choisi le plus féroce possible par l'hérédité autant que par les apparences, le plus mutilé,

Digitized by Google

comme pour l'autoriser à user de représailles chaque fois que la lutte lui en fournirait l'occasion; armé d'éperons belliqueux — une rareté dans l'espèce — et portant un nom qui répondait à la férocité de ses instincts, afin de rendre plus sensible le contraste de sa nature réelle et du caractère débonnaire qu'il se flattait d'y substituer par son mode d'éducation. Et jusqu'à ce jour, il avait pleinement réussi dans sa tentative, car Bang ne s'était encore fait connaître à son maître que par un dévouement absolu à sa personne et par une noble et grande action, dont le seul récit ramènerait la jeune fille à d'autres sentiments.

Mais comment dire tout cela à une personne hautaine et dédaigneuse, qui passe à côté des gens sans plus les regarder que s'ils n'existaient pas?

En appréciant ainsi Jeanne, il tombait dans la faute qu'il lui reprochait, à savoir de juger sur les apparences, car la suite du récit prouvera que si elle était fière, — c'était son droit, — elle n'était ni hautaine, ni dédaigneuse.

Arrivée sans autre incident au milieu de la rue Mandeville, Jeanne traversa le pont tubulaire jeté sur les voies ferrées de la station et retourna chez sa mère, qui demeurait dans une maison assez modeste de la rue du Saint-Esprit.

« Maman, dit-elle en entrant, nous avons fait une bien vilaine rencontre aujourd'hui!

— Vous aurait-on manqué d'égards? Ce n'est pas bien, Jeanne, de sortir ainsi toute seule.

— Ne suis-je pas la fille de mon père? dit-elle en redressant fièrement la tête? Je voulais dire, maman, que nous avons rencontré un bulldog de l'aspect le plus repoussant. Si j'étais superstitieuse, je considérerais cette rencontre comme étant de mauvais augure. Mais je ne suis pas plus superstitieuse que peureuse. Rassure-toi, maman, personne n'insultera jamais ta fille. »

II

La mère de Jeanne branla la tête, comme si elle ne présageait rien de bon des libertés que prenait sa fille.

Digitized by Google

C'était une femme d'un aspect vénérable : une magnifique couronne de cheveux blancs — jadis noirs — faisait mieux ressortir la vivacité de ses yeux et donnait une certaine majesté à sa figure fort régulière.

Jeanne, après avoir envoyé Diane à sa niche, était entrée au salon, où elle fit au portrait de son père le signe amical d'usage avant et après sa promenade de Cointe. Cette promenade était un vrai pèlerinage, effectué tous les jours et par tous les temps en souvenir de celui qui l'avait toujours faite avec elle, en souvenir de ce père dont elle reproduisait fidèlement les traits, avec en plus ce charme dont la nature pare la femme. Le salon ne contenait pas seulement le portrait de ce père adoré qu'elle venait de saluer. Il y figurait en plusieurs groupes : ici comme capitaine des pontonniers, là comme major d'artillerie. Sur un portrait en pied, peint par Delpérée, il était en colonel. C'est dans ce grade qu'il était mort, il y avait à peine un an, regretté de tous ceux qui l'avaient connu, pour son affabilité jointe à une fermeté, à une loyauté qui ne s'étaient jamais démenties, mais vénéré comme une divinité du foyer par sa femme et ses deux enfants, dont Jeanne, particulièrement chère à cet homme d'élite, à cet homme de bien. Jamais il n'avait pu se défendre de cette prédilection, pas plus que la mère de celle qu'elle avait pour son fils, sa vraie image. De là, maintes escarmouches joyeuses, à table, entre gens bien faits pour s'aimer et se servir de repoussoir par les contrastes.

Le salon contenait encore, au milieu des meubles qui l'encombraient et des bibelots qui ornaient les étagères, quelques bronzes offerts au colonel, à différentes époques de sa carrière, comme témoignages de la sympathie de ses subordonnés, à l'occasion de promotions ou d'honneurs reçus. Il y avait sur une console un coffret vitré où, sur le velours, s'étalaient toutes les décorations dont il avait été gratifié par divers rois et chefs de nations comme capitaine de pontonniers, pour l'invention d'un chevalet qui facilitait le prompt établissement d'un pont de bateaux, ou comme major du matériel, détaché à la fonderie de canons, pour avoir résolu un pro-

Digitized by Google

blème ardu de balistique. Il avait attaché, comme de raison, un grand prix à ces honneurs, qui relevaient le prestige de sa profession. D'aucuns trouvaient qu'il aurait mieux fait de consacrer son esprit ingénieux à la recherche de quelque ustensile de cuisine propre, par exemple, à battre les œufs en neige, ou encore à l'invention d'une lampe d'un grand pouvoir éclairant, ou d'un système de tuyaux ayant la propriété de s'articuler sans soudure. Il eût trouvé là un moyen de gagner beaucoup d'argent et de faire une dot à sa fille, à l'établissement de laquelle il aurait travaillé plus sûrement qu'en recherchant de stériles honneurs.

Il avait cette faiblesse de n'être pas de l'avis de ces conseillers utilitaires. Lui-même, en se mariant, avait été entraîné par les qualités de sa femme, qui le rendit heureux toute sa vie, bien qu'elle ne lui eût apporté d'autre dot que celle qui est requise pour les mariages d'officiers, et il pensait que la beauté, l'esprit, la santé et la sagesse de sa fille trouveraient un jour grâce auprès de quelque brave garçon qui ne se montrerait pas plus exigeant que lui sur le chapitre de la dot.

Ces mêmes gens pensaient aussi que le colonel avait eu grandement tort de se chagriner de ce que son fils n'eût point su entrer aux armes spéciales. La belle affaire, vraiment! N'était-il pas incorporé maintenant au régiment d'élite des *Guides*, ce qui valait infiniment mieux? Beau garçon, ayant des yeux de velours, des moustaches bien cirées, un uniforme attirant qui faisait valoir les belles proportions de sa personne, parlant avec grande aisance le jargon des salons, parfait à cheval, dansant à ravir! aux armes spéciales, il aurait gagné de la renommée comme son père; aux *Guides*, il obtint d'emblée le choix entre trois héritières, et il ne manqua pas de prendre la mieux dotée. Aussi était-il arrivé à la fortune sans la moindre peine pour lui-même et sans en coûter beaucoup à ses parents! En était-il ainsi de Jeanne? Que de soins pour son éducation et son instruction! Que de soucis pour son établissement! Et à quel résultat le colonel était-il arrivé? Ces gens pouvaient avoir cent fois raison, mais le colonel ne fut pas de leur avis. Certes, sa fille avait été la plus

Digitized by Google

constante préoccupation de sa vie, mais elle avait été en même temps sa joie et son orgueil. Il l'avait suivie et soutenue depuis les tâtonnements de son enfance jusqu'à son plein épanouissement. Elle avait fréquenté, en même temps que les écoles de la ville, les cours de solfège et de piano du conservatoire royal, parce qu'il est de mode à Liége que les enfants des meilleures maisons reçoivent une instruction musicale sérieuse, et le conservatoire de Liége est un de ceux où une jeune fille de bonne famille peut suivre sans inconvénient les leçons des professeurs.

Tout enfant, elle était assez jolie pour attirer les regards des passants; fillette, elle avait dans les attitudes et sa façon de porter la toilette des grâces précoces qui promettaient. Plus tard, quand elle se rendait à l'institut Braquaval, accompagnée de sa bonne et ses magnifiques cheveux noirs répandus en nappe sur les épaules, ou tombant en une large tresse sur le dos, il n'eût tenu qu'à elle de commencer une de ces liaisons qui aboutissent si souvent à ce que l'on appelle à Liége un mariage Frœbel, les bases de ces unions se jetant d'ordinaire au boulevard d'Avroy, où les étudiants de l'Université choisissent celles d'entre les écolières qui leur plaisent et qui seront mûres pour l'hymen quand eux-mêmes auront gagné un bonnet de docteur ou un brevet d'ingénieur.

Mais son père lui avait fait comprendre que la modestie et la réserve sont les plus beaux apanages d'une jeune fille, et elle se l'était tenu pour dit.

M^me^ Braquaval, la directrice, femme de lettres et femme de bon conseil, avait distingué chez Jeanne une prompte conception, une imagination vive, un esprit original et prime-sautier. Aussi, quand elle fut assez avancée dans ses études, l'encouragea-t-elle beaucoup à s'essayer en de petites productions littéraires, et longtemps après avoir quitté l'école, Jeanne avait entretenu des relations suivies avec cette excellente maîtresse. A dix-sept ans, elle fit son entrée dans le monde et débuta, selon l'usage, à la soirée de réception du gouverneur, au nouvel an. Toutes les promesses de son enfance et de son adolescence avaient été tenues, et au delà: sa première apparition au bal fit sensation.

Digitized by Google

Les jeunes gens se disputèrent l'honneur de lui être présentés et, à partir de ce moment, il ne se donna ni un bal, ni une soirée dans la haute société de la ville qu'elle n'y parût pour recueillir les témoignages de l'admiration la plus vive.

Belle de corps, d'un esprit enjoué et nourri par des lectures bien dirigées, sachant parler art, littérature, et chiffons au besoin, elle fut maintes fois proclamée la reine du bal, et toujours recherchée comme une des danseuses les plus aimables à voir et à écouter.

Des madrigaux lui furent adressés sur tous les tons; ce fut, pendant plusieurs hivers, une fièvre et un enivrement. Ces succès de soirée se continuaient au théâtre, où la loge de son père ne désemplissait pas de visiteurs; mais aucun de ces hivers ne lui amena le bienheureux mari qui devait posséder tant de charmes! Apparemment qu'elle se montrait difficile dans son choix? Elle avait naturellement des préférences, et quelqu'un qui lui eût déplu n'aurait jamais triomphé de ses répugnances. Mais elle était raisonnable autant que belle, et elle n'aurait pas repoussé celui qui aurait offert des chances de plaire dans la suite, sinon dans le présent.

Elle connut ces déclarations ambiguës et perfides où l'on fait entendre que l'on vous aime, mais sans jamais se lier tout à fait, laissant ouverte une porte de sortie en cas de retraite. Des soupirants assidus soudain disparaissaient, faisant passer avant sa grâce, sa jeunesse, sa belle santé, un avenir assuré, appuyé sur de bons sacs d'écus. Ses parents n'y comprenaient rien. Son frère demandait au ciel comment tant de beauté et de charmes pouvaient être délaissés, quand lui-même fournissait par son exemple la raison de cet abandon. Pouvant choisir mieux, n'avait-il pas préféré une femme riche d'écus, mais pauvre d'idées et de santé et qui ne lui offrait, en fait d'agréments personnels, que des artifices de couturière savamment combinés et chèrement payés.

Jeanne vécut pendant sept ans de cette vie enfiévrée, si pleine de promesses et d'illusions au début, suivie de tant de déceptions et de mécomptes, dont elle se consola en partie en jetant le meilleur de son expérience personnelle dans quelque

Digitized by Google

nouvelle lestement enlevée, qui paraissait dans le supplément du samedi de la *Meuse* ou du *Journal de Liége*, sous la signature de *Juanita*.

Quand elle atteignit sa vingt-quatrième année, son père enraya cette vie agitée et, songeant à l'avenir de sa fille, il l'envoya à l'école normale de Fragnée, profitant de l'occasion qui s'offrait alors à toute jeune fille assez avancée dans ses études pour subir d'emblée l'entrée à l'école normale des régentes, sans devoir passer par l'école normale primaire. Sa petite dot avait été ébréchée par cette vie de fêtes et par des séjours fréquents à Spa ou au bord de la mer, et le colonel avait senti quelques prodromes menaçants d'une maladie qui pouvait ravir à sa fille son meilleur soutien.

De littérature, Jeanne en savait assez pour affronter l'examen; pour la partie scientifique, elle trouva, comme toujours, en son père un guide sûr. Elle réussit, et de même qu'elle s'était montrée ardente aux plaisirs, elle se montra ardente à la peine; au bout de deux ans, elle sortit, une des premières, régente, par conséquent apte à être employée dans une école moyenne de filles. C'était l'avenir assuré, et son père en ressentit un soulagement immense. La maladie pourrait désormais l'assaillir, la mort même, puisque son enfant pouvait regarder l'avenir d'un œil moins sombre.

La maladie l'assaillit en effet, comme si elle n'avait attendu que ce moment pour entrer en scène. Il fut mis au régime, et c'est alors que commencèrent ces promenades quotidiennes à Cointe, où Jeanne put offrir, autre Antigone, le secours de son bras et ses consolations à celui qui n'avait eu dans la vie de but plus constant que le bonheur de sa fille. Alors s'échangèrent ces confidences qui versèrent, pour ainsi dire, l'âme de l'un dans celle de l'autre et qui resserrèrent de plus en plus des liens déjà si étroits.

Aussi, quand la mort vint les rompre brusquement, quelle séparation cruelle! Jeanne ne pensait pas pouvoir survivre à son père. La jeunesse fut la plus forte dans cette lutte, et le temps, en apaisant sa douleur, changea le souvenir en culte. Elle reprit ces promenades à Cointe, si souvent faites avec son

Digitized by Google

père. Diane, qui les avait toujours accompagnés, lui tint désormais seule compagnie.

C'était une fille vaillante et qui avait pris son parti de la destinée telle qu'elle s'offrait à elle dans le présent et telle qu'elle lui semblait devoir se continuer dans l'avenir.

Avec la mort de son père et ses vingt-huit années accomplies, elle entrait dans une nouvelle phase de son existence.

Quel est le lot de la femme, à voir les dons que la nature lui a départis et les organes dont elle l'a pourvue? Être mère. Jeanne l'avait compris, d'instinct d'abord, par le raisonnement ensuite. Elle avait désiré remplir cette noble mission et elle avait employé, pour mener ce désir à bonne fin, tout ce que la nature avait mis de séductions dans sa personne, l'instruction, d'agréments dans son esprit, et ce que la société lui avait fourni d'occasions pour faire valoir les uns et les autres.

Elle n'avait pas réussi, à un âge où les avantages extérieurs ont le plus d'empire, parce que la première jeunesse leur donne une fraîcheur et un charme qu'ils ne retrouvent plus par la suite. Il fallut donc résolument renoncer à ces espérances reconnues vaines. Il convenait de régler sa vie sur de nouvelles bases. De son diplôme de régente elle tirerait peut-être parti plus tard. La pension de sa mère et leurs petites rentes leur suffiraient pour le présent.

Le mariage de son frère, en même temps qu'il l'enrichissait lui-même, n'avait apporté à elle que des devoirs, un certain décorum à garder et l'impossibilité de faire de ses talents tous les usages qu'elle aurait pu être tentée d'en faire. Elle-même avait trop de fierté pour accepter certaines servitudes. Courir le cachet, elle ne le pouvait ni ne le voulait; entrer au service d'une maison riche en qualité d'institutrice ne lui seyait nullement, bien qu'elle eût assez de fierté et de caractère pour se défendre des inconvénients d'un tel servage. Voici le parti auquel elle s'arrêta. S'il lui était interdit d'être ce que requérait la nature, il y avait une noble mission après celle-là, et qui parfois même la prime, c'était d'infuser aux enfants des autres la vie de l'âme, leur donner cette trempe

Digitized by Google

d'esprit et de caractère qu'elle-même avait acquise dans la société de son père et puisée à une instruction aussi solide que variée. Ses études du Conservatoire, son diplôme de régente, son talent délicat et fin d'écrivain étaient autant de garanties qu'elle offrait au public. Sa position particulière, si digne d'intérêt, ses anciens succès dans le monde, les amitiés qu'elle s'y était créées lui assurèrent une clientèle qui alla vite grossissant. Les enfants des meilleures familles vinrent puiser l'instruction et le goût chez elle, dans la matinée, et elle eut là une famille à laquelle elle s'attacha de toute son âme, qui l'adora et sur laquelle elle versa le trop-plein d'un cœur qui n'avait pas trouvé à s'épandre ailleurs.

Voilà ce qu'elle fit, moins encore pour retrouver le bien-être auquel sa mère et elle étaient habituées que pour donner un but utile à sa vie et remplir une partie des devoirs de la femme. De cette façon, elle échappa à l'ennui qui ronge et qui aigrit le cœur. Au lieu de cela, elle connut les joies pures que donne l'éclosion d'une âme qu'on façonne avec ce qu'on a de meilleur dans l'esprit et dans le cœur; elle assista au développement de maint esprit bégayant d'abord et tâtonnant avant de trouver sa voie propre et son originalité, et ce noble emploi de son temps lui procura des plaisirs qu'elle eût vainement cherchés dans des distractions de tout genre.

La matinée était tout entière consacrée à ce travail, offrant un mélange de délices et de peines, mais dont l'utilité relevait à ses propres yeux celle qui s'y livrait.

L'après-dînée, elle la réservait à sa fantaisie : c'est alors qu'elle faisait sa promenade de Cointe, pendant laquelle elle mûrissait par la méditation les sujets qu'elle traitait dans ses écrits, imaginant des scènes nouvelles, les nouant, les dénouant, y jetant le mouvement et la vie et, au retour, confiant au papier les idées qu'elle avait butinées en route. A ce plaisir succédait celui de lire un livre nouveau ou de redire sur le piano les œuvres des divins maîtres, Mozart, Beethoven, Haydn, Schumann, voire Wagener, qu'elle aimait sans exclusivisme.

Ajoutez à cela la conversation avec quelques amies de

Digitized by Google

choix, ayant les mêmes goûts qu'elle et ses vacances passées, avec sa mère, à Paris ou dans quelque autre ville renommée, à visiter, les musées et à fréquenter les meilleurs théâtres.

Et sa vie ainsi réglée était agréable et nullement stérile. Elle lui parut même plus douce que cette existence de fêtes et de bals, de danses prolongées jusqu'à l'aube avec des repos et des repas irréguliers, remplie de fièvres et d'espérances, mais aussi de déceptions.

Elle avait apporté d'autres changements dans ses habitudes. Puisqu'elle n'avait plus à se préoccuper de plaire aux autres, mais qu'elle pouvait suivre son goût, qui était bon, elle exclut des modes nouvelles toutes les exagérations. Ses robes furent faites de façon à ne lui ôter rien de ses grâces naturelles et des contours charmants de sa personne. Le même bon goût lui fit répudier certains souliers à talons plats et à longue pointe, commodes assurément, mais disgracieux, pour adopter un brodequin attaché haut, couvrant exactement le pied, dont il faisait valoir les fines attaches et la belle cambrure, et se dressant sur des talons faits pour lui épargner les éclaboussures du chemin.

Elle s'était affranchie de l'emploi du parasol. A quoi bon un parasol? Naguère, elle avait tenu à préserver son teint des morsures du soleil. Maintenant, elle le lui abandonnait, et il en était résulté un hâle qui donnait à ce teint coloré au grand air quelque chose de la pêche mûre. Il n'y manquait pas même le duvet : sa lèvre supérieure en était légèrement ombragée.

Autrefois, elle n'eût pas fait un pas hors de la maison sans être accompagnée d'une servante. Maintenant, Diane lui suffisait. Qui oserait lui manquer d'égards? Sa dignité n'était-elle pas sa meilleure sauvegarde?

Aussi, quand elle gravissait la montée si pittoresque de Cointe, sa marche svelte et élégante, son visage sérieux, son air chaste, indifférent au monde, ses yeux où passait parfois l'éclair de l'inspiration, sa mise sévère et distinguée, le beau chien de chasse qui l'accompagnait, tout dans cette apparition fugitive et gracieuse faisait naître chez les per-

Digitized by Google

sonnes d'un esprit cultivé l'image de Diane chasseresse, et le voile qui descendait de sa tête, non pas nuageux et enveloppant, mais en une large bande contournant, à la ceinture, sa taille souple et bien prise, achevait de produire l'illusion.

III

Dans sa promenade, si elle ne regardait personne, personne ne pouvait la voir passer sans l'admirer, et l'homme au bouledogue, le maître de Bang, Maxime Lysô, pour l'appeler par son nom, n'échappa point à cette commune admiration, bien qu'il n'eût pas l'habitude de rendre pareil hommage au beau sexe, ayant même en ville la réputation de former avec deux autres de ses amis un trio de célibataires endurcis. Cette femme, qui lui parut d'une superbe indifférence pour les hommes, l'intrigua d'abord; plus tard, il fit comme les autres : quand elle avait passé, il se retournait, demeurant dans son sillage, pour la voir le plus loin possible. Ce qui l'attirait tant vers celle à qui il payait pour la première fois un pareil tribut, c'est qu'elle portait dans ses traits, son costume et ses attitudes, le cachet de la distinction et de l'élégance. Et pourtant lui-même semblait ne prétendre à aucune de ces qualités; ses cheveux abondants s'échappaient comme ils le pouvaient de dessous un chapeau de haute forme et, avec ses longues moustaches noires, son front large et ses yeux un peu gros, mais fort intelligents, lui composaient une figure d'artiste; sa manière de s'habiller trahissait plutôt le savant.

Si les ciseaux n'avaient jamais contraint son abondante chevelure à s'abaisser au niveau de la mode et à couvrir en brosse sa tête puissante, une redingote noire qu'un fashionable aurait désirée moins longue et moins large de coupe, enveloppait sa personne sans la gêner aux entournures. Ses pantalons étaient-ils un peu courts ou marquaient-ils aux genoux, il ne s'en souciait guère, et, pour rien au monde, il n'eût consenti à échanger ses souliers à bouts carrés et à hauts talons contre les brodequins à pointes et à talons plats imposés par le goût

Digitized by Google

du jour. Il ne se serait jamais imaginé pouvoir se montrer aux gens en jaquette ou veston clair et en chapeau boule ou melon, à moins que de vouloir passer pour un freluquet et un inutile; il s'était cantonné dans une tenue invariable où la note foncée dominait, comme cadrant mieux avec la gravité de ses fonctions et de son caractère.

En revanche, la vie et l'intelligence résidaient dans ses yeux noirs. On disait grand bien de sa faconde. Sa parole, écoutée dans un silence profond, par une jeunesse avide de science, était d'une diction pure et exempte de détails encombrants; on vantait la netteté de son enseignement ainsi que le côté original de ses vues. Ses préceptes étaient recueillis comme des oracles; il n'y avait rien à ajouter à son langage, rien à en retrancher : élégant, sobre et précis. Cette voix qui était d'un tel prestige dans sa chaire, il n'en avait jamais essayé l'empire dans les salons, par la raison qu'il fuyait la société des dames.

Quand le hasard le mettait en présence d'une femme qui lui était connue par les relations de sa famille, au lieu de penser à ce qu'il lui dirait de poli et d'obligeant, il songeait déjà au moment où il serait loin d'elle. On conçoit les effets d'un tel embarras.

Rencontrait-il dans la rue une femme jeune et jolie que les mêmes relations lui faisaient un devoir de saluer, il saluait en rougissant jusque dans la racine de ses cheveux et s'en voulait de n'être pas plus maître de lui : c'est d'une marque de froideur et d'indifférence qu'il aurait préféré accompagner cette politesse. Jeanne avait été le charme des soirées, la reine des bals; Maxime avait toujours fui ces réunions mondaines et plaçait les solitudes et les silences de la nature bien au-dessus des joyeux flonflons de la danse.

Voir une femme jeune et belle se mettre si en dehors des usages reçus, braver les qu'en-dira-t-on en se faisant accompagner dans ses promenades d'un simple chien de chasse, ne regarder aucun homme en face, mais passer indifférente, faire fi des modes du jour et s'habiller à sa guise, tout cela attira ses regards d'abord, la réflexion ensuite.

Digitized by Google

Il était passablement dangereux pour un homme de fixer son attention et sa réflexion sur un objet qu'il s'était fait un principe d'écarter de ses méditations, et de permettre que l'image de cette femme peu ordinaire le poursuivît et l'occupât, les premiers jours, dans ses veilles et ses rêves. Il était plus dangereux encore pour lui de la retrouver souvent à la même promenade et d'arriver à marquer de l'humeur les fois où il ne la rencontrait pas, bien qu'elle montrât toujours à son égard la même indifférence.

Heureusement pour son repos — il le crut du moins — le jour où elle témoigna une si profonde aversion à l'égard de Bang, il se jura qu'il ne la reverrait plus.

Il était clair, en effet, qu'une femme qui avait en telle horreur un chien dont il faisait sa société habituelle, auquel il était attaché par les liens de la reconnaissance la plus vive, en admettant même qu'elle n'étendît pas cette réprobation au maître de Bang, ne pourrait jamais avoir rien de commun avec lui. Dès lors, il était inutile de la revoir. Cette solution, qui lui semblait si naturelle, fléchit bientôt devant les réflexions suivantes :

La charmante inconnue pouvait-elle savoir quel genre d'obligation liait le maître à son chien? Non.

La répulsion qu'elle avait manifestée à l'aspect de Bang était une répulsion témoignée par une personne de sentiments délicats à la race des bulldogs en général.

Si elle avait pu apprendre par quelle suite d'entraînements et sous l'empire de quelle discipline le bulldog particulier qui répondait au nom de Bang en était venu à renoncer à sa nature féroce et bestiale pour adopter, à l'égard de son maître, tout le dévouement reconnu sans conteste à la race des terre-neuve;

Que ce chien aux formes si répugnantes n'avait jamais pourléché ses babines dans le sang, je ne dis pas de quelque homme, mais pas même d'aucun de ses semblables; qu'il s'était toujours comporté à l'égard des hommes et des chiens avec une correction parfaite;

Et que, pour mettre le comble à une éducation si savante

Digitized by Google

et si persévérante donnée par son maître en vue d'une si entière philanthropie ou philocynie, Bang avait, dans une excursion scientifique aux Alpes neigeuses, sauvé la vie à son maître, à un ami de son maître et à trois guides attachés à la même corde;

Que son maître, en effet, ayant glissé aux bords d'un abîme ouvert à ses pieds et dans lequel il allait être entraîné et entraîner avec lui tous les compagnons de cette ascension difficile et aventureuse, Bang avait, pour la première fois de sa vie, fait usage de ses crocs formidables, non pas pour détruire, mais pour sauver, non pas pour repaître les appétits d'une race portée par instinct à la combativité et à la destruction, mais pour conserver à la société trois guides, braves et utiles pères de famille, et à la science deux hommes livrés aux recherches savantes dans les conditions les plus périlleuses.

Si elle avait pu connaître toutes ces particularités sur la nature de Bang, certainement sa répulsion se serait changée en un sentiment contraire, sinon d'admiration pour les formes extérieures de l'animal, au moins d'intérêt, même de sympathie pour son caractère.

Après avoir raisonné de la sorte, le maître de Bang, tout résolu d'abord à ne plus se trouver à la rencontre de la si dédaigneuse ou indifférente jeune fille, reprit le lendemain le chemin de Cointe; mais cette fois-ci, il ne fournirait plus à l'inconnue l'occasion de témoigner sa répulsion pour Bang et de lui aigrir à lui-même le cœur. En effet, dès qu'il la vit venir, accompagnée comme à l'ordinaire de son setter, comme son bull se dirigeait vers Diane, il lui lança un énergique Bang, ici! qui le ramena à l'instant en arrière. Bang, en chien docile, courut sur les talons de son maître.

Jeanne entendit cet appel, vit Bang et sa retraite, mais n'accorda pas un regard à celui qui venait de lui épargner une peine. Elle fit entendre un coup de sifflet pour ôter à Diane toute velléité de joindre Bang, et d'un geste lui montra la place qu'elle devait occuper à sa suite.

N'était-ce pas là marquer un reste de soupçon et de défiance?

Digitized by Google

N'était-ce pas dire, en langage clair, au maître de Bang : « Il ne sert de rien que vous m'épargniez l'odieux spectacle de votre hideux chien faisant des politesses au mien; j'empêcherai le mien d'en faire au vôtre. De cette façon, nous sommes quittes. »

Voilà ce que pensait Maxime et ce qui le vexait le plus, c'était d'avoir perdu le bénéfice de son action. Car il avait espéré qu'elle jetterait les yeux sur lui et qu'elle lui payerait le service rendu par un signe quelconque, un regard, une inclinaison de tête.

Mais non! Elle n'avait regardé que Bang et avait repris, indifférente et, cette fois, dédaigneuse, croyait-il, le chemin qui la ramenait à la ville. Que lui restait-il à faire? Ne plus revenir à Cointe, ne plus se retrouver sur son passage et reprendre le cours de ses travaux, trop négligés depuis quelque temps par ses distractions.

Il aurait tout à gagner en choisissant une autre direction pour ses promenades. Voilà ce qu'il pensa tout d'abord et se proposa d'exécuter dès le lendemain.

Mais le lendemain, il se dit : A quoi bon faire à une étrangère, à une femme en somme, une pareille concession ? Tous les chemins n'étaient-ils pas ouverts à tout le monde? Et puisque la promenade de Cointe était une des plus pittoresques de la ville, pourquoi renoncerait-il au plaisir de la parcourir, alors que la montée était reconnue comme fort hygiénique en ce sens qu'elle développait les pectoraux!

Il répondrait à l'indifférence par l'indifférence, au dédain par le dédain! Elle ne voulait pas lui donner un regard? Eh bien, il ne la regarderait pas non plus! Être impoli, être dédaigneux, rien de plus facile au monde! Combien de gens puisent là-dedans toute leur force et leur valeur!

Il avait rappelé Bang pour lui faire plaisir; désormais, il le laisserait courir; il en arriverait ce qui pourrait, il s'en lavait d'avance les mains. D'ailleurs, avec le caractère de Bang, il n'y avait rien à craindre que de le voir inspirer de la répugnance à une femme trop délicate de nerfs, et quel grand mal y aurait-il, si elle éprouvait de ce chef quelque déplaisir?

Digitized by Google

Il aurait voulu que cette répugnance fût plus profonde encore et que Bang allât mettre ses bajoues, ses yeux ronds, son laid mufle, sa face monstrueuse, sous les yeux de cette délicate lady; il y pousserait même, au besoin!

Hélas! tous ces calculs, qui lui étaient dictés par le dépit, tombèrent à l'eau par la raison bien simple que Jeanne ne parut pas à Cointe ce jour-là, ni le suivant, ni bien d'autres encore.

Ce n'était pas lui, c'était elle qui abandonnait la partie. Et quelle pouvait être la cause de cette désertion? Il ne fallait pas être bien malin pour la deviner. C'était Bang, Bang dont il fallait affronter la vue, tous les jours, Bang dont il fallait redouter, pour Diane, le contact hideux.

Un homme désappointé, ce fut Maxime.

Il n'avait donc jamais bien regardé Bang? Ou ne l'avait-il vu qu'avec les yeux de l'éducateur intéressé à sa tâche et oubliant le reste, ou avec le cœur de l'homme reconnaissant envers la bête qui l'avait sauvé d'une mort certaine? Et même s'il n'avait eu ces raisons d'une importance majeure de le regarder avec une certaine partialité, la laideur ne semble-t-elle pas diparaître à la longue, non seulement chez les êtres qui nous sont attachés, mais même chez les indifférents?

Mais maintenant, quand Maxime regardait son chien, il lui trouvait une physionomie qu'il ne lui avait jamais vue. Ses traits lui parurent réellement déplaisants d'abord, affreux ensuite, et Dieu sait, s'il ne lui avait dû la vie, ce qu'il aurait fait du malheureux Bang, tant son dépit fut grand de ne plus revoir cette inconnue qui exerçait sur lui un singulier empire. Pour que son optique fût changée à ce point à l'égard de Bang, il fallait qu'il fût bien changé lui-même. Et pour en être arrivé à vouloir détruire son œuvre et casser son idole de la veille, que s'était-il donc passé?

Si Bang parut à Maxime plus affreux que nature, en revanche celle qui fuyait Bang pour ne plus le voir lui parut plus séduisante qu'auparavant. Il fut bien obligé de s'avouer que, sans le savoir, ni le vouloir surtout, malgré lui et ses

Digitized by Google

principes austères, il avait trouvé une fois dans sa vie une femme qui le subjuguait. Il ne connaissait peut-être pas encore le vrai caractère du sentiment qui l'avait envahi insensiblement, mais ce sentiment devait avoir acquis une force déjà bien grande.

Et quel malheur, pour un homme réputé pour n'avoir jamais aimé les femmes et avoir pour principe de ne les aimer jamais, de devoir rougir de ce qu'il ressentait! Pour rien au monde il n'eût voulu parler à ses intimes de ce qui se passait en lui. Il avait honte de lui-même, rien que d'y penser. Tout homme du monde aurait su lui dire quelle était cette femme, inconnue pour lui, quel empire elle avait exercé dans les fêtes, les témoignages d'admiration qu'elle y avait recueillis, son nom, celui de son père et combien tout cadrait avec l'idée de dignité et d'élégance que naturellement elle avait éveillée chez lui comme chez tous. Réduit à n'en parler à personne, comment la retrouverait-il en ville? Où dirigeait-elle maintenant ses pas? Peut-être était-elle malade? Autre sujet d'inquiétude! Au moins un de ses parents ne pouvait-il pas l'être? Cela expliquerait son absence.

Fort perplexe, il retournait tous les jours à Cointe, ayant conservé un espoir, bien faible pourtant, qu'elle y reparaîtrait.

Elle y revint en effet. Mais quel plaisir, quelle joie intime, quelle dilatation de cœur cette apparition causa chez notre homme, il serait difficile de le dire. Comme il la dévorait des yeux pour voir si rien n'était changé dans sa physionomie, si la maladie n'y avait pas laissé de traces! Avec quel plaisir il y retrouva les mêmes sujets de l'admirer, avec quelle peine, en même temps, cette superbe indifférence pour tout ce qui n'était pas sa Diane! Après tout, se dit-il, si elle ne me regarde pas, regarde-t-elle davantage les autres passants? Combien de fois n'avait-il pas remarqué qu'elle ne répondait pas même aux gens qui la saluaient. Pour le moment, il savourait le bonheur de la revoir. Mais au cas d'une nouvelle absence, comment saurait-il sa demeure? Il ne voulait plus passer par les angoisses des huit derniers jours que son absence avait duré. Il lui fallait trouver le

Digitized by Google

moyen de connaître son nom, son adresse. Il avait remarqué que Diane portait un collier de cuir avec plaque de cuivre : sans nul doute, il y avait une inscription. L'idée lui vint de connaître par le collier le nom de la maîtresse. Il fit si bien qu'un jour qu'ils s'étaient croisés déjà, il attira Diane par un appel de la main, la retint par une caresse, et lut sur la plaque de cuivre le nom du colonel.

Tout cela ne fut l'affaire que de quelques secondes, mais, dans cet intervalle si court, s'il n'avait usé de toute son autorité, des caresses, des menaces, Bang se fût jeté sur Diane et eût fait un joli vacarme : c'eût été mettre en fuite pour jamais sa maîtresse. Aussi, de ses yeux, qui avaient coutume d'hypnotiser en quelque sorte la bête et de faire passer sa volonté dans sa cervelle, il sut paralyser ce mouvement impétueux qui jetait Bang sur Diane comme sur une rivale.

Cet effet une fois obtenu, il ne songea plus autrement à cet incident que pour profiter du renseignement recueilli sur le collier du setter. Ce nom lui apprit que la jeune fille avait pour père un homme qui n'avait laissé que des souvenirs d'honneur et de bonne renommée. S'il ignorait les mérites des femmes, Maxime connaissait parfaitement les hommes qui avaient un nom dans les sciences. Ce fut pour lui, savant et honnête, une grande satisfaction d'apprendre qu'il n'aurait pas à rougir de la femme qui, la première, lui avait fait connaître les angoisses et les joies du cœur.

Ces joies, à la vérité, se réduisaient à peu de chose, consistant dans le plaisir qu'il avait eu de la revoir; c'était beaucoup néanmoins pour quelqu'un de si neuf en cette matière.

Sachant le nom du colonel, il saurait facilement l'adresse de sa veuve par le *Livre des adresses* de la ville de Liége.

Il y aurait eu un moyen plus simple et plus immédiat de la connaître, c'eût été de suivre la jeune fille jusqu'à son retour au logis; mais Maxime estimait pareil procédé téméraire et indélicat.

Il calcula tout le parti qu'il pourrait tirer du renseignement que lui avait fourni ce précieux collier, ce qui l'empêcha de songer davantage à l'incident qui suivit cette découverte et de prévenir la catastrophe du lendemain.

Digitized by Google

IV

Le jour suivant, en effet, comme, à l'approche de Jeanne, il n'était occupé que du plaisir de la contempler dans toute sa grâce et son charme, soudain Bang partit comme une flèche et, prompt comme l'éclair, s'abattit sur Diane, la saisit au cou et la renversa dans un élan impétueux. Jeanne, ne consultant que son courage et sans craindre de s'attirer la colère du bulldog, le cinglait de son fouet de toutes les forces de son bras, mais quand elle se vit impuissante, elle jeta sur le maître de Bang un regard, le premier, un regard qui implorait son secours pour le chien favori de son pauvre père. Diane râlait sous la terrible étreinte du bull. Il n'y avait pas de temps à perdre. Oubliant tout, celui qu'on avait imploré d'un regard si éloquent avait abattu sa canne plombée sur le crâne de Bang, et la bête féroce lâcha prise, mais pour ne plus se relever. On vit alors un spectacle émouvant.

Pendant que Jeanne courait au secours de Diane, Maxime s'était jeté sur le corps de Bang, le palpait dans tous les sens, l'appelant des noms les plus tendres, dans les termes les plus pressants, pour lui faire reprendre ses sens. Comme ses efforts furent vains, la douleur contracta violemment les traits de sa figure et ses yeux ne purent retenir une larme.

« Ah! monsieur, dit Jeanne, vous l'aimiez donc bien?

— Si je l'aimais, mademoiselle!! il m'avait sauvé la vie!

— Vous auriez dû le laisser vivre!

— Et le vôtre?

— C'était l'ami de mon père, mais il n'avait sauvé la vie de personne. Que je vous plains!

— C'est lui qui avait attaqué le vôtre. Ce que j'ai fait n'est que juste! Seulement, je croyais ne l'avoir qu'étourdi. Pauvre Bang!

— Pourquoi cette attaque?

— C'est ma faute. J'avais donné une caresse à votre chien. Bang était exclusif; il ne voulait pas de partage dans mon affection.

— Merci, monsieur, je n'oublierai jamais ce que vous avez

Digitized by Google

fait pour le chien aimé de mon père, » dit Jeanne en s'éloignant.

Des personnes s'étaient déjà attroupées. Elle ne croyait pas bienséant de rester là plus longtemps.

Bang, par les soins de Maxime, fut rapporté à la maison de son maître, lequel, comme on le pense, fut inconsolable de cette perte; et néanmoins, il y avait au fond de son cœur un sentiment étrange qui l'empêchait d'en ressentir toute l'amertume, ainsi que le remords.

Elle l'avait regardé, elle lui avait parlé... Et lui, n'avait-il pas sauvé le chien cher à son père, n'avait-il pas épargné à elle-même des larmes? Les quelques mots qu'elle lui avait dits résonnaient encore à son oreille, et cette voix à laquelle il trouvait une suavité sans égale, ces beaux yeux qui s'étaient remplis d'une compassion si profonde et avaient si bien interprété sa reconnaissance pour le service rendu, animaient maintenant d'une vie nouvelle, transfiguraient celle qui naguère avait passé devant lui belle comme Diane, mais froide et indifférente comme l'antique chasseresse.

(*A suivre.*) D. KEIFFER.

Digitized by Google

L'EXPOSITION DU CENTENAIRE DE 1789

A PARIS

I. — Vue générale.

C'est un fait reconnu avec unanimité : notre exposition du centenaire est merveilleuse. Elle dépasse, non seulement toutes celles qui l'ont précédée, mais tout ce que l'imagination peut se représenter à l'aide d'impressions déjà ressenties, tant par la majestueuse grandeur de son plan général que par la variété étonnante des détails. C'est quelque chose d'absolument nouveau, d'inédit, d'imprévu. A la vaste symétrie de l'ensemble, conçu d'un jet, qui en constitue l'unité esthétique, se mêle cet élément spontané des faits collectifs qui en rompt la monotonie et ajoute à l'œuvre d'art quelque chose de plus vivant.

Ce n'est pas un palais, c'est une multitude, une cité de palais. Quand on arrive par les hauteurs de Passy, l'œil plane sur cette vaste étendue de constructions de toutes sortes, qui s'étagent depuis les berges de la Seine, dont les eaux baignent leurs fondations, jusqu'aux limites de l'horizon. Au-dessus des façades du premier plan, seules visibles, les toitures, les frontons, les clochetons, les tours en pyramides, les coupoles, les dômes se pressent les uns derrière les autres, comme les vagues d'une mer multicolore, entourant et comme assiégeant de leur cortège cette étonnante tour Eiffel qui domine le tout de sa cime audacieuse. Il y en a de toutes les formes : rondes, carrées, pointues, octogonales. Tous les matériaux y sont employés : le bois, la brique, la pierre, le papier, mais surtout le fer et le verre, la faïence et la terre

Digitized by Google

cuite. La blancheur immaculée des plâtres frais y tranche sur la gamme d'un polychromisme irisé, dont tous les tons se fondent et s'harmonisent sous l'éclatant soleil d'été dans cette douce symphonie des couleurs claires qui n'admet pas de fausse note.

Tout semble d'abord confus. On n'aperçoit rien de complet. On a la sensation de l'immense. Paris disparaît derrière son exposition, qui occupe un demi-contour de l'horizon visible, dont l'autre moitié est dessinée par les collines vertes de Meudon et de Saint-Cloud.

C'est par le Trocadéro qu'il faut arriver pour avoir une première vue du plan d'ensemble. Du balcon central de la galerie du premier étage, au-dessus de la grande cascade dont on domine les ressauts successifs entre les plates-bandes fleuries et les grands animaux de bronze patiné qui la bordent, on voit s'étendre, à droite et à gauche, la demi-ellipse des ailes du palais avec ses galeries à colonnettes que terminent les deux dômes d'angles, au-dessus des massifs de verdure où s'étagent les serres et les chalets de l'exposition d'horticulture.

Pourquoi faut-il qu'une construction rustique, trop ambitieuse, celle des eaux et forêts, je crois, rompe à droite l'harmonie des lignes et cache une partie de cet admirable panorama, au fond duquel s'élève, au delà de la Seine, l'imposante tour de fer qui, pressant le sol de sa puissante griffe, aux quatre doigts écartés, monte, par une seule courbe hyperbolique, vers le ciel qu'elle semble percer? Pourquoi s'arrête-t elle à cette hauteur? On ne voit pas pourquoi elle ne continuerait pas à monter indéfiniment; pourquoi, à ses quatre étages, ne s'en ajouteraient pas d'autres? C'est comme le symbole de l'ascension indéfinie de l'humanité vers le mieux, vers l'idéal, vers ce progrès indéfini dont elle ne doit jamais atteindre la réalisation, qu'elle poursuit sans cesse, comme la courbe de la tour Eiffel pourrait s'allonger indéfiniment sans jamais atteindre son asymptote.

C'est peut-être pourquoi elle ne semble pas haute. De si près, on la voit en raccourci. A mesure que l'on s'en éloigne,

Digitized by Google

elle grandit, semble pousser hors du sol. Pour avoir la sensation de sa grandeur, il faut s'en éloigner à plusieurs kilomètres. Du viaduc du chemin de fer de ceinture, qui traverse la Seine à l'ouest de Paris, et qui est lui-même un merveille de l'architecture de nos ingénieurs modernes, la tour Eiffel est admirable d'élégance, de légèreté. De là, en effet, elle est vue latéralement, suivant une ligne perpendiculaire à l'axe du Champ-de-Mars, et tous ses madriers ajourés, se superposant, cessent de prendre cet aspect d'un fouillis de fer qu'ils ont quand on la voit sous d'autres angles. De la terrasse de Meudon ou du coteau de Saint-Cloud, elle devient gigantesque; car de là seulement on a la sensation directe de sa mesure, relativement aux autres monuments de Paris. De là seulement, elle les écrase de sa hardiesse. De près, au contraire, on manque d'un point de comparaison pour juger de ses porportions réelles. Car si on regarde son sommet, on ne voit plus ce qui l'entoure, et si on regarde ce qui l'entoure, on perd de vue son sommet. De loin, sous certaines incidences du soleil, ses fers, teintés d'ocre rouge, tantôt prennent des tons d'or et tantôt des scintillements d'argent. Au coucher du soleil, je l'ai vue parfois de loin embrasée comme un fer ardent.

Toutefois, il en faut convenir, la tour Eiffel ressemble trop, de près, à un échafaudage, et de loin, à une énorme échelle. Comme monument, cela manque de plein. Dans le projet primitif, chacun de ses croisillons devait être garni de médaillons de terre cuite. Il faudra les y ajouter. Pourquoi M. Eiffel n'a-t-il pas eu l'idée d'en fermer chaque panneau d'un grillage métallique nickelé, sertissant un médaillon de faïence? Sous le soleil, sa tour eût semblé une tour d'argent émaillée de pierreries. Elle réclame cet achèvement, au moins jusqu'aux deux premiers étages, ceux qu'on voit de trop près, pour devenir la merveille du siècle qui l'a vu construire.

On objectera peut-être que l'action du vent serait ainsi augmentée; mais cette augmentation serait peu considérable par l'interposition d'un treillage à jour, et comme le poids de la tour en serait également augmenté, sa résistance au vent croîtrait avec lui.

Digitized by Google

C'est pour accroître cette résistance au vent que M. Eiffel a chargé les étages inférieurs de sa tour d'un treillis de fer qui n'ajoute rien à sa solidité, mais seulement à sa stabilité, en abaissant son centre de gravité. Il eût bien mieux valu en remplir les panneaux de terre cuite jusqu'au premier étage.

De la galerie du Trocadéro, la tour Eiffel masque presque tout le Champ-de-Mars. Elle captive l'attention ; on ne voit qu'elle. A peine peut-on en détourner le regard pour le porter sur le fouillis, si original, des pavillons des nations étrangères et des grandes compagnies internationales que dominent, à droite et à gauche, les domes de faïence des palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux. Mais à mesure qu'on descend la pente du jardin, on voit apparaître, sous l'arc immense de la tour, le dôme central du palais de l'Exposition.

Quand on a traversé la Seine, il existe, au delà du pont, entre le pylone égyptien de la Compagnie de Suez-Panama et le modeste pavillon des Manufactures nationales, un point d'où le palais principal s'encadre, avec le jardin et ses fontaines, dans l'arche centrale de la tour, dont les arches latérales encadrent les deux palais des Beaux-arts et des Arts libéraux.

Plus loin, sous la tour elle-même, entre les quatre énormes piles de pierre où se soudent ses quatre griffes, tout au bord de la fontaine monumentale qui s'élève sous le vaste plafond de fer, tout le palais apparaît dans son ensemble, dessinant ainsi, avec les deux pavillons de la ville de Paris, une sorte de fer à cheval ou plutôt de quadrilatère à ressauts que couronnent les trois grandes coupoles et les deux couples de coupoles plus petites qui flanquent les deux ailes en retour.

Si, au contraire, on se tourne du côté opposé, c'est le Trocadéro dont le dôme, les tours et les ailes se dessinent dans l'arche de la tour, tandis qu'à droite et à gauche, dans la verdure des jardins, au-dessus des deux petits lacs, les pavillons particuliers des diverses nations, ou ceux des grandes compagnies, dessinent leurs pittoresques groupes, si variés de forme et de couleur. Les palais des expositions précédentes n'avaient qu'un point de vue. C'étaient d'énormes

Digitized by Google

masses condensées dont l'unité dissimulait la grandeur. L'ellipse de 1867 ne pouvait être embrassée d'un regard. On n'en voyait jamais qu'une moitié à la foi. Le grand parallélogramme de 1878 ne comportait également qu'une façade monumentale, et le palais des beaux-arts, construit dans la cour intérieure, ainsi que le pavillon de la ville de Paris, ne permettait pas à l'œil d'en embrasser à la fois les quatre côtés. Cette année, l'Exposition n'est plus massée au centre du Champ de Mars. Elle s'étend sur tout son périmètre. L'œil peut embrasser le développement merveilleux des façades de ses trois palais, des galeries ouvertes qui les entourent et le dessin de toute leur toiture avec les ressauts de leurs pavillons et de leurs coupoles.

On s'était plaint, en 1878, que le trajet du pont à l'entrée du palais fût, sous le soleil d'été, une traversée du Sahara; cette fois on a ménagé, dans deux allées du jardin, deux vérandas aux vives couleurs qui ont l'inconvénient de masquer un peu les vues, mais qui jettent une note gaie dans le vaste espace découvert qu'elles permettent de traverser à l'abri. Elles ne s'interrompent qu'à la hauteur du bassin central, dans l'axe des deux coupoles latérales. On peut arriver ainsi, sans avoir à redouter d'insolation, à l'entrée principale du palais qui s'enlève hardiment, en forme d'ogive persane, entre les deux énormes groupes qui en décorent les pilastres et représentent le commerce et l'industrie. La décoration du manteau d'arlequin qui l'encadre dans la grande courbe ogivale est d'une superbe richesse, avec ses motifs de terre cuite bronzée et ses ors de tons variés.

Sur ce soubassement d'arc de triomphe, s'élève le dôme, d'un très beau galbe et d'une merveilleuse légèreté de construction. Huit grands arbalétriers seulement en soutiennent tout le poids et, à la hauteur de vingt mètres, se réunissent deux à deux pour former les quatre arêtes du dôme de la coupole, arc-boutées à l'extérieur de quatre volutes gracieuses dont la courbe se relie, en S, à celle de la coupole et qui viennent appuyer leurs enroulements sur les quatre pilastres angulaires. Cette élégante simplicité de moyens donne à l'en-

Digitized by Google

semble une incomparable hardiesse, impossible à réaliser avec d'autres matériaux que le fer.

C'est incontestablement une nouvelle ère monumentale qui commence. La pierre, à jamais vaincue, ne peut plus lutter avec le fer, dont la force de cohésion et l'énorme résistance sous de petits volumes permettent aux architectes toutes les audaces. Le fer peut tout ce que pouvaient la pierre, la brique, le marbre; mais il peut, en outre, bien davantage. Avec lui, il n'y a plus d'espace à perdre en murailles épaisses; il n'y a plus à craindre de les éventrer largement pour laisser l'air et le jour pénétrer dans les édifices; il n'y a plus à craindre d'écroulements des murs sous leur propre poids. Une fois l'ossature, la cage, le squelette d'un édifice esquissé dans ses grandes lignes; une fois les arbalétriers d'angles et de faîte solidement reliés entre eux, par leurs clefs, en ogive ou en plein cintre, il ne s'agit plus que de boucher les parois avec n'importe quels matériaux, brique ou terre cuite, bois ou marbre, papier ou roseaux, faïence ou bronze. Car tout peut servir, tout peut être employé, ensemble ou séparément; tout peut s'encastrer dans l'ossature de fer ou s'y suspendre, sans avoir rien à porter, sans subir aucune charge ou tension. Ces panneaux peuvent être brisés; on les remplace. Ils peuvent être renouvelés, s'ils cessent de plaire, s'ils sont ternis ou pâlis. Dans les parois de fer grillagées, peuvent s'ouvrir les grandes verrières qui laissent pénétrer à l'intérieur des flots de lumière. Avec le fer, construire un bijou d'art comme la Sainte-Chapelle de saint Louis n'est plus qu'une affaire d'apprenti constructeur. Avec le fer, l'architecte peut à volonté reproduire tous les styles, le pur gothique comme le byzantin ou le roman, et les caprices de l'architecture orientale, de l'art arabe ou mauresque, comme les belles proportions des portiques ou des colonnades classiques.

Seulement, ces colonnades ou ces portiques seront de purs motifs décoratifs. Il ne porteront plus rien. Tout le poids du faîte reposera sur les colonnes de fer qui formeront l'axe des cylindres ou sur les arbalétriers boulonnés qui étayeront les architraves et les voussoirs; et, autour de l'âme de fer des

Digitized by Google

grands pilastres aux proportions gothiques, pourront s'amincir indéfiniment les faisceaux des colonnettes de marbre ou de stuc, sans mettre en danger la solidité des édifices.

Elle est aussi toute métallique, cette immense statue de 8 mètres qui, au sommet du dôme du Champ-de-Mars, représente une France ailée, distribuant des lauriers et des couronnes. La statue elle-même est en zinc repoussé, maintenu par une armature de fer scellée au sommet de fer du dôme, pour résister au vent. Elle a dû y être montée par morceaux, qui ont été fixés sur place. Son poids est de 8,000 kilogrammes. A quel dôme de pierre ou de brique oserait-on confier une telle surcharge, qui n'a ici d'autre effet que de consolider la clef de fer qui joint les quatre arcs métalliques qui la portent?

Notre exposition du centenaire datera le triomphe définitif de cet art du fer qui vient d'y affirmer sa puissance, aussi bien dans les dômes, soulevés sans effort dans les airs et dans les élégantes galeries qu'il fait rayonner en tous sens, que dans cette immense halle des machines, aussi étonnante comme vastitude que la tour Eiffel comme altitude, et qui permet à l'intérieur des édifices des hardiesses impossibles aux anciens constructeurs en pierre.

Ainsi le dôme central de l'Exposition s'élève d'un seul jet, sans un seul ressaut, du parvis au sommet de la coupole. Flanqué à sa base de deux pavillons qui l'élargissent et forment avec lui un vestibule unique, ils pourraient être supprimés sans nuire à sa solidité. Vers le tiers de sa hauteur de soixante mètres, règne une galerie ajourée où donnent accès les quatre escaliers que renferment ses quatre pilastres sans en être affaiblis. Au-dessus, dans une haute frise, règne une fresque circulaire divisée en douze panneaux représentant la France recevant les nations.

Il faudrait, hélas! n'en rien dire pour ne point dire du mal de cette frise. Il y a là une grosse Angleterre blonde en robe jaune qui tient entre ses bras un petit bateau, comme une fillette tient sa poupée, et que flanque un gros Écossais à

Digitized by Google

jambes nues, absolument grotesque comme proportions. Il montre au premier plan un genou énorme, dont la rotule géante attire, fixe le regard qui ne peut s'en détacher. Depuis deux jours, je suis hantée par le souvenir de ce genou phénoménal, comme on l'est parfois par ces airs de musique populaire dont on ne peut se délivrer, qui vous poursuivent, Les autres personnages sont à l'avenant et même la Grèce ne réussit pas à être élégante sous le péplum.

C'est que nos peintres croient aujourd'hui pouvoir se passer de science et se contenter de la technique de leur métier, pour imiter tout bêtement ce qu'ils voient. Si pareille méthode peut encore réussir pour le petit tableau, qui doit être vu à petite distance, sur un plan presque horizontal, il en est bien autrement pour les décorateurs de grands édifices, qui ne peuvent se passer d'être géomètres. L'artiste, en peignant la frise du dôme de l'Exposition, semble avoir oublié cette vérité élémentaire que, dans des figures de six à huit mètres de haut, vues à une hauteur de trente ou quarante mètres, chaque partie diminue d'autant plus pour l'œil qu'elle est plus élevée. De sorte que ses personnages, construits sur l'échelle ordinaire, semblent avoir des têtes plus larges que hautes, qui rentrent dans leurs épaules, des tailles qui disparaissent derrière leurs ventres, des bras courts et des jambes immenses.

En général, dans la frise d'un dôme, aussi bien que dans un plafond, la représentation d'êtres humains étant nécessairement chose de convention, toute recherche de réalisme est déplacée, impossible, et ne peut aboutir qu'à l'absurde. Si des personnages vivants étaient placés dans une galerie à ces hauteurs, ils sembleraient des pygmées, seraient en effet vus en raccourcis. On n'apercevrait de leur visage que le menton et le dessous du nez. Leurs fronts disparaîtraient derrière leurs sourcils. A peine verrait-on le premier rang qui cacherait les autres. Comme on doit renoncer à les représenter ainsi, il faut franchement accepter la convention et tenir compte des conditions optiques pour donner aux figures l'aspect qu'elles auraient si elles étaient vues sur un même

Digitized by Google

plan horizontal. Mais pour cela il ne suffit pas d'être peintre, il faut de plus savoir calculer des angles.

Il faut avouer, du reste, qu'en général la partie laissée à nos peintres dans la décoration des palais du Champ de Mars en est la plus faible. Partout où l'on peut signaler une fausse note, un détail ridicule, une bévue, c'est au compte d'un peintre qu'il faut le mettre. C'est ainsi que sur les deux pilastres du dôme qui ouvrent la grande galerie centrale, on est affligé de rencontrer encore deux fresques ineptes. L'une représente la prise de corps d'une statue, toute blanche, à peine visible sur un fond pâle, par deux femmes dont les vilaines têtes jaunâtres se perdent sur le fond que trouent de taches d'un bleu noir et d'un rouge ardent, leurs manteaux de velours, seuls visibles sur l'ensemble. En vis-à-vis, le même panneau a été, on ne sait pourquoi, divisé en quatre, et dans chacun de ces compartiments des figures de femme sont accrochées, comme des pantins, qui ne sont pas en scène, sont suspendus à des clous dans les coulisses d'un théâtre de marionnettes. Cela manque, non seulement de beauté et d'intérêt, mais encore de bon sens. Nous le rencontrerons, hélas! souvent, ce défaut de sens esthétique et de bon sens, quand nous aurons à parler spécialement de peinture.

Dans cette même galerie centrale du palais s'ouvrent, par quatorze portiques, les quatorze galeries des industries diverses. Plusieurs de ces portiques sont des merveilles de bon goût et d'invention. Il faut mettre au premier rang ceux des industries métallurgiques, dont les colonnes sont formées de canons, dont les pilastres et les piédestaux, les panneaux, les plinthes, les frises, les linteaux, sont dessinés avec des boulets de canon, des obus, des roues pleines ou dentées, des ressorts en spirale, des moyeux, des bielles, des haches, de simples bêches, pelles et pics, des couteaux, des faulx, des scies, dans un ordre merveilleux où les méplats métalliques du fer et du cuivre polis jettent leurs notes étincelantes sur les fonds noirs ou gris des fontes, des tôles et des fers bleuis.

Le portique de l'industrie du mobilier est d'un style aus-

Digitized by Google

tère et grave, d'une parfaite pureté classique. Celui de la céramique, tout en terres cuites, décoré de faïences aux tons doux, est d'une grande élégance. Celui des tapissiers décorateurs, au contraire, et celui de l'industrie du tissu, qui lui fait face et où des peintres ont été admis, sous prétexte de fresques, à faire leurs frasques en dehors du bon goût et du sens commun, sont dignes des tréteaux d'une foire et pourraient aussi bien servir d'entrée à la ménagerie d'un Pezon ou au cirque d'un Franconi.

Dans cette galerie centrale sont rangés des échantillons de tous les produits exposés dans les galeries qu'elle traverse, autant que possible des chefs-d'œuvre, mais choisis peut-être autant par faveur particulière ou sur la réputation acquise du producteur que par un choix éclairé et délibéré des produits.

Au premier rang, l'orfèvrerie est représentée par un autel d'or destiné à une des églises de Rouen. Viennent ensuite quelques meubles de prix, un beau choix de faïences et de cristaux, une grande vitrine où s'étalent des robes splendides, puis la statue équestre d'Étienne Marcel, d'un de nos grands fondeurs en bronze, et un trophée de cuivres étincelants couleur d'aurore.

A l'extrémité de la galerie, sous une coupole qui la termine et s'ouvre sur la grande halle des machines, entre les deux escaliers qui mènent aux galeries, s'élève une belle fontaine monumentale, au-dessus d'une grotte de verdure éclairée de la lumière douce que tamisent de beaux vitraux.

Ce demi-jour rend plus éclatante la pleine lumière épandue dans la halle des machines, où l'on ne pénètre pas sans une impression d'étonnement et presque de stupeur. On y subit la majesté de l'énorme.

Sur vingt grands arcs de 115 mètres de portée qui en soutiennent le faîte à 46 mètres de hauteur, s'étend, sans un seul pilier de support, une voûte d'un demi-kilomètre de longueur, dont la plus grande partie, couverte de grands carreaux de verre, laisse pénétrer à flots la pleine lumière du jour, en tamisant un peu celle du soleil.

Digitized by Google

Chaque mètre carré de cette toiture doit pouvoir porter 50 kilogrammes de neige et résister à une poussée normale du vent de 120 kilogrammes. Chacun des vingt arcs métalliques qui la portent et divisent la salle en dix-neuf travées doit résister à la charge verticale de 412,000 kilogrammes et à une poussée horizontale de 115,000. Cependant, chacun d'eux repose sur un étroit sabot de fer, mais qui est lui-même emprisonné dans un profond pilier de maçonnerie qu'il a fallu enfoncer, à travers le sol meuble et tant de fois remué du Champ-de-Mars, jusqu'à la couche de roche en place. Car c'est la terre et non le fer qu'on peut craindre de voir céder sous la charge qu'il lui transmet intégralement.

Qui le croirait? Cette halle de quarante-cinq mètres de hauteur, d'un seul jet, paraît basse et presque écrasée, tant elle est large et longue. On y perd la notion relative des grandeurs. On n'en voit que les proportions inusitées qui donnent l'impression du surbaissement, par l'excès des autres dimensions. Cependant, cette hauteur est telle qu'au-dessus des plus grands volants et des plus volumineuses machines, sur quatre rails de fer, portés par quatre séries de piliers, deux ponts de fer treillagés peuvent courir simultanément d'un bout à l'autre de la galerie, promenant ainsi les visiteurs au-dessus de la quadruple série des mécanismes en mouvement, chacun tournant, ronflant, sifflant, grinçant à sa manière, les uns tordant le fer et le cuivre, les autres tissant de fines dentelles, ceux-ci forant la roche et la pierre, ceux-là traçant d'élégants dessins dans un velours ou un broché de soie.

Autour de la salle, à la même hauteur que les ponts roulants, règnent des galeries, larges comme des rues, et qui d'en bas semblent de simples balcons. C'est de là qu'on embrasse l'ensemble de l'immense toiture et de ses arcs, articulés de façon à permettre la contraction du fer par le froid et sa dilatation par la chaleur, dont il a bien fallu tenir compte sur de telles portées. Autrement, le froid eût fait effondrer le toit en dedans, la chaleur eût projeté les murs au dehors. De là, aussi, on peut contempler l'énorme verrière,

Digitized by Google

en demi-cercle, qui forme les deux pignons de la galerie, et la sobre décoration des parties plafonnées où s'alignent, au dessous des écussons des villes de France, des médaillons où sont groupés les produits de leur industrie locale.

La grande halle des machines a sa façade particulière à l'angle sud-est du Champ-de-Mars, au coin de l'école militaire et de l'avenue de la Bourdonnaye. Quand on arrive à l'Exposition par ce côté, on éprouve une sorte de saisissement à l'aspect de ce demi-cercle de plus de quarante mètres de rayon qui s'inscrit dans l'ogive de la voûte. Au centre de ce demi-cercle, s'ouvre une porte qui serait autre part un monument, et qui, dans ce cadre gigantesque, semble n'être qu'une entrée secondaire. Les deux groupes qui se dressent au pied de ses pilastres ont cinq à six fois la taille humaine. Un ouvrier qui travaillait debout sur un des piédestaux n'arrivait pas au genou de la jambe qu'il badigeonnait.

En face de toutes ces immensités, on perd absolument le sentiment ordinaire de la mesure des choses. Il semble que l'unité à laquelle on les rapporte grandisse. C'est seulement quand on les compare à la taille humaine qu'on s'aperçoit de l'illusion qu'on subit.

Si l'on sort de la halle des machines par la dernière porte à droite en revenant vers la Seine, on traverse successivement les divers groupes de l'industrie française, et on arrive aux groupes étrangers.

L'Autriche-Hongrie surtout semble s'être empressée de répondre à l'appel de la France, en dépit de M. Tizsa. Elle a été la première prête et montre déjà ses merveilleuses faïences et ses plus merveilleux cristaux. La décoration du portique d'entrée est d'un goût charmant avec ses minces colonnettes, d'une élégante sobriété, qui relient les parties monumentales richement drapées.

En face, s'ouvre, dans la même galerie transversale, située dans l'axe du dôme central, l'exposition de la Belgique et des Pays-Bas, et la jolie petite salle du Danemark. Plus loin, celle de l'Angleterre et des États-Unis. Tout cela est déjà prêt. Le Nord a tenu à démentir sa fausse réputation de lenteur,

Digitized by Google

et c'est le Midi qui dément sa renommée de vivacité. C'est toujours l'histoire de la tortue et du lièvre.

De cette annexe, qui n'est qu'une aile en retour du palais principal, on passe dans le Palais des Beaux-arts, où l'on pénètre par la grande salle des sculptures, où l'on sent encore un trop récent déballage. Il faut croire que la décoration n'en est pas achevée, car elle semble nulle. Seules, de magnifiques tapisseries des Gobelins garnissent les murs nus au-dessus des galeries qui règnent à mi-hauteur de l'immense vaisseau, qui a le défaut d'être trop grand. Les statues en sont diminuées, font l'effet de statuettes. Pour leur rendre leurs proportions, il faudrait tendre un vélum entre elles et cette voûte ogivale, pareille à une nef de cathédrale, qui les écrase de sa vastitude.

Dans l'exposition de peinture, on retrouve la même impression de disproportion entre le contenant et le contenu. Sur les murs des hautes salles, tendus d'une étoffe rouge-brique, deux rangées de tableaux semblent dispersés au-dessus des cimaises, et les plus grandes toiles, celles qui couvraient, aux expositions annuelles, des panneaux entiers du grand salon carré, y font l'effet de tableautins.

Que nos architectes soient avertis par cette expérience. Leur fer les pousse à faire trop grand pour les intérieurs qui doivent rester à la mesure humaine et pour les choses d'art plastique où l'homme est inévitablement l'unité de mesure. Dans les pavillons et les dômes qu'ils jettent dans le ciel, il faut qu'ils apprennent à ménager plusieurs étages. Si je passe rapidement à travers statues et tableaux, c'est que j'y reviendrai plus spécialement un autre jour. Je ne veux m'occuper aujourd'hui que de l'installation extérieure de l'exposition et de son plan général.

En sortant du palais des Beaux-arts, on trouve, à droite, l'exposition des aquarellistes : une boîte à bonbons, toute blanche, décorée de fleurs, et celle des pastellistes qui, avec ses guirlandes de stuc Louis XVI, sur un fond vert tendre, ressemble à une corbeille de mariée en satin brodé. En face, Monaco a élevé un pavillon sans caractère et le regard est

Digitized by Google

plus attiré par un tout petit édicule en terres cuites élevé par une simple briquetterie et d'un profil charmant. A droite, une isba russe projette la silhouette étrange de ses chapiteaux en forme d'auvents circulaires.

Comme il faut partout tenir compte de la sottise humaine, un grand espace a été accordé, dans ce coin, à un café-concert où Paulus se fait entendre... et applaudir, plus qu'on n'applaudit les hommes de génie qui font progresser l'humanité. Il faut bien convenir de toutes les vérités, même quand elles vont jusque-là.

Un peu plus loin, une taillerie de diamants a élevé un ravissant pavillon de vieux style flamand qui paraît grand comme un écrin à bijoux à côté des choses énormes qui l'entourent. Il a cependant pour voisins les charmants chalets en bois, construits par la Norvège, la Suède et la Finlande. Mais, plus loin, la Compagnie des téléphones a élevé un grand édifice auquel une décoration de fils télégraphiques soutenus par leurs isolateurs de faïence essaye de donner un caractère et n'arrive qu'à faire une chose assez laide. En face, la Compagnie du gaz, au contraire, a bâti, tout au pied de la tour Eiffel, un vrai château, avec tour, coupole, toit pointu, le tout d'un assez beau style et qui ferait une villa charmante à habiter, mais qui ne semble pas ici à sa place; tandis que M. Eiffel a logé l'administration de sa tour dans une jolie petite coupole, ronde et basse, comme celle d'un *tempietto* latin. Le modeste pavillon des Manufactures de l'État clôt la série des constructions particulières, dans ce coin pittoresque de l'Exposition, où l'on aime à venir reposer dans la verdure sa vue fatiguée d'éclatantes couleurs et de profils monumentaux.

Juste en face, de l'autre côté de la tour Eiffel, s'élève le pylone égyptien de la Compagnie de Suez-Panama, derrière lequel le grand palais de fer de la République Argentine étend une de ses deux façades symétriques parallélement au quai. L'autre tourne vers le Champ-de-Mars les trois grands arcs de son fronton, couronné de cinq coupoles, et que prolongent deux longues ailes, d'une riche décoration poly-

Digitized by Google

chrome. La terre cuite y encadre des panneaux de faïences multicolores qui dessinent les pilastres et les frises, et tous les linteaux y resplendissent de cabochons éclatants de verres de couleur figurant des émeraudes, des saphirs, des rubis énormes, ou de grosses turquoises en têtes de clou, d'un merveilleux effet comme coloris. Il semble que la République Argentine, qui nous emprunte tant d'argent, ait voulu nous prouver qu'elle est assez riche pour nous le rendre.

En face d'elle, le Brésil, plus sobre, plus sage, a élevé un joli palais flanqué d'une tour de 45 mètres qui semble vouloir en vain engager une lutte de hauteur avec la tour Eiffel, dont elle n'atteint pas même la première terrasse. Le palais brésilien se prolonge par de grandes serres, où l'on pourra admirer les plus beaux spécimens de la flore équatoriale, et entre autres la belle *Victoria Regia*, cette nymphéacée bien connue, dont les feuilles, d'un mètre de diamètre, flottantes sur l'eau, peuvent y porter le poids d'un enfant.

Tout à côté, se dresse, austère, gigantesque, terrible, le grand téocalli mexicain, avec son escalier aux degrés rapides, presque impraticable, sur le haut duquel deux cariatides, à masques de dieux monstrueux, soutiennent le toit plat d'une tribune, temple minuscule ou plutôt autel couvert, dont tout le monument n'est que la base. Les grands dieux mexicains sont figurés en bronze sur la façade du monument en six grands panneaux, mais sous des traits trop européens pour appartenir à la sombre mythologie des Toltèques. Ils semblent s'être civilisés en venant à Paris.

Le Vénézuela vient ensuite avec son petit palais espagnol de la renaissance, où il reste encore du goût arabe, mais accommodé au goût jésuite. C'est riche, mais contourné, surchargé, et cette espèce de faîte en forme de poire fait mauvais effet. Ce n'est pas une tour, c'est peut-être un clocher. En revanche, on aperçoit à l'intérieur un délicieux patio qui fait rêver de l'Alhambra.

Dans ce petit coin du parc du Champ-de-Mars, se pressent toutes les républiques de l'Amérique du Sud, rivales chez

Digitized by Google

elles par ce fait qu'elles sont voisines et qui rivalisent également à Paris dans leurs installations.

Le Chili a construit un grand pavillon de fer où se retrouve l'ogive persane portée par des groupes de quatre colonnettes de bronze, et dont les douze pilastres terminés par des couronnes de bronze supportent cinq coupoles. De tous ces faîtes s'élèvent autant de mâts où flottent des banderolles qui donnent au monument un aspect de tente turque.

La pauvre Bolivie, cette victime du Chili, semble avoir voulu dépasser son rival, en agrandissant le plan de son pavillon, où l'arc en plein cintre remplace l'ogive, mais dont les quatre tours, désagréablement bariolées d'assises alternativement rouges et blanches, ont un aspect ambitieux et lourd.

Tout à côté, et perdu au pied de la tour Eiffel, l'Équateur a construit un petit temple cubique, sur le modèle, dit-on, d'un ancien temple du pays, avec une terrasse bordée de points d'interrogation, des frises où se dessinent des oiseaux fantastiques, et dont la porte est gardée par des grenouilles gigantesques, caractéristiques de l'erpétolâtrie américaine primitive.

Sur la terrasse même du Palais des Arts libéraux, sont rangés les édicules des petites républiques de l'Amérique centrale. Le Nicaragua n'a élevé qu'un grand châlet, lourd et comme écrasé sous ses toits en forme de grosses cloches. San Salvador a voulu faire preuve d'érudition : sur ses murs, ceux qui savent le Nahuatl peuvent lire, en hiéroghyphes yukaliques, les noms des 18 mois de l'ancienne année mexicaine, ceux des vingt jour de ces mois, et même la date de 1789.

C'est dans ee coin qu'on montre une des curiosités de l'Exposition qui attirera le bon public des badauds et les familles pourvues d'enfants, sous la forme d'un globe terrestre à l'échelle d'un millionième. Tout à côté, encore à l'adresse des enfants, s'élève un palais qui leur est dédié et où, en compagnie de leur gouvernante, ils trouveront tous les plaisirs qui leur conviennent, pendant que leurs parents visiteront les galeries.

Entre le palais des Arts libéraux et l'avenue de Suffren,

Digitized by Google

en remontant vers l'École militaire, s'élèvent encore les pavillons du Guatémala, celui de Saint-Domingue, et ceux de l'Uruguay et du Paraguay, ces rivaux de la République Argentine.

Plus loin, c'est un pavillon indien où se sent l'influence arabe ; un pavillon chinois aux éclatantes couleurs ; le pavillon du Maroc, dont la coupole hémisphérique s'appuie sur la base cubique de ses murs blancs à crénelures carrées ; et enfin, cette rue du Caire, déjà célèbre, dont la reproduction est due à M. Delort, député de la France au Caire, qui s'est associé comme architecte M. Gillet. C'est M. Delort lui-même qui a collectionné les curieux moucharabis qui garnissent les fenêtres des maisons en forme de balcons fermés et qui proviennent de maisons démolies. C'est lui qui a fait mouler, sur des monuments égyptiens, les ornements employés à la reproduction, moins un étage, du minaret de Kaïd-Bey, ce chef-d'œuvre de l'art arabe au xv^e^ siècle. Les faïences qui forment inscription au-dessus d'une des portes ont été arrachées d'une coupole. Enfin, dans ces boutiques, sous ces arcades basses, dans les petites maisons de cette rue étroite et tortueuse, on voit des artisans fellahs travailler de leur métier, et on voit circuler ces ânes blancs du Caire qui trottent si bien et que suivent en courant les ânier égyptiens qui les conduisent. Cette rue du Caire restera désormais aussi populaire que la rue Saint-Antoine, avec sa Bastille qu'on peut voir reconstituée tout à côté, et sera un des souvenirs de l'Exposition du centenaire.

Ce coin vivant de l'Orient nous a ramenés à l'autre extrémité de la galerie des machines, où nous pénétrerons par la porte située au-dessous du grand escalier à double rampe qui monte aux galeries. Tournant à gauche, nous traverserons les rails et les trains du chemin de fer ; puis les galeries consacrées aux appareils de chauffage, aux papiers peints, si merveilleux de richesse ou de bon marché ; la somptueuse galerie du mobilier, celle des cristaux, et l'exposition russe aux splendides fourrures ; puis celles de la Norvège, de la Roumanie, du Portugal et de l'Espagne, où rien n'est encore prêt ; nous laisserons à gauche le Japon qui, avec ses porce-

Digitized by Google

laines et ses bronzes splendides, a été le premier arrivé, peut-être parce qu'il vient de plus loin ; puis la Serbie, la Grèce, où tout reste à faire ; Saint-Marin, qui s'est hâté, et, à droite, la Suisse presque prête et l'Italie qui ne l'est pas du tout. Nous entrerons par là dans la grande salle consacrée aux instruments de musique et qui, dans le Palais des Arts libéraux, fait pendant à celle de la sculpture dans le palais des Beaux-arts.

Dans ce Palais des Arts libéraux, organisé en grande partie par les divers ministères, tout est en retard, sauf dans la galerie extérieure, où se succèdent les expositions suisse, belge et hollandaise, consacrées, en grande partie, au mobilier scolaire et à l'instruction publique en général. Une galerie parallèle est consacrée aux prisons. Plus loin, est rassemblé ce qui concerne la chirurgie, la médecine, les instruments de précision ; et, dans la galerie centrale, se déroule l'histoire du travail et des grandes découvertes, telles que celles de la vapeur, de l'électricité, les progrès des travaux publics, et enfin l'histoire des industries primitives. Dans une salle où se presse toujours la foule, des moulages assez exactement coloriés montrent les sauvages primitifs taillant ou polissant la pierre, gravant et sculptant l'os dans leurs grottes, construisant des dolmens, fondant le bronze et forgeant le fer avec les procédés de la métallurgie primitive. Autour de ces salles sont les galeries d'ethnographie, de géographie et de cosmographie.

Ressortant par la terrasse où s'élèvent les édicules des républiques espagnoles, nous traverserons le jardin et nous nous arrêterons de nouveau sous la tour Eiffel. De là, nous pourrons jeter un nouveau coup d'œil d'ensemble sur ce palais dont nous venons de faire deux fois le tour, sur son grand dôme central, nimbé d'or, qui porte dans les airs sa statue ailée, et sur les coupoles sphériques des palais latéraux, où les bleus du fer s'allient à la couleur exactement complémentaire des terres cuites en une harmonieuse dualité de rons qui se fondent dans une impression totale de claire lumière.

Digitized by Google

Tournant ensuite à droite, le long du quai, nous suivrons avec M. Garnier, l'architecte de l'Opéra, l'histoire de l'habitation. Tout près de l'entrée du palais de l'alimentation, nous retrouverons les traces de nos ancêtres sauvages, que nous venons de voir, dans l'histoire du travail, occupés à leurs industries primitives. Nous retrouverons là leurs grottes, creusées aux flancs des vallées fluviales, ou leurs huttes rudimentaires formées de branches d'arbre que recouvrent des peaux brutes; nous reverrons le dolmen et le menhir, à côté des villages construits sur pilotis dans les lacs. Puis, franchissant en trois pas un laps de temps et d'espace immense, nous nous trouverons en face d'une maison égyptienne au temps de Pépi 1er, c'est-à-dire quatre ou cinq mille ans avant notre ère, et aussi authentique qu'une photographie contemporaine, bien qu'elle date d'un millier d'années avant la construction des pyramides. Quelques milliers d'années s'écouleront peut-être encore avant que s'élève la maison que M. Garnier nous présente comme assyrienne, et bien longtemps encore après, sans doute, s'est élevée la voûte élégante de la maison persane, peut-être contemporaine de sa maison grecque, que suivit de près sa maison romaine.

Comme transition entre l'antiquité et les temps modernes, il nous montre une maison romaine en Gaule, au temps de Clovis. On y voit, encastrés dans des murs percés d'étroites fenêtres accouplées, déjà romanes, des débris d'anciens temples païens détruits, un morceau de frise et, comme pierre angulaire, un fût de colonne, encore garni de son chapiteau et de sa corniche.

L'histoire de l'habitation recontinue, à droite de la tour, pour les temps modernes, par un bijou de la Renaissance : c'est la maison des maîtres verriers au temps de Henri II, que suit une maison byzantine du temps de Justinien, écrasée et lourde sur ses cinq pilastres carrés. Au delà, M. Garnier nous présente, sous le titre de maison russe au xve siècle, un petit pavillon de bois, grand comme un kiosque de jardin. Il semble difficile d'admettre que, même dans le midi de la Russie, on se soit jamais contenté de cette habita-

Digitized by Google

tion-là, autrement que pour s'y reposer, l'été, à l'ombre.

Il nous conduit de là dans l'extrême Orient, où il nous présente une maison chinoise et une maison japonaise, dont les coins relevés des toits sont garnis de dragons de faïence; puis en Afrique, où il nous montre une maison mahométane, au Soudan, avec ses murs crépis de chaux toute blanche, sans autre ouverture que la porte, et couronnée de créneaux en pain de sucre que terminent autant de boules de pierre. A côté, est une maison arabe au XI^e^ siècle, au faîte également crénelé, à la fenêtre unique garnie de moucharabis, sans ouverture extérieure au rez de-chaussée, sauf une étroite meurtrière, mais dont la cour est garnie de ses arcades.

Plus loin, il nous fait voyager chez des sauvages africains, à travers leurs gourbis de terre élevés sur pilotis, couverts d'un toit de chaume pointu, comme nos ruches d'abeilles, ou enfin fermés d'une palissade circulaire de troncs d'arbres bruts.

Il termine la série en Amérique, où il nous montre, à côté d'une maison péruvienne au temps des Incas, avant Pizarre, une maison mexicaine avec son toit en forme de téocalli, dont les gradins sont chargés d'idoles et de fétiches de terre cuite.

Tout cela, dit-on, est d'échelle trop réduite. C'est encore une illusion provenant de la grandeur des choses voisines : les maisons qui semblent si petites, sont à l'échelle humaine, non pas à l'échelle des grands palais civils, ni à celle des temples, mais à celle des maisons des petites gens et de cette plèbe qui, à toute époque, a formé la grande majorité des êtres humains dans tous les pays. Ce sont des maisons pour abriter des familles d'artisans ou de petits cultivateurs propriétaires, au-dessous desquels il n'y avait plus que les tentes des nomades ou les huttes rustiques, de bois, de briques ou de torchis, couvertes de chaume ou d'écorce, des colons, des serfs, des esclaves et des bergers. Ce sont de petites maisons, telles qu'on les voit encore dans les villages de Grèce ou d'Italie, dans les faubourgs des villes de partout, telles qu'on les voit encore dans nos hameaux. Une seule

Digitized by Google

chambre, où l'on couche, où l'on fait la cuisine, où l'on mange : c'est là ce qui constitue le nécessaire pour le plus grand nombre. Le reste est un luxe aristocratique.

Il faut peut-être faire exception pour la maison persane de M. Garnier, qui, avec son air de chapelle, paraît bien somptueusement décorée pour ses petites proportions. On a objecté que la voûte était assyrienne et non persane, qu'elle avait surgi comme une conséquence de l'emploi de la brique. C'est peut-être vrai pour les grands monuments de Ninive ou de Babylone, qui étaient voûtés; mais il n'en résulte pas que les maisons particulières le fussent aussi. Les architectes des églises romanes employèrent la voûte; mais, à l'exception des grands monastères, des riches abbayes, il n'y avait point de maisons voûtées en Europe, durant les dix ou douze premiers siècles de notre ère; de même qu'aux siècles suivants, les maisons des artisans n'avaient point leurs plafonds en ogive. Même les constructeurs des belles abbayes de l'ordre de Cîteaux y réservaient l'emploi de l'ogive pour l'église ou la chapelle, quelquefois pour le grand réfectoire du monastère ou pour les portiques de ses cours. S'il faut s'étonner d'une chose, ce n'est point que les maisons assyriennes eussent des plafonds de poutrelles et des angles équarris, mais que les maisons persanes eussent des coupoles ; et on peut *a priori* croire que le modèle suivi par M. Garnier, s'il est authentique, a été une exception, un fait de caprice individuel ou de recherche archaïque, comme aujourd'hui nos villas suburbaines affectent le style roman ou celui du XVI^e^ siècle, mais le plus souvent à l'extérieur, sans que la construction intérieure s'éloigne du type généralement adopté pour le plafonnement.

Cette excursion à travers l'histoire de la maison nous a ramenés devant le palais de la République Argentine, où nous prendrons le petit chemin de fer Decauville qui, toutes les dix minutes, fait le trajet, le long des galeries de l'agriculture, entre le Champ-de-Mars et les Invalides.

Là, nous trouverons l'exposition des colonies, c'est-à-dire encore l'Orient, avec ses blancheurs, non moins éclatantes que son polychromisme et son génie si original.

Digitized by Google

Arrêtons-nous d'abord devant le palais algérien dû à la collaboration de MM. Ballu et Marquette, tous deux devenus presque Africains par un long séjour en Algérie. C'est un coin de l'Algérie qu'ils ont reconstitué là. La façade tournée vers la Seine reproduit une loggia de la Kasbah ; si elle repose sur une colonnade de style italien, c'est que fréquemment, en effet, les Arabes font venir d'Italie leurs colonnes toutes taillées. De là cet accouplement bizarre, mais fréquent, du style mauresque, réalisé avec des éléments classiques latins. MM. Ballu et Marquette ont multiplié les *loggie*, les auvents, les galeries, les frises, les encadrements de faïence, les types d'arcs dont quelques-uns sont ravissants. Le plafond aux arabesques multicolores du grand vestibule est la copie du plafond de l'archevêché d'Alger. Prisse d'Avesnes lui a fait une place parmi les chefs-d'œuvre de l'art arabe. Le minaret est une reproduction de celui de Sidi-add-er-Rhaman. La porte, tournée vers l'Esplanade, est aussi celle de cette mosquée. Elle est encadrée dans le michab d'une autre mosquée dont les arabesques, gravées dans le stuc, sont charmantes. D'autres emprunts ont été faits à des maisons mauresques qui forment aujourd'hui la bibliothèque d'Alger.

Derrière le palais algérien, un groupe de maisons kabyles, très pittoresque de loin, de près semble bien noir et bien sale. On est tout étonné d'y trouver à acheter des bijoux d'argent délicatement filigranés et d'un goût très pur, qui semblent authentiques ; pourtant, je n'en jurerais pas.

A côté du palais algérien, le palais tunisien reproduit le dôme de la mosquée de Kairouan. Le minaret octogonal de la mosquée de Sidi-ben-Arouz le domine de son balcon à fortes saillies, qui le cercle comme une bague et qu'un auvent original couronne.

Derrière le palais tunisien, d'autres constructions africaines forment comme un village : c'est un souk, ou bazar, image réduite des souks de Tunis, avec leurs galeries voûtées, dans lesquelles la lumière tombe d'en haut par des trous ronds ménagés dans la toiture; puis des cafés maures ou

Digitized by Google

juifs, où l'on entend, par les portes fermées seulement de draperies, des flûtes qui piaulent, des darboukas qui grondent, des chanteuses juives qui nasillent. Des boutiques y sont accolées, où travaillent, accroupis, des vanniers nègres. A travers cette Afrique en miniature, toute semée de bouquets de palmiers nains, grouille une foule cosmopolite. « On se croirait dans une escale barbaresque, » écrit M. Paul Bourde, qui a habité l'Afrique. A côté de Maures gras, pâlis dans l'ombre de leurs boutiques, on voit des Juifs en vestes brodées, des nègres prenant des airs dignes dans leurs longues robes bleues ; on vous offre des bijoux d'argent, des babouches de cuir jaune ; des orfèvres kabyles fabriquent leurs bracelets ; des potiers façonnent des amphores ; des nègres tressent des corbeilles. Un marchand juif de Tunis a amené sa femme, dont le costume, extraordinairement comique, étonne tout le monde. C'est du reste une jeune et assez jolie femme, aux formes très amples, vêtue d'abord d'une blouse de soie légère, d'un vert clair, qui tombe jusqu'aux hanches et dont les manches flottantes et le corsage ouvert laissent voir la gorge et les bras, sous une chemisette de gaze ouverte elle-même. Tout cela ne serait que très pittoresque ; mais ce qui provoque irrésistiblement le rire de la foule, c'est que le bas du corps n'est vêtu que d'un simple caleçon collant, dessinant des formes débordantes. Cet échantillon des dames tunisiennes ne semble nullement embarrassé de l'étonnement qu'il provoque. A Tunis même, elles se sont sans doute accoutumées à celui des Européens, toujours tentés de s'excuser auprès de ces dames de les voir ainsi couvertes, mais incomplètement vêtues. Ne comprenant rien à cette façon de sentir qui leur est absolument étrangère, elles n'en promènent pas moins gravement leurs poupons, dans ce costume qui nous semble si extravagant, et que complète encore une coiffure formée d'un grand cône, comme les chapeaux traditionnels des magiciens et astrologues.

Du reste, les invalides offrent aux visiteurs de l'Exposition les plus curieux échantillons des races les plus diverses. Des

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN
Digitized by Google

Touaregs prisonniers ont été amenés à Paris et campent derrière le pavillon tunisien. Plus loin, c'est un village sénégalais, avec ses huttes de branchages; et, derrière le grand palais colonial, est un village calédonien avec ses huttes basses en jonc. Des indigènes du Congo et du Gabon, de la Guadeloupe et de Colon, sont campés plus loin; et des Cochinchinois sont occupés à dresser leurs huttes, près de Sakalaves, non loin d'un village de Javanais amenés par un barnum qui les fait chanter et danser pour le plus grand plaisir d'un public payant de bonne grâce les 50 centimes d'entrée pour voir cette exhibition exotique.

Si l'Afrique nous a envoyé ses minarets et ses mosquées, l'Asie nous a donné ses pagodes. C'est une pagode que le palais de l'Annam et du Tonkin, et de style tonkinois, c'est-à-dire presque chinois, dont les coins des toits se relèvent, comme les lèvres d'une bouche qui rit. Le tout est violemment enluminé de couleurs vives et criardes, où l'on cherche en vain le coloris chaud, mais harmonieux de la Chine; peut-être faut-il s'en prendre à nos peintres français qui trahissent l'Orient sous prétexte de le traduire.

Le palais de la Cochinchine est également une grande pagode de 1,300 mètres carrés. L'influence chinoise s'y efface en cela que les coins des toits y tombent droit, formant des angles dièdres, comme chez nous. La pagode cochinchinoise est l'œuvre de M. Poulhouf. Elle est d'une authenticité inattaquable. Bois et faïences ont été exécutés à Saïgon et les peintures sont faites par vingt ouvriers annamites, appelés à Paris tout exprès.

Comme dans tous les pays soumis à l'influence chinoise, le toit, qui est la principale partie de l'édifice, y multiplie ses étages; les décorations s'y accumulent. Sur celui du sanctuaire se déroule une crête de faïence très curieuse, qui mesure vingt mètres de long sur trois mètres de haut. Cette pièce vient de Cholon, près de Saïgon. Outre les dragons qui la hérissent de leurs gueules ouvertes, on y voit représentés comme les toits des édifices de toute une ville; et de leurs fenêtres, de leurs portes, de leurs balcons étagés, on voit

Digitized by Google

surgir, en plein relief, une foule de petits personnages aux physionomies de magots, bienveillants ou railleurs, menaçants ou malins, qui semblent prendre plaisir à contempler la foule qui passe au-dessous d'eux. On serait tenté de croire que les Orientaux se moquent de nous, s'ils nous envoyent de telles extravagances ; mais comme nos voyageurs les ont constatées chez eux, *in situ*, il n'est pas moyen de douter qu'elles ne soient authentiques. Cette pièce de faîte est, du reste, d'un coloris très doux, bien que très chatoyant, qui a toute l'harmonie du coloris oriental, et on en peut voir des échantillons réduits dans le pavillon chinois du Champ de Mars.

En Indo-Chine, la pagode tient lieu de maison commune. La cour intérieure, gardée de ses dragons en faïence, avec sa fontaine sortant d'un rocher, sert de lieu de réunion à la population, quand il y a lieu de délibérer sur ses intérêts locaux. Dans la galerie de droite, se célèbrent en certains jours de fête des festins publics; dans celle de gauche, on enferme les objets du culte; le sanctuaire est au fond. C'est là que l'on trouve rassemblées toutes ces statues bizarres que nous baptisons pêle-mêle du nom de Bouddhâ, bien que le bouddhisme s'honore d'une file de plus de 300,000 dieux différents qui tous, il est vrai, n'ont pas des noms particuliers, ce qui épuiserait les combinaisons possibles de tous les alphabets, mais qui sont désignés au moins par catégories, comme nos anges, nos séraphins, nos chérubins et autres dignitaires de la hiérarchie céleste.

La construction la plus extraordinaire de l'exposition des colonies est certainement le palais du Cambodge, qui est la restitution d'une des parties de la fameuse pagode d'Angkor-Vat. Ici, nous ne sommes plus sous l'influence de la Chine, mais sous celle de l'Inde. On ne saurait concevoir rien de plus différent, de plus contradictoire que les génies ethniques de ces deux races.

Toute l'architecture chinoise, essentiellement civile, tend vers une sorte de gaîté insouciante et bon enfant. Elle garde le caractère d'intimité joyeuse qui convient si bien à la famille,

Digitized by Google

mais qui n'a rien de commun avec les aspirations vers l'absolu du sentiment religieux. On n'est jamais tenté de chercher des dieux et surtout des dieux vengeurs et terribles sous les pavillons chinois, à coins relevés. Ceux qu'on y loge n'y sont pas chez eux, mais dans une tente passagère, et le polychromisme éclatant des faïences et des bois peints, qui n'est guère fait pour inspirer la piété ou le respect, fait croire à une religion en villégiature. En réalité, il n'y a point de temples nationaux en Chine. Ceux qu'on y construit sont tous consacrés à des dieux étrangers, et Bouddha n'y est pas plus indigène que Jésus.

Dans l'Inde, au contraire, les dieux surgissent du sol par une sorte de génération spontanée. La religion, le merveilleux, la rêverie, la contemplation mystique sont les affaires principales de ce peuple d'imagination vive et paresseux de corps, qui devait inventer la religion du non-être et rêver, comme paradis, le repos absolu dans l'inconscience.

C'est certainement sous l'influence de l'Inde bouddhiste qu'a été construite au Cambodge la grande pagode d'Angkor-Vat, « la ville aux vingt mille maisons », disent les annales chinoises qui seules en attestent l'existence; mais dont on ne sait rien de plus et dont la langue et l'écriture ont disparu.

A quelle époque ont été construits ces étonnants monuments d'un art religieux sans antécédents et sans imitateurs, qui, bien que procédant de l'Inde, a pris au Cambodge un caractère tout spécial de grandeur, d'élévation et d'élégance? C'est ce que nul ne peut dire. La pagode s'étageait sur ses quatre terrasses. Son enceinte extérieure avait un développement de 1,200 mètres sur 800. Son dôme central s'élevait à 75 mètres. Des masques de Bouddha, de 3 à 4 mètres de diamètre, ont été sculptés à la partie supérieure de ses dômes, dans des blocs qui avaient plus de 4 mètres de long sur 1m50 de large, et qui, à ces hauteurs, ont été appareillés sans ciment, comme les assises des pyramides d'Égypte, ou celle des monuments grecs, en usant les blocs par le frottement, jusqu'à complète adhérence. Des kilo-

Digitized by Google

mètres de murailles y ont été couverts de sculptures qui supposent des milliers d'ouvriers employés à leur décoration. Aujourd'hui, tout cela est en ruines. Le temple a été envahi par la forêt; des racines d'arbres, plusieurs fois séculaires, en disjoignent peu à peu les assises, menaçant d'écroulement tout ce qui en reste debout. Si l'homme n'intervient pas pour protéger contre les forces destructives naturelles ces débris vénérables d'une civilisation disparue, bientôt les figures de Bouddha qui dominent les cimes des arbres et semblent sourire à ce qui se passe dans les nids des oiseaux leurs voisins, s'écroulant dans les hautes herbes et les ronces, ne serviront plus d'abri qu'aux serpents et autres reptiles.

C'est une partie seulement de cette merveille, si longtemps oubliée dans une contrée redevenue déserte, que M. Fabre a restituée. C'est comme la restitution d'un des bras d'une de nos cathédrales qui ne donnerait qu'une bien faible idée de sa nef centrale.

Cette partie comprend deux galeries en croix dont chaque bras est surmonté d'une toiture à sept étages de frontons superposés, pyramidant autour d'un dôme de plus de 40 mètres de hauteur. Les encadrements des tympans, formés par le corps du serpent sacré qui sur chacun d'eux dresse ses sept têtes, et d'autres ornements en forme de flammes constituent une enveloppe flamboyante de couleur rouge, relevée d'or, qui s'élance en gerbe pyramidale.

Des escaliers, gardés par des lions, donnent accès à l'intérieur de cette partie du temple, qui n'en était qu'une chapelle latérale et dont la galerie transversale est divisée en trois nefs par deux rangées de pilastres. Sur les frises dansent des théories de bayadères qui gardent un sourire énigmatique et candide dans des poses qui font supposer chez cette race des souplesses inconnues de nos races occidentales. Cette partie du monument permet de s'en figurer l'ensemble. Quatre portes pyramidales semblables servaient à flanquer le grand dôme central de 75 mètres auquel elles servaient de soubassement. Qu'on suppose ce monument, énorme dans sa majesté, élevé sur quatre étages de terrasses, elles-mêmes

Digitized by Google

bordées de balustres ou de murailles et couvertes de constructions de toutes sortes réparties entre quatre enceintes, et on se fera une idée de la puissance du peuple Kmers quand il construisit à Bouddha ce temple, qui pourrait soutenir la comparaison avec les temples hypogées d'Ellora et d'Eléphantine, dans l'Inde, et dont la date est aussi ignorée que celle de la pagode d'Angkor-Vat [1].

Quel peuple s'est assemblé dans ce temple? Comment s'est-il constitué? Par quel fléau a-t-il été détruit, jusqu'à disparaître ainsi du rang des choses vivantes, sans qu'il soit rien resté de lui, sans qu'un historien nous ait raconté l'épopée de son commencement ou la tragédie de sa destruction? Faut-il croire qu'un jour le terrible fléau du Gange, le choléra, traversant le golfe du Bengale, s'est abattu sur la cité des Kmers et n'y a rien laissé de vivant pour raconter son désastre aux générations futures?

La restitution de M. Fabre donne une idée complète de l'ensemble du monument. Par ces restitutions archaïques, ces *fac-simile* de monuments lointains ou détruits, nos expositions internationales sont profondément instructives. Ce qu'elles résument d'idées, ce qu'elles détruisent de préjugés est incalculable. A ce point de vue, plus encore qu'au point de vue commercial et industriel, ces grandes assises de la civilisation moderne contribuent à ses progrès, à son triomphe final sur les erreurs antiques; elles apprenent aux peuples à s'estimer en leur donnant l'occasion de se connaître et font plus pour fonder la paix universelle que toutes les prédications des philosophes.

CLÉMENCE ROYER.

[1] Voir la *Revue de Belgique*, juin 1872, t. XI, p. 150, un article avec la gravure de la reconstitution du monument.

Digitized by Google

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ÉMIGRATION

L'émigration vers le Buenos-Ayres, provoquée dans ces nerniers temps en Belgique, a blessé trop de cœurs, désolé trop de familles, plongé dans la misère trop de milliers de nos concitoyens, et les emprunts argentins contractés sur notre marché financier ont compromis trop de millions de notre bourgeoisie, pour que l'opinion publique laisse passer inaperçues les publications consacrées à la République Argentine. Le manque de renseignements exacts sur ces contrées suffisait déjà pour leur prêter un caractère d'intérêt tout exceptionnel, et nous allons en esquisser l'analyse.

Le premier ouvrage : La République Argentine, *ses ressources naturelles, ses colonies agricoles, son importance comme centre d'émigration.* (Bruxelles, C. Muquardt 1888) est de M. Ernest Van Bruyssel, consul général de Belgique à Buenos-Ayres. Dans une longue préface, écrite avec clarté, élégance et vigueur, l'auteur compare nos splendeurs passées à notre déchéance actuelle, en explique facilement les raisons et prouve que l'émigration est le seul remède au paupérisme qui nous menace et à la crise ouvrière de plus en plus intense qui accable notre vieille contrée. Enfin, il recommande l'émigration vers la République Argentine.

Selon lui, l'émigration, loin d'être un signe de décadence ou une cause de ruine, est une manifestation de la puissance nationale.

Il trace ensuite, de cette main habile qu'on lui connaît, un tableau flatteur des quatorze provinces qui constituent la confédération argentine, et, commençant par la Terre de feu, la Patagonie, les Pampas platéennes et les provinces andines, il conduit successivement ses lecteurs du Nord au

Digitized by Google

Centre, puis au littoral, pour retourner enfin aux territoires nationaux du Nord, Grand-Chaco, Formosa, etc. L'étude géographique, politique, agricole, industrielle et commerciale de chacune de ces parties laisse le lecteur stupéfait devant tant de promesses.

Reprenant ensuite son idée principale, il résume son livre en cinq chapitres, où il traite pour ce pays, avec la même verve, la situation économique et sociale, l'émigration, l'industrie pastorale, les usines et les manufactures, le tout complété par des annexes sur la valeur moyenne des terres, le taux moyen des salaires, etc., etc.

Écrit avec finesse, ce travail n'est pas à l'abri de la critique, et plus l'affirmation d'un bonheur réel, d'un avenir brillant et certain y apparaît à chaque page, plus on se sent peu à peu pénétrer dans l'esprit la crainte de l'exagération.

L'imagination de l'écrivain n'est pas sans s'arrêter de temps en temps sur des réalités troublantes. Quand il décrit ces vastes et superbes campagnes et qu'on y voit le pauvre émigrant d'une main tenant le fusil pour se défendre contre les hordes de pillards qui y déciment les troupeaux, etc., de l'autre poussant la charrue, l'esprit tendu, le corps épuisé par le dur labeur, la misère et le climat, on songe à cette vie terrible, et les appréhensions vont leur train.

Après cela, on a beau lire que l'émigrant dans ce pays « rencontre, au point de vue matériel, toutes les garanties désirables », le lecteur ne peut guère y croire.

Relevons cette phrase (p. 150) sur l'*Hôtel des émigrants* de Buenos-Ayres : « On loua un *édifice* destiné aux émigrants..., mais ce ne fut que peu à peu et après de nombreux essais qu'on adopta *l'organisation réellement excellente...* » *Edifice ! Hôtel !* quels beaux noms pour la baraque ou la grange que nous décrivent les malheureux de là-bas ; et si l'on emploie ces termes pour des hangars affreux, que doit-on penser de l'*organisation réellement excellente ?*

Lorsqu'on passe au tableau de la valeur des terres, le plus simple gros bon sens dit que, si le sol est si fertile, l'horizon si radieux, les spéculateurs ne doivent pas faire défaut. Les fortunes des vieilles nations ne demandent pas mieux que de trouver de nouveaux champs d'action où de gros intérêts puissent relever au taux d'il y a dix ou quinze ans les revenus dont leurs propriétaires doivent vivre et qui, dans nos contrées, diminuent de jour en jour. Prenons donc la page 164 et étudions le tableau des prix moyens de

Digitized by Google

la terre dans les 47 districts qui constituent la province de Buenos-Ayres. Réduisons la piastre-papier à sa juste valeur, réduisons les lieues en hectares, et nous finirons par trouver que l'hectare de ces terres, tant vantées, n'a en réalité qu'une valeur moyenne de fr. 73.26 monnaie sonnante. Opérons de même, d'après la page 165, pour onze provinces. Ici, les visages s'assombriront plus encore devant cet aveu que la valeur moyenne de l'hectare y est de fr. 9.09 seulement.

Le principe de l'émigration n'en reste pas moins debout, juste, louable et parfaitement défendu par cet ouvrage intéressant. Mais il faut que l'émigration soit mûrement étudiée, réfléchie, bien comprise et surtout assurée d'une protection efficace.

Par oubli sans doute, M. Van Bruyssel dit fort peu de choses sur la question financière de ce pays. Heureusement pour nous, le hasard fait que la lacune est comblée. Il existe un travail statistique financier pour l'Amérique du Sud, publié presque au même moment. Nous y reviendrons plus loin.

En somme, le livre de M. Van Bruyssel aurait été plus goûté s'il avait paru un an plus tôt. Il nous arrive dans le moment le plus fâcheux : en pleine réaction contre l'émigration qu'il vante et contre le pays qu'il recommande. Aussi il sera bien difficile de faire entrer dans les esprits l'idée que ce travail n'est pas écrit en faveur des projets du gouvernement argentin, et que l'auteur n'est pas involontairement complice des menées de cette traite nouvelle qui vient de nous être dénoncée.

L'ouvrage financier dont nous parlions plus haut prend naturellement ici sa place ; c'est un veritable compte rendu officiel sur les finances de la République Argentine : RAPPORT *du Président* du CRÉDIT PUBLIC NATIONAL *sur la dette publique, les banques, les budgets, les lois des impôts et la frappe des monnaies de la province et de la nation.* Ce rapport, très remarquable, traduit en français [1], est un fort volume, grand in-8°, de XXII-632 pages, imprimé avec grand soin et orné de nombreux tableaux graphiques admirablement exécutés. Il fait honneur à M. Pedro Agote, son auteur, et à l'administration de la statistique argentine. On y trouve un exposé clair, méthodique, très détaillé, de la situation financière de la confédération au 31 décembre 1886.

[1] Traduit de l'espagnol par M. H. Menjou.

Digitized by Google

Les renseignements sont nombreux et complets. Signalons-y cependant tout d'abord une lacune : il n'y est rien dit des finances municipales. En revanche, rien de ce qui concerne la nation et les provinces n'y est négligé. De nombreux tableaux des budgets et des conversions de la rente publique, marquent l'évolution des ressources et le montant des revenus de la nation et des provinces, de 1875 à 1886. Puis l'auteur passe aux banques et cette deuxième partie suit le même plan : historique, lois, statuts, mouvement des opérations, variations des changes iternationaux, prix de l'or par rapport au papier-monnaie.

Des vues d'ensemble sont présentées en de nombreux et assez coquets diagrammes : pyramides, obélisques, planisphères, etc., dessinés avec goût et tintés à la perfection. Les dernières parties concernent les impôts et les monnaies.

M. Van Bruyssel, parlant budgets pour la première fois, page 57, reconnaît qu'à Mendoza, en 1887, le déficit était de 61,000 piastres, soit 305,000 francs, et il dit : « Les taxes « sont fortes et devraient suffire à raison de 5 pour mille à « équilibrer le budget ». M. Agote porte le déficit de cette province à 71,595 francs en 1886 et fixe à 349 fr. 49 c. la charge par tête d'habitant. M. Cauderlier, ayant continué le calcul jusqu'en 1887, trouve un déficit de 566,135 francs et nous fait remarquer que la dette publique, qui était de 1,061,800 francs en 1886, est aujourd'hui, par suite de nouveaux emprunts augmentée de 25 millions.

A Catamarca, M. Van Bruyssel (p. 58) accuse un déficit de 90 piastres seulement, 450 francs, quand, d'après le rapport du Crédit public, il est de 374,790 francs. Dès ce moment, l'accord est totalement rompu entre les deux auteurs. Salta et Santiago del Estero, dit le premier, sont en bénéfice de 52,145 et 106,300 piastres, soit 260,725 et 531,500 francs. D'après M. P. Agote, qui n'affirme, qu'avec preuves à l'appui, ces deux provinces ont un déficit de 147,780 francs l'une et de 196,585 francs l'autre. La dette publique de Santiago seule arrive à près de 2 millions de francs, soit 348 fr. 58 c. par tête. Il en est de même pour Corrientes et Entre-Rios. La *République Argentine* leur attribue un bénéfice de 65,328 et de 1,795 piastres, soit 326,640 francs et 8,975 francs, tandis que M. Agote, établissant les bilans, fixe respectivement leur déficit à 557,081 et 1,483,015 francs.

Terminons en disant que la République Argentine avait

Digitized by Google

1 milliard et demi de dette publique en 1886, ce qui représente une rente de 89 millions à payer annuellement, et que, si l'on y ajoute les nouveaux emprunts contractés sur nos marchés jusqu'en 1888, on voit cette dette monter à 2,553,559,385 francs, et la rente à payer à 135 millions par an [1], ce qui représente par tête 515 fr. 46 c.

En Belgique, la dette est de 384 francs, et on réclame. Aussi M. Agote a-t-il jugé son pays quand pour justifier certaines lacunes de son livre il a signalé au ministre « la difficulté d'obtenir ces renseignements, de provinces *dont les finances sont loin d'être un modèle administratif* ».

Ce livre est certes le plus important travail financier que nous connaissions sur ce sujet. On ne peut, sans l'étudier, s'occuper sérieusement des finances de la République Argentine.

L'auteur de la troisième brochure n'y a pas manqué aussi.

La vérité sur l'emigration *des travailleurs et des capitaux belges dans la République Argentine*, par G. Cauderlier, — Gand, Hoste, in 8°, — met la plaie à nu. D'une plume alerte, l'auteur trace le tableau le plus sombre des agissements vraiment scandaleux des agents d'émigration. Du premier mot, il pose nettement la question. Que sont devenus les 13,213 émigrants du seul mois de novembre qui n'avaient pas trouvé de besogne ? Puis il termine son avant-propos par cette accusation, dont il donnera la preuve, page 17 et 18 : « C'est ainsi que les bureaux d'informations organisés par le gouvernement, paraissent avoir reçu la consigne de faire la nuit autour de la question. »

Prenant ainsi l'offensive dès la première page, l'auteur, dans une série de chapitres très chargés de faits, met en regard les promesses faites aux émigrants par des « individus chez lesquels les principes ne sont pas gênants » et la terrible vérité. Puis, il passe à l'enrôlement, à la traversée, à l'hôtel des émigrants, au prix de l'existence et au taux des salaires. Ainsi, il rencontre toutes les splendeurs et le bien-être décrits par les agents consulaires ou d'émigration, et il leur oppose les faits dans leur brutale réalité. C'est une charge à fond, un feu roulant auquel rien ne peut échapper. L'attaque est franche, sans idée préconçue, sans artifices littéraires ; les sources sont indiquées et chaque ligne est un argument.

[1] G. Cauderlier. *La vérité sur l'émigration*, p. 54 à 59.

Digitized by Google

Tous ces faits avancés contre un honteux trafic de chair humaine sont graves, très graves. Mais ces preuves ne paraissent pas avoir satisfait l'auteur; il a voulu faire une étude de la contrée d'après les documents officiels, et il trace en peu de lignes la situation économique et financière de ce prétendu pays de cocagne, dont la situation, au contraire, est obérée outre mesure. Il s'attache surtout au livre de M. Agote, le résume et met dix pages à le compléter. C'est la partie la plus intéressante de sa brochure. Il en ressort que le sol argentin est de moindre valeur que le nôtre, que le rendement des terres cultivées y est inférieur, que la dette de ce pays, surtout depuis 1887-1888, augmente de jour en jour et que « les capitaux engagés dans ces conditions doivent être considérés comme perdus ».

Toutes ces contrées sont écrasées par des emprunts d'État à 6 et 6 1/2 p. c. Le payement des intérêts y est la moindre des inquiétudes du débiteur, et comme les recettes sont annuellement en dessous du chiffre des dépenses, des emprunts nouveaux sont à l'ordre du jour sans cesse. Quelles garanties efficaces ces finances peuvent-elles donner? Personne n'oserait trancher ce problème, et dès lors la spéculation devient à coup sûr désastreuse. Les banquiers, en vérité, y gagnent jusqu'à 16 p. c., et la République Argentine y trouve de nombreux millions; mais il ne reste aux souscripteurs que la perspective d'une perte totale, et, comme lever de rideau, la suspension des paiements.

Voilà l'œuvre que M. G. Cauderlier attaque avec fermeté et sincérité. En lisant ces pages, on se rappelle un mot de notre savant J.-C. Houzeau, dont la compétence s'appuyait sur une expérience de quinze années de séjour en Amérique, et qui résumait de sérieux conseils aux émigrants par cette phrase aussi vraie qu'ironique : « Dans les idées de notre société, l'émigration est une opération analogue à celle qui consiste à mener des chevaux au pâturage. »

FRÉDÉRIC BURNY.

Digitized by Google

LA POLITIQUE DE LA RUSSIE

I. — La question d'Orient.

A chaque fois qu'il arrive de prononcer ces mots : « Politique de la Russie », l'écho ne manque pas de répondre : « Testament de Pierre le Grand ». Ce puissant génie aurait tout prévu, tout réglé, et ses successeurs n'auraient fait que suivre la route une fois tracée; tous les événements qui se sont déroulés depuis trouveraient leur cause et leur explication dans la dernière volonté du fondateur de la grande puissance du Nord.

C'est toujours cette même théorie qui a si longtemps régné en maîtresse dans le domaine de l'histoire : la logique des événements a été attribuée à la logique humaine; le déroulement fatal des conséquences, à l'énergie de certaines volontés. Pourtant, de telles explications, qui ont la prétention de tout éclaircir, n'expliquent rien au fond. Par quel miracle Pierre le Grand aurait-il donc ainsi enchaîné la volonté de ses successeurs?

On lui attribue la maxime : *Divide et impera*, et cependant nous voyons ses soi-disant continuateurs Alexandre Ier et Nicolas se faire les champions fanatiques de la Sainte-Alliance, au détriment de leurs propres intérêts. S'il a d'abord attaqué les Turcs et leur allié le khan de Crimée, qui lui barraient le chemin de la mer Noire, lorsqu'il eut vu l'inutilité de ses efforts, il se rabattit philosophiquement sur la Baltique. Singulière idée que de prêter des projets ambitieux sur Constantinople à celui qui ne sut pas conserver Azof! Et l'on va jusqu'à lui attribuer des vues sur l'Inde, à lui qui cherchait à briser le cercle de fer qui entourait la

Digitized by Google

Russie depuis la Finlande jusqu'au Caucase. Comment aurait-il pu se douter de l'importance que prendrait l'Inde plus tard, alors que la grande compétition entre la France et l'Angleterre n'avait pas encore commencé?

De tels plans pourraient être plus justement attribués à Catherine II, le plus grand homme politique qu'ait eu la Russie. Celle-là a effectivement pratiqué à l'égard de ses voisins le fameux : « Diviser pour régner ». Elle sut habilement opposer Frédéric II à Joseph II, feignant d'incliner tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre; lancer Joseph II contre les Turcs, puis refréner son ardeur devenue inutile; intriguer auprès de toutes les petites cours allemandes, si bien que rien ne se faisait en Allemagne sans sa permission. C'est elle encore qui fit le partage de la Pologne. Enfin, plus justement que Pierre le Grand, elle peut être soupçonnée d'avoir indiqué à ses successeurs le chemin de Constantinople. Pourtant, elle ne semble guère s'être plus préoccupée que Pierre de la route de l'Inde, elle qui défendait à ses Cosaques de dépasser le fleuve Oural. Au moins, si elle ne songeait pas à inquiéter les Anglais dans l'Inde, a-t-elle la première tenté de mettre des bornes à leur puissance maritime, en créant la *Ligue des neutres*.

Cependant, elle aussi n'a pas réussi à imprimer à la politique extérieure russe une direction uniforme, comme le montre bien la piètre diplomatie des Nesselrode, des Gortschakof et des Chouvalof.

D'un autre côté, les tendances que l'on attribue exclusivement à Pierre le Grand existaient bien avant lui. Au moyen âge, Novgorod la Grande, membre de la Hanse, entre dans le mouvement commercial européen et, non contente de la route de la Baltique, elle s'en ouvre une par la mer Blanche. Sous Ivan le Terrible, des rapports commerciaux réguliers faillirent s'établir avec l'Angleterre. Les troubles qui suivirent sa mort ne permirent pas de renouveler ces tentatives, mais dès que l'ordre fut rétabli avec les Romanof, on fit appel aux arts et aux artisans de l'étranger. En ce qui concerne le *Drang* vers Constantinople, déjà au IX^e^ siècle, nous

Digitized by Google

voyons Oleg menacer cette capitale qui, tombée entre les mains des Turcs, devint le point de mire des entreprises hardies des Cosaques.

On le voit, dans toutes ces poussées, il n'y a rien de prémédité : certaines directions sont tour à tour reprises et abandonnées, et si, vus de haut, les mouvements paraissent coordonnés, ce n'est pas à la volonté humaine qu'il faut l'attribuer, mais bien à l'expansion naturelle d'un grand peuple, aussi bien qu'aux conditions spéciales dans lesquelles l'ont placé les événements historiques.

Au XII^e^ siècle, la Russie, morcelée en une foule d'États, offrait une image assez fidèle de ce qui se passait à l'occident de l'Europe : luttes et guerres intestines, princes, chevaliers, clergé, bourgeois et manants. Toutefois, le servage n'y existait pas, du moins aussi complètement qu'en Occident; car ce n'est que sous le règne d'Ivan le Terrible qu'il fut interdit aux serfs de changer de maîtres. Aux grandes communes partout inféodées à des princes, elle pouvait avantageusement opposer les républiques de Novgorod et de Pskof. Il est donc probable que si la Russie eût été livrée à elle-même, son histoire eût suivi une direction parallèle à celle des États de l'Occident. Cependant, la différence de religion l'eût empêchée de faire partie de la grande famille européenne, dont elle eût été tenue à l'écart, comme l'empire grec. Mais une fois la suprématie papale méconnue, rien ne l'eût empêchée de faire, quelques siècles plus tôt, partie du concert européen.

La terrible invasion mongole du XIII^e^ siècle, et l'asservissement de deux siècles qui suivit, vint changer le cours de l'histoire russe. Comme les royaumes d'Occident, la Russie arriva à l'unité, mais cette unité ayant été obtenue plus encore par la complicité des princes avec les conquérants que par les efforts communs pour repousser ceux-ci, les envahisseurs expulsés définitivement, il ne resta plus rien debout que les princes, et l'autocratie apparut comme résultat du nivellement opéré par la servitude mongole.

Mais pendant que les Russes se débattaient sous le joug, autour d'eux s'était formé un cercle de fer qui les séparait

Digitized by Google

du reste du monde, avec une ouverture unique du côté de la mer Blanche. Tandis que les Suédois étaient établis en Finlande et dans les provinces baltiques, le royaume lithuano-polonais s'étendait de la Duna aux embouchures du Dniepr. Les Turcs, avec leurs vassaux, les khans de Crimée, barraient le chemin de la mer Noire, et à l'est, la Horde d'Or fermait celui de l'Asie. En ce peuple qui se réveillait du joug, il se produisit alors, durant des siècles, une poussée énergique dans tous les sens, et la réaction dépassant l'action, les envahis devinrent à leur tour envahisseurs. Ce qui restait des Mongols fut écrasé et les Russes s'enfoncèrent en Asie. Le littoral baltique fut conquis et la Finlande annexée à l'empire russe. La Pologne, d'abord refoulée, fut démembrée; enfin, après la conquête du littoral de la mer Noire, une série d'assauts furent livrés à l'empire turc.

C'est seulement au moment où la Russie se trouve délivrée de cette multiple étreinte, que cesse pour elle la politique proprement russe, et que commence la politique *mondiale*, si nous pouvons nous exprimer ainsi. C'est cette politique que nous nous proposons d'examiner.

I

Commençons par cette fameuse question d'Orient, cause de tant d'alarmes et qui, véritable épée de Damoclès, reste suspendue comme une menace perpétuelle au-dessus de nos têtes. Disons d'abord qu'en dépit des apparences, la question a plus d'une fois changé de face et qu'elle ne se présente pas avec cette unité qu'elle paraît avoir à première vue.

Pierre le Grand, qui cherchait avant tout une issue vers la mer, après une tentative peu heureuse au sud, se rejeta vers le nord. Ce ne fut que quinze ans plus tard que, poursuivant Charles XII vaincu, il se trouva de nouveau en face des Turcs, qui le reçurent si rudement que désormais il se contenta de la Baltique.

Ce n'est que sous Anna Ivanovna que nous voyons se dessiner une politique de conquête vis-à-vis de la Turquie.

Digitized by Google

Un rude homme de guerre, le maréchal Minikh, après s'être emparé du littoral depuis Otchakof, traversa le Pruth. Il songeait à passer le Danube, peut-être même les Balkans, quand les défaites de ses alliés les Autrichiens l'obligèrent à reculer, et la paix de Belgrade lui enleva toutes ses conquêtes. Catherine II, toujours avec l'alliance des Autrichiens, recommença la même campagne et recula la frontière de la Russie jusqu'au Dniestr, en même temps qu'elle asservissait les Cosaques, traités par elle d'abord en alliés, ensuite en vaincus, et qu'elle conquérait la Crimée. Alexandre Ier s'empara de la Bessarabie.

Jusqu'à présent, nous n'avons affaire qu'à la politique de conquête, et il n'est nullement question ni de coreligionnaires, ni de parenté de races, ni de peuples opprimés. Catherine II avait bien, comme c'avait été dans les plans de Minikh, poussé les Grecs à la révolte, mais elle les abandonna à la conclusion de la paix, se contentant de stipuler une amnistie en leur faveur. Quant à Alexandre Ier, il était trop entiché des idées de la Sainte-Alliance pour se préoccuper des peuples et il songeait si peu à l'appui que pouvaient prêter à la politique russe les sujets chrétiens de la Turquie, qu'il obligea les Monténégrins à abandonner les bouches de Cattaro dont ils s'étaient emparés (eux aussi cherchaient une issue vers la mer), pour en faire don à l'Autriche.

Avec Nicolas, la question d'Orient entre dans une nouvelle phase, et prend un caractère religieux. Les chrétiens de Turquie étaient de la religion grecque: Nicolas se déclare leur protecteur. Il aide la Grèce à reconquérir son indépendance, il constitue les principautés de Moldavie et de Valachie et assume leur protectorat. C'est le refus de la Porte d'accorder les garanties qu'il réclamait pour les sujets chrétiens de celle-ci qui amène la guerre de Crimée. Sans doute, Nicolas avait ici d'autres préoccupations, et la question des détroits avait pour lui une haute importance. En dehors de tout calcul ambitieux, un État comme la Russie, ayant une telle étendue de côtes à défendre sur la mer Noire, peut légitimement prétendre à la fermeture des détroits, et il y a

Digitized by Google

lieu de s'étonner qu'elle ne soit pas encore arrivée à faire fermer la mer Noire à tous les navires de guerre. Il n'en est pas moins vrai que l'intérêt que Nicolas prenait aux chrétiens orthodoxes était sincère, et qu'à partir de son règne, la conquête ne fut plus le seul mobile des entreprises russes contre la Turquie.

Mais il s'en tint au lien religieux et ne souleva pas la question de races, qui n'était pas encore mûre ; encore moins s'inquiéta-t-il des droits des peuples. Ce chevalier de la Sainte-Alliance poussait si loin son respect pour l'autorité légitime, qu'il refusa toujours le concours de corps francs recrutés parmi les peuples opprimés, ne voulant pas encourager, même à son profit, les révoltes des sujets contre leurs souverains. Il fit plus, il se déclara pour la Turquie contre Méhémet-Ali et adhéra à la quadruple alliance, alors que son intérêt eût dû le faire se ranger du côté de la France : mais Méhémet-Ali était un vassal révolté, et les principes autocratiques de Nicolas devaient le rallier à la cause du suzerain.

Ainsi agit-il dans cette fameuse campagne de Hongrie, si funeste pour la politique russe. Nous trouvons donc, dans la politique de Nicolas, un pêle-mêle de Sainte-Alliance, d'esprit de conquête et de protection des peuples chrétiens. Mais c'est cette dernière note qui forme la caractéristique de sa politique à l'égard de la Turquie.

Dans cette guerre d'Orient, commença à se dessiner la nouvelle phase dans laquelle entrait la politique autrichienne. Durant des siècles, l'Autriche avait lutté contre les Turcs, qui étaient arrivés au cœur de la monarchie autrichienne et deux fois avaient assiégé Vienne. Puis, peu à peu, au milieu d'alternatives de succès et de revers, le terrain perdu avait été regagné et l'Autriche était désormais assurée de la rive gauche du Danube. Durant trois quarts de siècle, la Russie avait été l'alliée naturelle de l'Autriche contre l'ennemi commun et notamment sous les règnes de Charles VI et de Joseph II. Mais désormais l'empire ottoman n'était plus à craindre. Il était devenu cet *homme malade,* au chevet

Digitized by Google

duquel les puissances se groupaient, prêtes à se disputer sa succession. L'Autriche convoitait sa part de cette riche proie, convoitise d'autant plus naturelle, que tout son passé historique devait la pousser à diriger ses efforts contre la Turquie. Le protectorat des sujets chrétiens de la Porte, qu'assumait Nicolas, contrecarrait ses plans; aussi n'hésita-t-elle pas à se déclarer contre lui, en dépit du service signalé qu'il lui avait rendu en 1849 par l'écrasement de l'insurrection hongroise : il n'y a pas de reconnaissance en politique. En occupant les principautés danubiennes, l'Autriche ne sortait pas des bornes de la neutralité, mais d'une neutralité malveillante. Elle obligeait ainsi les Russes à accepter le nouveau champ de bataille que leurs adversaires avaient choisi, en leur interdisant tout retour offensif, toute diversion. La colère fut telle à Saint-Pétersbourg lorsqu'on vit ainsi un allié, sur lequel on avait compté, se transformer en quasi-ennemi, que Jomini, à ce que l'on assure, proposa au tsar Nicolas de faire marcher la garde sur Vienne.

Dans cette guerre, le principal adversaire de la Russie fut l'Angleterre, défendant, non la Turquie, mais les intérêts de son commerce en Orient; la France, on le sait, obéissait à des préoccupations dynastiques. Désormais, l'Autriche se trouvera au premier plan, lorsqu'il s'agira de contrecarrer les desseins de la Russie.

Sous le règne d'Alexandre II, la question d'Orient entra dans une phase nouvelle, et ce non par la volonté du souverain, mais par une de ces poussées irrésistibles qui entraînent jusqu'aux souverains absolus. Elle se posait désormais sur le terrain des nationalités : c'est dire assez que le mouvement de l'Occident gagnait à son tour le monde slave.

Au début de ce siècle, après les excès de pouvoir d'un despote qui se jouait des hommes et des peuples, dans lesquels il taillait selon son caprice, une grande réaction devait se faire et se fit contre le système arbitraire de groupement, fruit de la conquête, qui avait régné jusque-là. Négativement, on peut dire que Napoléon a beaucoup aidé à l'éveil

Digitized by Google

des nationalités, d'autant plus que, broyant tout dans sa marche brutale, il avait renversé bien des barrières qui ne purent être relevées qu'en partie. En Espagne, il s'était heurté à une nation, et ce fut le premier choc qui l'ébranla; en Allemagne, il provoqua la formation du *Tugendbund*, qui fut le premier pas dans la voie de l'unité, si nous ne comptons pas le *Fürstenbund*, étouffé dans l'œuf par Frédéric II. — Par parenthèse, les Hohenzollern ont toujours été les plus grands adversaires de cette unité allemande qui devait se réaliser à leur avantage. — La première idée de l'unité italienne germa sur les ruines des petits États momentanément détruits; les Hongrois s'affirmèrent énergiquement lors de la campagne de 1810. La Sainte-Alliance ne réussit pas à étouffer le mouvement : la Grèce s'affranchit la première; après plusieurs tentatives, l'Italie conquit son unité; bientôt après, ce fut l'Allemagne.

Le monde slave s'ébranla à son tour. En 1848, l'ardeur avec laquelle Jellachich et ses Croates combattirent les Hongrois était puisée dans l'espoir que l'Autriche les affranchirait d'un joug détesté. Dans tous les pays slaves soumis à la couronne d'Autriche, le réveil de la vie nationale s'affirma d'abord par la littérature, puis prit de plus en plus une teinte politique. Croates, Serbes, Slovènes, protestaient contre l'hégémonie magyare; les Tchèques et les Moraves, contre la suprématie allemande; en Galicie, la question était plus complexe et les Ruthènes y formaient comme des sous-opprimés, ayant à lutter contre les Polonais, des Slaves qui font bande à part, pour une double raison historique et religieuse. Et tous ces peuples tournaient naturellement les yeux vers la Russie, leur parente de langue et de race, leur consœur en religion, que sa puissance désignait pour l'hégémonie.

D'ailleurs, une partie de la classe instruite de la Russie allait au-devant de ces aspirations. Les slavophiles, groupés autour d'Aksakof, de Katkof et autres, faisaient une active propagande en faveur des idées du panslavisme. Le gouvernement russe ne voyait pas précisément cette agitation d'un œil favorable, car les hommes d'État russes se sont générale-

Digitized by Google

ment distingués par leur servilisme à l'égard des cours d'Occident et n'ont jamais suivi qu'à contre-cœur une politique nationale. Pour qu'on ne nous accuse pas de parler à la légère, nous rappellerons qu'en 1812 l'entourage d'Alexandre penchait pour Napoléon, que la Prusse victorieuse et par conséquent devenue dangereuse pour la Russie n'avait que des amis à Saint-Pétersbourg; nous nous occuperons aussi plus loin de l'attitude de Chouvalof au congrès de Berlin. Donc, les slavophiles furent plus d'une fois l'objet de mesures de rigueur; mais comme, en définitive, ils n'avaient rien de factieux, on les laissa faire. Et il y eut des congrès panslavistes, où se cimenta l'alliance des nationalités de race slave, les Polonais toujours exceptés.

Les résultats ne tardèrent pas à se faire voir, lorsque, à la suite de l'insurrection de l'Herzégovine, éclata la guerre turco-serbe de 1876, et l'on vit bien à quel point cette éternelle question d'Orient avait changé de face. Autrefois, c'eût été prétexte au gouvernement à intervenir; ici, l'autorité ne bougea pas; ce fut le peuple qui se remua et finit par entraîner le gouvernement.

Dans l'intervalle, l'Autriche, alors sous la direction politique du comte Andraszy, avait pris les devants. Pour comprendre son action, nous avons besoin de revenir aux événements qui ont fait, pour cette puissance, de la question d'Orient une question de premier ordre.

Battue en 1866 par la Prusse, l'Autriche travailla tout d'abord à sa réorganisation intérieure. N'ayant pas cette unité de race qui fait qu'un pays survit aux plus grands revers, elle s'efforça de souder plus étroitement les diverses parties de la monarchie. La fédération s'indiquait naturellement, mais vu la difficulté de concilier les prétentions opposées dans les diverses provinces — Tchèques et Moraves d'un côté, Allemands de l'autre, en Bohême et en Moravie; Polonais et Ruthènes en Galicie — Hongrois d'un côté, Serbes, Croates et Slovènes, de l'autre; Roumains, d'un troisième, en Hongrie — on s'arrêta au système du dualisme, les Allemands prédominant dans une moitié de la

Digitized by Google

monarchie, les Hongrois dans l'autre. Et alors se fit cette grande réconciliation à laquelle François Deak donna son patronage. Ce n'était pas une solution, mais c'était un expédient qui assurait le présent. L'Autriche n'avait pas encore renoncé à toute velléité de revanche, mais les résultats foudroyants de la campagne de 1870 la contraignirent à accepter les faits accomplis, et elle conclut une alliance offensive et défensive avec son vainqueur naguère détesté.

M. de Bismarck n'avait pas regardé d'un mauvais œil l'œuvre de M. de Beust, bien que, dans l'intention de son auteur, elle fût dirigée contre l'Allemagne. Le prince, on le sait, n'a jamais été pangermaniste, et même après la fondation de l'empire d'Allemagne, il avait trop à faire à souder les divers éléments, assemblés par la force, pour pouvoir songer, même dans un avenir éloigné, à incorporer les huit millions d'Allemands autrichiens qui — à supposer que l'entreprise eût été facile — n'eussent pas manqué, avec l'aide de la Saxe, de la Bavière et du Hanovre, de disputer à la Prusse son hégémonie. Après avoir eu tant de peine à exclure l'Autriche de l'Allemagne, M. de Bismarck n'a jamais pu songer à l'y faire rentrer d'aucune manière.

Mais ces huit millions d'hommes de même race, qui eussent été si gênants incorporés à l'empire, devenaient précieux du moment qu'on les tenait dehors. Ils servaient de ciment à un amas de petites nationalités, et lorsqu'on eut ajouté au ciment allemand le ciment hongrois, on eut ainsi une agglomération de 37 millions d'habitants susceptible de graviter dans l'orbite allemande. Mais pour rendre l'alliance durable, il fallait être assuré contre toute velléité ultérieure de l'Autriche de ressaisir l'hégémonie en Allemagne, et pour cela, assigner un autre but à son activité. Aussi M. de Bismarck encouragea-t-il l'Autriche à chercher désormais en Orient une compensation au rôle qui lui était enlevé en Occident. Ceci devait amener un refroidissement avec la Russie, d'autant plus que les Hongrois, par le fait même de la réconciliation, apportaient, dans leurs bagages, la haine contre cette dernière puissance. Aussi voyons-nous l'empereur Alexandre II,

Digitized by Google

qui s'était tant réjoui des victoires de l'armée allemande, mettre son veto, en 1876, au projet que formait M. de Bismarck d'une nouvelle guerre contre la France, qui se relevait trop rapidement à son gré. Le tsar avait enfin compris ce qu'aurait de désavantageux pour la Russie l'écrasement d'une puissance qui pouvait faire contrepoids à l'Allemagne.

Donc, entrant dans son nouveau rôle de puissance slave, lorsqu'en 1875 éclata l'insurrection de l'Herzégovine, suivie de celle de Bosnie, l'Autriche, dont la politique étrangère était dirigée alors par le comte Andraszy, jugea l'occasion favorable pour intervenir, et prit l'initiative d'une démarche auprès de la Porte. Une circulaire, signée par l'Autriche, la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne, la France et l'Italie, invita la Turquie à opérer des réformes et à garantir la liberté religieuse de ses sujets chrétiens. La Porte ne répondit que par de vagues promesses, usa de moyens dilatoires. Elle était soutenue dans sa résistance par l'Angleterre qui, tout en se joignant aux autres puissances, engageait sous main le sultan à ne pas céder. Sachant que les représentations des autres puissances étaient d'ordre platonique, lord Beaconsfield ne craignait pas de braver la Russie; voyant que la diplomatie russe faisait preuve de la plus grande modération, vu les dispositions pacifiques de l'empereur Alexandre, il attribua cette attitude à la peur, et crut pouvoir se donner, sans courir de risques, le prestige d'avoir fait reculer la Russie. Ainsi les pourparlers cessèrent, sans que celle-ci eût pu même obtenir, satisfaction toute platonique, la signature d'un protocole, signalant le mauvais vouloir des Turcs; et les hostilités avec les insurgés, lesquelles avaient été suspendues par un armistice, reprirent de plus belle. Cependant la Russie ne bougea pas.

C'est alors qu'eurent lieu le meurtre des consuls de France et d'Allemagne à Salonique et ces horribles massacres de Bulgarie qui excitèrent à si juste titre l'indignation universelle. Les chanceliers d'Allemagne, d'Autriche et de Russie, réunis à Berlin, signèrent un mémorandum constatant l'impuissance et le mauvais vouloir de la Porte. Mais, tandis

Digitized by Google

que M. Gladstone sauvait au moins l'honneur du peuple anglais en protestant à la face de l'Europe contre les massacres de Bulgarie, lord Beaconsfield se rangeait du côté des égorgeurs et non seulement refusait de se rallier au mémorandum, mais encore envoyait une flotte dans la baie de Bezika, à l'entrée des Dardanelles. La Russie, cette fois encore, ne répondit pas aux provocations de l'Angleterre et lord Beaconsfield put croire qu'il avait atteint son but.

Ce furent la Serbie et le Monténégro qui vinrent au secours des insurgés en déclarant la guerre à la Turquie. Les Monténégrins, eux, ne faisaient que continuer à se montrer ce qu'ils avaient toujours été, les ennemis invétérés des musulmans. Quant aux Serbes, trompés par les défaites réitérées qu'une poignée d'insurgés avaient fait éprouver aux troupes turques, ils se crurent de taille à renverser l'empire des Osmans et à jouer, dans la péninsule des Balkans, le rôle du Piémont dans celle des Apennins; mais ce fut pour éprouver le même sort que celui-ci, lorsqu'il tenta de se mesurer seul avec l'Autriche.

Peut-être la Serbie comptait-elle entraîner la Russie par son initiative risquée; mais le tsar, ennemi de toute guerre, laissa les deux petits États serbes soutenir seuls cette lutte si inégale.

A défaut du tsar, l'opinion publique s'émouvait en Russie, et, dans toutes les classes de la société, il n'était question que des *frères* serbes qui se mesuraient avec les Infidèles. Les souscriptions affluaient de toutes parts, des milliers de volontaires partaient pour la Serbie, et un général russe, Tcherniaïeff, prenait la direction de l'armée serbe. Le gouvernement laissait faire, non par faiblesse, ni par suite d'une arrière-pensée, mais parce que, en dépit de son désir de garder la paix, il ne pouvait ne pas ressentir le contre-coup d'un mouvement aussi unanime. On a tort de croire que les gouvernements absolus soient inaccessibles aux émotions populaires : de proche en proche, elles gagnent leur entourage et arrivent ainsi jusqu'au souverain.

Tandis que les Monténégrins obtenaient des succès dont

Digitized by Google

leur petit nombre ne leur permettait pas de tirer grand parti, l'armée serbe, bientôt réduite à la défensive, était écrasée à Diouniche, le 29 octobre 1876. Alors le tsar intervint pour épargner à la Serbie les horreurs d'une invasion, et un armistice fut conclu. Le 2 mars 1877, la Serbie signait une paix assez dure, mais le Monténégro victorieux ne voulut pas se laisser traiter de même, de sorte que, en dépit des menaces de la Russie, la Porte reprit les hostilités. Le 24 avril, le tsar déclarait la guerre à la Turquie.

Cette fois, ce n'est plus seulement en qualité de protecteurs des chrétiens que les Russes franchirent le Danube; si ce lien religieux était invoqué vis-à-vis des Roumains, on n'appelait plus autrement les Bulgares que du nom de *frères*, comme il en avait été des Serbes l'année précédente. Il se forma des corps de volontaires bulgares, ce à quoi Nicolas s'était jadis opposé, et un de leurs bataillons rivalisa d'héroïsme avec les troupes russes, en ces trois jours mémorables où 3,000 hommes soutinrent les assauts désespérés des 50,000 soldats de Suleïman-Pacha, qui voulait forcer le défilé de Chipka.

Les Russes commirent la même faute que les Serbes en s'exagérant la faiblesse de l'empire turc et en entrant en lice avec des forces insuffisantes. L'armée turque venait précisément d'être réorganisée par un grand homme de guerre, Hussein-Avni-Pacha, qui, malheureusement pour son pays, fut assassiné quelques mois avant l'ouverture des hostilités. En attendant l'arrivée des renforts, la grande puissance du Nord fut heureuse d'accepter le concours des Roumains.

Cependant, la Turquie restait isolée; l'Autriche tenait d'autant moins à venir au secours de l'homme malade que l'échec des Russes lui faisait prévoir une longue guerre à la suite de laquelle elle n'aurait pas de peine à se faire adjuger une riche part des dépouilles. Quant à l'Angleterre, le système de recrutement de son armée la rend désormais impuissante dans toute guerre européenne où des masses énormes sont mises en mouvement, et elle ne se souciait pas de détourner la colère du colosse russe sur ses possessions de

Digitized by Google

l'Inde. C'est alors que l'on vit clairement que la politique bruyante de Beaconsfield n'était faite que de puffisme. Il n'avait pas craint de provoquer la Russie, aussi longtemps qu'il croyait pouvoir le faire impunément; la guerre déclarée, il se contenta de faire des démonstrations auxquelles nul ne prit attention : les promenades des escadres britanniques, le transport de troupes indiennes dans l'île de Malte, ne servirent de rien à la Turquie, mais elles lui coûtèrent l'île de Chypre, un prix que le ministre anglais mit à des services qui ne furent pas rendus.

Une fois les renforts arrivés, les succès de l'armée russe furent véritablement foudroyants, et elle était aux portes de Constantinople avant que les puissances eussent eu le temps d'aviser. Mais le tsar, qui n'avait déclaré la guerre qu'à contre-cœur, avait hâte de conclure la paix, dont les préliminaires furent signés à San-Stéphano.

Et il se trouva tout à coup qu'il n'y avait rien de fait et que ce traité devait être soumis à l'approbation des puissances. Comment celles-ci, qui n'avaient pas osé agir quand la Russie était tenue en échec par la Turquie, pouvaient-elles espérer l'arrêter quand elle avait brisé les forces de sa rivale? Et cependant le vainqueur se soumit à ces exigences ; on parvint à faire accroire à l'empereur qu'un refus serait le signal d'une nouvelle guerre, et il voulait la paix à tout prix.

Au congrès de Berlin, la Russie se trouva isolée, alors que, au congrès de Paris, elle n'avait trouvé devant elle que des amis, les Anglais exceptés. M. de Bismarck faisait le désintéressé; il n'était, suivant sa propre expression, qu'un « honnête courtier » qui ne demandait aucune rémunération pour son entremise bienveillante; mais il était intéressé dans le jeu de l'Autriche. Lord Beaconsfield et le comte Andraszy se posaient ouvertement en adversaires de la Russie. La France, par une de ces fautes dont fourmille son histoire diplomatique, s'était fait représenter à la conférence, alors que, par son absence, elle aurait donné beaucoup mieux à sentir combien elle était nécessaire à l'équilibre européen; d'ailleurs, sa dignité seule eût dû l'engager à s'abstenir.

Digitized by Google

Et par qui se faisait-elle représenter? Par un anglophile, de sang anglais, M. Waddington, qui, de plus, est loin d'être un Talleyrand. Il ne tarda pas à devenir l'instrument docile des deux meneurs du congrès, sympathisant avec lord Beaconsfield et se laissant prendre aux flatteries de M. de Bismarck, qui témoignait d'une vive admiration pour le génie absent de M. Waddington. Et cependant il eût été digne de la France morcelée de protester contre le morcellement de la Bulgarie.

L'Italie, qui s'était si bien trouvée du congrès de Paris, fondait de grandes espérances sur celui de Berlin. Le comte Corti y arriva, à ce qu'on dit, avec l'illusion qu'il pourrait bien en rapporter l'Istrie et le Trentin, sauf à l'Autriche à se dédommager ailleurs, ou tout au moins quelque morceau de l'Albanie, sur laquelle l'Italie a des prétentions, on ne sait pourquoi. — Après tout, l'Albanie n'a-t-elle pas fait partie de l'empire romain? — Donc, le comte Corti était décidé d'avance à tout accepter, dans l'espoir d'une récompense qui, hélas! ne vint pas.

Et, pour comble, parmi les adversaires de la Russie se trouvèrent... ses propres délégués. Le prince Gortschakof ne figurait là que pour mémoire, vu son grand âge; tout reposait sur son collaborateur, le comte Pierre Chouvalof, ambassadeur de Russie à Londres. Arrêtons-nous sur cette figure, qui peut être considérée comme le type de toute une catégorie d'hommes d'État russes. Le *Novoïé Vrémia*, dans un article nécrologique qu'il lui consacrait récemment, le caractérise ainsi :

« C'était un admirateur des institutions anglaises, mais exclusivement au point de vue des ultras du parti tory; dans ces institutions, ce qui lui plaisait, c'était le rôle joué par l'aristocratie, en même temps que la méfiance avec laquelle on accueillait toutes les innovations. Le comte Pierre Chouvalof n'appréciait nullement l'entraînement réformateur qui s'était emparé de notre société après la guerre de Crimée, et il était à la tête des adversaires de l'émancipation des serfs. »

Cet admirateur des institutions anglaises qui s'oppose à

Digitized by Google

l'émancipation des serfs, c'est étrange, n'est-ce pas? Eh bien, en Russie, plus un homme d'État se déclare admirateur de l'Occident, plus vous pouvez être certain qu'il sera réactionnaire chez lui. C'est que, voyez-vous, les Occidentaux sont gens civilisés, tandis que les moujiks, il n'y a que le knout pour les faire marcher!

Disons, pour compléter le portrait, que le comte Chouvalof avait été, durant sept ans, de 1866 à 1873, le chef des gendarmes ou de la *troisième division*, autrement dit la police secrète, qui forme, en Russie, un pouvoir égal, sinon supérieur, à celui de l'empereur, qu'elle domine en grossissant les dangers réels, et en en créant, au besoin, de chimériques. Donc, pendant sept ans, le comte Chouvalof avait été le Torquemada de cette inquisition laïque, si funeste à la Russie, qui lui doit, par surcroît, le nihilisme.

Si nous insistons là-dessus, c'est pour montrer que si le comte Chouvalof était le contraire d'un chauvin ou seulement d'un patriote, ce n'était certes pas par des considérations humanitaires.

Il défendit si mal les intérêts de la Russie, que le prince de Bismarck put déclarer qu'il s'était lui-même étonné des stipulations du congrès, mais qu'il eût été ridicule d'exiger de lui qu'il se montrât « plus Russe que les Russes eux-mêmes ».

Disons d'abord qu'à première vue, le congrès de Berlin semble avoir ratifié toutes celles des conditions du traité de San-Stéphano qui étaient plus particulièrement favorables à la Russie: la contribution de guerre, la cession de Kars et de Batoum en Asie Mineure, la rétrocession de cette partie de la Bessarabie qui lui avait été enlevée par le traité de Paris. Encore cette dernière concession ne devait-elle pas être exempte de machiavélisme, car ce trait d'ingratitude était en même temps un acte impolitique qui devait aliéner pour longtemps à la Russie les Roumains si mal payés de leurs concours, et pour lesquels l'acquisition de la Dobrudja n'était pas même une compensation pour ce qu'ils perdaient.

Mais l'effet moral de la campagne était en grande partie

Digitized by Google

manqué, car c'était en faveur des populations slaves de la péninsule que la Russie avait tiré l'épée. Or, on limitait la Bulgarie aux Balkans, sauf le district de Sophia, et l'on rendait aux Turcs cette partie même de la Bulgarie qui avait le plus souffert des vengeances turques, entre autres Kasanlyk, où tous ceux qui n'avaient pas fui à temps avaient été massacrés. La Serbie ne s'augmentait que du pachalik de Niche (Nissa) et se voyait refuser la Vieille-Serbie, qu'elle convoitait avant tout comme le berceau de sa race. Le Monténégro était en apparence un peu mieux traité, mais une partie de ce qu'il obtenait étant revendiquée par les Albanais, il se passa des années avant qu'il entrât en possession. En outre, il devait renoncer à l'Herzégovine. En revanche, les Grecs, qui s'étaient tenus cois, obtenaient la Thessalie et une rectification de frontières assez importante en Épire. Il y avait là un élément antagonique aux Slaves qu'il fallait encourager.

L'Angleterre s'était déjà fait céder Chypre par la Turquie. Elle avait en outre obtenu une promesse — qui ne fut pas tenue — que la Russie arrêterait sa marche envahissante dans l'Asie centrale.

L'Autriche, *felix Austria,* s'était fait adjuger la part du lion : l'*occupation* de la Bosnie et de l'Herzégovine. Cet euphémisme était-il destiné à ménager les susceptibilités de la Turquie ou à endormir les méfiances des Hongrois, peu soucieux de voir s'augmenter la population slave déjà prépondérante dans les deux moitiés de la monarchie, c'est ce que nous ne nous permettrons pas de décider : peut-être faudrait-il admettre les deux motifs *ex æquo*.

Quant à « l'honnête courtier », il devait bénéficier largement des succès de la politique autrichienne.

Cependant, l'empereur Alexandre, après ce grand effort de la guerre, retombait plus que jamais dans cette politique de la Triple-Alliance, une espèce de Sainte-Alliance orientale, et ce pour les mêmes motifs que son père Nicolas et son oncle Alexandre Ier. Il luttait alors contre le nihilisme, sous les coups duquel il devait finir par succomber. Il

Digitized by Google

s'agissait bien du testament de Pierre le Grand! L'extradition du conspirateur Hartmann tenait alors plus de place dans ses préoccupations que les questions d'un ordre politique plus relevé; et au lieu du panslavisme, c'était le panextraditionisme qu'il poursuivait. Son fils et successeur, au milieu des difficultés et des périls de ses débuts, parut un instant devoir suivre la même voie que son père. Et comme, depuis la fin de la guerre de Turquie, la Russie s'enfonçait toujours plus avant dans l'Asie, on put croire un moment que la Russie tendait à acquérir la suprématie en Asie et se désintéressait de l'Europe. L'Autriche apparaissait comme l'héritière de sa politique orientale.

La Bosnie et l'Herzégovine furent occupées, non sans une vive résistance armée, à laquelle la population musulmane ne fut pas seule à prendre part. La Serbie ne tarda pas à être comprise dans la sphère d'attraction de l'Autriche, de laquelle, d'ailleurs, elle dépend économiquement, pour l'écoulement de ses produits agricoles. L'Autriche trouva dans le prince Milan un collaborateur d'autant mieux disposé que, d'un côté, ses continuels besoins d'argent lui rendaient précieux les subsides de l'Autriche, et, de l'autre, ses allures despotiques l'obligeaient à chercher au dehors un appui contre ses propres sujets. Enfin, on flatta sa vanité par l'octroi de ce titre de roi qu'il ambitionnait depuis longtemps et que le général Tcherniaïef lui avait vainement décerné. Dès lors, la Serbie devint vassale de l'Autriche, et prit en tout le mot d'ordre à Vienne. Les patriotes les plus ardents furent, ou bien mis à mort comme le colonel Markovitch, ou bien exilés, comme Pachitch et l'archevêque Mikhaïl. Ristitch et les hommes de son parti furent tenus à l'écart du pouvoir et, après une insurrection sauvagement réprimée en 1883, le roi gouverna comme il voulut en se couvrant d'un ministère réactionnaire, tiré du parti qui s'intitule progressiste, par antiphrase, sans doute.

L'Autriche s'intéressait beaucoup aux chemins de fer serbes; on se hâta de les construire, et on poussa la condes-

Digitized by Google

cendance jusqu'à traiter sur les indications, nous dirions presque les injonctions de la cour de Vienne, avec cette société Bontoux que ses malheurs ont rendue célèbre, et qui fit payer bien cher son quasi-impérial concours.

Et ainsi, par la Serbie d'un côté, par la Bosnie et l'Herzégovine de l'autre, l'Autriche se trouva reliée avec Salonique, où elle s'installe économiquement, en attendant qu'elle le fasse politiquement. N'ayant qu'une issue fort restreinte du côté de l'Adriatique, elle aspire à s'étendre à l'aise le long des bords de la mer Égée.

Pour mieux se rapprocher du but, l'Autriche a plus d'une fois sondé le terrain — elle l'a fait tout dernièrement encore — à Constantinople, à l'effet d'*occuper* le sandjak de Novi-Bazar, ce qui, par surcroît, isolerait complètement la Serbie du Monténégro. Mais la Porte a fait la sourde oreille.

En Roumanie, grâce à la faute des Russes, les choses allaient d'autant mieux que le roi est un Hohenzollern. Durant dix ans, le ministre Bratiano prit le mot d'ordre à Berlin et à Vienne, à Berlin surtout.

La Bulgarie était le seul pied-à-terre qui restât à la Russie ; cela aussi lui fut enlevé et le prince Alexandre se déroba à son tour à l'influence russe. Seul, le Monténégro restait fidèle, mais son peu d'étendue et sa situation écartée ôtaient toute signification à son concours.

Cependant « l'honnête courtier » prenait une large part aux bénéfices de l'entreprise. Tandis que l'Autriche en a la gloire en même temps que les risques, l'Allemagne recueille la plus belle partie des profits. Ainsi ses produits ont presque complètement évincé ceux de l'Autriche en Roumanie. Les premiers trains qui arrivèrent à Salonique y amenaient déjà plus de marchandises allemandes que d'autrichiennes. En Serbie, en Bulgarie même, son commerce fait des progrès. Enfin, à Constantinople, où l'influence de l'Autriche est nulle, l'Allemagne fait entendre une voix autorisée et les officiers et les fonctionnaires allemands y pullulent.

Mais toute cette invasion se fait sous le couvert de l'Autriche, et celle-ci a pu croire, pendant un certain temps,

Digitized by Google

qu'elle était devenue l'héritière incontestée de l'*homme malade*.

Dans l'entre-temps, l'empereur Alexandre III s'était affermi sur son trône et les nihilistes, atteints d'une série de catastrophes, ne faisaient plus parler d'eux. D'un autre côté, les difficultés avec l'Angleterre, à propos de l'Afghanistan, avaient été aplanies et la Russie avait de nouveau les mains libres du côté de l'Europe. Dès lors, tout changea de face, et s'il était encore question de la triple alliance, c'est que l'Italie — faute de mieux — avait remplacé la Russie dans les plans de M. de Bismarck. De plus en plus, on parlait d'un rapprochement entre la Russie et la France, et, à défaut d'entente formelle entre les gouvernements, les citoyens des deux pays saisissaient toutes les occasions de fraterniser. D'ailleurs, même lorsque le tsar était engagé dans la triple alliance, les manifestations contraires n'avaient pas manqué; on se souvient, entre autres, du toast retentissant du général Skobelef.

La révolution de la Roumélie orientale, qui proclama sa réunion avec la Bulgarie, servit de prétexte à la Russie pour opérer sa rentrée sur la scène d'Orient. Cette réunion aurait dû obtenir son approbation, puisqu'elle défaisait l'œuvre du congrès de Berlin pour en revenir à San-Stéphano. Cependant la Russie se montra hostile, parce que le bienfait, ne venant pas d'elle, devait achever de ruiner son influence. Aussi, tandis que l'Autriche poussait contre la Bulgarie son vassal Milan, la Russie encourageait-elle la Porte à faire rentrer les Rouméliotes dans l'obéissance. Mais celle-ci s'abstint prudemment, sachant qu'à toute complication, c'était elle qui courait le plus de risques. Après la défaite des Serbes, l'Autriche et l'Allemagne se gardèrent bien de tenir rigueur au prince Alexandre, en raison même de l'hostilité de la Russie. Celle-ci alors, ne voulant pas intervenir directement, agit par le moyen d'un groupe de mécontents bulgares, dirigés par Zankof, qui avait été emprisonné, puis exilé par le prince Alexandre. Le prince fut enlevé par les conjurés

Digitized by Google

dans les circonstances que l'on se rappelle. Rappelé par ses sujets, il manqua de cœur et, après avoir en vain imploré son pardon du tsar, il abdiqua. Les Bulgares nommèrent alors Ferdinand de Saxe-Cobourg, qui a réussi jusqu'à présent à se maintenir. Mais le seul fait que la Russie est hostile à un prince qu'elle n'a pas choisi, rend sa position précaire, aucune puissance n'ayant osé le reconnaître, bien qu'il soit un candidat agréable aux deux empereurs.

Longtemps le bruit a couru que la Russie interviendrait; on parlait de troupes massées à la frontière, et l'Autriche prenait des mesures en conséquence; mais la Russie se garderait bien de brusquer les choses lorsque le temps agit en sa faveur; il suffit de laisser se dérouler les conséquences de l'influence autrichienne, dont tous les efforts ne peuvent aboutir qu'à jeter les populations balkaniques dans les bras de la Russie. En effet, l'Autriche a beau faire, elle sera toujours, de par les Allemands et les Hongrois qui prétendent à l'hégémonie, une puissance antislave et, de plus, son catholicisme ultramontain ne contribue pas peu à lui aliéner les populations. Elle a déjà bien de la peine à tenir en bride ses propres Slaves, comment parviendrait-elle à se concilier ceux de la péninsule? L'empereur François-Joseph a tenté de rallier les Slaves autrichiens en appelant au pouvoir le ministère Taafe, qui s'est appuyé sur ceux-ci en même temps que sur les conservateurs et est parvenu à tenir en échec les libéraux allemands. Ainsi, il a réussi à décider les députés tchèques à siéger de nouveau au Reichsrath; et les Polonais ont prêté leur appui au ministère. Mais les Tchèques ne se déclarent pas satisfaits et demandent le rétablissement de la couronne de Saint-Wenceslas, autrement dit une autonomie au moins aussi complète que celle de la Hongrie. En Galicie, les Ruthènes murmurent, tandis que les Polonais conçoivent des espérances qui pourraient causer à l'Autriche de graves embarras avec les pays voisins. Cependant les Allemands sont exaspérés et les plus exaltés se réclament de l'empire d'Allemagne. Un instant, on craignit que la présence de Guillaume II à Vienne ne donnât lieu à une ovation antidynastique.

Digitized by Google

Une fédération où toutes les nationalités eussent des droits égaux — la seule solution logique — est impossible, car elle provoquerait une révolution chez les Allemands et les Hongrois. Donc, l'Autriche doit se contenter de donner chez elle, aux Slaves, des satisfactions qui ne les satisfont pas, tout en mécontentant les Allemands, tandis qu'en Hongrie, elle est obligée de laisser les Magyares asservir à leur gré Slaves et Roumains. Dans cette situation, si même l'Autriche parvenait momentanément à accaparer la plus grande partie de la péninsule, elle n'aurait fait qu'ingérer de nouveaux germes de destruction.

Combien le gouvernement autrichien est peu sympathique aux Slaves, on le vit bien lorsque, deux ans après l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, éclata, dans ces deux provinces, une insurrection générale qui ne fut réprimée qu'avec peine. La cause immédiate avait été l'introduction du service militaire : on se rappelle que la même raison provoqua, il y a vingt ans, un soulèvement des Bocchèses (Cattaro), qui dictèrent, en quelque sorte, leurs conditions à l'Autriche. Mais les nouveaux sujets de cette puissance avaient d'autres griefs : la pédante et inquisitoriale bureaucratie autrichienne leur paraissait plus lourde encore que le despotisme patriarcal des Turcs, puis les missionnaires catholiques, qui s'étaient abattus sur cette nouvelle terre ouverte à leurs prédications, et appelaient à leur aide la pression administrative, froissaient profondément les convictions orthodoxes des annexés. On les a soumis, mais il est bien certain que, pour eux, le *Schwabe* restera aussi détesté que le *Tedesco* l'était de l'Italien.

En Serbie, un coup de théâtre, l'abdication de Milan, est venu révéler ce qui couvait sourdement depuis des années; malgré leur nature pacifique, les Serbes trouvaient de plus en plus intolérable le joug que leur roi faisait peser sur eux; la guerre fratricide de Serbie, suivie de son scandaleux divorce, avait rempli la coupe. Il avait beau avoir eu recours à la pression la plus éhontée, les dernières élections ne lui avaient amené que des adversaires. Le tyranneau

Digitized by Google

n'aurait pas regardé à un coup d'État de plus, mais il n'eût trouvé personne pour lui servir d'instrument. S'étant fait l'agent de l'étranger, il se trouva étranger dans son propre pays. Il n'attendit pas que quelque soulèvement appelât Karageorgevitch, et il abdiqua en faveur de son fils. Avec lui cessait le protectorat de l'Autriche sur la Serbie. Ce n'est pas que les régents osassent se permettre une démarche directement hostile à l'Autriche, mais leur sympathie n'est pas de ce côté-là ; le rappel de l'archevêque Mikhaïl et le retour prévu de la reine Nathalie montrent assez que la Russie a retrouvé toute son influence en Serbie.

Et comme pour justifier le proverbe : « Un malheur ne vient jamais seul », voici que les affaires se gâtent en Roumanie. Le ministre Bratiano qui, durant dix ans, avait fait les affaires du roi Charles (grand acquéreur de domaines, par parenthèse), de l'Allemagne et de l'Autriche, bien plus que celles de la Roumanie, tombe honteusement et les Chambres votent sa mise en accusation comme concussionnaire; le ministère Carp, qui lui succède, et qu'on soupçonne d'avoir secrètement adhéré à la triple alliance, ne se maintient que quelques mois, et voici le roi obligé, quoi qu'il en ait, de confier le pouvoir à M. Catargi, que l'on considère comme sympathique à la Russie. Le ton des feuilles d'opposition avait tellement monté dans ces derniers temps, qu'on doit en augurer que le roi n'avait d'autre alternative que de « se soumettre ou de se démettre ».

Les Roumains sont revenus insensiblement de l'irritation que leur avait causée l'ingratitude de leur alliée : si la Russie leur a enlevé une province, ils ont vu l'Allemagne s'installer chez eux en maîtresse, ce qui est bien pis. D'ailleurs, tandis que 800,000 Roumains, tant dans le territoire cédé que dans la Bessarabie d'avant 1878, sont sujets de la Russie, plus de 2 millions sont soumis à la Hongrie : il y a donc plus à revendiquer de ce côté.

Sans doute, tous ces petits peuples de la péninsule préféreraient être maîtres de leurs propres destinées, plutôt que d'avoir à « combattre pour le choix des tyrans ». Mais cela

Digitized by Google

étant impossible, ils préféreront l'influence russe à l'influence austro-allemande, cette dernière se traduisant avant tout par un asservissement économique, ce dont la Russie est incapable. Ensuite, ce qui semblera un paradoxe, la Russie est moins oppressive, même au point de vue politique. Nous aurons l'occasion d'en reparler : nous citerons seulement en passant la Pologne jusqu'en 1830, les provinces baltiques jusqu'en ces derniers temps, la Finlande encore actuellement.

La meilleure solution serait une fédération de tous les peuples de la péninsule, mais jusqu'à présent les rivalités ont été si vives entre eux, qu'une prochaine réalisation de cette idée n'est pas à prévoir.

Donc, voici où en est actuellement la question : la Russie est plus influente que jamais dans la péninsule, et à l'ancienne rivalité de l'Angleterre s'y est substituée la rivalité de l'Autriche, beaucoup plus intense encore. L'Autriche est, d'ailleurs, menacée sur son propre terrain par le panslavisme qui voit dans la Russie la libératrice du joug allemand et hongrois. Les Magyares, qu'inspirent à la fois et leur haine pour les Russes et la crainte de voir leurs sujets slaves s'affranchir, poussent l'Autriche à agir vigoureusement, tandis que M. de Bismarck, qui ne se soucie pas d'une guerre avec la Russie, qui même, si c'était possible, troquerait volontiers l'alliance autrichienne contre l'alliance russe, agit comme modérateur. Cependant, comme il entre dans ses vues de porter les efforts de l'Autriche vers le sud, pour lui ôter toute velléité de lui disputer l'hégémonie allemande, il ne peut complètement se désintéresser de la question d'Orient ; de là, l'allure inquiète de sa politique, ses avances à l'Angleterre, ses offres secrètes d'alliance à des puissances de second et de troisième ordre.

La question d'Orient est donc au premier plan plus que jamais, et elle menace la paix de l'Europe bien plus encore, selon nous, que l'hostilité de la France et de l'Allemagne.

Eugène Hins.

Digitized by Google

BANG[1]

V

« Ah! dit à Maxime un de ses amis, qui s'occupait de physiologie comparée et qui lui avait demandé le corps de Bang pour voir ce qu'il avait dans la cervelle, je te l'avais dit : « Cette bête, tu essayes de l'arracher à ses instincts féroces, elle finira tout de même par retomber dans le mal héréditaire et fera des siennes ». Tu n'as pas voulu me croire parce que tout homme de science que tu es, tu te laisses égarer encore par ton imagination.

Quel beau thème à amplification de rhétoricien nous avons eu à l'époque où il te sauvait la vie! Aujourd'hui que tu l'as assommé pour montrer jusqu'où va ta gratitude, tu exaltes cette même amitié en proclamant que Bang ne voulait pas de partage dans ton affection. Tous ces beaux sentiments que vous autres prêtez à ces animaux et qui vous font dire que ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien, nous qui les connaissons d'une manière intime et qui fouillons dans leurs lobes et leurs viscères comme les anciens augures, non pour y découvrir l'avenir, mais la vérité, nous prétendons que tous ces beaux et grands sentiments, chez le chien, ont leur siège dans l'estomac.

— Quelle horreur!

— Quand Bang t'a sauvé aux Alpes — je ne parle pas des autres, car il ne songeait qu'à toi, — pourquoi l'a-t-il fait?

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 mai 1889.

Digitized by Google

Pardi ! parce qu'il ne voyait en toi que son père nourricier. Hier, c'était encore le même sentiment qui le guidait quand il étranglait ce chien que tu avais caressé. Que craignait-il, en effet? D'être obligé de manger à deux dans la même écuelle. C'est pour cela qu'il a voulu supprimer l'autre. Ce sentiment se nomme la jalousie. C'est le même qui arme le bras de l'amant ou du mari trompé, et pour quel motif? Pour n'être pas à deux...

— Suffit ! Je connais la théorie.

— Mais trouve-moi, pour me combattre, des arguments qui vaillent mieux que les miens. Un disciple de Gall ou de Lavater eût aisément prouvé, à la simple inspection de son cervelet, que Bang avait l'organe de la combativité développé à un très haut degré, et que le gros bourrelet qui règne un peu en arrière du contour supérieur de l'oreille trahissait des instincts de destructivité. Mais c'est là vieux jeu, on ne croit plus à cette doctrine. Nous avons mieux aujourd'hui. Mais examinons d'abord les faits. Nous nous trouvons en présence, non d'un meurtre simple, mais d'un assassinat commis avec ruse et préméditation. Le jour même où tu caressais son rival, tu as dû hypnotiser en quelque sorte Bang pour l'empêcher de se jeter sur sa victime. La nuit, qui porte d'ordinaire conseil, l'a affermi dans la détestable résolution que lui inspirait sa rage de destruction. Il a dissimulé, il s'est dérobé à ton attention pour pouvoir, au moment opportun, tomber comme un éclair sur son rival. Et, comme s'il avait connu l'anatomie, sans hésiter, du premier coup, il l'attaque à l'endroit même où ses puissantes mâchoires, en se rejoignant, intercepteront le souffle de la vie : la strangulation, l'asphyxie immédiate, voilà ce qu'il veut d'une façon sûre et décisive.

Et où a-t-il appris cela, lui dont le premier essai est un coup de maître? car, avoue-le, si ta canne ne l'assommait, c'en était fait de l'autre.

— D'accord !

— Où l'a-t-il puisée, cette sûreté de l'attaque? Parbleu, dans sa race ! Regarde-moi la structure de cette tête : c'est à la longue, après combien de générations qu'elle s'est faite ainsi !

Digitized by Google

C'est le fruit d'une longue adaptation. Chez Bang, elle a, d'une oreille à l'autre, 14 centimètres; de la nuque aux naseaux, 17; la circonférence de la tête à la base de l'oreille mesure 525 millimètres. Un museau qui a 295 millimètres de circonférence et qui est armé de deux puissantes mâchoires, que voulez-vous qu'il fasse, sinon étrangler et déchirer? Cette mâchoire inférieure qui avance, ce farouche prognatisme, que signifie-t-il? Ces dents en crochets, que demandent-elles? Elles se délectent d'avance à l'idée de la proie qu'elles vont tenir et qu'elles ne lâcheront plus, une fois tenue. Ces yeux ronds qui fascinent avant la lutte, exprimeront-ils jamais la douceur et des idées de paix? Ce corps court et ramassé, s'appuyant sur des jarrets d'acier et qui s'élance en forme de boulet sur l'adversaire, n'est-il pas merveilleusement fait pour la lutte et le carnage?

Quelle singulière prétention, dès lors, que la tienne de ramener un être naturellement féroce à l'état de terre-neuve, voire de simple roquet, comme si l'on savait, en quelques années, détruire l'effet obtenu par les habitudes de milliers de générations de bulldogs dont le caractère a toujours été tourné vers la férocité, soit par eux-mêmes, dans un but de conservation, soit par l'homme, pour sa défense personnelle.

Bang, en agissant comme il a fait, est resté dans son rôle; toi, en le tuant, tu es sorti du tien et tu mérites, outre le nom d'ingrat, celui de cynicide, sans avoir, comme moi et mes pareils, l'excuse d'éclairer les hommes par des expériences *in anima vili*.

Je te remercie néanmoins de m'avoir fourni, en Bang, un sujet d'étude rare et précieux; tu trouveras bientôt mes conclusions dans un des prochains bulletins de l'Académie des sciences. »

VI

Voyons ce que la fameuse scène où périt Bang produisit sur l'imagination et le cœur de Jeanne.

La pauvre fille, en rentrant chez elle, raconta à sa mère la

Digitized by Google

lutte palpitante dans laquelle Diane faillit perdre la vie, mais elle ne dit pas combien les différents incidents de la lutte avaient troublé profondément son cœur et occupaient sa pensée, malgré tout ce qu'elle faisait pour s'en distraire. La rapidité avec laquelle tout s'accomplit, ses regards suppliants jetés à cet homme au milieu de sa détresse, la foudroyante spontanéité du sacrifice qu'il lui fit de l'être auquel il devait de vivre encore, la sincérité de sa douleur, une fois le sacrifice accompli, la dignité de son langage, cette raison de la jalousie de Bang qui n'admettait pas de tiers dans l'amitié de son maître, dite d'un ton qui disculpait la pauvre bête et qui prouvait qu'il était convaincu qu'une profonde affection ne doit pas admettre de tiers, les paroles qu'elle avait prononcées en le quittant, ce regard qu'il lui avait jeté et dont elle n'avait jamais trouvé l'expression dans les yeux d'aucun autre homme, tout cela, jusqu'aux caresses données à Diane, origine de la rivalité et de la lutte, obsédait sa pensée et, il faut l'ajouter, remuait profondément son cœur.

Pendant qu'elle jouait un nocturne de Chopin et qu'elle rendait d'une manière distraite la musique énervante et maladive du maître, ses doigts s'arrêtèrent soudain pour couvrir ses yeux remplis de larmes.

Sa mère, étonnée de cette interruption, en demanda la cause.

« Vous comprenez, maman, ce que père aurait pensé de moi, si Diane avait péri sous mes yeux.

— Mais, mon enfant, il n'aurait pu t'en rendre responsable. D'ailleurs, elle vit.

— Cette scène m'a complètement brisée. Je ne ferai rien de bon aujourd'hui.

— Je te comprends, mon enfant. Une nuit de sommeil réparera cela. »

Jeanne se coucha, en effet, très tôt, ce jour. Et la jeunesse, dans cette lutte du sommeil et de la pensée, triompha d'abord; mais vers le milieu de la nuit, comme si elles eussent guetté son réveil, les mêmes images, les mêmes idées, l'assaillirent avec une force nouvelle et avec cette exagération que la nuit prête à tout ce que nous méditons.

Digitized by Google

Ah! le plan si sage qu'elle s'était tracé d'une vie utile, bien remplie, où le devoir s'alliait si bien avec les plaisirs d'un genre élevé, ce plan allait-il être sapé par des espérances nouvelles, suivies de mécomptes qui rendraient plus difficile la tâche vaillamment acceptée d'abord? Non, il valait cent fois mieux fermer la porte à toutes ces vaines illusions et écarter les pensées qui les faisaient naître! Toutes ces déductions de faits accidentels auxquels elle donnait une valeur intentionnelle étaient le produit d'un amour-propre trop prompt à se nourrir de chimères et qui n'avait pas encore été assez désabusé!

Quoi de plus ordinaire que de voir un homme caresser un chien qui passe et qui séduit par sa beauté?

Tuer un chien qui vous a sauvé la vie n'est pas chose ordinaire, à la vérité, mais lui-même n'avait-il pas déclaré qu'il n'avait eu que le dessein de l'étourdir?

Quant au regard qu'il lui avait jeté lorsqu'elle l'assura d'une reconnaissance éternelle, elle y mettait une expression qui n'existait, sans doute, que dans sa propre imagination! Et elle fermait les yeux comme pour éloigner tout ce qui pouvait troubler son sommeil dans le présent et son repos dans l'avenir. Hélas! elle eut beau fermer les yeux, le sommeil ne revint pas plus que le repos.

Quand, le lendemain, elle reprit le chemin de Cointe, et qu'elle arriva au lieu de la scène, son cœur, malgré toutes les promesses de calme qu'elle s'était faites à l'avance, eut d'étranges palpitations, non pas au souvenir de la scène même, mais à la vue de l'homme qui y avait joué un rôle inoubliable.

Elle salua et se sentit rougir; sa démarche, si franche naguère, perdait de sa fermeté; tout son être était frémissant et troublé.

Maxime n'était pas moins ému. Lui qui s'était demandé si cette femme, qu'il avait vue naguère passer indifférente et superbe, allait continuer son chemin sans le regarder, non seulement elle le saluait, mais en saluant, ses traits s'étaient couverts de la plus charmante confusion.

Digitized by Google

Ce ne fut pas tout. Diane, qui avait reconnu son sauveur, courut à lui, lui lécha les mains, sauta autour de lui, lui donna les marques du plus vif attachement. A ses jappements joyeux, sa maîtresse se retourna et ne fut pas peu surprise du spectacle que lui offrit Diane, occupée, autour de Maxime, à donner et à recevoir des caresses. Ce spectacle la fit sourire. Ce sourire n'échappa point à Maxime : il éclairait la figure naguère si sévère de Jeanne d'une lumière qui lui parut divine.

Le chien, voyant sa maîtresse se retourner, ne sut auquel des deux donner. Il eût voulu être à côté d'elle et ne pas quitter son nouvel ami. Il faisait des yeux un double appel à leur bon vouloir, trouvant tout simple que ces deux êtres qu'il aimait marchassent côte à côte, de manière à n'être pas obligé lui-même de se séparer de l'un ou de l'autre.

Maxime comprit ce langage et n'aurait pas demandé mieux que d'y répondre et d'entendre de nouveau cette voix sympathique qui l'avait tant frappé la veille. Jeanne, de même, si elle n'avait écouté que sa propre impulsion, aurait tranché la question au gré de sa favorite; mais elle était femme, tenue pour cela à plus de réserve. D'ailleurs, elle avait été déçue tant de fois en sa vie par les apparences les plus favorables, qu'elle préféra continuer son chemin sans plus se retourner, et Diane, de guerre lasse, la suivit.

Maxime, néanmoins, ne se sentait pas de joie. Il aurait voulu faire la nature entière confidente de ses espérances nouvelles. Malheureusement, celui qu'il rencontra le premier ne fut pas précisément l'homme auquel il aurait désiré confier la cause de son exaltation, c'était son ami le physiologiste. Cependant, il lui adressa la parole avec une certaine vivacité :

« Nierez-vous aussi la reconnaissance chez les chiens, après avoir nié le désintéressement de leur amitié? »

Et il raconta avec enthousiasme le trait de Diane s'attachant à ses pas et lui témoignant, à lui qui l'avait sauvée, une affection presque égale à celle qu'elle portait à sa maîtresse.

« Apparemment, ajouta-t-il en forme de conclusion, vous

Digitized by Google

expliquerez la reconnaissance de Diane en la mettant sur le compte de l'estomac.

— Pourquoi pas, puisque, au lieu d'un nourricier, elle en aura deux? Elle aura vu que tu en remplirais parfaitement le rôle.

— Au point même de tuer le chien auquel je servais déjà de nourricier! »

Cette réplique de Maxime désarçonna un instant le physiologiste, mais un instant seulement, car il reprit bientôt la parole : « Écoute, les animaux ont, pour les guider, des lois très simples qui les mènent droit à ce qu'ils veulent et qui nous expliquent le mobile de leurs actions : telle est, entre autres, la loi du *struggle for life*, dont il n'est plus permis de nier l'importance. Si tu la nies dans le cas qui nous occupe, j'admettrai un instant avec toi que les chiens n'ont pas toujours des instincts grossiers pour causes de leurs actions, mais qu'ils se laissent guider, comme les hommes, par des mobiles plus élevés, en quelque sorte humains. Le veux-tu?

— Très volontiers.

— Eh bien, s'il en est ainsi, de combien de coudées le pauvre Bang ne te dépassera-t-il pas? Quelle constance et quelle suite dans les actes de son dévouement, de son affection inaltérable! Cette affection s'affirme par des actions d'éclat, par une vigilance qui n'a jamais été trouvée en défaut, et quand ton affection, que Bang, dis-tu, voulait sans partage, courut quelque apparence de danger, se laissa-t-il un instant détourner de son but qui allait droit à la suppression de sa rivale? Se laissa-t-il vaincre par l'attrait qui le poussait vers Diane par la même loi qui te poussait vers sa maîtresse? Car, plus je réfléchis au motif de ton action, plus je suis persuadé que, malgré l'invraisemblance du fait chez un célibataire endurci comme toi, tu n'as assommé ton chien que pour épargner des larmes à cette jeune fille que tu aimes.

— Tu divagues », dit Maxime, qui, se sentant rougir sous le regard perçant et moqueur du physiologiste, tourna les talons et se mit à fuir comme si on l'avait surpris en faute.

Digitized by Google

Pour la constance dans l'affection, Maxime devait reconnaître la supériorité de Bang. Mais comparer l'attrait de Bang pour Diane à celui qui le portait lui-même vers Jeanne, quelle indignité!

Et cependant, pourquoi rougissait-il de cet amour comme d'une faute? Pourquoi était-il honteux de ce que son secret fût connu?

Et, bien qu'il en fût honteux comme d'une faute, pourquoi n'aurait-il, pour rien au monde, renoncé à en ressentir l'angoisse à la fois douce et cruelle? Las! c'est que l'amour ne se traite pas comme un syllogisme, et qu'il ne se pique pas d'être logique.

VII

Des deux côtés régnaient même agitation et même trouble : Maxime et Jeanne se demandaient chacun à part : « M'aimerait-il? — M'aimerait-elle? »

Jeanne s'adressait, en outre, différentes autres questions qui pouvaient l'aider à résoudre la principale : malgré la perte de son chien, pourquoi était-il revenu à Cointe et l'avait-elle rencontré à la même place que la veille? Pourquoi ces caresses données au chien qui avait été la cause de la mort du sien?

Maxime, de son côté, vivait de ces trois mots : « Elle m'a salué! Elle m'a souri! Elle a rougi! »

Qu'est-ce que le lendemain apporterait de nouveau? Ils étaient tous les deux curieux de le savoir.

En revoyant Jeanne à Cointe, ce qui frappa Maxime tout d'abord, ce fut de la voir seule, sans Diane. La pauvre bête serait-elle malade des suites de l'agression de Bang? Le sacrifice de Bang ne suffisait-il pas, faudrait-il encore déplorer la perte de Diane et la douleur que cette perte causerait à son aimable maîtresse?

Il s'assura d'abord par lui-même que Diane n'était ni près ni loin; ensuite, il aborda résolument Jeanne.

« Excusez-moi, mademoiselle, si, contrairement aux

Digitized by Google

habitudes du monde, j'ose vous aborder de la sorte... Mais je ne vois pas Diane et crains d'apprendre...

— Rassurez-vous, monsieur, dit-elle avez un gracieux sourire, Diane se porte bien.

— Et elle ne vous accompagne pas?

— Je n'avais pas réfléchi hier combien vous deviez souffrir en revoyant ce chien qui vous avait fait perdre le vôtre. J'avais manqué de générosité; je me suis amendée aujourd'hui.

— Ramenez-la, je vous prie. Nous sommes devenus des amis, Diane et moi, pour des raisons différentes, mais également sincères. Ne vous privez pas du plaisir de sa compagnie. Ce serait m'en priver moi-même. Bang ne peut pas être remplacé. Elle me consolera de Bang.

— Vous me rendez mon chaperon, je vous en remercie.

— Chaperon insuffisant pour votre défense, vous l'avez bien vu, et bien inutile pour votre dignité. »

Et Maxime la salua avec autant de respect que d'émotion.

« Nous sommes devenus des amis, Diane et moi, pour des raisons diverses, mais également sincères. »

Voilà ce que Jeanne retint surtout de cet échange de mots, et ce qui la rendit rêveuse, agitée, gaie à certains moments, avec des retours au doute, et par suite, à la tristesse.

Que Diane l'aime, lui, parce qu'il l'a sauvée, c'est une raison sincère! Mais lui, pourquoi est-il devenu l'ami de Diane? Parce qu'il l'aime, elle, Jeanne? Elle trouvait la raison suffisante, mais n'avait-il pas dit aussi que Diane le consolait de la perte de Bang? Toujours ce langage ambigu! Maxime ressemblerait-il aux autres hommes?

Les jours se succédèrent ainsi, où les moindres gestes, attitudes, observés à la rencontre, servaient à tous les deux de commentaires explicatifs pour le texte qu'ils avaient à débrouiller! M'aime-t-il ou m'aime-t-elle, un peu, beaucoup, tendrement, pas du tout?

Un jour, Jeanne ne le vit pas sur tout le parcours de la promenade quotidienne. Diane, qui avait du flair cependant, le cherchait vainement; elle le demandait à la piste, elle le demandait au vent.

Digitized by Google

Tous les doutes assaillirent la jeune fille; il s'était avancé comme tant d'autres, il reculait maintenant comme eux, et l'échafaudage de bonheur qu'elle avait édifié avec ses espérances nouvelles s'effondrait devant la quasi-certitude d'un mécompte nouveau.

A son plan de fille destinée à ne jamais se marier s'était substitué, depuis quelque temps, un rêve bien plus séduisant. Elle trouvait au premier quelques défauts essentiels auxquels elle n'avait d'abord pas songé, et le principal était l'isolement auquel elle serait réduite un jour. Que deviendrait-elle, en effet, si sa mère la quittait pour jamais? Il lui restait un frère. Irait-elle vivre en la dépendance d'une belle-sœur? Jamais! C'était donc l'isolement de la vieille fille qui l'attendait! Au lieu de cela, quel petit paradis elle s'était créé depuis que le champ des beaux rêves s'était rouvert! Comme elle se dévouerait à l'homme qui l'avait ainsi distinguée et qui s'était offert à elle tout d'abord revêtu d'une grandeur morale qui le mettait hors de pair avec ceux qu'elle avait connus jusque-là! Depuis lors, sans avoir pris de renseignements, les renseignements étaient venus en foule à elle et ils la fortifiaient dans cette première impression. Maxime était un homme fuyant la société et lui préférant la solitude et les charmes de la nature. Fort connu des savants et de ses élèves, il l'était peu du monde, et ses faits et gestes comme homme passaient inaperçus. Ce n'était pas un Alcibiade, et il aurait coupé la queue de Bang sans faire parler de lui. Mais dès l'instant qu'il lui plut de l'assommer dans les circonstances tragiques que l'on sait, son nom fut « sur la langue de tous ».

Tout le monde s'émut de cet événement, et on alla aux informations. Chez qui? Naturellement, chez Jeanne, qui apprit de ses nombreuses amies d'antan, en échange des détails de la lutte, quelle haute position Lysô occupait à l'Université et dans le monde des savants, quelle renommée il s'était acquise, par ses travaux scientifiques, à l'étranger plus encore que dans son propre pays. Et c'est sur elle que cet homme avait fixé son attention, son affection! Ah! quel avenir heureux

Digitized by Google

elle entrevoyait dans une pareille union! Aucun autre lui avait-il jamais donné une telle preuve d'amour?

Elle l'avait regardé dans ce moment décisif, et ce qui l'avait frappée, c'était la noblesse de ses traits, la flamme du regard, son front, ses yeux si intelligents.

Ce n'était pas un homme du monde; elle avait bien vu qu'il ne s'habillait pas à la mode du jour; mais elle-même n'avait-elle pas secoué ce joug, si ridicule parfois? C'était un célibataire endurci, disait-on : quel triomphe pour celle qui l'avait fait changer de sentiment! Et qu'avait-elle fait pour cela? Rien.

Combien elle le servirait selon son goût! Il n'aimait pas les réunions mondaines; elle avait appris en quoi consistaient leurs vains plaisirs et elle avait fini par où il avait commencé, par y renoncer.

Elle vivrait avec lui, rien que pour lui, s'initierait à ses études, lui ferait aimer les siennes; elle le délasserait par la musique. Entre sa mère et lui, quelle vie charmante! On ne verrait que quelques amis de choix!

Ainsi elle avait déjà arrangé, en idée, tout ce qu'elle ferait pour lui rendre la vie la plus agréable, la moins gênante, la plus heureuse possible : elle s'y réservait la place du dévouement, de l'affection, de l'abnégation.

Et voilà que cet édifice charmant, où elle avait tout disposé avec le goût délicat de la femme intelligente et aimante, s'écroulait soudain et la ramenait à ses tristes mécomptes d'autrefois, lui enlevant le calme de la résignation dont elle avait pris son parti naguère, et le remplaçant par quoi? Par les regrets cuisants d'un idéal jugé réalisable et auquel il lui semblait n'avoir plus qu'à tendre les mains!

Ainsi elle arriva désenchantée et désespérée au seuil de sa demeure. Ah! qu'elle était lasse!

Tout à coup, elle vit Diane flairer à la porte et témoigner la plus grande agitation, jappant, sautant, gémissant d'impatience, comme si, à l'intérieur de la maison, se trouvait quelqu'un de bien connu.

Digitized by Google

La porte ne s'ouvrait pas assez vite au gré de la bête, qui enfin se précipita à l'intérieur comme une folle.

Si Jeanne fut intriguée, si son cœur battit à tout rompre, il ne faut pas le demander.

Quand le salon s'ouvrit, Diane fut à l'instant aux pieds de Maxime, qui se leva à la vue de Jeanne.

Sa mère, lui désignant Maxime :

« C'est le maître du chien qui avait failli étrangler Diane et qui eut la générosité de nous la conserver. »

Jeanne savait tout cela. C'est autre chose qu'elle désirait apprendre. Elle s'avança vers Maxime et lui tendit la main. Sa main, comme celle de Maxime, tremblait; que pouvait-elle demander de plus?

« Laissez-la-moi encore un instant, lui dit-il, comme elle voulait la retirer. Votre mère vous dira que je suis venu la lui demander. Si vous ne voulez pas qu'elle me l'accorde, retirez-la; si vous jugez, au contraire, que je n'en suis pas indigne, alors, laissez-la dans la mienne.

— Maman, tu entends?

— J'entends et je vois que tu ne retires pas ta main de celle de monsieur : il faut donc que je la lui accorde.

— Merci! » s'écria-t-elle en se jetant au cou de sa mère.

Quand, plus tard, elle reconduisit Maxime jusqu'à la porte de la maison, elle lui demanda :

« C'est donc pour moi que vous avez tué votre bull?

— Que le pauvre Bang me pardonne, je crois, en effet, que c'est à cause de vous que j'ai frappé si fort. »

* * *

A quelque temps de là, nos heureux fiancés se rendirent, accompagnés de la mère de Jeanne, à la demeure de Maxime. C'était la première fois que Jeanne y mettait les pieds. En entrant dans le cabinet de travail de son futur, que vit-elle d'abord? Bang, élevé sur un piédestal et occupant une place d'honneur.

Diane, l'apercevant, fit entendre de sourds grognements et se réfugia dans les jambes de Maxime, comme pour trouver

Digitized by Google

une seconde fois chez lui aide et protection. Elle ne pouvait oublier la terrible lutte dans laquelle elle faillit périr.

Bang, sur ce piédestal, semblait être un monument expiatoire érigé à sa mémoire par son maître repentant.

La scène qui se termina par sa mort lui valut beaucoup d'autres honneurs : l'Académie n'allait-elle pas publier les conclusions qu'en avait tirées le physiologiste, ami de Maxime?

Le jour où la lutte eut lieu, le maître de Bang fut interviewé longuement par un reporter de journal. La presse parla.

Le charmant sculpteur liégeois, celui qui a pétri, d'une façon si spirituelle, dans l'argile les délicieuses scènes du *Bourgeois gentilhomme*, apprit la fin tragique de Bang. Vite, il fallut reconstituer la scène mémorable dans laquelle le bull fut assommé, et bientôt un groupe célèbre parut à la *Compagnie des Bronzes*, à Bruxelles.

La *Chronique* en exposa, dans ses bureaux, une maquette avec cette légende : « *Bang! (Groupe) pris sur le vif.* »

Un photographe se hâta de reproduire les traits de l'intéressant animal. Placé entre deux prix de beauté, — une beauté liégeoise et une beauté bruxelloise, — il eut le privilège d'arrêter les passants devant la vitrine de Strauss, rue du Pont-d'Ile.

Et si le lecteur trouve ici l'histoire de Bang, ce n'est pas parce qu'il a sauvé son maître au bord d'un précipice des Alpes neigeuses, mais parce qu'il est devenu criminel. Nous sommes ainsi faits que nous nous intéressons à ce qui est scélérat plutôt qu'à ce qui est dévoué. Les peuples vertueux n'ont pas d'histoire, dit-on. Et c'est ainsi que Bang eut, comme tant d'autres grands coupables, son jour de célébrité grâce à la triple intervention des sciences, des arts et des lettres.

D. Keiffer.

Digitized by Google

LE PATRONAGE DES ENFANTS

Depuis l'an dernier, le patronage des condamnés détenus et libérés est parvenu à se constituer dans toutes nos villes d'une certaine importance; aussi peut-on dire que cette œuvre est définitivement fondée en Belgique.

Puisque l'opinion publique s'est montrée si favorable à cette innovation, puisque le succès de l'entreprise a été si prompt et si beau, qu'il me soit permis, dans ces quelques pages, d'appeler l'attention des âmes charitables sur l'une des parties les plus sérieuses de l'œuvre susdite, le patronage des enfants mis à la disposition du gouvernement.

Je viens faire appel à la charité de tous mes concitoyens en faveur de l'enfance. Je viens leur prouver que des moyens nouveaux doivent être mis en pratique à l'égard de cette classe de patronnés. Je viens leur dire que leur intervention est nécessaire pour le succès de cette tâche et que nous comptons sur leur dévouement et sur leur bonté. Au commencement, une certaine hostilité s'est produite à l'égard des patronages, parce qu'il s'agissait de secourir, disait-on, des hommes corrompus et pervers. Personne ne nous fera cette objection aujourd'hui. Il s'agit de l'enfance; or, en présence d'un enfant, quel est celui qui saurait conserver encore de la rancune, quel est celui qui ne se sentirait le cœur envahi par la pitié?

Proclamons-le bien haut! Le patronage de la jeunesse se présente comme une obligation de la plus grave importance. Certes, il n'exclut point le patronage des adultes, mais, à différents points de vue, il paraît plus nécessaire et plus effi-

Digitized by Google

cace encore. D'abord, les enfants sont plus faibles et leurs besoins sont plus grands. Ensuite, ils reçoivent plus facilement l'influence que l'on essaye d'exercer à leur égard; le mal n'a pas eu le temps de prendre racine en eux; on peut souvent l'arracher sans peine et faire germer à sa place l'idée régénératrice du devoir; enfin, les enfants sont l'avenir. Apprenons-leur à vivre honnêtement; enseignons-leur ce que la loi du bien nous impose à tous; mettons-les à même de gagner leur pain par le travail; et cet avenir plein de nuages, qui nous effraye souvent, s'éclairera soudain! Nous écarterons, dès leur apparition, les causes principales de tous ces délits qui se multiplient autour de nous; la criminalité cessera de nous apparaître comme un mal incurable qui s'étend de jour en jour; une douce espérance viendra réchauffer nos cœurs.

Qu'on ne nous dise point que l'homme naît criminel, qu'à partir de sa création, sa vie entière est fixée d'une manière fatale et qu'en présence de cette déclaration souveraine de la nature, tous nos efforts sont condamnés à demeurer stériles. Erreur manifeste! Il existe des êtres incorrigibles, des êtres que l'on doit éliminer parce que notre droit et notre devoir de légitime défense le veulent ainsi; j'en ai vu beaucoup et, tous les jours, j'en vois encore. Mais s'ils sont devenus incorrigibles, étaient-ils destinés forcément à le devenir? N'est-ce pas l'infâme éducation dont ils ont été les victimes qui les a rendus impuissants à comprendre le bien, ou du moins à l'accomplir? Qu'ils soient nés avec de mauvais instincts, je l'accepte! Mais l'homme n'est pas le résultat des seuls instincts avec lesquels il est venu au monde; d'autres forces exercent leur action, d'autres influences apportent leur part, et, si vous le prenez à un moment quelconque de sa vie, vous aurez devant vous le produit d'un travail auquel la nature, sans doute, a participé largement, mais auquel les autres hommes, par l'éducation et l'exemple, et cet homme lui-même, par sa conscience et sa volonté, ne sont pas restés étrangers.

Venons donc au secours de l'enfance, et venons-y immé-

Digitized by Google

diatement! Le gouvernement, je le sais, s'occupe de cet important problème social; aussi cette question, toujours actuelle, présente-t-elle en ce moment une actualité plus grande encore. Mais l'action du gouvernement est insuffisante; dans une matière semblable, c'est l'initiative privée surtout qui doit agir, et cette initiative ne doit attendre ni les projets de loi, ni les discussions parlementaires; il faut qu'elle se révèle sans délai, sans retard! C'est l'intérêt de la patrie qui nous ordonne d'employer nos forces à détruire les causes de corruption qui menacent l'avenir! C'est la charité qui nous commande de témoigner un peu de sollicitude envers ces pauvres petits misérables qui, rongés par la misère et dévorés par le vice, sont destinés, si on les abandonne, à peupler un jour nos pénitenciers!

I

L'article 72 du code pénal fixe la majorité criminelle à 16 ans. Arrivé à cet âge, l'accusé ou le prévenu est traité conformément aux règles générales, sauf toutefois qu'avant l'âge de 18 ans accomplis au moment du crime, il ne peut être condamné à la peine de mort. Avant l'âge de 16 ans, la poursuite est permise, mais la question du discernement doit être spécialement posée et résolue par les juges de la culpabilité. On ignore si l'inculpé concevait l'injustice de l'acte qu'il a commis; on présume même qu'il ne la concevait point et l'on oblige le tribunal à résoudre d'une manière formelle ce point capital.

A ce propos, je dois exprimer un regret. Notre législation autorise la poursuite de tout enfant, si jeune qu'il soit. Cependant, n'est-il pas certain qu'il existe une période durant laquelle la raison morale n'est pas encore formée, et ne serait-il pas utile d'en fixer la limite dans la loi plutôt que d'en abandonner l'appréciation aux magistrats? La commission gouvernementale chargée de rédiger le projet du code de 1867 examina la question et adopta la décision du code de 1810, empruntée elle-même à celui de 1791. « Comment,

Digitized by Google

disait M. Roussel, rapporteur de la commission de la Chambre des représentants, établir une présomption juridique sur un objet qui n'est pas du domaine de l'homme, mais qui, tout entier, appartient au Créateur? » L'argument a bien peu de valeur. On présume qu'à 16 ans l'imputabilité existe; pourquoi ne pourrait-on déclarer qu'avant tel âge déterminé elle ne peut être admise? Je sais que les officiers du ministère public et les juges présentent les plus grandes garanties, mais une précaution législative, en matière répressive particulièrement, n'est jamais inutile. Les codes étrangers l'ont compris. Le nouveau code italien proclame l'irresponsabilité absolue jusque l'âge de 9 ans accomplis; le code du canton de Genève n'autorise aucune poursuite avant l'âge de 10 ans, et il en est de même du code hollandais; ce dernier, il est vrai, permet de placer l'enfant âgé de moins de 10 ans dans un établissement d'éducation de l'État, mais toute peine est prohibée, tandis que chez nous, rien ne s'y oppose légalement. Je n'insiste pas davantage; je me borne à appeler l'attention du législateur sur ce point.

S'il est décidé que l'inculpé âgé de moins de 16 ans accomplis au moment du fait a agi avec discernement, on le condamne, mais en diminuant d'une manière considérable la pénalité prononcée contre les majeurs. Les peines criminelles deviennent correctionnelles; les peines correctionnelles sont réduites à la moitié des peines ordinaires; enfin, on ne peut, en aucun cas, prononcer l'interdiction des droits ni cette peine indigne de la surveillance spéciale de la police, contre laquelle on ne saurait trop se révolter.

Lorsqu'il est reconnu, au contraire, que l'inculpé a agi sans discernement, on l'acquitte, mais le législateur déclare qu'il peut être mis par le juge à la disposition du gouvernement pour un temps qui ne dépassera pas l'époque où il aura accompli sa vingt et unième année. En ce cas, il est placé dans un établissement spécial de réforme ou dans un établissement de charité. Le gouvernement peut le renvoyer à ses parents, si, dans la suite, il présente des garanties suffisantes de moralité.

Digitized by Google

Je ne parlerai, dans cet article, que des enfants acquittés faute de discernement, parce que c'est à leur égard que le patronage constitue la plus sérieuse nécessité. Chez ces enfants, la notion du bien et du mal n'a pas eu le temps de se former encore : le législateur le présumait, et le juge l'a déclaré ; cependant, de mauvais instincts se sont manifestés par les actes délictueux dont ils ont été les auteurs. Il faut donc agir précipitamment, ne pas laisser s'évanouir les chances de succès dont on dispose et ne pas laisser s'aggraver les causes de corruption dont on possède les preuves. C'est à nos comités que cette œuvre de charité et d'utilité par excellence doit revenir.

Mais avant de parler du patronage et de ses attributions, je suis amené, par mon sujet même, à donner une courte description des établissements spéciaux auxquels le législateur fait allusion.

Ces maisons sont situées à Saint-Hubert et à Namur. La première est destinée aux garçons seulement; la seconde, aux garçons et, dans un quartier complètement séparé, aux filles. Les détenus sont divisés en deux classes : les écoliers et les travailleurs. Jusqu'à l'âge de 14 ans, ils ne sont soumis à aucun travail; on s'occupe uniquement de leur instruction. A partir de 14 ans, l'instruction n'est plus donnée que pendant une ou deux heures par jour. Pour les uns comme pour les autres, les journées sont organisées de manière à éviter tout surmenage et à prendre toutes les précautions nécessaires à la santé. A Namur, par exemple, voici comment sont employées les différentes heures de la journée, pour les enfants travailleurs, pendant la période d'été, laquelle s'étend du 1er avril au 30 septembre. Ils se lèvent à 5 heures, s'habillent, rangent leurs literies et leur cellule, déjeunent et jouissent d'un quart d'heure de récréation. La classe commence à 6 1/4 heures et dure une heure. Le travail vient ensuite, pour durer jusqu'à midi, sauf qu'une heure de classe supplémentaire, allant de 11 heures à midi, est consacrée aux travailleurs illettrés. De midi à 1 heure, dîner et récréation ; à 1 heure, reprise du travail; de 6 à

Digitized by Google

7 heures, récréation; à 7 heures, souper suivi de récréation; à 7 3/4 heures, coucher. La journée des écoliers est divisée d'une façon analogue, sauf que le travail est remplacé par les classes.

L'après-midi du samedi est consacrée, pour tous les enfants, à des exercices spéciaux: après leur dîner, ils ont une demi-heure de récréation; les heures suivantes sont employées au nettoyage général des locaux et aux soins de propreté corporelle; à 5 heures, une conférence morale est donnée par l'aumônier; à 6 heures, récréation ou exercices gymnastiques. Quant au dimanche, il est consacré particulièrement aux pratiques religieuses, aux visites des parents, aux lectures individuelles et en commun.

Quelques mesures spéciales complètent cette organisation. Je mentionnerai d'abord la leçon de musique, qui se donne le lundi, le mercredi et le vendredi, de 5 à 6 heures pour les commençants, et de 6 à 7 heures pour tous les musiciens. Ensuite, toutes les semaines, à un jour et à des heures qui varient, ont lieu les promenades des enfants au dehors de l'établissement. Enfin, si un travailleur n'a pas encore fait sa première communion, il reçoit journellement, pendant un certain délai, une leçon de catéchisme.

Ces différentes combinaisons de travaux, d'études et de récréations me semblent dignes d'éloges. Au point de vue moral, j'apprécie tout spécialement les promenades au dehors. Elles écartent de l'esprit des enfants l'idée qu'on les méprise, idée pernicieuse, puisqu'elle les décourage et les avilit à leurs propres yeux.

On sait de quelle importance est le logement, surtout pour ce qui concerne la jeunesse. A Namur, chaque garçon a sa cellule, où se trouvent un lit et un lavabo, petite chambre très propre, pleine d'air et de gaieté. Inutile de faire remarquer combien ce système est préférable à celui des dortoirs, lequel doit être condamné partout, dans les prisons, dans les maisons de réforme, dans les pensionnats. A Saint-Hubert, les cellules n'existent pas encore; elles sont remplacées par des espèces d'alcôves formées de plaques de fer et fermées par

Digitized by Google

l'entrée et par le dessus à l'aide d'un treillis. Ce moyen, préférable aux dortoirs, ne vaut guère cependant la chambre séparée, puisque l'on a vu, paraît-il, des enfants parvenir à rompre le treillis de fer pour se créer des communications.

Les chambres des filles sont divisées en deux catégories. Les grandes ont la chambre ordinaire; les petites ont des cellules communiquant entre elles par une porte en treillis placée toujours au même endroit, de manière qu'en se mettant en face de l'une d'elles, on aperçoit toute la ligne des chambrettes qui se suivent. Le but de ce procédé est, soit d'empêcher, chez les toutes petites filles, la frayeur de dormir absolument seules, soit de permettre une certaine surveillance de la part des voisines sur l'une de leurs compagnes qui, sans devoir être mise à l'infirmerie, ne serait pourtant pas tout à fait bien portante.

Lors de la visite que j'ai eu le plaisir de faire à Namur, l'aspect de toutes ces petites chambres me ravissait. Le soleil les éclairait de ses chauds rayons et, à travers les lucarnes, on apercevait le beau ciel bleu. Hélas! quand on pénètre dans une mansarde de pauvres gens, qu'y découvre-t-on? Des murs ignobles, un misérable matelas, une couverture infecte et pas de draps; les parents et les enfants couchant les uns à côté des autres; la saleté physique et l'abjection morale dans toute leur horreur!

Pour les travaux, les garçons se divisent, selon les âges, en trois quartiers. A Saint-Hubert et à Namur, il existe des ateliers de cordonnerie grosse et fine, des ateliers de menuiserie, des ateliers de couture. Tous les travaux intérieurs, tels que le badigeonnage, les peintures, le cirage des parquets et des meubles, sont faits par les enfants. Il en est de même de la cuisine et de la boulangerie. De nombreux garçons travaillent le fer. A Saint-Hubert, on fabrique même la ferronnerie artistique; on m'y a montré des objets superbes, des candélabres notamment, faits dans la perfection. Cependant, je suis obligé de présenter, à ce sujet, une observation. Les jeunes gens qui s'occupent d'un tel travail y apprennent-ils un métier qui leur garantisse l'avenir? La ferronnerie

Digitized by Google

artistique se pratique peu chez nous; trouveront-ils aisément un patron en sortant de la maison de réforme? On peut en douter.

A Namur, on travaille beaucoup à la confection des poêles et à celle des tapis; j'y ai vu des produits réellement magnifiques. Voilà des métiers bien choisis et à l'aide desquels on parvient toujours à gagner sa vie. A Saint-Hubert, il faut ajouter les travaux agricoles; aussi y envoie-t-on particulièrement les jeunes gens qui appartiennent à la classe rurale.

Quant aux filles, elles ne forment pas de divisions distinctes; elles travaillent toutes ensemble à la couture plus ou moins fine; elles disposent de nombreuses machines à coudre. J'en ai vu qui faisaient de la tapisserie, non seulement de la tapisserie ordinaire, mais de la tapisserie artistique. Elles reproduisaient, en suivant un dessin préparé généralement par le patron et d'après un modèle peint, des sujets fort compliqués. Travail très intéressant, encore une fois, mais peu utile pour l'avenir.

En ce qui concerne l'instruction, certains travaux m'ont particulièrement étonné : des cahiers tenus avec le plus grand soin et écrits d'une manière très correcte, et surtout des cartes de géographie dessinées d'une façon remarquable, cartes des arrondissements, cartes des principales localités, cartes des fleuves et rivières, cartes des chemins de fer.

A ce propos, une remarque assez caractéristique. M^me^ la supérieure de la maison de Namur me faisait observer que c'était d'après l'examen des devoirs qu'elle s'apercevait le mieux de l'état moral des enfants confiés à ses soins. Lorsqu'un devoir n'est pas aussi bien fait qu'à l'ordinaire, on peut affirmer, disait-elle, que des idées malsaines hantent le cerveau de la jeune fille qui en est l'auteur. Elle peut de la sorte annoncer plusieurs jours à l'avance que la conduite de l'une de ses élèves cessera d'être bonne et que l'on devra recourir envers elle à certaines mesures disciplinaires.

Ces mesures disciplinaires sont les mêmes pour tous. Elles consistent surtout dans la suppression des promenades, dans la marche forcée, c'est-à-dire la marche dans une cour sous la

Digitized by Google

surveillance d'un gardien pendant que les autres sont en récréation, enfin dans la mise en cellule, c'est-à-dire l'obligation pour l'enfant de travailler dans sa chambre.

D'après la conduite et l'application au travail, il est formé quatre divisions distinctes. En première ligne vient le tableau d'honneur, sur lequel on ne se trouve inscrit qu'à la condition de réunir le maximum des points, c'est-à-dire huit, pour la conduite, et les deux tiers, c'est-à-dire six, pour l'application. Les enfants dont les noms figurent sur ce tableau jouissent de tous les avantages ordinaires, notamment les promenades; de plus, on les charge d'aider les moins bons dans leurs devoirs ou leurs travaux, en leur servant, comme on dit, de moniteurs; cette fonction de confiance est toujours considérée comme une grande récompense ; on leur permet aussi d'entrer dans les fanfares, et enfin on peut les inscrire sur la liste de ceux que l'on présente pour la libération provisoire autorisée par l'article 72 du code. Les garçons de cette section portent le galon rouge au béret et au collet, mesure basée uniquement sur la vanité, mais produisant les meilleurs résultats. Vient ensuite la division de récompense, dans laquelle, les points étant moins nombreux, les deux tiers pour la conduite et la moitié pour l'application, les avantages sont plus restreints; les garçons y portent le galon bleu. Puis la division d'épreuve, dans laquelle sont classés tous ceux qui entrent dans l'établissement; on y porte le galon jaune. Enfin, la division de punition avec suppression de galon et les peines dont nous avons parlé. Ces divisions sont refaites tous les trimestres par le personnel de la maison ; la proclamation des résultats a lieu en présence de tous, accompagnée d'une allocution du directeur.

Je le répète, cette organisation des maisons de Saint-Hubert et de Namur mérite de grands éloges. Grâce à l'aimable obligeance de MM. les directeurs, j'ai pu les visiter dans tous leurs détails : qu'ils me permettent de leur renouveler ici mes félicitations et mes remercîments.

Cependant, ce vaste régime dont je viens de donner une idée n'est pas complet; il a besoin d'être renforcé par des

Digitized by Google

mesures considérables, dont l'exécution appartient aux sociétés de patronage. C'est ce que je me propose de montrer maintenant.

II

Ces enfants sortiront un jour de la maison de réforme où ils sont enfermés. Ils en sortiront soit parce que le délai prononcé par le juge sera écoulé, soit parce que le gouvernement, ayant trouvé qu'ils présentaient des garanties suffisantes de moralité, les aura renvoyés à leurs parents. Dans un cas comme dans l'autre, l'intervention du patronage sera indispensable.

Souvent les parents sont pauvres et ne peuvent rien fournir à leurs enfants de ce dont ils ont besoin, les outils, par exemple, qu'ils doivent cependant avoir tout de suite pour travailler. Le cas s'est présenté dernièrement à Liége. La société de patronage a fourni les outils nécessaires à un jeune homme sortant de Saint-Hubert et très bon menuisier. Parfois, de malheureux jeunes gens se trouvent seuls au monde, sans parents. Quand ils sortent de la maison de réforme, ils n'ont rien, pas même la nourriture, pas même le logement. Ils savent travailler, mais ils doivent chercher le travail, et en attendant, que deviennent-ils ? C'est encore la société de patronage qui doit leur venir en aide. Je n'insiste pas. Ce que je dis en ce moment, en traitant spécialement des enfants, je l'ai dit plusieurs fois déjà dans cette même revue, en parlant de tous les libérés sans distinction. Si nous laissons ces misérables sans pain et sans gîte, nous les obligeons à commettre de nouveaux délits ou à mourir de faim. Que dis-je ? Ils n'auront pas même la liberté de mourir de faim, puisqu'on les ramassera dans la rue et qu'on les enverra, comme vagabonds, dans cette colonie d'Hoogstraeten, toute pleine de vices et toute remplie de corruption !

Je suppose qu'un mineur mis en liberté n'ait besoin ni de nourriture, ni de logement, ni d'outils, qu'il trouve toutes ces choses au moment même de sa sortie. Croit-on que, dans une telle hypothèse, la société n'ait plus à s'occuper de lui?

Digitized by Google

Ce serait une profonde erreur ; par cela seul qu'il est mineur, il faut que l'on vienne à son aide.

J'ai vu récemment à Liége un garçon de 17 ans renvoyé de Saint-Hubert. C'était au milieu de la journée. Il dormait sur un lit abject, dans une chambre où sont entassés, la nuit comme le jour, ses parents, ses frères, ses sœurs. Ce malheureux travaille la nuit dans une houillère et gagne ainsi la vie de toute la famille. La mère est obligée de rester auprès des autres enfants. Quant au père, il est commissionnaire. Je le trouvai sur une place publique ; il était complètement ivre. Que deviendra l'enfant au milieu de cette atmosphère de vice et de souffrance? N'est-il pas évident qu'il se corrompra de plus en plus, à moins que la charité, la sainte charité, ne vienne à son secours ?

Dernièrement, à la maison de réforme de Namur, on me montrait une jeune fille que l'on y avait internée pour un léger délit commis sans discernement. Son père vit avec une maîtresse, sa mère vit avec un amant et gagne sa vie en tenant un cabaret mal famé. La pauvre enfant! Je la voyais propre, gaie, souriante, travaillant au milieu de ses compagnes, préservée de tout exemple mauvais et de tout contact dangereux, et je me demandais ce qu'elle deviendrait lorsque, dans quelques années, elle devrait quitter cet heureux refuge. Mes yeux se mouillaient à la pensée qu'elle retournerait chez sa mère et qu'elle y retrouverait toutes les hontes et toutes les ignominies d'autrefois!

Voilà les malheurs propres à l'enfance! Voilà les misères hideuses auxquelles sont exposés les jeunes libérés !

Que faire pour les détruire? Que faire pour anéantir de semblables scandales?

Avoir recours au patronage. C'est lui qui parviendra à supprimer cette influence ignoble des parents débauchés sur leurs enfants, influence qui constitue la cause la plus grave de la corruption de ceux-ci.

Mais comment y parviendra-t-il?

Le meilleur système, à mon avis, est le suivant.

Chaque fois que la famille d'un enfant serait d'une mora-

Digitized by Google

lité douteuse, les comités de patronage se chargeraient de placer cet enfant, à sa sortie de Saint-Hubert ou de Namur, dans une famille d'artisans ou de cultivateurs honnêtes, où il ne recevrait jamais que de bons exemples et où il ferait l'apprentissage complet du métier qu'il aurait appris dans l'établissement susdit. Que si l'enfant était interné jusqu'à l'âge de sa majorité, les comités demanderaient en sa faveur au gouvernement la libération conditionnelle autorisée par l'article 72 du code pénal et, après l'avoir obtenue, procéderaient comme dans la première hypothèse.

Une légère pension serait accordée par le gouvernement, lequel n'aurait aucune peine à la payer, eu égard aux économies résultant de l'abréviation des détentions. D'ailleurs, les enfants travailleraient au profit de la famille dont ils seraient considérés comme membres, et ce profit, dont le patronage devrait avoir un compte exact, deviendrait même, à un certain âge, assez important.

La mise en pratique de ce système réclamerait une sérieuse surveillance, tant vis-à-vis de la famille chez laquelle serait placé l'enfant que vis-à-vis de ce dernier. Qui donc l'exercerait? La réponse est facile. Les comités demanderaient et obtiendraient, sans doute, l'assistance du bourgmestre, du curé et des autres personnes influentes résidant dans la commune où se trouverait l'enfant libéré. On créerait de cette manière un patronage spécial qui serait en rapport constant avec le comité dont il dépendrait.

Ce système n'aurait pas seulement l'avantage de sauvegarder les enfants contre l'immoralité de leurs parents; il aurait encore celui de les habituer à la liberté et de leur fournir du travail avant même qu'ils eussent atteint leur majorité. J'ajoute que les agglomérations d'enfants sont toujours plus ou moins dangereuses pour les mœurs; or, dans le système que je viens d'exposer, ce danger deviendrait moins grand, puisque les comités de patronage feraient en sorte de remplacer le plus souvent et le plus tôt possible la détention dans les établissements de réforme par la mise en apprentissage dans les familles.

Digitized by Google

Mais une difficulté se présente tout à coup. Nous est-il permis de mettre ce système à exécution? La loi nous y autorise-t-elle?

III

En ce qui concernait les enfants âgés de moins de seize ans, ayant posé, sans discernement, des actes délictueux, le code pénal de 1810 décidait, dans son article 66, qu'ils seraient acquittés, mais qu'ils devaient être, selon les circonstances, remis à leurs parents ou conduits dans une maison de correction, pour y être élevés et détenus pendant tel nombre d'années que le jugement déterminerait et qui toutefois ne pourrait excéder l'époque où ils auraient accompli leur vingtième année.

L'article 99 du projet présenté à la Chambre des représentants, dans les séances des 14 décembre 1849 et 20 mars 1850, par le ministre de la justice de Haussy, reproduisait, en modifiant quelques termes et en remplaçant l'âge de vingt ans par celui de vingt et un, le texte du code de 1810. Seulement, l'article 105 introduisait une mesure nouvelle en déclarant que les individus détenus en vertu de l'article 99 pourraient être placés en apprentissage soit chez des cultivateurs, des artisans ou des fabricants, soit dans des établissements spéciaux. Comme il n'existe pas de rapport de M. Haus sur le chapitre VIII du projet contenant la disposition susdite, je ne saurais reproduire, dans leur texte officiel, les motifs sur lesquels s'était basée la commission gouvernementale pour adopter la mesure écrite à l'article 105.

La commission de la Chambre des représentants améliora l'article 99 du projet au point de vue des expressions et maintint l'article 105 tel qu'il était conçu.

La discussion du projet à la Chambre commença le 13 novembre 1851. Dans les séances du 24 novembre et du 2 décembre, on apporta un léger changement de rédaction à l'article 99; dans celle du 24 novembre, on décida la suppression de l'article 105 en même temps que celle des trois

Digitized by Google

articles qui le précédaient. « Si la commission, disait M. Roussel, d'accord avec le gouvernement, demande la suppression de ces articles, ce n'est pas que ni le gouvernement ni la commission en désapprouvent le contenu, mais c'est parce qu'ils doivent prendre place dans la loi sur le régime cellulaire. »

M. d'Anethan présenta la rapport de la commission du Sénat dans la séance du 24 mars 1852. Il ne contient rien de particulier sur la matière qui nous occupe. J'en dirai autant de la discussion, qui commença le 9 décembre suivant et se termina, le 11 mars 1853, par le vote définitif du projet.

Pendant plusieurs années, l'élaboration du nouveau code fut interrompue; elle fut reprise, en 1858, par M. Tesch, ministre de la justice. Il fut décidé, à ce moment, que des amendements pourraient être apportés aux dispositions adoptées par la Chambre et le Sénat. Parmi ces amendements se trouvait un second alinéa ajouté à l'article 84 du projet voté en 1853, c'est-à-dire à l'article 99 du projet primitif. Cet alinéa décidait que l'accusé ou le prévenu âgé de moins de 16 ans au moment du fait et acquitté parce qu'il avait agi sans discernement, pourrait être placé dans un des établissements spéciaux de réforme, ou mis en apprentissage chez des cultivateurs, chez des artisans ou dans un établissement de charité. De la sorte, on complétait l'article 84 en y ajoutant l'article 105 du premier projet. L'amendement fut adopté sans observation par la Chambre dans sa séance du 21 mai 1862.

Le projet, ainsi modifié, fut présenté au Sénat pendant la session de 1862-1863.

La commission fut contraire à la mise en apprentissage chez des cultivateurs ou chez des artisans. M. d'Anethan, dans la séance du 20 décembre 1862, s'exprima dans les termes suivants : « L'article donne au gouvernement la faculté de mettre ces enfants en apprentissage chez des cultivateurs, des artisans ou dans un établissement de charité. Votre commission ne peut donner son approbation à cette innovation dans son ensemble. Elle ne s'oppose pas à ce que

Digitized by Google

l'enfant soit placé dans un établissement de charité offrant toutes les garanties désirables de surveillance, de moralité et d'autorité, mais elle ne peut consentir à ce qu'on fasse à des cultivateurs et à des artisans le triste cadeau d'un jeune homme aux instincts vicieux et dépravés. Pourquoi aller jeter au sein d'une famille honnête cet élément corrompu et peut-être corrupteur? En vertu de quel principe substituer à l'autorité du père celle d'un simple particulier, sans caractère public, et qui n'aura sur l'enfant qui lui sera confié aucun pouvoir autre que celui résultant de l'emploi des moyens de coercition physique? Cet apprentissage sera payé à l'artisan ou au cultivateur; il en résultera pour eux un avantage pécuniaire qui les engagera à braver les dangers moraux que nous avons signalés. Mais la loi, plus prévoyante, doit défendre la moralité publique contre les conséquences d'un calcul intéressé et peu réfléchi. »

La discussion au Sénat eut lieu pendant la session de 1865-1866. Dans la séance du 10 février 1866, le président demanda à M. Bara, ministre de la justice, s'il se ralliait à l'amendement demandé par la commission du Sénat et expliqué par M. d'Anethan. La réponse fut affirmative. L'apprentissage chez des cultivateurs ou des artisans fut dès lors définitivement rejeté.

Un rapport fut fait, à la Chambre des représentants, par M. Pirmez, au nom de la commission spéciale, dans la séance du 28 novembre 1866. La question de l'apprentissage n'y fut pas même examinée. Dans la séance du 22 janvier 1867, l'article amendé par le Sénat fut adopté par la Chambre. Il devint l'article 72, tel que nous le trouvons dans le code actuel.

En présence de ces documents, aucun doute n'est permis. La mise en apprentissage chez des particuliers est prohibée par la loi actuelle, et il est clair qu'elle est impossible, soit qu'on veuille la pratiquer à partir du jugement, soit qu'on veuille l'employer comme condition de la libération provisoire. Le législateur l'a condamnée; dès lors, le gouvernement ne peut absolument point l'accorder. Et remarquons

Digitized by Google

bien qu'il ne le pourrait pas même s'il obtenait à l'avance le consentement des parents. M. d'Anethan, en effet, attaque l'institution en elle-même, et non pas seulement au point de vue de la puissance paternelle. Il la trouve dangereuse; il ne veut pas que l'on jette un élément corrupteur au sein d'une famille honnête! Il ne veut pas non plus que des marchés, basés sur des calculs intéressés, se fassent au détriment de la moralité des familles! Ces arguments sont présentés comme étant d'ordre public; donc, le consentement des parents de l'enfant ne peut modifier la décision du législateur.

En lisant les principes de droit pénal de Haus, on pourrait croire que cet excellent auteur est d'un avis contraire. Ce serait une erreur. Voici, en effet, comment il s'exprime : « L'enfant peut être mis à la disposition du gouvernement... Le tribunal a encore la faculté de remettre le jeune délinquant à ses parents, et même, avec leur consentement, à un ami, à une personne charitable, à un établissement d'apprentissage ou d'éducation professionnelle qui demanderait à s'en charger. C'est seulement lorsque personne ne demande à s'en charger, ou que, soit ses parents, soit les autres qui le réclament, n'offrent pas de garantie suffisante, que le tribunal doit le mettre à la disposition du gouvernement. » (T. I^er^, n^o^ 662.) Comme on le voit, Haus suppose que le tribunal ne dispose pas de la faculté que lui accorde le second alinéa de l'article 72, en d'autres termes, qu'il ne met pas l'enfant à la disposition du gouvernement parce qu'il trouve des personnes honnêtes qui consentent à s'en charger. Ce droit est incontestable. L'article susdit reconnaît aux juges une faculté; ils ont une indépendance complète pour apprécier les raisons qui les décideraient à ne pas l'exercer. J'ajouterai qu'on ne saurait trop encourager cette manière d'agir chez les magistrats. Ortolan nous rapporte qu'on en fait très souvent l'application à Paris. « Lorsque, dit-il, ni parent, ni personne ne réclame le jeune délinquant, si la situation, si les bonnes dispositions du petit prévenu, révélées aux débats, offrent quelque intérêt, à plus forte raison si elles sont de

Digitized by Google

nature à émouvoir en sa faveur, le tribunal, au lieu de statuer immédiatement, remet à huitaine ou à quinzaine sa décision. Les détails de l'audience deviennent publics et, au jour indiqué, les juges n'ont plus qu'à choisir entre les personnes de bon cœur et de bonne moralité, établissements spéciaux, personnages riches, chefs d'atelier, honnêtes artisans qui sollicitent le soin de cet enfant et de son avenir. » (*Éléments de droit pénal*, t. I, n° 293.)

Malheureusement, ce que le tribunal peut faire, le gouvernement ne le peut point. Une fois l'enfant mis à sa disposition, il ne peut que le renfermer dans un établissement de réforme ou de charité et, dans la suite, le renvoyer à ses parents. Il y a contradiction, mais telle est la loi; la déclaration du législateur a été catégorique.

Je proteste de toutes mes forces contre cette disposition et je supplie le gouvernement de prendre l'initiative d'un projet de loi qui la fasse disparaître. Les arguments de M. d'Anethan sont détestables. « Pourquoi, dit-il, aller jeter au sein d'une famille honnête cet élément corrompu et peut-être corrupteur? » Je ne vois là qu'une phrase sans fondement. Qu'on se souvienne qu'il s'agit d'enfants ayant agi sans discernement, sans connaissance de la criminalité de leurs actes! Qu'on remarque bien surtout que la mise en apprentissage n'aurait jamais lieu que d'après un choix effectué avec les plus grandes précautions. Je sais qu'il existe des jeunes gens corrompus à Saint-Hubert et à Namur, mais on les connaît et assurément ce ne seraient point ceux-là que l'on installerait dans une honnête famille. « En vertu de quel principe, ajoute M. d'Anethan, substituer à l'autorité du père celle d'un simple particulier? » Je réponds : en vertu du principe qui enlève la puissance paternelle à ceux qui n'en sont point dignes. Ces parents sont vicieux et débauchés; par le fait même, ils perdent le droit de former l'éducation de leurs enfants. M. d'Anethan blâme enfin ce contrat fait moyennant finances, grâce auquel les artisans et les cultivateurs se décideront à braver les dangers moraux de l'entrée d'un jeune homme dépravé dans leur demeure. Encore une

Digitized by Google

fois, ce danger moral n'existerait pas, puisque les précautions nécessaires pour l'éviter seraient prises à l'avance.

Que le législateur revienne donc bientôt sur ce triste amendement apporté à notre code par le Sénat! Il a une raison en plus aujourd'hui pour adopter l'excellente mesure admise par le projet; cette raison, c'est l'existence des sociétés de patronage. Ce seraient nos comités, en effet, qui entreraient en négociation avec les personnes de la ville ou de la campagne leur paraissant présenter les qualités désirables. Ce seraient eux qui, dans la suite, à l'aide de représentants choisis, comme je le disais plus haut, exerceraient vis-à-vis de la famille et vis-à-vis de l'enfant la surveillance nécessaire. Toutes les garanties seraient données; aucune crainte ne pourrait subsister.

MM. les directeurs de Saint-Hubert et de Namur m'ont fait voir des jeunes gens auxquels le régime dont je parle serait, pensaient-ils, extrêmement salutaire. Je connais, d'autre part, des personnes qui les recevraient avec bonheur et en qui on pourrait avoir la plus grande confiance au point de vue de leur éducation et de leur apprentissage. N'est-il pas triste de trouver dans la loi un obstacle infranchissable?

Le gouvernement s'intéresse au sort des enfants; encore une fois, je compte sur son initiative pour introduire en Belgique des mesures que d'autres pays, l'Angleterre notamment, ont adoptées et pratiquent avec le plus grand succès.

Je m'arrête, malgré toutes les questions que pourrait soulever encore le sort des enfants. J'espère pouvoir revenir un jour sur ces points nouveaux; en attendant, je fais un ardent appel à la charité de mes concitoyens. Qu'ils viennent au secours de l'enfance! Je l'ai dit en commençant, c'est de l'avenir de la patrie qu'il s'agit!

FERNAND THIRY,
Professeur de droit criminel à l'Université de Liége.

Digitized by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La XV^e^ exposition du Cercle artistique et la XXIX^e^ exposition annuelle des aquarellistes.

On ne dira pas que l'exposition annuelle du Cercle est terne cette année. Elle abonde en œuvres intéressantes et fortes. Certains maîtres qui s'abstiennent d'y prendre part ont eu tort cette fois, ils se seraient trouvés en bonne compagnie.

La note saillante, c'est l'affirmation de personnalités bien marquées. Les convictions se font jour de plus en plus, et chacun s'efforce de ne pas marcher dans le sillon tracé par le voisin. Cette tendance est heureuse, elle nous ramènera à grands pas vers une brillante époque artistique.

Certains critiques se plaignent de l'absence d'ensemble; j'y applaudis, au contraire, car c'est une marque d'originalité. En suivant chacun son idéal, les artistes nous font passer par toutes les gammes des jouissances artistiques. Cela ne vaut-il pas cent fois mieux que d'obéir à une tendance passagère, à un engouement pour telle ou telle nuance en faveur éphémère? L'art belge se dégage des préoccupations étrangères, je n'en avais jamais douté pour ma part : notre forte race de Flamands s'accommode mal des teintes pâlottes et effacées; elle revient, de par son tempérament robuste, vers les colorations riches et énergiques qui, de tout temps, ont fait sa gloire.

Voyez Van Aise; résolument il reprend la tradition de Rubens. Son étude de femme, intitulée *Fantaisie*, est d'une puissance de tonalité rouge qui déroute d'abord. Mais bientôt on subit le charme et l'on admire ce modelé de chair si ferme, si étudié, l'expression si vivante de cette tête, fouillée dans tous ses méplats. Il faut isoler ce puissant morceau de peinture pour en apprécier la saveur. Cette tentative réussie, ce retour vers nos anciens triomphes aura, ce semble, une salutaire influence; elle fera

Digitized by Google

rejeter de la palette ces teintes édulcorées, ces nuances laiteuses qui ne sont ni dans notre nature ni dans la coloration de notre sol.

Du même artiste, *La chapelle royale de la cathédrale de Grenade* est un tableau de beaucoup de mérite, d'une réelle sévérité et grandeur d'aspect dans une tonalité chaude et tranquille. Van Aise est en passe de devenir l'une des plus intéressantes personnalités de l'art belge contemporain. Chacun se souvient encore de son tableau de l'an dernier, *Désespoir*, acquis par M. Dansaert, conçu dans un esprit tout différent, mais toujours d'un profond sentiment. Il est des œuvres qu'on n'oublie pas et celles de Van Aise sont de ce nombre.

Un autre puissant Flamand, c'est Courtens. Sa *Rade d'Anvers* est un des « clous » du Salon. L'air circule à flots dans cette toile, qui n'est pas immense seulement par ses dimensions. Ce qui est digne d'éloges, surtout par ce temps d'impressionnisme, c'est la manière dont Courtens a construit les navires qui voguent sur les flots de l'Escaut. Ils ont bien la stabilité voulue et le gréement correct nage dans la fluidité de l'atmosphère. On a prétendu que le steamer principal était trop long, — je ne partage pas cette critique. — Pour qui a vu ces monstres marins de la « Red Star Line », qui mesurent plus de cent mètres de longueur, le navire de Courtens semble en parfaite proportion.

Dans cette maîtresse page, l'eau — cet écueil pour tant de peintres de marine — a la pesanteur voulue, tout en conservant sa transparence.

Il est regrettable que le salon du Cercle n'offre pas le recul nécessaire pour juger de l'œuvre à la distance voulue; on voit trop le coup de brosse, qui disparaît lorsque, pour la première fois, on aperçoit ce monumental tableau par l'encadrement de la porte d'entrée de l'Exposition. Cette marine, par ses dimensions colossales, demanderait un local plus vaste.

La même observation peut s'appliquer au tableau de Verheyden : *Scieurs de long* (*Forêt de Soignes, le soir*).

De près, le tableau paraît trop brun; vu de la petite salle, il prend un ton d'air qui lui donne sa véritable valeur, — et c'est ici qu'il faut louer la commission de placement, qui a dû se trouver dans un réel embarras en présence de ces toiles de dimensions inusitées, et qui s'en est tirée en leur donnant les places qu'elles occupent. Mises ailleurs, elles eussent perdu la moitié de leur intérêt.

Digitized by Google

Lesujet choisi par Verheyden a beaucoup de grandeur dans sa simplicité; le tableau tout entier est enveloppé d'une teinte de mélancolie qui va même jusqu'à la tristesse.

Comme antithèse, allons admirer les *Orchidées*, de Seghers, si souples, si caressées et d'une si étonnante vibration. Succès incontesté; place d'honneur bien méritée. Facture très personnelle, interprétant la nature sans miévrerie, mais sans sacrifier aucun détail.

Bellis se maintient. Il parvient, par son étourdissante facture, à rendre très attrayantes les natures mortes les plus simples.

Deux animaliers sont en présence et se disputent la palme : ce sont MM. Verwée et Frans Van Leemputten. Pourquoi comparer? Pourquoi ne pas louer chez ces deux peintres les brillantes qualités qui les distinguent? Si Van Leemputten serre de plus près la forme, Verwée se laisse emporter par son brio de coloriste; tous deux, par des voies opposées, produisent sur le spectateur des attractions différentes. Talent sévère et réfléchi d'un côté, fougue et emportement de l'autre. Tous deux également intéressants en vertu de leur opposition même. Cette diversité dans les talents a son charme, et les vouloir semblables serait sacrifier une partie de notre plaisir. L'ennui naquit, dit-on, de l'uniformité. Que chacun mette, comme ces deux peintres, sa conviction intime, son tempérament sur la toile, qui s'en plaindra? S'il se dégage une pénétrante mélancolie de *La lisière du bois* (*Campine aride*), de Van Leemputten, l'*Etalon s'effrayant d'un coup de tonnerre*, de Verwée, est d'une maëstria d'exécution, d'une véritable puissance de couleur. Toute comparaison est donc impossible et serait, du reste, superflue, puisque ces deux talents sont si dissemblables. Il y a place pour tous au soleil, et j'estime qu'en art la loi des contrastes varie nos jouissances. Que demander de plus qu'une absolue sincérité, selon qu'on est emporté ou calme? Dites donc au torrent de couler ses eaux comme le ruisseau tranquille! Tel artiste est doué pour sentir la nature dans son agitation, tel autre dans son repos. Félicitons nos deux animaliers de leurs tendances diverses.

Un jeune artiste, Hermay Richir, a, au salon du Cercle, deux œuvres d'un très grand mérite. Il possède une coloration riche et claire, une réelle entente de l'arrangement et il dessine avec conscience. Ce sont là trois qualités importantes. Son portrait de femme est d'une véritable élégance, qui retient et captive. Son grand tableau, représentant un père entouré de ses nombreux

Digitized by Google

enfants, méritait mieux qu'un second rang. Souhaitons à l'artiste de continuer dans cette voie : le succès est au bout.

Puisque nous nous arrêtons aux œuvres qui nous charment, sans les classer par genre, parlons sans plus tarder du délicieux tableau de Mlle Alice Ronner, où la presse entière a été unanime à louer la distinction du coloris et la possession d'une technique qui ne ressemble à aucune autre. Sa toile, intitulée *Souvenirs,* est une œuvre délicate, traitée dans la gamme des vieux maîtres néerlandais. Mlle Ronner tient un succès de bon aloi.

Il y a lieu de louer aussi sans réserves le tableau de Mlle Emma De Vigne, dont les *Chrysanthèmes* augmenteront la réputation, déjà établie.

Mlle Beernaert est une vaillante paysagiste; jamais elle n'a été plus heureusement inspirée. Sa toile portant pour titre : *Dans les dunes* (*Zélande*), ruisselle de lumière chaude et blonde. C'est là un coin intime, bien rendu, et c'est une étude que l'on serait heureux d'avoir sous les yeux toutes les fois que notre soleil du nord s'obscurcit de nuages. Les arbres sont bien dessinés et parfaitement saisis dans le caractère de leurs différentes essences.

Le grand paysage de Heymans semble montrer un peu de fatigue chez cet infatigable travailleur. Certes, le terrain accidenté est bien ondulé, mais la facture paraît trop préoccuper l'artiste; la vibration de l'air est outrée; la fluidité de l'atmosphère ne doit pas porter atteinte à la solidité spécifique des corps. On croirait voir la nature à travers l'ébullition d'une chaudière. A force de vouloir éliminer les noirs de sa palette, l'artiste est arrivé à nous montrer des vaches d'un ton bleu qui choque dans l'ensemble.

Involontairement l'on se souvient de cette petite perle intitulée : *Mon village. Avril*, que l'on a vue lors de l'exposition particulière de ce peintre luministe.

L'intérieur de l'atelier du sculpteur Desanfans a inspiré un excellent tableau à Gustave Walckiers. Malgré la multiplicité des détails, l'artiste a su éviter le papillotage et la sécheresse. L'air circule bien dans tout le tableau. Certains tons sont observés avec une véritable délicatesse de vision.

Beaucoup d'élégance dans les toiles de Fr. Tschaggeny. Peut-être peut-on lui reprocher quelques discordances, des nuances un peu trop voyantes. La palette de ce peintre gagnerait à se tenir dans une tonalité générale plus discrète; néanmoins, ces types de femmes sont attrayants : ils sont chastes et modestes.

Dans le compartiment réservé aux dessins, ce qui attire, dès

Digitized by Google

l'entrée, c'est le pastel de Cluysenaar, *La lecture.* La tête du prêtre est d'un admirable travail. La commission a fait un choix heureux en retenant cette œuvre pour les salons du Cercle.

A citer aussi les dessins de MM. Devaux, Taelemans, Staquet, Coenraets et Uyterschaut.

En sculpture, *La Troïka*, groupe en cire, par F. de Peterson. Admirablement lancé, l'attelage galope avec une impétuosité vertigineuse. Si l'artiste pouvait exécuter ce groupe en grandeur nature, et s'il parvenait à y mettre les qualités qui attirent dans sa minuscule esquisse, ce serait à coup sûr un remarquable morceau de statuaire.

Nos sculpteurs belges marquent le pas. Rien de saillant. Peut-être ont-ils réservé leurs travaux importants pour l'exposition de Paris. Dans les œuvres exposées au Cercle, le souffle et la conviction manquent.

* * *

Des peintures à l'huile, passons aux aquarelles. Le XXIX[e] salon de la Société royale belge des aquarellistes s'est ouvert dans les locaux de l'ancien Musée. Il renferme plusieurs œuvres de choix.

Dès l'entrée, nous sommes attirés par un vrai morceau de maître signé G. Ferrari, 1887. C'est un portrait de dame dans une gamme assourdie, mais d'une intensité de vie étonnante. Impossible de ne pas subir le charme. Et cependant la dame représentée n'est ni jeune ni belle — j'entends belle à la façon des Keepsake. L'œuvre a cette attraction qui résulte de la complète entente entre l'artiste et le modèle. Anatomie parfaite, surprenante souplesse du pinceau. Peu de portraits à l'huile pourraient rivaliser avec ce lavis, sobre et de tout point réussi.

On peut placer presque au même niveau d'art les trois portraits peints par M. Jacob Smits, celui de l'homme aux pommettes saillantes, à la pensée douloureuse écrite sur tous ses traits. C'est de l'art élevé, dont jamais on ne se fatigue.

Une œuvrette délicate, faite d'un rien, mais d'une grandeur d'impression rare, c'est l'aquarelle exposée par M[lle] Clara Montalba. La fluidité de l'air est exquise, c'est la qualité dominante, car le sujet — *Le bord d'un lac* — est presque impondérable. L'analyse du sentiment éprouvé par le spectateur est difficile à faire; on subit le charme sans pouvoir le définir; la poésie ne s'explique pas.

Digitized by Google

Un chercheur, un inégal, un poète aussi, c'est Gustave Den Duyts. Très artiste, il a une facture tourmentée, nerveuse, évitant les redites. Sans contredit, un des maîtres de l'aquarelle en Belgique. Il vous tient et vous force à étudier son œuvre sous toutes ses faces. Il prend la nature corps à corps et, malgré son excessive conscience, jamais il ne tombe dans la lourdeur. Son exposition est un succès mérité.

Nous avons été surpris — et très agréablement, disons-le — de l'évolution de Henri Staquet, qui revient d'Italie avec des morceaux ensoleillés, spirituels comme toujours, mais ne rappelant en rien l'aquarelliste connu. Cette souplesse de talent rare dénote un esprit d'assimilation dont peu d'hommes sont capables. Les croquis de Venise, de Staquet, sont d'une vivacité de touche, d'une crânerie dont on ne se lasse pas.

Uyterschaut est toujours le charmeur que nous connaissons. Il y a lieu cependant de faire certaines réserves sur le choix des sites, moins captivants que d'habitude.

Louis Titz, l'excellent dessinateur, expose quelques lavis empreints de ce brio subtil qui est bien le reflet du caractère de ce charmant artiste. Le plus réussi, c'est l'étude prise à Vilvorde. Beaucoup d'air et des figurines coquettement typées.

L'architecte Jean Baes a envoyé deux cadres contenant vingt-quatre tours et tourelles de Bruxelles. Aussi fin aquarelliste qu'architecte consciencieux, Jean Baes a semé de l'esprit à pleines mains dans une œuvre toute de correction. Ces deux qualités semblent s'exclure l'une l'autre, et cependant elles existent à égal degré dans ses vingt-quatre études. La facture est serrée, et malgré cela, l'atmosphère circule, claire, bien locale. Ces documents, que l'administration communale a eu l'heureuse idée d'acquérir pour le Musée communal, seront sans prix pour l'histoire future de notre cité, qui se transforme journellement sous la pioche des démolisseurs.

Blommers piétine sur place. Nous avons vu mieux de lui. L'intérieur de G. Henkes est une page remplie d'humour; le vieux bonhomme debout, attendant la réponse à la lettre que lit un autre personnage assis et savourant une longue pipe de Hollande, est pris sur le vif. Pas n'est besoin d'ouvrir le catalogue pour connaître le sujet : c'est bien un solliciteur qui se présente.

Parlons de Maurice Hagemans. Sa vue de l'avenue Louise par un temps de pluie est remplie de finesse d'observation. Peut-être les vigueurs sont-elles outrées; certaines de ses aquarelles pro-

Digitized by Google

duisent l'effet de tableaux à l'huile, ce qui est un défaut, parce que cela enlève au caractère primesautier de cet art charmant où la goutte d'eau doit garder sa transparence. Il est vrai que ce défaut est largement compensé par d'autres qualités, qui ont fait la réputation de ce méritant artiste.

Voici les chats de Mme Henriette Ronner, représentée au salon par deux morceaux intimes, pleins de verve et d'esprit. Faut-il connaître à fond ce capricieux animal pour pouvoir le rendre ainsi dans toutes les poses de la grâce féline!

Mellery est un esprit sérieux, méditatif. Il expose une série de dessins où la pensée domine. Tout cela est malheureusement d'un noir qui jette la mélancolie dans l'âme. L'aspect est d'une tristesse navrante, lugubre, qui, du reste, n'enlève rien à la valeur du caractère artistique.

A noter les jolies bluettes de Binjé, celles d'Eugène Smits, les études d'animaux de J. Vrolyk, les paysages de Stortenbeker, et terminons notre visite par un coup d'œil général aux Italiens; ils pèchent en majorité par une dureté, un aspect de coloriage qui enlève tout le charme à leur travail.

Arrêtons-nous... C'est un talent aussi de savoir s'arrêter à temps.

Étienne B.

Digitized by Google

LE NOUVEAU

SCÈNE D'ASILE

A cette époque, les soirs se passaient gaiement à l'asile et la « division des tranquilles » — ainsi se dénommait la partie du bâtiment réservée aux « fous sages » — comptait nombre de joyeux lurons, de gais farceurs, que le délire tourmentait peu, que la manie agaçait légèrement, que la folie ne secouait que par intervalles de dangereux accès.

Le soir, après souper, — en été au jardin, en hiver dans la grande salle autour des tables, — on faisait la causette, causette bizarre, incohérente et sans suite, où chacun y allait gaiement de sa petite élucubration; les inventeurs inventaient, les hallucinés hallucinaient, les maniaques riaient, les mélancoliques pleuraient, les princes et les papes pontifiaient... Chacun se « gobait » lui-même, — ce qui est déjà quelque chose; — nul ne gobait les autres, — ce qui est d'un scepticisme très raffiné!

Chacun avait son surnom, né comme... Dieu le sait!.. mais spécifiant toujours quelque travers de corps ou d'esprit, dominant la manie ou le délire.

Or donc, le soir dont il est ici question, — on était en juin, — la porte de la salle s'ouvrit et, devant maître Jean, le gardien-chef, s'avança... un « nouveau »!

Un « nouveau »! — c'était toujours, à l'asile, chez les « tranquilles » un événement considérable.

N'était-ce pas, dans l'uniformité des choses, une distraction, une rupture de la régularité de la vie claustrale?

Digitized by Google

Celui-ci avait une si bonne tête,.. de mouton effaré, un tel aspect béat de gros poussat ou de magot chinois au chef branlant, que du coup tout bruit se tut; les inventeurs cessèrent d'inventer, les hallucinés d'halluciner, les maniaques de rire, les mélancoliques de pleurer, les princes et les papes de pontifier.

— « Tiens! Le Hibou! » dit quelqu'un.

Et la salle s'agita de rire, devant les yeux démesurés de grand-duc de l'entrant.

Tout de suite, le « nouveau », affairé, les salua tous, obséquieusement, et s'adressant au premier : « Monsieur, voudriez-vous bien me faire sortir d'ici, je dois aller dîner *Au Chat!* »

L'autre lui tourna le dos.

Les gros yeux en boules de loto n'exprimèrent aucun étonnement, et tout bonnement, le « nouveau » alla recommencer près d'un autre son salut et sa question. Vingt fois il renouvela sa demande, allant de l'un à l'autre, vingt fois les fous, successivement, lui tournèrent le dos sans qu'il en parût jamais ni impatienté ni surpris.

Le hasard voulut que le dernier le connût : les « collègues » d'aujourd'hui avaient promené de compagnie, quelque dix ans auparavant, la marmotte... de commis voyageur. Ils se fixèrent, longuement, puis se serrèrent silencieusement la main — un *shake-hand* d'enterrement.

Ainsi se fit la connaissance.

En l'honneur du « Hibou », l'Anglais, « sang royal d'Écosse, premier ténor particulier de Sa Majesté » — ainsi libellait-il ses cartes, — décrocha de la cheminée sa vieille guitare fêlée, et sur l'unique ficelle, simulacre des cordes, dès longtemps brisées, pinça « un air indien de Penjab », qu'il souligna des grincements de sa voix en crécelle.

Ça ne toucha pas le « nouveau »!

S'avança alors le « Turlupin monastique » — tel était à l'asile le symbolique vocable de celui-ci.

Très chic, il se posa, solennel, grave, en médecin de l'établissement, assujettit sur son nez un lorgnon imaginaire,

Digitized by Google

prit le « nouveau » par la main, lui tâta le pouls... lui fit tirer la langue... très fort... plus fort... et longtemps... lui fit faire ainsi le tour de ces « messieurs »... pour qu'on pût en juger! lui examina les yeux au grand jour, le palpa, l'ausculta, le retourna... poussa quelques hem! hem! puis :

« Ce ne sera rien, mon ami; nous vous guérirons vite : vous n'en avez que pour quelques mois... une année ou deux tout au plus.

— Mais je ne suis pas malade, moi! Au contraire! Je veux partir tout de suite. Je dois aller dîner *Au Chat!*

L' « Inventeur », un Marseillais, le tirait par la manche, et tout en déroulant un long dessin qu'il ne quittait jamais, dégoisa tout d'une venue, avec sa volubilité et son accent du Midi, sa grande découverte « dé la direction dé bâllons... » :

« Lé diamant, mon bon, cè n'est autre chose què dé la lumière cristallisée, uné fragment' dé soleil, pécaïré! Vous mé suivez, té?... Or, lè soleil attiré lè diamant, mon bon, comme l'*émant* attire lè fer. Adaptez à un ballon cét *émant*, cé diamant, il file vers lé soleil, té!... Vous me suivez... jusqu'à lé limite d'épuisement dé l'attraction verticale... Ce n'était pas plus malin que céla, pécaïré! »

Et pirouettant sur ses talons, l' « Inventeur » laissa l'autre béat, roulant toujours ses gros yeux ronds, sans expression et sans vie.

« J'ai faim, moi, recommença-t-il, je n'ai pas dîné. Je dois aller dîner *Au Chat.*

— Oui, c'est le chat. Cherchez le chat! dit le « Turlupin monastique ».

Le vieux « papa Cambronne » arrivait. En complet nankin, coiffé de son énorme chapeau « planteur de Manille », grognard, maussade, il se laissa tomber sur un banc du jardin :

« Té, souffla le Marseillais au nouveau! voilà Môssieu lé directeur. C'est lui qui a la clé. Soyez poli avec lui, mon bon, soyez poli, il vous la donnera... pécaïré! »

Et saluant avec le plus profond respect, tenant son cha-

Digitized by Google

peau à la main, le nouveau s'en alla conter au « vieux » ses doléances, lui demandant de sortir pour aller dîner *Au Chat.*

Furieux d'être dérangé, le vieux lui décoche toute l'odorante série de ses injures, et finit par lui commander « des fusils, des chiens, six chevaux anglais pur sang et un break à douze places ».

Plus ahuri que jamais, comprenant de moins en moins, ses yeux en boules de loto s'écarquillant à se désorbiter, il pleure, le nouveau..., puis, comme un enfant, il redit sa complainte :

« J'ai faim, moi, je n'ai pas dîné. Je dois aller dîner *Au Chat!*

— Un demi-poulet froid, un jeune pigeon aux petits pois avec champignons. Servez chaud! à Monsieur! tonitrue un milliardaire. Une bouteille Château-Laroze 1811! —Vous acceptez, n'est-ce pas?

— Avec enthousiasme, Môsieur, avec enthousiasme, bredouille-t-il, séchant ses larmes, tiré enfin de sa phrase.

— Ah! vous aimez beaucoup le vin, vous? lui demande avec intérêt un maniaque tranquille.

— Oh! oui! oui, surtout le vin de Rhin.

— Alors, mon ami, comme je suis le sommelier ici, il ne faudra pas oublier de me rappeler ça demain matin, de bonne heure, pour que je ne doive pas aller deux fois à la cave »

Et à l'idée de ces bonnes choses, le « nouveau », concupiscent, se mit à rire d'une grosse joie enfantine,... mais revenant tout à coup à son idée première : « Pourtant, je devais aller dîner *Au Chat!* »

Une gardienne traversait la salle.

Il se précipita : « Mademoiselle, je vous en prie, voudriez-vous bien m'ouvrir la porte! Je dois aller dîner *Au Chat!* »

. . . . . .

Et comme elle s'éloignait en riant :

« Mon bon, dit philosophiquement le Marseillais, lés femmes! elles se moquent dé nous, même dans lés maisons dé fous!... »

29 novembre 1888. Jos. Sacré.

Digitized by Google

ŒDIPE-ROI

Des artistes de la Comédie-Française ont joué récemment à Bruxelles la célèbre « tragédie » de Sophocle, « traduite *littéralement* en vers français », comme s'exprime le titre, par Jules Lacroix, représentée pour la première fois à Paris sur ce théâtre en 1858 et reprise en 1881. Sur la scène de la Monnaie, le succès a été grand, dit-on, pour le sociétaire chargé du rôle d'Œdipe, et l'occasion était favorable de s'expliquer sur l'art de la Grèce et sur ce drame réputé, depuis Aristote, le chef-d'œuvre de son théâtre. Tout le monde en a profité; pourquoi la laisserions-nous échapper?

Les premières grandeurs dramatiques s'étaient produites, dans ce pays privilégié du beau, sous le génie d'Eschyle, avec de bien faibles moyens : une scène sans étendue, à l'extrémité d'un amphithéâtre immense; jamais plus de deux acteurs ensemble, avec douze choristes au plus ; tous les rôles joués par des hommes, qui, pour être vus et entendus des dix à quinze mille citoyens d'Athènes, étaient agrandis, rembourrés, masqués, et parlaient à travers leur masque porte-voix, d'après une mélopée fixe, avec des gestes réglés. De plus, comme ces représentations faisaient partie des fêtes nationales et religieuses, on n'y était admis qu'après un concours, et il fallait y conquérir sa place à la pointe du génie. Quels progrès croirait-on aujourd'hui que pût faire un théâtre dans ces conditions? Tout au plus mettre en scène un troisième acteur et porter le chœur de douze à quinze personnes. Sophocle le fit et Euripide s'en contenta. Le pro-

Digitized by Google

grès vint de la poésie, qui n'a pas tant besoin d'espace ni de moyens matériels. Sur cette scène primitive, après les grands spectacles d'Eschyle, il suffira de mettre les souffrances du cœur pour en faire un monde.

Plutarque nous transmet la date de la victoire de Sophocle sur Eschyle ; c'était, en style moderne, en l'an 468 avant notre ère. La pièce couronnée est perdue, comme la plupart de ses œuvres, dont on porte le nombre à cent neuf, cent treize, cent trente, dont il ne reste que sept. On croit que celle qui obtint le prix sur Eschyle célébrait la conquête du blé ; c'était encore le genre de l'auteur de *Prométhée*. Nous n'avons pas la troisième partie des *Sept chefs devant Thèbes* d'Eschyle; nous avons le même sujet traité dans l'*Antigone* de Sophocle, vingt-deux ans après. Ici, comme dans les *Suppliantes* et dans la troisième partie de l'*Orestie :* les *Coéphores*, d'Eschyle, le fond du sujet est un progrès des mœurs sur les lois : le cadavre de Polynice étant condamné à rester sans sépulture, sa sœur Antigone brave la défense et lui rend les derniers devoirs. « Je ne croyais pas, dit-elle au roi, que les décrets royaux eussent le pouvoir de violer les préceptes, non écrits, mais infaillibles, des Dieux. » Puis Sophocle lui prête un mot ému : « Mon cœur n'est pas né pour haïr, mais pour aimer ».

Eschyle n'eût pas donné d'amour à Antigone ; Sophocle la fait aimer par le fils du roi, Hémon, qui vante à son père « l'action glorieuse de la plus innocente des femmes ». C'était du nouveau, mais Sophocle, en cherchant plus de dramatique, n'était pas entièrement sorti d'un genre qu'Eschyle avait traité avant lui.

Nous avons deux pièces où Eschyle et Sophocle adoptent le même sujet : la vengeance du meurtre d'Agamemnon par son fils. Eschyle aurait pu l'intituler *Oreste*. Sophocle lui donne le nom d'*Electre*, car c'est le caractère d'Electre qu'il va montrer, ballotté entre l'espoir de se venger et la crainte de voir s'échapper la vengeance. Les mêmes faits servent aux deux poètes : Oreste se dit mort et le spectateur est instruit de sa ruse. Mais, chez Eschyle, Oreste se fait connaître aussitôt de sa sœur et c'est lui qui domine. Chez Sophocle, Electre

Digitized by Google

le croit mort et tout change. Impatiente du sang de sa mère, Electre est d'une violence farouche. Ce n'est pas une lutte de passions opposées, c'est le spectacle d'un cœur de femme, pantelant sous l'ardeur de punir « l'assassin installé sur le trône de son père ».

On pourrait constituer une trilogie de trois drames de Sophocle que leur mérite sans doute nous a conservés. Elle commencerait par *Œdipe-roi*; la troisième pièce serait l'*Antigone*, et la deuxième, qui continue *Œdipe-roi*, serait *Œdipe à Colonne*, qui ne fut représenté qu'après sa mort et où le poète octogénaire se plaît, avant de mourir, à épancher les aspirations au repos de la vie, les espérances d'outre-tombe, avec des souvenirs émus de la patrie et enfin cette fierté sereine contre l'injustice, qui redouble au cœur du vieillard à qui la mort commence à sourire.

Œdipe-roi est le chef-d'œuvre de la scène antique. Aristote a fait, d'après lui, sa théorie du théâtre. De nos jours, on le compare au Laocoon, à l'Apollon du Belvédère, à la Vénus, à l'*Iliade*, et Napoléon Ier voulait le mettre à la scène à Paris comme il l'avait été à Athènes. Ni Sénèque, ni Corneille, ni Voltaire, ni Alfieri n'ont été heureux en l'imitant, non plus que Chénier en le suivant scène à scène. Sa grandeur est dans une simplicité inimitable. La terreur y monte sans cesse et croît à chaque mot des personnages. Un cruel spectacle, la peste de Thèbes, ouvre le drame. La ville, couverte de morts, s'emplit de fumée d'encens et de prières. Spectacle cruel surtout pour ce célèbre roi Œdipe, qui a sauvé le pays du Sphinx! Le grand-prêtre lui conseille d'interroger l'oracle; c'est déjà fait : le frère de la reine est allé à Delphes et il ne peut tarder à revenir. Il entre : l'oracle est clair, la peste a une cause : le meurtre du roi Laïus, premier époux de la reine. Qu'il soit vengé, la ville sera sauvée. Aussitôt, sur cette ville que remplit la terreur de la peste, plane la terreur religieuse, car Œdipe lance les plus solennelles malédictions contre la cause de tant de maux. Or, cet assassin, c'est lui, on le sait. Mais comment l'apprendra-t-il? Le sujet est une enquête judiciaire dont le juge lui-même sera

Digitized by Google

la victime. Œdipe, cependant, ne peut rien apprendre sans découvrir que c'est son père qu'il a tué et sa mère qu'il a épousée et rendue mère. Tout ce qu'il fera désormais ôtera de ses yeux un des voiles qui lui cachaient ce secret, et il verra l'affreuse vérité s'avancer vers lui, toujours grandissante, toujours plus lumineuse et plus horrible, comme un météore que rien n'arrête et qui va foudroyer. Là est l'unité tragique de l'œuvre.

Né d'un sang royal, habitué à vaincre, ayant mérité le trône de Thèbes par son intelligence et son courage, régnant avec justice, ayant conscience de son mérite que consacre une grande célébrité, cet homme ne courbera pas aisément la tête sous la fatalité des événements. Il la courbera, et jusqu'au plus horrible supplice, devant l'incessante accumulation des témoignages, pareille au flot montant d'une mer orageuse. Tous les témoins de la mort de Laïus, voyant Thèbes sauvée et Œdipe couronné, se sont retranchés, ignorant le reste, dans la conspiration du silence, dont la peste et la vigueur d'information du roi feront sortir la vérité. Tirésias, le devin aveugle, est appelé le premier ; il hésite, se défend, entend se taire. Pour l'obliger à parler, Œdipe le menace, l'outrage, l'accuse. « Ah! c'est ainsi! Eh bien! je t'ordonne de subir l'arrêt, car l'impie, c'est toi... » Mais comment croire à une accusation lancée de la sorte comme une riposte à des menaces? Pourquoi, d'ailleurs, le devin n'a-t-il pas parlé au moment du meurtre? Mais quand donc Laïus a-t-il été tué? Jocaste peut rassurer son époux : Un oracle avait prédit à Laïus qu'il serait tué par son fils, mais il a été tué par des brigands — encore un trait de la conspiration — non par Œdipe, qui, d'ailleurs n'est pas son fils. « C'était dans un lieu où trois chemins se croisent. — Trois chemins! — Oui. En Phocide, sur la route de Thèbes. — Quand donc? — Quelque temps avant ton arrivée à Thèbes! » Plus la reine veut le rassurer, plus elle le trouble. Car précisément, dans le défilé qu'elle désigne, il a rencontré un vieillard qui lui a barré le passage, et la lutte s'est terminée par la mort de l'agresseur. Si c'était Laïus! Il n'est pas son fils cependant. Et d'abord,

Digitized by Google

était-ce Laïus? Qui fut témoin de sa mort? Un de ses officiers. Qu'on le cherche. Il s'est enfui, caché, dans les champs. En l'attendant, Œdipe raconte à son épouse sa propre histoire. Lui aussi, à Corinthe, l'oracle de Delphes lui a prédit qu'il serait l'assassin de son père et l'époux de sa mère; effrayé, il a quitté le palais qu'il croit paternel, et c'est dans ce voyage qu'il a frappé un vieillard. Les oracles sont donc faux. Alors un messager arrive de Corinthe : le roi est mort, Œdipe est appelé à lui succéder. Bonnes nouvelles! car le roi est mort dans son lit et de vieillesse. Peut-être est-il mort de chagrin d'avoir vu s'exiler son fils, se dit Œdipe, donnant à toute chose un sens favorable. En tout cas, c'est encore un point où l'oracle est en faute. Néanmoins, il ne retournera pas à Corinthe. Qu'est-ce qui l'effraye? « Un oracle divin, ô étranger! » Un oracle qui l'a menacé d'épouser sa mère. Crainte frivole, répond le berger pour le rassurer : « Le roi n'était pas votre père. C'est moi qui vous donnai à lui. — Et où m'as-tu trouvé? — Sur le mont Cithéron. — En quel état? — Les pieds percés. — De quelles mains m'as-tu reçu? — D'un officier de Laïus. — Où est-il? — Je ne sais. — Où est-il? demande Œdipe au chœur. — La reine doit le savoir, » répond le chœur. Mot terrible, car la reine n'en a que trop entendu : « Laissons cela! ». Œdipe, qui s'accroche à tout, croit qu'elle veut arrêter l'enquête dans la crainte de découvrir qu'il est de basse origine. Mais fût-il né de trois générations d'esclaves, la reine n'en serait pas humiliée, dit-il avec la conscience de son œuvre accomplie. Mais Jocaste a compris : « Malheureux! C'est le seul nom que je puisse encore te donner! » et elle s'enfuit désespérée. L'officier de Laïus arrive : « Ah! misérable, tais-toi! », s'écrie-t-il du premier mot en reconnaissant le berger. Mais Œdipe lui arrachera la vérité. Si la menace ne suffit pas, il le fait lier de cordes. Et le chœur chante : « Hommes, vous n'êtes rien! » Et déjà la reine s'est pendue. Que va faire Œdipe? Sophocle n'a pas craint de le faire rentrer en scène, après qu'il s'est puni lui-même. N'ayant pas d'épée, il a arraché l'agrafe du manteau de la reine et s'en est percé les yeux. Il rentre pour montrer son

Digitized by Google

supplice, maudire la pitié qui lui conserva la vie quand son père ordonnait sa mort, demander pour la reine les honneurs de la sépulture, pour lui la grâce de dire adieu à ses filles. Et le terrible drame finit par une scène d'attendrissement où le supplicié s'oublie pour déplorer l'avenir de ses filles et prier le nouveau roi d'être bon pour elles. Les oscillations de crainte et d'espérance, d'après les illusions naturelles au caractère des personnages, la netteté simple des interrogatoires, les moyens loyaux, violents au besoin, de tout savoir, le cruel crescendo des révélations, le sombre ou gracieux lyrisme du chœur, tout, comme conception, assure à ce drame le premier rang.

La manière dont le sujet est traité et le plan rempli en fait surtout le mérite. C'est ce qu'on est trop enclin à méconnaître pour qu'il ne soit pas inutile de le faire voir.

Il est bon de ne pas juger une œuvre aux apparences. On risquerait ici de ne voir que des mœurs étrangères aux nôtres, un sujet pour nous impossible, la barbarie religieuse enfin; et quelques idées étranges, stupides, révoltantes même, nous cacheraient la perfection d'un art qui n'a pas été surpassé. C'est d'abord la foi aux oracles. Comment, sur une simple « bonne aventure », dirait-on, cette précaution cruelle : tuer un nouveau-né, et ces conséquences terribles : le parricide et l'inceste? On pourrait déjà répondre que le poète montre bien plutôt les dangers de cette superstition qu'il ne l'exploite; plus d'une parole contre les oracles viendrait à l'appui. Le génie dramatique, Eschyle ou Shakespeare, Sophocle ou Racine, n'a pas besoin de conclure une œuvre comme une thèse; sinon, il ne serait pas bien difficile de donner au drame cette « moralité » que, si Laïus s'était mis au-dessus des prédictions, avait gardé chez lui, élevé chez lui son fils, il eût été de toute impossibilité qu'il tuât son père et surtout qu'il épousât sa mère, au moins sans les connaître. Si, les connaissant, il en était arrivé à ces horreurs, on se serait trouvé devant des crimes comme il s'en produit bien sans oracles, mais qui ne fournissent pas de héros aux poètes.

Digitized by Google

Superstition et cruauté sont sœurs ; un autre usage marche de pair avec les oracles, c'est le droit de mort des parents sur les enfants. Aussitôt menacé, le couple royal ne trouve rien de mieux que d'envoyer le nouveau-né à la mort. Mais n'y eût-il pas toute la pièce qui proteste, un seul cri d'Œdipe, quand il apprend que sa mère a donné l'ordre : « Elle qui l'avait enfanté, malheureuse ! » dégagerait la complicité du poète dans ces restes de barbarie dont on retrouve la légende ailleurs qu'en Grèce.

La fatalité qui plane ainsi sur le sujet a donc tout l'air déjà de n'être que la conséquence logique de ces terreurs superstitieuses et de ces précautions cruelles. Mais ce qui domine tout, c'est que les victimes sont des hommes, avec leur caractère, leurs idées, leurs passions. Le reste fait à peine partie de l'œuvre, lui est antérieur, extérieur même, pourrait-on dire. C'est une vieille légende mystique, une chronique des temps reculés, dont le poète déroule les résultats politiques, moraux, laïques, de manière que rien, dans l'enquête qui est tout le drame, ne soit en dehors de l'humanité. Pour avoir l'esprit frappé par des prédictions, on n'en est pas moins homme. Pas un personnage n'est autre chose, chaque parole sort des situations, reste dans le vrai, jaillit de l'âme. Tout le drame, comme tout l'art grec, est humain.

Cet ensemble montre le maître, et il n'est pas un détail qui de même ne vienne du vrai et n'aille au vrai, avec des nuances d'un art sûr de lui. Là se voit surtout l'admirable génie de la Grèce. Voulez-vous en juger ? Ouvrez Sénèque, ouvrez Voltaire ou Corneille ; nous voilà à mille lieues de cette perfection. Il n'y a que Racine qui en soit quelquefois pénétré. Quand on prétend traduire, ce n'est pas mieux, et c'est parfois pis. On dirait que la poésie s'envole à l'approche des mains modernes. Plus on vante l'art grec et on veut le rendre dans toute sa vérité, plus on s'en écarte et moins on semble en avoir une idée. La première impression générale, quand on connaît le texte et qu'on lit une de ses adaptations, révèle une étonnante anomalie. Dans le français, c'est un débordement d'anathèmes, où les termes d'impréca-

Digitized by Google

tion crépitent comme un torrent. On dirait que cet inceste et ce parricide crient vengeance, et qu'il n'y ait rien pour satisfaire la morale que la puissance des gros mots et les roulements de qualificatifs. Depuis l'*assemblage infâme* de Corneille et l'*exécrable hyménée* de Voltaire, l'outre des tempêtes n'a fait que se gonfler; à chaque scène, elle crève, vomissant, au nom de la vindicte des mœurs, « l'horreur et l'épouvante : crime inouï, effroyable mystère, infâme attentat, palais immonde, coupable mère, noces abominables, mélange incestueux, fruits de l'inceste, poids de l'inceste », que sais-je? Il n'est pas jusqu'à la naissance de l'enfant qui n'y soit englobée :

Exécrable naissance! exécrable hyménée!
(J. Lacroix, p. 65.)

Au même moment cependant, cette muse débordante recule devant la corde où la reine se pend; on nous représente:

Jocaste inanimée et le corps *suspendu*
Au *long voile traînant qu'elle-même a tordu.*
Œdipe exhale un cri de lion qui succombe,
Il détache *ce nœud meurtrier*, le corps tombe.

Inutile de dire qu'il n'y a dans le texte ni cri de lion, ni long voile traînant, ni corps suspendu, ni nœud meurtrier, mais un lacet noué où elle pend et une corde qu'il détache.

Revenons à l'impression générale. Sophocle, au contraire, ménage ses paroles avec un tact de tous les instants et, quand la passion ne peut se prêter à des délicatesses de ton, il les remplace par une énergie d'expression qui tend au même but — ou plutôt qui satisfait son génie devant une situation qu'Œdipe exprimera, dans *Antigone*, d'un mot : « Je suis innocent et sacré. » Ce sentiment des nuances est ici d'une puissance extrême, où le poète se montre inébranlable. Dès la première nouvelle que la mort de Laïus reste à venger, Œdipe se déclare

Étranger à ce crime, à l'oracle étranger.

Pardon, Sophocle n'aurait pas placé le crime avant l'oracle, il suffit d'un peu de logique pour comprendre cela. Mais, même en rétablissant l'ordre, on ne peut pas encore se

Digitized by Google

fier à la traduction qui du premier mot tranche et parle de crime. Le poète ne va pas si vite en besogne, il se réserve; pourquoi préjugerait-il en donnant ce nom à un meurtre dont il connaît le caractère de légitime défense? Au contraire, il fait dire par Œdipe qu'il est étranger à l'*événement*, — « à la chose faite » traduit Leconte de Lisle.

Quand on saura que c'est Œdipe qui a tué et que c'est son père qu'il a tué, le poète antique ne se servira pas encore d'un mot qui implique l'idée de culpabilité. Il ne dit ni meurtrier ni assassin. Faute de mieux, Leconte de Lisle traduit « tueur de mon père ». L'idée dont le nom revient sans cesse sous la plume des traducteurs est sans cesse écartée par l'auteur grec; on pourrait citer vingt exemples où leur scélérat devient un fléau, leur impie un abandonné des Dieux, et le mélange horrible une épouse non-épouse, un « non-hymen hymen »[1], etc.

Leconte de Lisle, traduisant en prose, peut être plus exact. Quoiqu'il se contente trop souvent, comme je l'ai dit ailleurs pour Homère [2], d'une phraséologie grécisante qui semble l'exempter d'approfondir les difficultés, de consulter les commentaires, de sentir et de rendre les nuances et de trouver le ton de son auteur, il est presque toujours littéral. Plus d'une fois cependant, la manière ronflante et moralisante des traducteurs en vers le gagne. C'est le ton de la tragédie, paraît-il. Et les gros mots reparaissent. Quand Œdipe discute une des circonstances de la conspiration du silence : s'il n'est pas vrai, comme on l'a toujours dit, que Laïus a été tué par une bande de brigands et si un seul adversaire l'a frappé; dans ce cas, dit la prose française, « il est manifeste que j'ai commis le *crime* ». Encore le crime! Œdipe dit simplement : « Cette affaire prend une tournure contre moi » (v. 847) [3]. Une autre fois, nous n'en sommes pas quittes sans un contre-sens. A la première accusation de

[1] ἄγαμον γάμον (v. 1214).

[2] *Un peu de poésie homérique*, lecture faite dans la séance publique de l'Académie de Belgique du 14 mai 1887, in-4° illustré.

[3] Aug. Scheler, *Commentaire sur l'Œdipe-roi*, p. 151.

Digitized by Google

Tirésias, Œdipe a soupçonné Créon et l'a menacé, outragé. Quand il s'est percé les yeux, Créon le traite avec bonté et lui dit qu'il ne veut pas lui reprocher, quoi, ses crimes? Leconte de Lisle s'y laisse prendre. Mais il n'y a pas eu là de crime, Sophocle dit ses « outrages » (v. 1423) [1].

Je crois bien n'avoir trouvé dans le drame que quatre fois le mot : « tueur de son père ». Mais je puis assurer que le mot de parricide, si prodigué en français, n'échappe au poète grec que deux fois dans toute la pièce. C'est que l'émotion va à l'extrême, que la torture l'emporte et qu'Œdipe ne se possède plus. Quand le messager a raconté le supplice qu'il s'est infligé : « Que fait le malheureux maintenant? » demande le chœur. — « Il crie qu'on ouvre toutes les portes et qu'on montre à tous les Cadméens ce parricide...», etc. (v. 1288). Il entre ensuite et, s'adressant à Créon : « Les dieux le veulent, il faut tuer en moi le parricide et l'impie » (v. 1441) [2]. C'est encore d'un poète.

Pour l'autre *crime*, on ne va pas me croire, son nom n'est pas même prononcé une seule fois par Sophocle. Dans les traductions seulement, le mot d'inceste revient à toute occasion. En grec, c'est à penser qu'il n'existait pas dans la langue. Une fois, dans le passage que je viens de citer, le messager va le créer (v. 1288-9) : « Qu'on montre à tous ce parricide et ce matri... » [3]. Nous pourrions dire *matrigame*, mais il s'arrête : « Je ne répéterai pas ces mots impies. »

Sophocle cependant doit souvent mentionner le fait, pour le constater, pour en faire ressortir les effets terribles; il n'est pas d'artifice auquel il n'ait recours afin de n'en pas fausser le caractère d'inconscience.

Le plus souvent, il y emploie le pluriel; tous les scholiastes en ont cité des exemples. « En français, dit M. Scheler, on pourrait très bien dire et même avec élégance, en faisant

[1] Je puis invoquer encore ici l'autorité de M. Scheler, *Ibid.*, p. 229.

[2] La première fois, Leconte de Lisle ne fait pas la nuance, il répète selon son habitude « le tueur de son père ».

[3] Le latin peut mieux rendre le texte grec où le mot *mère* est complet. On dirait : *illum parricidam, illum matris...*

Digitized by Google

allusion à un fait particulier : *Tu vis en relation illégitime avec* DES *personnes de ton sang* » (v. 366). — « On ne m'appellerait pas l'époux des gens dont je suis né », dit Œdipe (v. 1357). Il se sert même du masculin : « Concubin de *ceux* dont je suis né » (v. 1361). La périphrase, à son tour, lui vient en aide, et il la varie autant que de besoin. « M'eût-il été doux de voir la figure de mes enfants, nés comme ils sont nés? » (v. 1376). Il esquive même l'idée, quand il le peut. Deux raisons lui ont fait quitter Corinthe; quand le messager, qui veut l'y ramener, lui demande pourquoi, il répond :

J'ai craint le parricide et l'inceste, ô vieillard !

Évidemment, un traducteur, cela se croit obligé à mettre les points sur les *i*. Mais Sophocle : « Je ne voulais pas être le tueur de mon père, vieillard ». Éluder le reste plaît au poète.

Quand Œdipe ne veut pas revoir sa prétendue mère qui est à Corinthe, Jocaste combat ses scrupules avec une sérénité d'indifférence, bien tragique puisqu'on la sait en plein dans cette situation même, qu'elle traite comme impossible. Encore le cas ou jamais de placer de grands mots :

L'hymen incestueux qu'Apollon te présage...

Pour le poète, c'est une occasion d'une grande audace de simplicité. Cette mère, qui est épouse de son fils, dit avec un imperturbable sentiment de leur innocence : « Ne crains pas avec ta mère des épousailles [1]. Tant de gens ont rêvé, en dormant, qu'ils étaient le mari de leur mère! » (v. 982).

M. Lacroix donne, en note, comme impossible à la scène française, ce mot digne de la scène grecque. Un moderne dirait dans le même sentiment :

Interrogez l'enfant, innocente chimère :
« Avec qui te marieras-tu? — Avec ma mère. »

Quand Jocaste devine et fuit, dans l'épouvante, le chœur indirectement nous ramène encore à l'apaisement. Il chante

[1] *Épousailles* est faible. Le mot grec signifie l'action de conduire (à l'autel ou à la chambre nuptiale) une *nymphe* : vierge, nouvelle mariée, nom poétique qu'on donne aussi aux Muses. On pourrait donc dire : Ne crains pas de prendre pour vierge épousée ta mère.

Digitized by Google

le Cithéron où Œdipe a dû naître, il le croit né d'un Dieu. Essayons de quelques vers.

Quelle femme, ô mon fils, quelle t'a mis au monde,
Quelle vierge, fille des Dieux,
Unie à Pan qui vague au sein des monts ombreux,
A Phœbus qui se plaît dans la forêt profonde?
Est-ce Hermès, que Cyllène a vu naître, dit-on,
Ou Bacchus, l'habitant des cimes éternelles,
Qui la choisit parmi les nymphes d'Hélicon?
Il aime à jouer avec elles. (V. 1098-1106.)

C'est à l'heure où Jocaste se pend, que la poésie se berce ainsi en de riantes images qui planent sur l'innocence de ces malheureux.

Lorsqu'Œdipe sait tout, le poète ménage plus encore ses expressions peut-être.

Hélas! hélas! mon sort s'éclaire! Je te vois,
O lumière du jour, pour la dernière fois!
Moi qui suis né de qui je ne pouvais pas naître,
Qui suis parent de ceux dont je ne pouvais l'être,
Et qui tuai les gens qu'il ne convenait pas! (V. 1182-5.)

Le traducteur lâche tout, au contraire; c'est là qu'on entend : « Exécrable naissance! Exécrable hyménée! Inceste et parricide! »

Alors le chœur chante le malheur des hommes. Essayons encore. Je n'aurai pas besoin de faire remarquer les effets de style, si bien à leur place dans la poésie de Sophocle comme dans celle d'Homère.

Strophe I.

Race des mortels, si longtemps
Que puissent durer vos instants,
Comme rien je vous considère!
Qui, quel homme présomptueux
Connaît d'autre bonheur que de se croire heureux?
A peine le croit-il que son bonheur s'altère.
Et devant ton exemple, moi,
Devant ton destin, devant toi, [1]
Malheureux Œdipe, je croi
Que nul mortel ne peut être heureux sur la terre.

[1] Cette triple répétition, dont je donne un équivalent, est négligée par Leconte de Lisle qui dit : « En face de ton *daïmôn* et de ta destinée, mal-

Digitized by Google

ANTISTROPHE.

Lui, lança sa flèche si haut
Qu'il se rendit maître aussitôt
Des grandeurs de la destinée.
O Jupiter, il a vaincu
Le Sphinx [1], vierge à l'ongle crochu,
Prophétesse *au sang acharnée.*
Contre le meurtre de nos fils,
Il fut le rempart du pays.
Pour cela, tu devins mon prince, et tu régis,
Dans les plus grands honneurs, Thèbes la renommée.

STROPHE II.

Maintenant, qui serait, dit-on, [2] plus malheureux ?
Qui, dans les revers épineux,
Qui foulé par le sort, en sa rude inconstance ?
O noble cœur d'Œdipe, à qui le même port
A suffi pour le fils et pour le père encor,
Où l'époux mit sa complaisance !
O malheureux, comment jamais, comment jamais
Les sillons paternels, en paix,
Si longtemps, ont-ils pu supporter ta présence ?
(V. 1186-1213.)

Quelle vigueur d'images dans ce *port* et ces *sillons paternels*, pour dissimuler l'horreur d'une action innommée, puis exprimer le sentiment que ces choses devraient être impossibles à la nature ! [3]

Le récit des horreurs du dénoûment ne s'écarte pas de cette poésie, qui ne s'inspire que du vrai dans ses nuances les plus profondes. La reine a commencé :

Elle se jette alors, par le courroux chassée,
Dans sa chambre ; elle court à son lit d'épousée,
S'arrachant des deux mains les cheveux, et, fermant
Les *deux* portes derrière elle violemment,

heureux *Oidipous*, etc. » Avec *daimôn* et *Oidipous*, tout est sauvé. Le poète dit : « Ton exemple et ton destin. » Pourquoi ne pas dire le tout en grec : *daimôn* et *paradygme* » ?

[1] Je souligne les mots ajoutés.

[2] A ce qu'on dit.

[3] M. Lacroix dit : « Comme en un port fatal, au palais de ton père ». Le *palais* est faible ; le *lit* serait vrai, mais dur. Tant il est difficile d'ajouter rien à des nuances si strictement observées.

Digitized by Google

Elle invoque Laïus dont la mort est ancienne,
Resonge aux anciens fruits *de leur couche lointaine*,
Par lesquels il périt, la laissant aux hasards
De procréer avec ses petits des bâtards. (V. 1241-1248.)

Les *anciens fruits*, *ses petits*, au lieu de *son* fils, c'est encore le pluriel si souvent employé. *Bâtards* force peut-être la note, mais comment rendre autrement des expressions que Sophocle choisit vulgaires pour exprimer l'indignation de la reine? La mise au net moderne n'a pas de ces scrupules :

Elle évoque Laïus, *égorgé* par la main
D'un exécrable fils qui, né de leur hymen,
Teint du sang paternel, dans ce palais *immonde*,
A fécondé le sein qui l'avait mis au monde.
Elle *maudit* la couche où d'un époux, jadis,
Elle eut un autre époux, et des fils de *son fils*.

Œdipe, à son tour, dans Sophocle :

Il court, il nous demande une épée, il réclame
Qu'on lui dise où trouver sa femme, non sa femme,
La glèbe maternelle et double dont ses fils
Comme lui-même sont sortis! (V. 1255 et suiv.)

La même hardiesse d'images maintient ici le ton général de l'œuvre, s'harmonisant avec les discrétions déjà notées et qui vont revenir. Œdipe entre, il s'adresse aussi à la montagne :

Pourquoi m'avoir reçu, Cithéron? et, reçu,
Pourquoi ne pas m'avoir tué? Nul n'aurait su
Quels parents m'ont donné l'existence *mortelle*.
O Polybe, ô cité que je crus paternelle,
Vieux palais qui, parmi d'apparentes beautés,
Me nourris, préparant tant de calamités!
Hélas! je suis maudit et de race maudite!
O triple route, ô val qu'une forêt abrite,
O gorge resserrée entre les trois chemins
Qui bus le sang d'un père épanché par mes mains,
Vous souvient-il de moi? Vous souvient-il des choses
Que je vous fis, et puis, *l'effet suivant les causes*,
Que je commis après mon départ? O hymen,
Hymen! tu m'engendras, puis dans ce même sein,

Digitized by Google

Tu fis rentrer le germe *où j'avais trouvé l'être*
Et pères, frères, fils, tour à tour en fis naître
Vierges, épouses, sœurs, mères, tout ce qu'entre eux
Les hommes ont jamais connu de plus affreux.
(V. 1390-1408)

Dans les derniers vers, loués par Longin et traduits par Boileau, les pluriels s'accumulent comme des voiles derrière lesquels ressort le grand trouble d'Œdipe, après que l'appel à la nature par cet homme dont les yeux saignent a préparé cette sorte de délire par une grande réserve : « Vous souvient-il des choses que je vous fis », ce qui nous rejette à cent lieues du palais de Corinthe des traducteurs :

Quel immonde fléau vous nourrissiez en moi !

Ou du vallon « lamentable » :

Oh ! vous rappelez-vous *ce meurtre que j'abhorre*
Et ce qu'ici [1] je fis *de plus horrible encore ?*

Une idylle termine le drame. Œdipe y parle à ses filles. Situation difficile, car il ne peut leur taire ce qu'on va encore qualifier de mots ronflants. Mais Sophocle :

O mes enfants, venez ! Que vos mains — où sont-elles ? —
Touchent ces mains de frère ; oui, ces mêmes mains, celles
Qui des yeux, autrefois de lumière noyés,
De votre père ont fait ce que vous les voyez.
Vous, mes enfants, dont, sans rien voir, ni rien connaître,
Je fus père, là même où l'on m'avait fait naître.
(V. 1280-85.)

Le père les plaint. Elles ne pourront se livrer aux jeux de leur âge, ni se mêler aux assemblées publiques, et quand viendra l'heure où l'on se marie, « qui osera prendre sur lui de tels reproches, qui resteront attachés à mes parents et à vous ? » (v. 1494). Ce qui suit aussitôt peut être emprunté au traducteur :

Car est-il un malheur qui n'ait fondu sur vous ?
Votre père a tué son père, il fut l'époux
De celle qui l'avait enfanté ; votre père
Vous a donné le jour dans les flancs de sa mère.

[1] C'est *après* qu'il faudrait au lieu d'*ici*. Mais supposer que la nature se souvienne de ce qu'on a fait loin d'elle n'est bon que pour un poète grec.

Digitized by Google

Le dernier vers manque encore le trait. Sophocle n'aurait pas fait parler ainsi un père à ses filles. Il dit : « Votre père vous reçut de là où lui-même était né ». Mais que dire des vers qui précèdent et que les mots « tels reproches » — outrages ou honte — qu'on lui ferait, ne justifient pas :

> Oh ! qui voudra porter dans sa couche *funeste*,
> Mon opprobre et le vôtre et le *poids de l'inceste ?*

Oh ! la déclamation, sous prétexte de tragédie ! J'imagine qu'il n'eût pas fallu beaucoup de mots pareils pour que le drame fût rejeté du concours et de la scène grecque. Il est vrai que ce n'étaient ni les entrepreneurs, ni les acteurs de théâtre qui étaient juges entre Eschyle et Sophocle, non plus qu'entre Cratinus et Aristophane.

La fatalité est aussi dans les idées de ce théâtre. J'en ai déjà dit un mot. Il ne faudrait pas y regarder de bien près pour voir que le drame ne finit pas. Créon annonce qu'il consultera les Dieux sur le sort d'Œdipe, et la réponse se trouve dans *Œdipe à Colonne*. Cette suite du drame ouvre ses deux premières parties par deux chœurs qui ont toutes les suavités de la nature, et se continue au milieu de la solennité d'un bois sacré et des hauts sentiments d'un grand prince de la Grèce. La réponse est donnée par Antigone, une des plus belles créations de vierge antique. Nous l'avons déjà vue quand elle oppose, plus tard, en faveur du cadavre de son frère, à la rigidité des exécutions à la lettre des préceptes religieux, l'esprit qui seul vivifie les cultes et la morale. Ici, elle représente, aidée de sa sœur, l'angélique bonté du dévouement au malheur, la douceur de constance dans le sacrifice de soi, les grâces du pardon : « Père, obéis-moi, si jeune que je sois ». Ce qui plane sur le théâtre, c'est la justice supérieure : « Ce vieillard est juste, mais misérable », c'est l'apaisement des esprits dans la clémence des Dieux, dans l'émotion de la famille : « Et ils se tenaient tous les trois embrassés et pleuraient » ; dans le sein de la plus belle mort : une mort sans peine, « sans gémissements et sans douleurs » — « la meilleure mort qu'on puisse désirer », dit Antigone, et pleuré par

Digitized by Google

ses filles! Enfin, c'est une civilisation meilleure, hospitalière, reliant le monde à l'avenir d'Athènes. Pour le poète, la fatalité représente la nature — ou Apollon — qui se révolte contre la durée d'un tel règne et d'un tel mariage.

On s'autorise de la scène où Œdipe se montre les yeux ensanglantés, pour blâmer ou vanter, selon le parti-pris d'école, la grossièreté ou la hardiesse de ce théâtre. De là, il n'y a pas loin — une légère dose d'ignorance aidant — à le comparer à la vigueur des époques primitives, des scènes naïves, des arts vierges; au retour à la vérité des époques de décadence ou des arts naturalistes, quelque chose comme la *Chanson de Roland*, les Mystères du moyen âge, le répertoire romantique avec ses cris d'accouchée sur la scène, le Théâtre libre, ou les essais faits pour des populations demi-barbares. C'est oublier d'abord que les acteurs grecs portaient des masques plus grands que nature qui devaient dissimuler l'horreur de la plaie des yeux, cachés en d'énormes trous et dont le sang était peint seulement sur le masque. C'est oublier surtout la perfection d'un art dont j'ai dû essayer de donner une idée. Je sais tout ce qu'il faudrait, tout ce qui me manque pour le bien interpréter. Ce n'est que par une longue intimité contractée avec le poète, lorsqu'on connaîtrait son génie à fond, et par cœur l'œuvre à traduire, qu'on pourrait l'entreprendre. Alors encore, il faudrait s'être exercé au style qui peut en rendre le ton général, aux ressources de langage qui permettraient d'en reproduire les mille nuances. L'art n'est pas fait de procédés, il coule de source. C'est de source que devrait couler aussi la traduction, et il est inutile d'y penser au pied levé. Je n'ai pu qu'en donner un calque loyal. Mon excuse est dans le vif amour que m'inspire le drame et qui ne me permettait pas de laisser un tel poète enlisé dans des traductions pareilles. Mon seul but sera atteint si le lecteur a senti que nous ne sommes ici ni sur les tréteaux de Thespis ou des Atellanes, ni sur les hourts du moyen âge, ni dans les steppes de Russie, ni chez M. Antoine. Nous sommes à Athènes.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

A.-L. KIELLAND [1]

FÊTE POPULAIRE

C'était bien par le plus grand des hasards que M. et Mme Tousseau — deux époux mariés de quinze jours — se trouvaient, tout au commencement de septembre, à Saint-Germain-en-Laye. Depuis leur envolée de Lyon où les avait unis le grave magistrat, ils avaient promené leur jeune bonheur de-ci de-là, sans bien savoir où ils allaient, ni même,

[1] Alexandre-L. Kielland, l'un des représentants les plus connus de la nouvelle littérature norvégienne, débuta par un volume de nouvelles et récits détachés, de très spéciale saveur : les *Notelleter* (dont fait partie la présente *Fête populaire*).

Viennent ensuite la *Maison Garman et Worse*, *Joyeuse Noël* (dont la traduction récemment parut dans la *Société nouvelle*, de Bruxelles), *Fortuna*, *Skipper Worse*, romans de mœurs sociales d'une puissance d'ironie énorme. Jonas Lie ni même Henrik Ibsen n'ont produit contre la société, et surtout les classes dirigeantes d'aujourd'hui, de plus cruels réquisitoires. Ce qui charme surtout chez Kielland et le distingue d'une façon absolue de tous les autres écrivains de sa race, c'est le *parallélisme* qui, dans chacun de ses contes, se relève entre deux actions, deux personnages apparemment distincts et dont l'un n'est cependant que l'emblème, le symbole de l'autre.

Ainsi, dans *Fête populaire*, la silhouette du condor esclave, dont l'orgueilleux essor brusquement s'arrête par le câble qui l'attache à la terre et qui, se raidisant, lui coupe dans les chairs et, d'un seul coup, l'abat sur le sol; tandis que, d'autre part, s'essore le naissant bonheur de deux jeunes époux, cruellement rappelés à l'inexorable tristesse du monde par une simple remarque d'un Américain misanthrope...

L'essence du très spécial talent de Kielland est là. Là aussi la haute valeur et la puissante philosophie de son œuvre entière.

Digitized by Google

par moments, où ils étaient. Quand ils tâchaient de se souvenir, ils hésitaient, s'embrouillaient dans les dates et les noms de lieux et finissaient par constater dans leur mémoire à tous deux d'énormes trous. Et, chose étonnante, tandis que des journées entières s'enfonçaient ainsi dans les lointains de l'oubli, ils se rappelaient merveilleusement certaine heure crépusculaire — oh, très courte! — passée ensemble dans un pavillon, au bout d'un grand jardin, à Fontainebleau — et cela avec une telle précision des détails menus qu'on eût pu croire qu'ils avaient passé là (dans ce pavillon, au bout d'un grand jardin) la majeure partie de leur existence!

Au fond, c'était Paris le but de leur voyage. Aussi avaient-ils fini par y arriver et y étaient-ils descendus dans un charmant et coquet hôtel garni. Mais il leur fallait de l'air, du mouvement : Paris est insupportable pendant les grosses chaleurs des fins d'été. Alors ils avaient repris leurs courses vagabondes et c'est ainsi que, par un beau dimanche, ils étaient arrivés à Saint-Germain.

« Monsieur et Madame viennent probablement assister à la fête? interrogea la petite dame remuante de l'*Hôtel Henri IV*, tout en montant l'escalier derrière ses hôtes.

— La fête?... Quelle fête?...» Ils n'en connaissaient qu'une seule, de fête : celle de leur mariage, mais de celle-là ils ne parlaient qu'entre eux.

C'est ainsi qu'ils apprirent qu'un bienheureux hasard les avaient conduits au beau milieu de la célèbre fête populaire qui se tient, le premier dimanche de septembre, dans la forêt de Saint-Germain. Quelle chance! Vrai, c'était comme si le bonheur les suivait pas à pas ou, mieux encore, les précédait, comme un courrier royal, afin de leur préparer à chaque relai une surprise nouvelle!

Après un merveilleux dîner qu'ils firent à deux, tout cachés derrière un mur d'ifs taillés, ils montèrent en voiture pour se faire conduire à la forêt. Au centre de la pelouse du jardin d'hôtel, un condor déplumé, que l'hôtelier avait acheté pour l'amusement de ses clients, mélancoliquement voisinait avec le jet d'eau obligé. Un câble épais noué autour de sa maigre

Digitized by Google

patte l'attachait à son perchoir. Mais quand le grand soleil venait frapper ses paupières abaissées, en le fier oiseau de proie revivaient des souvenirs splendides : il se rappelait les cimes rocheuses du Pérou, les abîmes sans fond et son vol puissant qui le faisait dominer les pics les plus altiers; alors il oubliait le câble.

Il ouvrait ses ailes énormes, s'essorait de deux grands coups... Le chanvre tendu lui coupait dans la chair, et il retombait sur le sol. Il restait étendu alors sans un mouvement, durant des heures entières, puis il secouait ses ailes et remontait sur son perchoir. Et comme en cet instant il tournait la tête vers les jeunes époux, la petite Mme Tousseau ne put s'empêcher de rire aux éclats de sa mine mélancolique.

Le soleil filtrait en taches d'or par les couronnes touffues des hauts arbres qui forment l'interminable et rectiligne avenue courant tout le long de la terrasse. Le voile de la jeune femme se défit par la rapidité de la course et alla s'enrouler autour de la tête de Monsieur. Il fallut tout un temps pour le renouer, puis pour remettre en place le chapeau de Madame. Alors il fallut rallumer le cigare éteint. C'était là encore une grosse besogne, car chaque fois qu'une allumette s'enflammait, l'éventail de Madame faisait une évolution rapide qui éteignait l'allumette, méchanceté dont l'exemplaire punition demandait à son tour quelques longs instants.

La voiture, allant grand train, atteignit, puis dépassa une famille anglaise, très distinguée, entrevue à l'hôtel et qui, formée en caravane, accomplissait sa promenade journalière.

Et ce fut, dans les yeux gris ou bleus levés sur la voiture, ni effarouchement ni dédain, à peine une mate lueur d'étonnement.

Le condor, lui, avait de son œil fixe suivi la voiture jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un imperceptible point noir perdu dans la perspective allongée de l'avenue sans fin.

La « Joyeuse fête des Loges » est une vraie fête populaire où ne manquent ni les pains d'épices, ni les gaufres brûlantes, ni les mangeurs d'étoupe. A la nuit tombante, le

Digitized by Google

chêne centenaire qui occupe le centre de la fête s'illumine de lampions et de lanternes de papier accrochées à ses basses branches, tandis que dans le haut de l'arbre, des gamins, hissés à la force des poignets, allument des pétards et des feux de Bengale. Partout circulent des messieurs à l'esprit inventif qui ont accroché des lampions à leurs cannes, à leurs chapeaux, aux boutons de leurs habits. Mais tout cela pâlit devant l'invention d'un autre monsieur qui, donnant le bras à son amoureuse, se promène sous un parapluie déployé dont chaque baleine supporte un lampion allumé.

A la lisière du bois brûlent de grands feux de joie où rôtissent des poulets mis à la broche et frémissent, en de grandes marmites remplies de saindoux bouillant, des pommes de terre coupées en tranches. Tout autour, une masse épaisse de curieux, ce qui prouve bien que tous les parfums, quels qu'ils soient, ont leurs amateurs.

Entre les longues rangées des échoppes et des baraques, une foule serrée circule.

M. et Mme Tousseau avaient voulu goûter de tout. Ils avaient joué à la loterie « la plus avantageuse de l'Europe » que prônait un individu inépuisable en plaisanteries à double sens, contemplé l'oie la plus grasse du monde et la célèbre puce *Bismarck* qui conduisait un attelage de six, mangé du pain d'épices, tiré à la carabine avec des pipes et des œufs mollets pour cibles, et fini par valser sous la grande tente qui servait de salle de danse.

Jamais ils ne s'étaient autant amusés. Il n'y avait pas là de gens « bien »—; en tous les cas, personne qui fût « mieux » qu'eux-mêmes —; aussi, ne connaissant personne, souriaient-ils à tout le monde et faisaient-ils même d'amicaux signes de tête aux personnes qu'ils rencontraient dans la foule une seconde ou troisième fois.

Tout leur semblait si follement gai! Ils s'arrêtaient longuement devant les grandes baraques, — cirques ou salles de danse, — et riaient aux boniments des pîtres. Sur les tréteaux, de maigres paillasses soufflaient dans des trompettes, et des filles, aux épaules blanchies de craie, descendues jus-

Digitized by Google

qu'aux derniers gradins qui conduisaient à la baraque, s'efforçaient de faire entrer le public.

La bourse de M. Tousseau avait grosse besogne, mais, loin de se fatiguer des incessantes mendicités et voleries, ils s'amusaient au contraire des prodigieux efforts que faisaient ces gens pour gagner une pièce blanche ou même quelques centimes seulement.

Tout à coup, ils distinguèrent dans la foule des anonymes un visage connu : un jeune Américain rencontré à Paris, à l'hôtel.

« Eh bien! M. Whitmore, s'écria gaiement Mme Tousseau, vous voilà donc enfin ayant trouvé un endroit au monde où même vous ne pouvez vous empêcher de vous amuser!

— Pensez-vous, madame, répliqua lentement l'Américain, que je puisse trouver quelque plaisir à voir comment une foule de gens qui n'ont pas d'argent se font les bouffons et les valets de ceux qui en ont!

— Décidément, vous êtes incorrigible!.. Au reste, mes félicitations : vous parlez aujourd'hui un français excellent!

Quelques paroles furent échangées encore, puis M. Whitmore, qui désirait retourner à Paris de suite, prit congé du jeune couple et disparut dans la multitude mouvante.

Ce que Mme Tousseau avait dit du français de M. Whitmore n'était pas un compliment en l'air, car il parlait d'habitude un déplorable français, tandis que la phrase de tout à l'heure avait été, sauf l'accent, parfaitement correcte. Peut-être avait-elle été préparée d'avance, cette phrase — ou était-elle la suite et l'expression nécessaire d'une foule de sensations et d'impressions accumulées ? C'était probablement pour ce dernier motif qu'elle se grava si profondément en l'esprit de M. et Mme Tousseau.

Sans qu'ils s'expliquassent bien pourquoi, cette réponse leur avait déplu, les avait presque choqués; c'était bien triste, cependant, de voir la vie noire partout comme ce jeune homme! Et, quoi qu'ils fissent pour se délivrer de la sombre impression subie, il leur en resta quelque chose : les rires ne leur venaient plus aux lèvres sans rime ni raison, comme

Digitized by Google

tout à l'heure, puis la jeune femme se déclara fatiguée et lasse, et il fallut songer au retour.

Ils allaient, pour regagner leur voiture, reprendre la longue allée des baraques, lorsqu'une foule bruyante et serrée vint à leur rencontre.

« Prenons un autre chemin », proposa Monsieur.

Ils se glissèrent entre deux baraques et se trouvèrent ainsi sur les derrières de l'une des deux rangées. Des racines d'arbres qui saillaient du sol les firent trébucher jusqu'à ce que leur œil se fût habitué à la pénombre que rayait çà et là une bande de lumière s'échappant des tentes. Un chien qui se trouvait là, rongeant quelque débris immonde, se leva en grondant et s'enfonça dans le noir des arbres, en traînant sa proie.

Vues de ce côté, les baraques semblaient construites de toile à voiles hors d'usage et de toutes sortes de draperies étranges. Par les interstices et les fentes, on voyait par-ci par-là des lumières qui brûlaient. En passant devant l'une de ces fentes, la petite M^me^ Tousseau découvrit un visage qu'elle se rappela avoir vu. C'était l'homme aux incomparables pains d'épices dont Monsieur portait encore un morceau dans la poche de son habit.

Mais — chose étrange — M^me^ Tousseau ne retrouvait plus du tout l'homme à l'aimable et souriante figure de tout à l'heure, lequel lui avait dit tant de choses gracieuses, tout en vantant, par un flux intarissable d'hyperboliques éloges, ses pains d'épices — excellents, du reste.

Il était là, accroupi, comme replié sur lui-même, et hâtivement, sans lever les yeux, il dévorait une nourriture vague que contenait un mouchoir à carreaux.

Le couple passa. A quelques baraques de distance, le bruit d'une conversation étouffée les arrêta. Madame voulait voir, absolument; Monsieur ne voulait pas. Il céda cependant. Un vieux paillasse, assis sur le sol, comptait, en murmurant des imprécations et des jurons, des pièces de cuivre que contenait sa main. Une jeune fille toute enveloppée d'un long manteau se tenait devant lui, frissonnant de froid, et implorait pour elle

Digitized by Google

quelque aumône légère. L'homme y répondit par un geste de colère impatiente et proféra de nouveaux jurons.

Tout à coup, elle rejeta le long manteau et apparut, mi-nue, dans un costume de danseuse. Sans dire un mot, sans un geste qui mît en ordre sa coiffure ou sa toilette d'oripeaux, elle monta les quelques degrés qui conduisaient à la « scène ». Elle se retourna alors pour regarder son père. Ses lèvres s'étaient déjà pliées au sourire de la danseuse. Mais tout à coup, ce sourire disparut. Ses yeux se fixèrent sur le père, avec une intense expression de supplication... un instant seulement... le paillasse leva les épaules et lui tendit quelques pièces de monnaie. Alors la jeune fille se détourna et monta sur la scène... où une tempête d'applaudissements et de cris l'accueillirent.

L'homme à la loterie installé sous le grand chêne, continuait toujours ses intarissables discours. Mais à mesure que l'obscurité s'avançait, ses plaisanteries s'équivoquaient davantage. Ce n'étaient plus non plus les rires de tout à l'heure, les hommes étaient plus sauvages, les paillasses plus maigres, les femmes plus provocantes. Tels semblaient-ils du moins à M. et Mme Tousseau.

Ils passèrent devant la tente qui abritait le bal et d'où sortait le tumulte d'un quadrille désordonné.

« Dieu ! et dire que nous avons dansé là-dedans ! » dit la petite Mme Tousseau en se serrant plus fort contre son mari.

Ils traversèrent la foule aussi vite qu'ils purent et bientôt atteignirent leur voiture, qui stationnait derrière la grande baraque en toile du cirque. Ce que cela allait leur sembler bon, d'être assis de nouveau dans leur voiture aux coussins épais et doux et de laisser bien loin derrière eux toute cette foule et ce bruit !

Les tréteaux et la galerie du cirque étaient vides maintenant où la représentation à l'intérieur de la baraque, à peine éclairée de quelques lampes au pétrole, battait son plein. Seule, la vieille femme qui vendait des billets sommeillait au contrôle, puis, à quelques pas d'elle, encore dans le cercle de lumière de sa lampe, se tenait debout un tout petit bon-

Digitized by Google

homme, habillé d'un tricot mi-partie rouge, mi-partie vert, et coiffé d'une marotte ornée de cornes. Juste en dessous de lui, une femme, enveloppée d'un châle noir, semblait lui parler.

Il avançait tantôt sa jambe rouge, tantôt sa jambe verte, puis les retirait précipitamment; enfin, il sembla se décider, fit de ses maigres petites jambes de sauterelle trois pas en avant et, s'agenouillant, tendit quelque chose à la femme, qui, l'ayant pris, disparut dans l'obscurité.

Un instant il resta immobile, puis, marmonnant quelque chose, il se prit à pleurer. Il y eut une accalmie.

« Maman m'a pris mon sou, » gémit-il alors, et il se remit à pleurer.

Il s'essuya les yeux et pour un instant ses larmes cessèrent. Mais chaque fois qu'il se représentait à lui-même son pauvre petit sort : avoir eu un sou et l'avoir laissé prendre par sa mère, les larmes revenaient plus abondantes.

Il baissa la tête et se cacha la figure dans la grande toile peinte formant le fond de la galerie et où étaient brossées, à grands traits, les merveilles les plus étonnantes que l'intérieur du cirque était censé contenir. Cette grande toile raide où la couleur s'écaillait devait être bien froide et bien rude pour y pleurer. Aussi le petit bonhomme se tordait-il contre la cloison; puis il leva tout à fait sa jambe verte, et se trouva appuyé sur la seule jambe rouge, comme une cigogne.

Mais là-bas, derrière la toile, personne ne devait savoir qu'il pleurait. C'est pourquoi il ne sanglotait pas comme un enfant, mais combattait vaillamment son chagrin, comme un homme.

Quand l'accès fut passé, il se moucha de ses petits doigts qu'il essuya à son tricot. Il frotta la toile de fond sur son visage afin de sécher ses larmes, et apparut la figure toute noire. Puis, les yeux secs, il regarda un instant la fête populaire.

« Maman m'a pris mon sou!... »

Alors, la marée de l'amer chagrin se répandait de nouveau en flots tumultueux sur son petit cœur d'enfant, et ses pleurs reprenaient.

Digitized by Google

Il était si piteux ainsi, dans son attifement baroque, si risible! Son corps était si maigre, ses sanglots si déchirants, et sa douleur si grande, si *adulte!*

Là-bas, à l'hôtel, au *Pavillon Henri IV*, — où les reines de France aimaient faire leurs relevailles, — le condor, debout sur son perchoir, rêvait son rêve. C'étaient les cimes rocheuses du Pérou, les gouffres sans fond que dominait son vol souverain... Alors, une fois encore, il oublia le câble, déploya toutes grandes ses ailes fripées et puissamment s'enleva; le câble se raidit et le vautour retomba, comme d'ordinaire. Son rêve était envolé et la patte lui faisait mal.

Le lendemain matin, la famille anglaise — très distinguée — se plaignit tout haut et l'hôtelier lui-même se mit en mauvaise humeur, car on avait trouvé le condor gisant sur la pelouse, mort et roide.

ALEX.-L. KIELLAND.

Traduction de Gust. Rahlenbeck.

Digitized by Google

NOTICES

A propos des sœurs de charité.

A quelqu'un qui lui offrait une analyse psychologique de la sœur de charité, la *Revue de Belgique* répondait, dernièrement, qu'une telle étude devait comprendre non seulement des théories, mais encore des faits, une sorte de monographie que pourrait seule fournir une longue expérience des hôpitaux.

Ce programme est celui qu'il faut suivre. L'observation impartiale nous conduira fatalement à rejeter les théories absolues — qui, sur ce point, comme sur bien d'autres, couvrent l'erreur — et pourra nous amener à une conclusion pratique.

Elle nous montre que l'infirmière par vocation, qu'elle soit religieuse ou laïque, sait pratiquer l'héroïsme. Au contraire, l'infirmière par profession ou par état, celle qui ne se rend à l'hôpital que parce que c'est son métier — métier qu'elle a choisi, comptant y trouver avantage — sera guidée toujours, sauf quelques natures exceptionnelles, par l'intérêt propre.

Un mot fera saisir la distinction : l'infirmière par vocation est, peut-être, payée comme l'infirmière par métier; mais la première reçoit des honoraires, la seconde est salariée.

Peu importe, disions-nous, que l'infirmière soit religieuse ou laïque. Et, en effet, ce n'est pas dans une religiosité rigide qu'il faut chercher le mystère de son dévouement; ce n'est pas dans une extase divine; nous dirions plutôt, si nous ne craignions d'être mal compris, que c'est dans une extase humaine. Hâtons-nous d'ajouter que si la femme soigne l'homme avec un dévouement absolu, c'est sans cette arrière-pensée dont l'infirmier ne saurait se défendre, quoi qu'on en dise, à l'égard du sexe faible.

Malheureusement, une pratique étroite ou des excès de zèle peuvent pousser la sœur de charité à l'intolérance, à un fanatisme

Digitized by Google

qui, dans les ambulances comme à l'hôpital, écrase la liberté de conscience, surtout lorsque le pouvoir civil cède au clergé.

Le remède? Une administration hospitalière essentiellement laïque; un chef de service médical laïque également. Il faut qu'une discipline sévère soumette la sœur aux directeurs d'hôpitaux et aux chefs d'ambulances, il ne faut pas que les règles de son ordre religieux puissent plus contrecarrer les exigences du service ou les ordres du directeur de l'établissement, que les ordonnances du médecin.

S'il en est ainsi, si cette discipline existe, l'infirmière religieuse n'est-elle pas assimilée à l'infirmière laïque, avec le prestige en plus?

Les Trousseau, les Pidoux, les Larrey, les Baudens, ne savaient assez vanter les services qu'ont pu leur rendre ces sœurs qui font passer la discipline civile au-dessus de la règle religieuse, ces infirmières que nous sommes tenté d'appeler des sœurs de charité à esprit laïque.

Baudens, qui s'y connaissait, les mettait bien au-dessus des aumôniers en général, comme sollicitude et prestige bienfaisant.

Il en eût voulu jusque dans les ambulances volantes, sinon enrégimentées comme les cantinières. L'installation de la Croix rouge n'existait pas plus alors que celle de la grande aumônerie militaire. Baudens, toutefois, s'ingéniait à protéger les ambulances soit par des escortes, soit par des parlementaires. En émule de Bayard, il estimait n'avoir pas besoin, autrement ni plus que lui, de *secours spirituels*, après le combat mortel, le cas échéant; mais les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ne purent aller en Crimée sans les lazaristes, leurs directeurs attitrés, qui en furent empêchés; l'aumônerie volontaire y étant fournie par le clergé séculier, réduit pourtant à un tel point qu'il n'y avait que trois aumôniers pour 150,000 hommes. « Mon âme est dolorante de cette situation », disait Pie IX à l'inspecteur général Baudens.

Les Anglais, eux, avaient en même temps des sœurs irlandaises et des hospitalières protestantes, les Misses Nighingal. Elles fraternisaient et rivalisaient de zèle et de générosité à Camièche, à Eupatoria, à Balaclava, à Constantinople et à Thérapia.

Elles parlaient aux âmes comme elles s'occupaient des blessures : la Bible se lisait sur les plateaux d'Inkermann. « C'est le *Times* qui le veut ainsi » disait le chef du service médical anglais.

Cette question de l'influence de l'impression morale a toujours préoccupé ceux qui se trouvent en contact avec les malades et les

Digitized by Google

blessés. « Donnez-moi des croix pour que je guérisse! » disait Larrey à Napoléon Ier.

Celui-ci, par son prestige, ranimait, à Jaffa, les lépreux qu'il visitait. L'histoire de la peste de Tournai atteste, du reste, les effets de la superstition sur le peuple. L'émotion est salutaire au malade quand elle remonte son moral. Nous avons obtenu ainsi des actes d'héroïsme chez des blessés, par émulation de courage à soutenir de douloureuses opérations. Nous avons vu un colérique ranimé par la vue d'une croix sur son drap de lit. Dans le danger comme dans le devoir, à bord, le marin ignore le mal de mer.

Laissez la croyance, poétisée par la femme qui la pratique, au moribond qui, couché sur terre, regarde le ciel avec espoir! Il ne peut dire : « Ma mère, ma fille, ma femme » ; il expire en disant « ma sœur » à celle qui l'abreuve à son dernier soupir.

Il faudra du temps avant que la seule pensée du bien suffise aux malheureux. Et, en attendant cette époque idéale, on ne peut pas plus supprimer aujourd'hui la sœur de charité que le gendarme.

Ceci nous amène à une comparaison qu'on nous passera peut-être : les sœurs, en communauté, sont comme les gendarmes en garnison ; rien ne vaut une brigade détachée de la maison-mère et de son directeur spirituel.

La sœur se révèle alors, digne de sa mission. La femme se dévoue à l'homme entièrement, par instinct, sans idée préconçue ni mobile intéressé, sans contrôle ni crainte. Elle le soigne à en mourir avec lui et se fait enterrer entre deux soldats qu'elle n'a pu guérir. Elle se dévoue au point d'oublier qu'elle est femme et qu'elle est religieuse. C'est ainsi qu'une sœur appuie sur sa poitrine la tête d'un malheureux atteint du *delirium tremens*, pour calmer ses douleurs. « Honni soit qui mal y voit ! »

Si donc nous concluons formellement à l'organisation laïque des hôpitaux et des ambulances, il ne faut pas que cela implique exclusion du service des volontaires de la charité.

C'est au pouvoir civil de ne permettre aucun empiètement religieux. « Accordez au clergé le prestige, pas le pouvoir », disait à ses ministres Napoléon III. Un seul culte doit guider la philanthropie, c'est celui du bien-être humain.

Dans cet ordre d'idées, pourquoi la maçonnerie n'aurait-elle pas des adeptes à l'œuvre des « soins aux malades » ? Le laïque pourrait s'y faire valoir comme il le fait déjà dans les comités de charité.

Digitized by Google

Pourquoi n'existerait-il pas, en outre, des communautés laïques, rivales des communautés religieuses qui, tout en se vouant à l'instruction ou à la charité, n'en sont pas moins, au fond, affiliées à la propagande cléricale? Cela n'est pas impossible, puisque l'initiative privée a officiellement organisé la « Croix rouge » en temps de guerre.

L'assistance publique se sert en temps de paix des moyens mis à sa disposition. C'est donc au public — en Belgique au parti libéral — qu'il appartient d'instituer l'œuvre laïque des « soins aux malades »[1].

Tous les secours doivent être donnés par charité et non par propagande; c'est ainsi qu'une religieuse discrète ne trouble pas la conscience d'un libre-penseur à son lit de mort. En guerre, toute intrigue doit disparaître. La propagation de la foi est aussi inconnue en campagne que l'est l'abnégation religieuse en temps de paix.

Nous avons souri en voyant en Orient des sœurs de charité catholiques romaines prier leur Dieu dans une église grecque. « Nous entendons ici la messe, bien qu'à l'envers », nous disait l'une d'elles.

Cette tolérance, si louable parmi des sectaires, ne sera-t-elle pas pratiquée plus sûrement encore par les communautés laïques dont nous réclamons l'organisation?

BENJAMIN CROMBEZ.

[1] On sait que la *Libre-Pensée* de Bruxelles forme un personnel d'infirmiers auxquels M. le Dr De Paepe donne régulièrement un cours pratique de soins aux malades. On peut s'adresser à cette société pour obtenir l'adresse des infirmiers des deux sexes qu'elle croit pouvoir recommander.
(*Note de la direction.*)

Digitized by Google

LA POLITIQUE DE LA RUSSIE[1]

II. — En Asie

Après avoir refoulé les Mongols, les Russes devaient, en vertu de l'impulsion acquise, déborder sur l'Asie. En 1579, le cosaque Yermak Timoféïef, avec quelques centaines de compagnons, franchissait l'Oural et commençait la conquête de la Sibérie, entreprise qui n'offrit pas de bien grandes difficultés, vu l'extrême dissémination de la population, divisée d'ailleurs en un grand nombre de tribus : aussi, moins d'un siècle après, les Russes avaient-ils atteint l'océan Pacifique. Sous Paul 1[er], ils franchirent la mer et occupèrent l'Alaska. Malgré sa latitude élevée, ce pays offre d'abondantes ressources; mais ayant la Sibérie, les Russes jugèrent qu'il était inutile de s'étendre davantage, et sous Alexandre II l'Alaska fut cédé aux États-Unis : acte de fort sage prévoyance, car, en présence de l'affirmation de plus en plus impérative de la devise de Monroë : « L'Amérique aux Américains », il était à prévoir que cette possession inutile pourrait devenir un jour une pomme de discorde entre l'empire des tsars et la grande république. Or, chose étonnante, — si l'on devait s'étonner de rien en politique, — ces deux États si dissemblables ont toujours vécu en parfaite intelligence, et ces bons rapports ont commencé dès la guerre de l'Indépendance, alors que Catherine II prêta une aide indirecte, mais puissante, aux insurgents en organisant la *ligue des neutres*.

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 juin 1889.

Digitized by Google

La Russie, n'étant pas une puissance coloniale et, de plus, étant devenue, par la force des choses, l'ennemie de l'Angleterre, non seulement ne peut inspirer aucun ombrage aux États-Unis, mais encore est susceptible de leur rendre indirectement de grands services.

La cession de l'Alaska ayant fait disparaître le seul obstacle qui eût pu s'opposer un jour à l'entente cordiale, on doit s'attendre à voir, de plus en plus, la Russie et les États-Unis agir de concert dans les questions mondiales.

Moins d'un demi-siècle après Yermak, la Russie entrait en contact, sur les rives de l'Amour, avec l'empire chinois. Celui-ci, qui affirme des prétentions sur le bassin de ce fleuve, sans toutefois l'occuper, toléra d'abord les nouveaux arrivants, puis éleva des réclamations, et par le traité de Nertchinsk, en 1689, les Russes s'engagèrent à évacuer ce territoire.

Au milieu de ce siècle, ils s'y montrèrent de nouveau et s'y établirent, sur l'initiative de Mouraviof, en dépit des protestations chinoises. Le comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, était fortement opposé à cette occupation, qu'il craignait devoir amener une guerre avec la Chine. Mais Mouraviof, qui avait agi de sa propre autorité, finit par avoir gain de cause, et le traité d'Aïgoun, conclu en 1860, attribua à la Russie non seulement la rive gauche de l'Amour, mais encore tout le territoire compris entre la mer et l'Oussouri, ce qui lui donnait la Corée pour voisine. Disons ici, pour ne point devoir y revenir, que ce dernier pays, fermé au commerce étranger, vient de s'ouvrir pour la Russie, qui, cette année même, a conclu avec la Corée un traité, lequel autorise le commerce par voie de terre entre les deux pays.

Ce succès pacifique vis-à-vis de la Chine, qui contraste si fort avec les succès douteux obtenus à coups de canon par les puissances occidentales, est dû en partie à l'habile diplomatie du général Ignatief. On prétend que celui-ci a joué, aux Anglais et aux Français réunis, le même tour que les premiers ont joué aux seconds. Les vainqueurs ne trou-

Digitized by Google

vaient personne avec qui traiter ; les vaincus, qui avaient massacré ou torturé les membres de la première mission qui s'était présentée, n'osaient se montrer. Alors, le général Ignatief serait allé trouver les hauts fonctionnaires chinois et se serait fait fort d'obliger Anglais et Français à demander la paix, vu la puissance de l'empereur, son maître. Il demandait, pour prix de ses bons offices, les bassins de l'Amour et de l'Oussouri. Les Chinois ayant accepté ces propositions, le général Ignatief offrit sa médiation au baron Gros et à lord Elgin, qui accueillirent avec reconnaissance une démarche aussi courtoise. Voilà comment, si, en cette occasion, la France a tiré les marrons du feu pour l'Angleterre, les deux puissances réunies ont réitéré l'opération à l'égard de la Russie.

Du côté de l'Asie centrale, derrière les barrières naturelles, une autre barrière s'était élevée entre la Russie et la Chine. En 1863, le Turkestan chinois se révolta, et Yakoub-Bey fut proclamé khan ; ce ne fut qu'à sa mort, en 1877, que les Chinois rétablirent leur autorité à Kashgar. Or, dans le même temps que le Turkestan se révoltait, la province de Kouldja, où les Doungans forment aussi la majorité de la population, se déclarait également indépendante. Cette province, fermée du côté de la Chine par des montagnes, est ouverte du côté de la Sibérie. Les Russes intervinrent ici en 1871, sous prétexte de rétablir l'ordre. Après la soumission de Kashgar, les Chinois redemandèrent Kouldja, que les Russes leur rendirent, mais en conservant une bonne partie du bassin de l'Ili. Encore une acquisition obtenue par les voies pacifiques. Mais les Russes ne réussirent pas plus de ce côté qu'ailleurs à établir des relations commerciales avec leurs voisins.

Le traité d'Aïgoun stipulait la liberté du commerce par voie de terre entre les deux nations : le thé chinois entre bien en Russie par Kiachta, mais les marchands russes ne parviennent pas à s'introduire en Chine. La diplomatie russe s'occupe à faire cesser cet ordre de choses, mais elle ne songe pas le moins du monde à recourir à l'*ultima ratio*, le

Digitized by Google

canon, et en cela elle agit fort sagement. Si les Chinois ont cédé en ce qui concerne le commerce maritime, c'est qu'ils étaient hors d'état de protéger leurs ports contre les escadres européennes; mais nulle part ils n'ont accordé l'accès par la voie de terre : ni par le Tonkin, ni par la Birmanie, ni par le Thibet, on ne peut faire passer des marchandises en Chine. Et tous les traités du monde n'y feront rien : le gouvernement cédera en apparence, mais les autorités locales susciteront toute espèce de difficultés et reprendront en détail ce qui aura été accordé en bloc. Il devient d'ailleurs de plus en plus dangereux de provoquer la Chine : la France l'a bien vu au Tonkin, où, aujourd'hui encore, en dépit de tous les traités, on trouve partout la main des fonctionnaires chinois qui agissent à la sourdine et empêchent la pacification.

Sur l'Amour, la politique d'isolement du gouvernement chinois s'est longtemps manifestée d'une manière toute particulière : il allait jusqu'à interdire aux femmes l'accès des localités situées près de la frontière, afin que ceux de ses sujets qui y habitaient n'y séjournassent que momentanément, et n'arrivassent pas, de proche en proche, à s'installer dans les possessions russes, où il leur interdisait, d'ailleurs, de mettre le pied.

Si la Chine avait compris les avantages qu'elle pourrait tirer de l'immense force d'expansion de son innombrable population, la Sibérie serait depuis longtemps chinoise de fait. Qu'importe que l'autorité eût été russe, si la population, étant chinoise, y avait introduit les mœurs, la civilisation et les produits chinois? Mais puisque leurs voisins n'ont pas compris les avantages de cette conquête pacifique, les Russes nous semblent avoir manqué de prévoyance en cherchant à les attirer chez eux. Et il nous paraît qu'avant de songer à commercer avec la Chine à travers la Sibérie, ils n'ont pas trop de tous leurs efforts pour faciliter l'échange des produits entre la Sibérie et la Russie elle-même.

Pour compléter nos renseignements sur l'extrême Asie,

Digitized by Google

mentionnons l'arrangement conclu avec le Japon, ensuite duquel, en échange de la partie sud de l'île Sakhalin, la Russie cédait au Japon les îles Kouriles, prévenant ainsi toute espèce de complications ultérieures. Quand le littoral de l'océan Pacifique sera suffisamment peuplé, les relations commerciales avec le Japon ne pourront manquer de devenir très suivies, et dès à présent, on a voulu écarter toute cause de malentendu, d'autant plus que le Japon se présente comme un allié éventuel contre la Chine. Car je dois ajouter à ce que j'ai dit de cette dernière puissance que, depuis quelques années, elle paraît avoir compris le désavantage de la politique d'isolement et, renonçant à la tactique que nous venons d'exposer, elle envoie des colonies en Mandchourie et couvre de postes sa frontière. On la soupçonne de nourrir le dessein de reconquérir le bassin de l'Amour; en attendant, elle procède hypocritement, comme au Tonkin : on croit reconnaître sa main dans certaines rébellions des Mantsy (émigrés chinois) de l'Oussouri, et les incursions assez fréquentes de bandes de brigands chinois sont suscitées, à ce que l'on assure, par les mandarins de la Mandchourie. C'est une situation qui n'est pas sans dangers, aussi longtemps que la ligne transsibérienne n'est pas construite, et certainement cette considération en précipitera l'exécution. Cependant, la Russie n'est pas sans moyens d'action sur la Chine. Les Doungans de Kouldja et de Kashgar supportent impatiemment le joug des Chinois, qu'ils avaient secoué naguère. Il suffirait d'une poignée de soldats russes pour faire la conquête de ces régions, qui, séparées de la Chine par d'immenses déserts, seraient à jamais perdues pour elle. Et sur la frontière même de l'Amour, la Mandchourie, à ce que disent les voyageurs russes, est mécontente de la domination chinoise, qui pèse aujourd'hui sur les conquérants mêmes de la Chine, et il serait facile de la soulever. Pour le moment, la Russie ne pense pas à s'étendre davantage de ces deux côtés, et elle préférerait un bon traité de commerce à de nouvelles conquêtes; mais en cas d'attaque, elle aurait là une riposte toute prête.

Digitized by Google

La Sibérie, que l'on est disposé à se représenter comme stérile et glacée, offre au contraire d'immenses étendues de terres fertiles en même temps que de grandes richesses minérales. On est parvenu à récolter le froment à Yakoutsk, à quelques degrés seulement du cercle polaire, là où l'on ne croyait pas à la possibilité de cultiver aucune espèce de céréales. Un jour, la Sibérie sera un des greniers du genre humain, en même temps qu'un grand foyer d'activité industrielle. Déjà, aux indigènes, qui n'arrivent pas à 1 million, sont venus se joindre 5 millions de Russes. La population serait beaucoup plus considérable si le gouvernement, qui, d'une part, a travaillé à la colonisation, fort maladroitement d'ailleurs, de l'autre, n'y avait apporté de sérieux obstacles. Les paysans qui ont reçu en partage des terres peu productives, ou ceux dont le lot est insuffisant, vu qu'ils ne peuvent faire de la culture intensive, se porteraient en masse vers ces contrées nouvelles, où la terre n'attend que les bras. Mais le gouvernement ne permet l'émigration qu'à ceux qui ont achevé de payer les annuités du rachat, suivant les conventions intervenues lors de l'émancipation, et ceux-là ne sont pas encore bien nombreux. Une fois cet obstacle écarté, la population croîtra rapidement.

Ce qui manque le plus à la Sibérie, ce sont les moyens de communication. Elle a un magnifique réseau de fleuves, mais tous, à l'exception de l'Amour, aboutissent à l'océan Glacial. Cependant, ils rendent encore bien des services pendant les quelques mois de navigation intérieure, et lorsqu'on les aura joints par des canaux et surtout lorsqu'on aura, comme il en est question, bien que vaguement encore, réuni, par un canal, l'embouchure de l'Obi à la mer de Kara, la Sibérie sera dotée d'excellentes voies de communication pendant l'été, et elle aura, pour quelques semaines, une issue vers l'Europe.

Le périple de Nordenskiöld est resté sans résultats pratiques, l'époque où l'océan peut être franchi étant fort variable et incertaine ; mais avec le canal dont nous parlons, où la seule partie du trajet offrant des difficultés serait la traver-

Digitized by Google

sée de la mer de Kara par son extrémité méridionale, on pourrait expédier par cette voie une partie des produits de la Sibérie.

Mais le grand moyen de communication sera toujours le chemin de fer transcontinental, depuis longtemps à l'étude et qui paraît devoir bientôt entrer dans la phase de l'exécution. Lorsque la ligne aboutira au Pacifique, on pourra dire que la Russie propre sera prolongée d'autant, car, à part les régions les plus septentrionales, rien ne différencie la Sibérie de la Russie, ni au point de vue du climat, ni à celui de la population.

Lorsque, au XVI^e^ siècle, Ivan le Terrible eut porté le dernier coup aux envahisseurs mongols par la prise de Kazan, la Russie, maîtresse du Volga et s'étant assuré de ce côté une solide frontière, put tourner ses efforts vers le sud, où elle se trouva en présence des Turcs et des Persans. Les efforts de Pierre le Grand dans cette direction ne furent pas couronnés de succès : il dut rendre Azof aux Turcs, et le Daghestan, conquis sur les Persans, retomba bientôt au pouvoir de ceux-ci. Catherine II enleva le Kouban aux Turcs (1792) et le Daghestan aux Persans (1796). La Russie avait donc le Caucase pour frontière, mais elle ne s'arrêta pas là et, déjà sous Catherine, elle assumait le protectorat de la Géorgie, menacée par la Perse; en 1801, elle occupait définitivement la Géorgie; en 1804, le prince de Mingrélie devenait son vassal; enfin, en 1810, elle s'emparait de l'Imérétie. Une guerre avec la Perse (1813) lui confirmait la possession du Daghestan (Derbent), et du Chirvan (Bakou); une seconde guerre (1828) lui donnait l'Arménie (Érivan).

Établie au nord et au sud du Caucase, la Russie avait encore à conquérir la montagne, et elle n'y parvint qu'au bout de trente-six ans de luttes acharnées. De 1823 à 1831, Khazi-Mollah souleva contre elle le fanatisme des populations guerrières du Caucase; lui mort, le célèbre Schamyl prit sa place. A la fois prophète et guerrier, il offre beaucoup de points de ressemblance avec Abdel-Kader, et la guerre qu'on

Digitized by Google

lui fit ressemble fort aux guerres d'Algérie. Au lieu de frapper un grand coup, on s'efforçait de contenir l'ennemi au moyen d'un système de postes fortifiés : c'étaient des escarmouches continuelles, une série d'actions d'éclat sans résultats; et au total, ces engagements partiels coûtèrent beaucoup plus de monde qu'il n'en aurait fallu pour une campagne décisive. Enfin, en 1859, forcé dans ses derniers retranchements, Schamyl se rendit.

Alors, les Tcherkesses, ne voulant pas supporter le joug d'un gouvernement chrétien, comme cela s'est présenté dans toutes les provinces conquises sur les Turcs, émigrèrent en masse en Turquie. Voyant l'avantage que ce départ présentait pour la pacification du pays, les Russes décrétèrent l'émigration forcée en 1864, et ainsi, tant volontairement que par contrainte, un demi-million de Tcherkesses s'expatrièrent.

Dès lors, le pays put être considéré comme pacifié. Il est vrai qu'en 1877, l'Abkhasie (littoral de la mer Noire entre le Kouban et la Mingrélie) prêta son concours à une descente turque. Mais cette province, isolée entre la mer et les montagnes, que ne traversait aucune espèce de route, avait été abandonnée par sa faible garnison russe, et les malheureux Abkhases eurent à la fois à souffrir des deux parties belligérantes. Aujourd'hui, ce qui reste de cette peuplade est à tout jamais incapable de tenter une prise d'armes.

La Russie est maintenant solidement établie au Caucase, où des flots d'immigrants viennent continuellement renforcer l'élément slave. En 1880, on y comptait déjà, sur une population de six millions et demi d'habitants, un million et demi de Russes, ce qui, avec les Géorgiens et les Arméniens appartenant au culte orthodoxe, faisait trois millions et demi de chrétiens, qui dépassaient ainsi en importance l'élément musulman. Depuis, cette prépondérance n'a fait que s'accroître.

Le Caucase est un pays d'une richesse, d'une fertilité inouïe; les parties montagneuses même sont, en grande partie, propres à la culture; la zone des céréales y monte

Digitized by Google

jusqu'à 2,000 et même 2,500 mètres. Vu les différences d'altitude, on y rencontre à la fois les productions des pays chauds et des climats tempérés ; c'est ainsi que la culture du coton y a été introduite, lors de la guerre d'Amérique.

Il renferme aussi de grandes richesses minérales, entre autres d'inépuisables sources de pétrole qui fournissent leur combustible aux flottes de la mer Caspienne et du Volga et au chemin de fer transcaspien.

Ce qui manque le plus, ici aussi, ce sont les voies de communication. Le chemin de fer de Poti à Bakou par Tiflis présente cet inconvénient, qu'en cas de blocus de la mer Noire, il ne peut servir aux communications avec la Russie. Il ne reste alors que la route militaire à travers le Caucase et la route maritime et fluviale par la Caspienne et le Volga ; mais toutes les deux sont impraticables l'hiver. Aussi est-il fort question d'un chemin de fer traversant ou tournant le Caucase. Après ce qui a été accompli dans les Andes, on ne peut douter que la construction de cette ligne ne présentera pas des difficultés insurmontables.

Un autre sérieux inconvénient, c'est que la côte du Caucase n'offre pas un seul port. Dans ses rades ouvertes, les navires ne sont nullement à l'abri et quand la tempête s'élève, ils sont obligés de gagner le haute mer pour n'être pas jetés à la côte. L'acquisition de l'excellent port de Batoum, qui sera bientôt réuni à Poti par un chemin de fer, est venue combler cette lacune.

Désormais, le Caucase, au lieu d'être, comme autrefois, un point vulnérable et une cause incessante de dépenses et de sacrifices, constitue un accroissement de puissance et une source de revenus pour la Russie. Il forme une excellente base d'opérations pour ses progrès ultérieurs en Asie. On l'a bien vu lors des expéditions dans l'Asie centrale et de la dernière guerre avec la Turquie, où les contingents caucasiens ont donné et où les Russes pouvaient s'avancer hardiment, sans crainte de ce qu'ils laissaient derrière eux. A l'exception de l'Abkhasie, rien n'a bougé.

Les défaites de leurs armées d'Europe n'avaient pas per-

Digitized by Google

mis aux Russes, en 1855, de tirer parti de leurs succès en Asie. En 1877, ils prirent leur revanche, et le congrès de Berlin leur confirma la cession de Batoum et de Kars. Le territoire de Batoum est peuplé par les Lazes, de même race et de même langue que les Géorgiens, mais musulmans. Quelques milliers d'entre eux ont émigré lors de l'arrivée des Russes, mais on peut compter sur leurs congénères de Géorgie pour amener peu à peu la population à se faire au nouveau régime et alors, de proche en proche, l'influence russe s'étendra jusqu'à Trébizonde.

La partie de l'Arménie conquise en dernier lieu par la Russie, de Kars au mont Ararat, était devenue en grande partie turque ; mais comme nous l'apprend Élisée Reclus, un double mouvement d'émigration s'est opéré depuis : les Turcs se sont retirés pour faire place à des Arméniens. Ici, nouveau moyen de pénétration mis entre les mains de la Russie : de la frontière russe, la population arménienne s'enfonce comme un coin jusqu'au centre de l'Asie Mineure. Opprimée par les Kurdes, elle adresse continuellement à Constantinople des plaintes qui restent sans effet. En vain les représentants des puissances interviennent. Comment la Porte pourrait-elle contraindre à obéir ces Kurdes qui ne lui obéissent que nominalement? Aussi les espérances des Arméniens sont-elles de plus en plus tournées vers la Russie, sous l'égide de laquelle leurs compatriotes prospèrent. Ainsi la Russie parviendra jusqu'au centre de l'Asie Mineure. Et c'est probablement par cette route qu'elle tentera son principal effort, au cas de nouveaux démêlés avec la Turquie. Car c'est moins la possession de Constantinople qui est son objectif, que la fermeture des détroits. Et si l'on se place au point de vue russe, on doit bien reconnaître que ses prétentions sont fort légitimes. Les côtes de la mer Noire sont le point le plus vulnérable de l'empire russe. Les détroits fermés, il ne lui reste que sa frontière austro-prussienne à défendre. Elle a donc de bien plus sérieuses raisons de s'établir sur le Bosphore que les Anglais à Gibraltar, et si ceux-ci, comme ennemis déclarés de la Russie, ont certes le droit de la con-

Digitized by Google

trecarrer, ils n'ont aucune raison de tonner contre l'ambition moscovite.

Depuis le traité de Tourktmantchaï, la Russie a toujours été en paix avec la Perse. Même en 1835, les deux pays conclurent une alliance : la Russie engagea le shah Mohamed à s'emparer de Hérat, une partie du Khorassan afghan qui formait alors un royaume indépendant. Les Persans mirent donc le siège devant Hérat; mais ici intervinrent les Anglais qui, dans leur marche en avant, arrivaient en contact avec la politique russe en Asie. Une descente opérée par eux dans le golfe Persique obligea les Persans à lever le siège. En 1856, les Persans mirent à nouveau le siège devant Hérat et s'en emparèrent ; mais les Anglais déclarèrent la guerre à la Perse, qui fut vaincue et contrainte d'abandonner sa conquête. En 1863, Hérat était englobé dans l'Afghanistan.

Alors une lutte d'influences s'établit en Perse entre la Russie et l'Angleterre. Si la dernière augmentait de plus en plus son action sur l'Afghanistan, la Russie, déjà limitrophe de la Perse au Caucase, le devenait également des bords de la Caspienne aux rives du Mourghab. Et elle acquérait des droits à la reconnaissance de la Perse en délivrant, après la prise de Khiva, 40,000 captifs persans et en faisant cesser, par la soumission des Turkmènes-Tekké, les incursions qui désolaient incessamment le nord de la Perse. Cependant cette puissance penchait de plus en plus pour l'Angleterre, lorsqu'à la fin de 1888, une convention qui ouvrait la Karouna, le seul fleuve navigable du pays, au commerce étranger, éveilla les susceptibilités de la Russie. Cette convention était tout à l'avantage du commerce anglais. De plus, l'Anglais Reuter obtenait l'autorisation de fonder une banque, avec le droit exclusif d'exploiter les mines de charbon, de fer, de cuivre, etc. (sauf les métaux précieux), qui n'ont pas encore été concédées. Aussi la Russie exigea-t-elle des compensations. En mars 1889, elle obtenait du shah les concessions suivantes :

1° Durant cinq ans, le shah s'engage à n'accorder aucune

Digitized by Google

concession de chemins de fer, sans en avoir référé au gouvernement russe; si des entrepreneurs russes s'offrent à construire des lignes dont la concession est demandée par des personnes appartenant à d'autres nationalités, la préférence sera donnée aux Russes;

2° La Perse construira une chaussée d'Astrabad à Erdebil (c'est-à-dire des frontières des Turkmènes à celles du Caucase, en longeant tout le rivage persan de la Caspienne);

3° Elle ouvre la baie de Murdab (Caspienne) aux navires russes;

4° Elle prolongera, jusqu'à l'intérieur du Khorassan, la chaussée qui va d'Askhabad (station du chemin de fer transcaspien) à la frontière persane;

5° Elle construira une chaussée de Recht (bords de la Caspienne) à Téhéran.

C'est donc la Perse ouverte au commerce russe à la fois par le Caucase, la Caspienne et l'Asie centrale.

Les Anglais, naturellement, ne se tiendront pas pour battus et nous verrons la Perse osciller entre l'Angleterre et la Russie, aussi longtemps que ces deux puissances se disputeront la prédominance en Asie.

En tout cas, la Perse ne sera jamais un obstacle aux progrès de la Russie : c'est plutôt son commerce que son alliance que l'on se dispute.

Tandis que les Russes parvenaient au pied du Caucase, ils avaient dépassé le Volga et, sous Catherine II, le fleuve Oural leur servait de frontière à l'est. Mais c'était là une frontière bien mal assurée, car le fleuve n'était pas assez profond pour arrêter les incursions des Kirghizes, et malgré l'ordre donné par Catherine de ne pas passer le fleuve, il fallut bien faire des expéditions dans la steppe, à titre de représailles.

D'un autre côté, les possessions sibériennes s'étendant vers le sud, mettaient encore les Russes en contact avec ces tribus pillardes, ce qui nécessita l'établissement de postes fortifiés.

Digitized by Google

Ce n'était pas seulement aux Kirghiz qu'on avait affaire, mais aussi aux Khanats du Turkestan. Déjà, en 1839, Perovsky avait dirigé contre Khiva une expédition qui avait échoué. Les attaques incessantes des khans de Khiva, de Boukhara et du Kokhan, obligèrent les Russes à compléter leur ligne de postes de façon à en former un cordon ininterrompu, allant du Syr-Daria à la frontière méridionale de Sibérie. Cette ligne fut terminée en 1864, au milieu de perpétuelles escarmouches avec les voisins turbulents. Alors les Russes prirent l'offensive et enlevèrent Tachkent (1865) au khan de Kokhan et Samarcande au khan de Boukhara (1868). Les Khiviens se croyaient assurés de l'impunité, au milieu de leurs déserts. En 1878, Khiva fut pris et devint vassal de la Russie, comme c'avait été le cas pour Boukhara. Le Kokhan fut annexé en 1875, à la suite d'une révolte contre le khan installé par les Russes.

En voyant ces conquêtes successives, on est tenté de croire qu'elles sont la suite d'un plan prémédité; pourtant, lorsqu'on entre dans les détails de chacun de ces événements, on voit qu'ils ont été provoqués par les attaques réitérées des peuples soumis plus tard. C'est la logique fatale de la conquête en pays barbares ou semi-civilisés : il n'y a pas moyen d'obtenir l'observance loyale d'une trêve un peu prolongée. Obligés de recommencer sans cesse les mêmes expéditions, les vainqueurs se décident à en finir d'un coup et ils annexent le voisin turbulent pour se trouver de nouveau en face d'un autre voisin aussi turbulent que le premier. C'est ce qui est arrivé aux Français en Algérie : en vain le gouvernement de Louis-Philippe a-t-il voulu limiter l'occupation; d'année en année, il a fallu s'étendre davantage jusqu'à s'enfoncer même dans le Sahara.

A chaque progrès des Russes, les Anglais, inquiets pour leur domination dans l'Inde, protestaient et exigeaient des engagements de s'arrêter, engagements qui ont été pris plus d'une fois sans être tenus. Il faut en accuser la force des choses beaucoup plus que la duplicité de la diplomatie. Au moins obtinrent-ils que Khiva ne serait pas annexé ; les

Digitized by Google

Russes se contentèrent d'établir une garnison dans le Khanat et de soumettre toutes les tribus campées en dehors de l'oasis, jusqu'à la Caspienne. Nous croyons qu'ils promirent encore cette fois de ne pas s'avancer davantage ; mais les Turkmènes-Tekké ne cessaient de faire des incursions sur le nouveau territoire russe. Il fallait bien les châtier : on ne les soumit qu'à la troisième expédition. Effrayés du sort de leurs voisins, ne voilà-t-il pas que les Turkmènes de Merv font d'eux-mêmes leur soumission au « tsar blanc » ! Les Russes étaient donc arrivés aux frontières de l'Afghanistan, aux portes de Hérat. Cette fois, les Anglais s'émurent pour de bon, et durant de longs mois on put croire qu'une guerre allait éclater entre l'Angleterre et la Russie. C'est que, au dire des Anglais, l'Inde était menacée et ils poussaient leur cri de « *Caveant consules !* »

Il est évident que les Russes, en s'avançant de la sorte, n'avaient nullement en vue de pénétrer jusqu'à l'Inde, mais il est non moins évident qu'au fur et à mesure de leurs succès, ils ont dû penser de plus en plus qu'ils avaient là un sûr moyen d'atteindre au cœur cette puissance, jusqu'alors hors de portée de leurs attaques et qu'ils trouvaient partout sur leur chemin, à Constantinople, en Asie Mineure, dans l'Asie centrale et jusque dans l'extrême Orient. Et les Anglais, pour mieux se défendre, venaient précisément de mettre l'Inde en quelque sorte plus à la portée des Russes, en assumant le protectorat de l'Afghanistan.

Dans l'Inde, les Anglais étaient entraînés, eux aussi, par la logique de la conquête ; l'un après l'autre, les royaumes auxquels ils avaient laissé, pour faciliter leur tâche, une certaine indépendance, finissent par être englobés dans les possessions britanniques. C'est que la crainte seule des armes anglaises tenant les princes indigènes dans l'obéissance, il arrive toujours un moment où la haine est plus forte que la crainte, et la révolte comprimée, le vainqueur ne se soucie pas de laisser subsister un foyer où peuvent s'allumer de nouvelles conflagrations. Ainsi l'Angleterre en est venue à

Digitized by Google

gouverner directement à peu près toute la presqu'île, jusqu'aux contreforts de l'Himalaya, et de l'Indus jusqu'au Brahmapouta. Ils ont depuis longtemps franchi ce dernier fleuve pour conquérir l'Assam et voici qu'ils viennent de s'emparer de la Birmanie. L'Himalaya s'est trouvé ne pas être même une barrière suffisante; ils sont actuellement en guerre avec les Thibétains. Ils ont bien conservé des pays vassaux comprenant environ un cinquième de la population, mais ils sont en état de défiance perpétuelle vis-à-vis de ces soi-disant alliés, dont ils surveillent et restreignent les armements. Et, en cas de guerre sérieuse, ils seraient plutôt enclins à les désarmer qu'à faire appel à leur concours. Il est évident que les Anglais ne peuvent considérer cette situation que comme transitoire et que, tôt ou tard, ces États perdront l'ombre d'indépendance qui leur a été laissée.

Les Anglais n'avaient pas attendu la conquête de Lahore pour tenter d'étendre leur influence sur l'Afghanistan. Alors qu'ils avaient eu à combattre en Perse les intrigues de la Russie, ils devaient commencer à s'inquiéter des dangers dont les progrès de cette puissance menaçaient leur domination dans l'Inde. Même en ne lui supposant pas d'intention hostile, le voisinage immédiat d'une grande puissance serait fatal à la domination anglaise, en lui faisant perdre ce prestige qui est son plus grand moyen de domination sur une population de 250 millions d'hommes. L'Angleterre songeait donc à faire de l'Afghanistan le boulevard de l'Inde. Or, l'émir Dost-Mohammed était l'allié des Russes. Les Anglais firent l'émir prisonnier et mirent à sa place son compétiteur (1840). Mais bientôt éclata une insurrection qui aboutit à la destruction de l'armée anglaise d'occupation. Après avoir vengé cet échec, les Anglais réinstallèrent Dost-Mohammed, dont ils réussirent à se faire un allié et le poussèrent à la conquête du Turkestan afghan (1850) et de Hérat (1863). Quelques années après (1868), le khan de Boukhara était contraint de devenir vassal de la Russie; les deux puissances rivales se trouvaient donc en contact.

Or, précisément alors Shir-Ali, le successeur de Dost-

Digitized by Google

Mohammed, refusait de se soumettre à la tutelle anglaise et était soupçonné d'entretenir des intelligences avec la Russie. Sur son refus de recevoir une mission anglaise, on lui déclara la guerre en 1878. Battu, il fut remplacé par son fils Yakoub-Khan.

Mais il arriva encore une fois ce qui ne peut manquer d'arriver dans un pays où le pouvoir est des plus instables. Une révolte éclata, à la suite de laquelle le résident anglais fut massacré. Nouvelle intervention des Anglais, qui éprouvèrent une série de revers et finirent par reconnaître un des deux chefs qui se disputaient le trône (Yakoub avait été déposé par les Anglais), Abdurrhaman, auxquels ils garantirent une pension, à condition qu'il fût la sentinelle avancée de l'Angleterre contre la Russie.

C'est peu après que l'occupation de Merv et de Sarakhs porta au plus haut point l'inquiétude des Anglais; on crut un instant que la guerre allait éclater. Mais le gouvernement russe, de même que le ministère Gladstone, n'avait aucune envie de se lancer dans une aventure asiatique. On nomma donc, des deux parts, une commission de délimitation, dont les travaux, aujourd'hui terminés, ont fixé définitivement *jusqu'à nouvel ordre* les frontières respectives. Un incident grave faillit tout compromettre. Les Afghans, enhardis par la présence des commissaires anglais, avaient pris une attitude menaçante vis-à-vis du faible détachement russe qui se trouvait à Penj-deh, à l'extrême frontière. Le général Komarof les chargea et les dispersa.

C'était une première preuve de l'extrême danger qu'il y a de se solidariser avec un peuple aussi étranger que les Afghans à toute idée de politique suivie, et tout entier à la passion du moment. On l'a vu encore, il y a quelques mois, lorsque Abdurrhaman, poursuivant Iskhak-Khan, qui s'était révolté contre lui, fit un long séjour près des frontières de la Boukharie. Le bruit courait qu'il avait proclamé le *ghazavat* (la guerre contre les Infidèles), ce qui parut fort vraisemblable, et qu'il allait provoquer un soulèvement en Boukharie. Dans ce cas, l'Angleterre aurait pu être précipitée dans une

Digitized by Google

guerre avec la Russie, par suite d'une lubie de son allié demi-sauvage. Le fait peut se produire d'un moment à l'autre et alors on verra que le fameux tampon afghan n'aura fait que rendre le choc plus inévitable.

Dans quelle situation la collision trouverait-elle les deux puissances?

A première vue, il semble que l'Angleterre se trouve sur un meilleur terrain : l'Inde offre d'immenses ressources et depuis trente ans que l'insurrection des cipayes a été réprimée, la domination des conquérants semble solidement établie. Largement approvisionnés et au sein d'une immense pépinière d'hommes où ils peuvent recruter des soldats en nombre indéterminé, les Anglais paraissent là comme chez eux. De plus, si l'Angleterre est loin, elle a à sa disposition ce chemin si commode de la mer à laquelle aboutissent de nombreuses lignes de chemins de fer. Tandis que les Russes se trouvent au milieu de tribus turbulentes, en un pays récemment soumis, que des déserts séparent des lieux d'approvisionnement et des renforts, et qui n'offre guère de ressources.

Tout cela pouvait être vrai il y a quelques années, mais ce ne l'est déjà plus maintenant; la pacification a fait, depuis, des progrès étonnants. A l'exception des Kirghiz, d'ailleurs fort pacifiques, les peuples de l'Asie centrale sont avant tout agriculteurs, et ne demandent qu'une paix prolongée pour faire de ces contrées le jardin verdoyant, l'Éden qu'elles étaient autrefois, depuis les temps où se reportent les traditions bibliques, jusqu'à l'époque des invasions mongoles qui se signalèrent par les effroyables carnages que l'on sait.

Les ruines de villes opulentes et de nombreux villages que l'on rencontre jusqu'au milieu des sables des déserts, témoignent assez, par ce qui a été, de ce qui pourra être dans l'avenir. Dans ces pays, où les pluies sont rares, tout dépend des irrigations; que l'ouvrier vienne à disparaître et son œuvre ne tarde pas à être recouverte par les sables infertiles. Aussi, nul peuple peut-être n'est plus disposé à apprécier les bienfaits de la paix, et avec le temps on se trouvera ici en

Digitized by Google

présence de populations aussi pacifiques que celles de la basse Égypte.

Les plus turbulents, les Turkmènes, sont, eux aussi, agriculteurs. Maintenant que le brigandage leur est devenu impossible, il ne faudra que peu d'années pour transformer des tribus guerrières en travailleurs pacifiques : ils auront oublié le métier des armes.

Le gouvernement russe s'occupe beaucoup de favoriser le développement de la culture : le sol a été soigneusement étudié et partout où, avec l'aide de canaux d'irrigation ou de puits, le terrain cultivable peut être augmenté, il fera exécuter les travaux nécessaires. Déjà il est démontré qu'une bonne partie de ce que l'on considérait comme des déserts stériles est susceptible de culture, une légère couche de sable seulement recouvrant le loess qui forme le véritable terrain.

La colonisation marche rapidement et de nombreuses familles de paysans russes s'établissent dans l'Asie centrale. Tout cela est trop récent pour que l'on puisse citer des chiffres; mais ce mouvement, déjà signalé par Élisée Reclus en 1882, va en s'accentuant d'autant plus qu'il est encouragé par le gouvernement.

La domination russe n'est d'ailleurs pas lourde aux peuples conquis. Certes, les fonctionnaires ne brillent pas par leur désintéressement, mais les despotes asiatiques ont habitué leurs sujets à de bien autres exactions et leurs agents n'ont jamais rien accordé sans ce *bakchich* universel et obligatoire qui fleurit dans tout le monde musulman. En revanche, les fonctionnaires russes sont très accessibles et n'ont rien de cette morgue britannique qui creuse un abîme entre les conquérants et les conquis. Puis les nouveaux sujets de l'empire russe sont mis immédiatement sur le pied d'égalité avec les anciens : toutes les charges civiles et militaires leur deviennent accessibles. C'est ainsi que dans ces légions mêmes qui ont conquis Khiva, se trouvaient des officiers supérieurs musulmans.

Au point de vue religieux, les populations de l'Asie centrale n'ont aucun fanatisme; leur musulmanisme est tout

Digitized by Google

à la surface, exception faite de la Boukharie, où Boukhara, la ville sainte, donne asile à des centaines de mollahs et à des milliers d'étudiants qui reçoivent leurs leçons. C'est là seulement qu'un mouvement religieux serait possible; aussi la Russie entretient-elle un petit corps d'occupation à Karki, dans les limites du Khanat. Mais elle possède encore un plus puissant moyen d'intimidation : établie à Samarcande, sur le cours supérieur du Zérafchau, elle peut, rien qu'en lui coupant les eaux, transformer la Boukharie en un désert. Enfin, il n'y a dans le voisinage aucun peuple musulman qui puisse surexciter les passions religieuses dans le Turkestan russe. Les Persans, en leur qualité de chiites, sont considérés comme les pires des infidèles. Quant aux Afghans, ils ont laissé trop de traces de leurs dévastations dans le voisinage immédiat des possessions russes, pour qu'une levée de boucliers de leur part fût considérée autrement que comme un fléau.

Citons-en un exemple que nous trouvons dans Élisée Reclus : La ville de Méïmené, dans le Turkestan afghan, fut assiégée et prise, en 1874, par une armée afghane, qui massacra *dix huit mille* hommes, femmes et enfants. Depuis lors, ce n'est plus qu'un misérable village. Et tout récemment, Abdurrhaman, recherchant partout les complices d'Iskhak-Khan, a fait, dans ce même Turkestan afghan, des milliers de victimes, tandis que des milliers de fugitifs cherchaient un asile en Boukharie, à l'abri des baïonnettes russes. De tels exemples ne doivent pas inspirer aux Boukhariens de vives sympathies pour leurs coreligionnaires afghans; tandis qu'ils doivent faire souhaiter aux habitants du Turkestan afghan de se trouver à leur tour sous l'égide tutélaire de la Russie. C'est le cas avant tout pour Hérat, dont la population agricole et pacifique supporte impatiemment, depuis trente ans, le joug détesté des bandits afghans.

La construction du chemin de fer transcaspien a paré à la difficulté des communications, et désormais Samarcande est à quelques jours du Caucase, et la branche qui va se

Digitized by Google

diriger sur Merv et Sarakhs mettra les Russes aux portes de Hérat. Les approvisionnements peuvent se trouver sur place, et, d'ailleurs, le Caucase pacifié forme un base d'opérations peu éloignée. S'il fallait s'adresser à la Russie propre, le Volga, avec sa flottille à vapeur innombrable, peut amener, en quelques jours, des forces du centre de l'empire. Ici encore, la Russie est déjà presque comme chez elle et elle n'aurait pas besoin de grands préparatifs pour être en état de prendre l'offensive.

Aux Indes, les Anglais ne sont pas plus certains de la soumission des Indous qu'aux premiers jours de leur établissement. Sans doute, ils ont su inspirer aux vaincus une grande crainte de leurs armes, mais on ne peut pas tenir éternellement par la crainte une nation de 250 millions d'hommes. Les Anglais n'ont d'ailleurs rien fait pour se concilier l'amitié des populations : leur morgue leur fait éviter tout rapprochement, et les produits des unions mixtes, qui pourraient servir de trait-d'union, sont l'objet d'un dédain égal à celui que l'on témoigne aux indigènes, si bien qu'ils forment l'élément le plus hostile à la domination britannique. Ajoutez à cela que les indigènes, quelle que soit leur intelligence et les services rendus, se voient interdire l'accès aux postes supérieurs, et vous pourrez en conclure que les Anglais ont avant tout pour ennemis la partie la plus intelligente et la plus remuante de la population. Quant au peuple, il doit ressentir plus rudement les impôts perçus par des étrangers et dont aucune partie n'est employée pour le bien du pays; car l'Inde n'est pour l'Angleterre qu'une vache à lait, et ce qui reste après le payement des lourdes charges d'une armée qui n'a d'autre objet que d'assurer leur domination, les Anglais le font servir à combler les vides de leur propre budget. Ils se soucient si peu du bien-être de la péninsule, qu'actuellement les canaux, si importants pour l'irrigation, sont en bien plus mauvais état que du temps des Mongols; qu'on s'étonne, après cela, de la fréquence des famines!

Digitized by Google

Les fonctionnaires envoyés là-bas considèrent le pays au même point de vue que le gouvernement. S'ils ne suivent plus les errements des *Warren Hastings*, les plantureux traitements qui leur sont alloués sont payés par la population; c'est de l'écorchement au second degré, avec l'entremise du gouvernement. Jamais ils ne se fixent sans esprit de retour; de sorte que tout, dans l'administration comme dans les administrateurs, présente un caractère d'occupation passagère ; c'est comme une affaire dont on essaye de tirer le plus de bénéfices possible, prêts à la quitter lorsqu'elle cessera d'être avantageuse. L'Inde n'est ni une partie intégrante, ni une colonie de l'empire britannique, car on n'y trouverait peut-être pas une douzaine de familles anglaises fixées là sans esprit de retour.

On a proposé de rallier les Indous à l'Angleterre en les conviant à envoyer des députés à un Parlement impérial, où colonies et métropole se rencontreraient sur un pied d'égalité. Cette idée est restée à l'état de projet, mais elle a trouvé dans l'Inde un écho qui n'est pas précisément agréable aux conquérants.

En 1885, s'assemblait à Bombay un premier congrès national où se réunirent une centaine d'hommes accourus de divers points du pays à l'appel des promoteurs du mouvement. Ce congrès nomma un comité permanent chargé d'organiser une nouvelle réunion, composée cette fois de délégués régulièrement nommés. Dans toutes les villes un peu importantes se fondèrent des associations prenant le titre de Ligue nationale, d'Association nationale et autres semblables; de sorte que le second congrès, tenu à Calcutta en 1886, eut déjà un caractère représentatif : 400 délégués s'y trouvèrent réunis. Celui de Madras, en 1887, en compta 600; enfin, en décembre dernier, il n'y eut pas moins de 1,400 délégués au congrès d'Allahabad. Ce congrès formula le programme *actuel* du parti national, c'est-à-dire le minimum de ses prétentions pour le moment présent. En voici les points principaux :

1° Transformation des conseils qui assistent le vice-roi et

Digitized by Google

les gouverneurs, et dont les membres sont, jusqu'à présent, désignés par le gouvernement; la moitié au moins devront être élus par les municipalités, les chambres commerciales et les capacitaires. Les conseils discuteront et voteront les budgets et auront le droit d'interpellation (ceci est considéré comme le premier pas vers la formation d'un parlement hindou);

2° Admission des Hindous aux emplois civils ;

3° Séparation du pouvoir judiciaire d'avec le pouvoir exécutif;

4° Accession des indigènes aux hauts grades militaires, formation de régiments de milices indigènes; abrogation de la loi qui défend aux Hindous de porter des armes;

5° Changement du système de l'accise qui, pour le moment, en vue de l'accroissement des revenus, est organisée de façon à propager l'ivrognerie et l'empoisonnement par l'opium et le haschich;

6° Élever le minimum à partir duquel on prélève l'impôt sur le revenu, de 500 à 1,000 roupies;

7° Développer les établissements d'instruction, surtout au point de vue technique, pour augmenter les forces productives de la nation;

8° Abroger la loi sur la prostitution. — A ce propos, il est à remarquer que l'année passée, un membre du Parlement anglais a fait une interpellation au gouvernement, de laquelle il appert que les troupes anglaises se font livrer des femmes indigènes par voie de réquisition. Ce fait n'a pas été démenti.

Pour conclure, le congrès décida que ces résolutions seraient transmises au gouvernement anglais par l'intermédiaire du vice-roi.

A première vue, il n'y a rien de bien séditieux dans tout cela et d'ailleurs les Hindous ne manquent pas, à chacun de leurs congrès, de faire profession du *loyalisme* le plus pur. Mais si l'on songe que ce n'est que grâce à leurs divisions que ces masses d'hommes ont pu être asservies par une poignée de conquérants, on comprend combien de pareilles

Digitized by Google

tentatives de donner un corps aux membres épars doivent effrayer le gouvernement anglais, d'autant plus que la propagande est activement secondée par la presse indigène, qui, en outre, a soin d'informer ses lecteurs, en les amplifiant, des progrès de la Russie en Asie.

Aussi les Anglais s'efforcent-ils d'enrayer le mouvement en ravivant les anciens germes de désunion ; ils cherchent principalement à exciter les musulmans et les brahmanistes les uns contre les autres ; mais ce moyen, qui leur a réussi jusqu'à présent, semble ne plus avoir la même efficacité, car les musulmans ont pris une part active aux délibérations du congrès d'Allahabad.

S'imagine-t-on l'effet que ferait, sur un peuple animé de pareilles dispositions, l'annonce de l'approche des Russes? Une torche dans une poudrière !

Sans doute les Russes ne peuvent songer à occuper l'Inde, où ils ne tarderaient pas à se trouver dans la même situation que les Anglais. Mais ce sont les Anglais qui les obligent, en quelque sorte, à songer à l'Inde. Plus, dans une crainte au début peu fondée, ils ont contrecarré les Russes dans leur politique tant asiatique qu'européenne, plus ils ont fait songer à ceux-ci que cette Albion, invulnérable pour eux partout ailleurs, a son talon d'Achille dans la presqu'île de l'Hindoustan.

Aujourd'hui que l'Angleterre peut s'écrier en toute raison : *Hannibal ad portas !* voyons les ressources dont elle peut disposer pour parer au danger.

Nous emprunterons nos renseignements à une source anglaise, aux articles que sir Charles Dilke a récemment consacrés à la question dans la *Fortnightly Review*. Il y constate que les lignes stratégiques anglaises vont aujourd'hui jusqu'à 100 milles de Candahar. On songeait à les prolonger jusqu'à cette dernière ville, mais l'émir a refusé son autorisation. Cependant une grande quantité de matériel a été réunie au point extrême de la ligne et, en cas d'envahissement de l'Afghanistan par les Russes, en moins de trois

Digitized by Google

mois, la ligne serait conduite jusqu'à Candahar, qu'occuperait une garnison anglaise, tandis que des officiers anglais seraient envoyés à Hérat pour y organiser et y diriger la défense.

Les Anglais raisonnent un peu trop ici comme s'ils avançaient en pays ami, mais étant donnés la versatilité des tribus afghanes, le caractère précaire de l'autorité des émirs et la duplicité de ceux-ci, on peut se demander si les Anglais, venus pour défendre les Afghans, n'auraient pas tout d'abord à se défendre contre ceux-ci.

Quant aux forces dont ils peuvent disposer, sans trop compromettre la sécurité de l'Inde — et encore ! — elles se composent, suivant sir Charles Dilke, de deux corps, de 35,000 hommes chacun, composés à moitié d'Anglais, et dont le premier pourrait être rendu à Candahar en six semaines et le second en trois mois. Mais ce départ affaiblirait considérablement l'armée indienne, qui se trouverait alors hors d'état de résister à une révolte sérieuse ; d'autant plus que la mobilisation enlèverait aux autres corps bon nombre de leurs officiers. Les contingents des rajahs hindous inspirent si peu de confiance, que sir Charles Dilke propose de licencier ceux du sud.

Tel est le plan de campagne proposé par le général Roberts et les officiers de l'Inde. Le général Wolseley et l'état-major ont des vues tout opposées : ils voudraient attendre l'envahisseur russe à la frontière de l'Inde, où, selon eux, il arriverait fort affaibli. Mais ils perdent de vue les considérations politiques qui ont inspiré le plan indien : l'effet foudroyant que produirait la nouvelle de l'approche des Russes.

Le général Wolseley propose de tenter en même temps une diversion en Arménie — en prenant Batoum pour point de départ — avec le concours de la Turquie ou d'autres puissances.

Une diversion, voilà la planche de salut à laquelle ils se raccrochent, leur première idée dès qu'un danger paraît menacer leur domination dans l'Inde.

Digitized by Google

Déjà, lors des dernières difficultés à propos de l'Afghanistan, ils s'étaient emparés du port Hamilton, en Corée. Depuis, sur les réclamations de la Chine, ils ont évacué ce poste, mais sir Charles Dilke n'hésite pas à dire que ç'a été une grande faute et qu'en cas de nouvelles difficultés avec la Russie, il faudrait l'occuper à nouveau.

Sans doute, la flotte anglaise pourrait causer quelques dommages aux postes avancés de la Russie dans l'extrême Orient, mais leur campagne de 1854-1855, en commun avec les Français, démontre suffisamment qu'une attaque par mer ne nuirait pas sensiblement à leurs adversaires. Aussi devons-nous supposer que ce n'est pas cela que les Anglais avaient en vue en prenant position à Port-Hamilton, et les Russes pourraient ne pas avoir tort d'affirmer que les Anglais sont pour beaucoup dans les arrière-pensées que les Chinois semblent nourrir actuellement à l'égard de ceux-là.

Les Anglais compteraient donc sur une agression chinoise qu'ils appuieraient de leur flotte. C'est là, nous paraît-il, une illusion qui pourrait les exposer à de cruels mécomptes. Si les forces anglaises se trouvaient engagées tout entières, sauf une partie de la flotte, dans cette lutte pour l'existence que constituerait la défense de l'Inde, croit-on que les Chinois, au lieu d'attaquer la Russie avec laquelle ils n'ont jamais été en guerre et dont ils ne peuvent ignorer les immenses ressources, ne préféreraient pas secouer le joug que les Anglais font peser sur eux, ne fût-ce qu'en interdisant ce trafic de l'opium qui leur a été imposé à coups de canon? D'autant plus qu'ils voient aujourd'hui les Anglais frapper à leur porte du côté de la Birmanie, et en même temps mener une campagne contre les Thibétains, vassaux du Céleste-Empire. Ce n'est pas quelques vaisseaux anglais, sans troupes de descente, — les infortunés n'en auraient pas de trop pour l'Inde — qui pourraient inspirer grand respect aux Chinois, lesquels, il y a quatre ans, se sont mesurés avec la France sans trop de désavantage.

La diversion Wolseley, par Batoum, vaut encore moins.

Digitized by Google

Le général anglais paraît croire que les choses, au Caucase, en sont restées à ce qu'elles étaient du temps de Schamyl. Mais, comme nous l'avons exposé, la situation est tout autre. Il est vrai que l'on compte sur le concours de la Turquie, — et il le faut bien d'ailleurs, pour obtenir le passage des détroits — mais ici encore, le stratégiste insulaire nous paraît considérablement en retard. L'influence anglaise a bien baissé en Turquie et, d'un autre côté, la Porte est moins disposée que jamais à courir les aventures. La philosophie dont elle a fait preuve, lors de la proclamation d'indépendance de la Roumélie orientale, montre suffisamment combien elle redoute de se fourrer dans quelque guêpier, même lorsqu'elle a pour elle les plus beaux traités du monde et les sympathies apparentes des puissances qui les ont signés.

Aussi n'est-ce évidemment sur aucune de ces deux diversions que compterait le gouvernement anglais ,et il songe à trouver des auxiliaires plus sérieux. On sait combien la politique anglaise, si chatouilleuse aux temps de lord Palmerston et de lord Beaconsfield, si raide encore actuellement à l'égard de la France, en tout ce qui concerne la domination des mers et la prise de possession des terres encore inoccupées sur n'importe quel point du globe, est tout à coup devenue souple et condescendante vis-à-vis des velléités d'empire colonial que manifeste M. de Bismarck. Quand celui-ci ferait chasser à coups de crosse une douzaine de Pritchard, la fière Albion ne sourcillerait pas. Elle n'a pas protesté contre l'occupation d'Angra-Pequena, elle a laissé les Allemands s'installer en Guinée, elle a marché d'accord avec eux dans l'affaire des îles Samoa. Mais tout cela n'est encore rien en comparaison de ce qu'elle a toléré à l'est de l'Afrique, où, après s'être laissé couper l'herbe sous le pied par les Allemands, elle a accepté le blocus des côtes pour un temps indéterminé. Pourtant, s'il est un État qui ne peut rien contre l'Angleterre, c'est bien l'empire d'Allemagne. Toutes ces complaisances extraordinaires ont donc un but intéressé et on ne l'aurait pas deviné depuis longtemps que la con-

Digitized by Google

corde rétablie tout à coup entre les cours, après les scandales que l'on sait, suffirait à le démontrer.

Donc l'Angleterre aspire, si pas à entrer formellement dans la triple alliance, du moins à s'y raccrocher, pour y trouver un appui contre les mauvaises intentions qu'elle attribue à la Russie, lesquelles n'existent qu'en raison des mauvaises intentions de l'Angleterre contre cette puissance. Jamais on n'a vu confirmation plus éclatante de ce proverbe allemand : « Il ne faut pas peindre le diable sur le mur. »

Les Anglais apporteraient aux alliés l'appui de leur flotte, ce qui n'est évidemment pas à dédaigner ; en revanche, ils les doteraient d'un surcroît d'ennemis qui dépasserait, et de beaucoup, les avantages de leur alliance ; car leur intervention ferait entrer en ligne les États-Unis. On n'ignore pas que John et Jonathan n'ont jamais été en bonne intelligence, et l'on peut dire que, depuis leurs démêlés historiques, depuis les rancunes nouvelles soulevées par l'affaire de l'Alabama, ce sentiment d'antipathie s'est encore aggravé de toute la haine que les Irlandais, si puissants aux États-Unis, ont vouée aux oppresseurs de l'Irlande. Ceci, pour le sentiment, mais qu'est-ce encore que cela en comparaison du *Dominion*, dont les Yankees réclament de plus en plus ouvertement l'annexion ? Le chemin de fer transcanadien est venu encore envenimer la question, et, tout récemment, les travaux de fortifications de l'île Vancouver. On ne veut pas que les Anglais aient l'air de s'établir comme définitivement sur une terre qui appartient aux voisins, de par la doctrine de Monroë.

Jugez si l'on profiterait immédiatement de l'occasion, une fois l'Angleterre engagée dans un formidable conflit.

D'un autre côté, l'émotion manifestée en Amérique à propos de l'affaire des îles Samoa, les nombreuses manifestations antigermaniques auxquelles elle a donné lieu, montrent assez combien peu les Allemands rencontrent de sympathies sur cette terre que, pourtant, ils ont tant contribué à peupler. L'affaire paraît devoir s'arranger le plus

Digitized by Google

amiablement du monde, mais les manifestations populaires restent comme un indice.

Tandis que la France et la Russie ne rencontrent que des sympathies aux États-Unis, la Russie surtout.

Donc, par le sentiment aussi bien que par l'intérêt, si une guerre européenne se déclarait à laquelle prendrait part l'Angleterre, on verrait dans le même camp les trois grandes puissances les plus homogènes et les plus solidement constituées : la France, la Russie et les États-Unis, et dans l'autre, deux puissances faites de lambeaux disparates, la Grande-Bretagne et l'Autriche ; deux autres, unes de nationalité, mais trop fraîchement constituées pour qu'on puisse affirmer sûrement que leur unité soit en état de résister à un choc violent. Le temps pourrait venir où la Turquie ne serait pas la seule puissance à laquelle conviendrait cette dénomination caractéristique : *le malade*.

Eugène Hins.

Digitized by Google

L'ÉDEN

SCÈNES D'ÉMIGRATION, PAR CHARLES DICKENS

(Extraits de *Martin Chuzzlewit*)

L'émigration vient d'être si vivement remise à l'ordre du jour en Belgique, qu'on trouvera sans doute quelque intérêt à voir comment Dickens y a touché avec son inépuisable verve de justicier. « L'hôte de la nation américaine, » comme Washington Irving l'appelait, le romancier à qui Daniel Welester disait qu'il avait fait plus que tous les hommes d'État du parlement pour améliorer le sort du peuple, employait, presque aussitôt après, la même ardeur passionnée à mettre à nu les travers du Yankee. Avant de traverser l'Atlantique, il avait conquis la renommée avec *M. Pickwick*, *Olivier Twist*, *Nicolas Nickleby*, le *Magasin d'antiquités*, etc. A son retour en Europe, il donna les *American Notes*, puis *Martin Chuzzlewit*, 1843. Ce livre fit jeter les hauts cris dans le nouveau monde. Vingt ans après, l'auteur s'en expliquait encore, à New-York, dans un banquet que lui offrait la presse des États-Unis; puis il fit d'un extrait de son discours, pour une nouvelle édition du roman, une préface — il dit *post-scriptum* — qu'il date de mai 1868.

Il y a toujours à gagner à la lecture de ce moraliste, qui rêvait d'écrire « une œuvre ineffaçable pour le peuple travailleur et souffrant » et qui admirait dans Tackeray cette « mâle et profonde sympathie pour les humbles et les faibles » dont lui-même fit preuve dans toutes ses œuvres. « On se sent meilleur, » dit Amédée Pichot, et le grand critique Jeffrey lui écrit : « Je sens mon cœur purifié par mes larmes. »

Nous avons profité aussi de cette occasion par essayer de faire connaître sa manière d'écrire, généralement mal appréciée grâce à certaines traductions françaises. Walter Scott appelait cela être mis sur le lit de Procruste, et quand il s'en plaignit, la *Revue britannique* nous apprend qu'il eut pour lui tous les critiques de France. Dickens devait s'en inquiéter à son tour, et ses traducteurs, ajoute-

Digitized by Google

t-on, « s'efforcèrent de satisfaire à la fois le goût français et les lecteurs qui comparent une traduction au texte ». On ne s'en aperçoit guère. Résumer une œuvre ou la faire connaître par des extraits que relient des analyses sommaires, rien n'est plus légitime, et l'aimable directeur de la *Revue britannique* dit, avec sa bonhomie habituelle, que « son ami Dickens a bien voulu le lui pardonner ». En effet, des fragments peuvent très bien donner la mesure d'un écrivain. Mais pour cela — les traducteurs l'oublient trop souvent — il ne suffit pas d'éviter les contre-sens, les suppressions de mots et les négligences. L'exactitude matérielle est le plus simple des devoirs, mais c'est encore la moindre des choses. Être littéral n'est pas tout, il faut être littéraire. Non pas même d'après le goût français — lequel? celui de Hugo ou de Mérimée, de Flaubert ou d'Alphonse Daudet? Et encore, si bien qu'il fût habillé à la française, ce ne serait pas Dickens. Le littéraire qui domine le plus souvent est celui de traducteurs qui n'ont guère de temps devant eux. La seule méthode semble l'à peu près, et on n'arrive qu'à le travestir. Comment en serait-il autrement si l'on esquive ce qu'il détaille avec force indignée ou gaieté folle, si l'on émousse dans un commentaire ce qu'il aiguise avec concision pour emporter la pièce, si l'on néglige également sa variété de forme et son sans-gêne de répétitions et réduit au terre-à-terre ce qu'il a de relief, de prime-saut, d'endiablé même, enfin, tout ce qui serait le plus à respecter comme traits de virilité?

Nous avons essayé d'un autre guide : le goût de l'auteur. Ce n'est pas seulement ce qui leur plaît et dans leur langage, que les traducteurs doivent au public, c'est l'écrivain tel qu'il est, avec ses excentricités, ses défauts mêmes, qui le font tel; c'est son œuvre comme il l'a conçue et exécutée d'après ses tendances et ses humeurs, avec les divers personnages qu'il a créés et que seul il pouvait peindre comme il les voyait, faire parler comme il les entendait. Plus d'une fois, il s'est épanché en père sur l'intimité contractée, pendant un an, deux ans, avec une de ces « familles d'amis ». Il a dit quelle peine il éprouvait à devoir les faire souffrir : « Je suis le plus misérable des misérables », écrit-il à Forster. S'en séparer lui coûte : « Il semble à un auteur que ce soit une part de lui-même qu'il renvoie dans le monde des chimères », dit-il, après *David Copperfield*. Il en porte le deuil : « Je ne m'en remettrai pas de longtemps. Nelly (du *Magasin d'antiquités*) ne manquera jamais à personne autant qu'à moi. » Tout écrivain en qui il y a un homme vit ainsi ses œuvres, mais Dickens eut le talent de donner aux siennes une intensité qui les a fait vivre à des millions de lecteurs. Et c'est à une personnalité aussi sail-

Digitized by Google

lante qu'on se croit le droit de mettre une sourdine, de maquiller ses enfants, de museler son génie. C'est n'avoir pas une idée de ce que c'est qu'écrire.

Les fragments, désignés pour le sujet à l'ordre du jour, n'auraient pu être mieux choisis pour cet autre but. Ils s'ouvrent par des hachures de couleur d'une fougue qui personnifie les terreurs de la nature. Puis, l'ardeur à faire ressortir une vérité prise sur le vif, s'anime de toute sorte de simplicités et d'audaces, de violences et de familiarités d'idée et de langage, où l'auteur, qui ne craint pas de prêter à ses héros comiques les bourdes les plus grossières, comme de faire habiter à la reine d'Angleterre la Tour de Londres, ni les plus odieux charlatanismes en faveur d'un Eden si cruellement nommé, ne recule pas davantage devant le patois de Londres, l'argot yankee et les vocables indiens.

Ces quelques pages, nous l'espérons, feront comprendre quelle abondance, quelle variété, quelle originalité, possédait ce romancier dont on n'apprécie pas toujours assez le grand sentiment humanitaire et auquel c'est pitié de voir si souvent refuser le style.

L'ÉDEN

I

Sur l'air de : *Salut, Colombie!*

Une sombre et morne nuit. Tout le monde se blottissant au lit ou groupé encore en cercle autour du feu. La Misère, plus glacée que la Charité, grelottant au coin des rues. Les clochers, qui bourdonnaient de la défaillante vibration de leur langue de bronze, se reposant maintenant de leur appel de spectres : « Ding! » La terre couverte d'un poêle noir comme pour l'enterrement du jour d'hier; un groupe d'arbres sombres balançant çà et là tristement les plumes gigantesques de leurs panaches funéraires. Tout apaisé, tout silencieux, dans un profond repos, — excepté les nuages rapides qui floconnent devant la lune, et le vent circonspect qui rampant derrière eux sur le sol, s'arrête pour écouter, avance en bruissant, s'arrête de nouveau, et reprend sa course, comme un sauvage sur la piste.

Où courent-ils les nuages et le vent avec cette hâte? Si,

Digitized by Google

comme les esprits malfaisants, ils se rendent à quelque terrible conférence avec leurs semblables, dans quelle région sauvage ces génies des éléments vont ils tenir conseil ou s'abandonner à de mystérieux ébats?

Ici! Hors de cette étroite prison qu'on appelle la terre et sur l'infinité des eaux. Ici, mugissant, tempêtant, clamant, hurlant toute la nuit. De çà, accourent les voix sonores qui sortent des cavernes creusées sous la côte de cette petite île [1], dormant, à un millier de milles au loin, si calme au milieu des vagues en furie. De là, à leur rencontre, se précipitent les rafales, venant des déserts inconnus du monde. Ici, dans la furie de leur indomptable liberté, ils ragent et se cognent jusqu'à ce que la mer, fouettée d'une fureur semblable à la leur, bondisse dans un délire plus terrible qu'eux et que toute l'étendue ne soit plus que démence.

En avant, en avant, en avant, sur les innombrables lieues de l'espace irrité, les longues lames roulent et se soulèvent. Voici des montagnes et des cavernes; mais déjà elles ne sont plus, car ce qui tout à l'heure était l'une, devient l'autre maintenant, et le tout n'est qu'un amas bouillonnant d'eau qui tourbillonne; poursuite et fuite, retour forcé de vague sur vague, lutte sauvage aboutissant à un jaillissement d'écume qui blanchit la nuit noire; perpétuel changement de lieu, de forme, de couleur; rien de stable, choc éternel. En avant! en avant, en avant, elles roulent, et la nuit s'accroît plus sombre, et le vent hurle plus fort, et plus mugissantes, plus féroces deviennent les millions de voix de la mer, quand éclate, au-dessus de la tempête, ce cri sauvage: « Un navire! »

Il s'avance, dans sa lutte vaillante avec les éléments, ses hauts mâts tremblant, ses charpentes craquant sous l'effort; il s'avance, tantôt en haut sur les vagues bouclées, tantôt en bas dans les creux de la mer, comme pour s'abriter un moment de sa fureur; et chaque voix de la tempête, dans l'air et l'eau, crie plus fort : « Un navire! »

Toujours il s'avance en luttant. Et devant cette audace,

[1] L'Angleterre.

Digitized by Google

devant ce cri qui se répand, les vagues courroucées élèvent, l'une au-dessus de l'autre, leurs têtes blanches, pour voir, et, tout autour du bâtiment, si loin que les yeux des marins sur le pont peuvent percer l'obscurité, elles se pressent sur elles-mêmes, se poussent l'une l'autre, se redressent, et se précipitent de loin à sa rencontre, dans une effrayante curiosité. Au-dessus elles se brisent, et tout à l'entour elles s'enflent et hurlent; puis, faisant place à d'autres, se retirent en gémissant et s'éparpillent en lambeaux dans leur colère désappointée. Toujours, le navire s'avance bravement. Et, quoique leur multitude acharnée le serre et l'assaille toute la nuit, et que le point du jour éclaire leur horde infatigable se portant sur lui dans une éternelle succession de houles agitées, il s'avance avec les feux pâles qui brûlent dans sa coque et les êtres humains qui y dorment, comme si nul élément mortel n'en épiait chaque jointure et chaque fissure et comme si le tombeau du marin noyé, qu'on couvre d'une seule planche, n'était pas là béant, en dessous, dans les insondables profondeurs.

Parmi ces passagers endormis se trouvaient Martin Chuzzlewit et Mark Tapley, qui, bercés dans une lourde somnolence par ce mouvement inaccoutumé, étaient aussi insensibles à l'air corrompu qui les entourait à l'intérieur qu'au vacarme du dehors. Il était grand jour quand Mark s'éveilla, avec l'idée confuse qu'il avait de s'être couché dans un lit à colonnes qui se serait retourné sens dessus dessous dans le courant de la nuit... Car les premiers objets que M. Tapley reconnut lorsqu'il ouvrit les yeux, c'étaient ses propres talons qui le regardaient, comme il en fit la remarque, d'une hauteur presque perpendiculaire.

« Très bien ! dit Mark, qui réussit à se mettre sur son séant après avoir inutilement tenté plusieurs efforts pour résister au roulis du vaisseau. C'est la première fois que je sommes resté sur ma tête toute la nuit.

— Il ne fallait pas vous coucher, la tête ainsi sous le vent, grommela un homme qui se trouvait dans une des couchettes.

Digitized by Google

— Avec ma tête où ça? demanda Mark.

— L'homme répéta : Sous le vent.

— Bon; on ne m'y attrapera plus, dit Mark, dès que je saurons sur quel point de la carte se trouve ce pays. En attendant, j'peux vous donner un bout de conseil meilleur : gardez-vous, ni aucun autre ami à moi, de vous coucher encore avec votre tête dans un navire. »

L'homme poussa un grognement d'acquiescement bourru, se retourna dans sa cabine et tira la couverture par-dessus sa tête.

« En effet, poursuivit M. Tapley, dans un monologue à mi-voix, la mer est une des choses les plus absurdes qui courent le monde; elle n'sait jamais que faire d'elle-même. Elle n'a *pas* pour son esprit aucune occupation et est dans un état de vacances continuelles; c'est comme ces ours polaires dans les cages de ménageries qui balancent toujours la tête d'un côté et d'autre; elle ne *sait* jamais rester tranquille. Ça vient uniquement de son extraordinaire stupidité.

— Est-ce vous, Mark? demanda une voix faible partant d'une autre couche.

— Autant de moi du moins qu'il en reste, monsieur, après une quinzaine de pareille besogne, répondit M. Tapley. Partie à force de mener la vie d'une mouche, depuis que je suis à bord, — car je m'suis constamment accroché à un objet ou à l'autre, dans une position sens dessus dessous, — partie à force de me mettre dans le corps peu de choses et d'en rendre beaucoup, sauf votre respect, il n'y a pas à jurer qu'il reste grand rien de moi. Et vous, comment vous trouvez-vous ce matin, monsieur?

— Très misérable, dit Martin avec un gémissement sombre. Ouf! c'est une pitié vraiment!

« Honorable, murmura Mark, en pressant une main contre sa tête souffrante, et regardant autour de lui avec une piteuse grimace. V'là une grande consolation. C'est ça qui est honorable de conserver ici quelque courage. La vertu est sa propre récompense. La gaieté aussi.

Mark était dans le vrai, en ce sens qu'incontestablement

Digitized by Google

un homme qui conservait sa sérénité dans l'entrepont de devant[1] de ce noble et bon nageur, le paquebot de commerce le *Screw*, n'en était redevable qu'à ses propres ressources d'esprit, et il fallait qu'il eût embarqué sa bonne humeur, avec ses provisions, « sans attendre secours ni assistance de la part des armateurs ». Une sombre, basse et suffocante cabine, entourée de couchettes toutes remplies à déborder d'hommes, de femmes, d'enfants, aux différentes étapes de la maladie et de la misère, n'est un lieu bien agréable de réunion en aucun temps; mais quand elle est tellement bondée — comme la cabine de seconde classe du *Screw* à chaque départ — que les matelas et les lits sont entassés sur le plancher jusqu'à exclusion entière de tout ce qui est aise, propreté et décence, elle est exposée à agir non seulement comme une forte barrière à toute sociabilité de caractère, mais elle constitue positivement un excitant aux humeurs égoïstes et grossières. Mark sentit cela en regardant autour de lui, et sa jovialité en éclata d'autant plus.

Il y avait là des Anglais, des Irlandais, des Gallois, des Écossais, tous munis de leur maigre provision de vivres vulgaires et de nippes de gueux, et la plupart avec une ribambelle d'enfants. Des enfants, il y en avait de tout âge, depuis le bébé à la mamelle jusqu'au souillon de fille qui était autant une femme faite que sa mère. Toute la variété des souffrances domestiques qui s'engendrent dans la misère, la maladie, l'exil, le chagrin et le long voyage par un mauvais temps, s'entassaient dans ce peu d'espace, et cependant il y avait infiniment moins de plaintes et de récriminations et infiniment plus d'assistance mutuelle et de bonté générale dans cette arche malsaine que dans mainte brillante salle de bal.

Mark regardait autour de lui, curieusement, et son visage s'épanouissait à ce qu'il voyait. Ici, une vieille grand'maman était penchée sur un enfant malade et le berçait de ci de là dans ses bras à peine plus décharnés que ses petits membres; là, une pauvre femme, un poupon sur ses genoux, rapiéçait

[1] Place des passagers de seconde classe.

Digitized by Google

les nippes d'un autre petit être et en apaisait un troisième qui se traînait vers elle du misérable lit sur le plancher. Ici étaient des vieillards maladroitement engagés dans les travaux du ménage, où ils auraient été ridicules, n'eût été leur bonne volonté et leur aimable intention; et là des gars basanés — géants en herbe, — prenant de petits soins de bonté pour leur entourage, comme s'ils descendaient des nains bienfaisants. L'idiot lui-même, dans le coin où il grimaçait tout le jour, se laissait aller à imiter ce qu'il voyait faire autour de lui, et claquait des doigts pour distraire un enfant pleurant.

« Maint'nant, allons-y, dit Mark, faisant signe à une femme qui habillait ses trois enfants, à peu de distance de lui. Et son rire s'élargissait sur sa face d'une oreille à l'autre. « Allons, passez-moi un de vos momes selon l'habitude.

— Je voudrais que vous cherchiez le déjeuner, Mark, au lieu de vous tourmenter de gens qui ne vous regardent point, dit Martin impatient.

— *All right*, dit Mark. *Celle* le fera. C'est de la division du travail, ça, monsieur; moi, j'lave ses garçons, et ell' fait notre thé. Je n'avons jamais su faire le thé, mais n'importe qui sait laver un marmot. »

La femme, qui était frêle et malade, sentit et comprit sa bonté, et c'était bien naturel, car elle avait été couverte, chaque nuit, de son grand pardessus tandis que lui-même n'avait eu pour lit que le plancher nu et une couverture. Mais Martin, qui rarement se levait ou regardait autour de lui, se fâcha de la folie de ses paroles et exprima son mécontentement d'un grondement d'impatience.

« C'est ainsi, ma foi, dit Mark, en brossant les cheveux de l'enfant avec autant de sang-froid que s'il était barbier de naissance et de profession.

— Que dites-vous là, maintenant? demanda Martin.

— Ce que vous disiez vous-même, répondit Mark, ou ce que vous pensiez dire, quand vous donniez un ton si sombre à vos bons sentiments. Je suis tout à fait d'accord avec vous, monsieur. Ça est vraiment bien dur pour elle.

Digitized by Google

— Quoi donc?

— Faire ce voyage toute seule au loin, avec ces jeunes encombrements-là, et par un tel chemin et dans une telle saison de l'année, pour rejoindre son mari. — Si tu n'veux pas, jeune homme, être rendu fou par le savon jaune dans les yeux, dit M. Tapley au deuxième garnement qu'il tenait en ce moment au-dessus de la cuvette, tu f'ras mieux de les fermer.

— Où va-t-elle rejoindre son mari? demanda Martin, en bâillant.

— Vrai, je crains fort, dit M. Tapley à voix basse, qu'elle ne l'sache pas elle-même. Je souhaite qu'elle n'aille pas le manquer. Mais elle lui a envoyé sa dernière lettre par occasion, et il ne paraît pas qu'ils se soient bien clairement entendus sur le rendez-vous; en dehors de cela, et si elle ne l'voit pas sur la plage, agitant son mouchoir de poche, comme dans les images des livres de chansons, mon avis est qu'ça lui brisera le cœur.

— Quoi, comment, par quel comble de folie cette femme vient-elle à bord pour une telle chasse au canard sauvage! » s'écria Martin.

M. Tapley le regarda un moment ainsi étendu sur son lit; puis il dit avec un vrai calme :

« Ah! comment, en effet! Je n'puis l'imaginer. Il est loin d'elle depuis deux ans ; elle a vécu très pauvre et isolée dans son propre pays, et sans cesse elle était à penser comment elle le rejoindrait. C'est vraiment étrange qu'elle soit ici. Tout à fait étonnant! Un peu folle peut-être! I n'y a pas d'autr' moyen d'expliquer ça. »

Martin était trop énervé par le mal de mer pour faire une réponse quelconque à ces paroles, ou même pour prendre attention à ce qu'on lui disait. L'objet de leur conversation revenait en ce moment critique, avec le thé, ce qui naturellement mit un point d'arrêt dans la thèse de M. Tapley, qui, lorsque le repas fut fini et qu'il eut mis en ordre le lit de Martin, monta sur le pont pour laver la vaisselle du déjeuner, composée de deux demi-pintes en fer-blanc et d'un plat à barbe du même métal.

Digitized by Google

Nous devons à Mark Tapley de constater qu'il souffrait du mal de mer au moins autant que tout autre, homme, femme ou enfant, à bord; et qu'il avait un talent particulier de se cogner lui-même à la moindre occasion et de perdre pied à chaque frasque du navire. Mais, résolu, selon sa phrase habituelle, à « l'emporter haut la main » dans les plus désavantageuses circonstances, il était la vie et l'âme de l'entrepont, et s'il en arrivait à devoir s'arrêter court au milieu d'une conversation facétieuse et s'éloigner pour être excessivement malade à part lui, après cela il revenait la reprendre dans la meilleure et la plus joyeuse humeur d'esprit, comme si cette manière d'agir était la plus ordinaire du monde. . . . . (Chap. XV.)

II

Arrivés à New-York, Martin, accompagné d'un Américain, M. Bevan, retrouve Mark assis sur le palier dans l'office du *Rowdy Journal*, au milieu de leurs bagages et en compagnie d'un vieux nègre. Mark siffle l'air de *Rule Britannia*.

« J'avais presqu'peur que vous soyez perdu, monsieur! » s'écria Mark en se levant et arrêtant court son chant, à l'endroit où les Anglais sont supposés déclarer (quand on le siffle) que jamais, jamais, jamais [1].

« Rien ne va mal, j'espère, monsieur?

— Non, Mark. Où est votre amie?

— Cette femme folle, monsieur? dit M. Tapley. Oh! elle est bien, monsieur.

— A-t-elle trouvé son mari?

— Oui, monsieur. Du moins ell' a trouvé ses restes, dit Mark en se corrigeant.

— L'homme n'est pas mort, j'espère?

— Pas tout à fait mort, répliqua Mark; mais il a eu plus de fièvres chaudes et intermittentes qu'on n'en peut concilier avec l'idée d'être en vie. Quand ell' ne le vit pas là à l'attendre, j'ai cru qu'ell' allait mourir elle-même, je l'ai cru.

[1] Les Bretons ne seront esclaves.

Digitized by Google

— Il n'était donc pas là?

— Lui n'était pas là; mais il y avait une faible vieille ombre, qui, se traînant à peine, arriva enfin, et qui ressemblait à sa réalité, quand ell' le reconnut, autant que votre ombre vous ressemble lorsqu'elle s'étend au loin le plus amincie et le plus allongée qu'elle puisse être par le soleil. Mais c'étaient ses restes, il n'y avait pas d'doute quant à cela. Elle le vit avec joie, la pauvre créature, aussi bien que si ç'avait été lui-même tout entier.

— Avait-il acheté des terres? demanda M. Bevan.

— Ah! Il avait acheté des terres, dit Mark en hochant la tête, et payé aussi. Toute sorte d'avantages matériels s'y trouvaient réunis, disaient les agents; et il y en avait certainement un, tout à fait inépuisable. De l'eau sans fin!

— C'est une chose dont il n'aurait pu se passer, je suppose, fit Martin d'un ton hargneux.

— Certainement non, monsieur. Il y en avait de tous côtés. Pas besoin de robinet, et pas de taxe. Indépendamment des trois ou quatre vieilles rivières vaseuses du voisinage, cela variait autour de la ferme de quatre à six pieds de profondeur dans la saison de sécheresse. Il n'pourrait pas dire quelle était cette profondeur dans les temps de pluie, car il n'a jamais eu rien d'assez long pour la sonder.

— Est-ce vrai ? demanda Martin à son compagnon (M. Bevan).

— Extrêmement probable, répondit-il. Quelque lot dans le Mississipi ou le Missouri, je suppose.

— Cependant, reprit Mark, il est parti de l'endroit *Je-ne-puis-savoir-où-ni-quoi*, et est venu à New-York, à la rencontre de sa femme et de ses enfants; et ils se sont envolés de nouveau, cette après-midi même, dans un bateau à vapeur, aussi heureux de faire le voyage l'un avec l'autre que s'ils allaient au ciel. Et m'est avis qu'ils y vont tout droit, si j'en puis juger d'après la mine de c't'pauvre homme. »

. . . . . (Ch. XVII.)

Digitized by Google

III

Comme les roues crient et grincent et la voie ferrée tremble sous le train rapide! Et maintenant la locomotive hurle et se tord aux abois, comme si elle était fouettée et torturée autant qu'un travailleur vivant. Une pauvre comparaison! car l'acier et le fer comptent infiniment plus dans cette république que la chair et le sang. Si l'industrieuse création de l'homme est surchargée plus qu'elle ne peut l'endurer, elle a en elle les éléments de sa propre vengeance; tandis que le misérable mécanisme créé de la main de Dieu n'est pas aussi dangereux de sa nature, mais peut être manipulé, écrasé, brisé, au bon plaisir du conducteur. Voyez cette machine! Il en coûtera, à un homme, plus de dollars, en fait de dommages et intérêts et de réparation à la loi offensée, pour avoir par imprudence détérioré cette insensible masse de métal que pour avoir ôté la vie à vingt créatures humaines! Ainsi, les Étoiles [1] ferment l'œil sur les traînées de sang, et la Liberté tire son bonnet (phrygien) sur ses yeux et accepte l'Oppression sous son plus vil aspect, pour sa sœur.

Le machiniste du train dont le bruit nous a éveillés dans le présent chapitre, n'était certainement pas troublé de réflexions pareilles; il est même fort probable que son esprit ne s'embarrassait pas de réflexions du tout. Appuyé, bras fermés et jambes croisées, sur un côté de la machine, il fumait, et sauf quand il exprimait, par un grognement aussi court que sa pipe, son approbation pour un coup particulièrement réussi de son collègue, le chauffeur, qui trompait l'heure en jetant des bûches de bois, du haut du tender, contre le nombreux bétail errant le long de la ligne, il gardait une si imperturbable immobilité et une indifférence si complète que, si sa locomotive avait été un cochon de lait, il n'aurait pu être plus parfaitement indifférent à ses faits et gestes. Nonobstant l'état de tranquillité de cet employé et l'inaltérable paix de son esprit, le train marchait avec une

[1] Du drapeau des États-Unis.

Digitized by Google

grande rapidité, et les rails étant assez misérablement posés, les cahots et les chocs qu'il essuyait dans sa marche n'étaient ni légers, ni rares.

Il y avait trois grandes files de wagons attachés ensemble. La voiture des dames, celle des hommes et celle pour nègres ; cette dernière peinte en noir, en manière de compliment approprié à ses hôtes. Martin et Mark Tapley étaient dans la première, qui était la plus confortable ; car, étant loin d'être pleine, elle recevait aussi des passagers qui n'avaient pas, comme les autres, la chance d'avoir leurs femmes avec eux. Ils étaient assis côte à côte, et ils étaient engagés dans la plus vive conversation.

« Ainsi donc, Mark, dit Martin, en le regardant d'un air inquiet, ainsi donc vous êtes bien aise que nous ayons laissé New-York loin derrière nous. L'êtes-vous?

— Oui, monsieur, dit Mark. Je l'suis. Et joliment aise.

— N'y étiez-vous donc pas « jovial »? demanda Martin.

— Au contraire, monsieur, répondit Mark. La plus joviale semaine que j'aie passée de ma vie, cette semaine chez les Pawkins.

— Que pensez-vous de la perspective qui est devant nous? demanda Martin d'un air qui disait clairement qu'il avait évité la question depuis quelque temps.

— Tout à fait brillante ! monsieur, répondit Mark. Impossible pour un endroit d'avoir un meilleur nom que la Vallée d'Éden. Personne n'pourrait penser à s'établir dans un meilleur endroit que la Vallée d'Éden. J'ai appris, ajouta-t-il après une pause, qu'il y a là des lots de serpents; de sorte que nous pouvons y aller : tout y est complet et en règl'. »

Au lieu de s'arrêter sur cet agréable trait d'information avec la moindre crainte, la figure de Mark devenait radieuse en se le rappelant à l'esprit : si vraiment radieuse, qu'un étranger aurait pu supposer que toute sa vie il avait soupiré après la société des serpents et qu'il saluait maintenant avec joie la prochaine satisfaction de ses vœux les plus chers.

« Qui vous a dit cela? demanda Martin sévèrement.

Digitized by Google

— Un officier militaire, dit Mark.

— Le diable t'emporte, ridicule garçon ! s'écria Martin, éclatant de rire malgré lui. Quel officier militaire? Tu sais qu'il en pousse ici dans tous les sillons.

— Aussi nombreux, monsieur, interrompit Mark, qu'en Angleterre les épouvantails, qui sont eux-mêmes une sorte de milice, puisqu'ils sont tout tunique et gilet, avec un bâton à l'intérieur. Ha, ha ! Ne prenez garde à moi, monsieur; c'est ma manière. Je n'peux m'empêcher d'être jovial. Vrai, c'est un de ces conquérants qui envahissaient l'établissement Pawkins qui m'a dit ça. « Suis-je bien informé? dit-il, pas précisément en parlant du nez, mais comme si on y avait fourré un bouchon tout au fond. Vous vous rendez à la Vallée d'Éden? — J'en ai entendu parler, lui dis-je. — Oh ! dit-il, si jamais vous avez la chance de vous coucher dans un lit là-bas, — ce s'ra possible, savez-vous, dit-il, avec la marche du temps et les progrès de la civilisation, — n'oubliez pas de prendre avec vous une machète. » Je le regarde passablement étonné. « Des puces? dis-je. — Et encore, dit-il. — Des vampires? dis-je. — Et encore, dit-il. — Des moustiques, peut-être? dis-je. — Et encore, dit-il. — Quoi encore? dis-je. — Encore des serpents, dit-il, des serpents à sonnettes. Vous avez, du reste, raison jusqu'à un certain point, étranger. Il y a aussi, dans les petits chemins, des catawampous rongeurs qui broutent l'homme fort gentiment; mais n'faites pas attention, ça tient compagnie. Quant aux serpents, dit-il, vous vous en accommoderiez mal, et quand vous vous éveillerez et en verrez un dans une posture perpendiculaire sur votre lit, dit-il, posé sur son anneau inférieur, comme un tire-bouchon sans manche, abattez-le, car il rumine du venin. »

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? s'écria Martin, avec une expression de traits qui faisait ressortir, à son grand avantage, la bonne humeur du visage de Mark.

— Je n'ai point pensé à cela, monsieur, dit Mark. Ça m'est entré par une oreille et sorti par l'autre. Mais, Dieu me pardonne, il était d'une autre Compagnie, j'ose le dire, et aura

Digitized by Google

inventé cette histoire rien que pour que nous allions à son Éden, et non à celui du concurrent.

— C'est assez probable, dit Martin ; et je puis loyalement dire que je l'espère de tout mon cœur. »

. . . . . .

. . . . . .

[Un tiers intervient, puis un autre : deux racoleurs secrets; la conversation s'engage sur l'Angleterre. Dickens y parodie les fanfaronnades mêlées d'ignorance des Yankees contre son pays. Le général Choke est entré en scène.]

« Général, crie M. Lafayette Kettle, vous entendez ?

— Général ! firent écho plusieurs personnes, Général ! »

. . . . . .

[Martin, qui se raille des sottises de ces fanfarons, interroge alors le général.]

« Avez-vous été en Angleterre ? demanda Martin.

— Dans les livres, oui, monsieur, dit le Général, pas autrement. Nous sommes un peuple qui lit, monsieur. Vous rencontrerez parmi nous une grande instruction qui vous étonnera, monsieur.

— Je n'en ai pas le moindre doute, » répondit Martin. Mais il fut interrompu par M. Lafayette Kettle, qui lui dit à l'oreille :

« Vous connaissez le Général Choke ?

— Non, répliqua Martin de même.

— Vous savez comment il est considéré ?

— Comme un des hommes les plus remarquables du pays ? dit Martin au hasard.

— C'est un fait, reprit Kettle. J'étais sûr que vous aviez entendu parler de lui.

— Je crois, dit Martin, s'adressant de nouveau au Général, que j'ai le plaisir d'être porteur d'une lettre d'introduction pour vous, monsieur. De M. Bevan du Massachusetts, » ajouta-t-il en la lui donnant.

Le Général la prit et la lut avec attention : de temps en temps, il s'arrêtait pour glisser l'œil sur les deux étrangers.

Digitized by Google

Quand il eut fini le billet, il vint à Martin, s'assit à côté de lui et lui secoua la main.

« Bien ! dit-il, et vous songez à vous établir à Éden ?

— Sauf votre avis et les informations de l'agent, répondit Martin. J'ai entendu dire qu'il n'y a rien à faire dans les anciennes villes.

— Je puis vous introduire auprès de l'agent, monsieur, dit le Général. Je le connais. En fait, je suis un des membres de la Compagnie immobilière d'Éden, moi-même. »

C'était une sérieuse nouvelle pour Martin, car son ami avait fait grand état de ce que le Général, à sa connaissance, n'avait de rapports avec aucune compagnie immobilière, et, par conséquent, pourrait probablement lui donner un conseil désintéressé. Le Général lui expliqua qu'il était entré dans la société à peine de quelques semaines et qu'il n'y avait eu aucune correspondance entre lui et M. Bevan depuis.

« Nous avons peu de chose à risquer, dit Martin avec inquiétude : seulement quelques livres sterling ; mais c'est tout notre avoir. Or, pensez-vous que pour un homme de ma profession, ce serait une spéculation ayant quelque espoir de chance pour elle?

— Eh bien, observa le Général gravement, s'il n'y avait aucun espoir de chance dans la spéculation, je n'y aurais pas engagé mes dollars, je suppose.

— Je ne parle pas pour les vendeurs, dit Martin. Pour les acheteurs, pour les acheteurs.

— Pour les acheteurs, monsieur? observa le Général d'une manière très expressive. Ah! oui! vous venez d'un ancien pays : d'un pays, monsieur, qui a entassé des veaux d'or aussi haut que la tour de Babel, et les a adorés à travers les âges. Nous, nous sommes un pays nouveau, monsieur ; l'homme est dans un état plus primitif, ici, monsieur ; nous n'avons pas l'excuse d'avoir glissé, par la marche lente du temps, en des mœurs dégénérées ; nous n'avons pas de faux dieux ; l'homme, ici, monsieur, est homme dans toute sa dignité. Nous avons combattu pour cela ou pour rien. Me voici moi, monsieur, — dit le Général, plantant devant lui

Digitized by Google

son ombrelle pour se représenter lui-même; et c'était une ombrelle de bien vilaine apparence; un bien mauvais jeton pour garantir l'or monnayé de sa philanthropie; me voici, moi, avec mes cheveux gris et mon sens moral. Aurais-je moi, avec mes principes, engagé des capitaux dans cette spéculation si je ne la croyais pleine d'espoirs et de chances pour les hommes-mes frères? »

Martin essaya de paraître convaincu, mais il pensait à New-York, et trouva cela difficile.

« A quoi servent les Grands États-Unis, continua le Général, si ce n'est à la régénération de l'homme ? Mais il est naturel à vous de faire de telles questions, car vous venez de l'Angleterre, et vous ne connaissez pas mon pays.

— Donc, vous pensez, dit Martin, qu'en faisant la part des peines que nous sommes préparés à supporter, il y a une raisonnable — le Ciel sait que nous n'attendons pas beaucoup, — une raisonnable porte ouverte dans cet endroit ?

— Une raisonnable porte ouverte à Éden, monsieur ! Mais voyez l'agent, voyez l'agent; voyez les cartes, et les plans, monsieur, et décidez-vous à partir ou à rester selon la nature de la colonie. Éden n'a pas encore besoin d'aller mendier, monsieur, remarqua le Général.

— C'est un lieu terriblement agréable, certainement. Et affreusement salubre », dit M. Kettle, qui prit aussi sa part dans cette conversation, comme chose reçue.

Martin sentit que contester de tels témoignages sans meilleure raison que parce qu'il avait de secrets pressentiments contre l'affaire ne serait ni gentleman ni convenable Il remercia donc le Général de sa promesse de le mettre en communication personnelle avec l'agent, et « résolut » d'aller voir ce fonctionnaire le lendemain matin . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le Général faisait partie de la table d'hôte, le lendemain, et après le déjeuner il proposa de se rendre chez l'agent sans perdre du temps. Eux, ne désirant que cela, consentirent; alors tous... se mirent en route pour le bureau de la colonie

Digitized by Google

d'Éden, qui était presque à une portée de carabine de l'*Hôtel national*.

C'était une bien petite pièce, quelque chose comme une aubette de barrière. Mais une grande étendue de terres peut tenir dans un cornet à dés, et pourquoi ne pourrait-on pas traiter de la vente de tout un territoire sous un hangar ? C'était d'ailleurs un bureau provisoire; les Édéniens « allaient » construire un superbe établissement pour la transaction de leurs affaires, et ils étaient déjà allés si loin que d'en marquer la place. C'est un grand pas de fait, en Amérique. La porte du bureau était large ouverte, et à l'entrée se trouvait l'agent : sans doute un formidable compagnon pour enlever la besogne, car il semblait ne pas avoir d'arriérés, mais il se balançait, en avant et en arrière, dans une chaise-bascule, avec une jambe plantée haut contre le montant de la porte et l'autre repliée sous lui, comme s'il couvait son pied.

C'était un homme maigre sous un énorme chapeau de paille et une vareuse d'étoffe verte. Le temps étant chaud, il n'avait pas de cravate, et le col de sa chemise était large ouvert, de sorte que chaque fois qu'il parlait on voyait quelque chose se retirer et rebondir dans sa gorge comme les petits marteaux d'un clavecin quand on frappe sur les touches. Peut-être était ce la Vérité faisant de faibles efforts pour sauter à ses lèvres. Si c'était cela, elle n'y parvenait jamais.

Deux yeux gris s'embusquaient profondément dans la tête de l'agent, mais l'un d'eux était sans lumière, et restait raide en arrêt [1]. Ce côté du visage semblait épier ce que l'autre allait faire. Ainsi, chaque profil avait une expression distincte, et quand le côté mobile était le plus en activité, le côté rigide restait dans les plus froides conditions de vigilance. C'était comme si on retournait l'homme, tout l'intérieur dehors, quand on passait de l'aspect de sa figure dans son entrain le plus vivant et qu'on voyait que de calcul et de pénétration il y avait au fond.

[1] Stood stock still.

Digitized by Google

Chacun de ses longs cheveux noirs pendait en bas de sa tête, aussi raide qu'un fil à plomb; mais leurs touffes s'ébouriffaient sur les arcades de ses yeux, comme si l'épervier dont les pattes étaient profondément imprimées sur ses tempes les avait becquetées et tordues dans une joie sauvage à reconnaître en lui sa parenté naturelle d'oiseau de proie.

Tel était l'homme dont ils s'approchaient maintenant, et que le Général salua du nom de Scadder.

« Bien, Gén'ral, répondit-il. Comment allez-vous?

— Actif et vivant, monsieur, au service de mon pays et de son œuvre de sympathie. Deux messieurs pour affaires, M. Scadder. »

Celui-ci serra la main à chacun d'eux (rien, en Amérique, ne se fait sans poignée de main) et continua à se balancer.

« Je crois savoir pour quelle affaire vous amenez ici ces étrangers, Gén'ral.

— Oui, monsieur, je m'y attendais bien.

— Vous êtes un homme tout en langue, Gén'ral; vous parlez trop, c'est un fait, dit Scadder. Vous vous exprimez terriblement bien en public, mais vous ne devriez pas aller de l'avant si vite en particulier. Voilà.

— Si je comprends rien à ce que vous dites, je me laisse pendre! répliqua le Général, après une pause donnée à la réflexion.

— Vous saviez que nous ne voulions pas débiter les lots à tout hasard, au premier ribleur qui ferait une offre, dit Scadder, mais qu'il était décidé qu'on les réserverait pour les aristocrates de nature, n'est-ce pas?

— Mais les voilà, monsieur! cria le Général avec chaleur. Les voilà, monsieur!

— S'ils sont là, répliqua l'agent d'un ton de reproche, cela suffit. Mais vous ne devriez pas pour cela me chanter pouilles à moi, Gén'ral. »

Le Général murmura tout bas à Martin que Scadder était le plus honnête garçon du monde et qu'il ne voudrait pas lui faire sciemment offense pour dix mille dollars.

« Je fais mon devoir, et je me fais chanter pouilles par

Digitized by Google

mes semblables que je désire servir, dit Scadder à voix basse, regardant du côté de la rue et se balançant toujours. On me rembarre rudement chaque fois que je fais des objections à ce qu'on vende Éden à si vil prix. Voilà bien la nature humaine! Oh! oui!

— Monsieur Scadder! dit le Général, prenant son attitude oratoire. Monsieur! Voici ma main, et voici mon cœur. Je vous estime, monsieur, et je vous demande pardon. Ces messieurs sont des amis à moi, sinon je ne les aurais pas amenés ici, monsieur, étant bien assuré, monsieur, que les lots pour le moment sont absolument à trop bon marché. Mais ce sont des amis, monsieur; ce sont des amis particuliers. »

M. Scadder fut si satisfait de cette explication, qu'il secoua chaleureusement la main du Général et se leva de sa chaise à bascule pour cela. Puis il invita les amis particuliers du Général à l'accompagner dans le bureau. Quant au Général, il observa avec sa bonhomie habituelle qu'étant membre de la Compagnie, il ne voulait intervenir dans la transaction d'aucune manière. Donc il prit possession à son tour de la chaise à bascule, et se mit à regarder au loin, comme un bon Samaritain attendant un voyageur.

« Ohé! criait déjà Martin, dont les yeux se fixaient sur un grand plan qui occupait tout un côté du bureau. — En somme, l'office contenait peu de chose d'autre, excepté quelques spécimens géologiques et botaniques, un ou deux grands-livres crasseux, un grossier pupitre et un tabouret.— Ohé! qu'est-ce que cela?

— C'est Éden, dit Scadder, en se curant les dents avec une sorte de baïonnette miniature qui jaillissait de son canif quand il touchait un ressort.

— Vrai! Je n'avais pas l'idée que ce fût une cité.

— Pas l'idée? Oh! oui, c'est une cité. »

Et une cité florissante encore! Une cité architecturale! Il y a là des banques, des églises, des cathédrales, des places de marché, des comptoirs, des hôtels, des magasins, des palais, des quais; et une bourse, un théâtre; des édifices publics de toute espèce, jusqu'au bureau de l'*Eden Stinger*,

Digitized by Google

un journal quotidien; le tout fidèlement représenté dans le plan devant eux.

« Sur ma foi! c'est réellement une très importante ville, s'écria Martin en se retournant.

— Oh! très importante, observa l'agent.

— Mais je m'inquiète, dit Martin, glissant un nouveau coup d'œil sur « les Édifices publics », qu'il ne reste rien à faire pour moi.

— Oh! tout n'est pas encore construit, répliqua l'agent. Pas tout à fait. »

Ce fut un grand soulagement.

« La place du marché, par exemple, dit Martin. Ça est-il construit?

— Ça? dit l'agent, en piquant son cure-dents dans la girouette indiquée sur le haut du plan. Laissez-moi voir. Non, ça n'est pas encore construit.

— Alors un bon coup pour commencer. — Hein! Mark? chuchota Martin, en le heurtant du coude. »

Mark, qui, d'un air stupéfait, était resté à regarder le plan et l'agent tour à tour, répondit brièvement: « Fameux! »

Un silence mortel suivit. M. Scadder, dans les courts intervalles de chômage de son cure-dents, sifflait quelques mesures du *Yankee Doodle*, ou soufflait la poussière du toit du Théâtre.

« Je suppose, dit Martin, feignant de regarder le plan de plus près, mais trahissant par un tremblement de voix combien il attachait d'importance, dans son esprit, à la réponse; — je suppose qu'il y a déjà là... plusieurs architectes.

— N'y en a pas un seul, dit Scadder.

— Mark, dit tout bas Martin en le tirant par la manche, entendez-vous cela? — Mais d'où vient tout ce qu'on a fait avant nous, alors? demanda-t-il tout haut.

— Le sol étant très fertile, les édifices publics y poussent spontanément peut-être », dit Mark.

Il se trouvait du côté du profil obscur de l'agent quand il dit cela; mais Scadder instantanément changea de position et tint son œil actif braqué sur lui.

Digitized by Google

« Touchez mes mains, jeune homme, dit-il.

— Pourquoi? demanda Mark, en esquivant.

— Sont-elles sales, ou sont-elles propres, monsieur? » dit Scadder, en les tendant toujours.

Au point de vue physique, elles étaient décidément sales; mais il était hors de doute que M. Scadder les offrait à inspection dans le sens figuré, comme emblème de son caractère moral; Martin s'empressa de les déclarer pures comme la neige qui tombe.

« Je vous conjure, Mark, dit-il avec une certaine irritation, de ne pas nous infliger des remarques de cette nature, qui, quoique innocentes et bien intentionnées, sont tout à fait déplacées et ne peuvent espérer être bien agréables à des étrangers. J'en suis vraiment étonné. »

— Le C° (coassocié) met déjà les pieds dans le plat, pensa Mark [1]. Il ne devait être qu'un associé endormi : un C° dormant ferme, en effet, et ronflant, je vois. »

M. Scadder ne dit rien, mais il restait appuyé du dos contre le plan et il enfonça son cure-dents bien vingt fois dans le pupitre en regardant Mark tout ce temps, comme s'il le poignardait en effigie.

— Vous n'avez pas encore dit qui a bâti tout cela, se hasarda enfin à observer Martin, d'un ton d'intercession bienveillante.

— Allons! ne pensez pas à qui l'a fait ou ne l'a pas fait, dit l'agent sombrement. Il n'importe comment cela est arrivé. P't-être s'en est-on tiré bel et bien avec un tas de dollars; p't-être sans un sou vaillant. P't-être était-ce un meurt-de-faim vagabond; p't-être un reptile hurleur. Voilà!

— Tout cela nous vient de vous, Mark! dit Martin.

— P't-être, poursuivit l'agent, ce ne sont pas là plantes qui poussent dans Éden. Non! P't-être ce pupitre, ce tabouret, ne sont pas faits de bois d'Éden. Non! P't-être une foule de

[1] Mark fait allusion à une scène qui précède immédiatement ce fragment, et où Martin qui, avant cette visite, a voulu tenir conseil avec lui, lui a offert de devenir, de son domestique, son associé à compte à demi, de mettre son nom dans la firme et de ne rien faire qu'en commun comme deux amis.

Digitized by Google

colons n'y sont pas allés. Non! P't-être n'y a-t-il pas une localité de ce nom dans le territoire des Grands États-Unis. Oh! non!

— J'espère que vous êtes satisfait du succès de votre plaisanterie, Mark », dit Martin.

Mais alors, au moment opportun et heureusement choisi, le Général s'interposa et, de sa place sur la porte, demanda à Scadder de donner à ses amis quelques particularités sur ce petit lot de cinquante acres avec la maison, qui, ayant appartenu à la Compagnie autrefois, était récemment retombé entre ses mains.

« Vous avez trop le cœur sur la main, Gén'ral, fut la réponse. C'est un lot qui pourrait monter de prix. Vrai. »

Il grommelait, mais ouvrit son livre néanmoins et, braquant toujours sur Mark son profil éveillé, sans souci des inconvénients qu'il y aurait pour lui-même, il déploya devant eux une large feuille à inspection. Martin la lut avidement, puis il s'enquit :

« Mais où cela se trouve-t-il sur le plan?

— Sur le plan? dit Scadder.

— Oui. »

Il se retourna vers le plan, et réfléchit un court moment, comme si, ayant été mis à bout, il s'était décidé à être précis jusqu'à la plus minutieuse épaisseur de l'ombre d'un cheveu. A la fin, après avoir fait lentement tourner et retourner en l'air son cure-dents, comme un pigeon voyageur qu'on vient de lâcher, il en jeta subitement la pointe dans le tableau et perça le centre même du quai principal, d'outre en outre.

« Là! dit-il, en laissant son canif vibrer dans le mur; c'est là! »

Martin regarda son C° avec des yeux étincelants, et son C° vit que la chose était faite.

Le marché ne fut pas conclu aussi aisément qu'on aurait pu s'y attendre, car Scadder était caustique et de mauvaise humeur, et jetait à chaque pas des objections sans raison d'être, une fois les engageant à y réfléchir et à revenir dans la huitaine ou la quinzaine, une autre fois leur prédisant

Digitized by Google

qu'ils ne trouveraient pas le lot de leur goût, ou encore leur offrant de se rétracter et d'abandonner le tout, et marmottant d'âpres imprécations contre la folie du Général. Mais le montant du prix, si étonnamment modique, d'acquisition, — c'était seulement cent cinquante dollars, un peu plus de trente livres du capital que C° avait apporté dans cette entreprise d'architecture, — fut finalement payé comptant, et la tête de Martin se sentit de deux pouces plus près du toit de la maison de bois, à l'idée qu'il était maintenant propriétaire foncier dans la prospère cité d'Éden.

« S'il arrivait que cela ne vous convînt pas, dit Scadder en remettant à Martin les titres nécessaires contre réception de son argent, vous ne me blâmerez point.

— Non, non, répondit-il gaiement, nous ne vous blâmerons pas. — Général, venez-vous ?

— Je suis à vos ordres, monsieur, et je vous félicite, dit le Général, lui tendant la main avec une cordialité grave; joyeux de votre acquisition. Vous êtes maintenant, monsieur, un citoyen de l'État le plus puissant et le plus hautement civilisé qui ait jamais fait l'ornement du monde, un État, monsieur, où l'homme est uni à l'homme dans une vaste association d'égalité, d'amour et de vérité. Puissiez-vous, monsieur, être digne de votre patrie adoptive ! »

Martin le remercia et prit congé de Scadder, qui avait repris sa position dans la chaise-bascule dès que le Général s'était levé, et qui de nouveau s'y balançait comme s'il n'avait jamais été dérangé. Mark regarda en arrière plusieurs fois, pendant qu'ils descendaient la rue vers l'*Hôtel national*, mais en ce moment, son profil inerte était tourné vers eux, et rien qu'une insensibilité calculée n'y était écrit. Étrange contraste avec l'autre côté! Ce n'était pas un homme porté à rire et jamais il ne riait aux éclats ; cependant, chaque ride de sa patte d'oie et chaque petit filet de veine sur les diverses parties de sa tête, se crispaient de rire dans une grimace . . . . . .

. . . . . (Ch. XXI.)

(*A continuer.*)

Digitized by Google

FÉLIX BELLY

Les grandes infortunes nous attirent. Est-ce pour l'enseignement qui en sort? Ne serait-ce pas plutôt par un sentiment de justice contre les mauvaises chances de la vie qui menacent les hommes sans exception et les frappent sans choix? Le contraste des grands triomphes, qui généralement ne sont pas plus mérités, s'y ajoute et l'instinct d'égalité nous avertit sans doute qu'il y a une balance à rétablir entre les appelés et les élus, qu'avoir réussi n'est pas toujours une preuve de la supériorité de l'esprit, de la justesse des conceptions, de l'honnêteté des moyens, non plus qu'échouer ne témoigne absolument du contraire. Alors, quel plaisir généreux n'y a-t-il pas à réparer le terrible aléa des circonstances en s'intéressant aux vaincus, en honorant le malheur? De la sorte, les grands revers éveilleraient en nous une conscience supérieure de la vie qui, se plaçant au-dessus des tyrannies de l'atavisme dont on abuse quand on les applique sans pitié aux victimes de tant d'autres influences, nous apprend que le succès n'est pas Dieu et nous fait apprécier ce qu'on trouve d'élévation d'esprit, de satisfactions morales dans le soulagement des martyrs du sort, dans l'amitié de ces lépreux si durement parfois rejetés du monde.

Félix Belly est né à Grenoble, le 27 octobre 1816. Son père, d'origine savoisienne, ancien officier supérieur de l'Empire, était contrôleur des contributions indirectes dans cette ville lorsqu'il y naquit. Sur sa mère, il n'a rien laissé. A de rares moments, des amis lui ont entendu regretter de n'avoir pas connu les baisers d'une mère. La sienne ne dut pas être bien heureuse ni longtemps vivre. Sans l'acte de naissance de son fils, nous ignorerions son nom. Elle s'appelait Marie Berger, voilà tout. Il a dit qu' « aucune fée ne veilla sur son berceau », et le souvenir de son père lui était resté comme « l'unique présage d'une existence qui ne devait jamais connaître le

Digitized by Google

bonheur, la santé, la justice ». Il écrit cela dans une de ces notes détachées [1] qui semblent le dernier épanchement qui reste au cœur dans l'isolement souvent cruel d'un hospice. Et il ajoute : « Une apparition plus lugubre est restée dans ma mémoire, comme le point de départ de ma destinée. Dans une chambre sombre, donnant sur une rue étroite et muette (sans doute la rue Pérollerie, où il naquit), j'entendais, de mon berceau, les derniers râlements d'un homme que visitaient parfois des ombres silencieuses. Cet homme que je n'ai jamais connu, était mon père. Il mourait, jeune encore, à deux pas de moi... »

Ces prémisses de vie ne vont pas à la joie. Cependant, la première lettre qu'il ait conservée nous le fait entrevoir un instant comme un séduisant et noble esprit. L'orphelin que « la société se chargea d'élever », et que, « sans consulter ses goûts ni ses aptitudes, elle jeta dans le moule d'une éducation inepte datant du moyen âge, soumit à des méthodes barbares, orthopédie intellectuelle aussi brutale que le lit de Procruste », l'enfant obligé, par une rupture précoce, « à se suffire depuis l'âge de 14 ans », l'étudiant qui « voulait être avocat » et qui, « ne pouvant payer ses inscriptions », crut « que la société n'avait pas le droit de lui défendre de s'inscrire » et réclama au ministre [2] (le reste manque), semble n'avoir eu qu'à paraître. A nos yeux, c'est une véritable fée qui lui ouvre la carrière, la bonne fée de la poésie, comme l'appelle Raspail, et que Sainte-Beuve, dans un livre : *Madame Desbordes-Valmore*, nous montre ceinte de l'auréole de la souffrance ; une fée conseillère d'honneur. Il n'a que 21 ans, il habite Paris ; l'auteur des *Pleurs* se dit honorée de le recevoir et parle à ce tout jeune homme avec une hauteur d'estime qu'on réserve aux grands caractères : « C'est moi qui vous suis redevable d'un moment de consolation vraiment pure, puisque... vous vous louez du parti que j'ai osé vous conseiller... Mettez donc ma reconnaissance pour quelque chose dans le bien-être que vous assure votre courage. Vous êtes digne de l'intérêt le plus tendre, j'en suis sûre. Car vous venez de résister à la plus impérieuse des passions. Croyez-moi, je prédis : l'avenir vous en fera aussi ses remerciements et vous rendra les sacrifices que vous venez de faire, dans un sentiment d'honneur... » [3].

Un homme dont l'existence a été aussi ballottée dans les deux

[1] Page manuscrite, sans date.

[2] Autre page manuscrite.

[3] Lettre de Mme Desbordes-Valmore. Paris, 3 mars 1839.

Digitized by Google

mondes ne peut guère conserver ses papiers de jeunesse. On ne sait donc rien de plus sur cette lettre qui devait lui rappeler un rêve d'amour en même temps qu'une prédiction peu réalisée. Après la poétesse de la douleur, sauf un diplôme de membre de la *Société orientale*[1], le hasard veut que ce soient deux hommes d'État qui nous renseignent sur sa carrière. Plusieurs années se sont passées; en 1848, il est rédacteur de l'*Impartial de Rouen;* Thiers, « en sa qualité de vieux soldat de la presse », le remercie de ses félicitations, dont « la sincérité et l'énergie l'ont vivement touché ». Était-ce à propos de l'émeute de Rouen? Ce que le vieux soldat de la presse ajoute ne peut guère nous renseigner : « Continuons à combattre sans relâche pour l'ordre sans lequel il n'y a point de liberté, pour la liberté sans laquelle il n'y a ni dignité ni bonheur possibles pour la France[2]. » En 1852, c'est Cavour qui lui écrit : « J'ai été, moi aussi, dans le journalisme, c'est assez vous dire combien... j'estime ceux qui s'y dévouent aussi noblement que vous. » Ici la chose est plus claire. Le journaliste, devenu rédacteur de l'*Union bourguignonne*, a pensé que le système représentatif en Europe dépend de l'expérience qu'on en faisait en Piémont et il le lui a écrit. Mais la réponse, adressée à Dijon, n'arrive à destination qu'à Paris, où l'écrivain est devenu rédacteur en chef de l'*Élu du Peuple*[3]. L'année suivante, il passe au *Constitutionnel*, et, le 21 novembre 1853, il part pour Constantinople avec des lettres de créance et un crédit « illimité pour étudier la question turque d'une manière positive[4] », recommandé par le ministre, accueilli partout, invité au palais de France, comme le correspondant du *Constitutionnel* et du *Morning chronicle*[5].

L'expédition d'Orient était en l'air. Était-il envoyé là en vedette, comme plus tard Erdan en Italie, avant une guerre dont le public ne pouvait avoir la confidence? Il faudrait être à même de lire ses correspondances pour juger de leur caractère politique. Leur succès se constate plus aisément. C'est encore le comte de Cavour qui nous l'apprend. L'ancien journaliste de province est devenu rédacteur

[1] 1847.

[2] Lettre d'Adolphe Thiers. Paris, 16 juin 1848.

[3] Lettre de Cavour. Turin, 30 novembre 1852.

[4] Lettre de recommandation à l'ambassadeur de France, en date de Constantinople, 17 janvier 1854.

[5] Invitation à ses mercredis par l'ambassadeur de France, qui lui donne ce dernier titre. 25 décembre 1853.

Digitized by Google

principal, disent Cavour et Manin, — rédacteur en chef, dit une invitation à dîner du ministre duc de Cazes [1], d'un grand journal parisien : le *Pays*, qui « jouit à juste titre, lui écrit Cavour, d'une si haute renommée en Europe [2] ». On ne pouvait monter plus haut dans ce qu'il appellera, avec amertume, l'escadron sacré. Lui-même nous apprend que le rédacteur du *Pays* avait eu l'honneur d'être proposé pour la seule décoration politique de cette année : l'année de la prise de Sébastopol et de l'exposition de Paris (1855). Mais, pour le décorer, on ne le savait pas assez « docile ». L'honneur vint d'Italie et de Turquie. D'Italie pour des services à rendre. Le secrétaire d'ambassade lui annonçant « notre jolie croix de Saint-Maurice », ajoute naïvement : « Nous avons besoin de l'appui de la presse [3] ». De Turquie, pour services rendus, services de publiciste, dit Mehemet-Djemil en lui envoyant l'ordre du Medjidié [4], tandis que Manin fraternise avec lui [5] et que le prince Ghyka lui envoie de Jassy toute sorte de communications, à propos du congrès de Paris, et fait la maladresse d'y joindre une traite, qui fut refusée, par exemple, avec les honneurs de la guerre [6].

A ce voyage se rapporte, sans doute, un premier succès d'économiste échoué aux mains d'un financier. On sait, sans plus de détails, qu'il avait obtenu du Sultan la promesse du premier emprunt turc, « à garantir par les grandes puissances continentales ». Enlevé par l'économiste, l'emprunt fut perdu par un homme d'affaires. Le célèbre Mirès voulut aller sans lui à Londres, où sa hauteur de manières gâta tout. Pendant qu'il croyait triompher sous la jambe, un vapeur emportait à Constantinople un négociateur anglais qui eut les gants blancs d'une affaire que le journaliste français avait préparée par une juste vue de la situation et décidée par sa confiance communicative.

Cependant, l'élu du peuple, c'était l'homme du coup d'État et, depuis 1852, le *Pays* s'intitulait *Journal de l'Empire*. On comprend que le journaliste à qui Ch. Reybaud avait offert l'*Union* de Dijon en 1850, qui allait être présenté par Le Play à la Société internationale des études pratiques d'économie sociale, qui était membre de la Société d'économie politique que dirigeaient Dunoyer, Passy, Cheva-

[1] 14 janvier 1856.
[2] Paris, 23 novembre 1855.
[3] Turin, 15 juin 1856.
[4] Lettre du 25 janvier 1858.
[5] Paris, 3 novembre 1856.
[6] Télégramme, avec copie de la réponse au bas, 3 mai 1856.

Digitized by Google

lier et Garnier, ait été de ces économistes que leur opposition au socialisme tourna contre la république et rallia un instant à l'Empire. Lui-même a exposé sa situation : « J'étais alors rédacteur d'une feuille semi-officielle, jadis républicaine, que M. de la Guéronnière, son directeur, oublieux d'une protestation (contre le coup d'État) oubliée de lui seul, avait inféodée avec éclat au régime triomphant. Je figurais dans l'escadron sacré... On se plaignait bien, de temps en temps, dans le cénacle du lieu et dans les sphères supérieures, d'où partait chaque jour le mot d'ordre autocratique sous la forme d'un homme noir à lunettes, que je ne fusse pas aussi docile et aussi intelligent de la situation qu'on l'aurait désiré. J'avais la faiblesse d'aimer le droit plus que le fait, la liberté plus que l'Empire et la justice plus que la faveur... Je me permettais même parfois des sorties d'indignation, parfaitement ridicules... » Ailleurs, il dira qu'il avait été un jour « rudement tancé, par l'ordre de M. Billaut, pour avoir reproduit, en l'approuvant, une note du *Moniteur* lui-même ». (*A travers l'Amérique centrale*, t. II, p. 115.) Ici, il dit : « J'avais reçu un jour, au *Pays*, un avertissement solennel, pour avoir écrit une vérité banale, niaise même, sur les fonctionnaires turcs, vérité qu'un hatti-chérif du Sultan proclamait huit jours après »[1] dans le *Moniteur*.

On ne s'expose pas à un troisième affront, quand on est homme à dire de soi ce qu'il ajoute ici : « Je me suis agenouillé à Berlin devant Humboldt mourant... J'aurais baisé le bord de la soutane usée de Mgr de Cheverus à Bordeaux et de Mgr Miollis à Digne, et, si nous vivions sous les Antonins, j'élèverais un autel domestique à Daniel Manin et au comte Cavour. Mais... » Il vient de dire : « Je suis assez mal fait pour ne pas comprendre et surtout pour ne pas admettre les résignations qui conduisent à l'impunité du mal ». Alors, il raconte au procureur impérial comment, depuis de longues années, une indiscutable propriété restait confisquée par une conspiration administrative et judiciaire. La victime s'était adressée à lui. Il eut beau faire. Ce journalisme qu'il regardait comme « la plus haute institution du siècle », son journal, qu'on lui disait si renommé, sa plume, dont Thiers lui avait vanté l'énergie et Cavour la noblesse, lui parurent impuissants à défendre le plus simple droit privé. « Nous avons rétrogradé jus-

[1] *Histoire financière et morale du canal de Nicaragua.* Lettre à M. De Langle, ancien ministre de la justice. Manuscrit incomplet, 1869. J'ignore si elle a paru, à moins que ce ne soit la *Simple histoire*, que nous rencontrerons plus loin. Voir aussi la *Lettre aux sénateurs*. (Note 3, p. 271.)

Digitized by Google

qu'aux bastilles déguisées! » s'écrie-t-il. (*Histoire financière, etc.*) Dans son livre, il tire la conclusion : « Il n'y avait plus de dignité possible dans la discussion des grands intérêts de la patrie, soumise aux avertissements et aux apparitions officieuses de l'*homme noir*. Je me rejetai sur les questions extérieures, et principalement sur les questions américaines... » (T. II, p. 115.)

Des cordes n'auraient pas manqué à son arc s'il avait voulu rester en France. Il était « directeur du Musée des sciences »[1] lorsque, entraîné par « ses besoins d'activité et de grandeur morale », il se résolut à quitter l'Europe.

Ses succès dans la presse lui étaient venus de ses qualités. Ses échecs seront dus aux vices des hommes, aux revirements financiers, aux violences de la politique. Mais d'abord, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, il semble n'avoir besoin que de paraître. En 1855, il avait publié dans le *Pays* un article intitulé : *Suez et Panama*, dont le secrétaire général de l'exposition l'avait félicité en lui annonçant qu'il l'envoyait au Père Enfantin : « Voilà de la presse utile, fertile, religieuse [2]. » Un second avait suivi. Aussitôt, par « ce privilège de la presse d'attirer à soi, comme par enchantement,... les documents, les publications, les hommes spéciaux, lumières éparses et perdues qui se trouvent ainsi réunies sous sa main au grand avantage du public... », il peut tout approfondir et entrer dans ce qu'il appelle cette « étude prestigieuse où la passion saisit les plus froids ». (T. II, p. 113.) Ce n'était pas un esprit froid sur qui se concentrait tout « ce monde latent ». Le 15 juin 1856, la *Revue contemporaine* publiait, sous sa signature, une étude qui fit du bruit dans les deux mondes. Dans le *Pays*, il avait présenté les deux entreprises comme solidaires. Ici, il prenait énergiquement la défense des républiques de l'Amérique centrale contre le flibustiérisme qui les avait mises à sac, à feu et à sang et ne cessait de les menacer, pendant que le général ambassadeur Lamar tentait de leur imposer un traité (Cass-Irizzari) qui eût détruit toutes les garanties existantes où l'Angleterre et les États-Unis s'étaient engagés à respecter leur indépendance (traité Clayton-Bulwer, 1850 (Voir le texte, t. II, p. 464), et qu'une querelle était suscitée à l'Angleterre pour favoriser l'intrusion. Cet article est le premier de lui que j'aie pu lire, et son succès s'explique. On y recon-

[1] Lettre du ministre des finances, 11 avril 1857.

[2] Lettre d'Arlès-Dufour, 27 octobre 1855. Belly a dit qu'il ne connaissait ni lui ni Enfantin (t. II, p. 110).

Digitized by Google

nait le publiciste instruit et brillant. Il possède sa matière et la manie avec une facilité sans ostentation, où chaque détail semble naître sous la plume. Le sujet est présenté vivement. Le titre annonce un *conflit anglo-américain*, menaçant *la politique de l'équilibre du nouveau monde*. A peine les deux puissances alliées ont-elles clos leur conflit avec la Russie que les États-Unis leur en suscitent un nouveau, comme pour venger le vaincu de Crimée. Du premier mot, ainsi, la France et l'Angleterre sont mises en cause. Et ce ne sont pas uniquement leurs intérêts ni leurs droits qui sont compromis. La doctrine Monroë devient un danger. Des prétentions « qui ne seraient pas tolérées un jour en Europe » s'affichent tout haut chez ce peuple « brutalement matérialiste ». Il ne s'agit même pas de « sauver l'Europe d'une honte, l'Amérique d'une dépravation », les républiques centrales du ravage et de l'annexion; c'est la neutralité des passages interocéaniques et avec elle l'ordre universel qu'il est urgent de sauvegarder. On dirait une mise en demeure à l'Europe de ne pas laisser égorger une nation dont l'indépendance est la condition première d'une route internationale qui doit rapprocher de 2,000 et jusqu'à 3,800 lieues les ports des cinq parties du globe.

L'article eut plus de retentissement que l'auteur ne le sut d'abord. Aussitôt, donnant corps à l'idée, il formule un projet, le soumet à des établissements de crédit, qui hésitent, le communique à la Société d'économie politique, qui lui exprime sa grande satisfaction de ce qu'il l'a fait reposer sur les bases les plus libérales et les plus avantageuses pour le commerce de tous les pays [1], demande une simple mission de l'État et ne l'obtient pas d'un ministre qui se dit suffisamment renseigné (note 1, p. 262), traite avec une banque et part pour Greytown, le 17 février 1858. Il y arrive le 12 mars; le 1er mai, la convention est signée à Rivas, [2] « dans une chambre trouée de boulets [3] ». — « Tout y avait été prévu, » dira Michel Chevalier dans les *Débats* (1859). On s'étonne; c'est à croire à une improvisation sans solidité. *Furia francese*, dirait-on en italien. Qu'on voie aux détails : on se

[1] Lettre du 2 août 1857, signée par les quatre directeurs.

[2] Texte sur parchemin, traduction espagnole en regard. Publié en français (t. II, p. 106).

[3] *Percement de l'isthme de Panama, par le canal de Nicaragua, exposé de la question*, par Félix Belly, in-8°, 178 pages, avec cartes, Librairie nouvelle. La seconde édition porte le titre plus exact de *l'Isthme américain*, dit-il, t. II, p. 11. — Traduit en plusieurs langues. — Je n'ai pu me procurer cette brochure, dont je trouve une citation dans le *Courrier du Dimanche*, 14 novembre 1858. (Cahier d'extraits de journaux.) V. t. I, p. 175.

Digitized by Google

trouve devant une œuvre méditée sur pièces, marquée d'avance par la sûreté du coup d'œil, préparée par la verve du publiciste, propagée même par l'opposition qu'elle soulève. L'Empire à son apogée, l'alliance de la France et de l'Angleterre régnant au congrès de Paris, l'autorité du rédacteur en chef du *Pays*, l'étude de la *Revue contemporaine*, la réputation qu'elle lui fait de défenseur de l'Amérique centrale, les dénonciations même qui le représentent comme un agent de l'Empire, tout lui sert. Il faut lire les journaux pour et contre, espagnols, américains, anglais, pour le comprendre, à la vivacité d'espérance des uns, à la violence d'attaque des autres. A New-York, il n'est pas d'injures ni d'accusations qui ne le poursuivent. A San-José, à Rivas, il expose ses idées et persuade. « La haute capacité de la conception, » comme dira Figuier, est décisive. Il a pris soin de décliner toute délégation officielle; c'est avec un simple journaliste qu'on traitera. Mais il a saisi la situation : à ces républiques en ruines sous le passage des boucaniers, en dissentiment sur des questions secondaires, il présente une politique d'union pour un grand but, une politique de sécurité et de prospérité qui rendra le commerce du monde entier solidaire de leur indépendance. « M. Belly me demanderait la moitié du territoire de la république, je la lui donnerais », avait dit le président Mora. La seule *furia*, c'est, malgré l'interprète dont il a souvent besoin, son idée simple et juste. Sans lui, on était bien près de signer, en gémissant, le traité d'abdication; il parle, ce qu'on signe, dans la joie, c'est la Convention de Rivas. « Un chef-d'œuvre de diplomatie, » dira Figuier [1].

Son grand ouvrage contient l'exposé de ses vues politiques et il a raconté plus d'une fois ce premier voyage. On a pu l'y suivre dans la *Revue de Belgique*, jour par jour, d'après ses notes premières [2]. Ici, à peine avons-nous le temps de respirer, car le voilà aux États-Unis, où les sarcasmes accueillent « le petit Français », « taille Napoléon Ier », qui parle « le pire des anglais ». L'annonce de la convention a mis la presse en émoi. Un autre acte de même date ne pouvait guère rester caché : les deux républiques, craignant les flibustiers, s'y mettaient « solennellement, par une délibération commune, sous la protection de la France, de l'Angleterre et de la Sardaigne » et donnaient « pleins pouvoirs à M. Félix Belly de réclamer en leur nom le concours de tous les bâtiments de guerre européens

[1] Feuilleton de la *Presse*, 13 novembre 1858. (Extraits.)

[2] Sept livraisons, d'août 1888 à janvier 1889.

Digitized by Google

qu'il pourrait rencontrer » contre « les pirates et les boucaniers » [1]. C'était un coup hardi. On se voyait arracher des mains le traité Irizzari. Insolent factum ! crie-t-on, et le feu prend aux poudres. Monsieur Belly, ce nom se lit en tête de cent journaux, avec toute la variété des qualificatifs et des sous-titres. On remet sous les yeux du public ce qu'il y avait de plus vif dans la *Revue contemporaine*. On lui prête toute sorte de projets, même sur l'or californien qui irait si bien à la Banque de France. Au risque de se contredire, on annonce son désaveu par l'Empire; on l'exige de l'ambassadeur de France. L'exhumation des restes de Monroë (4 juillet) vient à point conspirer contre « ce déluge d'*idées napoléoniennes* », comme va dire un journal de Londres [2]. Lui, laissant faire, va aux autorités. A New-York, c'est l'ambassadeur de France qu'il ramène au vrai et qui le présente à l'ambassadeur d'Angleterre (t. II, 186). A Washington, il expose ses vues au président. Avant de partir, c'est au public honnête qu'il s'adresse : de son meilleur français, il écrit au *New-York Herald* pour établir la loyauté de sa position, rectifier les erreurs, plaider la possibilité du canal, montrer l'intérêt qu'y ont les États-Unis les premiers, prétendre avoir mérité, par les principes du traité : l'égalité des pavillons et la neutralité du canal, leur estime et leur reconnaissance [3]. En même temps, il se fait devancer en Europe par le texte de la convention, l'envoie au ministre du Foreign-Office, qui le trouve dans les conditions du traité Clayton-Bulwer [4]; le public dès son arrivée à Paris, où il trouve des difficultés financières et du mauvais vouloir politique; le communique à la Société d'économie politique, qui y applaudit encore. Mais il importe de constituer une société financière, de négocier un emprunt, et il s'aperçoit vite que le grand obstacle est l'ignorance de l'affaire et du pays. Alors, il publie un exposé de la question (voir note 3, p. 263), l'envoie aux ministres de France, d'Angleterre et de Sardaigne, obtient les éloges des plus grands publicistes, l'approbation des chambres de commerce de Gênes, d'Anvers, de Hambourg, etc., va à Berlin offrir la présidence honoraire de son conseil à Humboldt, s'associe un ingénieur. Il ne perd pas des yeux les fluctuations de la politique extérieure : les violences du général Lamar contre « le contrat Belly » et en faveur du traité Cass, ses

[1] Texte original.

[2] *The Statesman*, 13 juillet 1858. (Extraits.)

[3] *New-York Herald*, 13 juillet 1858. Voir t. II, p. 189.

[4] Lettre de lord Malmesburg, 11 juin 1858. Traduite par les journaux. V. la *Patrie*, 9 octobre.

Digitized by Google

menaces au Nicaragua, « faute de rompre avec ce monsieur », d'imposer par les armes une indemnité de six millions de dollars à ce peuple « incivilisé » ; — la protestation énergique du gouvernement nicaraguien (4 octobre 1858) [1] ; — la nouvelle d'une expédition de Walker mettant Washington en émoi ; — l'envoi d'une note diplomatique de la France et de l'Angleterre annoncé et démenti ; — une déclaration du président des États-Unis déterminé à arrêter les actes illégaux (8 décembre) ; — l'opinion, aux États-Unis, la regardant comme une formalité sans portée, et y répondant en mettant « la loi au défi [2] », etc. — Il reste en correspondance avec les deux présidents, MM. Mora et Martinez. Il n'est guère prêt ; il a bien obtenu, acheté, le désistement de sa première maison de banque, dont le crédit est ébranlé ; il a bien rallié quelque peu les hommes officiels, mais les capitaux manquent. Partir avec 50,000 francs pour 30 hommes dont quelques ingénieurs, c'était peu engageant. Il le faut pourtant, car c'est par une prise de possession des terres concédées et un commencement des travaux qu'on peut tout emporter. Il s'y décide. Même dans ces conditions, ce départ (17 février 1859) est un événement « qui se voyait pour la première fois depuis trois siècles et demi » (t. II, p. 224.) Et l'*Illustration* publie la carte du canal, et annonce qu'une seconde expédition suit de près la première [3].

Il a rempli deux chapitres, la dixième partie de ses deux volumes, des péripéties de cette expédition : succès dans le pays, trahison dans son personnel et à Paris. Joignez à cette « diffamation de l'Europe » la pression des États-Unis (t. II, 239), et tout s'explique. La stagnation des affaires était générale, la guerre forçait des centaines de millions à rester sans emploi. Dans ces circonstances, quand les petites affaires toutes faites se maintiennent difficilement, les grandes entreprises à entamer sont laissées aux déclassés comme une proie sans maître. Il en fut victime. Tout ce qu'il eut à souffrir d'intrigues et d'escroqueries est incroyable. Il n'était pas homme à fléchir devant ce « banditisme d'Europe ». Il se sent, sous la main, tous les éléments essentiels d'une colonisation (t. II, 272), il ne les abandonnera pas à la légère. Un seul exemple : son ingénieur a vu à peine le fleuve San-Juan qu'il le déclare impossible à canaliser, ce que devaient démentir toutes les études officielles ultérieures, les publications même de

[1] La *Patrie*, 8 octobre 1858.

[2] Titre d'un article du *Courrier des États-Unis*, 25 décembre 1858.

[3] *Illustration*, 1859, p. 159, etc., avec plan du projet de canal.

Digitized by Google

ses ennemis, ce que démentent encore les plus sérieux projets. L'insulte même ne lui est pas épargnée par des gens qui ont exercé, dit-il, le pillage en grand de tous ses titres, documents, papiers. Il y a des moments où l'indignation lui échappe : « Restez donc debout, le cœur intact et les mains pures! » (t. II, p. 318). Son associé va jusqu'à refuser, à Paris, une de ses traites pour quinze misérables cents francs, lui qui dans chaque lettre comptait sur des centaines de mille. Le protêt le perdra, c'est ce qu'on veut. Rentrer à Paris, en appeler à la justice, il n'hésite pas et n'y réussira guère, car on le tient par les dettes contractées en son nom. Menacé d'être arrêté, il doit se mettre à l'abri : « Enchaînement d'œuvres de ténèbres », dit-il (t. II, p. 295).

« Tout croulait, excepté ma volonté. » (T. II, p. 278.) Il va à Marseille, y fait « une publication très explicite », dont je ne connais que ce mot (t. II, p. 306), prend quelque repos à Alger, publie dans la *Revue des Deux Mondes*, coup sur coup (15 juillet, 1er et 15 août 1860), trois articles : *La question de l'isthme américain*. Le président du Costa-Rica, Rafaël Mora, le sauveur du pays, ayant été fusillé dans une guerre civile (30 septembre 1860), c'est au président du Nicaragua qu'il adresse une lettre qu'il publie [1], où il réclame une prorogation de son traité. Enfin, il s'exile à Genève (décembre 1861), « pour conserver le droit de protester et d'agir ». Pour protester, il adresse une seconde plainte au parquet de Paris. Pour agir, il lui faut une année. Avant qu'elle fût expirée, il partait avec un traité de la Banque générale suisse, signé James Fasy [2], et six mois après, malgré les guerres civiles qu'il trouve sur sa route, malgré la crise de la Californie, malgré le vote des deux républiques qui ont modifié sa convention d'une manière funeste, et leurs appréhensions, assez légitimes, contre tout projet que ne garantira pas un cautionnement, après des alternatives d'écrasements cruels et d'espérances inopinées, il peut signer une convention nouvelle (11 juin 1863) [3]. Le souvenir de ses anciens services, la bonté de sa cause, son intégrité et sa persuasion l'emportaient, et la réponse à ses spoliateurs était triomphante. Elle déchaînera de nou-

[1] *Canal de Nicaragua*, à son excellence le général Th. Martinez, président, etc. 15 septembre 1861. Paris, imprimerie Remquet.

[2] Extrait du registre des procès-verbaux des séances du conseil d'administration de la Banque Suisse, 4 novembre, sur timbre. Convention à Genève, 8 novembre 1862.

[3] *Contrata de canalization*, sur parchemin. (Voir t. II, p. 335.)

Digitized by Google

velles calomnies, s'appuyant sur la bruyante mise en scène d'une société financière, avec le concours des grandes puissances, force administrateurs de haut nom, banquiers en crédit, ingénieurs connus et, pour cheville ouvrière, un escroc [1], qui exploitait sa propre concession escamotée d'un tour de main. Rentré à Genève, deux choses étaient urgentes : attraire ses spoliateurs en justice, mais surtout donner au traité nouveau un commencement d'exécution. Là aussi, il trouve des tiraillements. Le moment convenait-il bien à une telle entreprise? On avait assez de raisons pour en douter à la Banque. Tout d'abord, il faudrait acheter un navire; il fait le tour de l'Italie, celui qu'il avait en vue lui échappe. Un échec politique de Fasy aggrave les dissidences. Il a à répondre à un factum paru en Amérique, il le fait dans l'*Opinion nationale* (22 octobre 1863). Il se plaint de ne pouvoir travailler à son livre. Il publie une *Simple histoire du canal*, dont les traces me manquent, sauf une note où il dit qu'il l'envoie à quelqu'un, et à moins que ce ne soit la lettre à M. De Langle, dont j'ai déjà parlé (note 1, p. 261). On pense même à l'indemniser. Jeter le manche après la cognée serait dur pourtant. On se propose d'envoyer en Amérique un agent qui s'établira sur le fleuve. Fasy voudrait que ce fût Belly. Lui met en avant un marquis, membre du conseil de la Banque. Mais si l'on s'entendait avec son spoliateur? Belly, jamais! Il se lasse et annonce qu'il va se fixer à Paris, rentrer dans la presse. Cette demi-rupture « force tout le monde à s'expliquer ». La Banque se décide à mettre à sa disposition une somme destinée « à fonder un établissement sur le fleuve San-Juan » [2]. Il sera seul juge de l'installation et des dépenses. Le marquis l'accompagnera. Quatrième voyage, quatrième mésaventure.

Il n'a pu que brièvement, dans son livre, nous dire : son installation à cet endroit où le fleuve sort du lac et que l'amiral Nelson avait appelé « le Gibraltar intérieur de l'Amérique centrale »; la maison qu'il s'y bâtit, la soudaine population qu'il y groupe, pendant que le noble associé, avec qui il a dû rompre, se pavane ailleurs. Dans ses carnets, il donne les détails. Il a quitté l'Amérique en décembre 1863, au moment où la proclamation de l'empire mexicain y révoltait les esprits. Quand il y revient, l'empire français réclamait du Guatemala et du Nicaragua trois millions d'indemnités pour les pertes subies par ses nationaux pendant leurs guerres civiles. Il y retrouva néanmoins sa popularité d'autrefois, rajeunie par la déconfiture de ses

[1] Note produite en justice, rappelant les condamnations, etc.
[2] Carnet, 1er mai 1864.

Digitized by Google

spoliateurs. On le reconnaît quand il passe et on le salue de son nom. « Cela est plus sérieux qu'un marquisat [1] ». Mais la construction de sa maison, dont il nous donne le plan, le heurte à toutes les exploitations que semblent autoriser les haines politiques. A peine a-t-il dit avec joie : Ma *caseta* est terminée, que de nouvelles avanies le rejettent au découragement. On va jusqu'à lui contester sa propriété. Que de fois tout lui a semblé perdu ! Cette fois, ce sera la dernière. Il se sent « envahi de la soif inextinguible de revoir la France et d'abandonner *pour toujours* ce pays maudit » (11 novembre). La situation « change subitement, comme par enchantement, par l'initiative personnelle du président du Nicaragua » à la nouvelle de ces procès injustes; c'est en vain. Un homme d'intelligence et de cœur ne transforme pas d'un mot les mœurs invétérées des masses. La phrase n'est pas achevée dans ses notes, que déjà les refus de travail, les vols, les scandales recommencent, s'acharnent sur ses préparatifs de départ, le suivent sur sa route et tournent au comique, à bord, où sa domestique s'installe dans la meilleure cabine, laissant se caser son maître où il peut (16 janvier). Un mot d'enfant montre jusqu'où va ce sentiment qui fit édicter dans la loi romaine des XII Tables un droit éternel contre l'étranger. Une fillette de 8 ans à qui il refuse l'aumône lui répond : « A quoi êtes-vous bon, alors? » et un garçon du même âge l'appuie : « Oui, pourquoi êtes-vous donc dans notre pays? » (6 décembre 1864.)

Les notes, prises sur le fait, abondent en scènes de mœurs pareilles; des études d'économiste s'y mêlent, au milieu de plaintes montant du fond de l'abîme. Mais, au milieu de ses appels à la Providence contre « la scélératesse triomphante », on le voit apprendre l'espagnol, faire le menuisier pour placer des tablettes à ses fenêtres, se plaire dans les environs de San-José (2 juin 1863) ou devant sa blanche maisonnette « après un grand nettoyage »; s'arrêter, au moment où il « se sent disposé à tout condamner », dans un délicieux chemin à travers des prairies d'une adorable fraîcheur (Libéria, 21 juin), raconter avec émotion la mort et l'enterrement d'une enfant, la nuit, dans sa pirogue sur le fleuve (12 juillet); et, dans l'ombre profonde « des écrasements sans espoir », écrire des paroles comme celles-ci, à propos de petites filles de 2 ans qu'il voit jouer à bord de l'*Ocean Green* et qu'il voudrait pouvoir embrasser des journées entières : « Comme l'enfant devient charmant à ceux qui ont souffert du contact des hommes ! » (9 août 1863.)

[1] Lettres à Fasy et à son avoué, 14 juin 1864, copiées dans son carnet.

Digitized by Google

Décidément, les hommes n'y pouvaient rien : son amour pour cette belle nature et son enthousiasme pour tout ce qui est sain et beau ne le quitteront qu'avec la vie.

On ne s'expliquerait pas des échecs qui s'échelonnent ainsi de 1859 à 1865 si on ne connaissait l'état politique de l'époque. Ce projet, dont le Prince de la Paix avait écrit, dans ses mémoires, qu'il faudrait, pour le mener à fin, « une heureuse succession d'années pacifiques », ne pouvait faire un pas qu'à travers une suite ininterrompue de guerres d'un bout du monde à l'autre. Toutes les questions d'indépendance des peuples, de revision des traités, de constitution intérieure des États, qu'on avait plus d'une fois déjà résolues par les procédés de l'opinion : révolutions populaires, congrès nationaux ou diplomatie, le troisième empire cherchait à se les réserver, en vue de l'hégémonie napoléonienne, par les armes. Il devait y trouver des alliés, des rivaux, des vainqueurs. De 1859 à 1865, en Europe, c'est la guerre d'Italie, après la guerre de Crimée; puis l'expédition du Danemark annonçant la Prusse et préparant Sadowa; en Amérique, c'est la lutte contre la sécession, sans compter d'incessantes guerres partielles. « J'ai trouvé en abordant tout le pays en armes. » (15 mai 1863.) « Je suis destiné à voir des coups d'État dans les deux mondes. » (28 juillet 1863.) C'est surtout l'intervention française au Mexique, qui devait empêcher Brasseur de Bourbourg de voir même Palenké et qui détruisait pour longtemps le prestige de la France. « Une défiance incurable, » voilà ce que Belly finit par trouver partout. Deux de ses actions l'attesteront mieux encore. Ce journaliste français, qui a vu, en 1858, deux républiques se mettre, en sa personne, sous la protection de la France, en 1863, il rédige avec elles une nouvelle convention et se croit obligé d'y déclarer les contractants européens, Fasy et lui, « tous les deux domiciliés à Genève (Suisse) et n'invoquant d'autre nationalité que celle de la république helvétique » [1]. Enfin, ce *salvador*, aimé, soutenu par les chefs reconnaissants, connu de la population intelligente, en arrive à craindre un assassinat et écrit au consul des États-Unis à Léon qu'il a l'intention formelle de devenir... citoyen américain [2]. Cela dut lui être assez cruel. Aussi, même en face de la mort, et quand il l'appellera de tous ses vœux, il n'oubliera jamais de protester contre « les institutions liberticides de son pays ». (1884, voir note 2, p. 285.)

A peine à Paris, on lit sur son carnet, à la date du 25 mars 1865 :

[1] Texte espagnol sur parchemin, du 11 juin 1863. Traduction, t. II, p. 335

[2] Lettre copiée dans son carnet. Corinte, 25 février 1867.

Digitized by Google

« En rentrant, j'ai trouvé une lettre de M. L. (son avoué) avec ce seul mot : *Gagné.* » Grâce à l'un de ceux qui avaient le plus contribué à ses échecs, mais qui, atteint à son tour, était intervenu au procès et avait mis les faits au jour, l'instance, plaidée par M. Ernest Picard, avait réussi. Le tribunal déclarait qu'il n'avait jamais cessé d'avoir les droits pouvant résulter de la convention de Rivas, et condamnait les défendeurs à lui restituer ses documents et à lui payer, les uns solidairement 25,000 francs, et un autre la même somme [1]. Ce verdict favorable ne l'empêchera pas de dire : « Dès que j'eus mis le pied en Europe, je m'en repentis », ni de répéter (t. I, p. 217) combien il regrette « sa maisonnette, et le plateau devant sa véranda et le flot du lac venant mourir au pied de sa terrasse ». Il avait dit : Pour toujours. Trois ans s'écoulent à peine : après de nouveaux déboires en Italie [2], qui le forcent à traverser à pied le mont Cenis pour rentrer à Paris avec 30 francs dans sa poche ; après une année de travaux de presse assez mal rétribués, dont le titre même du journal est resté en blanc, mais qui lui procurent le loisir d'achever et de publier son grand livre, après une tentative de créer un journal : *la Civilisation*, dont l'octroi lui est refusé, ce dont il se plaint dans une lettre aux sénateurs [3], il finit ses deux volumes en se disant « trop épuisé pour recommencer une lutte dévorante »; mais le charme ne le quitte pas, il rêve de trouver « le repos et l'oubli sur le plateau superbe d'où il a embrassé pour la première fois l'enceinte de la baie de Salinas », et si, plus tard, il peut assister, sentinelle perdue, au passage d'un navire à travers l'isthme : « Je le saluerai, dit-il, comme le fruit indirect de mes efforts méconnus... » Illusion persistante ou inextinguible tourment, resté d'un grand rêve!

Il faudrait s'arrêter à ces deux volumes : *A travers l'Amérique centrale. Le Nicaragua et le canal interocéanique* (Paris, 1867, librairie de la Suisse romande), qui restent « le livre d'or » de ces républiques, où Élisée Reclus, dans une étude spéciale de la *Revue des Deux Mondes* (15 mars 1868), « trouvera un travail des plus précieux » et qui fit appeler partout l'auteur le De Lesseps du nouveau monde. Il faudrait y montrer l'homme tel qu'il y paraît, avec la connaissance sérieuse du sujet dans ses antécédents historiques comme

[1] Voir le texte du jugement. *Gazette des tribunaux*, 25 mars 1865.

[2] Appelé à la direction d'un journal qui trahit ses engagements. Cahiers, 23 avril 1866.

[3] *Lettre aux sénateurs*, 8 février 1866. Genève, imprimerie Carey, 16 pages.

Digitized by Google

dans ses conditions industrielles, la générosité des idées, l'art d'exposer et de peindre; dire les vaines poursuites de personnages politiques qu'il n'avait précisément pas flattés; le concours que lui a apporté la Société d'économie politique pour sa publication [1]; les conférences qu'il commence à donner à Paris [2], à Genève, à Vevey, à Lausanne, à Lyon, sur un sujet qu'il possède; les félicitations des hommes d'État, comme Cavour, qui le décore une seconde fois; le succès auprès des journaux qui sollicitent sa rédaction, comme la *Presse* et le *Temps;* enfin, l'attrait que présente aux hommes d'affaires ce capital d'informations qu'il serait regrettable de laisser improductif. Trois ans ne se passeront pas sans qu'il parte une cinquième fois pour le pays de ses songes. Une société de financiers l'a chargé d'y rechercher des gisements « de minerai auro-argentifère » [3]. Saint-Nazaire, Panama, Punta-Arénas, Nicoya, Léon, Grenade, Val Menier, Nicaragua, Grenade, San-Salvador, Corinte, San-José, Panama, en six mois, du 7 novembre 1868 au 2 mai 1869, il refait le tour de ces contrées, qu'il quitte pour New-York. Pendant que la guerre a tourné les esprits, une nouvelle atteinte le menace. Michel Chevalier a repris son projet, calqué un traité sur le sien, institué une société internationale. Il proteste au cœur même du pays, dans les deux langues, et convoque une réunion publique à Léon. Il parlera un « détestable espagnol », mais il s'expliquera, et la presse prend parti pour lui [4]. Il part pour New-York, rentre en France, publie une *Note* à son compétiteur, lui annonce la constitution d'une société pareille à la sienne, lui offre un accord honorable. Ce manifeste public porte la date du 15 juillet 1869 [5].

Ici, trois des sources, assez incomplètes, d'informations que j'ai pu consulter : les carnets, les extraits de journaux, et les actes et correspondances, font défaut. L'année terrible approche : entreprises, contestations, rivalités, autant en emporte le vent! Seulement, la dernière page de son carnet contient ces simples mots : « New-York, le 2 mai 1869. Arrivé hier dans le port, à 6 heures du matin. Arrêté par la quarantaine à cause d'un Californien malade de la petite vérole. Vaccination en masse des passagers ordonnée... » Je passe

[1] Lettre de Joseph Garnier, 18 février 1867.

[2] Salle du Grand Orient, la première, 26 janvier 1868. (L'*Époque*, du 26.)

[3] Genève, 5 octobre 1868, acte sur timbre entre MM. de Beauregard, etc., suivi des souscriptions.

[4] *El canal*, etc., placard sur deux colonnes. Léon, 13 février 1869.

[5] In-4° de 4 pages. Havre, typographie Santallier.

Digitized by Google

les tracasseries, de bien petites choses à côté du résultat de ce vaccin forcé. Quand on connaît le reste de sa vie, cette note fait frémir. Le premier document que je trouve après une lacune est un passeport pris à Gênes pour Buenos-Ayres. Sous le signalement, à la rubrique *signes particuliers*, on lit : « Cicatrice au-dessous de l'œil droit [1]. » Le vaccin était impur. Cette tache annonçait un cancer qui lui dévorera la face.

Une quatrième série de documents nous le montre, pendant et après la guerre, dans une activité fébrile et une politique intransigeante d'économiste libéral. Il a donné, en 1870, une seconde édition de ses deux volumes et distribué, le 5 mai, un programme self-gouvernemental d'un journal : *Quatre-vingt-neuf*. Je trouve en manuscrits et en brochures : pendant l'investissement de Paris, un projet de décret d'alimentation imposant au commerce les prix fixés par lui-même comme rémunérateurs avant le siège et qui ne peuvent être surélevés sans constituer un agio sur les malheurs publics ; un autre sur les loyers et effets de commerce [2]; — après le siège, un projet de payement des cinq milliards, basé sur le principe des responsabilités politiques attribuées à l'Empereur, aux ministres, aux députés, etc. [3]; puis une brochure : *Déchéance et liberté*, appel ému à la paix et à la fraternité : « Nous ne pleurerons que le sang répandu à flots, s'il nous reste, en échange des milliards dépensés, LA LIBERTÉ [4] »; — après la guerre de la Commune enfin, une missive à M. Thiers qui, le 17 juillet 1870 [5], le remerciait encore d'une lettre d'adhésion : « J'étais un de ceux qui, il y a dix-huit mois, vous félicitaient de votre opposition à la guerre », et avec qui il rompt en lui reprochant d'avoir laissé commettre des massacres. Un détail le concerne ici : il demande pardon à Dieu d'avoir ambitionné, sous le premier chef de la République, une position consulaire qui lui était due (dans sa chère Amérique, sans doute), et il entend rester dans son exil volontaire [6]. Cela n'était pas sans danger, car on sait qu'on rechercha comme impliqué dans la Commune cet économiste, absent de Paris, qui, dans sa brochure du mois d'août, faisait encore à la République un grief de « son alliance adultère avec le socialisme ».

[1] Passeport du consul. Gênes, 11 janvier 1874.

[2] Deux manuscrits.

[3] *Payement des cinq milliards, sur le principe*, etc., 4 feuillets manuscrits.

[4] Bruxelles, août 1870, chez l'auteur. Imprimerie Witteman.

[5] Carte où Thiers remercie et donne cette date.

[6] *Lettre au président*, etc., 2 décembre 1871. Manuscrit.

Digitized by Google

Une telle tension d'esprit ne peut durer. Si, le 24 février 1871, il a parlé à Marseille sur le siège et la capitulation de Paris [1], en 1872, c'est à l'isthme qu'il revient dans une conférence au Cercle artistique de Bruxelles et en d'autres villes du pays. La *Revue de Belgique* y applaudit en la résumant [2]. Alors, la lutte pour l'humble pain quotidien se dresse devant cet homme qui pendant quinze ans s'est habitué à lutter pour de grands intérêts. Il reprend quelques relations avec la presse, envoie des articles à l'*Économiste français*, publie, « à l'avènement du 24 mai », une brochure : *La constitution nécessaire, l'ordre moral par la liberté* [3], manifeste suivi d'une charte de self-gouvernement, où l'idée annoncée dans le prospectus de *Quatre-vingt-neuf*, plaidée en passant dans *Déchéance et liberté*, est mise en articles de loi. Clore l'ère des révolutions et des coups d'État, rien ne le peut que le gouvernement du pays par le pays, telle est sa doctrine. Quand il reviendra à ce sujet, en 1880, dans un projet d'introduction à un livre, il citera une page de cette brochure et nous apprendra que les hommes du 4 Septembre l'ont proscrite, et que toute l'édition en fut perdue, car le lendemain de sa mise en vente, elle fut retirée par l'éditeur « sur un ordre mystérieux ». (P. 11 du manuscrit cité, note 1, p. 280.)

L'Amérique, cependant, ne le lâchait point. Il y voyait une existence libre, son *self-help* à lui, au milieu des enchantements de la nature, et peut-être le mirage du succès, tenace comme la vie. En 1863, ses carnets nous disent qu'il avait rédigé, au Nicaragua, un projet de banque nationale. En 1872, il l'élargit en un plan de banque européo-américaine. La République de Guatemala en donnerait la concession, la France en serait la promotrice et, à défaut d'elle, la Belgique et l'Angleterre. La légation guatémalienne à Londres approuve. De Guatemala, le président l'encourage. A Bruxelles, M. Bischoffsheim père, frappé de l'idée, recommande l'auteur à Londres, à ses neveux; à Paris, à M. Bamberger. L'état des affaires européennes et le peu de crédit des républiques espagnoles arrêtent des négociations dont le banquier belge a voulu faire les frais [4].

Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* lui avait écrit en 1868 : « Il faut tâcher de nous revenir, et c'est peut-être un moyen de ne pas lais-

[1] Programme imprimé.
[2] Février 1872.
[3] Paris, Lechevalier, 1873.
[4] Projet et dossier de cette affaire.

Digitized by Google

ser perdre de vue votre grande affaire »[1]. Le conseil était excellent. Du fond de l'Amérique, sur une plage déserte, dans sa *caseta* inachevée, il écrit à M. Buloz (10 mars 1870) en lui envoyant une étude, qu'il a « acceptée en principe », mais qui le fit hésiter devant un sujet pour le moins prématuré. Belly ne lui cachait pas que, s'il se trouvait dans le pays même dont il explorait le passé, rien « ne pouvait suppléer au contact de la science européenne »; mais il réclamait l'indulgence et espérait que la *Revue* voudrait bien, « sans accepter la responsabilité de ses audaces ethnographiques, les accueillir comme un point de vue nouveau ». Le titre ne semblait pas fixé. De quelque manière qu'on s'y prît : *Le nouveau monde ne serait-il pas l'ancien monde? — Les Américains nos ancêtres*, — cela devait sembler fort paradoxal. Bref, l'étude ne parut point. En 1872, un premier succès en Belgique l'encouragea à risquer ce sujet devant un auditoire qu'il crut « familier avec les questions de l'homme fossile qui font partie du patrimoine national ». Là, il n'aurait pas « à recommencer l'histoire des découvertes du monde antédiluvien ». Pour plus de sûreté, il fit imprimer le sommaire de cet « essai d'ethnographie préhistorique ». Mal lui en prit. Un journal hebdomadaire alla jusqu'à des railleries d'un goût douteux et d'une dureté indubitable[2]. Belly connaissait les pays dont il parlait, il y avait trouvé partout des vestiges nombreux de civilisation avant la conquête; il s'y était lié avec le célèbre abbé Brasseur de Bourbourg[3], qui s'était initié aux langues et aux traditions de ces pays par vingt-cinq années de voyages, de résidence et de ministère ecclésiastique chez les Indiens. Il avait connaissance de ses nombreuses publications, en possédait plusieurs, avait assisté avec lui, dans un coin de forêt vierge semée de ruines antiques, à la représentation, par les Indiens, d'un vieux drame indigène, dans la langue originale, avec la musique et la danse traditionnelles[4], « comme il y a

[1] Lettre du 14 mars 1868.

[2] Article offert à la *Revue des Deux Mondes*, et préface d'un livre en projet et manuscrit.

[3] Reçu la visite de M. Brasseur de Bourbourg. Carnet, 10 mars 1863.

[4] Brasseur parle souvent de ces représentations et mentionne trois de ces « ballets parlés » : le Xaho-tun (*Le tambour sacré*), représenté pour lui par ses paroissiens de Rabinal en janvier 1856. (*Histoire du Mexique*, 1857, t. I, p. XXVIII et LXXXIII.) — Le Hunahpulquoy (*Le singe de Hunah*), « que les Indiens du Guatemala exécutent à certaines fêtes » (*Popol-Vuh*, livre sacré), etc., 1861, p. CCLIV et 180) et le Rabinal Achi (*Le sire de Rabinal*) dont il a publié le texte et la musique (*Grammaire quichée*, 1862). — Je n'ai pu savoir auquel de ces drames Belly avait assisté.

Digitized by Google

mille ans », et, un jour, on les avait réunis dans un banquet, pour les fêter. S'il avait présenté les faits et les hypothèses sous la forme d'une biographie du savant, avait raconté ses voyages, exposé ses découvertes de manuscrits et de chroniques, analysé ses nombreux ouvrages : une histoire du Mexique en 4 volumes, un cours à la Sorbonne en 1864, la traduction d'un livre sacré des Quichés, des lettres sur le Mexique, ses essais d'interprétation des hiéroglyphes mexicains, sa grammaire quichée, son vocabulaire Maya, le catalogue raisonné de sa bibliothèque mexico-guatémalienne; s'il avait exhibé les belles gravures des ruines de Palenké, dont il a écrit l'introduction, et l'étrange et superbe fac-similé du manuscrit Troano, publié par le gouvernement français, quelle objection aurait-on pu lui faire? C'est au hardi défricheur qu'il eût fallu réserver le nom d'insensé que Brasseur rapporte qu'on lui donna plus d'une fois. Il crut cette précaution oratoire d'autant moins utile qu'il devait, à chaque page, s'autoriser du maître. On le traita d'ignorant. Comment la *Revue de Belgique* n'en dit-elle rien? Cela m'étonne. Il dut y avoir un malentendu. Il nous aura crus membres du Cercle et auditeurs habitués de ses conférences; aura eu la délicatesse de ne pas nous prévenir lui-même, préférant attendre de notre initiative que de demander au début de nos relations un nouveau service. Le fait est que, pour ma part, c'est seulement après sa mort que j'ai eu connaissance de cette soirée, d'après les journaux qu'il avait conservés et le récit qu'il avait rédigé de ses mésaventures. Nous n'étions pas informés, il nous aura crus indifférents. *Habent sua fata...*

Certes, des objections existaient et subsistent encore. Peut-être Belly s'appuyait-il trop sur l'unité de la race humaine et semblait-il tenir sans nécessité à faire tout venir de là-bas. Il lui eût suffi d'établir que la race noire dut être la première, au moins sous les tropiques, que les distinctions de races n'ont pas été créées à priori, une fois pour toutes, blanches, noires, rouges, jaunes, par Sem, Cham, Japhet et quelque autre, etc.; que les relations des deux continents avant Colomb ne sont plus à nier; qu'en présence de « l'excessive mobilité de l'élément humain, incessamment traversé, comme l'océan, par des courants et des contre-courants mystérieux », rien ne peut s'écrire *ne varietur* dans aucun système, pas même dans l'orientalisme; que, le sanscrit ne représentant pas la souche des langues plus que le gorille le père des races, « l'hypothèse aryenne est un classement partiel, non une solution générale », et qu'on peut aussi — et dès lors on le doit — étudier d'autres groupes d'idiomes, de peuples, de monuments. Alors, après avoir écarté, comme il le fit, les

Digitized by Google

préventions religieuses et les routines des académies, — il aurait pu y ajouter celles de la presse, — comme « déplacées dans le domaine scientifique », s'il avait demandé que toutes les portes s'ouvrissent à une science nouvelle « dont Humboldt avait jeté les germes », — le mot est d'un adversaire de Brasseur, Vivien de Saint-Martin, — une science ayant ses fossiles humains, ses villes exhumées, ses langues, ses pyramides, ses temples, ses littératures connues, ses hiéroglyphes non déchiffrés, qui donc lui aurait refusé le droit de bourgeoisie? L'abbé Brasseur avait dit : « Je demeure ce que Dieu m'a fait, Flamand et libre, décidé à ne soumettre au préalable mes opinions à personne (*Lettres sur le Mexique*, p. IX) », et il ne faudrait pas modifier cent mots de la longue étude destinée à la *Revue des Deux Mondes* pour qu'elle pût servir de préface aux Congrès qui, lorsque Belly voulut en faire un livre, avaient conquis sa place au soleil à l'américanisme.

Cependant, n'est-il pas autre chose, de moins hasardé, dans son expérience spéciale, qui puisse être utile au pays dont il est l'hôte? Il connaît l'essai de colonisation de Santo-Thomas (1842-1845). Sa catastrophe subite l'a toujours étonné. Il cherche dans le *Moniteur belge* les rapports récents de notre consul au Guatemala. Ce qu'il savait du pays y est confirmé. Les causes de l'échec ne peuvent être imputées à l'idée même. Elle était excellente et elle reste bonne. L'unique difficulté pour la reprendre est le discrédit où elle est tombée par suite de l'échec de la compagnie. Il veut ramener l'opinion au vrai ; l'*Écho du Parlement* lui prête sa publicité; un ancien colon l'applaudit dans un journal démocratique liégeois, et, en juin 1872, il fait circuler, à Bruxelles et à Liége, les statuts provisoires d'une « Société populaire franco-belge d'émigration dans l'Amérique centrale ». Le but est d'obtenir 400,000 hectares de terres dans la république guatémalienne, y compris tout le bassin du port de Santo-Thomas et d'Amoa, et à prendre en longeant les rives du fleuve le Matagua, de les diviser et de les vendre à des colons européens. Il ira demander la concession, sera le directeur de la colonie, s'engage à payer de sa personne en y résidant. Cent mille francs suffiraient [1]. Les souscriptions vinrent, mais on ne va pas si vite en besogne. Il eût fallu miner la prévention, réussir en haut lieu, attendre. Attendre est ce qu'il pouvait le moins. En attendant, le voilà à Marseille, à bord d'un navire partant pour Buenos-Ayres [2].

[1] Dossier de cette affaire.

[2] 15 janvier 1874. Nouveau carnet.

Digitized by Google

Spectacles nouveaux : Gibraltar, Ténériffe :

Ténériffe n'est pas ce qu'un vain peuple en pense.

les îles du cap Vert, la Ligne, Montevideo, le rio de la Plata, Buenos-Ayres. Débuté par une conférence sur l'isthme, succès dépassant toutes les prévisions (18 mars); nomination aussitôt à la chaire de littérature française de l'université (31 mars); commencé son cours devant 46 élèves (14 avril), au point de vue politique et moral; préparé dans ce sens un livre de lectures progressives; projeté une revue du nouveau monde, que les journaux appuient, que la législature subventionnera... quand subitement, il donne sa démission, pour « prendre les devants », dit-il. Resté correspondant de l'*Économiste*, il avait, à propos d'une élection, osé y toucher à un parti qui allait vaincre : on crie que c'est insulter à la nation. En vain l'opposition lui offre un journal, il s'y refuse, veut paraître en public et donne sa conférence ethnographique avant de partir. Il part pour le Brésil, s'attache, à Rio-Janeiro, à la rédaction du journal *O Globo*, est reçu par l'Empereur, entreprend avec le commandeur Magueira, dans l'intérieur du pays, des excursions dont les notes sont malheureusement égarées. « Un événement dans sa vie, » écrit-il à la première étape (29 décembre 1874). C'est alors qu'il devait raconter comment il rencontra un indigène, réfractaire de milice par amour, qu'on allait fusiller, exhiba sa mission impériale, osa lui donner une extension peu prévue, et, bon gré mal gré, sauva d'autorité le jeune homme, le rendit à sa fiancée, suspendit son propre voyage pour courir chez l'Empereur solliciter pour lui un bill d'indemnité et obtenir la grâce pour le beau nègre, qu'il appela *Liberato* et qui voulait rester à son service. Il ne put le garder longtemps. Le 25 juillet 1875, il était rentré en France, et le 1er août je le retrouve à Bruxelles, où la direction du *Globo* lui a fait de bonnes conditions comme son correspondant d'Europe [1].

Alors viennent les pires années de sa vie. Il envoie régulièrement ses lettres au Brésil et n'en reçoit rien de régulier. Bientôt il se lasse de réclamer et dit en notant un envoi : « Je n'écris plus que pour l'acquit de ma conscience ». Il fait des traites pour ses honoraires En attendant qu'on les paye, il essaye du prospectus d'un ouvrage sur les diverses essences de bois qu'il a étudiées au Brésil et qui pourraient servir, en Europe, à la fabrication des meubles de luxe. Les intéressés

[1] Dossier du journal *O globo*.

Digitized by Google

restèrent indifférents, et les gouvernements indécis [1]. Ses lettres au Globe ne paraissent pas toujours. Celles qui lui reviennent imprimées l'agitent. Ils ont donc reçu aussi l'annonce de ses traites, et ils n'y répondent pas. Il en devient malade : « Que Dieu me sauve, si c'est possible! » Enfin, deux traites reviennent, non payées (2 octobre). Il était malade et allait avoir faim. Le 8 novembre 1876, les journaux belges rapportaient une tentative de suicide, au seuil d'un hôpital de Bruxelles. On le nommait, on rappelait ses travaux, « on soupçonnait d'autant moins qu'il fût en proie à la misère qu'il n'avait rien demandé à personne et avait à Bruxelles une vingtaine d'amis au moins qui lui seraient venus en aide ». Il survécut et, ses amis étant prévenus, il devint pour quelque temps leur pupille. On lui procura des ressources, et, le plus possible, par des travaux littéraires. Mais il n'aimait pas être à charge. Son mal commençait à l'inquiéter; la tache ronde grandissait et s'approfondissait lentement, avec une impitoyable sûreté. Il trouva qu'il était temps d'y mettre ordre. S'il était dans l'Amérique tropicale, la nature y a des plantes et l'instinct des nègres y a trouvé des dépuratifs qui lui serviraient. Pour prix d'un service rendu à un ambassadeur, il a demandé un paquet de feuilles de coca, qu'il mâchait pour se purifier le sang de l'odieux vaccin. Il apprend qu'en Corse, on connaît une plante qui répond à ses vues. Il y va. En route, à Aix, à Lyon, il donne des conférences sur l'isthme. Il en donne une à Rome (25 mars 1877), que publie en italien le *Bulletin de la Société géographique* [2]. Puis il adresse une lettre au *Courrier d'Italie*. L'opposition que ce journal fait aux dépenses militaires l'a réjoui; il court à la rescousse d'une de ces causes qui ne le laissent jamais froid. La lettre, trop vive, fut refusée « comme dangereuse pour l'unité italienne » [3]. Quelle opération lui fut faite en Corse, nul ne le sait. Il la croyait réussie et il rentra à Marseille, où il avait un ami sûr. L'ami était absent; la misère le force à s'abriter à l'hôpital. Sa plaie sera son passe-port. Mais il avait fui la chirurgie, la faim le livre à elle sans défense. Quand il put revenir en Belgique, il avait l'œil droit extirpé et le front couvert d'un bandeau noir.

Mais il s'agit bien de souffrir! La lutte est là encore, la lutte dévorante, comme il a dit. Il a commencé un résumé de longues études sur l'histoire du catholicisme. Il le reprend, ainsi que l'ethno-

[1] Lettre du ministre des travaux publics de France, 10 octobre 1876.

[2] *L'istmo americano relazione letta dal dottor F. Belly*, etc. Roma, G. Civelli, 1877.

[3] Manuscrit et note à la suite.

Digitized by Google

graphie américaine : « J'ai peut-être posé maladroitement la question... Ce n'est ni dans une conférence, ni dans une série de revue qu'un sujet si délicat et si complexe peut être embrassé. Il y faut un livre méthodique, » écrit-il dans une préface, où il raconte ses mésaventures. (Voir note 2, page 275.) Enfin, il revient à l'organisation de la société moderne, troisième ouvrage préparé de longue main. En mars 1879, il rédige une pétition à la Chambre française en faveur des libertés communales. « Il développe sa thèse avec beaucoup de vigueur et d'éclat, dira le rapporteur; mais elle ne constitue qu'un brillant paradoxe. » Le rapport y apporte aussi de la vigueur, et la Chambre passe à l'ordre du jour sur la pétition n° 969. Ce sera un épisode pour son livre [1]. Mais ce n'est pas de ces travaux qu'il s'agit. Le rapport sur la pétition ne parut au *Moniteur* que le 9 mai 1880. En 1879, la vraie lutte de sa vie le ressaisit. « La paix règne dans l'Amérique centrale, et ce fait est assez remarquable pour que nous nous empressions de le signaler, » avait-il écrit à l'*Économiste* du 9 novembre 1878 [2]. M. de Lesseps jugea le moment favorable, et bientôt, adoptant un projet de percement de l'isthme, il convoquait, pour le 15 mai 1879, un congrès géographique à Paris. Après le congrès, la *Revue des Deux Mondes* ne crut pouvoir rien de mieux pour exposer la question que de résumer « autant que possible les magnifiques travaux de M. Belly » [3]. Et Belly n'y avait pas été convoqué. Il était à Paris cependant; le 17 mai, le secrétaire du congrès lui répond que « la commission technique l'entendra avec intérêt ». C'était le retenir dans les coulisses. Ici, j'ai pour guide un souvenir personnel : quelque temps après le congrès, un de ses membres les plus honorables vint chez moi. Je n'avais pas l'honneur de le connaître, mais nul n'ignorait ses travaux et sa compétence. Lui ne connaissait de Belly que son livre; mais un ami l'avait prié de prendre des nouvelles du malade; ne le voyant pas assister au congrès, il comprit vite pourquoi et l'envoya chercher. Alors, si je pouvais donner la parole au savant, on l'entendrait raconter d'enthousiasme comment cet homme qu'il avait vu si pauvre et si *playé* se mit à parler avec tant d'autorité, montra une connaissance des lieux, des hommes et des projets, une exactitude de renseignements telles que la commission fut un instant dominée. On peut voir son discours dans le résumé officiel.

[1] Manuscrit. Projet d'introduction, contenant la pétition et le rapport.
[2] Dossier sur le congrès de Paris.
[3] Article de M. Edmond Planchut, du 1er août 1879.

Digitized by Google

On avait fait, en faveur du Panama, la comparaison des deux principaux systèmes. Il la rectifie pied à pied. Ici, 73 kilomètres de détroit, dont un massif de montagnes occupe les trois quarts, et qui exigera des tranchées allant jusqu'à 80 mètres de haut. Là, du lac à la mer, 25 kilomètres seulement, et la Cordillère disparue, ne laissant que de petits massifs d'une longueur de 8 kilomètres à peine. Là, tout en faisant aux ensablements momentanés et sans solidité du San-Juan des reproches qu'il réfute, on proposait un port artificiel difficile à creuser et à maintenir devant une mer battue d'un continuel ressac. Ici, des baies naturelles à choisir, comme celle de Salinas, et offrant un abri sûr aux navires. Mais le principal n'est pas encore là. Au Guatemala, une population ouvrière sur place, prête au travail, « coupeurs de bois sans rivaux », au salaire modique, facile à approvisionner dans un pays riche en cultures, céréales, fruits, cacao, café, et couvert d'une réserve d'un demi-million de bêtes à cornes; à Panama, une solitude, sans hommes, sans moissons, sans bétail; pas même un jardin autour de la ville. Donc, une entreprise tributaire de l'importation pour toute chose : personnel, matériel, nourriture, devant venir par mer, même le maïs indispensable. « Redoutable inconnu que de savoir si on peut ainsi créer de toutes pièces une société entière, sans autre garantie que le commerce extérieur [1] ! »

Pour qui n'avait pas son siège fait, c'était décisif. Ce récit n'aurait pas besoin de confirmation; une correspondance le confirme. Le lendemain, un membre du congrès lui écrit : « Votre position ne peut que grandir en restant pour le moment silencieux... La position est établie. » Le 28, nouvelle lettre : « Un premier vote a été émis en faveur du Panama, et comme on joue avec des cartes biseautées, je crains fort qu'il ne soit confirmé demain. La plupart des délégués étrangers se sont abstenus. » Ce que ce membre entendait par cartes biseautées, c'était la composition du congrès, dont 74 membres sur 145 étaient Français, sans autre délégation que le choix de l'intéressé; le reste seulement représentait soit une exploration personnelle, soit un gouvernement, soit une société de géographie avec mandat régulier. C'était aussi la hâte à conclure : « Huit jours pour étudier, résoudre une question pareille... Il y eût fallu des mois entiers, s'est écrié le président de la commission du commerce, M. G. Levasseur, pour réunir les documents, etc., et vous nous donnez quelques jours à peine. » (*Revue des Deux Mondes.*) —

[1] *Compte rendu des séances*, Paris, 1879, p. 225.230.

Digitized by Google

Enfin, rien n'était mûri ni préparé. La même revue, sans oublier la question des milliards, rappelle une belle parole de l'amiral de la Roncière : « Le projet auquel je donnerai la préférence sera celui qui exige le moins de sacrifices de vies humaines. » Mais cette fois, l'honorable amiral a « gardé le silence, et le congrès l'a imité ». La question d'humanité n'est pas mise en cause. — Même ce qu'on livre à la discussion ne tient pas. On proposait un tunnel; un membre a publié une brochure où il prouve que ce tunnel, où la colonne Vendôme tiendrait debout [1], est impossible [2], et l'amiral américain Ammen ajoute qu'il serait rempli, une partie de l'année, par les débordements du Chagrès. Séance tenante, on y renonce. On évaluait la dépense à 500 millions; on la double, on la triple presque. Un membre américain l'avait évaluée à 5 milliards. Le côté séduisant du projet était l'absence d'écluses. Les ingénieurs américains déclarent cela impossible. Va-t-on céder encore sur ce point? C'est le seul atout qui reste dans ses cartes; on le garde. On devra y renoncer, plus tard, devant la force des choses.

L'abstention vint surtout des délégués étrangers. C'était la façon la plus polie de voter contre. Belly a résumé les travaux du congrès [3]. Sur 145 membres, 74 ont dit oui, parmi lesquels « une dizaine de hauts fonctionnaires... qui n'avaient aucun titre... ». Huit ont osé dire hautement non, et on y remarque les ministres plénipotentiaires du Guatemala et du Nicaragua. — J'y vois aussi (brochure De Puydt) M. Eiffel. — Seize ont déclaré s'abstenir, y compris le ministre du Costa-Rica, l'amiral Ammen et le président de la Société de géographie d'Anvers. Trente-sept s'étaient absentés, autre manière convenue d'opposition. « C'est une victoire au moins douteuse, » dit-il.

Ce qu'il ne dit point, c'est qu'un de ses amis, dont je retrouve le nom parmi les membres du comité d'administration, lui avait proposé de le faire entrer dans l'entreprise. Pourquoi s'y serait-il refusé? L'isthme peut être percé de tant de manières : depuis sa plus étroite langue de terre, au sud, qui a donné lieu à trois différents projets pour passer directement de l'Atlantique au golfe de Panama, jusqu'à ceux qui, voulant utiliser la Méditerranée du Nicaragua, partent tous de Greytown pour arriver au lac en remontant le

[1] Mot de M. De Garay, délégué du gouvernement mexicain. Compte rendu du congrès, p. 251.

[2] *Canal interocéanique*, etc., notes et documents présentés au congrès du 15 mai 1879 par Ponchet et Sauteron, avec plans, etc. Paris, 1879.

[3] *La Semaine industrielle*. Liége, 29 mai et 5 juillet 1879.

Digitized by Google

fleuve San-Juan, et aboutissent au Pacifique par autant d'endroits qu'il s'y trouve de baies : baies de Salinas (projet Belly), de Brito (projet Childs et Blanchet), d'Escalante (projet Sonnenstern), allant du lac au Pacifique; baies de Tamarando (projet Levasseur), de Réalejo (projet Louis-Napoléon), de Fonséca (projet Squier), en passant du lac de Nicaragua au lac de Managua; enfin, jusqu'à l'isthme le plus au nord, celui de Téhuantepec. L'entreprise pouvait être votée en principe, et le choix remis à des hommes spéciaux. Après les explorations privées et les grandes études officielles faites pour les États-Unis, il leur eût suffi d'un voyage sur tout le parcours pour se fixer. Mais qui eût osé imposer son idée, un rêve peut-être, dans une entreprise qui pourrait coûter au pays autant que l'invasion étrangère? comme s'exprimait la *France financière* du 27 juillet. M. de Lesseps ne pouvait ignorer le livre de Belly. Il devait savoir que ni ses échecs, ni sa fortune, ni sa santé ne lui permettaient d'antagonisme personnel, et on pouvait lui dire dans son conseil d'administration que, s'il n'accepterait pas de complicité, si cher payée qu'elle fût, dans une œuvre impossible, une œuvre sérieusement étudiée n'aurait pas d'auxiliaire plus dévoué ni plus modeste. Le vote fut emporté. Le lendemain, Belly écrit :

« Monsieur et cher...

« Vous m'avez offert, la veille de l'ouverture du congrès, de me ménager une position dans la nouvelle entreprise de M. de Lesseps. J'ai accepté en termes généraux, me réservant d'apprécier la moralité et les chances de succès de l'entreprise. Mon opinion est faite aujourd'hui, et cette opinion ne me permet pas de m'associer en quoi que ce soit à la cause qui a triomphé hier. Je viens donc vous prier de ne plus songer à moi. Je ne vous en remercie pas moins de votre bon vouloir, etc. [1] »

Ce refus suffisait à sa conscience. Pour la fortune publique, il se crut un autre devoir. Le 14 juillet, il adressait au procureur de la République, à Paris, une plainte où il dénonçait la souscription annoncée, comme une « manœuvre d'escroquerie ». Sauf quelques mots pareils, il expose, discute, raisonne, et sa conclusion se borne à demander qu'on empêche « toute autre souscription que celle du capital nécessaire à une société d'études pour faire vérifier sur place les plans et devis, etc. ». M. de Lesseps n'avait pas agi autrement pour l'isthme de Suez.

[1] Copie d'une lettre datée de Paris, 30 mai 1879. Même dossier.

Digitized by Google

Belly brûlait ses vaisseaux. Il doit faire autographier sa lettre [1]; tout le monde, comme le lui écrit un imprimeur de Bruxelles, « se souciant peu d'aller en cour d'assises ». Mais les journaux s'en emparent, la commentent, la traduisent en anglais, en espagnol, la reproduiront à chaque baisse de l'entreprise. Des brochures paraissent dans le même sens [2], et on reproduit l'article 405 du code pénal applicable à la circonstance [3]. Si des milliards s'engouffrent, ce ne sera pas faute qu'on ait été prévenu.

Tout le monde s'attendait à un procès. Les journaux l'annoncent en gros caractères. L'organe spécial de l'entreprise se borne à déclarer que « certain du succès, M. de Lesseps attendra que la lumière soit faite sur la valeur des attaques dirigées contre lui à la dernière heure » [4]. Quelle autre heure aurait pu prendre son contradicteur? Il n'avait pas même été appelé au congrès et, quand on réclama sa présence, il n'y eut pas voix délibérative. Pouvait-il se prononcer avant de rien connaître? Le promoteur, au contraire, avait pu prendre son temps et pouvait encore prendre conseil. Belly attendit toute sa vie ce succès certain; il l'attend encore dans sa tombe.

Le membre du congrès me rendait visite pour avoir des nouvelles du lutteur qu'il avait vu sur la brèche. Sous le sceau du secret, je pus lui apprendre que Belly était en mer, Une grande banque l'avait chargé de faire diligence pour devancer M. de Lesseps et obtenir un monopole nouveau. Et bientôt, une brochure espagnole allait annoncer au Nicaragua cette nouvelle face de la question [5].

Toujours la lutte, et quelle lutte! un pauvre contre un millionnaire, un lépreux contre l'hôte des cours, un échappé du suicide contre « le grand Français ». 13 août, signature de la délégation, avec garantie de 100,000 francs au gouvernement du Nicaragua, et projet de traité [6]; 18, départ de Southampton; 24 septembre, arrivée à Grenade; 5 novembre, envoi d'un mandataire à Managua. Le 8 décembre, tout était préparé pour le traité, quand le câble transatlantique annonce la faillite de la banque et la fuite du banquier. Il avait fallu un homme

[1] Lettre autographiée. Paris, 14 juillet 1879. Même dossier.

[2] *La vérité sur le canal*, etc., par Lucien De Puydt, ingénieur. Paris, Scheiller, 1879.

[3] Le *Mercure* du 8 décembre 1880, article signé L. De Puydt.

[4] Reproduit de la *Gazette de Liége* du 15 septembre 1879. Même dossier.

[5] *Nova fez de la cuestion del canal*, Grenade, au Nicaragua, 3 décembre 1879.

[6] Trois actes sur timbre, dossier Philippart.

Digitized by Google

de hardiesse. Cet homme, c'était le rival des Rothschild, le créateur de la Banque européenne, un autre Mirès, M. Philippart. Écrire au président une lettre digne, que les journaux publient avec une réponse qui le « remercie encore d'un quart de siècle consacré à la grande œuvre du pays », il ne restait que cela à faire, puis à partir [1]. Pour la septième fois, comme pour l'emprunt turc, le financier tuait l'œuvre du publiciste.

Il n'y avait plus qu'à mourir. Il n'y pensera cependant que quatre ans et demi après. Alors il écrira à son ami : « Je meurs tout entier et je meurs complètement inconnu, même de vous. Je ne pouvais me faire connaître que par mes trois livres...[2] ». Au lieu de mourir, il reprend cette trilogie, après un repos difficile à trouver : « Je ne me suis occupé que de mon mal, qui n'a pas cessé de progresser », et après un mauvais hiver : « J'attends le printemps comme une plante » [3].

L'esprit de ces trois œuvres nous est déjà apparu. L'autonomie humaine en est l'idéal, le but, et comme le sang et l'âme. Chaque fois que les hommes sont laissés ou rendus à eux-mêmes, ils se groupent d'instinct, puis de propos délibéré, enfin, par la science du droit, en familles, en communes, en fédérations; organismes aussi naturels à la société que la constitution du corps à l'homme. Il revient toujours sur ce point, et souvent avec enthousiasme : « Tout est autonomie dans ce monde organique et même inorganique. Il n'est pas un être, pas un atome doué d'une vie quelconque, ne fût-ce que celle de l'attraction moléculaire, qui ne se développe spontanément selon les lois de sa propre nature. Depuis le noyau qui devient arbre jusqu'à la cellule qui devient peuple, tout se meut, se gouverne, se distribue et s'harmonise automatiquement » (ms). — « La société a ses lois économiques et morales qui ne demandent, pour être aussi parfaites que les lois planétaires, que d'agir comme elles en pleine liberté [4]. » Ce type qu'il aime à retrouver en Amérique, il le voit chez les Celtes, ancêtres des Français [5]. Il le montre dans le christianisme primitif : « Ce que nous appelons aujourd'hui le *self government*

[1] « Extraits de mon livre de notes américaines » (du 18 août 1879 au 8 janvier 1880). Copie de la lettre du 9 décembre 1879. Réponse du président, 10 décembre, en espagnol, manuscrit, et dans *El canal de Nicaragua*, 3e année, numéro du 14 décembre 1879. Même dossier.

[2] Lettre du 1er octobre 1884. Dernier dossier.

[3] Lettre à un ami de Bruxelles; de Bayonne, 30 décembre 1880.

[4] Lettre à un inconnu, copie.

[5] Chapitre I. *L'héritage de César*. Manuscrit.

Digitized by Google

était donc, au début du christianisme, dans le sens le plus radical du mot, la règle universelle, la tradition immémoriale et le droit respecté » [1]. Partout où l'esprit d'autocratie, sous quelque forme que ce soit : conquête, religion, politique, a étouffé ce développement naturel, il dénonce l'ennemi radical, séculaire, mais non éternel.

La première de ces trois œuvres pourrait s'appeler le berceau du *self-help*, qu'il montre brisé, brûlé, pulvérisé, en Amérique, par le fanatisme religieux et la rapacité conquérante. Il en avait classé les matières, accumulé les documents, suivi les découvertes, esquissé la préface, qui seule nous reste avec l'article destiné à M. Buloz. Il n'assista pas au premier congrès des américanistes (Nancy, juillet 1875), il était en mer, retour du Brésil; ni au second (Luxembourg, 8 septembre 1877), il était à l'hôpital de Marseille. Mais avec quel plaisir il dut noter, dans le « compte rendu », des affirmations comme celles-ci du savant anglais Fr. Allen : « Les pyramides d'Égypte, les cités en ruines, les temples, les palais et les citernes de l'Hindoustan, la grande muraille de la Chine, n'attestent pas un état de civilisation plus avancé que les antiquités découvertes sur tous les points de l'Amérique... La civilisation primitive de l'Amérique se trouve ainsi être nécessairement reliée à cette civilisation également primitive qui, dans l'ancien monde, paraît avoir précédé les civilisations aryenne et sémitique »... Sur une surface mesurant un million de lieues carrées environ, on trouve en grande abondance les restes d'ouvrages attestant l'existence, en Amérique, dans l'antiquité la plus reculée, de races parvenues à un haut degré de civilisation. Ces ouvrages sont en tel nombre que leur simple énumération exigerait tout un volume. Ce sont des cités en ruines, des palais, des routes, des temples, des réservoirs, des forts, des statues, des levées, des rochers couverts de sculptures, des tablettes hiéroglyphiques, des idoles, des armes, des outils, des ornements, des ustensiles domestiques et des manuscrits. (*Compte rendu*, etc., t. II, p. 198, 200 et 201.)

Quel enthousiasme aussi quand il voit Élysée Reclus résumer un livre anglais [2] dont l'auteur, qui vécut parmi les Peaux-Rouges, admis dans un de leurs *totems*, constata dans le nouveau monde une des institutions primordiales de l'humanité, les premier et second degrés de l'ancienne société, avant la cité, avant la famille, degrés perdus dans l'histoire, restés en des mythes obscurs, et retrouvés

[1] Chapitre II de l'*Histoire morale du christianisme*.

[2] *Ancient society*, par Lewis H. Morgan, New-York, 1887. (Feuilleton de la *République française* du 2 novembre 1877.)

Digitized by Google

chez les aborigènes actuels d'Amérique et d'Australie, — ou bien le Dr Ledegank nous rapporter que c'est dans cette Amérique, où les Européens ne rencontrèrent ni le cheval, ni aucune espèce congénère, qu'on vient d'en reconstituer, par des fossiles, « non seulement les premiers ancêtres, mais l'arbre généalogique presque complet » [1].

Pour le second de ces livres : *Histoire morale du catholicisme*, l'épigraphe empruntée à saint Jean Chrysostome le caractérise : « Tout le mal vient du temple. » Les chapitres II et III peuvent former un livre à part. Il le tient prêt et l'intitule : *Les deux colonnes du temple*. Ce qu'il appelle ainsi, c'est le prétendu épiscopat à Rome de saint Pierre, qui n'y mit jamais les pieds, et le concile de Nicée, qui fonde, sur la destruction du christianisme primitif, « un paganisme nouveau ». Peut-être retrouvera-t-on ce livre dans les mains des personnes qui lui avaient payé des arrhes pour lui permettre ce travail. Avant de mourir, il veut affirmer l'idée au moins, et il publie son chapitre IV : *Les civilisations détruites par le catholicisme* [2]. Le compte de ces ravages commence par la destruction physique des civilisations antiques et américaines. Il le poursuivait en deux chapitres sur les *Conséquences morales* du catholicisme : le césarisme et l'immoralité inoculés aux nations (ch. V et VI). Il opposait ensuite à cette « barbarie » l'ordre moderne à instituer sur la séparation du temporel et du spirituel, sur l'autonomie des consciences, ce *self-help* de la religion naturelle.

De ces trois ouvrages, celui-là était le plus près d'être achevé et il ne perd pas l'occasion d'en annoncer « la publication prochaine » [3]. Il y avait mis des études commencées au petit séminaire, continuées à Rome et un peu partout. Parfois sa fougue y éclatait comme lorsqu'il s'écrie : « On ne peut pas calomnier l'Église » (tant l'horreur et le nombre de ses attentats dépassent tout ce qu'on peut en dire). Mais on peut voir dans les quelques lignes qui terminent le chapitre publié, à quelle hauteur morale il aimait se placer pour faire ce qu'il appelle un « épouvantable bilan » et pour annoncer le règne de cette philosophie humaine qu'il affirmera encore dans son testament :

[1] D'après les explorations dans le Far-West du professeur Marsh, de Yale-College (États-Unis).

[2] *Revue de Belgique*, 15 mai 1884.

[3] « ŒUVRES DU MÊME AUTEUR : *Les civilisations détruites*, etc. Extrait d'une publication prochaine. » Annonce en regard du titre des *Sept Merveilles*, etc. Édition Lebègue.

Digitized by Google

« Je meurs libre-penseur, mais spiritualiste et profondément religieux [1]. »

Le troisième de ces livres, dont il appelle l'ensemble « la meilleure part d'une vie vouée au culte du vrai et du juste » [2], remonte à l'état primitif des Celtes, poursuit l'esprit d'autocratie dans les violences du passé et les institutions du présent : l'*Héritage des Césars*, ne lui passe rien, le traque avec plus de passion dans la démocratie moderne : le *Tzarisme républicain*, réclame une réforme radicale : Plus d'armée, la nation prête à se défendre : « L'Europe périra par les gens de guerre » (Montesquieu) est une de ses citations favorites. Plus de diplômes, la science libre. Plus de magistrature, des arbitres élus. Une fois dans l'idéal, on ne s'arrête pas : Plus de travaux publics ni d'enseignement de l'État, la société seule agissant en pleine liberté. « Cléricalisme d'État, brigandage militaire, fiscal, administratif, » tout appelle une « *Seconde nuit du 4 août* ». Encore un titre de chapitre. Il en revient ainsi à son principe. *Le droit divin de la commune*, par un conservateur, est le titre d'une brochure qu'il en détache. Ce chapitre du livre sera intitulé : *Le droit divin de l'autonomie communale et provinciale*. Cet ouvrage, dont la préface débute par ces mots : « Sommes-nous condamnés à périr? » pourrait s'appeler le *To be or not to be* des nations modernes.

« S'il est, en effet, un principe républicain par excellence, c'est que la société est maîtresse d'elle-même, que sa souveraineté domine tous les pouvoirs sortis de son sein et qu'aucune loi ne peut attenter à cette souveraineté. Elle est le juge suprême ; elle ne peut être jugée par personne. Ses idées, ses tendances, son organisation morale ou religieuse, bonnes ou mauvaises au point de vue des partis, ne sont justiciables que d'elle-même. Elle serait l'infaillibilité politique, comme elle est la loi vivante, s'il pouvait y avoir une infaillibilité sur terre. Toute mesure préventive tendant à lui imprimer une direction quelconque contraire à ses croyances ou à ses intérêts est donc non une loi, mais un crime. Si l'organisme individuel est inviolable dans l'exercice de ses fonctions spontanées, à plus forte raison l'organisme social : c'est par le *self-help* de ses mouvements et de ses manifestations que se conserve l'humanité. Il n'y a ni philosophie, ni politique rationnelle, ni gouvernement régulier en dehors de cette reconnaissance formelle de l'inviolabilité de l'entité sociale. [3] »

[1] Daté de Bruxelles, janvier 1886, et confié cacheté au bourgmestre de Bruxelles.

[2] Lettre à un ami. Bruxelles, sans date (1885). Dernier dossier.

[3] Manuscrit en préparation, chapitre IV, p. 3.

Digitized by Google

Quoi qu'il ait dit dans une heure sombre, ces idées ne mourront pas avec lui. Elles aussi sont de droit divin. Discutées, modifiées, complétées sans cesse, — je ne lui cachais pas mes dissidences en faveur de la sociologie, — elles sont l'héritage de l'humanité. Certes, la part qu'il y apporta n'est pas à la hauteur de ce qu'il aurait pu faire s'il avait eu le temps et la santé. Au premier loisir, il en reprenait les études, accumulait les notes, et parfois jetait au papier une page brûlante ou solide. Ce qu'il regrettait profondément de n'avoir pu y mettre avoir de mourir, c'est la grande lumière des idées coordonnées et d'une rédaction d'ensemble. « Mes notes ne valent que par l'inspiration et la synthèse qui les auraient utilisées. » (Lettre du 1er octobre 1884. Voir note p. 290.) Mais il pouvait déjà nommer sa triple conception « la meilleure part » de son existence. Et c'est de ces choses-là qu'il reste toujours quelque chose. Non plus que le canal du Nicaragua, qu'il vit reprendre par un peuple qui sait exécuter ce qu'il résout ; non plus que l'américanisme scientifique, pour lequel il faillit rédiger une revue, la lutte contre le césarisme religieux et politique ne restera en suspens, et sa mémoire peut y servir encore.

C'est à ce moment qu'il écrit pour la *Revue de Belgique* un livre attrayant : *Les sept merveilles du monde moderne* [1]. Dans cette revue ou dans l'édition illustrée de cartes qui en fut faite, aucun lecteur, en suivant son exposé brillant des plus grandes entreprises de l'industrie moderne, ne croirait qu'une terrible plaie lui rongeait la face et que c'est en la pansant lui-même, toutes les heures, qu'il les conduisait ainsi à travers des prodiges. On dirait la sérénité d'un homme heureux qui se repose de longs voyages et se complaît à en retracer les plus grands spectacles. Les chemins de fer de Panama, du continent Pacifique et des Andes péruviennes, le percement du mont Cenis, du Saint-Gothard, de l'isthme de Suez et de l'isthme américain, — deux occasions où il parle de M. de Lesseps avec un tact parfait, — on croit assister aux travaux et aux fêtes avec un guide instruit et brillant, qui sait tout expliquer, chiffres, technique, économie politique, en restant dans l'harmonie des beautés de la nature et des grandeurs du travail humain. Quoi de plus émouvant, par exemple, quand il nous montre deux populations d'ouvriers attaquant le *Central Pacific Railroad* par les deux bouts, marchant l'une vers l'autre à un but indiqué, dans une rivalité de promptitude sans cesse croissante, plaçant les rails presque en courant, enfin, au jour indi-

[1] Novembre et décembre 1883 et janvier 1884, et Bruxelles, Office de publicité, 1886.

Digitized by Google

qué, se rejoignant au point fixé et, après quatre ans de travaux, associant par le télégraphe tout le pays aux actes de l'inauguration qui se fait au milieu d'un désert, sous les yeux de quelques mille visiteurs, mais « en réalité, en présence de 40 millions de citoyens, debout, chapeau bas, écoutant les derniers coups de marteau, dans une communion simultanée qui faisait vibrer chez eux les plus nobles fibres de l'âme humaine ». On comprend que Nisard ait voulu, deux années de suite, faire attribuer à ce livre le prix Monthyon de l'Académie française. De « hautes influences » l'empêchèrent de donner cette marque d'estime à un honnête homme mourant.

S'il publie à ce moment une page de son histoire du catholicisme, c'est dans la prévision d'une nouvelle catastrophe, où il cherchera, à la frontière cette fois, « la disparition obscure qui convient à sa situation ». Échoué à l'Hôtel-Dieu de Valenciennes [1], où il fut soigné avec un dévouement et une tolérance rares, il est ramené par des amis à Bruxelles. De cette heure date la longue odyssée de l'agonie. Au lendemain du retour de Valenciennes, on lui a refusé de le garder plus d'une nuit dans un appartement qu'on avait retenu d'avance, sans céler son mal. Une maison d'ami doit l'abriter la nuit suivante. Il ne veut pas abuser de l'hospitalité, cherche dans les quartiers les plus modestes de la ville, y trouvera des abris. Mais voilà qu'on ne veut plus le raser. Il fréquentait depuis des années un restaurant, il n'y va qu'aux heures où la salle est vide, on ne l'en prie pas moins de n'y plus reparaître. Aviser devenait urgent. L'administration des hospices de Bruxelles fit alors une grande chose en lui accordant une hospitalité telle qu'il n'en eût pas trouvé de pareille dans le monde, disait-il, lui qui dans les deux mondes avait étudié les plus belles installations d'hôpitaux. Il n'y regrettera que sa douce infirmière de Valenciennes. Y trouvera-t-il au moins jusqu'à sa dernière heure un peu de repos et une place où mourir libre? Il se prenait à l'espérer, et la bonté toute paternelle du chef de service aidant, il respira. Mais que de fois n'a-t-on pas vu les plus nobles intentions d'hommes d'intelligence et de cœur échouer devant d'obscurs mercenaires qu'on est bien forcé d'employer? Je ne dirai pas ce que l'hôte de Bruxelles, habitué à la liberté des voyages, rendu plus sensible par un mal cruel, dont la vue était en danger, dont la vie tenait à un fil, eut à souffrir de ces riens qui, pareils aux microbes, enveniment une plaie plus sûrement que les caustiques ne la ferment et que les

[1] Lettre à un ami, sans date, et carte postale de Valenciennes, du lendemain, 2 octobre 1884. Dernier dossier.

Digitized by Google

baumes de fraternité ne l'adoucissent. Je préfère m'en référer au sentiment de reconnaissance qu'il conservait lorsque, prévoyant la cécité, il rédigea ses dernières dispositions et les envoya au bourgmestre de Bruxelles : « Je remercie le conseil des hospices de l'hospitalité qu'il me donne depuis quinze mois. » (Janvier 1886.)

Un moment était venu où ses amis ne l'avait plus senti en repos que dans le salon de l'un d'eux, sur un lit improvisé. Chaque jour, il allait, au centre de la ville, prendre un bain de vapeur; il en revenait réconforté pour quelques heures; libre d'âme, jeune d'esprit, il charmait encore ses hôtes et celles des personnes qui ne s'enfuyaient pas à la nouvelle qu'il était là, prêt à les recevoir. Mais huit jours d'hospitalité étaient tout ce que pouvait accepter sa délicatesse. Il chercha un gîte à Paris et demanda à y être conduit. Il ne partit point sans faire acte de présence dans un des établissements des hospices de Bruxelles où sa chambre était restée à sa disposition. Cet acte d'urbanité fut son adieu à l'hospitalité belge.

Je ne puis le suivre dans la grande ville où Mme Desbordes lui avait prédit les remerciements du sort. Ses correspondances, écrites, puis dictées, sont de nature trop intime et elles cessèrent bientôt. Le premier des établissements où il fut reçu, il dut le quitter pour éviter une des opérations les plus cruelles, qui, en tout cas, venait trop tard. Il mourut dans l'autre.

Sa force d'esprit ne se démentira point : « La nature physique ne veut pas plus être violentée que la nature morale », écrit-il. C'est la conséquence logique de toute sa philosophie et de toute son expérience; et on pense bien que réclamer l'autonomie pour les nations et abdiquer la sienne ne fut pas de son fait. « Il a la plus parfaite plénitude de son intelligence et est animé d'une énergie qui étonne ceux qui ne le connaissent pas, » écrit un de ses amis de Paris[1]. Lui-même, en donnant des explications, pense qu'elles suffiront pour faire « rendre justice à sa raison et à sa fermeté dans une circonstance où il n'entendait que des conseils d'abdication morale et de soumission cadavérique ». Tant qu'il ne sera pas un cadavre, son corps et sa pensée sont donc sous bonne garde. Il ne perd pas une occasion d'affirmer « son rationalisme spiritualiste » [2]. C'est la dernière lettre de sa main. Bientôt il doit dicter à une jeune personne, comme il dit; puis, au premier garçon sans orthographe qui consent à lui servir de secrétaire. Même en dictant, il se prononce énergiquement : « Cette

[1] Lettre du 13 avril 1886.

[2] Lettre du 13 juin 1886.

Digitized by Google

lettre vous dira, si un jour la conspiration en vient à calomnier ma tombe, que je suis resté fidèle à mes convictions raisonnées, comme à mes tendresses de cœur. [1] » C'est le dernier mot qu'il dicte, et l'on est navré de voir au bas sa signature tracée d'une main que la vue ne dirige plus. Alors, les nouvelles qu'on recevra de lui ne seront plus qu'indirectes. Une dame artiste qui connaît ses amis de Bruxelles lui rend quelquefois visite et leur en écrit. Quelques extraits de ses lettres ne seront pas sans intérêt : « Son œil s'est tout gonflé... La surdité augmente et le moral désespère. Il dit que son nez va tomber et qu'il n'aura plus qu'une tête de mort sur les épaules... Il a eu hier avec M. X... une discussion assez vive sur le suicide dont il est encore hanté. Il a fallu lui promettre de prier Dieu de le reprendre... Oui, Dieu devrait bien terminer ses souffrances... Il est si bon, si reconnaissant, si délicat, si croyant dans la vie future, qu'il faut l'aimer et l'admirer dans sa résignation qui, après un moment de révolte bien naturel, est encore très grande. » Un autre jour, les nouvelles d'Amérique sont favorables. Il ne peut plus penser à mourir, lui dit-on, quand on va avoir besoin de lui. Et il respire. « Toute la maison était heureuse de lui voir ainsi le moral relevé. Il avait pris un bain de vapeur et se sentait soulagé. Mais hélas! chère madame, quel martyre il endure, le malheureux! Non, rien de plus affreux en ce monde. Si plus tard il ne voit plus et n'entend plus, si sa brillante intelligence survit malgré ces horreurs, ne vaut-il pas mieux désirer sa mort? » Les jours se prolongent : « Mes visites paraissent lui faire plaisir, sans doute parce que nous parlons de vous... C'est vraiment un homme qui devait être charmant, et distingué, et délicat, et d'une intelligence supérieure. Quelle affreuse dérision du sort de le faire périr ainsi! » — « A ma dernière visite, il m'avait fait écrire à un ministre américain pour qu'il demande à l'ambassadeur du Pérou de lui faire parvenir un kilogramme de coca naturel. Hier, il a fait écrire en Corse pour je ne sais quelle plante. » (7 octobre 1886.) Alors plus rien! Car la mort est proche. Mourir était son vœu ; que de fois n'a-t-il pas dit qu'auprès de ces complications, physiques ou morales, « la mort serait un bienfait! » Dans une de ses heures bien légitimes de désespoir, où, las de chercher la mort, il demande « à la nature de compléter elle-même son œuvre de destruction », il semble réclamer qu'on veille sur sa mémoire. Sa vie entière est là pour cela. La seule manière de maintenir et d'honorer son intégrité qui fût à ma portée était d'intéresser

[1] 20 juillet 1886.

Digitized by Google

les lecteurs au récit de sa vie de lutte, d'honneur et de martyre, à l'analyse de ses travaux, à l'exposé de ses idées, au charme de son style. Je l'ai fait autant que possible sous sa dictée. Puissé-je y avoir mis une part de son cœur. Après cela, qu'y a-t-il à moraliser? S'il fallait conclure, le hasard s'en chargerait, par une de ces ironies, fréquentes dans la presse, que le manque de temps pour réfléchir expose à ce qui paraîtrait un manque de tact si on y réfléchissait. L'article nécrologique qu'un grand journal de Paris lui consacra était immédiatement précédé de trois lignes annonçant le départ de M. de Lesseps de New-York pour rentrer en France : « Bon vent et bonne route à notre cher et illustre compatriote! »

Félix Belly était mort le 3 novembre 1886.

A défaut de quelque grande page de l'un de ses trois livres, la publication des notes de son premier voyage et de sa biographie est un modeste monument que lui élèvent ses amis de Belgique, dans un dernier adieu.

Bruxelles, juillet 1889. CH. POTVIN.

Digitized by Google

AU CAIRE

Ainsi donc, nous allons passer une journée au Caire. Puisque c'est votre désir, je vais faire de mon mieux pour vous montrer la physionomie et plus ou moins les mœurs de cette grande ville de 500,000 habitants, qui forme la capitale de l'Égypte.

Il est sept heures du matin. Sous le ciel tout d'azur, dans les rues toutes blanches de soleil, le mouvement commence. D'innombrables débitants de légumes et d'oranges, leurs paniers sur la tête, circulent à travers la ville en criant leurs denrées d'une voix stridente et claire, comme à Naples; les paysans arrivent avec leurs chameaux chargés de trèfles pour les écuries européennes et arabes; les marchands de lait passent sous les arbres avec leurs vaches et leurs troupeaux de chèvres qu'on trait devant les portes; le grand dromadaire de la caserne file comme un trait, emportant le soldat égyptien assis sur sa croupe, pour aller chercher les dépêches à la gare; des ânes brayant, des mulets grommelant, la tête droite, tout fiers de leurs belles brides garnies de cuivre et de leurs selles de velours, trottinent avec leurs cavaliers, presque tous fonctionnaires qui se rendent à leurs bureaux; des voitures ouvertes courent au grand trot de leurs chevaux arabes, fins et nerveux, emportant, elles aussi, des fonctionnaires, mais d'un rang plus élevé, habillés d'une stambouline et coiffés d'un tarbouche. Puis, de loin en loin, on entend retentir le cri de « Warda! »: un jeune garçon les pieds et les jambes nus, vêtu d'une veste éclatante aux longues manches blanches qui flottent comme des ailes et serrée à la taille par une ceinture rouge et or, écarte les

Digitized by Google

passants avec une longue verge. C'est un saïs qui précède le coupé d'une grande dame indigène, car les dames arabes ne vont jamais en voiture ouverte et on les voit assises derrière les glaces de leurs équipages, la figure ombragée d'un épais voile blanc qui dérobe leurs traits. Au milieu de ce mouvement se mêle l'Européen dépaysé, généralement pauvre, mais l'air avide et prétentieux, venant de tous les coins du globe pour chercher fortune en Égypte. Voici des prêtres grecs, à longue robe noire et en toque, ressemblant à s'y méprendre à nos avocats en costume de plaidoirie ; des Anglais, en veston court ou en costume bariolé de jockey, se disposant à aller faire une partie de lawn-tennis ou une promenade à cheval, également disgracieux, encombrants, égoïstes, personnels et détestés partout, mais détestés surtout de l'Arabe, qui ne voit en eux qu'une race de dévorants, qui suce à son profit tout ce que le pays contient de moelle et de fortune ; puis des Allemands à la figure rouge et bourgeonnée, qui semblent transpirer la bière absorbée la nuit ; des Italiens, à l'air fin, au teint basané, aimant les chapeaux à haute forme et les grandes révérences ; des Grecs, maigres, mal brossés, les souliers malpropres, avec des habits qui ne vont pas et des pantalons qui frangent ; des Français, à petits chapeaux ronds, toujours bavardant, ici comme partout, furieux de perdre une influence qui leur échappe et un prestige qui s'en va ; enfin des Syriens, des Perses, des Chinois, le monde entier avec ses langues, ses mœurs et ses costumes divers, jusque des Belges, *rari nantes*, toujours essoufflés, transpirants et mal acclimatés dans ces régions de chaleur, dont ils ne parviennent pas à contracter les habitudes frugales, réglées et sobres, et qui seront mauvais colons aussi longtemps qu'ils continueront à aimer la bière et l'alcool, qui sont des poisons dans les régions du soleil. Les lamentations venues du Brésil, à ce sujet, nous ont souvent fait rire. Que ceux qui y vont mangent des fèves, peu de viande et boivent du café et de l'eau comme les habitants du pays, et ils se porteront bien ; sinon, qu'ils restent chez eux : on ne peut pas vouloir importer la Flandre et ses cabarets sous les tropiques.

Digitized by Google

Mais quel est ce bruit? On se croirait dans les montagnes d'Écosse. C'est un régiment de highlanders qui défile le long des boulevards, avec sa joyeuse musique de fifres et de tambours. Ils sont beaux, même en Égypte, avec leurs gros mollets nus, leurs guêtres blanches, leurs jupons plissés, et leurs petits bonnets sur l'oreille. Et quelle propreté! C'est une justice à rendre aux Anglais. Leurs armées, des pieds à la tête, sont les mieux soignées du monde. Nulle part, même en Prusse, je n'ai vu de boutons plus luisants, de souliers mieux vernis, de vêtements plus artistement brossés, de soldats mieux alignés dans les rangs.

Puis voici les sons éclatants d'une fanfare. C'est un régiment de l'armée égyptienne. Ils jouent, ma foi, très bien; ils donnent du reste tous les jours des concerts à l'Esbekièh, qui est le parc du Caire. Les soldats sont tous vêtus de blanc, avec des boutons de cuivre à leur tunique et un tarbouche sur la tête. Ces couvre-chefs rouges et ces habits blancs, au milieu du scintillement des fusils, sont d'un effet très pittoresque. Les hommes n'ont pas l'allure crâne des troupes européennes. La plupart sont des fellahs, qui portent mal la chaussure, ayant l'habitude de travailler pieds nus dans les champs, mais ils marchent bien et sont beaucoup plus durs et plus infatigables que les Anglais, que le climat abat de suite et qui ne savent pas supporter de longues étapes au soleil. Ce qui le prouve, du reste, c'est qu'à Souakim, la troupe est égyptienne; à Ouaddy-Halfa, elle est égyptienne, et elle est égyptienne partout où il y a des sorties et de la fatigue à faire. Les Anglais, en réalité, ne font qu'occuper le Caire et Alexandrie, où ils ont des garnisons de parade, uniquement destinées à maintenir dans le respect la population de l'intérieur, qui est douce comme des moutons. Quant à la besogne du dehors, qu'il s'agisse de combattre Osman Digma ou les derviches, ils se servent des Égyptiens. C'est plus commode, et il faut convenir que c'est bien anglais que de se servir des Égyptiens contre les Égyptiens eux-mêmes. Car Osman Digma et les derviches étaient bien, en réalité, des Égyptiens, avant que, malgré

Digitized by Google

les éloquentes protestations du grand patriote Chérif-Pacha, alors président du conseil, on eût renoncé au Soudan et réduit le territoire de l'Égypte au pays qui finit à Ouaddy-Halfa. Le plus triste, c'est que cette armée d'occupation est presque totalement payée par l'Égypte elle-même, et qu'en vertu du principe britannique que rien n'est bon qu'en Angleterre, toutes ses fournitures viennent de la Grande-Bretagne. Les tenues de l'armée du khédive elle-même viennent d'Angleterre, sous prétexte qu'en Égypte, il n'y a ni d'assez bonnes étoffes, ni d'assez bons coupeurs. Oh! très pratiques, les enfants d'Albion. Quand on les a chez soi, on sait ce qu'il en coûte.

Notons, en outre, que l'armée anglaise vit dans une vraie Capoue : elle est habillée de bons draps, elle se gave de nourriture et de boissons. Voyez passer ces camions remplis de soda-water, de pale-ale et de whisky, ces charrettes débordantes d'énormes quartiers de bœuf : c'est pour elle. En même temps, j'ai vu l'armée égyptienne, qui souffre autant de l'hiver chez elle que nous en souffrons en Belgique, n'avoir, par les plus grands froids, que son costume en toile blanche, sans capote. Le trésor exigeait des économies. D'autre part, l'armée égyptienne ne mange de viande qu'une fois par semaine, le vendredi. Le reste du temps, elle se nourrit de fèves et de pain. Quant à du vin, des liqueurs ou de la bière, il ne faut pas y songer. Les soldats n'en veulent du reste pas, la religion leur défendant de boire autre chose que de l'eau. Un traitement aussi dur n'empêche pas qu'ils se portent à merveille. Cette frugalité leur donne la patience, la respiration forte et la facilité des mouvements.

Il est neuf heures, les ministères sont en plein mouvement. Allons rendre visite à l'un ou l'autre des ministres.

Tous les ministères sont situés du côté de la résidence khédiviale d'Abdine. Ils forment une série de palais magnifiques, construits au milieu de jardins plantés de palmiers, d'orangers et de lauriers-roses. Ils appartenaient, du temps du khédive Ismaïl, à Ismaïl-Pacha, le mouffétiche (ce qui signifie intendant des finances), qui était le Fouquet de

Digitized by Google

l'époque. Il s'était enrichi rapidement et d'une manière considérable; à la fin, il se mit à avoir la manie de bâtir et à aimer follement le luxe; ses écuries étaient plus belles que celles du khédive, et ses harems contenaient plus d'esclaves blanches. Ces folies excitèrent des murmures, on parla de concussions, et, un beau matin, sans autre forme de procès, il fut condamné à l'exil au Soudan. Les uns disent qu'en route, on le jeta par-dessus sa *dahabieh* (bateau à voiles) dans le Nil; d'autres qu'en arrivant à destination, il tomba de son chameau. En tout cas, il était mort, et ses palais, confisqués, furent attribués à l'État, qui en fit les ministères. Par un bizarre caprice de la destinée, toutes ces belles salles, où s'ébattaient les Circassiennes, sont ainsi devenues les centres de conférences, où les consuls chamarrés d'or agitent les questions de la politique égyptienne et où se nouent toutes les intrigues journalières dans lesquelles se débat ce malheureux pays.

Les ministères sont aussi beaux à l'intérieur qu'à l'extérieur. Au rez de-chaussée s'ouvre un vestibule immense, de trente mètres carrés, tout pavé de marbre blanc. Ce vestibule se répète au premier étage. Tout autour rayonnent les appartements, vastes pièces ornées de tapis et garnies de rideaux et de portières d'une soie brochée magnifique. Nos ministères, en Belgique, sont des nids de démocrate pauvre en face de ces installations luxueuses.

Entrons chez le ministre... On ne s'annonce pas ici... On entre tout droit, on va saluer Son Excellence et on s'asseoit à côté d'elle, ou l'on prend place sur une ottomane avec les autres visiteurs, et la conversation est générale. Le cabinet d'un ministre en Égypte est un *drawing-room*. C'est un salon où tout le monde a accès. Il n'y a d'exception que lorsque le consul d'Angleterre ou de France est en conférence avec lui. Alors, les portières sont baissées; la consigne veille. Cet usage des réceptions communes est dû à la tradition musulmane, qui veut que tout se passe en famille, de manière que chacun puisse entendre et discuter ce qui se dit. Au reste, on vous fait une hospitalité charmante; vous êtes à peine assis

Digitized by Google

qu'un serviteur vous présente du café et des cigarettes. Pour un pays de pouvoir absolu, on ne saurait être plus galant, et c'est presque à souhaiter de voir autant de modestie dans nos pays de démocratie où, dans le moindre ministère, vous êtes obligé d'attendre des heures pour dire un simple bonjour de politesse, et où un huissier plein d'importance vous annonce à un monsieur à l'air rogue, le plus souvent de mauvaise humeur. Il est absolument certain qu'en fait d'éducation, les Orientaux ont sur nous une supériorité de bon ton familier que nous ferions bien d'imiter. La démocratie n'aurait rien à perdre à être un peu moins présomptueuse et un peu plus polie.

A présent, allons voir les tribunaux indigènes. Quelle est cette longue file de pauvres diables qui traîne le long de la rue, attachés deux par deux par des chaînes et escortés d'agents de police? C'est la fournée destinée aux tribunaux répressifs. Ce sont des prisonniers qu'on promène en cet état par la ville pour inspirer une salutaire terreur à la population. Mais n'allez pas crier à l'indignité, ô philanthropes qui traitez les criminels en enfants gâtés en les transportant en voiture et en les logeant dans des palais plus confortables que des casernes. Les Arabes sont gens pratiques. Ils ne connaissent pas encore nos raffinements de pitié civilisée pour des brutes qui n'en méritent pas. A leurs yeux, un criminel est un criminel, et ils le montrent tel qu'il est, comme les Spartiates montraient les ilotes ivres. D'ailleurs, ne vous imaginez pas qu'ils soient bien malheureux. Leurs chaînes, qui ne sont pas lourdes, ne les dérangent pas, et ils s'en vont fumant des cigarettes et causant familièrement avec les agents qui les accompagnent. Tous frères, les musulmans. Cette chaîne des prisonniers me rappelle celle des esclaves, sur laquelle, depuis quelques mois, on a fait tant de réthorique. C'est absolument la même chose : on lie les esclaves pour qu'ils ne s'enfuient pas, et on leur donne quelquefois une bourrade quand ils ne veulent pas marcher. S'ils reçoivent des coups, c'est de la part des Européens, rarement des Arabes. Ceux-ci les soignent comme nos paysans leurs bêtes qu'ils mènent à la foire. Les

Digitized by Google

maltraiter serait leur ôter de leur valeur. Il peut y avoir des exceptions pour les prisonniers de guerre, à l'égard desquels existe plus ou moins le *væ victis*, comme chez nous-mêmes, mais les esclaves ordinaires sont bien traités, non seulement durant le transport, mais chez leurs maîtres. Ce qui le prouve, c'est que les Anglais ont établi au Caire, où il y a au moins vingt mille esclaves, une maison d'affranchissement où l'esclave n'a qu'à se présenter pour être libre, et les demandes sont si rares, que chaque fois qu'il s'en présente une demi-douzaine, tous les journaux anglais l'annoncent. Et qui vient là? Rarement un esclave qui se respecte, jamais un eunuque, mais des vauriens chassés de tous les services ou de jeunes négresses, venues à la suite des armées, dont on fait des bonnes d'enfants et qui ne trouvent pas à s'employer chez des musulmanes. Le reste demeure où il est, trouvant sa position d'esclave aussi agréable que celle de domestique, et n'en désirant pas changer, parce qu'il est sûr, non seulement du vivre et du couvert, mais d'une certaine autorité dans la maison, comme cela arrivait pour nos bons domestiques du temps passé, qui, à quinze ans, entraient dans la famille et n'en sortaient qu'avec la vie. La phraséologie a fait de l'esclavage un mélodrame vivant qui, en pays arabe, fait sourire les esclaves eux-mêmes. Autre chose, par exemple, était l'esclavage en Amérique. Mais là, il n'y avait pas de fraternité musulmane. Il y avait l'implacable planteur blanc, qui voyait dans l'esclave une valeur à exploiter, non un serviteur de sa maison, vivant sous le toit où il vit lui-même.

Nous voici au palais de justice. Les prisonniers sont accroupis à terre et causent; une cohue énorme d'Arabes en turban et en longue robe se pressent dans les vestibules donnant sur les salles d'audience. Ils sont très plaideurs les Arabes, très entêtés de leurs droits, surtout les fellahs, qui vendent leur dernier chameau pour payer leur avocat. C'est un peu comme le paysan chez nous. Faites le tour du monde, vous voyez d'autres coutumes, vous entendez d'autres langues, mais le fond des mœurs et des idées est partout le

Digitized by Google

même. Ne sommes-nous pas les fils du même père, comme disent les juifs ?

Devant les salles d'audience, sur de grandes banquettes, sont assis une dizaine de gardes, en tenue militaire. Chaque fois qu'un juge entre, tout le peloton se lève et porte la main au tarbouche. C'est absolument grand seigneur. Mais en Égypte, le fonctionnaire est un personnage entouré de beaucoup de prestige. Les juges appartiennent du reste aux classes aristocratiques et riches. Les Anglais les ayant accusés de trop aimer le *bachis* (cadeau), on n'a nommé à ces fonctions que des hommes que leur naissance et leur situation personnelle mettent au-dessus des soupçons, et qui, pour la plupart, ont fait leurs études de droit à l'université d'Aix ou de Paris. D'ailleurs, les appointements sont très élevés : chaque membre indigène de la cour reçoit 18,000 francs, et les juges de première instance en reçoivent 12,000.

Comme je connais le président, nous allons lui dire bonjour. Il est en chambre du conseil avec ses collègues. Le président est le prince Émin bey Sid Ahmed ; à côté de lui je remarque Chefik bey, fils du prince Mansour, puis Saley bey, fils du grand chambellan du khédive, et deux magistrats Européens, un Hollandais et un Belge. Quel accueil ! Des mains tendues partout et aussitôt le *cawagi*, faiseur de café, accourant avec son plateau plein de tasses de moka et de cigarettes. Ah ! vraiment, il faut leur rendre justice, ce sont de bonnes gens et des gens aimables, ayant le cœur ouvert et ne connaissant rien des mœurs grincheuses et prétentieuses qui nous attristent. Bientôt après, l'audience commence. Elle est très pittoresque et très intéressante. Les fenêtres sont grandes ouvertes, et les moineaux familiers viennent se poser sur les frises. Le prétoire est rempli de plaideurs dans les costumes les plus divers. Le fellah, la poitrine ouverte, en robe blanche ou bleue ; le cheik en manteau noir et en robe de soie ; l'effendi en stambouline et en tarbouche. Tout ce monde est couvert ; en Égypte, l'Européen seul se découvre, ce qui lui vaut de temps en temps un coup de soleil ou un rhume. Et quel silence ! Des figures attentives, respectueuses

Digitized by Google

et recueillies. Les juges siégent en frac à collet droit, et les avocats plaident dans le même costume; c'est moins théâtral et plus imposant. Il y a parmi ces avocats des hommes qui plaident fort bien. Ils ont quelque chose de la volubilité méridionale, mais les plaidoiries sont courtes. Il faut arriver au fait et au point de droit de suite. Pas de phrases qui filent comme du macaroni et ne finissent jamais. On ne plaide pas pour le public, mais pour les juges, dont la pénétration rapide est agacée par les méandres de l'art oratoire. C'est peut-être un mal, mais en tout cas, cela tient l'attention en éveil. Je n'y ai jamais vu dormir personne.

La langue judiciaire est la langue arabe. Quand un Européen siège avec le tribunal, on lui met un interprète derrière son fauteuil, qui de cinq en cinq minutes lui résume l'affaire; c'est comme si l'on comprenait. Au reste on s'y fait rapidement, le style judiciaire, quand il est condensé, ayant l'avantage de ne pas comporter un grand dictionnaire.

Dans les tribunaux ordinaires, on ne juge que les affaires civiles, commerciales et pénales ; les affaires qui touchent au statut personnel sont du ressort du cadi, auquel nous rendrons visite tout à l'heure. Le statut personnel comprend tout ce qui a rapport au mariage, au divorce, à la paternité, à la filiation, à l'interdiction, à l'absence, à la tutelle, aux donations et aux successions.

L'audience est levée. Les arrêts seront rendus à huitaine. Ainsi le veut la loi, et elle est exécutée à la lettre; aussi les juges ont-ils une besogne énorme. Les sentences sont en général très courtes. Trois ou quatre motifs seulement expliquent la raison qui a déterminé la décision.

Le jury n'existe pas en Égypte. Les Anglais auraient voulu l'introduire, mais on a résisté et on a préféré rétrécir le cercle des juridictions dans les mains de la magistrature régulière, plus compétente et moins accessible aux influences des déclamations pompeuses. Je crois qu'on a eu raison.

Maintenant, allons chez le cadi. Il a son tribunal dans un vaste bâtiment qu'on appelle *béyt el cady*, maison du cadi.

Le cadi siège seul avec son greffier. C'est un beau et impo-

Digitized by Google

sant vieillard à longue barbe blanche, la tête couverte d'un turban, vêtu à la mode arabe, d'un cafetan de soie claire et d'un manteau noir en poil de chameau, et chaussé de pantoufles rouges. Un musulman qui se respecte ne met jamais de bottines. Il tient à avoir les pieds à l'aise, et à pouvoir se déchausser facilement pour les ablutions, qu'il fait trois fois par jour.

Le cadi est un juge religieux. Toutes les matières de son ressort sont réglées par le Coran et ont avec la religion un lien intime. Son tribunal est en réalité le plus important du Caire. Il décide souverainement les questions de donation, il fixe irrévocablement les droits des héritiers, il prononce les divorces, il déclare les actes de mariage, il préside aux tutelles et aux adoptions, le tout en conformité de la loi musulmane. Les plus grands comme les plus humbles ont à passer devant lui. Aussi jouit-il d'une considération très grande. Dans les cérémonies publiques, il a le pas sur toutes les juridictions indigènes et étrangères. Il marche derrière le corps des grands ulémas. C'est au surplus un homme très instruit. Le code qu'il applique est beaucoup plus compliqué que le code civil, et il faut de longues années pour le connaître à fond.

Son audience, à raison même de la variété d'affaires qui s'y traitent, est toujours très remplie. Mais les causes vont vite; il agit autoritairement, et jamais on n'entend un Arabe se plaindre de sa décision. Il ne connaît pas la procédure; les parties se présentent devant lui, expliquent leur cas et il juge Il prend même en pitié notre procédure de civilisés, qu'il considère comme une source de longueurs et de frais sans fin. Ses grands moyens de preuve sont les témoignages et le serment. Le serment est très solennel. La partie doit jurer trois fois, en appuyant la main sur le Coran ouvert devant elle, comme autrefois on jurait sur l'Évangile. Cela peut prêter à rire aux sceptiques. Mais le peuple religieux qui forme ses justiciables ne prête le serment que d'une main tremblante, devant cet homme qui lui-même est profondément pénétré de sa foi.

Digitized by Google

Nous le saluons en touchant notre tarbouche de la main droite, au moment où il sort pour une suspension d'audience, et il nous rend notre salut en s'inclinant et en se touchant successivement le cœur et le front des deux mains. Son greffier fait de même.

Nous le reverrons un autre jour. En attendant, jetons un coup d'œil au tribunal mixte.

Le tribunal mixte est ainsi nommé parce qu'il juge les causes pendantes entre gens de nationalités diverses. Si un indigène a un différend avec un Européen, il va au tribunal mixte. Il en est de même s'il s'agit d'un Grec contre un Français, d'un Anglais contre un Espagnol, d'un Autrichien contre un Allemand. Au cas où un différend s'élève entre deux nationaux, ils vont le vider devant leur consul. Un Belge, par exemple, a un procès contre un Belge : c'est devant le consul de Belgique que le débat aura lieu. Comme vous le voyez, ce n'est pas la justice qui manque en Égypte.

Les tribunaux mixtes ne datent guère que de 1875. Ils ont remplacé les anciens tribunaux consulaires, qui étaient le plus beau gâchis qu'on pût voir. A cette époque, quand deux individus avaient une contestation, elle était portée au tribunal du demandeur. Il y avait dix-huit consuls, donc dix-huit tribunaux, ayant tous une manière de voir, des législations et surtout des intérêts opposés. Mais le comble de l'abus était dans les exécutions des sentences. Chaque fois qu'une partie était condamnée, elle changeait de nationalité, ce qui se faisait avec une facilité extraordinaire, car les consuls étaient bonnes gens, et le jugement rendu ne comptait plus. C'était à recommencer, et le perdant de la veille, bien souvent, devenait le gagnant du lendemain. C'était presque du scandale. Aussi Ismaïl-Pacha, qui était un très grand prince, auquel on n'a pas assez rendu justice, mais auquel on rendra justice plus tard, résolut-il de mettre fin à une situation désolante pour tout le monde, excepté néanmoins pour les consuls, qui traitaient l'Égypte comme un fief. Il créa la juridiction mixte, composée d'un ou deux délégués

Digitized by Google

de chaque puissance ayant un envoyé auprès de son gouvernement et destinée à statuer en conformité d'un code unique sur toutes les causes internationales.

C'est un grand progrès, et on ne peut nier que la justice mixte ait rendu de sérieux services à l'Égypte. Mais elle-même n'est évidemment que transitoire. Il est à présumer qu'à la première occasion favorable, l'Égypte la supprimera et la remplacera par les tribunaux indigènes, chaque jour plus aptes à leur mission, et auxquels revient, en toute équité, le droit de juger les contestations pénales et civiles qui naissent sur le territoire soumis au khédive. Un commencement de tentative de ce genre fut même entrepris, il y a cinq ans, quand on réorganisa les tribunaux indigènes et qu'on appela quatorze Belges et Hollandais pour en former les cadres. Si Fakry-Pacha était resté ministre, et si Chérif-Pacha, alors président du conseil, n'avait pas démissionné à la suite de son refus de reconnaître l'abandon du Soudan, il est certain que la question aurait fait un grand pas dans le sens de l'émancipation judiciaire du pays. Mais Nubar-Pacha, qui succéda au grand et regretté Chérif, n'aimait pas les tribunaux indigènes qui n'étaient pas sa création ; jaloux à l'excès, il ne pouvait, du reste, souffrir qu'une telle gloire échût au brillant et jeune ministre Fakry-Pacha, qui en avait conçu l'idée, et, durant son ministère qui dura cinq ans, il ne cessa de faire ce qu'il put pour amoindrir et contrarier l'œuvre. Presque tous les Belges partirent, dégoûtés de la tyrannie et de l'incapacité de ce chef de la justice, et aujourd'hui l'organisation traîne à l'abandon et décline au lieu de progresser.

Les tribunaux mixtes présentent le spectacle de tribunaux européens. Le vaste vestibule, à l'entrée, est encombré d'avocats en robe et en toque noire, ce qui leur donne un air assez lugubre, sous ce beau ciel d'Égypte et au milieu des costumes variés des Orientaux. Les juges siègent en tarbouche et en frac à collet droit (stambouline), la poitrine traversée d'un large baudrier rouge, assez semblable à ceux de nos suisses d'église. L'effet n'en est pas heureux.

On entend ici parler toutes les langues ; on entend réson-

Digitized by Google

ner le *calli mera* des Grecs, le *how do you do* des Anglais, le *sta bene, signor* des Italiens, le *wie gehen sie* des Allemands, le *naharac saïd* des Arabes, et vingt autres dialectes ; bref, c'est une Babel. Tout ce monde a une affaire quelconque.

La langue usitée à l'audience est la langue française. Cependant, la langue italienne est également reconnue comme judiciaire et, de temps en temps, on surprend quelque brun enfant de la Péninsule entamant son plaidoyer par un : *illustrissimi signori de la corte*. Dans ces derniers temps, les Anglais eux-mêmes ont fait reconnaître le droit de cité à leur idiome, mais ils se contentent de la possession platonique ; personne du reste ne les comprendrait, car, par un phénomène assez bizarre, la langue anglaise, malgré l'occupation britannique en Égypte, n'y fait aucun progrès. Ils sont réduits à la parler entre eux. Il en est de cela comme de leur propagande religieuse. Toute la journée on voit des bonnes femmes se promener avec des prières anglicanes écrites en arabe, qu'elles distribuent aux petits indigènes en les accompagnant d'un léger bachis, mais les malins gavroches prennent le pourboire et, l'Anglaise passée, se mettent à faire des nasardes et des cumulets pour se moquer d'elle. Ah ! il s'écoulera bien du temps avant qu'on parvienne à convertir un musulman. Les plus affamés n'y mordent pas.

Le code appliqué par les tribunaux mixtes comme par les tribunaux indigènes est en réalité le code civil, avec quelques modifications adaptées aux usages et aux traditions religieuses du pays. La procédure est celle de nos tribunaux de commerce ; en première instance et en cour d'appel, le ministère des avoués est une chose inconnue. Je ne veux pas dire du mal des avoués, mais les affaires n'en marchent que plus vite et tout aussi régulièrement.

Le personnel des tribunaux mixtes, je l'ai déjà dit, se compose d'un ou de deux juges et conseillers envoyés par chaque puissance qui a en Égypte un ministre résident, et de deux juges indigènes sur trois étrangers. Ce personnel, qui compte quelques brillantes exceptions, n'est pas précisément d'une grande excellence dans son ensemble. Le code

Digitized by Google

appliqué étant le code civil, les Anglais, les Américains, les Russes, les Espagnols et les Portugais n'y entendent absolument rien. Il y en a même qui ne comprennent pas la langue judiciaire. Ils représentent leur nation en siégeant corporellement. Au surplus, plusieurs pays font les choix les plus étranges. Ils y envoient d'anciens officiers, des diplomates en disponibilité, des armateurs qui n'en touchent pas moins 36,000 francs par an. Il y a eu, à cet égard, des réclamations, car ces abus seront le ver qui fera lentement périr l'arbre mixte, mais les réclamations ont été mal entendues. Presque toute la besogne est faite par les Français, les Italiens et les Belges. Les Belges, il faut le dire à leur éloge, y jouissent d'une grande considération, très méritée. Notre gouvernement a eu la prudence de faire en général des choix assez heureux.

Le président vient de déclarer l'audience levée. Il est midi et demi, le tribunal va déjeuner. Faisons comme lui. Voici juste une voiture, et un garde du tribunal s'avance pour nous ouvrir la portière. Fouette cocher, à Fagallah. Et au grand trot de deux fins petits chevaux arabes, nous voilà partis. Le fidèle Osman, sa serviette au bras, guette déjà au balcon pour voir si son maître n'arrive pas.

A table ; et déjeunons.

E. Minnaert.

Digitized by Google

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION DU CENTENAIRE DE PARIS.

SCULPTURE. — Je suis retournée bien des fois, depuis un mois, à l'exposition des beaux-arts, sans pouvoir échapper à l'impression pénible que j'avais éprouvée en y pénétrant le premier jour. Quand on sort des galeries de l'industrie, où les plus menus objets sont groupés avec tant de goût et un si grand art, de façon à se faire valoir les uns les autres dans un chatoyant ensemble où rien ne détonne, on est frappé, au contraire, en arrivant dans le palais des artistes, du désordre de son arrangement ou de l'absence de tout arrangement, du défaut de plan général. Le comité qui a procédé à son organisation est cependant composé d'artistes ou d'amateurs qui passent pour des gens de goût. Ont-ils cru que les œuvres d'art sont assez belles pour être appréciées par elles-mêmes, sans souci du cadre qui les entoure? Ce serait une bien grosse erreur. Les choses d'art se jugent par l'impression totale qu'on en reçoit, non par l'analyse que l'esprit en fait; et le sentiment, qui n'est pas, comme le raisonnement, habitué aux abstractions, les sépare difficilement de leur milieu.

Quand on entre dans cette halle immense des sculptures, on est comme étourdi de toutes ces blancheurs du marbre, de la pierre ou du plâtre, qui, sous la lumière diffuse, partout également azurée des reflets bleus des fers, semblent un peuple de fantômes, se projetant les uns sur les autres sans qu'on puisse en saisir les contours et les attitudes. Il faut s'approcher de chaque groupe pour l'isoler de ses voisins. Le défaut d'ombres nettes, sous ce jour diffus qui arrive de tous

Digitized by Google

les côtés, en effaçant tous les reliefs, amollit toutes les formes, ne laisse pas même subsister les profils, coupés par d'autres profils situés sur d'autres plans. Aucun reculement n'est possible pour embrasser l'ensemble d'une œuvre, sans que l'attention se partage entre plusieurs œuvres voisines.

Disposées par groupes, plutôt que par files, aucune statue n'appelle, ne commande le regard de loin. Au lieu des tertres d'un gazon, rare et malingre, qui relient les piédestaux entassés, pourquoi ne les avoir pas séparés par des massifs d'arbustes qui, jetant une note verte dans ses blancheurs bleuâtres, en eussent dessiné plus nettement les contours?

C'est le charme de notre exposition annuelle de sculpture, au Palais des Champs-Élysées, que les verdures au milieu desquelles s'espacent les statues, les bustes, les groupes.

Au Champ-de-Mars, il semble qu'on n'ait été préoccupé que de ménager la place pour entasser le plus grand nombre possible d'œuvres, au grand détriment de chacune d'elles.

Heureux les sculpteurs dont les statues ont trouvé place dans le jardin ou sous les portiques! Là, du moins, vivement éclairées d'un seul côté, tous leurs détails s'enlèvent nettement, dessinant les lignes, les contours, accentuant le caractère des visages et donnant vie aux mouvements. Peut-être même, en ce cas, faut-il se plaindre de l'excès de cette opposition de la lumière et des ombres qui durcit le modelé, raye ou tache le marbre de lignes ou de plaques noires. Les bronzes, au contraire, dont tous les détails s'estompent dans la grande salle, dans une teinte uniforme, gagnent beaucoup au grand jour du dehors.

Mais cette dispersion des œuvres de sculpture à travers le jardin et sous les portiques a un autre inconvénient. C'est qu'on ne sait où les trouver, qu'on les rencontre par hasard, quand on n'a pas le temps de s'arrêter à les regarder. La hâte des organisateurs a été telle pour cette partie de l'exposition, que la plupart des piédestaux ne portent encore ni numéro, ni légende. Plusieurs portent même d'anciens numéros de classement dans des expositions antérieures qui ne correspondent pas à ceux du catalogue.

Digitized by Google

Celui de l'exposition centennale n'est encore fait, ni pour la sculpture, ni pour la peinture, non plus que celui des sections étrangères. Si celui-ci doit intéresser particulièrement les Parisiens, l'autre, au contraire, est nécessaire aux étrangers, mal au courant de notre personnel artistique, et qui ne peuvent, comme les amateurs de Paris, se souvenir d'avoir vu certaines œuvres, récentes ou anciennes, aux expositions annuelles ou dans nos musées nationaux. Les signatures des artistes sont rarement bien lisibles; ils mettent une sorte de coquetterie à se laisser deviner. Les étrangers auraient droit à être mieux renseignés, surtout sur nos anciens maîtres dont la réputation a été confirmée par le temps, et dont les œuvres, qui sont déjà le produit de plusieurs triages successifs, ont une incontestable supériorité.

La ville de Paris a rangé autour de ses deux pavillons les modèles ou les répliques, en plâtre, en marbre, en bronze ou en fonte, des principales statues ou groupes qu'elle a achetés ou commandés aux sculpteurs depuis dix ans. On trouve réunis là les *Premières funérailles* et la *Défense de Paris*, de M. Ernest Barrias; le *Réveil d'Adam*, de M. Daïllion; le *Paradis perdu*, de M. Gautherin; le gigantesque *Égalitaire*, de M. Captier; la *Jeanne d'Arc*, de M. Chatrousse; *1789* et l'*Éclaireur*, de M. Steuer, avec les statues qui décorent l'hôtel de ville.

D'autres statues sont les modèles de celles qui ont été élevées sur diverses places de Paris ou d'autres villes. Tel est le *Dante*, placé devant le Collège de France; le *Bernard de Palissy*, de M. Barrias, dans le square Saint-Germain-des-Prés ; le *Broca*, de M. Chappui, près de l'École de médecine; l'*Étienne Dolet*,qui vient d'être érigé place Maubert, au lieu même où il fut brûlé; le *Denis Papin*, de M. Aimé Millet, qui a déjà deux répliques : l'une au Conservatoire des arts et métiers à Paris et l'autre à Blois; l'*Étienne Marcel*, équestre, commencé par M. Idrac et achevé par M. Marqueste; le *Sergent Bobillot*, du sculpteur Pâris, qui vient d'être érigé boulevard Voltaire; le *Bara*, de M. Albert Lefeuvre, érigé à Palaiseau; le *Camille Desmou-*

Digitized by Google

lins, de M. Doublemard, à Guise ; la *Jeanne d'Arc*, de M. Leroux, à Compiègne.

D'autres décorent divers monuments, comme celle de *Delacroix*, de M. Guilbert, à l'hôtel de ville ; le *Rameau*, de M. Allasseur, à l'académie de musique.

Plusieurs de ces répliques ou modèles sont placés sous les portiques du palais des beaux-arts. Tels sont le *Laënnec découvrant l'auscultation*, de M. Boucher ; le *Jouffroy d'Abbain*, de M. Gauthier ; l'*Edgar Quinet*, de M. Millet ; le remarquable groupe de l'*Armée de la Loire*, de M. Croisy. D'autres sont des reproductions des statues de nos musées, ou même les originaux comme le *Virginius immolant sa fille*, de Mme Élisa Bloch ; le *Frère d'armes*, de M. E. Marioton, le *Gavroche*, de M. Moreau-Vauthier, si vivant ; la *Mignon*, de M. Aizelin ; l'*Esméralda*, de M. Truffot, et son *Berger Jupille luttant contre un chien enragé ;* enfin le groupe si étrange de M. Boucher, *Au but*, d'un équilibre si étonnant, où trois coureurs, tous portés sur une seule jambe, un bras étendu en avant, doivent fatalement tomber les uns sur les autres, si chacun d'eux ne touche aussitôt, pour s'y appuyer, ce but vers lequel ils courent. C'est enfin *Gilliatt et la pieuvre*, puis *L'aveugle et le paralytique*, de M. Carlier ; la *Veuve*, de M. Loiseau ; le *Père nourricier*, de M. Steiner ; *Diane et Endymion*, de M. Damé ; le *Juif errant*, de M. Legueult, etc.

Dans la grande salle, la place d'honneur, au centre, est occupée par le *Quand même*, de M. Mercié. Mais l'œuvre sculpturale la plus remarquable est le haut-relief de M. Dalou : les *États généraux*, au moment où Mirabeau prononce le mot fameux : « Nous sommes ici par la volonté du peuple, nous n'en sortirons que par la force des bayonnettes. »

Le *Molière mourant*, de M. Allouard, où le marbre fouillé avec un art infini semble palpiter, occupe avec la *George Sand*, de M. Aimé Millet, le bout de la salle des sculptures qui s'ouvre sur la porte Rapp et où l'on s'arrête le plus.

Parmi les autres portraits ou bustes, on remarque celui d'Alexandre Dumas et ceux des frères Galignani, de M. Chapu, ainsi que sa statue de Mgr Dupanloup ; les

Digitized by Google

bustes de Blanqui, de MM. Vacquerie et Rochefort, par M. Dalou ; ceux de M. Gounod, de J.-B. Dumas et de M. Jules Ferry, par M. Guillaume.

Parmi les grandes statues historiques, c'est le *Phidias*, de M. Aimé Millet; les *Exilés*, de M. Mathurin Moreau ; le *Pro patriâ*, de M. Perrin; un *Volontaire de 1792*, de M. Choppin; *On veille!* de M. Desca; *Au drapeau!* de M. Hercule; le *Roland*, de M. Labahut; un *Diogène* et un *Benvenuto Cellini*, de M. Cl. Marioton.

La mythologie et la légende religieuse sont en décadence parmi les sculpteurs. Il faut toutefois citer *Abel allant au sacrifice*, ainsi qu'une *Ménade*, de M. Engrand; un autre *Abel*, de M. Carlès; le *Caïn*, de M. Osbach; *Orphée expirant*, de M. Guilloux; *Œdipe à Colone*, de M. Hughes; *Centaure et Bacchante*, de M. Leduc; le *Juif errant*, de M. Legueult; l'*Andromaque*, de M. Guillaume, et son *Mariage romain*, d'un si grand style; un joli *Cupidon*, de M. Marqueste; la remarquable *Jézabel*, de M. Perrey, et la belle *Circé*, de M. Delaplanche.

L'allégorie ne manque pas de représentants, mais reste froidement décorative, à moins qu'elle ne cesse d'être une abstraction, comme le *Souvenir pleurant sur un tombeau*, de M. Mercié.

Je ne puis que citer les noms de MM. Émile Laporte, Georgesco, Astruc, Desca, Printemps, Kungsburger, Hector Lemaire, Houssin; mais bien d'autres auraient droit à prendre place dans cette énumération qui deviendrait trop longue.

Les animaliers sont dignement représentés par deux superbes groupes de M. Caïn ; par le groupe si puissant de M. Fouques, un *Drame au désert;* celui de M. Ferrari, *Belluaire et panthère;* la *Harde de cerfs*, de M. Leduc; les *Animaux*, de M. Bonheur; et une longue série de groupes de M. Freymiet, qui continue d'exploiter avec succès l'homme et la faune de l'âge de la pierre.

Notre école française de sculpture est donc bien vivante et surabondamment représentée par une légion d'artistes de grand talent, qui pour longtemps semblent devoir la défendre

Digitized by Google

contre toute décadence. Toutefois, si la moyenne de nos sculpteurs est très élevée ; si tout en faisant preuve d'invention, d'indépendance, de hardiesse, et en cherchant avant tout la vérité, la vie, ils tombent, moins que les peintres, dans cet excès de réaction contre la tradition classique qui emporte ceux-ci à chercher la laideur et la vulgarité avec le même soin qu'on cherchait autrefois la beauté et la noblesse, on ne voit guère s'élever parmi eux de ces génies créateurs qui marquent toutes leurs œuvres d'une empreinte puissante d'immortalité et les imposent à l'admiration unanime des générations futures.

S'il s'est produit dans l'art un progrès général, il a eu pour résultat d'égaliser les rangs des artistes; de leur donner une inépuisable fécondité avec une technique plus sûre et une tradition plus large qui les laisse plus libre; mais il n'a pas élevé le niveau supérieur; aucun artiste contemporain ne peut se targuer de dépasser les grands ancêtres dont il descend, à l'école desquels il s'est instruit, et qui sont restés les seuls maîtres.

La construction du palais a donné occasion à plusieurs artistes d'exercer leur puissance créatrice sous de grandes proportions. *La France distribuant des couronnes*, qui domine le dôme central, est de M. Delaplanche. Le groupe du *Commerce* et celui de l'*Industrie*, qui en décorent l'entrée, sont de MM. Gautherin et Marqueste. La grande fontaine centrale, qui représente la *Barque du Progrès conduite par la ville de Paris*, et qui est d'un grand effet le soir aux reflets des gerbes d'eau lumineuses, est de M. Coutant, et la fontaine élevée sous la tour Eiffel, de M. Saint-Vidal.

L'extrémité de la salle de sculptures, du côté du jardin, a été réservée aux artistes étrangers. La Belgique, la Suisse, la Finlande, y tiennent noblement leur place. La Finlande a dans M. Runeberg un sculpteur de grand talent. Parmi les Belges, le *Dompteur de taureaux*, de M. Léon Mignon, attire l'attention, avec le grand groupe historique de M. Paul de Vigne, qui domine toute la salle; mais les amateurs de beaux marbres vivants s'arrêtent surtout auprès de son

Digitized by Google

Immortalité. La Suisse a, de son côté, quelques belles statues avec son beau groupe de *Pestalozzi*.

Les Italiens ont été relégués sous le portique extérieur, du côté de l'avenue Rapp, leur participation à l'Exposition n'étant pas officielle. Le nombre de leurs artistes qui ont envoyé des œuvres n'en est pas moins considérable, et beaucoup d'entre elles sont remarquables, non pas seulement par l'inimitable modelé de leurs praticiens, mais par la hardiesse de la conception. Les *Gladiateurs*, de M. Macagnano, sont d'une grande puissance; ainsi qu'une statue de femme assise de M. Salvini; et le *Vieux marin jouant avec une petite fille*, de Bargaglia, est plein d'esprit.

Un des grands intérêts de l'exposition des beaux-arts consiste à rassembler un certain nombre d'œuvres déjà anciennes, qui ont été prêtées par les musées de Paris ou de province. Ainsi le Luxembourg a donné sa *Jeanne d'Arc sur le bûcher*, de M. Cordonnier; la *Mort d'Alceste*, de M. Allet; le groupe de M. Gautherin, le *Travail;* la *Galathée*, de M. Marqueste; *l'Aveugle et le paralytique*, de M. Tureau; *Pro patria*, de M. Peynot. Tours a envoyé le *Faune jouant avec une panthère*, de M. Becquet; Toulon, un *Pêcheur raccommodant ses filets*, de M. Guglielmo; Caen, *Centaure et Bacchante*, de M. Leduc, ainsi que le *Démosthènes au bord de la mer*, de M. Leroux, et Rouen, la statue de Rachel.

Dans le grand vestibule, situé sous le dôme du palais des beaux-arts, ont été exposés quelques chefs-d'œuvre des sculpteurs qui ont illustré le commencement de ce siècle. On voudrait qu'ils fussent plus nombreux. Ce sont des échantillons qui ne méritent pas le nom de collection, car on peut y signaler des absences regrettables. Deux places d'honneur ont été accordées à l'*Apollon* et à la *Diane* de Houdon, tous deux vraiment divins par la noblesse des attitudes et la pureté, la grâce des formes qui, loin d'exclure la force, la supposent. Toutefois, si la Diane est d'un équilibre parfait et semble s'avancer d'une marche légère, l'Apollon, au contraire, ne peut rester debout qu'à la condition de voler; car s'il marche il doit fatalement tomber, la verticale d'appui passant très

Digitized by Google

loin derrière le centre de gravité du corps. Il est vrai qu'en sa qualité de dieu il doit échapper à la fatalité des lois physiques ; mais l'œil n'en est pas moins étonné et inquiet de voir ainsi ce beau corps penché en avant sans être soutenu.

On retrouve avec plaisir à cette exposition centennale, le *Spartacus* de Foyatier. On y cherche en vain la *Velléda* de Maindron qu'on voudrait y voir ; on y voit en échange la *Jeanne d'Arc* de M. Chapu ; *l'Ariane* de M. Aimé Millet, le *Chanteur florentin* de M. Paul Dubois, l'*Arlequin* de M. Marceaux, la *Jeune fille à la mouche* de Mme Léon Bertaux, la *Cigale au temps chaud* de M. Antonin Carlès, le *Martyr Tarcisius* de M. Falguière, qui était déjà à l'exposition de 1878, et ne semble pas mériter cette récidive. On aurait préféré retrouver sa *Diane*, si hardie, du salon de 1888. Là sont encore réunies des œuvres de MM. Becquet, Delaplanche, Eude, Sanson, Gaudron, Rodin, Diebolt, Jaley, Cavelier, dont plusieurs sont encore vivants ; mais on a relégué dans des coins obscurs le *Hoche* de Pradier, un *Lion* de Barye, une petite *Cléopâtre* de Clésinger : ceux-là sont morts et n'ont pu réclamer.

On est étonné de constater l'absence, à cette exposition de la sculpture du siècle, des œuvres de Rude, d'Étex, de quelques autres encore que j'y ai cherchées en vain ; peut-être ai-je mal mal cherché, l'absence de catalogue ne me laissant que la ressource d'interroger les signatures des artistes, illisibles à distance et parfois à de grandes hauteurs.

Peinture française. — A l'exposition centennale de peinture, on constate ce même envahissement regrettable du terrain des morts par les vivants, qui auraient dû s'en exclure eux-mêmes par délicatesse, sinon par cette modestie si difficile à obtenir des artistes. Chacun semble n'avoir eu d'autre préoccupation que de s'y assurer à lui-même la plus large place, aux dépens de ces morts qui n'étaient pas là pour défendre leur part de cimaise.

N'est-ce point pour une raison analogue que le catalogue de l'exposition décennale de peinture et de sculpture françaises a seul été dressé, et qu'en vain je réclame depuis un mois celui de l'exposition centennale et celui des sections

Digitized by Google

étrangères. On s'explique mal une telle négligence du comité d'organisation, et on est entraîné à soupçonner ses membres d'avoir été trop exclusivement occupés des intérêts des artistes français.

Ce vice d'organisation est encore plus sensible dans l'exposition de peinture que dans celle de sculpture; et surtout dans l'exposition centennale, absolument insuffisante pour donner une idée un peu complète de l'évolution artistique de notre siècle. Les grandes toiles surtout, qui ont été si nombreuses et si remarquables dans sa première moitié, ont été presque proscrites. Les quatre terrasses du grand vestibule ne leur ont pas même été réservées. Les vivants en ont encore disputé près d'un quart aux morts.

David seul, ce grand maître de l'école française, a trouvé grâce devant la commission. Son *Sacre de l'Impératrice Joséphine*, si supérieur à celui de Marie-Louise et où le groupe du pape et des évêques est d'un relief si remarquable, occupe presque tout le fond du vestibule, avec une collection de ses plus beaux portraits, entre autres ceux de Lavoisier et de la famille Gérard, si vivants, et celui de M^me^ Récamier, d'une élégance antique sur son lit pompéien.

A gauche est un des cavaliers de Géricault; à droite un portrait de Gros, et sur le second panneau la remarquable toile de celui-ci qui représente Louis XVIII quittant les Tuileries, la nuit, et rappelle, comme effet de lumière, la *Ronde de nuit* de Rembrandt.

Dans la proscription générale qui frappe aujourd'hui les élèves de David, un seul a trouvé grâce. C'est Bouchot et son *18 Brumaire*, qui a mérité cette exception. Plus loin, Delaroche, envers lequel nos contemporains sont si sévères, est représenté par son *Cromwell ouvrant le cercueil de Charles I^er^*, et Müller, le peintre de *L'appel des condamnés*, par une *lady Macbeth*. On aurait pu croire Delacroix plus en faveur auprès de la nouvelle école; il n'est représenté que par deux toiles : *Saint Louis au pont de Taillebourg*, d'un si fougueux mouvement, et une *Barricade*, évidemment inspirée de la *Liberté* de Barbier. A côté de Delacroix, on a placé le *Saint Sym-*

Digitized by Google

phorien de son grand rival Ingres, aux lignes si correctes et si pures que j'ai entendu des artistes regretter qu'il y eût mis de la couleur. Son disciple, Flandrin, aussi classique comme ligne, a plus vieilli que le maître comme coloris, et semble aujourd'hui bien noir auprès de la grande page de Couture, les *Romains de la décadence*, éclairée de chairs lumineuses qui se fondent dans un ensemble de tons adoucis. C'est un de ces tableaux qui gagnent à vieillir ce que les autres y perdent.

La série des morts de la première moitié du siècle, se termine par une bataille d'Horace Vernet, pleine de mouvement et de vie; et tout aussitôt on voit défiler l'école moderne avec le général Prim, d'Henri Régnault, en tête. Puis viennent, avec un Adrien Moreau, deux Corot, la *Vague* de Baudry, les *Casseurs de pierres* de Courbet, un Millet et même les *Canotiers* de Manet. Mais que font, dans cette galerie des gloires éteintes, les toiles de Henner, de Puvis de Chavannes, de Vollon, de Roll, et enfin la *Jeanne d'Arc* de Bastien Lepage?

Le comité d'organisation a-t-il voulu par là distribuer à ces contemporains une immortalité anticipée? La prétention semble d'autant plus inconvenante que, sauf Bastien Lepage, tous étaient membres du jury d'admission et ont été par conséquent juges dans leur propre cause.

Du reste, en face des belles lignes sévères et pures de David, d'Ingres, de Bouchot, de Flandrin, et des compositions grandioses de Delacroix et de Couture, les petits tableaux de nos « peintres de morceaux » contemporains, à l'exception des paysagistes, supportent mal la comparaison, et semblent n'être plus que l'œuvre d'artisans. S'ils arrivent à tromper l'œil, ils ne disent rien à l'esprit; s'ils se fixent davantage dans la mémoire, c'est à cause de la simplicité de leurs sujets, comme on garde mieux le souvenir d'une simple ritournelle populaire que celui d'une grande symphonie. C'est là une grande cause de succès près des foules. Les peintres qui réussissent le mieux près d'elles sont ceux qui n'ont qu'une note, qui reproduisent éternellement les mêmes personnages,

Digitized by Google

sur les mêmes fonds. Ainsi, Feyen Perrin a été perdu dès qu'il a cessé de recommencer ses pêcheuses de Cancale pour faire autre chose.

Les réalistes. Il est impossible de rien comprendre à la grande querelle du réalisme et de l'idéalisme, si l'on ne part de ce principe que le sentiment du beau est subjectif et spécifique, qu'il dépend, comme tous nos goûts, d'un accord des choses avec nous-mêmes, qui en dehors de nous n'existe pas; que nos impressions esthétiques sont le fruit d'une longue accumulation héréditaire, d'un ensemble de sentiments qui nous rendent susceptibles de certaines émotions qui nous sont propres à la vue des choses et qui échappent à tout raisonnement. D'où le vieil adage qu'on ne dispute pas des goûts ni même des couleurs. Il est bien notoire que tout le monde ne voit pas de même les couleurs et qu'il existe dans les impressions visuelles des différences qui sont de nature organique et absolument individuelles.

L'ensemble des sensations esthétiques s'est modifié chez chaque espèce et chaque race; il differe chez chaque individu, se transforme avec les résultantes héréditaires et même les habitudes acquises de chaque caste sociale. Les jouissances esthétiques supérieures sont jusqu'ici restées spéciales à l'élite cultivée des peuples, tout au moins aux populations urbaines. Les classes rurales, enfermées dans le culte étroit des utilités matérielles quotidiennes, y sont restées étrangères. Le laboureur ne voit rien de plus beau qu'un champ de blé qui lève bien, et le vigneron qu'une vigne taillée court couverte de belles grappes. Il lui est bien indifférent que l'horizon soit formé de montagnes bleues, que des brumes légères estompent les plans, que le soleil jette des taches d'or sous les bois. Il ne cherche en tout cela qu'un pronostic du beau temps ou de l'orage.

Le sens esthétique de la beauté dans la nature est plus développé chez le sauvage chasseur que chez nos races agricoles; et l'on sait quel attachement passionné les habitants des montagnes ont pour leur pays. Aussi est-ce surtout dans les hautes classes, issues des vieilles castes héroïques, que le

Digitized by Google

sentiment de la beauté dans la nature s'est maintenu vivant, parce que leurs intérêts quotidiens sont moins souvent entrés en conflit avec lui.

Il en est de même du sentiment idéal de la beauté humaine qui semble absent chez des races entières, par ce fait qu'il diffère chez chacune d'elles. Un bel homme, pour nos paysans, c'est avant tout un homme grand et fort; une belle femme, c'est une virago, haute en couleur, aux larges épaules, aux vastes hanches. Toute autre forme de la beauté les étonne ou ne leur inspire qu'une sorte de pitié, comme pour quelque chose de fragile. Ils ne comprennent rien à la pureté des lignes, à la rondeur des formes, à la finesse des traits, aux harmonies des tons veloutés des chairs. Ce qui les frappe chez les femmes des hautes classes, c'est moins leur beauté que leur parure. « Une belle dame » est pour nos villageois restés frustes, une femme richement vêtue. Il est très rare qu'elle excite en eux autre chose qu'une admiration froide où l'attrait sexuel n'est pour rien, tant que leur imagination n'a pas été montée par un commencement de culture ou par quelque conflit social. La différence d'idéal esthétique distingue et sépare mieux les races que toutes les lois.

Si, de nos jours, cet idéal paraît changer, il faut l'attribuer à l'accession toute récente des classes illettrées aux jouissances propres à la vie urbaine. Nos artisans, notre bourgeoisie actuelle, sont en majorité des émigrés récents de nos campagnes. Bien peu sont des citadins de troisième génération. Il est frappant de constater que toutes les grandes écoles de peinture de la renaissance se sont développées dans les républiques urbaines et industrielles du moyen âge, en Flandre et en Hollande, comme en Italie; au sein des vieilles bourgeoisies des anciens corps de métiers, qui sont aujourd'hui presque éteintes. Paris ne renferme pas cent mille individus qui soient des Parisiens de race; tout le reste de sa population lui est venu d'une immigration constante des petites villes ou villages de la province, très peu des grandes villes. Si l'on ne tient compte de cette révolution ethnique dans le sentiment esthétique, on ne peut comprendre les

Digitized by Google

tendances actuelles de l'art, qui se fait de plus en plus plébéien dans nos démocraties. Obéissant, comme toujours, dans ses créations, aux aspirations de la majorité de son public, il tend à devenir exclusivement imitatif, parce que la forme la plus élémentaire de l'impression esthétique est cette illusion de la vie que donne l'œuvre d'art. On ne peut expliquer autrement ce fait étrange que l'on constate : tandis que la science se fait créatrice, qu'elle dompte les forces de la nature et les assouplit, les discipline au service de l'homme; que l'industrie, fécondée par ses découvertes, invente de toutes pièces des formes de beauté qui n'existent pas dans la nature, crée des couleurs, des formes qu'elle n'a jamais su produire et donne des proportions, des profils savamment artistiques aux objets qui répondent aux besoins les plus vulgaires de l'homme; les artistes, par une évolution en sens contraire, se font les imitateurs serviles de cette nature dont la science constate chaque jour les erreurs, les lacunes, les barbaries, la stérilité cruelle ou la fécondité sans but, l'insensibilité à la douleur ou à la joie, qui crée, comme au hasard, la beauté ou la laideur et, dans son aveuglement moral, mêle le mal au bien avec son indifférence absolue de force fatale.

S'agit-il d'un revirement définitif des tendances de l'art, en relation avec une transformation des sentiments esthétiques de l'espèce, ou d'une crise passagère de transformation que traverse l'humanité en route vers un nouvel idéal? C'est ce que l'avenir seul dira.

Si l'artiste ne peut toujours représenter l'homme avec le galbe d'un Apollon et la femme avec les perfections plastiques d'une Vénus, il doit au moins chercher à réaliser l'idéal qu'implique le choix de son sujet. S'il ne doit pas faire d'une paysanne une déesse, il ne faut pas non plus qu'il représente Diane ou Hélène sous les traits de vachères joufflues. Il est un type de beauté rustique qui peut être respecté dans les scènes rustiques, comme dans les scènes mythologiques doit l'être le type classique, comme dans toute scène historique, l'idéal moyen de la race représentée s'impose au moins autant que la fidélité au costume et aux mœurs locales. Certaines

Digitized by Google

laideurs ont, du reste, un caractère de force et de grandeur qui peuvent être des formes de la beauté, et il y a enfin une beauté de mouvement ou d'attitude que le génie des grands artistes sait reproduire, une beauté de lumière qui transforme la laideur même par son illumination magique. Rembrandt, Velasquez, Murillo ont su réaliser ces miracles.

Nos réalistes modernes y sont-ils arrivés au même degré ? Personnellement, je les trouve bien au-dessous de ces grands modèles et j'avoue que la plupart d'entre eux affectent désagréablement mes instincts individuels. Que l'impression qu'ils font sur d'autres soit différente, je ne puis m'en étonner; mais ils ne me rendent pas mon idéal et je ne sens pas le leur.

En général, il se fait à chaque génération artistique un courant d'opinion dominant, qui tend à se répandre de proche en proche et à entraîner tout le monde, comme le chenal creusé d'une rivière rassemble les eaux des ruisseaux qu'il reçoit. Mais cette rivière elle-même a des inflexions, des retours subits; et, après avoir coulé longtemps selon telle ou telle aire de vent, elle semble rebrousser chemin et remonter vers sa source.

En France, le courant réaliste semble subir un de ces rebroussements, et s'être usé par suite de sa violence même, sous toutes les formes de l'art ou de la littérature.

Personnellement, et par une sorte d'antipathie de nature, jamais il n'a pu m'entraîner. J'ai revu à l'exposition les principales toiles de Courbet, le maître de l'école, et l'impression qu'elles m'ont toujours causée n'a fait que s'approfondir et devenir plus consciente, plus réfléchie, plus raisonnée.

Pourquoi la *Tondeuse de brebis*, de Millet, me cause-t-elle une impression tout autre, avec la fermeté de ses belles lignes, ses rondeurs saines d'un admirable modelé, son teint bistré, mais chaud, sa sérénité de belle bête rurale? Dans ses scènes champêtres, où tout s'estompe sous les lueurs crépusculaires ou s'argente sous un rayon de lune, c'est la lumière elle-même qui leur donne une poésie intense. Ses personnages se détachent sur l'horizon comme des silhouettes toujours justes d'attitude où rien n'est affecté, forcé. Une

Digitized by Google

lumière douce et chaude caresse les traits de ses personnages de reflets dorés qui donnent un charme secret à leurs physionomies d'âmes mortes à la pensée, mais ouvertes aux passions simples de la vie rustique, qui ne suppose pas fatalement des paysans idiots.

Les seuls vrais continuateurs de Courbet ont été Manet et Bastien Lepage, chez lesquels le réalisme n'est qu'une sorte d'idéalisme retourné qui prend pour objectif la représentation de la nature par ses plus vilains côtés. Je reconnais au peintre la liberté de choisir ses sujets comme il l'entend et de les exécuter comme il les conçoit ; mais je réclame pour moi la liberté corrélative d'en détourner mes yeux, s'ils blessent mon goût. Cependant, à l'exposition centennale, il y a de Manet deux ou trois toiles qui montrent ce qu'il aurait pu faire dans un autre style. Son *Bon bock*, hilarant et rabelaisien, a d'incontestables qualités de lumière, une grande hardiesse de touche, un relief étonnant. Un très beau portrait, d'une noblesse simple, montre que, sous l'influence d'un autre public, ou entraîné lui-même par d'autres courants, Manet aurait pu être un grand peintre.

De même, le *Grand-père*, de Bastien Lepage, est un chef-d'œuvre de modelé, de précision, de vérité fine, une étude admirable d'un réalisme qui n'est point vulgaire. Tous les poils de cette barbe frisée et légère, semi-blonde, semi-grisonnante, sont étudiés comme par un Memling ; chacune de ces rides donne l'illusion d'un pli. C'est le plus étonnant trompe-l'œil que cette figure de vieillard bon enfant, un peu trop rose, dont le sourire malin semble parler.

Les paysagistes. — On se tromperait étrangement, si l'on plaçait Corot dans cette école. Nul n'est resté plus fidèle à la pureté classique du dessin, sous les formes estompées de ses paysages ; nul n'a possédé un sentiment plus poétique de la nature ; nul ne l'a plus idéalisée, à travers les buées fraîches et humides du matin ou les rosées colorées du soir dont il aimait à l'envelopper. Bien différentes sont ces transparentes vapeurs du voile uniforme de crêpe dont Bastien Lepage couvre ses tableaux : chez celui-ci le voile est devant la

Digitized by Google

toile ; chez celui-là, il drape les contours des choses. Il flotte, se meut au souffle des brises, tremble sur les eaux avec leurs rides argentées et les images qu'elles reflètent. Corot n'a point dédaigné, comme ses contemporains, le facile procédé des repoussoirs aux premiers plans, qui a sa raison d'être pour reculer les lointains par des oppositions plus tranchées des valeurs. Il jette hardiment, dans les coins de ses toiles, toujours si difficiles à remplir et sans cela toujours vides, ces bouquets de troncs d'arbres, ces bouleaux aux écorces d'argent, au léger feuillage, dont nul n'a mieux su rendre la délicatesse ; ces hêtres aux stipes élégants et hardis, aux frondaisons claires, où les feuilles s'accrochent aux branches comme des papillons qui battent des ailes, ou ces chênes qui dessinent leurs masses puissantes et profondes derrière des feuillages plus transparents. Et dans les herbes des premiers plans, quand il groupe des figures humaines, qu'il dresse leurs silhouettes sur les fonds roses des crépuscules ou sur les blancheurs d'aube du ciel, leurs formes, à peine esquissées et flottantes, ont les profils élégants de nymphes antiques savamment drapées ; ses baigneuses ont des attitudes de déesses, et quand il couche un corps dans l'herbe, ses contours s'y dessinent avec des souplesses onduleuses.

Les Corot sont nombreux à l'exposition. Bien que dispersés un peu partout, ils portent si bien sa facture personnelle, que de loin on les reconnaît sans hésitation possible. Invinciblement ils attirent le regard. On s'en approche malgré soi, comme par une force magnétique. Si tous se ressemblent par une même gamme de tons, par cette palette particulière dont nul ne semble avoir possédé le secret, tous diffèrent pourtant, comme une série indéfinie de variations sur un même thème, se déroulant, dans des tons différents, avec les mêmes combinaisons harmoniques.

Les Daubigny, au contraire, sont rares et bien plus différents entre eux. C'est qu'alors chaque peintre ne se sentait pas contraint, comme aujourd'hui, à s'enfermer dans une spécialité étroite pour défendre sa personnalité devant un public léger, superficiel, oublieux. Dans les Daubigny, une

Digitized by Google

note plus sombre domine des contours plus fermes. La lumière ne traverse pas ces masses d'arbres qui se profilent parfois nettement en ombres noires sur les ciels clairs. D'autres fois, cependant, il a su affronter le plein jour, même le plein soleil, avec la même habileté, sinon toujours avec le même charme.

Il ne faut pas s'étonner, après cela, que la majorité de nos peintres tendent aujourd'hui à représenter la nature quand on ne la voit pas encore, ou quand on ne la voit déjà plus ; c'est l'exagération d'un procédé qui pour réussir doit rester dans une mesure qu'ils dépassent. Il est bien plus aisé de tracer des silhouettes que de peindre des formes et des reliefs et que de dégrader des plans lointains, sous la pleine lumière qui en détaille tous les accidents avec une vigueur dangereuse pour l'artiste, obligé de les éteindre pour les faire reculer ; mais quand on ne voit plus rien du tout, le rôle du peintre finit, et tout effort pour peindre la nuit est une vaine tentative. Plusieurs pourtant s'y sont obstinés.

Voilà pourquoi, dans toute peinture, il y aura toujours une part de convention, cette convention, tout au moins, qui consiste à donner sur un plan l'illusion des creux et des reliefs ; cette illusion de l'espace indéfini dans ses trois dimensions, dont la palette de la nature n'a pas à s'occuper. Nos réalistes, qui se refusent à tenir compte de cette condition première de toute représentation picturale, ne peuvent échapper à la fatalité de faire plat.

Les Rousseau sont encore plus rares que les Daubigny, mais il en existe un qui, dans de très petites dimensions, est un pur chef-d'œuvre ; c'est une simple passerelle formée de deux troncs d'arbres, jetés en travers d'un ruisseau, dans une campagne plate, où s'élève à peine un bouquet de buissons. Sous une lumière uniforme, tempérée, les plans vont reculant indéfiniment jusqu'à l'horizon, placé à peine au tiers de la toile. C'est doux et calme, et d'une habileté de main extraordinaire ; car rien n'y est et l'on y devine tout.

A côté de ces grands maîtres du paysage, il faut donner un souvenir à ceux de Français, détrôné aujourd'hui par eux.

Digitized by Google

Dans les autres salons du premier étage, suit une cohorte d'autres paysagistes qui, tous, ont eu leur jour de renommée dans cette dernière moitié du siècle. Ils se sont appelé Pelouze, Rapin, Robinet, Fath, dont j'ai admiré deux magnifiques *Sous bois*, Watelin, Zuber, Heilbuth, Harpignies, plus sombre, Guillemet, Buisson, Cabat, Bourgeois, Binet, Bernier, Jules Dupré. J'en passe et des meilleurs.

Parmi les animaliers, Vayson, Veyrassat, Vuillefroy sont représentés par des toiles magistrales en grand nombre et Rosa Bonheur, par un *Attelage de bœufs*.

Il y a aussi de certaines marines, dont les vagues transparentes ne doivent rien aux procédés techniques d'empâtement, mais tout à la justesse des tons trouvés du premier coup de pinceau. Citer seulement Yon, Zuber, M^me^ Elodie la Vilette, c'est être injuste envers beaucoup d'autres.

LES PEINTRES DE L'HOMME. — Les peintres de la forme humaine sont représentés par un superbe portrait de Bonnat et un de M. Carolus Duran, ou éclatent les belles étoffes aux plis lourds qu'il sait faire ; une *Danaé* de M. Lefevre aux purs contours ; *Une jeune fille à la fontaine* d'un grand style de M. Hébert ; *Un faune* de M. Bouguereau que même ses adversaires admirent ; quelques toiles de Baudry ; un joli portrait de femme de Chaplain ; un *Vieux maçon* très hardi, d'un lumineux relief dans le plein soleil, de Roll, et que je considère comme son chef-d'œuvre ; des *Paysannes* de Jules Breton, détachant leur silhouette sur un crépuscule empourpré et qu'on croirait presque de Millet.

Pourquoi faut-il, hélas ! parler ici de ce Puvis de Chavannes, dont les erreurs mêmes sont adorées de nos dilettantes et qui n'en a jamais commis de plus grandes que cet *Enfant prodigue*, émacié et grotesque, et ce *Jean-Baptiste*, horripilant d'archaïsme, qui le représentent au milieu de cet ensemble de chefs-d'œuvre. Puvis de Chavannes n'a qu'un talent, qui devient de jour en jour plus rare : celui des grandes compositions. Quand il a toute une muraille à couvrir, il sait y grouper des formes d'une idéale pureté, d'une grâce divine, à condition toutefois qu'il reste dans la tradition païenne qui

Digitized by Google

est le fond même de son génie; mais aussitôt qu'il aborde la *légende chrétienne*, il croit devoir rester gothique, et ne fait qu'enlaidir les figures osseuses et sèches sculptées par les artisans du moyen âge dans les tympans ou les rétables de nos antiques cathédrales.

Si enfin nul ne dessine, comme lui, de beaux corps souples sous d'élégantes draperies, il ne sait pas les peindre, et ses tableaux semblent toujours n'être que des cartons à peine enluminés aux crayons de couleur. Cette peinture pâle, sans reliefs, brossée en décor, sur des paysages de papier vert, à peine supportable dans la fresque, devient dans le tableau une sorte de défi au goût, une énigme pour l'esprit, une souffrance pour les yeux, auxquels ils donnent l'impression d'une chose inachevée qui pourrait être belle si elle était faite. Il n'y manque que cela, mais c'est trop.

Les grandes compositions de M. Puvis de Chavannes, *Pro patriâ ludus*, *Vision antique*, le *Bois sacré*, l'*Inspiration chrétienne*, mentionnées au livret comme concourant aux récompenses, n'ont pu prendre place au Champ de Mars. Elles en eussent trop pris ; on ne peut le regretter. En somme, l'avenir lui devra cette justice qu'il a été l'un des artistes les plus surfaits de notre temps, en dépit de ses grandes visées, de son réel génie comme dessin et composition.

Les salons du premier étage qui ouvrent directement sur le grand vestibule central, situé sous la coupole, et consacrés à l'exposition centennale, renferment en grande majorité, sinon exclusivement, des œuvres de peintres encore vivants, ou morts tout récemment. C'est à peine si, dans le coin d'un salon, on a réservé une petite place à quelques tableaux de Prudhon, et à quelques autres peintres du même temps, parmi lesquels éclate le portrait de madame Lebrun, peint par elle-même, avec sa fille, et encore plus frais de coloris que bien des œuvres plus récentes.

Histoire. Mythologie. — L'exposition décennale de peinture occupe tout un côté du rez-de-chaussée. Je m'étais trop pressée de me plaindre de la vastitude des grands salons

Digitized by Google

du centre dont les parois se sont recouvertes d'immenses toiles. Des draperies aux portes, des divans au milieu de chaque salon, leur font une décoration convenable, et la foule, toujours considérable, achève de les meubler.

Parmi les grandes toiles historiques qu'on y a rassemblées, il faut citer d'abord la *Charge des Cuirassiers à Reichshoffen*, de M. Aimé Morot, qui est une œuvre magistrale, bien qu'un peu confuse, et où il ne faut pas éplucher de trop près l'attitude de chaque cheval et de chaque cavalier. Une charge de dragons, de M. Armand Demaresq, dans les proportions de Meissonier, donne presque autant l'impression de la grandeur que cette toile gigantesque, et dans un des salons latéraux, toute une collection de Detaille montre une exécution plus parfaite que cette immense machine où l'œil se perd. Un tableau doit rester dans la proportion de la puissance visuelle humaine et pouvoir être embrassé dans son ensemble d'un coup d'œil.

Dans le grand salon suivant, on retrouve l'*Age de pierre* de M. Cormon, fait pour le musée de Saint-Germain, d'une belle ordonnance, d'une belle exécution et d'un coloris très juste. C'est le meilleur tableau de ce peintre, qui fait école. M. Jamin s'en est inspiré dans son *Drame à l'âge de pierre*, comme M. Faivre dans *Les deux mères*, où une femme de la préhistoire, armée de la hache de silex, défend ses enfants contre une ourse et ses oursons, dans un très beau mouvement de fuite et de menace. Il y a là toute une veine nouvelle à exploiter pour les peintres, comme M. Fremyet l'exploite parmi les sculpteurs.

La famille de Caïn de Cormon dans le même style, et très admirée des critiques, est restée au Luxembourg. On a été, au contraire, très sévère pour ses *Vainqueurs de Salamine*, qui sont du moins une fête pour les yeux, si l'esprit y trouve à reprendre comme vraisemblance de composition, et qui, mentionnés au livret, n'ont pas été exposés. Mais on a trouvé place pour la lugubre *Andromaque*, de M. Rochegrosse, avec ses corps pendus et ses têtes coupées, au fond de je ne sais quel puits de la citadelle d'Ilion; ainsi que pour sa *Mort de*

Digitized by Google

César, toute blanche avec des taches rouges, où le sang de César se confond avec la couleur de son manteau. On retrouve dans son *Vitellius* les mêmes notes violentes et la même volonté de terrifier le public.

La *Chute des Titans*, d'un M. Delacroix qui n'a rien de commun avec son illustre homonyme, n'est qu'une erreur géante, et la *Voix du tocsin*, de M. Maignan, avec son essaim de figures allégoriques qui sortent de la cloche, et ses hommes suspendus dans l'air aux cordes qui la meuvent, a justement ce degré de violence qui du sublime glisse si aisément dans le ridicule. Puis, il y a sur toutes ces chairs nues cette fatale teinte grise et violacée qui est l'écueil de notre école actuelle de coloristes, et qui ne vaut pas mieux que la teinte de bistre qu'ils reprochent tant à leurs prédécesseurs. Est-ce par une fatalité, une imperfection de l'œil, que chaque peintre voit la nature comme à travers un verre coloré d'une teinte qui lui est particulière et qui ne peut être trouvée juste que par ceux qui, ayant l'œil conformé de même, voient les choses de cette même couleur?

Jean Paul Laurens, qui tient une grande place parmi nos peintres d'histoire, a cinq tableaux à l'exposition : *l'Agitateur du Languedoc*, du salon de 1887; *Thomas d'Aquin, Le Pape et l'Inquisiteur*, et deux portraits, dont l'un est celui de M. Mounet-Sully dans le rôle d'Hamlet. Ses *Emmurés de Carcasonne* sont restés au Luxembourg.

Benjamin Constant remplit tout un salon de sanglantes horreurs orientales, et dans un des grands salons s'étale son *Hémicycle de la Sorbonne*, si violent de tons, où les portraits de nos professeurs, en robes rouges, violettes ou jaunes, se détachent, à travers des colonnes rouges, sur un pré d'un vert dur, entre les groupes allégoriques des lettres et des sciences, étonnées d'être si nues et si pâles à côté de ces docteurs aux éclatantes simarres.

En général, nos artistes ne sont pas heureux dans leurs tentatives de décoration picturale. Accoutumés à faire *le morceau*, à peindre des tableaux de petites proportions, à être les copistes des scènes de la vie réelle, ils ont perdu le sens

Digitized by Google

de cette mythologie abstraite qui constitue l'allégorie, et ne savent plus composer un vaste sujet où l'esprit doit tout créer.

La mythologie, bien que si généralement abandonnée par les peintres, leur fournit cependant encore l'occasion de quelques belles toiles, à condition de rester dans la tradition classique, qui les dispense de tout effort créateur. Ainsi, on peut placer au rang des plus belles œuvres du genre, la splendide *Diane entourée de ses nymphes,* de Jules Lefebvre. J'en ai entendu contester le mérite, quand elle a paru au salon de 1879, parce que de notre temps les plus belles choses sont les plus contestées, quand elles dépassent le niveau d'un certain public ou quand elles contredisent le cathéchisme esthétique que nos novateurs prétendent substituer à l'ancien et qui n'est, après tout, que l'esclavage d'une tradition plus courte.

Pourquoi *Silène et ses Bacchantes,* de Comerre, a-t-il été plus apprécié des mêmes critiques? Simplement parce qu'au lieu de formes élégantes et sveltes, de belles chairs ivoirées et pures de ton, M. Comerre a trouvé, dans son sujet même, le prétexte d'étaler des rondeurs exubérantes, des reliefs musculaires exagérés et des tons fleuris ou vineux de chairs sanguines. Telle est aussi la raison du succès relatif de *La fête de Silène*, de M. Roll, à laquelle on préfère encore sa *Grève des mineurs*, d'un gris de charbon, son *Chantier de Suresnes*, d'un gris de poussière. Cet éternel gris qui flotte sur toutes ses œuvres, enveloppe jusqu'à ses portraits de femme d'un ton brumeux ou fade. Il ne semble d'accord avec le sujet que dans son *Inondation* où les eaux sont couleur de vase.

L'*Ève* de M. Berton et son *Brumaire* ; la *Fée aux perles* et le *Triomphe de Vénus*, de M. Barrias ; l'*Innocence,* de M. Berthault, montrent que la tradition des formes pures et des beaux modelés a encore des représentants convaincus, en dépit de l'école qui la proscrit.

En dépit de ces contempteurs du style, j'admire profondément la *Jeunesse de Bacchus*, de M. Bouguereau, avec ses

Digitized by Google

groupes si bien agencés, ses belles chairs jeunes, d'un velouté si doux à l'œil. Si l'humanité n'est pas faite ainsi, elle a tort. D'ailleurs ce sont là des dieux, et je ne pardonnerais pas aux Grecs d'avoir adoré des dieux de chair vulgaire qui eussent ressemblé à des matelots du Pirée ou à des forts de l'Agora. Foin de ceux qui me représenteraient Bacchus avec du poil aux jambes et à la poitrine. Je comprendrais même un Hercule dont les muscles fussent recouverts d'une chair nourrie d'ambroisie et abreuvée de nectar, et non de tranche de bœuf anglais et de bière allemande. L'humanité telle qu'elle est, je la rencontre partout. Qu'on me laisse quelquefois demander aux artistes la vision de formes plus parfaites, que ne dépare aucune tache de rousseur et sous la peau de laquelle je ne tiens nullement à voir la corde des tendons ou le bleu des veines. L'*Amour vainqueur* du même peintre, avec ses formes rondes et rosées, est déjà bien lourd pour une forme flottante. Je lui pardonnerais d'être d'une chair moins dense et un peu moins rougeaude. Sa *Vierge aux anges* n'est plus une femme, tant mieux; si elle n'était qu'une femme comme les autres, tenant entre ses bras un poupon criard et pleurard, comment comprendrais-je cette puissance d'idéal que depuis dix-huit siècles elle exerce sur les imaginations humaines? Elle n'est niaise, ni béate, comme les vierges des préraphaélistes ; ce n'est pas une paysanne, comme celles des Hollandais, ni une gentille cigarière de Séville, comme certaines madones de Murillo ; ce n'est pas non plus la *Maia* de l'Inde et sa luxuriante fécondité ; elle reste la vierge légendaire, ayant conscience du grand rôle qu'elle doit jouer dans le monde ; mais c'est surtout une vierge moderne, car c'est une vierge qui pense... Qu'on renonce à peindre les sujets de la légende chrétienne, je le veux bien ; mais aussi longtemps qu'on les peindra, il faudra rester dans la légende, sinon on tombera dans l'absurde et la contradiction.

Peinture de genre. — Nos artistes peuvent s'exercer sur toute une série de sujets très réels, très humains, qui tentent aujourd'hui leur pinceau et où ils réussissent à obtenir

Digitized by Google

de merveilleux effets de relief et de vie. Ce sont les sujets empruntés à l'humanité qui souffre ou qui travaille.

Nous avons déjà vu M. Roll s'engager dans cette voie féconde, mais en outrant la tristesse de ses sujets par la gamme trop terne ou trop blafarde de ses couleurs. Tout autres sont les tableaux de M. Lhermitte : le *Vin*, la *Moisson*, d'une vérité et d'un éclat superbes ; et les toiles de Mme Demont-Breton : les *Loups de mer*, le *Pain*, la *Vague*, la *Plage*, la *Danse enfantine*; tels le *Paysan blessé* et une *Leçon de clinique à la Salpêtrière* de M. Brouillet ; la *Vaccination* de M. Dagnan-Bouveret, qui vient d'obtenir la grande médaille du Salon avec ses *Bretonnes au pardon* ; tels encore *L'usine à gaz de la Villette*, où le peintre a obtenu des effets si nouveaux des nuages de vapeurs qui enveloppent ses personnages. Telles sont deux toiles, d'un relief extraordinaire, de M. Gilbert, *L'atelier de peinture aux Gobelins* et le *Pêcheur à la ligne;* puis le *Coup de main* de M. Renouf, où un vieux batelier à la figure énergique et riante, feint de se faire aider à sa rame par une enfant qui prend au sérieux son rôle.

Ce sont là choses très simples qui peuvent être traitées à toutes les échelles et peuvent être belles autant que vraies, sans recourir à cette naïveté archaïque si fort à la mode et qui n'est qu'un nom hypocrite donné à la stupidité. Ni les classes ouvrières urbaines, ni les classes rurales ne sont composées d'idiots. Il n'y a chez elles que de la rudesse ; des chairs moins délicates sur une même ossature ; les mêmes passions sous des formes plus spontanées, plus frustes ; les mêmes sentiments autrement exprimés et plus sincères. La beauté plastique n'est pas plus rare chez elles que chez les castes plus cultivées ; elle y revêt seulement des formes moins fines, mais mieux équilibrées pour le mouvement et l'effort. Les attitudes des gens du peuple sont plus justes, plus expressives, plus éloquentes que chez les classes élevées, gênées dans le corset mécanique des usages mondains. C'est pourquoi les plus insupportables tableaux modernes sont ces scènes bourgeoises où des hommes et des femmes sont cos-

Digitized by Google

tumés à la mode de la *Belle jardinière* ou du *Louvre*; les uns en veston ou en habit, en pantalon collant ou à pieds d'éléphant; les autres, aujourd'hui en crinoline, et l'année suivante en fourreau d'épée, avec des chapeaux dont les ridicules varient de saison en saison, mais qui ne cessent jamais d'être ridicules. Et là-dessous, on peint des physionomies vulgaires ou muettes et des attitudes guindées; une sottise acquise sous l'influence de vanités héréditaires; des corps oisifs, empêchés dans leurs mouvements; des passions mesquines ou violentes, hypocritement dissimulées sous des formules polies. Tout peintre qui *portraiture* ce monde-là, ne peut faire qu'œuvre éphémère. Ses tableaux pourront être payés cher par les contemporains, mais seront dédaignés des musées de l'avenir, sauf comme documents rétrospectifs de l'histoire du costume, toujours synchronique avec celle de la sottise humaine. A l'exception des portraits, il y a peu de ces toiles à l'exposition décennale, bien que chaque salon annuel en produise un certain nombre, qui vont sans doute à l'étranger, car on en trouve de nombreux spécimens dans les sections étrangères, et surtout chez les Américains. C'est que la première satisfaction que se donne un parvenu est de se faire *pourtraicturer*. Or, chez les jeunes nations américaines, il n'y a que des parvenus, chez lesquels aucune tradition esthétique n'a pu s'établir encore. Il doit donc fatalement exister là un marché tout spécial pour les peintures bourgeoises costumées à la dernière mode de Paris Je n'ai vu que dans les salles des États-Unis des toiles représentant nos bals du monde parisien relevés de l'éclat des habits rouges, comme un champ de blé constellé de coquelicots. C'est à mettre en fureur les taureaux d'en face et les spirituels dindons de M. Schenck, ou ses oies expertes en peinture, qu'il a si drôlement groupées autour du chevalet d'un paysagiste, dont elles semblent discuter le mérite.

Sections étrangères. — Ici, la première place appartient incontestablement à l'Autriche-Hongrie, représentée par un groupe d'œuvres absolument hors ligne. Au premier rang de toutes les toiles rassemblées à l'exposition, il faut

Digitized by Google

mettre les deux superbes compositions de M. Munkacsy, qui peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles œuvres des maîtres. Dans *Le Christ devant Pilate*, la tête de Jésus, d'un idéal très moderne et d'une grande noblesse, se détache en lumière sur le groupe, si largement dessiné, de la foule des Juifs, dont le type ethnique présente les variations multiples d'un même thème dans des attitudes vraies, pleines de vie et de mouvement. A droite, Pilate, avec son type de César romain, se montre comme le représentant d'une autre race. Son front bas, au sourcil contracté, son regard qui fuit celui de Jésus, trahissent le drame de cette conscience de magistrat politique impuissant à sauver la victime d'une populace qu'il méprise, mais qu'il craint d'irriter. Les mêmes types hébraïques se retrouvent dans le *Crucifiement*, qui vient de s'accomplir. Ils défilent, comme en triomphe, en descendant la pente du Calvaire, qu'ils quittent; tandis qu'au pied de la croix, le groupe de Marie, de Madeleine et de saint Jean semble inspiré des Rubens d'Anvers, avec plus de fermeté voulue dans les lignes.

Une autre grande toile de M. Brosik, la *Défenestration de Prague*, est encore certainement une des plus belles pages d'histoire qui aient été produites en ce dernier quart de siècle. Tout en face, un *Jugement de Pâris*, de M. Makowski, éclatant d'une lumière idéale qui semble rayonner du superbe corps de Vénus, dans un genre tout différent, est non moins remarquable. La grande toile historique de M. Matejko, malgré ses qualités de composition et de coloris, donne, au contraire, une impression confuse.

De beaux portraits de M. Makolikin, et d'un autre peintre dont, en l'absence de livret, je n'ai pu déchiffrer le nom étrange; ceux de M. Lehmann, que j'aime moins; les portraits d'enfants, imités de Van Dyck, de M. Charlemont; ceux de M. Mehinck, des animaux de M. Thören, un *Retour des champs*, inspiré de Millet, qui montre le talent de M. Brosik sous une autre face, plus sympathique au public moderne, dédaigneux des grandes toiles historiques, attestent l'existence en Autriche, et surtout parmi les Hongrois ou

Digitized by Google

les Polonais, d'une école de peintres très personnels, qui ne se laissent pas dominer par les égarements de nos critiques parisiens, et qui restent eux-mêmes en s'inspirant directement des traditions des grands maîtres de la renaissance.

Les Espagnols se partagent, au contraire, entre deux courants divergents. D'un côté, ils gardent les traditions de leur vieille école, dans un choix de sujets terrifiants où, sur des fonds obscurs, se jouent des drames horribles. On n'y voit que têtes coupées livides, cercueils ouverts où se montrent des cadavres putréfiés, gouffres d'enfer où tombent des grappes de damnés.

Dans une gamme plus claire et avec des types plus modernes, M. Gisbert a peint une de ces hécatombes de condamnés politiques si fréquentes dans l'histoire récente de l'Espagne. D'autres grandes toiles trahissent surtout la préoccupation d'imiter nos coloristes modernes, de Delacroix à Benjamin Constant; et le tableau de M. Louis Jimenez, *Une visite à l'hôpital*, peint à Paris, montre un disciple convaincu de nos maîtres français actuels, qu'il égale ou même surpasse. Par la conception générale, le dessin, le coloris, son tableau est frère jumeau de ceux de MM. Brouillet, Dagnan-Bouveret et Gervex. Il semble peint sous le même jour, avec la même palette. Ces toiles, certainement remarquables, bien que trahissant des sources d'inspiration bien diverses, attirent moins le regard que les éclatants portraits de MM. Madrazzo et Melida et de M. Domingo, dont quelques tableaux de petites proportions sont des merveilles.

La Grèce subit à la fois l'influence directe de l'école classique italienne, et indirectement, par l'Autriche peut-être, celle de l'école française de la première moitié du siècle, plutôt que de l'école actuelle.

La section italienne possède une grande toile, très remarquable et d'un grand style : *Thaïs incitant Alexandre à brûler le palais de Persépolis*, de M. Simoni. Mais presque tous les autres peintres italiens semblent déserter les propres traditions de leurs grandes époques pour imiter nos écoles parisiennes les plus récentes. *Un drame à l'âge de pierre*,

Digitized by Google

d'un peintre dont je n'ai pu lire le nom, et *Un sacrifice aux temps préhistoriques* sont évidemment inspirés des toiles analogues de M. Cormon. L'*Ave Maria dans les blés* est de la même famille que les tableaux de M. Lhermitte. Les chevaux du *Mazeppa* de M. Panéla ont les mêmes physionomies curieuses que les oies de M. Schenck, ce Danois devenu français d'habitudes. Leurs peintres de genre, MM. Detti, Rossi, Mochetti sont de vrais Parisiens; le réalisme affecté et faux de MM. Segantini et Giardi est inspiré de leurs émules français. La *Gardeuse de moutons* de M. Foldi semble un souvenir affaibli des Millet et des Vollon. Jusque dans leurs paysages, leurs marines, les Italiens semblent avoir dédaigné leur soleil, leur ciel bleu, pour notre lumière diffuse, nos ciels brumeux et nos crépuscules.

Quant aux ridicules demoiselles de M. Boldini, qui semblent une gageure, ce sont des caricatures dont il a toute la responsabilité, et ses petits tableaux prouvent que, dans le même genre, il peut faire mieux et plus gai. M. Zardomeneghi voit les gens violets. Il ne leur manque que des reflets jaunes pour être de la même famille que certains portraits de notre M. Besnard, dont la palette semble empruntée par un autre peintre italien, dans des pochades à la Goya, exécutées dans la gamme claire. Enfin, Bastien Lepage a un imitateur fidèle dans M. Simi qui, à son tour, nous présente *Miei genitori*.

Parmi les Allemands, M. Uhde est encore un disciple du même peintre. Sa *Paysanne* est sœur des siennes. Quant à sa *Cène* modernisée, elle devient un repas entre treize convives qui semblent se demander quel est celui qui mourra dans l'année. Ce n'est pas gai : cela pourrait être un repas d'enterrement. Autre part, c'est un imitateur de Diaz et de ses taches de soleil.

Les tableaux de genre ont un peu partout une facture analogue aux nôtres qui dépend plutôt du tempérament individuel du peintre que de son école et de sa nationalité. De même les très belles choses ont partout des traits communs, surtout dans la représentation de la forme humaine, et

Digitized by Google

l'on pourrait confondre l'*Ève* et la *Baigneuse* de M. Szindler avec les deux tableaux si analogues de M. Berton. Parmi les tableaux des Allemands, il n'en est guère que deux qui semblent directement issus de la vieille école d'Holbein, dont ils affectent de reproduire les types archaïques.

La peinture suisse est encore plus franchement française. Mais il faut aussi reconnaître tout ce que la France doit à l'ancienne école génevoise de paysagistes. M. Burnand est un remarquable animalier qui procède directement de Troyon. Les *Bergers de l'Oberland s'exerçant à la lutte*, de M. Baud-Bovy, sont d'une couleur et d'un dessin justes. La *Rentrée des moissons le soir*, de M. Gand, semble un dessin composé par Léopold Robert qui serait peint par Millet.

L'école belge et l'école hollandaise restent plus personnelles, gardent mieux leurs propres traditions[1]. Le Danemark subit surtout l'influence hollandaise. Une *Rivière sous bois* de M. Zacho est extraordinaire de vérité. Cette eau coule sous les branches à travers lesquelles l'air circule, par une exactitude merveilleuse dans le dessin, dans la perspective, dans la dégradation des valeurs, si juste qu'elle n'est pas sentie.

La Suède, la Norvège, la Finlande, subissent presque exclusivement l'influence française actuelle; toute tradition classique y semble absente et l'on s'en aperçoit trop. Pourtant, la Suède peut s'honorer d'avoir en M. Wahlberg un paysagiste de grand style. Mais le reste de ses peintres imitent nos novateurs sans intelligence, les exagèrent, prennent leurs défauts sans leurs qualités, font des paysages d'un vert pâle, des arbres tout roses de fleurs plus grosses que leurs feuilles. Les grandes toiles historiques sont à l'avenant. Des fresques pâles montrent que la peinture décorative ne leur réussit pas mieux qu'à nous; et la *Fin d'un héros*, de M. Poesberg, qui m'a paru avoir du talent, donne encore l'impression de ce gris brumeux que les élèves étrangers de nos maîtres épaississent en l'imitant.

[1] Je laisse le soin de les étudier au jeune critique de la *Revue* dont la modestie s'abrite sous le pseudonyme d'Et. B.

Digitized by Google

Pourquoi la Norvège est-elle bien supérieure à la Suède? Elle a en M. Normann un paysagiste et peintre de marine d'un grand talent, dont les tableaux ont eu un grand succès aux derniers salons. La section norvégienne compte de bons portraits bien vivants, de jolies scènes d'intérieur, ou des scènes villageoises vraies et des enterrements attendrissants. Mais, comme paysage, l'école norvégienne abuse un peu de ses lacs, de ses fiords, de ses champs de neige. Elle s'empare souvent des défauts de notre nouvelle école, de ses verts printaniers exagérés, et du procédé de plaquer valeur sur valeur sans dégradations, sans ombres.

Les Anglais semblent affecter une indépendance complète, mais subissent encore, à leur insu, l'influence de notre école du plein air. Quand on pénètre dans leurs galeries, on est tout d'abord offusqué de leur habitude de couvrir d'une glace leurs tableaux à l'huile, comme des pastels ou des aquarelles. Sous cette couche miroitante, toutes les vigueurs du pinceau s'amollissent. On est désorienté par ce velouté factice, ce glacis épais que le verre épand uniformément sur les toiles. Peu de grands tableaux, du reste, et ceux qu'on voit ne font pas regretter leur petit nombre. La couleur sans éclat, sans relief, bien qu'assez juste parfois ; le dessin correct, mais sans vigueur ; la composition sans originalité; les types sans personnalité; les attitudes sans style, donnent une impression générale de froideur. C'est un concept de l'art qui nous est étranger, une manière de comprendre le type humain qui n'est pas la nôtre. Les *Ménades* de M. John Collier, avec leurs longues jambes et leurs longs bras, semblent appartenir à une espèce humaine inconnue, directement dérivée de l'atèle. L'*Eurydice retournée au fond des enfers*, de miss Henriette Rae, paraît taillée dans un bloc de glace éclairé par une lune polaire. L'*Andromaque captive* de M. Leighton, correcte mais figée, ne présente qu'une série de mannequins, drapés chacun d'une nuance différente bien unie, avec des têtes de cire immobiles. Le *Samson* de M. Salomon est tout bonnement hideux. C'est un énorme hercule de foire qu'on garrotte pour quelque délit d'ivresse, et Dalila fait

Digitized by Google

l'effet d'une princesse de tréteaux en costume de bouiment qui se réjouit indécemment d'être débarrassée d'un mari brutal.

Par-ci, par-là, en rencontre bien quelques beaux portraits, quelques paysages très justes, mais dont la poésie est souvent absente. Ce qui surprend chez ce peuple de marins, ce sont des marines impossibles, et sous des ciels gris, des eaux si bleues qu'elles paraissent sortir du bocal d'eau céleste d'un pharmacien.

Les États-Unis semblent subir la double influence de l'Angleterre et de la France. Beaucoup de leurs peintres d'ailleurs peignent à Paris, et sont les élèves des nôtres. La *Bergère*, de M. Sprague Pierce, qui semble dormir debout en gardant ses moutons dispersés dans une grande toile vide, est une petite bâtarde de M. Bastien Lepage. Dans ces trois vastes salles où les tableaux sont nombreux, bien que de grandes dimensions, rien n'attire, ne sollicite de loin le regard, qui souvent se détourne, froissé du premier aspect de ces machines où semble triompher le principe que le sujet d'un tableau est indifférent, que le talent du peintre est tout. Mais quand il y a aussi peu de talent que de sujet, on ne peut que passer devant sans s'y arrêter.

Il ressort de cette revue, bien superficielle sans doute, de la moyenne des sections étrangères, qu'il n'y a plus nulle part d'école locale et encore moins d'école nationale; qu'il y a plus de différence d'artiste à artiste qu'entre les artistes des plus diverses nations. Il y a des tempéraments individuels très tranchés, mais qui tous cèdent, plus ou moins, à un même courant général, parti de Paris même, qui a répandu de proche en proche les mêmes procédés techniques, les mêmes opinions esthétiques, sous l'influence de faits sociaux qui ont déplacé et changé le public lui-même, et moins celui qui juge que celui qui achète.

La peinture est une marchandise comme une autre. Les peintres peignent les tableaux qui se vendent le mieux, qui leur sont le plus demandés, comme les fabricants d'étoffes font celles qui sont le plus en vogue. C'est donc la mode esthétique du moment qui gouverne le marché. Comme le

Digitized by Google

grand courant d'exportation des tableaux est en Amérique, c'est le goût américain qui tend à se proposer, à s'imposer au public français, en dépit des traditions de la race, en dépit même des critiques d'art poussés dans ce mouvement par les intérêts des artistes dont ils subissent plus ou moins la loi.

Puis, il faut tenir compte de l'entraînement mutuel des jugements dans le grand troupeau de moutons de Panurge qui constitue le fond de l'humanité; il faut tenir compte de ce dilettantisme vaniteux qui fait que chacun veut avoir l'air de s'entendre aux choses d'art, quand tout le monde avoue si aisément, si ingénuement, son ignorance en toute autre chose et même s'en pare avec affectation.

« Ce qu'il y a de plus universel dans les jugements esthétiques, me disait un jour Daniel Stern, c'est leur incertitude ». En effet, ces jugements, reposant toujours sur des impressions individuelles, sont toujours individuels; ils ne sont jamais que l'expression des opinions moyennes de majorités toujours flottantes qui, se renouvelant sans cesse, sont toujours exposées à se contredire en des temps successifs, à adorer ce qu'elles ont brûlé et à brûler ce qu'elles ont adoré. La majorité condamne et brûle aujourd'hui les idéalistes, elle adore les réalistes; dans dix ans elle peut se déjuger, proclamer le réalisme à jamais proscrit et faire l'apothéose d'un nouvel idéal.

CLÉMENCE ROYER.

Digitized by Google

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

J'ai grand plaisir à signaler un très beau travail de M. Hector Denis sur l'*Économie politique et la constitution progressive de la sociologie au dix-neuvième siècle*. Cette étude me paraît supérieure même au fameux discours de M. Ingram, traduit et cité partout, où cet éminent savant analysait, au congrès de Dublin, d'une façon si précise, les caractères spéciaux de la nouvelle école économique. Les points que M. Denis a tenu à mettre en lumière sont ceux-ci :

1° Les progrès de la biologie ou de la science de la vie ont communiqué une impulsion décisive à la science sociale et fortifié cette idée que la société est un véritable organisme, où les fonctions économiques ont une place de plus en plus importante.

2° La connaissance sans cesse plus approfondie de l'influence qu'exerce l'état économique sur la vie spirituelle des sociétés détermine un effort croissant pour subordonner l'économie politique à la morale, et c'est dans cette subordination même que la science économique puise son efficacité pratique.

3° Cette étude rattache de plus en plus intimement l'économie politique à l'ensemble de la sociologie, en faisant concevoir l'état économique comme modifiable et perfectible.

4° La subordination progressive de la vie économique à la loi morale, à la justice, est d'autant plus réalisable que le droit lui-même est aujourd'hui conçu comme une des branches de la sociologie.

En résumé, ce que M. Denis a tenu à montrer, c'est que, en admettant la variabilité des phénomènes économiques au cours de l'histoire, on leur a enlevé ce caractère d'uniformité que leur reconnaissaient les anciens économistes; on a constaté que ces faits étaient perfectibles et que, par conséquent, il n'était pas interdit d'agir sur eux, pour les soumettre à l'idéal du droit et de l'équité.

Digitized by Google

D'autre part, poursuivant par la méthode positive (*réelle*, comme disent les Allemands) la réalisation de la justice, sacrifiant l'utopie, rattachant l'avenir au présent et au passé et tenant compte de la continuité de l'histoire, le socialisme se transforme sous nos yeux en sociologie économique pratique.

En quelques traits fort justes et touchant au fond des systèmes, M. Denis marque parfaitement les vues des différentes écoles et la part que chaque auteur a prise dans l'œuvre de transformation de la science qu'il décrit. Ceci ne constitue rien moins qu'un résumé, parfait de concision et de précision, de l'histoire des doctrines économiques.

J'admets dans leurs lignes générales ces considérations et ces conclusions, sauf en ce qui concerne le premier point de cette étude, où M. H. Denis loue Comte, Spencer et Schäffle d'avoir appliqué les méthodes biologiques à l'étude de la société considérée comme un organisme. Il me semble qu'il se met ici en contradiction avec les convictions qui sont les siennes et qu'il expose dans les dernières pages de son écrit.

L'exemple le plus parfait de cette méthode est le livre de Schäffle, *Bau und Leben des socialen Körpers*, où les différents phénomènes de la vie économique sont sans cesse et avec la plus grande « ingéniosité » assimilés aux phénomènes de la vie des corps organisés.

S'il ne s'agissait que de quelques comparaisons, on pourrait les admettre, car elles ouvrent souvent à l'esprit des aperçus nouveaux. On sait que c'est à Malthus que Darwin a emprunté son fameux principe de la « lutte pour la vie » et de la « survie des mieux doués ». Mais quand on poursuit ces assimilations à fond, dans le but d'y trouver une solution aux problèmes sociologiques, on risque fort de s'égarer.

Et d'abord, les études biologiques et physiologiques se partagent aujourd'hui en un grand nombre de branches très spéciales, et même un naturaliste de profession ne s'aventure pas volontiers en dehors de sa spécialité. Un économiste parlant de biologie risque donc beaucoup de dire des sottises. En second lieu, quelle instruction nous apportez-vous en affirmant que la société est un « organisme »? Ceci n'est rien de plus qu'une métaphore. Or, je dis avec Courier, et surtout en politique et en économie politique : *De la métaphore et du malin, délivrez-nous, Seigneur !* La société, composée d'hommes très divers de constitution, de caractère, et obéissant chacun à des mobiles variés, ne ressemble que de très loin à un organisme maté-

Digitized by Google

riel, à un animal, par exemple, dont toutes les parties forment un ensemble qui obéit à une volonté unique. Que puis-je tirer de cette image très énigmatique : « La richesse est la substance intercellulaire du corps social » ?

En outre, et ceci est le grand mal, quand on veut se servir de la biologie pour l'étude des questions sociologiques, on est entraîné, comme l'a été Herbert Spencer, à vouloir que dans l'ordre social triomphent les lois naturelles et nécessaires du monde matériel. Les socialistes et certains radicaux matérialistes portaient aux nues les lois darwiniennes et spenceriennes. Aussi ont-ils été fort scandalisés quand ils ont vu qu'Herbert Spencer en tirait très logiquement cette conclusion : Non-intervention absolue de l'État; laissez-faire en tout et partout, afin d'assurer la survie des plus forts et des plus aptes, *survival of the fittest...*; donc la force est le droit.

M. Denis avait cependant très bien montré l'opposition qui existe entre l'économie politique orthodoxe et le socialisme de la chaire. La première est « la conception d'un ordre spontané, institution de la nature elle-même, immuable, résultant de l'action exclusive de l'intérêt individuel », et, par conséquent, elle prétend que le législateur humain, qui n'a point créé cet ordre, n'a d'autre mission que de faire respecter l'œuvre de la nature en assurant l'expansion complètement libre de tous les égoïsmes.

Le socialisme de la chaire, au contraire, est « la conception idéale d'un ordre social nous rapprochant de l'égalité, dépendant, au moins en partie, de l'opération du sentiment altruiste et réglé par le droit, que ce droit affecte le caractère du contrat ou le caractère impératif de la loi ». L'ordre social apparaît alors comme une institution humaine, réfléchie, voulue, et « la justice négative fait place à la justice positive ».

M. Denis appartient certainement à cette dernière école. Dès lors, il ne peut admettre qu'on applique à la sociologie les lois de la biologie, qui sont des « lois naturelles », où la volonté de l'homme et l'action du législateur n'ont rien à voir, et où, par conséquent, il n'y a point d'idéal de justice distributive à réaliser.

M. Frère-Orban a fait paraître, sous le titre de *M. Beernaert et nos affaires monétaires*, une critique très vive des opinions et des actes du chef du cabinet actuel en cette matière. Je n'ai nullement l'intention de défendre les doctrines de M. Beernaert. Je voudrais seule-

Digitized by Google

ment relever quelques-unes des affirmations de M. Frère que je crois peu fondées.

J'ai essayé de montrer, dans un article du journal *La Gazette*, que le traité du 12 décembre 1885, négocié par M. Pirmez avec la France, dans le but de prolonger la durée de l'Union latine, nous fait une position beaucoup meilleure, pour le cas où l'Union viendrait à cesser en 1891, que celle qui aurait été pour nous la conséquence de la rupture de l'Union de 1885, ce qu'aurait voulu M. Frère-Orban.

M. Frère-Orban parle du bimétallisme comme d'une chose « surnaturelle », contraire à toutes les lois économiques. Il oublie que ce système a été en vigueur depuis les temps les plus reculés, car partout et toujours, sauf en Angleterre depuis 1816, nous voyons circuler les deux métaux comme monnaie libératoire, avec un rapport de valeur établi par la loi.

Si ce système était aussi absurde que se l'imagine M. Frère, comment serait-il défendu par tous les professeurs d'économie politique de l'Angleterre et des Pays-Bas, pour ne citer que ceux-là, lesquels ne sont pas guidés, j'imagine, « par le désir d'enrichir les possesseurs des mines d'argent »?

Comment M. Soetbeer, l'autorité toujours invoquée par les monométallistes, et le savant qui connaît le mieux les faits, aurait-il pu écrire : « Si tous les États commerciaux, et par conséquent aussi l'Angleterre, adoptaient en vertu d'une loi l'emploi simultané des deux métaux (*doppelwährung*) sur la base d'un rapport fixe, disons 1 : 15.50, et s'y tenaient loyalement, en admettant en même temps la frappe libre et illimitée de l'or et de l'argent, on ne peut mettre en doute, dans ce cas, qu'un rapport très stable de valeur ne s'établisse pratiquement entre les deux métaux, et pour le présent, et pour un avenir éloigné, et que les variations transitoires de valeur aux dépens tantôt de l'or, tantôt de l'argent, ne dépasseraient pas un demi ou un pour cent? »

Je m'imagine que M. Frère-Orban est si convaincu de la vérité absolument indiscutable de son opinion qu'il dédaigne de lire les travaux récents sur cette matière. Sinon, il n'aurait pas invoqué à l'appui de sa thèse l'autorité de Newton, qui a voulu abaisser la valeur de la guinée pour maintenir, en Angleterre, la circulation de l'argent à côté de celle de l'or, et qui a le premier formulé nettement le principe fondamental du bimétallisme international.

Il croit que les États-Unis sont au régime de l'étalon d'or exclusif. Il oublie la loi du 28 février 1878 qui rétablit « le dollar de nos

Digitized by Google

pères » de 412 1/2 grains d'argent en lui donnant plein pouvoir libératoire (*full paying power*). Comment peut-il s'imaginer que les États-Unis auraient frappé depuis cette loi, chaque année, 24 millions de dollars d'argent comme monnaie divisionnaire? Ne sait-il pas qu'une grande partie de ces dollars circulent maintenant à côté de l'or sous forme de *silver certificates*.

M. Frère-Orban attribue la baisse de l'argent à l'excès de production de ce métal. Il oublie d'ajouter qu'après 1873, la frappe de l'argent a été partout suspendue en Europe. L'argent, jusqu'au jour où il a été proscrit, a conservé sa valeur habituelle de 60 1/2 pences l'once.

Après 1850, la production de l'or s'est accrue brusquement dans une proportion trois fois plus forte que celle de l'argent aujourd'hui. Et pourtant ce métal a conservé sa valeur, par la raison très simple que les Hôtels des monnaies ont continué à le recevoir au taux accoutumé. Si tous les États, écoutant M. Frère, avaient, comme la Belgique, interdit la frappe de l'or, ce métal aurait baissé de prix comme l'argent aujourd'hui.

M. Frère-Orban rend le bimétallisme responsable des pertes qui pourront résulter de la liquidation de l'Union latine. La réponse est bien simple et évidente de soi. Depuis quand y a-t-il à l'ordre du jour « une question monétaire », des troubles monétaires, des conférences monétaires? Depuis que les monométallistes, M. Frère d'abord, puis l'Allemagne, ont proscrit d'abord l'argent, puis l'or. Le char de la circulation roulait depuis l'origine de la monnaie sur deux roues, l'une d'or, l'autre d'argent. On en brise une et le char verse et se détraque. A qui la faute? A celui qui a construit le char ou à celui qui a brisé l'une de ses deux roues?

Il est certain qu'on pourra faire les échanges avec l'or seul comme monnaie libératoire, mais à la condition, comme l'a expliqué M. Pirmez à la conférence de 1878, que ce métal fasse l'office jadis rempli par les deux métaux, c'est-à-dire que les prix baissent. Cette politique financière, qui fausse la base de tous les contrats anciens, a pour effet de favoriser les créanciers, les rentiers, les détenteurs de numéraire, aux dépens des producteurs, c'est-à-dire, comme l'a dit Stuart Mill, la partie relativement oisive aux dépens de la partie active de la nation. Exemple : Une société industrielle a une dette représentée par des obligations. Si les prix baissent de moitié, la charge de la dette sera deux fois plus lourde. Ce sera tant pis pour les peuples civilisés qui doivent à leurs créanciers 120 milliards de francs.

Digitized by Google

M. Louis Wuarin publie à Paris, à la librairie Alcan, un livre très instructif et que nous devrions tous étudier et méditer : *Le contribuable, ou Comment défendre sa bourse?* Il montre que partout les dépenses de l'État et de la commune augmentent si rapidement, qu'elles écrasent le citoyen et qu'elles font entrevoir le moment où la banqueroute sera la seule ressource des populations saignées à blanc. Il indique quatorze moyens pratiques de mettre un terme à cet accroissement des charges publiques, et parmi ceux-ci le *referendum* à la mode Suisse. En Suisse, toute dépense importante et tout impôt nouveau doivent être soumis au vote plébiscitaire des citoyens, qui très souvent répondent aux demandes de leurs représentants par un *non* catégorique. Dans deux communes en France, la même expérience a été faite, et dans les deux cas le peuple consulté a voté contre les dépenses proposées.

A lire, et avec la plus sérieuse attention : *Pensieri sulla politica italiana*, de M. Stefano Jacini. M. Jacini, ancien collègue de Cavour, l'un des hommes les plus éminents de l'Italie actuelle, appartient à cette forte génération qui en a fait l'unité. Animé du patriotisme le plus ardent et le plus éclairé, il ose dire la vérité à son pays, chose rare. Il examine la situation de l'Italie, qui, sans être grave encore, est cependant de nature à inspirer certaines inquiétudes à ses amis. Les causes de cette situation sont, d'après M. Jacini, les effets du régime pseudo-parlementaire ou parlementarisme, la question papale et la *mégalomanie*.

1° Régime pseudo-parlementaire : instabilité des ministères; nulle suite dans les desseins; ingérence des députés dans l'administration; nécessité pour les ministres de donner satisfaction, au moyen du budget, aux demandes des partis et des groupes dans les Chambres, lesquels, pour satisfaire leurs électeurs, soit en corps, soit individuellement, demandent des chemins de fer, des ports, des routes, des subsides de toute espèce et toujours des places, d'où déficit inévitable, impôts écrasants et mécontentement du peuple. Ce mal existe chez tous les peuples néo-latins. En France, il se traduit par le boulangisme. En Italie, il explique les dictatures ministérielles de Depretis et de Crispi. Probablement, il amènera la ruine du parlementarisme au profit de la dictature. J'ajoute que pour l'Italie il peut conduire au regret de l'ancien régime (ces regrets, je les ai déjà entendus dans la bouche de pêcheurs, d'ouvriers et surtout de cultivateurs), et préparer, par conséquent, la fin de l'unité.

Digitized by Google

2° Question papale. Toujours ouverte. Protestations des catholiques dans le monde entier en faveur du pouvoir temporel : voyez les congrès catholiques récents en Allemagne, en Autriche, en Espagne. Il y a là une grande force latente hostile à l'Italie.

En temps ordinaire, le danger n'est pas grand; mais en temps de crise, l'une ou l'autre puissance peut avoir intérêt à se faire l'organe et l'instrument de cette opposition et de ces haines. Napoléon III n'a-t-il pas maintenu son armée à Rome, malgré ses convictions personnelles et malgré son intérêt de politique européenne et jusqu'au dernier moment (voir les excellents articles de M. Rothan), uniquement pour ne pas perdre dans les élections l'appui des voix cléricales? L'Italie ne peut abandonner sa capitale; mais elle pourrait, d'après M. Jacini, prendre l'initiative d'une entente européenne dans le but de donner des garanties internationales à la sécurité de la personne du Pape, en même temps que de ses relations avec le monde catholique.

Ici, je fais quelques réserves. Le Pape réclame non seulement Rome, mais tout l'ancien État pontifical. L'Italie ne peut le lui céder. Comment une entente est-elle possible entre ces deux puissances absolument intransigeantes? De quelle façon garantir la liberté du Pape, plus qu'elle ne l'est aujourd'hui, à moins de lui donner un territoire confinant à la mer? Où le découper, sinon dans l'unité italienne, avec droit d'ingérence des États étrangers?

Mais, dit M. Jacini, en séparant absolument la question de Rome de la question de la liberté du Pape et en proposant des garanties internationales applicables d'une façon générale, c'est-à-dire à tout pays, Espagne, Autriche, France, où il plairait au chef du catholicisme de fixer sa résidence, l'Italie prendrait une attitude de conciliation dont on lui tiendrait compte et qui enlèverait toute base fondée aux revendications éventuelles des États catholiques.

Je ne nie pas le danger de la question papale pour l'Italie; mais je ne vois pas le moyen d'y parer définitivement, sauf par une extrême prudence et une grande sagesse, ce qui a précisément fait défaut à l'Italie.

5° La *mégalomanie*, c'est-à-dire la manie de la grande politique. L'Italie a été admise comme sixième grande puissance à un tapis vert où se décident les destinées de l'Europe. A mon avis, c'est un grand malheur! Combien elle eût été plus heureuse, si, comme l'Espagne derrière ses Pyrénées, elle s'était concentrée derrière les Alpes, uniquement occupée de développer ses richesses, de fertiliser ses provinces, de réduire ses dépenses et de faire le bonheur de ses

Digitized by Google

populations! Au lieu de cela, elle vise à jouer un premier rôle. Elle s'est brouillée avec la France à propos de Tunis. Elle s'est mise en froid avec les autres puissances, parce qu'elle n'avait rien obtenu au traité de Berlin. Enfin, pour sortir de son isolement, devenu inquiétant depuis qu'elle s'était montrée si hostile à la France, elle s'est réfugiée dans la triple alliance. En même temps, par la plus flagrante des contradictions, elle se lance dans l'aventure de Massouah, c'est-à-dire que, répétant les fautes de Napoléon III au Mexique, elle engage ses troupes et ses finances sur la mer Rouge, au moment où elle construit des forts pour se défendre sur les Alpes. Massouah ne peut être une colonie ; c'est un four et un tombeau. Voyez la situation des Anglais à Souakim et, en ce moment même, à Wadi-Halfa.

Quant à la triple alliance, on voit bien ce que l'Italie peut y perdre, non ce qu'elle peut y gagner. Supposons-la victorieuse de la France et de la Russie, de concert avec l'Allemagne et l'Autriche; oublions l'odieux d'attaquer, sans raison, le pays qui lui a donné la Lombardie et qui a permis la formation de son unité, et demandons-nous ce que lui vaudra la victoire. Un coin du Trentin? douteux ; la Savoie, c'est-à-dire l'annexion d'une province de langue française, contrairement au principe des nationalités, qu'elle invoque comme base de son unité? La Tripolitaine, c'est-à-dire l'occasion de dépenser 30 à 40 millions par an, comme l'a fait la France en Algérie, pendant cinquante ans, alors que les provinces du Napolitain et de la Sicile, si pauvres déjà, se dépeuplent et se ruinent et que l'émigration lui enlève par an plus de 200,000 hommes valides.

D'après M. Jacini, la triple alliance était une garantie de paix, alors qu'elle présentait contre l'alliance éventuelle de l'Est et de l'Ouest un ensemble de forces absolument invincibles. Mais, depuis que la France et la Russie ont complété leur réorganisation militaire, cette assurance de la paix a disparu. Tout est à la merci d'un incident, et en cas de conflit, l'unité de l'Italie pourrait être compromise et les anciennes dynasties restaurées.

Les pages de M. Jacini consacrées à la situation générale de l'Europe sont à méditer. J'en ai peu lu de plus instructives. Ici même, dans mes *Lettres d'Italie*, j'ai montré les périls de cette voie de *mégalomanie* dans laquelle s'engageait l'Italie, la folie des cuirassés, à vingt-cinq millions pièce, avec leur revêtement trop peu épais et qu'un canon de Bange percerait du premier coup; la manie des fortifications jusque dans la campagne de Rome, les visées d'agrandis-

Digitized by Google

sement et d'empire colonial, alors qu'il faudrait d'abord coloniser les cantons déserts du territoire italien.

On comprend la profonde tristesse de M. Jacini, quand il songe à ce qu'eût été aujourd'hui la situation de l'Italie, si elle n'avait pas voulu à tout prix s'occuper de l'étranger. Aimée de tous les hommes civilisés comme la patrie des arts et des lettres, et dans l'antiquité et à l'époque de la renaissance, n'ayant rien à craindre d'une invasion étrangère à laquelle nul n'aurait trouvé d'intérêt, s'appuyant, comme la Suisse, sur une armée de miliciens de trois millions qui lui aurait coûté la moitié de sa force militaire actuelle, renonçant, comme les États-Unis, à une marine militaire qui sera toujours insuffisante, développant son commerce, si favorisé par une situation centrale au milieu de la Méditerranée, redevenue, comme aux temps anciens, le centre du mouvement vers l'Orient, s'occupant de ses populations rurales, au lieu de les écraser sous l'impôt. Quel contraste avec la situation actuelle! Est-il encore temps de guérir l'Italie de la mégalomanie et du parlementarisme? Pour cela, il faudrait un second Cavour et peut-être plus encore qu'un Cavour, un Bismarck pacifique et décentralisateur.

Je crois pouvoir me rallier sans réserve à l'appréciation que M. de Mazade fait des *Pensieri* dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes* (15 juillet 1889) : « C'est une étude faite avec sagacité, avec un dévouement prévoyant pour la nation italienne, et une intelligente impartialité à l'égard de la France. »

ÉMILE DE LAVELEYE.

SALVATORE FARINA, *I due desiderii*. (*Prologo et Epilogo*, 1 volume, Milan, Brigola, 1889.) Un roman nouveau et plein d'intérêt de l'auteur de *Mon fils*, de *Monsieur Moi*, et de tant d'autres nouvelles d'un humour charmant et profond, traduites dans toutes les langues. Nous devrons y revenir.

Digitized by Google

NOS AFFAIRES MONÉTAIRES

La brochure que j'ai publiée sous le titre : *M. Beernaert et nos affaires monétaires*, a donné lieu à diverses observations critiques de M. Émile de Laveleye qui ont engendré entre nous une polémique dont la *Gazette Pétrus* et le *Journal de Liége* ont été les organes. Je pouvais croire que notre colloque par ces intermédiaires était terminé et que la discussion était close. M. de Laveleye réédite dans la *Revue de Belgique*, sous la rubrique d'une notice bibliographique, des assertions qu'il m'importe de ne pas laisser passer en silence; on pourrait croire que je les accepte en n'y répondant pas. En reproduisant en grande partie ce que j'ai écrit, les lecteurs de la *Revue* auront sous les yeux les pièces du procès, et j'espère les convaincre que les reproches que m'adresse M. de Laveleye ont été réfutés déjà et ne sont point fondés. Le sujet de notre controverse présente d'ailleurs un si grand intérêt public, qu'il est utile pour tout le monde que les opinions contradictoires puissent se produire.

I

M. de Laveleye déclare aujourd'hui dans la *Revue* « qu'il n'a nullement l'intention de défendre les doctrines de M. Beernaert ». Il ne dit pas quelles sont celles auxquelles il fait allusion. Il ne dit mot du discours de M. Beernaert, qui a rendu nécessaires mes réfutations. Ni la prétention du ministre des finances, de rejeter sur autrui la responsabilité de notre situation monétaire; ni ses inventions étonnantes au

Digitized by Google

sujet de clauses de liquidation; ni les prétendues omissions de stipulations quant au frai des monnaies, qui prouvent que le ministre n'a pas même lu ou qu'il a oublié les conventions dont il parle; ni tant d'autres assertions manifestement erronées, mises en avant par M. Beernaert pour faire remonter jusqu'au traité de 1865 les causes d'une situation dont M. Malou et lui ont seuls la responsabilité, ne paraissent avoir appelé l'attention de M. Émile de Laveleye. Nous ne parlons pas des théories et des conceptions monétaires de MM. Malou et Beernaert, qui ont amené les faits dont nous souffrons, les excès de notre fabrication d'argent lorsque ce métal était en forte baisse et prenait la place de notre or dans la circulation.

C'est la foi au bimétallisme qui les inspirait, et cette foi leur est commune avec M. Emile de Laveleye. On ne pouvait donc pas s'attendre à ce qu'il en dît le moindre mal et qu'il l'accusât d'être pour quelque chose dans les pertes qui sont infligées au pays. Mais si la foi peut transporter des montagnes, comme on l'assure, elle n'a pas la puissance de faire qu'il y ait toujours parité entre 15 1/2 kilogrammes d'argent et 1 kilogramme d'or, ni d'empêcher les gens habiles de profiter de la différence de valeur quand le législateur bénévole décrète un double étalon, comme qui dirait un grand et un petit mètre en déclarant qu'ils sont égaux.

C'est pourtant le fondement de la doctrine bimétalliste, reposant sur cette croyance superstitieuse que si un grand nombre d'États se mettaient d'accord pour proclamer que 15 1/2 d'argent égalent 1 d'or, il en serait nécessairement ainsi, dussent les mines d'argent produire dix fois plus, quand celles d'or seraient stationnaires, à peu près comme s'ils décidaient que deux et deux font cinq, convaincus que leur résolution suffit pour transformer en vérité cette hérésie mathématique.

Mais à cet égard la croyance de M. Beernaert est aussi inébranlable que celle de M. de Laveleye. C'est à ce point que ce Saint-Beernaert, d'après ce qu'on nous écrit en même temps de Berlin, de Vienne et de Paris, vient d'entreprendre

Digitized by Google

une nouvelle croisade en faveur du bimétallisme. On nous assure que, contrairement aux coutumes gouvernementales en fait de publications privées, il a transmis officiellement à tous les gouvernements l'étude du directeur de la Monnaie de Bruxelles, M. Allard, qui a obtenu naguère un si joli succès à l'Institut de France, où elle n'a pas trouvé un seul défenseur, doublée cette fois d'un mémoire de notre éminent contradicteur, M. Émile de Laveleye, dans lequel un chapitre est consacré à démontrer que « le rapport de 1 à 15.50 entre l'or et l'argent est seul admissible, » même quand le rapport commercial est de 1 à 20 et même plus. J'ai montré que j'avais lu et médité ce mémoire, ce qui prouve combien il est injuste de m'accuser maintenant dans la *Revue* « de dédaigner les travaux récents sur cette matière. » C'est le plus récent que je connaisse; il date des premiers mois de cette année, et l'on y trouve toutes les autorités citées en faveur de la thèse de notre savant contradicteur.

M. Émile de Laveleye ne paraît pas cependant fonder grand espoir sur le succès de ce nouveau genre de propagande. « Je n'oserais dire, écrit-il, que nous soyons à la veille d'un événement si désirable pour nous. » Il se console en pensant que « en Angleterre, comme dans les Pays-Bas et en Allemagne, tous ceux qui ont étudié la question d'une façon scientifique et désintéressée, notamment tous les professeurs d'économie politique, se sont ralliés au bimétallisme ».

Nous croyons que notre savant contradicteur se fait ici beaucoup d'illusions. Le grand cortège de professeurs dont il se croit entouré, et qui n'est qu'un nombre infime en face de ceux qui défendent la cause d'un seul étalon, d'un seul mètre et non de deux mètres différents pour mesurer les valeurs, ne suffit pas à justifier l'accusation que M. de Laveleye dirige contre moi, « *de sacrifier l'intérêt du pays à la théorie qui a mes préférences* » et le reproche qu'il me fait « de me réjouir des échecs du bimétallisme ».

Je suis en bonne compagnie pour me réjouir de ces échecs de plus en plus marqués, et des exemples comme ceux de

Digitized by Google

l'Angleterre, invariablement fidèle aux doctrines de Newton, de Locke, de Huskisson, de Lord Liverpool et de tant d'autres savants illustres et d'hommes d'État; de l'empire d'Allemagne, des pays Scandinaves, des États-Unis eux-mêmes qui, malgré la pression des possesseurs des mines d'argent, se bornent à imposer au trésor une fabrication limitée d'argent que le pays repousse et qui reste dans les caisses publiques, tous ces exemples me vengent hautement de l'imputation étrange « de sacrifier les intérêts du pays à une théorie qui a mes préférences ».

Tous les pays que nous venons de citer sont à l'abri des maux et des préjudices graves au milieu desquels nous nous débattons.

C'est à la théorie radicalement fausse, selon moi, du double étalon que nous les devons. C'est grâce à elle que les fautes et les erreurs de M. Malou et de son fidèle disciple, M. Beernaert, ont été commises et, en principe, l'appui de M. de Laveleye ne leur a jamais manqué.

Il approuve aussi la convention faite par M. Beernaert qui nous oblige à payer en or nos pièces de cinq francs à leur valeur nominale et entraînera pour nous une perte de 60 millions et peut-être plus. On pourrait s'étonner de cette approbation du défenseur le plus ardent du double étalon. Cette clause de liquidation a, en effet, tué le bimétallisme. Du moment où il est reconnu et proclamé faux que 15 1/2 kilogrammes d'argent sont l'équivalent de 1 kilogramme d'or, le bimétallisme est condamné; il a vécu. Nous étions pourtant associés sous cette condition, et c'est un acte inouï de nous avoir imposé la charge de devoir payer en or. C'est vrai, dit M. de Laveleye; mais, *summum jus, summa injuria*, écrit-il. Étrange application de cette maxime lorsqu'il s'agit de faire payer ce qu'on ne doit pas! Il justifie, d'ailleurs, la soumission de M. Beernaert par une autre raison : si nous avions refusé, « notre attitude intransigeante, dit-il, eût vivement irrité nos anciens alliés et surtout la France, qui détient plus de 200 millions de nos écus. Les conséquences auraient pu être très graves. Nous nous serions

Digitized by Google

exposés à des représailles douanières et à une guerre de tarifs qui aurait pu être funeste pour nos industries... ».

Nous ne discutons pas ce qu'aurait valu cette menace de représailles douanières pour avoir résisté à une exigence que M. Beernaert lui-même proclamait « *contraire au droit et à l'équité* ». Mais le sentiment national est profondément froissé quand on donne un tel motif pour expliquer la soumission à une injustice. Lorsque le second Empire cherchait à nous faire admettre une union douanière, qui eût été notre absorption politique, il fallait céder, parce que nos intérêts matériels pouvaient être atteints et étaient menacés; lorsqu'il voulut s'emparer de nos chemins de fer, de voies stratégiques, sous prétexte que notre résistance irritait, il fallait céder! La Suisse peut être menacée dans ses intérêts : il ne lui reste qu'à céder aux exigences de son puissant voisin! Nous ne sommes pas disposés à conseiller, comme nous ne serions pas disposés à pratiquer une pareille politique, et la convention de 1885 serait bien mal justifiée à nos yeux si elle ne pouvait l'être que par de telles considérations. Quoi qu'il en soit, nous serons tenus de l'exécuter. Nous y sacrifierons des millions, à moins que, par un événement bien improbable aujourd'hui, l'équilibre apparent, mais instable, aujourd'hui rompu, se rétablisse entre la valeur des deux métaux précieux. En attendant, nous sommes en face de difficultés qui peuvent devenir très grandes à un moment donné.

M. de Laveleye croit me placer dans un grand embarras en demandant si, pour échapper à ces difficultés, je suis prêt à proposer la démonétisation de 400 millions d'écus de 5 francs. C'est l'hypothèse qui se présenterait si l'Union latine prenait fin. Or, en vertu du traité de 1885, il faudrait rembourser d'abord 100 millions détenus par les étrangers; il serait impossible de traiter autrement nos nationaux, dans les mains desquels reviendraient ensuite les autres 100 millions circulant dans les pays associés ; il ne resterait donc plus que 200 millions à démonétiser pour en faire du billon d'argent et l'abaissement du titre couvrirait la perte à résulter de l'opération.

Digitized by Google

Ce sont là, au surplus, tout autant de maux et de préjudices dont nous sommes redevables au bimétallisme; et nous en aurions été préservés si, écoutant les conseils de la Chambre de commerce d'Anvers et les instances que je fis également en 1872, on avait décrété alors la conversion du franc double étalon en franc d'or, ce qui se serait opéré à cette époque sans difficulté et même sans que le public s'en aperçût. Mais les apôtres du double étalon l'emportèrent et c'est leur succès que nous devons payer aujourd'hui.

II

M. de Laveleye avait écrit dans la *Gazette* et il répète dans la *Revue*, sans tenir aucun compte de nos observations, qu'il avait essayé de montrer et que nous n'avons pas réussi « à ébranler le point principal qu'il tenait à établir, à savoir que le traité de 1885 obtenu par M. Pirmez nous a fait pour 1891, le cas échéant, une situation beaucoup meilleure que ne l'eût fait notre sortie de l'Union latine en 1885 ».

On en jugera dans un instant.

Tous les autres points que nous avons été obligé de traiter pour réfuter les assertions et les affirmations de M. de Laveleye sembleraient être écartés, car il n'y insiste plus. Nous ne voulons pas en induire que notre savant contradicteur passe condamnation et qu'il reconnaît enfin qu'il n'est dans la puissance de personne au monde de faire que 15 1/2 kilogrammes d'argent soient toujours la parité de 1 kilogramme d'or, fondement de la sainte doctrine du double étalon. Ce serait forcer la conséquence de son silence et nous nous en tenons à ce qu'il considère comme « le point principal » qu'il voulait mettre en lumière.

Nous avouons notre très profond étonnement d'entendre approuver la convention de 1885 par M. de Laveleye, car elle détruit et rend impossible toute convention bimétallique. Elle proclame, en effet, qu'il est faux que quatre pièces de cinq francs d'argent soient égales à une pièce d'or de vingt francs!

Que M. Pirmez, si véhémentement accusé par M. de Lave-

Digitized by Google

leye en toute occasion, à cause de ses opinions monométallistes, puisse se réjouir d'avoir contribué à faire constater cette vérité dans un traité, on peut le comprendre assurément; mais que M. de Laveleye y adhère et entreprenne la défense du traité de 1885, c'est ce que nous ne pouvons pas plus comprendre que les mystères du bimétallisme.

Il est donc entendu que quatre pièces de cinq francs d'argent ne sont pas l'équivalent d'une pièce d'or de vingt francs, et que, pour nous punir d'avoir eu la complaisance de laisser les États associés adhérer facultativement à cette hérésie hautement professée par nos alliés, contre laquelle nous protestions néanmoins, nous serons obligés de rembourser en *or* nos pièces de cinq francs et de subir une perte de trente pour cent et peut-être plus, c'est-à-dire d'une soixantaine de millions au moins.

« Notre situation, reprend notre contradicteur, sera encore beaucoup meilleure que ne l'eût faite notre sortie de l'Union latine en 1885. » Ainsi le répète la *Revue*.

L'erreur est manifeste. En sortant de l'Union latine, nous ne devions rien à personne. Aucun État n'est responsable de la variation de valeur du métal dont la monnaie est faite. Nous ne subissions pas l'injustice qui nous a été infligée et, dans notre pleine liberté, nous eussions fait à notre gré, selon nos convenances, ce qui nous eût paru utile ou équitable pour réparer les conséquences des folies qui ont été commises lorsqu'on a consenti à laisser des spéculateurs fabriquer à outrance des pièces de cinq francs et à en saturer notre circulation, alors que ce métal était en forte baisse. Là est l'origine du préjudice dont nous sommes menacés, préjudice mis à nos charges par le traité de 1885, qui consacre une prétention que M. Beernaert lui-même, qui l'a subie, avait solennellement déclarée, nous ne pouvons trop le répéter, « contraire au droit et à l'équité ».

Si l'on veut dire que le bimétallisme, aboli par l'interdiction de la frappe de l'argent, devait recevoir sa dernière expression dans le billonage de l'argent — ce qui ne devrait pas être le thème de M. de Laveleye, mais ce qui paraît l'être

Digitized by Google

dans son argumentation d'aujourd'hui en faveur de l'acte de 1885 — encore dans cette hypothèse la situation, dans les conditions les plus défavorables, n'aurait été ni meilleure ni pire, sous le rapport financier, pour la Belgique reprenant sa liberté en 1885 et s'imposant la charge de réparer les fautes commises par MM. Beernaert et Malou. Et, en agissant sans retard, elle eût été meilleure, car l'argent qui valait alors 48 pence est aujourd'hui tombé à 42 et rien n'indique qu'il doive se relever pour 1891. Or, au cours de 42, la perte à subir par nous est exactement de 50 p. c. plus forte qu'au cours de 48, pratiqué en 1885.

Notre contradicteur n'admet pas que l'on puisse « accuser le bimétallisme des pertes éventuelles que nous aurons à subir ». Il s'imagine que « les questions monétaires, les conférences monétaires, les troubles monétaires n'ont vu le jour que depuis que les monométallistes ont voulu proscrire d'abord l'or, puis l'argent ». C'est ce que M. Émile de Laveleye répète dans la *Revue*. Nous avions cependant répondu et nous reproduisons notre réfutation.

D'abord, on n'a rien voulu proscrire du tout : on a voulu n'avoir qu'un seul étalon, une seule mesure, un seul mètre, et non pas deux, alternativement plus grand ou plus petit, quoique déclarés égaux par une puissance surnaturelle et incompréhensible; on a voulu donner à chaque métal son rôle principal ou subordonné, suivant ce qu'indique la raison et ce qu'exigent, pour le choix de l'étalon, selon les temps, les nécessités des affaires. Ensuite, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'existent les erreurs et les préjugés au sujet de la monnaie, et c'est méconnaître toute l'histoire que de les rattacher au temps présent; elle ne cesse de raconter les misères souffertes par les peuples à cause de ces erreurs et de ces préjugés; ce n'est pas une moindre contre-vérité historique, masquée sous une image plus ingénieuse que concluante, que de représenter « le char de la circulation roulant sur deux roues, l'une d'argent, l'autre d'or, depuis l'invention de la monnaie métallique ». Un char établi sur deux roues disparates, une quinze fois et demie plus grande que

Digitized by Google

l'autre, aurait été exposé à chaque instant à verser, ce qui est toujours arrivé quand on a voulu tenter de le faire rouler. Notre contradicteur tient pourtant à son image et la reproduit dans la *Revue*. Les Grecs, inventeurs de la monnaie, arrivés déjà à une grande perfection, savaient très bien qu'un seul étalon était possible et lorsque, dans quelque contrée où ils régnaient, des hérésiarques essayèrent d'en établir deux, sous les spécieux prétextes qu'invoquent encore leurs disciples modernes, ils s'aperçurent bientôt qu'ils n'en avaient jamais qu'un seul et toujours le plus mauvais des deux. C'est ce que nous enseigne l'*Histoire de la monnaie dans l'antiquité*.

C'est ce que notre propre expérience nous a appris. Lorsque l'on s'avisa un jour de donner cours légal, à sa valeur nominale, à la pièce française de vingt francs qui valait alors beaucoup moins que quatre pièces de cinq francs, en un temps très court, tout notre argent qui valait plus nous fut enlevé, même les pièces de cinquante centimes usées par le frai, si bien qu'après avoir abandonné des millions à des spéculateurs qui remplaçaient l'argent par l'or, nous nous trouvâmes en une telle pénurie de monnaie d'argent, qu'il fallut billonner la monnaie divisionnaire et abaisser le titre du franc de 900 millièmes à 835 millièmes et nous n'eûmes plus en réalité que l'étalon d'or. Comment en présence de ces faits avérés, incontestables et incontestés, authentiquement constatés, notre contradicteur peut-il déclarer, dans la *Revue*, que l'or avait conservé toute sa valeur, malgré l'accroissement de la production de ce métal à partir de 1850?

De même aujourd'hui que l'argent est déprécié de trente pour cent relativement à l'or, il ne nous resterait plus, en un temps donné, une seule pièce d'or dans le pays, si la frappe de l'argent était libre, et nous payerons soixante ou soixante-dix millions pour avoir continué follement à l'autoriser, en l'honneur du Dieu des spéculateurs que l'on nomme le bimétallisme; de ce Dieu dont des savants, absolument désintéressés, se font les disciples à la faveur d'une théorie que M. de Laveleye place aujourd'hui sous l'égide de Newton, dont les doc-

Digitized by Google

trines, les écrits et les actes y sont directement contraires.

Tous les préjudices que nous avons essuyés, tous ceux dont nous sommes menacés, sont imputables à la fausse doctrine de deux étalons, nécessairement inégaux par loi de nature, et ne pouvant dès lors mesurer également les valeurs.

La preuve manifeste, invincible, que nous leur devons nos troubles monétaires, nous est donnée par l'Angleterre. Attachée depuis trois quarts de siècle au système de l'étalon unique, c'est-à-dire d'un seul mètre et non de deux, un grand et un petit, pour servir de mesure, elle a échappé depuis lors aux inconvénients graves et aux pertes qu'elle avait subis autrefois, auxquels nous avons échappé à notre tour pendant quinze ans et dont nous souffrons de nouveau depuis 1861, grâce au bimétallisme.

III

Au milieu des surprises que M. Émile de Laveleye me réservait dans la *Revue*, je trouve celle-ci : « M. Frère-Orban, dit-il, croit que les États-Unis sont au régime de l'étalon d'or exclusif. Il oublie la loi du 28 février 1878 qui rétablit *le dollar de nos pères* de 412 1/2 grains d'argent en lui donnant plein pouvoir libératoire (*full paying power*). Comment peut-il s'imaginer que les États-Unis auraient frappé depuis cette loi, chaque année, 24 millions de dollars d'argent comme monnaie divisionnaire? Ne sait-il pas qu'une grande partie de ces dollars circulent maintenant à côté de l'or sous forme de *silver certificates* ? »

Je ne sais où mon contradicteur a trouvé que j'ignorais, le *bland bill*, la loi du 28 février 1878; je ne sais où il a découvert que j'aurais imaginé que les États-Unis avaient frappé chaque année pour 24 millions de *monnaie divisionnaire* et je n'en suis pas à apprendre que les *silver certificates* ont été inventés parce qu'on ne réussissait pas à faire circuler les dollars d'argent.

On est confondu en lisant de telles assertions en présence

Digitized by Google

de ce que j'écrivais, en répondant à mon contradicteur, cinq jours avant que parût l'article de la *Revue* et que je reproduis textuellement :

« Les États-Unis n'ont qu'un seul étalon, l'étalon d'or. (C'est incontestable.) Les possesseurs des mines d'argent ont réussi à obtenir une loi, nommée le *bland bill* (c'est la loi du 28 février 1878; je la cite et l'on m'accuse de l'ignorer !), en vertu de laquelle le ministre des finances est obligé de frapper chaque année une quantité limitée de dollars d'argent. (Il est donc évident que je parle de *dollars* et non de monnaie divisionnaire. La frappe n'en est pas libre et illimitée comme pour l'or qui est l'unique étalon.) Le public n'en voulait point de ces dollars (de là les *silver certificates*), et ils prenaient dans les caisses du trésor la place des dollars d'or.

« Au moment de l'avénement de M. Cleveland à la présidence de la République, la situation était assez inquiétante. L'encaisse en or, qui n'était plus que de 127 millions, tombait trois mois après à 115 millions, et à la fin de juillet 1855 à un peu plus de 100 millions. Le ministre des finances fit part de son embarras aux principales banques, qui vinrent à son secours. Elles s'engagèrent à lui acheter au pair et payable en or une partie de son encaisse d'argent, en prenant des mesures pour faire passer cet argent dans la circulation. L'effet était inévitable : l'argent réduisit d'autant la circulation de l'or, en vertu de cette loi que le bimétallisme, et même un bimétallisme bâtard, vérifie toujours : c'est que, de deux monnaies en présence, la mauvaise chasse la bonne. Nouvelle preuve que si l'on sacrifiait à l'idolâtrie que préconisent les théoriciens du double étalon, on ne tarderait pas à voir tout notre or, qui vaut 30 p. c. de plus, remplacé par l'argent. »

Ces explications si formelles rendent étonnantes les assertions postérieures de notre contradicteur. M. de Laveleye n'y aura pas pris garde. Il était en ce moment très préoccupé des demandes qui lui venaient de tous côtés pour savoir si l'Union latine cesserait d'exister en 1891. Il lui paraissait

Digitized by Google

difficile, disait-il, « de rien prédire au milieu d'une situation monétaire très troublée, avec des ministères qui changent sans cesse en France, et il ne pouvait que noter les influences opposées qui agiront l'an prochain. »

Il ne note pas l'état des relations entre l'Italie et la France, et sous le rapport douanier depuis la rupture des négociations pour un traité de commerce, et sous le rapport politique à raison de l'alliance contractée par l'Italie avec l'Empire d'Allemagne et l'Autriche, qui inspire en France une si vive irritation. Il semble pourtant qu'il y ait là bien des éléments qui permettent de penser que la France ne serait guère disposée à servir les intérêts de l'Italie, ni même à lui être agréable, si tant est que celle-ci, comme on le fait entendre, désire rester dans les liens de l'Union latine pour n'avoir pas à payer la dette que sa dissolution entraînerait. Ce ne serait pas précisément une raison pour la France de satisfaire à son désir.

Mais ce côté de l'affaire ne paraît pas préoccuper du tout M. de Laveleye. Un seul le frappe et lui paraît grave. « La France et surtout la Banque de France, dit-il, sont mal disposées à notre égard en cette matière. La raison en est simple. Notre représentant au Congrès monétaire de 1878 et 1881, M. Pirmez, agissant en théoricien désireux de faire triompher une doctrine économique, plutôt qu'en diplomate préoccupé de sauver nos écus, a mené la campagne monométallique avec son talent habituel, en opposition avec les idées de la France et des État-Unis : *inde iræ.* »

Nous ne soupçonnions pas que la France et la Banque de France, si indulgentes, à ce qu'il faut croire, pour l'Italie, avaient dans l'âme tant de fiel contre nous et que M. Pirmez était responsable de leur ressentiment. Heureusement que l'on est maintenant averti et que l'on pourra se défendre, et victorieusement. Nous ne savions pas que M. Pirmez eût eu à combattre en 1878 en faveur du monométallisme : il n'était pas en cause. On traitait du renouvellement du traité de 1865 qui a pour base un bimétallisme mitigé, facultatif pour chaque État. Il fut question d'autre chose dans la négocia-

Digitized by Google

tion. On mit en avant la fameuse clause de liquidation, que M. Pirmez combattit alors avec succès, en obtenant l'aveu de M. Léon Say, ministre des finances, qu'on ne pourrait jamais l'appliquer aux associés qui avaient une circulation métallique, mais seulement à ceux qui avaient du papier-monnaie.

Le gouvernement français changea ultérieurement d'opinion, comme on nous le fit bien voir en 1885. Toujours est-il qu'il n'y eut en 1881 aucune cause de dissentiment entre la France et nous. Lors de la conférence de cette époque, les États-Unis, dans l'intérêt des grands possesseurs de mines d'argent, essayaient de persuader aux États européens qu'il convenait de rétablir la frappe de l'argent. L'Angleterre était d'avis que *d'autres* feraient très bien de reprendre cette fabrication, fort résolue, quant à elle, à garder son unique étalon d'or. M. Pirmez, d'après les instructions de son gouvernement, maintint les résolutions prises par l'Union latine, la France en tête, de ne plus frapper des pièces d'argent. Impossible de découvrir comment un grief aurait pu naître de là pour la France et pour la Banque de France; et la supposition qu'il existe est d'autant plus incompréhensible que s'il avait plu à la France d'adhérer aux suggestions des États-Unis, ce n'est pas l'opposition de M. Pirmez qui l'eût arrêtée; elle a eu l'occasion d'y céder lors du renouvellement de l'Union latine en 1885 et elle ne l'a pas fait. Si M. Pirmez a agi alors « en théoricien désireux de faire triompher une doctrine économique », comme dit M. de Laveleye d'une façon un peu dédaigneuse pour les théories, ce qui est assez singulier de la part d'un savant, il a aussi agi, quoi qu'en pense M. de Laveleye, « en diplomate préoccupé de sauver nos écus », car si l'on avait décrété alors la frappe de l'argent, notre dernière pièce d'or nous aurait été ravie par les habiles, au profit desquels on aurait proclamé que 15 1/2 kilogrammes d'argent égalent monétairement 1 kilogramme d'or, tandis que *commercialement* le kilogramme d'or vaut 30 p. c. de plus.

Dans la réalité, nous ne voyons en tout ceci qu'une plainte

Digitized by Google

qui soit réellement fondée : c'est celle de M. de Laveleye lui-même, qui ne peut se consoler de voir ses espérances bimétalliques déçues. Il ne peut pardonner que l'on ne veuille pas deux étalons, deux mètres, un grand et un petit, déclarés égaux, et que l'on préfère n'en avoir qu'un seul, ce qui est assurément plus sûr et plus juste pour mesurer les valeurs.

Ce n'est pas, en tout cas, ces raisons qui détermineront à maintenir ou à dissoudre l'Union latine. M. de Laveleye ne pense pas, d'autre part, qu'une bagatelle « de soixante-dix millions d'or à mettre dans les caves de la Banque à côté du milliard qui y repose déjà, » puisse influer sur les résolutions de la France.

« En rompant l'Union latine, dit-il, elle renoncerait à une prééminence financière à laquelle elle tient », et c'est là la plus forte garantie. Nous ne voulons pas prophétiser, quant à nous ; des causes diverses agiront quand l'heure sera venue ; mais, malgré « cette prééminence » dont parle M. de Laveleye, il ne peut oublier que la France a renoncé à garder la Belgique dans l'Union, si celle-ci ne se soumettait pas à rembourser en or ses pièces de cinq francs et que ce n'est pas sans doute pour renoncer à ce profit qu'elle a maintenu une exigence que M. Beernaert lui-même, qui l'a subie, déclarait *contraire au droit et à l'équité*.

Cette exigence n'a eu qu'un mérite : c'est de donner le coup de grâce au bimétallisme ; mais nous le payons un peu cher. Sans les malheureuses résistances des apôtres du double étalon, nous pouvions obtenir le même résultat gratis.

IV

Nous en étions là de notre controverse, lorsque M. Émile de Laveleye adressa au *Journal de Liége* la lettre suivante qui m'était dédiée :

Cher Monsieur,

Comme la question du bimétallisme n'est guère en ce moment à l'ordre du jour qu'en Angleterre, je ne puis pas demander à la

Digitized by Google

Gazette de m'autoriser à encombrer ses colonnes de mes élucubrations, que nul ne lirait.

Cependant, pour que mes élèves ne m'accusent pas d'ignorance à ce sujet, à l'instant même où je siège au jury d'examen, permettez-moi de répondre aux observations de votre éminent collaborateur par deux citations seulement.

Entendons-nous bien : je ne demande la frappe libre de l'argent ni en Belgique ni dans l'Union latine, mais seulement en vertu d'un accord conclu entre les grandes nations commerciales, y compris l'Angleterre.

J'ai dit à mon honorable contradicteur qu'il avait tort d'invoquer Newton en faveur de sa thèse, attendu que Newton a été l'inventeur du bimétallisme international.

En voici la preuve :

Vers le commencement du XVIII^e^ siècle, comme l'argent devenait rare en Angleterre, la Chambre des communes demanda à Newton, directeur de la Monnaie, le moyen de maintenir la circulation de ce métal à côté de celle de l'or.

Dans un rapport très curieux, daté du 23 novembre 1717, Newton indique le moyen, qui n'est autre que le bimétallisme international avec un rapport de valeur identique fixé par les différents États.

« Si la valeur de l'or, dit-il, était diminuée, de façon à avoir « relativement à la monnaie d'argent en Angleterre la même pro- « portion que ce métal a relativement à l'argent dans le reste de « l'Europe, il n'y aurait aucune tentation à exporter de l'argent « plutôt que de l'or dans aucun autre pays de l'Europe. »

(V. *Intern. Monet. Conf.* of 1878, by Dana Horton. P. 319.)

J'ai appelé ce principe la *Loi de Newton,* en opposition à la *Loi de Gresham,* en raison de laquelle la monnaie recherchée est ordinairement exportée. (V. mes *Éléments d'économie politique.*)

Écoutons maintenant M. Soetbeer, l'oracle du monométallisme et, sans contredit, le savant qui connaît le mieux tous les faits se rapportant à ce difficile problème : « Si tous les États commerciaux et, par conséquent, aussi l'Angleterre, dit M. Soetbeer, adoptaient en vertu d'une loi le double étalon (*Doppel Wœhrung*), sur la base d'un rapport identique, disons 1 : 15 1/2, et s'y tenaient loyalement, en admettant, en même temps, la frappe libre et sans limites de l'or et de l'argent, on ne peut guère mettre en doute, dans ce cas, qu'un rapport très stable de valeur ne s'établisse pra-

Digitized by Google

tiquement entre les deux métaux, et pour le présent et pour un avenir éloigné, et que les variations transitoires de valeur aux dépens tantôt de l'or et tantôt de l'argent ne dépasseraient pas 1/2 ou 1 p. c. »

On le voit, c'est l'idée de Newton formulée en termes plus précis.

Mon éminent contradicteur m'excusera, j'espère, si j'adopte l'opinion de M. Soetbeer plutôt que la sienne.

L'Angleterre, dit-on, s'est très bien trouvée de n'avoir qu'un seul étalon, l'or.

Le *Final Report* de la *Gold and Silver Commission* explique de la façon la plus claire comment le bimétallisme français, en maintenant un rapport stable de valeur entre les deux métaux, a soutenu le régime anglais.

La preuve résulte des faits. Depuis que la frappe de l'argent est suspendue, trois commissions ont été successivement nommées pour étudier la crise et chacune d'elles a fait un pas de plus en plus marqué vers le bimétallisme.

Encore un mot. Je ne sais où mon contradicteur a trouvé que « quelques » États seulement s'étaient rendus coupables de « l'hérésie » du double étalon. S'il veut bien consulter les savants travaux de MM. Soetbeer et Lexis à ce sujet, il y verra que tous les pays, autrefois, y compris l'Angleterre, jusqu'en 1816, ont employé simultanément les deux métaux comme monnaie libératoire.

Votre dévoué,

Émile DE LAVELEYE.

Notre aimable correspondant, dont nous ne partageons pas les opinions monétaires, mais pour lequel nous avons la plus grande estime, inspirée par son caractère et son talent, est intervenu dans une discussion à laquelle il n'était point provoqué, et pour nous contredire assez vivement. C'était son droit. Il nous a mis dans l'obligation de répondre à ses attaques. Il a commencé son colloque dans la *Gazette Pétrus;* aujourd'hui, il ne veut plus « encombrer ses colonnes », et il nous donne la préférence. Grand merci !

A l'heure présente, où il siège au jury d'examen, il tient à préserver ses élèves de l'influence de nos méchantes objec-

Digitized by Google

tions. Il peut être rassuré : au moment de l'examen, les élèves sont toujours de l'avis du maître; le lendemain, c'est autre chose, et ils ne nous liront que le lendemain... s'ils nous lisent.

Il ne prend, d'ailleurs, la parole que pour faire deux citations. Que notre savant contradicteur nous permette de le lui dire : il abuse un peu des citations. Il oublie le mot de Pascal à ceux qui prétendaient le réfuter : Je vous demande des raisons et vous me donnez des moines. On trouve aisément sur tout sujet quelque écrivain à opposer comme une autorité à celui dont on combat les opinions.

L'aventure de Galilée en dit long sur ce chapitre. Il avait découvert que la terre tourne autour du soleil. Grâce à sa science et à ses observations, il avait mis en lumière cette vérité. Aussitôt on l'accabla des plus puissantes autorités; la Bible d'abord, des centaines de savants, de théologiens ensuite; puis vint l'avis de la sacrée Congrégation condamnant l'opinion de Galilée, et enfin l'approbation du Pape. C'était plus qu'il n'en fallait, d'autant que la proposition, sentant l'hérésie, menaçait ce pauvre homme de la prison et même de pis. Galilée abjura; mais, sa conviction débordant, il frappa du pied la terre et dit : *E pur si muove*, et pourtant elle tourne !

Depuis lors, les plus grandes autorités sont sujettes à discussion, et dans toute controverse scientifique, c'est la raison et la science qui décident. Toutes les autorités du monde, si respectables qu'elles soient, ne réussiront pas à démontrer que, par un artifice législatif, on peut supprimer les effets naturels de la loi de l'offre et de la demande; que deux marchandises différentes, produites et consommées dans des conditions dissemblables, puissent avoir entre elles un rapport constant et invariable; que, malgré l'avis des plus illustres savants et le consentement d'un grand nombre de peuples, 15 1/2 kilogrammes d'argent seront toujours la parité de 1 kilogramme d'or, et qu'en formant de ces deux métaux deux étalons de valeur, deux mètres, on puisse empêcher qu'il y en ait un plus grand et un plus petit, au détriment

Digitized by Google

de la bonne foi et de la justice qui doivent régner dans les contrats.

Qu'est-ce donc lorsque les autorités que l'on invoque ne peuvent l'être que par un abus de mots manifeste? On cite de seconde main, en détachant une phrase d'une pièce invoquée par M. Dana Horton, un Américain envoyé en Europe pour essayer de nous convertir à la thèse des possesseurs des mines d'argent aux États-Unis; même en prenant cette phrase telle qu'on la donne, il en résulte simplement que Newton aurait dit : « *que si la valeur de l'or était diminuée* de façon à avoir, relativement à la monnaie d'argent, la même proportion que dans le reste de l'Europe, il n'y aurait plus de tentation à exporter de l'argent plutôt que de l'or... ».

On oublie de dire que Newton, directeur de la Monnaie, répondait à un ordre des Lords de la trésorerie lui demandant « la meilleure méthode d'empêcher la refonte des écus d'argent ».

Newton montrait que la cause de l'exportation des écus d'argent était précisément la loi bimétallique de l'Angleterre, suivant laquelle une guinée circulait légalement au taux de 21 sh. 6 p. d'argent, alors qu'elle valait de 20 sh. 5 d. à 20 sh. 8 d. « d'après le mouvement du commerce et du change en Europe ».

Il montrait que ce rapport était réglé, non seulement par les lois monétaires des autres États européens, d'après lesquelles la valeur de la guinée variait de 22 sh. 1 d. à 20 sh. 4 d., mais dépendait aussi de circonstances accidentelles, comme l'arrivée de galions d'argent en Espagne, ou le départ de navires pour l'Inde, où l'argent était en forte demande.

Et il ajoutait, immédiatement après la phrase citée par M. de Laveleye :

« Pour empêcher l'exportation de l'argent, aucun moyen ne semble plus efficace que de diminuer la guinée de 10 à 12 d., de façon à faire que le rapport entre la monnaie d'or et d'argent de l'Angleterre, soit ce qu'il devrait être d'après la *marche du commerce et du change* en Europe; mais en déduisant seulement 6 d., on diminuerait la tentation à l'exporta-

Digitized by Google

tion ou à la refonte des écus d'argent, et les effets de cette mesure montreraient mieux qu'on ne peut le préjuger, quelle serait la réduction ultérieure la plus convenable pour le public. »

Et voilà du coup Newton bimétalliste, parce qu'il propose de modifier la valeur argent de la guinée suivant les fluctuations du marché, ce qui est le contrepied du principe du 15 1/2 perpétuel.

Ainsi, si nous déclarions qu'en diminuant la pièce de vingt francs de 30 p. c., soit en en réduisant le poids, soit en en abaissant le titre, pour éviter que l'on exporte de préférence l'un ou l'autre métal, comme on l'a fait autrefois pour la monnaie d'argent, nous serions sur le champ racolés et enrégimentés parmi les partisans du double étalon!

Qui ne voit que par un tel procédé on abaisserait successivement l'étalon monétaire, puisqu'il faudrait refaire la même opération à chaque variation de la valeur entre les deux métaux? Et de la constatation de ce fait, on déduit résolument que l'illustre mathématicien Newton, qui s'opposa toute sa vie à l'altération de la pureté de l'étalon monétaire, a fait un dogme de son altération! Cela devient « la loi de Newton », par opposition à « la loi de Gresham », parce que celui-ci a remarqué, ce qui tombe sous le sens, que si l'on a deux monnaies, l'une de bas aloi et l'autre bonne, la mauvaise chasse la bonne.

On agit sans beaucoup plus de façon avec Soetbere « l'oracle du monométallisme ». Il aurait dit que « si *tous* les États commerciaux et par conséquent aussi l'Angleterre adoptaient le double étalon, sur la base d'un rapport identique et s'y tenaient loyalement, un rapport très stable de valeur s'établirait pratiquement entre les deux métaux ». C'est assez pour que « l'oracle du monométallisme » devienne l'oracle du bimétallisme! Tout cela est-il bien sérieux?

Nous n'examinons pas la citation; on ne nous en donne pas même les moyens. Nous ne savons ni pourquoi l'hypothèse de la réunion de tous les États commerciaux a été créée, ni quel était l'objet de la discussion. Mais de ce qu'on peut

Digitized by Google

admettre hypothétiquement les effets indiqués, en résulte-t-il que l'on ait fait une démonstration scientifique et même que Soetbeer soit infidèle à la doctrine d'un étalon unique qu'il a toujours préconisée, « bien que ce soit le savant qui connaît le mieux tous les faits se rapportant à ce difficile problème » ?

Étonnons-nous seulement de la différence du traitement que l'on fait subir à Newton et à Soetbeer. Pourquoi le premier devient-il le père du bimétallisme pour avoir constaté un fait, dont la proclamation, sous une forme « plus précise », n'empêche pas Soetbeer de rester « l'oracle du monométallisme » ?

M. Émile de Laveleye fait part à la *Revue* de ses appréhensions au sujet de l'emploi de l'or comme unique étalon. Il pourra servir ainsi, dit-il, « mais à la condition que ce métal fasse l'office jadis rempli par les deux métaux, *c'est-à-dire que les prix baissent* ». Cette conséquence serait à démontrer et n'est nullement impliquée dans l'adoption d'un seul étalon. Notre contradicteur ne remarque pas, d'ailleurs, que l'or étant unique étalon, l'argent doit continuer à jouer un rôle considérable dans les affaires. Il n'y a pas de pièce d'or admissible qui puisse remplacer le franc, même les cinq francs, le thaler, le florin ou les cinq schellings anglais, tous d'argent, indispensables pour les transactions journalières, les plus nombreuses de toutes, qui exigent le plus de monnaie, et pour le payement des salaires. L'argent est donc loin d'être proscrit; il faut le retenir, au contraire, et s'appliquer à en faire un emploi judicieux. Ce fut une calamité lorsque la baisse de l'or eut pour effet, par suite d'un acte injustifiable, d'expulser la monnaie d'argent de la circulation.

Mais M. Émile de Laveleye redoute la baisse des prix et il donne un exemple des suites qu'il entrevoit. « Une société industrielle, dit-il, a une dette représentée par des obligations; si les prix baissent de moitié, la charge de sa dette sera deux fois plus lourde. Ce sera tant pis pour les peuples civilisés qui doivent à leurs créanciers 120 milliards de francs. » Cette fois il ne s'agit plus, semble-t-il, « de la

Digitized by Google

société industrielle », prise pour exemple, mais des gouvernements, des États civilisés. On ne voit pas bien comment la baisse des prix ferait doubler la dette. On a promis de payer un certain poids d'or et l'on s'acquitterait de la façon convenue, sauf à payer l'or ce qu'il vaut ; c'est le contrat. Veut-on dire que la puissance de l'or pour acquérir étant devenue plus grande, on recevra en marchandises une plus grande quantité qu'autrefois pour le même poids, ou, en d'autres termes, pour les mêmes pièces de monnaie ? C'est possible, si l'hypothèse que l'on crée est vraie, ce qu'il faudrait prouver. Mais ne serait-il pas bien plus injuste qu'après avoir promis un certain poids d'or, une pièce de vingt francs, on pût se libérer avec quatre pièces de cinq francs ne valant que 30 p. c. de moins, c'est-à-dire quatorze francs seulement ? Et ne serait-ce pas une assez triste civilisation que celle où, par une mesure législative, on ruinerait les créanciers en permettant de les payer en monnaie de singe, en monnaie altérée, ou, si l'on veut, comme on l'a pratiqué, en assignats ?

Cette baisse des prix fondée sur la supposition de la rareté de l'or, ne paraît point d'ailleurs à redouter et l'on ne voit s'en inquiéter, ni l'Angleterre, ni l'Empire d'Allemagne, ni les États-Unis, ni les pays Scandinaves, en un mot tous les pays qui ont l'étalon d'or unique. Tous les jours on réduit dans les affaires l'emploi du numéraire. Les inventions comme les clearings housse, les chèques, les virements, les accréditifs, etc., opèrent en réalité comme des découvertes de mines d'or. Elles suppriment ou restreignent dans une forte proportion, la nécessité de l'instrument d'échange, qu'il soit d'or ou d'argent. Ces mesures, qui ont pris des développements considérables en Angleterre et aux États-Unis, où elles peuvent recevoir néanmoins beaucoup d'extension, sont encore peu pratiquées sur le continent, où, tôt ou tard, on en obtiendra de grands résultats.

Les alarmes de notre éminent contradicteur ne semblent pas, au surplus, très vives, si nous en jugeons par la déclaration inespérée que renferme la lettre que l'on vient de lire, dont nous avions pris acte et qui semblait devoir mettre fin

Digitized by Google

à notre controverse. « Il ne demande la frappe libre de l'argent ni en Belgique, ni dans l'Union latine, mais seulement en vertu d'un accord conclu entre les grandes nations commerciales, *y compris l'Angleterre.* »

C'est entendu. La Belgique doit bien se préserver du double étalon. Il nous souvient qu'en 1861 on n'était pas de cet avis. L'Union latine doit aussi sagement s'abstenir de frapper de l'argent. Une agglomération d'une cinquantaine de millions d'hommes est insuffisante pour affronter les bienfaits du système : elle s'y ruinerait. Fût-elle de cent millions et beaucoup plus, avec l'Allemagne et l'Autriche, sans y ajouter même les cent millions de la Russie et les soixante des États-Unis, ce ne serait pas assez pour assurer le succès de « la loi Cernuschi », dont M. de Laveleye est l'apôtre le plus fidèle; il faut encore l'accession de l'Angleterre à la coalition, tant le succès est difficile à espérer et à assurer.

Nous nous permettons de penser que rien ne démontre mieux que le bimétallisme est dépourvu de toute base scientifique et qu'il est réduit à un véritable empirisme. Le monométallisme, au contraire, fondé sur une loi naturelle, mathématiquement démontrée, réunit toutes les conditions auxquelles on reconnaît la vérité : il est applicable partout, en tout temps et en tous lieux, chez les peuples grands ou petits, et il consacre la justice dans les contrats.

FRÈRE-ORBAN.

Digitized by Google

LES SOURCES DU PENTATEUQUE

ALEXANDRE WESTPHAL, *Les sources du Pentateuque*. Étude de critique et d'histoire. Paris, Fisbacher, 1888.

Notre siècle a vu se renouveler complètement les études bibliques. Jadis on n'étudiait les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament que dans un intérêt dogmatique. Le théologien, de même que le savant laïque, n'examinait ces livres que pour y trouver la justification de ses croyances et de ses doctrines. C'était à qui y réunirait le plus grand nombre de textes pour étayer son système religieux ou philosophique et combattre celui de ses adversaires. Et chose singulière, à force de lire et de fouiller ces vieux documents, chacun y découvrait à peu près tout ce qu'il voulait, ce qui fit dire à un théologien en parlant de la Bible :

> Hic liber est in quo quaerit sua dogmata quisque;
> Invenit et pariter dogmata quisque sua.

C'était faire en deux lignes la satire des procédés invraisemblables dont on usait envers ce livre, où chacun allait chercher, comme dans un arsenal inépuisable, des armes pour défendre les doctrines les plus contradictoires.

De nos jours, la science a rejeté une méthode aussi vicieuse et qui ne pouvait aboutir à aucun résultat sérieux. On a reconnu qu'il n'y avait aucun motif plausible pour ne pas examiner les livres qui composent la Bible de la même manière qu'on examine les autres monuments que l'antiquité nous a légués, c'est-à-dire sans aucune idée préconçue, sans aucune préoccupation dogmatique, mais d'une manière vrai-

Digitized by Google

ment scientifique. Mais ce ne fut pas sans difficulté qu'on en arriva là. Il fallut vaincre bien des résistances et combattre bien des préjugés. La critique indépendante fut lente à se frayer sa voie : au XVI^e^ siècle elle s'annonce timidement par quelques écrits presque oubliés aujourd'hui; au XVII^e^ et au XVIII^e^, elle s'affirme avec plus d'énergie par quelques ouvrages réellement remarquables, tels que ceux d'Astruc et d'Eichhorn; mais ce n'est que de nos jours qu'elle est parvenue à s'imposer à tous les esprits sérieux et à conquérir définitivement sa place dans le domaine de la science.

L'ouvrage de M. Westphal, dont on lit le titre en tête de cette étude, nous décrit dans tous ses détails la lutte trois fois séculaire que la critique indépendante des livres saints eut à soutenir contre ses adversaires. Sa dissertation concerne principalement le Pentateuque, non seulement parce que c'est un des plus anciens monuments de la littérature hébraïque, mais parce que de nos jours la science s'est surtout occupée de la composition et de l'origine de cet ouvrage. Elle comprend trois parties, dans lesquelles l'auteur cherche à montrer successivement comment un premier doute a pu se produire sur l'authenticité du Pentateuque, attribué généralement encore à Moïse; comment ce doute, d'abord timide et incertain, trouva dans les foyers intellectuels allumés par la *renaissance* et la *réforme*, une occasion de se transformer en idée scientifique; comment enfin les recherches de la critique moderne firent de cette idée une question brûlante, et finirent par renverser de fond en comble les données de la tradition sur la prétendue origine mosaïque des cinq premiers livres de la Bible.

M. Westphal est protestant, mais son protestantisme ne l'empêche pas de rendre hommage à la vérité. Son livre est conçu dans un esprit très large; on n'y surprend pas ce souci inquiet d'apologétique qui distingue les écrits similaires publiés par des théologiens catholiques. Faut-il, se demande-t-il lui-même, faut-il prendre la foi pour principe de critique? Et il répond négativement. Pour lui, « la Bible est un livre où l'humain et le divin se pénètrent », et il ne

Digitized by Google

faut pas, nous dit-il, « traiter le côté humain comme s'il nous faisait honte ». Répétant les paroles d'un critique allemand, M. Beyschlag, il déclare « qu'aussi longtemps que la plupart des théologiens traiteront la Bible comme un livre d'oracles, la plupart des laïques éclairés n'y verront qu'un recueil de fables (Préface, p. XIX) ». Mieux vaut donc abandonner, une fois pour toutes, la doctrine insoutenable de l'inspiration et examiner l'Écriture sainte avec l'impartialité, la sérénité d'âme et la liberté d'esprit qui doivent présider à un examen sérieux. On ne saurait mieux dire, assurément, bien qu'il soit difficile d'admettre avec l'auteur que la foi « n'a pas à s'alarmer des résultats de la critique moderne (Préface, p. XXII) ». Si M. Westphal rejette l'inspiration des livres saints, ne se met-il pas en contradiction, nous ne dirons pas avec l'Église catholique qui enseigne que l'inspiration est un article de foi, mais même avec la plupart des églises protestantes? Car, comme il le dit lui-même, pour l'immense majorité des fidèles — et il entend par là les protestants de sa confession — « l'Écriture sainte est le livre des livres, et la parole inspirée va du premier verset jusqu'au dernier (Préface, p. XXI) ». Mais passons sur ce point. Que M. Westphal s'arrange comme il l'entend avec la critique scientifique; s'il trouve moyen de concilier sa foi avec elle, nous n'y contredirons pas, à condition, bien entendu, qu'il ne dénature pas les résultats obtenus par cette même critique. Et ici, il n'y a point de reproche à lui faire, car, comme nous allons le voir, il accepte ces résultats dans leur ensemble et sur tous les points essentiels.

I

Les cinq premiers livres de la Bible ont été placés sans nom d'auteur dans le canon de l'Ancien Testament. Cela doit être signalé tout d'abord; ensuite, rien ne prouve que les anciens docteurs juifs aient attribué à Moïse la composition de ces livres anonymes, car ils ne le disent nulle part, et quand ils parlent du législateur hébreu, ils ne le signalent

Digitized by Google

jamais comme le rédacteur d'un ouvrage, mais toujours comme le promulgateur d'une loi.

Au VI^e^ siècle avant notre ère, la croyance à l'origine mosaïque du Pentateuque n'existait pas encore. M. Westphal le prouve par plusieurs textes tirés des écrivains de l'Ancien Testament qui présentent l'ensemble de la législation hébraïque — la *Thorah*—, non comme l'œuvre exclusive de Moïse, mais comme l'œuvre collective des anciens prophètes d'Israël [1].

Ce n'est qu'après le retour de la captivité de Babylone, à l'époque de la restauration de la nationalité juive par Néhémie et Esdras, c'est-à-dire plus de *mille* ans après la mort du grand législateur hébreu, que l'idée traditionnelle de l'origine mosaïque du Pentateuque fait son apparition dans la littérature : Néhémie, en effet, est le premier qui parle du *Sepher Thorath Moscheh*, ou livre de la loi de Moïse. Encore cette manière de parler est-elle très vague et bien incertaine, car rien ne nous permet d'identifier avec le Pentateuque actuel le *Sepher Thorath Moscheh* dont il fait mention [2]. Tout nous porte à croire, au contraire, dit M. Westphal, que dans cette désignation la partie est prise pour le tout, et que le recueil des *mitsevoth* (commandements) prescrits par les prophètes, dont Moïse fut le plus grand, reçoit ici le nom de *Sepher Moscheh* par la même raison que le recueil des *thephilloth* (psaumes), composés par les chantres religieux d'Israël, dont David fut le plus célèbre, finit par s'appeler *Psaumes de David* dans le second livre des Machabées.

C'est donc à l'époque d'Esdras et de Néhémie que remonte l'idée de l'origine mosaïque du Pentateuque. Depuis lors, elle ne cessa de gagner du terrain; elle s'affermit si bien dans les siècles suivants qu'elle devint un article de foi chez tous les Juifs. Lorsque l'Église chrétienne fut fondée, elle accepta ce dogme de confiance et sans discussion ; elle admit, comme la Synagogue d'où elle était sortie, tout le canon de

[1] WESTPHAL, *Les sources du Pentateuque*, p. 5-6.

[2] NÉHÉMIE, ch. VIII, 1.

Digitized by Google

l'Ancien Testament, en déclarant que tout ce qui y était écrit était la parole infaillible de Dieu.

Cependant, dès les premiers siècles, la croyance à Moïse auteur du Pentateuque rencontra des contradicteurs au sein même du christianisme. Une des premières sectes, les Nazaréens, nièrent que Moïse fût l'auteur de cet ouvrage. Les Gnostiques firent de même. Les plus anciens pères de l'Église hésitent à se prononcer sur cette question : saint Irénée, saint Chrysostôme, saint Basile, saint Augustin, croient que les livres saints, ayant été détruits et brûlés lors de la ruine de Jérusalem et de l'exil des Juifs à Babylone, furent recomposés par Esdras qui les dicta d'inspiration à cinq secrétaires. D'autres, tels que Clément d'Alexandrie, attribuent la rédaction du Pentateuque à Esdras lui-même [1]. Eusèbe, dans sa vie de Constantin [2], dit que de son temps (IVe siècle) l'origine mosaïque du Pentateuque était loin d'être unanimement acceptée. Saint Jérôme lui-même, le traducteur de la Bible en langue latine, n'était guère mieux renseigné sur ce point; il semble même qu'il n'y attachât pas beaucoup d'importance, car il dit à son adversaire Helvidius : « Que ce soit, d'après toi, Moïse qui ait écrit le Pentateuque, ou Esdras qui l'ait reconstitué, j'y consens. »

On était donc bien loin d'être d'accord sur la question de l'origine du Pentateuque. Cependant, à mesure que l'Église catholique se développait, elle chercha à obtenir l'unité de croyance sur ce point comme sur une foule d'autres, en étouffant la voix de ceux qui combattaient l'opinion traditionnelle. Elle imposa celle-ci d'autorité en menaçant des peines les plus sévères quiconque oserait la contredire. Elle alla jusqu'à menacer d'excommunication ceux qui voudraient discuter les textes sacrés. Aussi, plus aucune voix discordante ne se fit entendre durant tout le moyen âge! Seuls quelques rabbins [3], chez les Juifs, osèrent émettre timidement quelques doutes *sur la possibilité de la composition totale de*

[1] STROMAT, lib. I, c. 23.

[2] Lib. I, c. 12.

[3] Entre autres Aben Esra, Simon et Abrabanel.

Digitized by Google

la Genèse par Moïse. Mais ils furent mal accueillis et durent se taire, car la Synagogue aussi veillait sur « le dépôt sacré » et imposait silence aux contradicteurs. Sous ce rapport, on peut dire qu'elle était aussi intolérante que l'Église catholique elle-même.

II

Ce ne fut qu'au XVI^e^ siècle, à l'époque de la renaissance et de la réforme, qu'on se remit sérieusement à l'étude et à l'examen de l'Écriture sainte. Les chefs du protestantisme, Luther, Calvin, Mélanchthon, en donnèrent eux-mêmes l'exemple. C'était d'abord, il est vrai, dans un but apologétique; peu à peu cependant plusieurs d'entre eux émirent quelques doutes sur l'origine des livres qu'ils étudiaient avec tant d'ardeur, entre autres Carlstadt qui déclara « qu'on peut bien soutenir que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque [1] ». André Maes, un orientaliste belge, se montra encore plus hardi, en affirmant, dans un *Commentaire sur Josué* [2], que le Pentateuque, tel qu'il nous est parvenu, ne saurait être de Moïse. Des additions postérieures attestent, selon lui, des remaniements qui rendent très difficile de préciser ce qui revient au législateur des Hébreux. Le livre de Maes fut mis à l'index, mais son opinion fut reprise par d'autres, quelques années après, notamment par Maldonat, Petau et Bonfrère. Ce dernier était un jésuite flamand. Dans son *Commentaire sur le Pentateuque*, qui parut à Anvers en 1625 [3], il déclare que Moïse ne peut avoir composé les cinq livres qu'on lui attribue, parce qu'en examinant les faits historiques qui y sont relatés, on en rencontre à tous moments qui dénotent une époque très postérieure au grand législateur et qui sont mentionnés comme des faits accomplis, sans nulle intention de prophétie. Ainsi, Moïse aurait-il jamais

[1] *Defendi potest Mosen non fuisse scriptorem quinque librorum* (Pentateuchi).

[2] Publié en 1574.

[3] Sous le titre de : *Pentateuchus Mosis commentario illustratus.*

Digitized by Google

pu dire: « Alors les Chananéens étaient dans le pays »? (Gen. XII, 6) ou encore : « Avant que les Israélites eussent un roi » (Gen. XXXVI, 31)? N'est-il pas avéré aussi que des noms tels que Dan et Hébron ont été donnés longtemps après lui? Enfin, le récit de la mort de Moïse, à la fin du Deutéronome, témoigne assez clairement en faveur d'un autre écrivain.

D'autres critiques firent les mêmes observations que le jésuite Maes. Parmi eux, il faut citer Isaac Peyrère et Spinoza. Pour Peyrère, les redites, les contradictions, les faits postérieurs aux temps mosaïques qu'on trouve dans le Pentateuque sont des preuves suffisantes pour refuser d'admettre l'antiquité de cet ouvrage, ainsi que l'unité de sa composition. Spinoza partage absolument cet avis : il constate, dans son *Tractatus theologico-politicus* [1], que tout dans les cinq livres attribués à Moïse, est écrit pêle-mêle et sans ordre, que la suite des temps n'y est pas observée, que les mêmes récits reviennent à plusieurs reprises et souvent avec de graves différences; en un mot, que cet ouvrage n'est que la réunion confuse de matériaux que l'auteur n'a point eu le temps de classer et d'ordonner régulièrement. Il conclut de tout cela que le Pentateuque n'est pas l'œuvre d'un écrivain unique, mais une collection de documents divers, un recueil composé au hasard de la découverte, par les mains pieuses d'un rédacteur qui n'avait plus devant lui que les débris d'une littérature primitive.

Spinoza, comme il fallait s'y attendre, fut vivement attaqué par les théologiens catholiques, surtout par l'évêque d'Avranches, Huet, qui écrivit contre lui une lourde *Démonstration évangélique* [2], que M. Westphal appelle une fougueuse réfutation de toute espèce de critique du texte sacré [3]. La même année où parut la *Démonstration évangélique* de Huet, un prêtre de l'Oratoire, Richard Simon, publia une *Histoire critique de l'Ancien Testament*. Quoique fervent catholique,

[1] Voir *Œuvres de Spinoza*, t. I, p. 201.

[2] Elle parut en 1678.

[3] *Les Origines du Pentateuque*, p. 63.

Digitized by Google

Richard Simon reconnaissait qu'une foule de passages dans le Pentateuque prouvent clairement qu'on ne peut pas attribuer la composition de ce livre à Moïse; mais il ajoutait qu'il était prudent de *garder le silence sur ce sujet*, attendu que malgré les défauts qu'on pouvait y relever, les livres qui forment le Pentateuque ont été écrits par des hommes divins et inspirés de Dieu.

C'était défendre le Pentateuque d'une façon fort maladroite et donner raison pour le fond à Spinoza et aux autres critiques que nous venons de citer. Aussi le livre de Richard Simon jeta-t-il un tel émoi dans le camp de l'orthodoxie que, le jour même où il devait paraître, il fut saisi chez l'éditeur sur l'ordre exprès de Bossuet. L'aigle de Meaux avait été tellement alarmé de l'apparition de l'*Histoire critique de l'Ancien Testament*, que le jour même où il l'apprit — c'était le jeudi saint de l'an 1678 — il courut immédiatement et sans s'arrêter à la solennité du jour, chez le chancelier Le Tellier, pour lui demander de faire saisir et supprimer « ce mauvais livre »! Et le mauvais livre fut si bien saisi et supprimé que sur treize cents exemplaires on n'en sauva que six ou sept, et qu'il n'en resta pas un seul à Paris. Le coup fut si rude, dit à ce sujet Renan, qu'il tua les études bibliques en France pour plusieurs générations !

Mais ailleurs la critique continua à faire des progrès. En 1685, Le Clerc publia à Amsterdam, sous le titre de : *Sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament composée par R. Simon*, une étude pleine d'indépendance sur le Pentateuque. Il corrige ses devanciers. Pour lui, la question est avant tout un problème historique. Le contenu des cinq premiers livres de la Bible nous permet-il, oui ou non, de les attribuer à Moïse? Non, répond Le Clerc, et en même temps il énumère les passages qui démontrent son opinion d'une manière irréfutable. Il cite entre autres les suivants : « Alors les Chananéens (Gen. XII, 6) étaient dans le pays ». C'est là une preuve, dit Le Clerc, qu'au moment où l'auteur raconte cette histoire, l'ancien pays de Chanaan était depuis long-

Digitized by Google

temps déjà l'héritage du peuple d'Israël. « Abraham les poursuivit jusqu'à Dan » (Gen. XIV, 14). Or, cette ville s'est appelée Laïs jusqu'à la mort de Josué. « Avant qu'aucun roi ne régnât sur les enfants d'Israël » (Gen. XXXVI, 31). Sans doute, dit Le Clerc, il est permis à M. Huet de penser que Moïse prévoyait qu'il y aurait un jour des rois en Israël, mais il n'empêchera pas que Moïse ne dit point ici qu'il prophétise et que l'auteur y parle d'une chose passée. « Ephrata, qui est Bethléhem (Gen. XXXV, 19). » On a voulu voir ici une glose ajoutée par Esdras comme éclaircissement. C'est possible, mais où en est la preuve? La seule chose indiscutable est que le terme *Bethléhem* est postérieur à Moïse. « J'ai été enlevé du pays des Hébreux » (Gen. XL, 15). Ni Joseph, qui n'y possédait qu'un sépulcre, ni Moïse, qui mourut avant la conquête, ne peuvent avoir appelé Chanaan *le pays des Hébreux*. « Paroles que Moïse adressa à Israël de l'autre côté du Jourdain » (Deut. I, 1). Ce « de l'autre côté » est concluant, puisque Moïse n'a pas franchi le fleuve.

Ces passages et d'autres, comme par exemple celui qui relate la mort même de Moïse (Deut. XXXIV), prouvent, selon Le Clerc, que le Pentateuque n'est pas l'œuvre de Moïse. Que l'on puisse retrouver dans cet ouvrage des fragments datant de l'époque mosaïque et des lois dues au grand législateur, Le Clerc ne le conteste pas, mais que ces livres eux-mêmes aient Moïse pour rédacteur, voilà ce qui lui paraît contraire à la vérité historique, telle qu'elle ressort des passages qu'il examine.

Le livre de Le Clerc souleva de vifs débats. L'auteur, assailli de toutes parts, finit par se rétracter et en revint à l'opinion traditionnelle de l'origine mosaïque du Pentateuque.

III

Avec Le Clerc se termine la série des auteurs du XVII^e^ siècle qui se sont occupés de critique biblique. Les résultats de leurs investigations ne sont pas encore bien considérables; toutefois, en examinant et en discutant les textes de l'Écri-

Digitized by Google

ture sainte, ils les ont tirés du sanctuaire inviolable de l'inspiration divine et placés définitivement sur le terrain de la libre recherche. A ce titre, ils méritent d'être appelés les précurseurs de la critique moderne. Celle-ci ne commence véritablement qu'avec l'ouvrage de Jean Astruc, qui parut à Bruxelles en 1753, sous le titre de : *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse.*

Astruc n'était pas théologien. C'était un médecin originaire de Montpellier et professeur à la faculté de médecine de Paris. On fut donc bien étonné de le voir publier un livre sur la Bible. Mais ce qui prouve qu'il en savait plus en cette matière que maint docte théologien, c'est que son livre fut réellement remarquable et fit faire un pas immense à la critique des textes sacrés. En effet, les devanciers d'Astruc avaient bien découvert que le Pentateuque devait ses répétitions, ses contradictions et ses anachronismes au fait que plusieurs documents avaient servi à sa composition et s'y trouvaient enchevêtrés, mais aucun d'eux n'avait réussi à les démêler. Pour cela, il fallait un fil d'Ariane, et ce fut le médecin de Montpellier qui découvrit ce fil, qui n'est rien autre que l'alternance, dans le Pentateuque, des noms *Elohim* et *Jéhovah* pour désigner le Dieu créateur. « Dans le texte hébreu de la Genèse, dit Astruc, Dieu est principalement désigné sous deux noms différents. Le premier qui s'y présente est celui d'*Elohim*, l'autre est celui de *Jéhovah*. Ces noms ne sont pas employés indistinctement dans les mêmes endroits de la Genèse : il y a des chapitres entiers, ou de grandes parties de chapitres, où Dieu est toujours nommé *Elohim* et jamais *Jéhovah*; il y en a d'autres, pour le moins en aussi grand nombre, où l'on ne donne à Dieu que le nom de *Jéhovah* et jamais celui d'*Elohim*. Si Moïse avait composé de son chef la Genèse, il faudrait mettre sur son compte cette variation singulière et bizarre. Mais peut-on admettre qu'il eût porté la négligence jusqu'à ce point dans la composition d'un livre aussi court que la Genèse? N'est-il pas, au contraire, plus naturel d'expliquer cette variation en admet-

Digitized by Google

tant que le livre de la Genèse est formé de deux ou trois mémoires joints ensemble, dont les auteurs avaient toujours donné chacun à Dieu le même nom, mais chacun un nom différent, l'un celui d'*Elohim*, et l'autre celui de *Jéhovah* ou *Jéhovah-Elohim?* »

Pour démontrer ensuite la valeur de sa découverte, Astruc plaça ensemble sur une première colonne tous les endroits du Pentateuque où Dieu est constamment appelé *Elohim*, les considérant comme autant de morceaux ou fragments d'un premier mémoire, qu'il désigna par la lettre *A*. Puis il plaça à côté, sur une autre colonne, tous les endroits où l'on ne donne à Dieu d'autre nom que celui de *Jéhovah*, rassemblant ainsi tous les morceaux d'un second mémoire, qu'il désigna par la lettre *B*. Le résultat de cette décomposition fut des plus heureux : la Genèse se trouva partagée comme d'elle-même en deux principaux mémoires, un *élohiste* (le mémoire *A*), et un *jéhoviste* (le mémoire *B*), qui s'étendaient chacun depuis le commencement du livre jusqu'à la fin. Du même coup disparurent comme par enchantement les répétitions les plus choquantes ainsi que les divergences, les contradictions et les anachronismes. En poursuivant son examen, Astruc découvrit encore, à côté des deux premiers mémoires originaux, divers passages où le nom de Dieu n'est pas employé et dont plusieurs sont étrangers à l'histoire du peuple hébreu. Il les plaça à part sur deux autres colonnes, qu'il désigna respectivement par les lettres *C* et *D*.

Le livre d'Astruc ne tarda pas à être connu en Allemagne. Mais, chose étonnante, ce livre qui débrouillait si bien les éléments constitutifs du Pentateuque, fut fort mal accueilli par les savants d'outre-Rhin. Un professeur de l'université de Göttingue, le docteur Jean-David Michaelis, en fit une critique acerbe, en parlant avec un dédain superbe du médecin français « *qui s'était permis d'écrire sur des sujets bibliques sans avoir consulté la critique allemande* » !

Cependant, quelques années plus tard, un professeur de la même université, J.-E. Eichhorn, reprit pour son propre compte la théorie d'Astruc, dans son *Introduction à l'Ancien*

Digitized by Google

Testament [1]. Il est vrai qu'il le fit sans le dire ouvertement et en faisant le silence autour du livre du médecin français, qu'il ne nomme qu'une seule fois dans le cours de son ouvrage. Mais il lui emprunte presque littéralement sa division des sources du Pentateuque; comme Astruc, il admet dans la Genèse deux documents primitifs, un *élohiste* et un *jéhoviste*. Il signale de plus quelques passages interpolés non seulement dans le Pentateuque, mais encore dans la plupart des autres livres de la Bible, principalement dans les livres historiques.

Eichhorn fut suivi par Ilgen, docteur de l'université d'Iéna, qui, après avoir passé au crible l'histoire patriarcale [2], où les contradictions s'enchevêtrent et s'accumulent comme à plaisir [3], déclare que les sources qui ont servi au rédacteur du Pentateuque appartenaient non à *deux*, mais à *trois* auteurs différents, dont deux se sont servis du nom d'*Elohim* et le troisième du nom de *Jéhovah*. Ilgen complétait ainsi la théorie d'Astruc par la découverte d'un second *élohiste*. Pour lui, la Genèse se compose de *trois* documents principaux qu'il appelle respectivement : *Sopher Eliel harischon* [4], *Sopher Eliel haschscheni* [5] et *Sopher Elijah harischon* [6]. Chacun de ces documents était primitivement homogène, indépendant des autres et complet en soi. Si malgré cela ces trois documents sont aujourd'hui malaisés à reconnaître, c'est parce qu'ils ont été défigurés et mutilés par le rédacteur qui les a tressés ensemble, en se servant tantôt de l'un, tantôt de l'autre pour faire le fond de son récit [7].

La théorie d'Ilgen, quoique fort claire et très rationnelle, ne fut guère mieux accueillie que celle d'Astruc dont elle n'était que le développement. Plusieurs savants, et parmi eux

[1] *Einleitung in der alte Testament*, Leipzig, 1780-1783.
[2] WESTPHAL, ouvrage cité, p. 137.
[3] Id. p. 135-136.
[4] C'est-à-dire *premier document élohiste*.
[5] *Second document élohiste*.
[6] *Premier document jéhoviste* (en attendant la découverte d'un second).
[7] ILGEN, *Die Urkunden des ersten* Buchs von Moses, 1798.

Digitized by Google

Vater [1] et De Wette [2], la rejetèrent comme insuffisante, en affirmant que les livres attribués à Moïse n'étaient pas sortis de la fusion de deux ou trois mémoires primitifs, mais qu'ils étaient le produit de la juxtaposition d'*une multitude de fragments* de provenances diverses, ajoutés bout à bout par le rédacteur du Pentateuque, lequel ne pouvait être Moïse. De Wette alla jusqu'à dire qu'il était impossible de rétablir dans leur état original les sources du Pentateuque. Cet ouvrage, à ses yeux, « n'est qu'un mélange confus de traditions incertaines, de mythes et de légendes miraculeuses » ; ce qui ne l'empêche pas d'ajouter que la valeur de ce livre n'en reste pas moins très considérable, attendu que, considéré comme mythe et comme poésie, il *redevient un document historique*, et occupera toujours, comme tel, une des premières places parmi les sources de l'histoire de la culture et de la religion. Mais une pareille manière de traiter l'Écriture sainte ne pouvait manquer de susciter de nombreux contradicteurs. C'est ce qui arriva. On vit se lever une foule de théologiens et de savants laïques pour combattre l'opinion de Vater et celle de Wette. Westphal en cite une vingtaine, entre autres Jahn [3], Kanne [4], Stäudlin [5], Evald [6], Hengstenberg [7], Drechsler [8], Bauer [9], qui tous n'étaient enflammés que d'une seule pensée : venger Moïse des attaques de l'incrédulité et lui rendre le Pentateuque ! Vater, de Wette et d'autres ne manquèrent pas de répliquer à ces adversaires, ce qui ne fit qu'envenimer la polémique. A un moment donné, la confusion fut telle qu'on ne s'entendait plus, et qu'on s'injuriait plus qu'on ne discutait. Comme toujours, les orthodoxes se faisaient surtout remarquer par la violence de

[1] Dans son *Commentar über den Pentateuch*. Halle, 1805.
[2] Dans ses *Beiträge zur Einleitung in 's alte Testament*. Halle, 1806.
[3] *Beiträge zur Verteidigung des Pantateuchs*, 1818.
[4] *Biblische Untersuchungen*, 1820.
[5] *Die Echtheit der mosaïschen Gesetze verteidigt*, 1825.
[6] *Composition der Genesis*, 1823.
[7] *Die Authentie des Pentateuchs*. Berlin, 1836.
[8] *Die Einheit und Echtheit der Genesis*. Hambourg, 1838.
[9] *Der mosaïsche Ursprung des Pentateuchs*. Berlin, 1839.

Digitized by Google

leur langage et l'énormité de leurs prétentions. Hengstenberg, par exemple, disait que l'opinion de ceux qui niaient l'origine mosaïque du Pentateuque était *absurde* et *ridicule*, que ces négateurs étaient des *impies* indignes d'être comptés parmi les chrétiens, attendu que « pour le croyant l'authenticité du Pentateuque est résolue avant tout examen historique et critique ».

Enfin, après une polémique qui dura plus de trente ans, les esprits se calmèrent, et l'on en revint tout bonnement à la théorie d'Astruc que nous avons exposée plus haut, et qui cette fois rallia l'immense majorité des savants.

IV

L'homme qui remit en honneur la théorie d'Astruc fut un théologien allemand, Hupfeld, dont l'ouvrage, intitulé : *Les sources de la Genèse* (1), parut à Berlin en 1853, c'est-à-dire juste un siècle après la publication de celui du médecin de Montpellier. Hupfeld suivit absolument la même méthode qu'Astruc, et comme lui, il découvrit dès le début, dans le texte hébreu, deux récits juxtaposés, un *élohiste* et un *jéhoviste*, ayant chacun son cachet propre. Il remarqua que le second répète souvent le premier et le contredit parfois d'une façon absolue; il en conclut que le rédacteur de notre Pentateuque actuel a eu certainement deux mémoires sous les yeux pour composer son récit. Mais Hupfeld n'en resta pas là. Après avoir débarrassé l'écrit *élohiste* de tous les éléments *jéhovistes*, il l'examina de nouveau et y découvrit encore des répétitions, des dissonances, des contradictions. C'était pour notre critique la preuve manifeste que cet écrit est encore surchargé d'un matériel étranger. L'histoire de Jacob, par exemple, ne permet pas le moindre doute sur ce point. Impossible de ne pas reconnaître, dans la double série de faits que fournit cette histoire, deux versions primitives tout à fait opposées et contradictoires. Ainsi, d'une part, on a les faits suivants :

1 *Die Quellen der Genesis und die Art ihrer Zusammenfassung.*

Digitized by Google

1° Jacob part pour Paddan-Aram afin de prendre une femme de ce pays-là (Gen. XXVIII, 1-9);

2° Son nom fut changé en celui d'Israël après son retour au pays de Chanaan (Ibid. XXXV, 9 et suiv.);

3° A cette même occasion se rapporte l'origine du nom de Béthel (Ibid. XXXV, 14-15);

4° Esaü quitte le pays de Chanaan après le retour de Jacob (Ibid. XXXVI, 1-8).

D'autre part, cette même histoire de Jacob fournit les données que voici :

1° Jacob part pour Paddan-Aram, afin d'échapper à la vengeance de son frère (Gen. XXXV, 1);

2° Son nom est changé en celui d'Israël avant son retour au pays de Chanaan (Ibid. XXXII, 25-33);

3° L'origine du nom de Béthel se rattache au départ de Jacob (Ibid. XXVIII, 10-22);

4° Esaü quitte le pays de Chanaan avant le retour de son frère (Ibid. XXXII-XXXIII).

Voilà évidemment des données qui se contredisent de la manière la plus flagrante. Il faut donc admettre avec Hupfeld qu'on se trouve ici encore en présence de deux sources différentes; il y a donc eu primitivement, à côté d'un premier *élohiste*, un second *élohiste* parfaitement distinct et qui a été combiné avec le premier. Ce qui fait qu'il y a eu en tout *trois* sources différentes.

Restait encore une question importante à résoudre : comment les trois sources ou documents primitifs dont se composent le Pentateuque, ont-ils été réunis? La combinaison de ces trois documents, dit Hupfeld, est l'œuvre essentielle d'un rédacteur postérieur. Celui-ci a trouvé devant lui trois livres, deux racontant l'histoire du monde, un autre racontant simplement l'histoire des patriarches. A l'aide de ces trois sources il a fait ce que l'on a depuis essayé bien souvent de faire avec les synoptiques; et la preuve qu'il n'a pas mal réussi, c'est que son œuvre est restée cachée aux regards de la science jusque dans les temps modernes, et l'est encore à bien des yeux. Cela provient aussi de ce qu'il

Digitized by Google

ne s'est pas borné au rôle de simple compilateur. Si le monument que nous avons sous les yeux est si bien construit, c'est que la main qui l'a édifié tenait la truelle et le marteau. Quand le besoin s'en faisait sentir, l'écrivain sortait de sa neutralité consciencieuse et retouchait pour ajuster; il complétait, émondait, transposait et poussait même son initiative jusqu'à corriger systématiquement [1].

Telle est en substance la théorie de Hupfeld. Elle ne rencontra pas d'objection sérieuse; au contraire, elle fut bien accueillie et adoptée en Allemagne et puis en France par les sommités de la critique, par Welhausen, Schrader, Knobel, Kuenen, Nöldeke, Graf, Renan, Edouard Reuss, d'Eichtal, etc. On peut dire qu'elle a résolu définitivement le problème de l'origine du Pentateuque. Sans doute elle a été redressée en divers points par les savants que nous venons de nommer, mais aucun d'eux n'y a rien changé au fond, pas même Knobel qui admet non pas trois, mais quatre sources pour la composition du Pentateuque. Mais sa quatrième source, qu'il appelle *Jahvist-ergänzer* (jéhoviste complémentaire [2]), n'est en réalité que le rédacteur définitif du Pentateuque, dont le rôle ne fut pas celui d'un simple compilateur, mais d'un véritable écrivain, comme Hupfeld le dit lui-même. Il est vrai aussi que Knobel donne d'autres noms à ses trois premières sources, mais la différence des étiquettes ne change rien au fond des choses. Ainsi, la première source, qu'il appelle *Écrit fondamental* (Grundschrift), correspond exactement au premier document élohiste de Hupfeld; la seconde source, qu'il appelle le *Livre du Juste* (Rechtsbuch), correspond au second élohiste de Hupfeld; enfin la troisième source, qu'il appelle le *Livre des guerres de Jahveh* (Kriegsbuch), n'est autre que le jéhoviste de Hupfeld [3].

Quelques critiques ont cherché aussi à fixer d'une manière plus nette que ne l'avait fait Hupfeld, les limites respectives

[1] WESTPHAL, ouvrage cité, p. 215.

[2] C'est le second jéhoviste pressenti par Eichhorn.

[3] WESTPHAL, ouvrage cité, p. 218-219.

Digitized by Google

des trois principales sources dont se compose le Pentateuque, mais ces recherches n'ont pas abouti. Et cela n'est pas étonnant, car la présence d'un rédacteur et sa façon de combiner les trois sources en question, ne permettront jamais de dire à un mot près où elles commencent et où elles finissent. Vouloir préciser ici d'une façon mathématique est impossible. Plusieurs théologiens, entre autres Diestel [1], sont tombés dans cet excès, jonglant avec les mots sur la ligne de démarcation des sources, et faisant des prodiges pour démontrer l'indémontrable.

Ce qui valait mieux que tout cela, c'est l'initiative prise par Böhmer, qui, pour démontrer à tout le monde les résultats féconds de la théorie de Hupfeld, publia en 1860 le texte hébreu de la Genèse, en imprimant chacune des sources avec un caractère différent. Ce travail si simple, auquel l'auteur ajouta une traduction allemande en 1862, acheva de convaincre tous ceux que les préjugés n'aveuglaient pas.

En résumé, et ce sera la conclusion de cette étude sur l'ouvrage de M. Westphal, on peut dire aujourd'hui que la critique biblique a, non pas terminé sans doute, mais du moins grandement avancé sa tâche. Ce qui demeure acquis après trois siècles d'incessants travaux, et ce que certaines divergences sur des points secondaires ne sauraient ébranler, c'est l'unanimité des résultats de la critique touchant les trois grandes sources dont s'est servi le rédacteur des livres qui composent le Pentateuque tel que celui-ci nous a été transmis.

J. Küntziger.

[1] Westphal, ouvrage cité, p. 217.

Digitized by Google

LE COQ ET LA POULE DANS L'IMAGINATION POPULAIRE

S'il est un domaine qui montre combien notre civilisation est entrelacée avec celle des siècles antérieurs, c'est bien celui des croyances et usages populaires. Ici surtout on peut constater la toute-puissance de l'habitude ; par elle se propagent, d'une génération à l'autre, des idées multiples, presque sans subir de modification, sauf que la signification en devient de moins en moins transparente. Parmi les classes inférieures, ces idées, erronées ou non, continuent à faire partie de la religion ; elles constituent en même temps le trésor scientifique auquel le peuple est arrivé. Si elles ont acquis la forme de coutume populaire, elles montrent une vitalité très forte, même dans les couches de la société qui se trouvent directement sous l'influence des recherches scientifiques. Celles-ci font heureusement disparaître un nombre toujours plus considérable de notions arriérées, que ne rappelle souvent plus qu'un proverbe, un dicton, ou même une expression. Ces survivances ne s'expliquent que par l'étude comparée des matériaux folkloriques qui se groupent autour de l'objet en question. Dans bien des cas, c'est le seul moyen qui nous permette de déterminer quelle était la place occupée par cet objet dans l'esprit des générations précédentes. Des recherches de ce genre ne peuvent se borner à une race : à un certain degré de l'évolution humaine, toutes les races sont sur un pied d'égalité, et sont appelées à se compléter.

Nous voulons, dans cette étude, examiner les survivances que le *coq* et la *poule* ont laissées dans notre état de civilisation. Il ne nous sera cependant pas possible d'expliquer

Digitized by Google

tout ce qui a rapport à ce sujet; dans les études de folklore, on doit fréquemment se borner à constater. Rien, en effet, n'est souvent plus problématique que la signification ou l'origine des coutumes populaires; mais le folkloriste peut toujours invoquer le mot de Grimm : « J'expliquerai ce que je saurai, mais je suis loin de savoir expliquer tout ce que je veux. »

Tout le folklore des animaux nous ramène à une période, où les rapports entre l'homme et la nature étaient beaucoup plus intimes qu'à notre époque.

Cet état de choses est un trait frappant dans l'histoire du moyen âge; les documents qui le prouvent sont nombreux, et, d'après la marche générale du développement humain, nous pouvons admettre que l'homme doit se rapprocher toujours plus de la nature, à mesure qu'on remonte le cours des siècles. Toute la littérature médiévale est là pour témoigner de la fraîcheur des impressions que la nature produisait sur l'homme; il savait également rendre ses sentiments avec un coloris de langage qui place les œuvres de ces temps bien au-dessus des nôtres.

La grande popularité de la fable animale au moyen âge est une autre preuve de la communauté qui existait alors entre la vie de l'animal et de l'homme. Quoi d'étonnant? Jusqu'à une époque relativement récente (et on peut admettre qu'au moyen âge c'était l'ordinaire), l'habitation était la demeure commune de l'homme et de l'animal [1]. Il est hors de doute que l'existence de l'homme, sous bien des rapports, ne s'élevait pas beaucoup au-dessus de celle de l'animal. Qu'on se rappelle les termes dans lesquels La Bruyère décrit les serfs de son temps : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles répandus dans les campagnes, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre, qu'ils fouillent et qu'il remuent avec une opiniâtreté invincible. Il ont une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils

[1] Jul. Lippert, *Das Leben der Vorfahren* (Prag, 1882), p. 53.

Digitized by Google

sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Parmi les animaux qui faisaient partie de la *maison* du Germain, nous trouvons aussi le coq ; actuellement, il est, par suite de la division de l'habitation en pièces, dont chacune reçut sa destination, renvoyé au poulailler. Primitivement, il habitait dans la même chambre que l'homme, et donnait même son nom à une partie du bâtiment : toute maison avait son *Hahnenbalken ;* ce terme désignait la grosse poutre dans les combles, qui empêchait l'écartement des arbalétriers. Le conte, qui a conservé tant de souvenirs de l'ancienne civilisation, ne connaît pas d'autre arrangement de maison ; dans *les Musiciens de Brême*, de Grimm, le *Hahnenbalken* se trouve encore dans la pièce même où se tiennent les habitants.

Le Germain vivait dans une communauté si complète avec l'animal, que celui-ci est plus d'une fois appelé en justice. Jacques Grimm a réuni dans ses *Rechtsalterthümer* un véritable trésor d'informations concernant notre antiquité. Nous y trouvons aussi des renseignements précieux pour le sujet qui nous occupe. Voici une coutume de l'ancien droit germanique, rapportée par lui : « Si un homme, vivant sans famille, est attaqué traîtreusement après la cloche de nuit et s'il tue le criminel, il prend trois fétus de paille du toit, son chien à la corde (ou le chat dans l'âtre), ou le coq sur la poutre, se rend avec eux devant le juge, prête serment et n'est pas coupable de meurtre, dans la croyance que Dieu peut le convaincre de faux serment par la plus petite créature. » [1]

Dans la mythologie scandinave, le coq apparaît comme l'*oiseau veilleur*.

Le *Völuspa*, un chant de l'Edda, mentionne deux coqs, appartenant à l'entourage des dieux : l'un, rouge vif, avec la crête d'or, s'appelle *Fialar*, et se trouve dans le « Bois des

[1] J. Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 588.

Digitized by Google

oiseaux », une partie d'*Ygdrasyl*, le « Frêne terrestre ». Lors de la destruction du monde, il éveillera les dieux et les héros, et par son chant il annoncera l'incendie de l'univers. L'autre, rouge foncé, chante sous la terre dans les salles de *Hel*, la divinité du monde souterrain [1]. Chez les Grecs aussi, le coq se trouve à côté de Pluton et de Perséphone.

Ce coq, qui a son séjour dans le monde inférieur, veille sur les cloches enfoncées et les trésors maudits [2].

Il est probable, quoiqu'il ne soit pas permis de s'exprimer avec certitude à ce sujet, que le coq servait de sacrifice aux dieux. Grimm, dans sa *Mythologie*, rapporte des usages qui existent encore dans certaines parties de l'Allemagne, et qui semblent le prouver [3]. Simrock aussi dit que « le coq est l'animal favori de la divinité inférieure et celui qui lui est le plus agréable comme sacrifice » [4]. Une assertion aussi péremptoire a besoin de preuves solides, que Simrock malheureusement n'ajoute pas.

« Il y a longtemps, dit Reinsberg-Düringsfeld [5], qu'en Belgique les *coqs* et les chats ne sont plus offerts en holocauste, comme il se faisait en France jusqu'à la Révolution, mais dans plusieurs endroits on décapite encore, à la Saint-Jean, un coq *rouge* et on garde sa tête comme préservatif contre la foudre. A Bruxelles, où ce vilain jeu populaire subsistait encore sous le régime français, le coq était ordinairement décapité sur le Petit-Sablon. »

Ces indications manquent à la vérité d'exactitude, l'auteur appartenant à une époque où l'on considérait encore les études de folklore comme un passe-temps agréable. Il est cependant permis de trouver dans les faits cités une connexion entre la couleur de l'animal sacrifié et la cérémonie où il figurait. Le coq était *rouge*, parce qu'il doit être considéré comme le

[1] Simrock, *die Edda*, p. 7 (strophes 34, 35), et surtout p. 358 (note sur 34).

[2] Rochholz, *Alemanisches Kinderlied*, p. 253.

[3] J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 43, et *Nachträge*.

[4] *Deutsche Mythologie*, p. 389.

[5] *Calendrier belge*, I, p. 416.

Digitized by Google

symbole du feu. Il se trouve avec le même caractère dans l'expression populaire répandue dans tout le domaine germanique : « le *coq rouge* chante au-dessus du toit », pour signifier la flamme [1].

Si les mythologies nous montrent le coq dans son rôle d'oiseau veilleur, on le retrouve, peut-être dans ce rôle, sur le *clocher* [2].

L'époque à laquelle remonte cet usage ne peut être déterminée avec précision. Grimm [3] rapporte qu'il existait en France au commencement du XII^e^ siècle, et ajoute qu'il fut déjà signalé deux cents ans auparavant en Allemagne. Ce point n'a jamais été examiné d'une manière approfondie, et les données qui existent à ce propos ne sont pas du tout nombreuses.

Une autre interprétation du coq comme ornement de nos clochers fut tentée par Julius Lippert, un savant allemand qui se signala par différents ouvrages ayant trait à l'histoire de la civilisation. Il considère le coq comme un sacrifice fait à l'esprit protecteur de la bâtisse, comme un *Bauopfer* ou « sacrifice de la bâtisse », qu'on enfermait antérieurement dans les fondations, souvent sous le seuil. De cette coutume proviennent une foule d'ornements sur la façade des édifices, ainsi qu'on l'a fréquemment démontré dans les dernières années. Son existence auparavant ne saurait plus être mise en doute maintenant [4].

On nous permettra de nous y arrêter un instant.

Dans la plus haute antiquité, on considérait le sacrifice d'un être vivant, homme ou animal, comme un moyen de donner de la solidité à la bâtisse et d'invoquer la protection des

[1] (En all., néerl. et danois.) GRIMM, *D. M.*, p. 558.

[2] SIMROCK, *D. M.*, p. 284.

[3] *D. M.*, p. 558.

[4] GRIMM, *D. M.*, p. 956-7; ANDREE, *Parallelen und Vergleiche*, p. 18-22; WAITZ, *Anthropologie der Naturvölker*, t. II, 197; TYLOR, *Civilisation primitive*, I, 122-127; LIPPERT, *Christenthum, Volksglaube und Volksbrauch* (Berl., 1882), p. 457-460; LIEBRECHT, *Zur Volkskunde*, p. 284-296; KRAUSS, *Das Bauopfer bei den Südslaven* (*Mitteil. d. Anthrop. Gesellsch.*, Wien, Hölder, 1887); MÉLUSINE, 1887, p. 497.

Digitized by Google

puissances supérieures sur l'entreprise. La victime était enfermée dans les fondations. Cette pratique repose sur la théorie de l'animisme, d'après laquelle la terre a un esprit possesseur, qu'il faut se rendre favorable.

Les auteurs latins et grecs contiennent beaucoup d'allusions à cette pratique. M. Fr. Lenormant (*Origine de l'Histoire*, I, 144) rattache même à cette croyance le sacrifice d'Abel par Caïn, ainsi que celui de Rémus par Romulus. Les légendes relatives à la fondation de Carthage (Justin, XVIII, 5) et l'étymologie légendaire du mot *Capitolium* (Denys d'Halic., IV, 59-61) sont basées sur la même coutume. Nous la retrouvons par tout le moyen âge. Grimm a réuni beaucoup de faits se rapportant à cette époque, et l'ethnographe allemand R. Andree a traité la question au point de vue des peuples de l'Asie, de l'Océanie et de l'Afrique. Cette pratique existe encore dans quelques contrées, entre autres en Esclavonie, où l'on enferme, dans des circonstances pareilles, un coq vivant ou une chauve-souris. En Grèce, à Athènes notamment, on écrase la tête de l'animal avant de l'enfermer.

Certaines légendes semblent devoir se rattacher à cette pratique. J. W. Wolf [1] rapporte que le gouffre sans fond du *Hondsdam*, en Zélande, ne put être comblé avant qu'on n'y eût jeté un chien. Liebrecht, tout en faisant remarquer que nous nous trouvons probablement ici devant une étymologie populaire, reconnaît que la légende est basée sur d'antiques souvenirs de la coutume dont il s'agit. Dans les légendes populaires aussi, dans lesquelles une source, qui sourd aux fondations d'une église qu'on veut bâtir, ne peut être bouchée qu'au moyen de peaux de bœuf, nous croyons pouvoir reconnaître un reste de l'ancien usage ; à notre avis, il faut y voir également un « sacrifice de la bâtisse ». Les sacrifices, d'après la marche qu'on peut observer partout, diminuent toujours en importance ; de l'homme vivant, le sacrifice se réduisit à son *ombre*, comme encore actuellement en Esclavonie ; le sacrifice du coq se réduisit peu à peu à sa tête ;

[1] *Niederländische Sagen*, n. 44.

Digitized by Google

pour d'autres animaux, on se contenta de la peau. En Occident, nous enfermons encore des monnaies; cette coutume n'a pas d'autre origine. La légende de la source, arrêtée au moyen de peaux de bœuf, existe chez nous par rapport à la cathédrale d'Anvers; elle se retrouve à Utrecht et ailleurs.

Faut-il voir, dans la coutume répandue en Occident de placer un coq sur les tours d'église, un souvenir d'un « sacrifice de la bâtisse » ? Nous n'oserions trancher la question. La coutume du sacrifice répandue depuis l'antiquité jusqu'à notre époque, doit certainement entrer en ligne de compte. L'interprétation purement symbolique de Simrock ne nous satisfait nullement. L'opinion de Lippert n'est encore qu'une conjecture, nous ne voulons nous le dissimuler; et elle n'acquerra de certitude, aussi longtemps qu'il n'ait été démontré que le sacrifice du *coq* lors des bâtisses a existé un jour en Europe, d'une manière assez générale pour faire conserver au sommet de la tour l'image de l'animal sacrifié.

Le chant du coq est, de tout temps, dans la langue aussi, le commencement du jour. Ainsi nous disons encore : *au premier chant du coq*. Grimm donne beaucoup d'exemples, tirés des auteurs occidentaux; les Grecs aussi s'exprimaient de cette façon.

Le chant du coq joue un certain rôle dans les traditions. Il donne le signal pour le départ des esprits malins, et leur est toujours désagréable, comme ils ne savent travailler que la nuit.

La légende la plus répandue en Flandre, où ce trait se retrouve, est celle connue sous le nom de la *Grange du Diable*. Tantôt elle est localisée, tantôt pas. A Gammerages, un village près de Grammont, sur la route de Hal, on peut encore voir la *Grange du Diable;* on montre même le trou par lequel le diable disparut, et le peuple est convaincu que cette ouverture ne peut être bouchée, quoi qu'on fasse [1]. Cette légende existe sous d'autres formes. Elle s'est également attachée au *Fond des Quarreux*, connu de tous les touristes

[1] Wolf, *ibid.*, n. 186, 187.

Digitized by Google

qui ont visité les bords de l'Amblève ; elle a servi à l'imagination populaire à expliquer un paysage grandiose et sauvage. Ici, l'œuvre du diable devait être un moulin, qui, à son départ précipité, fut détruit de fond en comble, et dont les débris, sous la forme de grands quartiers de roc, sont encore visibles aujourd'hui, éparpillés dans le lit de la rivière [1].

Nous avons à peine besoin de dire que cette légende appartient au fonds folklorique, commun à tout l'Occident [2]. Elle rentre dans le cycle des légendes où le diable apparaît comme bâtisseur ; la construction doit toujours être achevée en une nuit, *avant le premier chant du coq*. Le prix du marché conclu est l'âme de l'homme, et partout le diable est dupé par une ruse de la femme, qui imite le chant du coq ou éveille le coq de la maison, de sorte qu'il se met à chanter.

Une autre fois, le diable doit recevoir comme salaire pour son ouvrage l'âme du premier être vivant qui passe sur le pont, comme à Francfort-sur-le-Mein, ou qui entre dans l'église, comme à Aix-la-Chapelle. Au lieu d'une âme d'homme, il ne reçoit qu'une âme d'animal : un loup à Aix-la-Chapelle, un coq à Francfort, où l'image du coq orne encore le pont. Dans le dernier cas également, nous croyons nous trouver en présence d'un « sacrifice de la bâtisse ».

Les proverbes rappellent quelquefois des légendes très connues. C'est le cas de celles où le diable est dupé par la femme. « Ruse de femme, dit un proverbe allemand et néerlandais, surpasse toute ruse ». (*Vrouwenlist gaat boven alle list.*)

La météorologie populaire, cet ensemble de lois du temps qui ne sont que des déductions basées sur l'expérience des campagnards, les *Bauernregeln*, comme on dit en Allemagne, ne devait pas négliger le coq. Il est généralement considéré comme *prédisant le temps*. Le fait a-t-il quelque vérité scientifique? Nous l'ignorons. Pour tous nos campagnards, le

[1] Rappelons ici la jolie nouvelle de MARCELLIN LAGARDE, insérée dans son *Val de l'Amblève*.

[2] SIMROCK, *D. M.*, p. 55. 56; DE GUBERNATIS, *Die Thiere in der indogerman. Mythologie*, p. 557.

Digitized by Google

chant du coq est un présage de pluie, surtout quand il fait chaud. *De hanen kraaien om regen*, dit-on en Flandre, c'est-à-dire « les coqs appellent la pluie ». Parfois son chant ne présage qu'un changement dans la température.

Dans une autre « règle de paysan », son chant est pris comme mesure. « A la Trinité », tel est le dicton en Flandre, « les jours se sont allongés d'un chant de coq », c'est-à-dire du temps qu'il faut au coq pour chanter une fois. Ailleurs, par exemple en Allemagne, c'est son *pied* qui sert de mesure : « Um Dreikönigentag wächst der Tag um einen Hahnen*schritt* » [1].

Plus haut, nous vîmes le coq comme sacrifice, notamment lors du feu Saint-Jean.

Un animal qui était si intimement lié à la vie de l'homme primitif, devait figurer dans d'autres cérémonies ou coutumes populaires. Celles-ci, cependant, deviennent de plus en plus rares et finiront par disparaître complètement. On ne doit pas toujours les regretter, car le coq est encore l'objet de certaines coutumes barbares, dans lesquelles le peuple trouve un plaisir facile à concevoir. Le même sentiment qui donna naissance aux combats de taureaux en Espagne et qui les tient en faveur, prête une si grande vitalité à la passion, connue dans presque tous les pays occidentaux de l'Europe, pour les *combats de coqs*. Dans certains pays, et notamment en Belgique, cet amusement cruel ne se laisse absolument pas extirper; et il n'y a pas un an que nous lisions encore dans les journaux un décret, émanant de l'autorité supérieure, défendant les combats de coqs, sous peine d'amende, dans l'agglomération de Charleroi.

Un jeu non moins cruel consiste à *taper au coq*. L'animal, un coq, ou une oie, comme en Hesbaye, est suspendu à une corde, et il s'agit de le décapiter au moyen d'une barre en fer qu'on lance sur lui d'une certaine distance. Ce jeu existe encore. Simrock [2] est d'avis qu'il faut considérer l'ani-

[1] Rochholz, *Alem. Kinderlied*, p. 231.
[2] Simrock, *D. M.*, p. 593.

Digitized by Google

mal comme un sacrifice offert aux dieux après la moisson.

Lippert[1], au contraire, veut voir dans ce jeu la représentation modifiée d'une action judiciaire. Nous n'essayerons pas de mettre d'accord ces deux interprétations très divergentes. Nous rappellerons seulement que cet amusement ne se bornait antérieurement pas au coq : l'oie, le canard, le paon, celui-ci surtout au XVIII[e] siècle, le cochon lui-même, devinrent les héros de ce jeu cruel[2].

Il nous semble qu'il pouvait bien trouver son origine dans la cruauté innée chez l'homme, ainsi que beaucoup d'autres jeux qui ont pour but de torturer des animaux.

Tandis que ces amusements barbares se maintiennent vivaces parmi le peuple, un usage plus pacifique, dans lequel le coq figure également, a presque disparu. Nous voulons parler de la fête, désignée en Flandre par les mots : *den haan inhalen*, *la rentrée du coq*. C'est la fête de la moisson, célébrée lorsqu'on amène la dernière charretée des fruits de la terre.

Cette fête, autrefois d'un usage général, n'existe plus chez nous que dans des villages isolés, en pays wallon comme en Flandre.

Lorsqu'on rentre le dernier char de blé, tout le monde peut monter sur le chariot. On prend des branches d'arbre, appelées *mais* (meien) et on orne un long bâton de verdure et de fleurs ; autrefois, et c'était la pratique primitive, on y attachait un coq; de là l'expression : *la rentrée du coq*. La charge même s'appelle souvent *le coq*. A cette fête participe surtout le personnel inférieur de la ferme, et le maître leur verse à boire à discrétion. Le *coq* rentré, tout travail cesse, et les ouvriers reçoivent leur paye entière.

En Wallonie, cet usage se trouve bien plus rarement qu'en Flandre. Nous n'avons pu constater son existence qu'aux environs d'Ath, où on l'appelle *le coq d'aoute*; le mot wallon *aoute* a conservé la prononciation primitive : *a-oute*. Le

[1] LIPPERT, *Volksglaube*, etc., p. 638, 656.

[2] TER GOUW, *Volksvermaken*, p. 356-7.

Digitized by Google

coq ne fait plus partie de la fête ; ce n'est plus qu'une occasion offerte aux domestiques pour boire ferme. Le jour n'est pas fixe ; il dépend de l'époque où le fermier rentre la moisson.

Mannhardt, qui s'est particulièrement occupé du folklore de la végétation, nous fait connaître cette fête comme ayant existé dans toute l'Europe occidentale. Elle remonte incontestablement à la plus haute antiquité. Elle trouve son origine dans un sacrifice de remerciement, offert aux divinités qui président à la végétation et à la moisson. Elle a toujours lieu après la récolte de la plante principale cultivée dans le pays : en Argovie, elle tombe après la rentrée du lin ; en France, après la vendange ; en Allemagne et en Flandre, après la récolte des céréales.

Dans quelques contrées, en Suède et encore ailleurs, le coq orne l'arbre de mai.

Mannhardt est d'avis que le *coq de la moisson et de l'arbre de mai* doit représenter le génie de la végétation [1].

Le coq donna lieu à des devinettes. Il en est de même de tout objet qui occupe une place quelque peu importante dans la vie de l'homme primitif. Les devinettes, par lesquelles le peuple veut éprouver la perspicacité, ne portent que sur des objets qui lui sont familiers.

En voici deux, très répandues. Ce sont plutôt des *attrapes*. Pourquoi trouve-t-on un coq sur la tour de l'église? La réponse est partout la même, en France comme en Flandre : « si c'était une poule, ses œufs se casseraient si elle venait à pondre ».

« Pourquoi le coq ferme-t-il les yeux en chantant? — Parce qu'il connaît sa musique par cœur. » En Suisse aussi, on connaît ce trait. *Wer macht beim Singen die Augen zu, weil er sein Lied auswendig kann* [2].

Cette particularité coûta un jour la vie au pauvre coq. Dans un conte d'animaux très répandu, il est dupé par le renard, qui l'amène, au moyen de flatteries, à chanter. Au moment où il ferme les yeux, Maître Renard le saisit à la gorge.

[1] MANNHARDT, *Wald- und Feldkulte*, t. I, p. 160, 174, et surtout 183.
[2] ROCHHOLZ, ouvr. cité, p. 232.

Digitized by Google

Nous savons que le coq appartenait à l'entourage de la divinité souterraine *Hel*. En souvenir de ce fait, l'imagination populaire orna le chapeau de Méphistophélès d'une plume de coq [1]. Les dieux ont fréquemment un détail, rappelant l'animal qui leur est consacré. Wodan, dans la mythologie germanique, montait un cheval blanc; c'était un animal sacré. Le christianisme transporta beaucoup d'attributs du dieu païen suprême sur le diable; c'est pourquoi celui-ci ne peut dissimuler *son pied fourchu*.

Dans la rubrique des *Naturstimmen*, c'est-à-dire les traductions populaires des cris des animaux en langage compréhensible, le coq occupe une place peu importante; les versions connues parmi le peuple sont libres, ou, par suite de la brièveté de son chant, insignifiantes. Une seule vaut la peine d'être rapportée. C'est celle qui figure dans le conte déjà cité : *Les Musiciens de Brême*. Pour le brigand qui s'enfuit, le coq crie : *Bring mir den Schelm her!* (Amenez ce coquin ici!) En Flandre aussi, nous connaissons ce conte, et le coq crie : *Slaat maar dood!* (Tuez-le!)

Moins vive est l'impression produite sur l'imagination populaire par la *poule :* elle n'a ni les couleurs brillantes, ni les allures altières et belliqueuses du coq. Le rôle humble qu'elle joue à côté de son seigneur et maître, a été cause que celui-ci prit la place principale dans l'esprit du peuple.

La poule aussi *présage le temps :* « Quand les poules, dit-on en Flandre, *se lavent*, c'est-à-dire se nettoient les plumes avec le bec, il pleuvra. »

La poule *qui chante le coq* est l'objet de croyances universellement répandues. Le fait, ayant un caractère phénoménal, a dû frapper l'homme primitif, et exciter son imagination. Beaucoup de superstitions ou d'idées populaires proviennent en effet de la rareté d'un fait, ou de l'extraordinaire qui s'y rattache. Cela suffisait souvent pour en faire un présage. Tel cas, qui ne se présentait pas souvent, deve-

[1] Simrock, *D. M.*, p. 241.

Digitized by Google

nait un signe de malheur; telle drogue ou tel objet, qu'on ne trouvait pas facilement, acquérait par là-même certaine vertu pour guérir quelque maladie. La poule « qui chante le coq » est partout considérée comme néfaste; si l'on ne veut pas mourir soi-même, il faut aussitôt tuer l'animal. Cette croyance se retrouve dans toute l'Europe [1]. En Wallonie, le fait signifie « que le mari n'est pas maître chez lui », et d'après l'usage existant, on tord aussitôt le cou de la poule, et on la mange. Jusqu'en Arabie, on connaît le proverbe : « Si une poule chante comme un coq, il faut la tuer ».

Le coq noir, comme nous vîmes plus haut, appartenait, dans la mythologie germanique, à l'entourage de la déesse souterraine. Est-ce ce trait de notre ancienne religion que nous devons reconnaître dans la croyance qui se rattache encore aujourd'hui à la *poule noire?*

En Flandre, du moins dans le « Pays d'Alost », la poule noire est le moyen de se mettre en rapport avec le diable. Voici quelques témoignages du peuple :

« Si l'on veut vendre son âme, on doit prendre avec soi une poule noire. » Cela doit se faire naturellement sur un *carrefour*, le lieu d'apparition constant pour tous esprits méchants.

Ou bien, « si l'on se trouve à minuit sur un carrefour avec une poule noire, on voit toutes les sorcières ».

Enfin, « si vous passez par un carrefour en portant une poule noire, vous aurez le diable avec vous ».

Je laisse à ces témoignages leur forme populaire; il ressort de tous trois que la poule noire est un moyen pour entrer en relation avec le diable, et doit donc être considérée comme le sacrifice qui lui plaît particulièrement.

La croyance ne date pas de notre époque. Le jésuite Delrio, le fameux auteur des *Disquisitionum magicarum libri VI* (1599), rapporte qu'un sorcier jeta une poule noire en l'air sur un carrefour, pour produire ainsi une tempête [2].

[1] Gubernatis, ouvr. cité, p. 556.

[2] Cité dans Wolf, *Nied. Sagen*, n. 282.

Digitized by Google

Dans une légende connue à Nederbrakel en Flandre, le diable exige comme sacrifice une poule noire [1].

La poule noire se retrouve encore comme un moyen pour désensorceler; on peut ainsi forcer le sorcier à se faire connaître, et à ôter le sort jeté. Dans la Gueldre, on croit que pour obliger le sorcier à paraître, il faut faire bouillir dans de l'eau une poule noire vivante [2].

La croyance concernant la poule noire comme moyen de se mettre en communication avec le diable, existait auparavant encore ailleurs, et on en trouve quelquefois des vestiges. Partout le carrefour est l'endroit, et minuit l'heure, que Satan choisit pour ses apparitions; en pays wallon, du moins aux environs d'Ath, il faut, pour conclure un marché avec le diable, se rendre sur un carrefour à minuit et crier : *Argent de ma poule!* Ces paroles prouvent suffisamment que la poule était autrefois un des éléments nécessaires au marché dont il s'agit.

Grimm rapporte enfin que la poule noire était un sacrifice offert aux *Bergmännchen* ou nains de la montagne [3].

Il semble ressortir de tous ces faits qu'il existe un certain rapport entre la poule noire et le coq noir qui chante dans les salles de *Hel*. Nous ajouterons cependant que le passage du *coq* primitif à la *poule* actuelle, nous reste une énigme dont la solution nous échappe absolument.

La poule occupe enfin une place spéciale dans la médecine populaire; là encore elle joue le rôle de *sacrifice*. Elle est mise en rapport avec l'épilepsie et toutes les affections qui se traduisent par des crises nerveuses [4]. Le peuple, en Flandre, place quelquefois sur le ventre de la personne malade une poule, qu'il faut ensuite « offrir ». Cette dernière opération

[1] Wolf, ouvr. cité, n. 454.

[2] M. L. Ph. C. Van den Bergh, *Proeve van een woordenboek der Nederl. Mythol.*, p. 298, 334.

[3] *D. M.*, p. 559, et *Nachtr.*, p. 192.

[4] Toutes les informations qui ont rapport aux faits me furent obligeamment fournies par M. A. De Cock, instituteur en chef à Denderleeuw, qui prépare un ouvrage sur la médecine populaire en Flandre.

Digitized by Google

consiste à porter l'animal à telle ou telle église, qui le conserve comme sa propriété et en dispose au gré du préposé. Les lieux de pèlerinage pour accomplir cette offrande sont nombreux : citons, entre autres, pour la Flandre, Ninove, Denderbelle près de Termonde, Beersse près de Turnhout, Hemelveerdegem près de Grammont, Cachtem près d'Iseghem, etc. Nous ignorons en ce moment-ci si les offrandes ont toujours lieu en l'honneur d'un même saint ; mais nous croyons que non. Au reste, c'est là un détail de peu d'importance. Quoique ce soit saint Corneille particulièrement à qui on s'adresse pour l'épilepsie, le peuple ne lui a pas rigoureusement conservé sa spécialité ; d'autres saints sont invoqués dans le même but, et par un procédé de généralisation toujours plus étendu, la guérison est demandée « du ciel » simplement, par l'intervention d'un saint quelconque. C'est ainsi, nous semble-t-il, qu'il faut expliquer la multitude des lieux de pèlerinage où les croyants se rendent pour obtenir la guérison des maladies nerveuses. Les pratiques primitives se modifient cependant insensiblement et il n'est pas toujours possible, dans la médecine populaire moins que dans les autres rubriques du folklore, de dégager la conception primitive. Nous ferons cependant un essai pour la question présente.

En général, l'animal offert est une poule; quelquefois cependant on admet aussi d'autres animaux, tels que pigeons, lapins, canards, etc. Dans certaines églises, il y a un jour fixe pour des offrandes de ce genre. C'est le cas, par exemple, pour le petit village de Snaaskerke, près d'Ostende ; ailleurs encore. Le lundi de la Pentecôte, si nos informations sont exactes, les fidèles arrivent en foule pour accomplir leurs offrandes, de telle sorte que l'église ressemble à un véritable marché aux volailles. Après la messe, tous les animaux sont vendus aux enchères au profit de l'église; les anciens propriétaires rachètent assez souvent leurs bêtes.

Nous pouvons déjà constater des modifications du procédé primitif. L'animal offert étant *généralement* une poule, nous croyons pouvoir en conclure que telle devait être

Digitized by Google

l'offrande à l'origine. Pour des raisons qu'on ne peut pas toujours déterminer, l'animal primitif fut remplacé, soit par un animal ayant quelque analogie avec lui, soit par un autre ayant une valeur vénale égale ou à peu près. Le peuple procède souvent par voie expérimentale; tel animal, se dit-il, pigeon ou lapin, *pourrait* bien avoir la même valeur au point de vue de la guérison que la poule, et un raisonnement pareil suffit souvent pour qu'il apporte un changement au procédé original. C'est la loi générale, du reste, observée par le sacrifice, comme nous avons pu le constater déjà plus haut; et s'il ne suit pas un procédé de diminution constante, comme cela a été le cas pour le sacrifice humain, il subit des substitutions, qui se valent alors plus ou moins comme marchandise; de cette façon, dans le point qui nous occupe, l'animal est remplacé par sa valeur en numéraire : il est en effet permis d'offrir une somme équivalente au prix de l'animal sur le marché.

En général donc, on offre une poule. La couleur de celle-ci est indifférente. A Ninove, peut-être encore ailleurs, elle doit être *noire*. Ce détail a son importance, car il nous semble que cela devait être primitivement le cas toujours. Cette particularité de l'animal est un point, qui n'a pas pu s'ajouter aux pratiques en usage à Ninove; il a pu au contraire disparaître du culte exercé ailleurs : c'est la marche ordinaire suivie par une pratique dans le cours de son développement.

Ce qui nous confirme dans cette manière de voir, c'est le rapport établi par l'esprit populaire entre l'animal choisi et le mal, dans la guérison duquel il figure. Personne n'ignore que toutes les maladies nerveuses, épilepsie, hystérie, crises nerveuses en général, étaient attribuées anciennement, plus que toute autre, à l'action du *diable*. Les malheureuses qu'on condamnait par milliers dans les procès de sorcellerie, n'étaient autres que des hystériques. Le fait ne peut plus être mis en doute maintenant. Pour leurs juges, autant que pour le vulgaire, elles étaient « possédées du diable »; rien d'étonnant si le peuple a localisé le mal. La « boule hystérique » est suffisamment connue; pour le grand public, c'est « la

Digitized by Google

matrice qui remonte ». L'endroit où le diable logeait, était dès lors tout trouvé : c'était le *ventre*. C'est ainsi, croyons-nous, qu'il faut expliquer cette étrange pratique de poser une poule noire sur le ventre de la personne souffrante. Cet animal, connu dans le peuple comme un sacrifice bien vu de Satan, était mis en contact avec l'endroit occupé par lui; pour l'esprit populaire, le diable allait quitter le corps malade, pour passer dans le corps de la poule. Ce procédé est l'un des plus fréquents en médecine populaire : c'est *le passage de la cause du mal dans un corps étranger*. Celui-ci doit présenter une certaine sympathie, soit avec le membre atteint, soit avec le mal, soit avec la cause du mal. La sympathie est constituée, dans le cas que nous examinons, par le rapport existant entre l'animal offert et l'esprit auquel il sert généralement de sacrifice. Dès que le mal est passé dans le corps étranger, celui-ci est offert à la divinité, comme un moyen de se la rendre favorable. Il en est de même des *ex-voto*, offerts *pendant* la maladie, et qui ont, avec le membre malade, la sympathie de la *forme extérieure*.

Pour compléter le folklore de la poule, il ne nous reste plus qu'à parler des croyances qui s'attachent à la *couveuse*.

Il était à prévoir que le peuple devait se préoccuper des moyens qui peuvent, dans son esprit, amener la couvée à bon résultat.

Le choix des œufs n'est pas indifférent. Quelques œufs ont des propriétés particulières : « Les œufs des *Douze-Jours* », dit le peuple en Flandre, « produisent de grands et beaux poulets ». Sous ce nom, on désigne encore à la campagne l'espace de temps entre la Noël et les Rois; à cause de son caractère sacré, cette époque produisit une forte impression sur l'imagination du peuple. Il en est de même de certains autres jours, tels que le *vendredi-saint*, appelé encore *bon-vendredi* en pays wallon, et le *jeudi-saint* qui, pour une raison semblable, ont pour nos compagnards des propriétés analogues.

L'usage, universellement admis en Flandre, exige qu'on mette sous la poule qui couve un nombre d'œufs *impair*;

Digitized by Google

« sinon, on n'aura pas de poussins ». La croyance a insensiblement produit une coutume dont la raison est perdue de la mémoire du peuple.

Les campagnards placent souvent un clou dans le nid de la couveuse ; « cela la préserve de l'orage ». On considère comme un fait que l'orage « fait tourner » les œufs d'une couveuse. Cette croyance est déjà rapportée par Pline et par Columelle. Le premier de ces auteurs mentionne, comme préservatif dans ces circonstances, le clou, ou un peu de terre arrachée au soc de la charrue. [1].

D'autres placent dans le nid une croix faite au moyen de deux clous, ou enfin une branche de buis bénit.

Dans les deux derniers cas se laisse reconnaître l'influence de la religion. La croix et le buis sont en effet pour nos campagnards des choses très importantes, qu'on trouve souvent en société de notions originairement païennes.

Les faits cités dans cette étude ont un caractère assez particulier pour justifier l'idée que nous avons émise au commencement de notre travail : l'animal occupe, dans l'esprit de l'homme primitif, — et le folklore actuel nous ramène à cette époque, — une place bien plus grande que dans l'esprit de l'homme civilisé. En essayant de la déterminer, le folkloriste, s'il ne se contente pas de collectionner des faits d'aspect surprenant ou bizarre, fait œuvre utile, comme il touche ainsi aux points obscurs de notre civilisation actuelle.

Aug. Gittée.

[1] Gubernatis, ouvr. cité, p. 554.

Digitized by Google

L'ÉDEN[1]

SCÈNES D'ÉMIGRATION, PAR CHARLES DICKENS

(Extraits de *Martin Chuzzlewit*)

VI

Dès qu'il fut généralement connu à l'*Hôtel national* qu'un jeune Anglais, M. Chuzzlewit, avait acheté un « emplacement » dans la vallée d'Eden et qu'il avait l'intention de se rendre dans ce paradis terrestre par le prochain bateau à vapeur, Martin devint un homme populaire, un « caractère », comme on dit.

Pourquoi cela était-il su ? Comment cela s'était-il passé ? Martin n'en savait pas plus que Mme Gamp, de Kingsgate-street, High Holborne. Mais qu'il fût pour le quart d'heure, de par l'acclamation populaire, le lion de la Compagnie du Watertoast, et qu'on recherchât sa société, non sans l'incommoder un peu, cela ne pouvait faire aucune espèce de doute . . . . . .

. . . . . .

Le jour du départ, Martin descendit vers le quai, au milieu d'un grand concours de monde, et, ayant Mme Hominy au bras, il se rendit à bord. Mais Mark était décidé à résoudre l'énigme de cette célébrité, si c'était possible; donc, non sans risque d'être laissé en arrière, il retourna à l'hôtel.

Le capitaine Kedgick était assis sous la colonnade, avec

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1889.

Digitized by Google

un sorbet sur le genou et un cigare à la bouche. Il rencontra les yeux de Mark et dit :

« Quoi donc ! Que, diable ! vous ramène ici?

— Je vais vous le dire sans détour, capitaine, dit Mark. Je voudrais vous faire une question.

— On est toujours libre de *faire* une question, oui, toujours, répondit Kedgick. Ce qui impliquait clairement que l'autre était toujours libre aussi de ne pas répondre à la question, oui, toujours.

— Pourquoi a-t-on fait tant de cas de lui, hein? dit Mark finement. Voyons.

— Nos concitoyens aiment les émotions, répondit Kedgick, en suçant son cigare.

— Mais comment a-t-il pu les émouvoir? » demanda Mark.

Le capitaine le regarda comme s'il avait presque envie de lâcher une grosse plaisanterie.

« Vous allez partir ? dit-il.

— Je pars ! cria Mark. Chaque moment n'est-il pas précieux ?

— Nos concitoyens aiment les émotions, dit le capitaine tout bas. Et lui n'est pas comme les émigrants en général, et c'est cela seul qui les a excités ; — et il clignait des yeux et éclatait en un rire étouffé, — cela seulement. Scadder est un terrible homme, et... et... personne qui va à Eden n'en revient jamais en vie. »

Le quai était tout près de la maison, et en ce moment Mark s'entendit appeler par son nom, il entendit même Martin qui lui criait de se hâter, sinon qu'ils seraient séparés. Il était trop tard pour revenir sur l'affaire et pour faire autre chose que bonne figure à mauvais jeu. Il donna sa bénédiction d'adieu au capitaine et partit comme un cheval de race.

« Mark, Mark ! criait Martin.

— J'y suis, monsieur ! s'exclamait Mark, répondant vite, du trottoir du quai, et sautant d'un bond à bord. Jamais je ne fus à moitié aussi gaillard, monsieur. *All right !* Lâchez tout ! En avant ! »

Digitized by Google

Les étincelles du feu de bois jaillissaient des deux cheminées comme si le navire était un grand feu d'artifice qu'on venait d'allumer; et il mugit en avançant sur l'eau noire.

. . . . . (Ch. XXII.)

. . . . . .

« Vous me paraissez en train de devenir profondément sagace, cria Martin en riant.

— C'est sans doute, pensa Mark, parce que je suis à une journée de marche d'Eden et que je vas m'en donner de la joie, avant de mourir, que p't-on savoir? P't-être aussi, pendant le temps que j'ai passé là (à New-York), il a poussé en moi, (à leur exemple) un prophète. »

Il ne donna pas carrière à ses sentiments; mais l'excessive jovialité qu'ils lui inspiraient et la joie qu'ils faisaient éclater sur sa figure rayonnante étaient bien assez pour Martin. Quoiqu'il fît souvent mine de faire fi de l'inépuisable bonne humeur de son associé et que souvent, comme dans le cas de Zephaniah Scadder, il le reprît d'être un trop burlesque critique, il était toujours sensible à l'influence de son bon exemple, pour le réveiller à l'espérance et au courage. Qu'il fût en humeur d'en profiter, il n'importait mie. C'était contagieux et il ne pouvait s'empêcher d'en être affecté.

D'abord, il partait des passagers une ou deux fois par jour, et l'on en prenait d'autres pour les remplacer. Mais peu à peu, les villes, le long de leur route, devinrent clairsemées; et pendant bien des heures de suite, ils ne voyaient d'autres habitations que des huttes de bucherons, où le bateau stoppait pour le combustible. Du ciel, des forêts, de l'eau, tout le long du jour, et une chaleur qui couvrait d'ampoules tout ce qu'elle touchait.

En marche, ils peinaient à travers d'immenses solitudes, où les arbres sur les rives croissent drus et serrés, et flottent dans le courant, et tendent leurs bras rabougris hors des profondeurs de la rivière, et glissent en bas de la marge du sol, moitié croissant, moitié pourrissant dans l'eau fangeuse. En marche à travers la lourdeur du jour et les tristesses de la nuit, sous le soleil ardent et dans les brouillards et

Digitized by Google

les vapeurs du soir; en marche jusqu'à ce que le retour paraisse impossible, et le rapatriement chez soi, un misérable rêve.

Il n'y avait maintenant plus que peu de monde à bord, et ce peu était aussi plat, aussi lourd, aussi croupissant que la végétation qui leur oppressait les yeux. Pas une note de gaieté ou d'espérance ne s'entendait; pas une causerie agréable pour tromper l'heure paresseuse; pas un petit groupe pour faire cause commune contre la lourde dépression du milieu. Sauf qu'à certaines heures ils avalaient ensemble la pâture à l'auge commune, on aurait dit la barque du vieux Caron transportant au jugement des ombres mélancoliques.

A la longue, ils arrivèrent près des Nouvelles-Thermopyles; là, le soir même, Mme Hominy devait débarquer. Une lueur de consolation coula dans le cœur de Martin lorsqu'elle lui apprit cela. Mark n'en avait pas besoin, mais il n'en fut pas fâché.

Il faisait presque nuit quand ils arrivèrent à bord du débarcadère. Une rive abrupte, avec un hôtel, comme une grange, à son sommet; un ou deux magasins en bois et quelques hangars çà et là.

« Vous passez la nuit ici, et partez au matin, je suppose, m'dame? dit Martin.

— Pour où partirais-je? s'écria la mère des Gracques modernes.

— Pour les Nouvelles-Thermopyles.

— Mais! n'y suis-je pas? dit Mme Hominy.

Martin les cherchait tout à l'entour, dans le panorama qui s'enténébrait; mais il ne les voyait pas, et fut obligé de le dire.

— Eh bien, c'est cela! s'écria Mme Hominy, indiquant les hangars mentionnés.

— *Ça!* exclama Martin.

— Mais oui, ça; et tournez-le comme vous voudrez, ça enfonce Eden, dit Mme Hominy, en hochant la tête avec beaucoup d'expression.

La bru de Mme Hominy, qui était venue à bord avec

Digitized by Google

son mari, donna à ce jugement la plus complète confirmation, ce que fit également son mari. Martin déclina gracieusement leur invitation à se rafraîchir chez eux pendant la demi-heure d'arrêt du vaisseau, et ayant escorté Mme Hominy et son mouchoir rouge (qui était toujours en activité de service) sans accident à travers la planche de débarquement, il revint, tout pensif, regarder les émigrants transporter leurs bagages à terre.

Mark, se tenant à ses côtés, glissait de temps en temps un coup d'œil sur sa figure, anxieux d'y découvrir quel effet ce dialogue avait eu sur lui, mais nullement opposé à ce que ses espérances fussent rabattues avant qu'ils arrivassent à destination, afin que le coup qu'il redoutait fût amorti dans sa chute. Mais, sauf un rapide regard jeté de temps en temps sur les misérables installations de là-haut, il ne lui laissa pas démêler ce qui se passait dans son esprit, jusqu'à ce qu'il fussent de nouveau en route.

« Mark, dit-il alors, n'y a-t-il réellement personne que nous à bord de ce vaisseau qui soit en destination pour Eden?

— Personne du tout, monsieur. La plupart d'entr'eux, comme vous savez, se sont arrêtés ailleurs; et le peu qui reste va plus loin. Mais qué qu'ça fait? Ce sera plus de place pour nous, monsieur.

— Sans doute, dit Martin. Mais je pensais... Et il s'arrêta.

— Quoi, monsieur? fit Mark.

— Combien il est étrange qu'il y ait des gens qui se préparent à tenter la fortune dans un misérable trou comme celui-là, par exemple, lorsqu'on a sous la main, pour ainsi dire, tant de meilleurs, tant et de si différentes sortes d'établissements. »

Il parlait d'un ton si différent de sa confiance ordinaire et avec une crainte si visible de la réponse de Mark, que le bon garçon en fut rempli de pitié.

« Ah! vous savez, monsieur,— dit Mark aussi doucement qu'il put, afin d'insinuer son opinion, -- nous devons nous garder d'être trop illusionnés. Ce n'est pas le moment pour cela, d'ailleurs, puisque nous sommes résolus à tirer le

Digitized by Google

meilleur parti de chaque chose, quand même nous verrions tout aller au pis. Est-il pas vrai, monsieur? »

Martin le regarda, mais ne répondit pas un mot.

« Eden même, vous savez, n'est pas tout construit, dit Mark.

— Au nom du ciel, monsieur, s'écria Martin avec colère, ne parlez pas d'Eden du même ton que de cet endroit-là? Êtes-vous fou? Ici... Dieu me pardonne! ne pensez pas mal de moi à cause de mon humeur! »

Après cela, il fit demi-tour et se mit à arpenter le pont, de ci de là, pendant bien deux heures. Il ne dit plus rien, excepté le « bon soir! », jusqu'au lendemain, non seulement sur ce sujet, mais sur aucune autre banalité entièrement étrangère à leurs projets.

A mesure qu'ils allaient plus avant dans leur route et que de plus en plus ils approchaient du terme du voyage, la monotone désolation du pays augmentait à tel point, que sauf quelque compensation de beauté qui pouvait se présenter à leurs yeux, ils auraient pu se croire entrés, corps et âme, dans le sombre royaume du géant Désespoir [1]. Un plat marécage jonché de troncs renversés, un marais où les bonnes pousses de la terre semblaient être échouées et abandonnées, de sorte que, de leurs cendres décomposées, il ne soit sorti que choses viles et dégoûtantes; où les vrais arbres prenaient l'aspect d'énormes mauvaises herbes, engendrées de la fange d'où ils sortaient sous l'ardent soleil qui les consumait; où des maladies fatales, cherchant ceux qu'elles pourraient infecter, sortaient, la nuit, sous forme de brouillards et, rampant bas sur les eaux, les traquaient comme des spectres jusqu'au jour où même le divin soleil, resplendissant sur des ferments purulents de corruption et de peste, devenait une horreur; tel était le royaume de l'Espérance à travers lequel ils s'avançaient.

Enfin, ils s'arrêtèrent. C'était Eden. Les eaux du déluge l'avaient quitté depuis une semaine seulement, tant la fange

[1] Personnage allégorique du roman célèbre *le Pélerin*, de Bunian.

Digitized by Google

et les végétations enchevêtrées étouffaient le hideux bourbier qui portait ce nom.

Là, comme il manquait de profondeur d'eau près de la côte, ils abordèrent, en sortant du bateau à vapeur, avec tous leurs biens sur le dos. Il n'y avait que quelques huttes en bois visibles dans la noire masse des arbres; les meilleures avaient une écurie à vaches, grossière étable. Quant aux quais, à la place du marché, aux édifices publics!...

« Voici venir un Edenien, dit Mark. I va nous prêter aide pour emporter tout's ces choses. Gardez bon courage, monsieur. Hohé, là-bas! »

L'homme avançait vers eux, à travers l'ombre plus épaisse, très lentement, en s'appuyant sur un bâton. Quand il fut plus près, ils virent qu'il était pâle et épuisé et que ses yeux inquiets étaient profondément enfoncés dans sa tête. Son habit de grossier tissu bleu pendait en guenilles le long de son corps; sa tête et ses pieds étaient nus. Il s'affaissa sur une souche, à mi-chemin, et leur fit signe de venir à lui. Lorsqu'ils l'eurent fait, il se mit la main au côté comme s'il avait mal, et pendant qu'il rattrapait son haleine, il les fixait avec étonnement.

« Des étrangers! s'exclama-t-il, aussitôt qu'il put parler.

— Justement, dit Mark. Comment vous portez-vous, monsieur?

— J'ai eu la fièvre très fort, répondit-il d'une voix faible. Je n'ai pu tenir debout, ces dernières semaines. Ce sont là vos effets, je vois, dit-il en montrant leurs bagages.

— Oui, monsieur, dit Mark, ce sont eux. Ne pourriez-vous nous recommander quelqu'un qui voudrait nous prêter la main pour nous aider à les porter jusqu'à... jusqu'à la ville? Pourriez-vous, monsieur?

— Mon fils aîné le ferait, s'il pouvait, répondit l'homme; mais aujourd'hui il a les frissons sur lui et est couché emmaillotté dans les couvertures. Mon cadet est mort la semaine dernière.

— J'en suis triste, maître, et de tout mon cœur, dit Mark en lui serrant la main. N'pensez pas à nous. Venez toujours

Digitized by Google

avec moi, je vous donnerai un bras, pour rentrer. — Nos effets sont assez en sûreté, monsieur, dit-il à Martin : i n'ia pas beaucoup de monde dans les environs, pour s'en aller avec eux. Quel avantage c'est ça!

— Non; c'est ici qu'il faut chercher tout le monde, cria l'homme, en frappant de son bâton sur la terre, ou là-bas dans les bois, vers le nord. Nous en avons enterré la plupart, le reste est parti. Ceux que nous avons encore, i'n' sortent pas le soir.

— L'air de la nuit n'est pas bien sain, je suppose? dit Mark.

— C'est un mortel poison, » telle fut la réponse du colon.

Mark ne montra pas plus d'inquiétude que si on le lui avait vanté comme de l'ambroisie; mais il donna à l'homme son bras et, chemin faisant, il lui expliqua le genre d'acquisition qu'ils avaient faite et s'informa où elle était située. Tout près de sa propre hutte, dit-il, si près qu'il s'était servi de leur maison comme d'un hangar à provisions, pour un peu de blé. Ils devraient l'excuser pour cette nuit, mais il tâcherait de le faire enlever pour le lendemain. Il leur donna alors à entendre, en guise de bribe additionnelle de potin local, qu'il avait enterré le dernier propriétaire, de ses propres mains; espèce d'information que Mark reçut également sans la moindre atteinte à son égalité d'âme.

Bref, il les conduisit à une misérable cabane, grossièrement construite de troncs d'arbres; la porte en était tombée d'elle-même, ou avait été emportée loin depuis longtemps; et la hutte, par conséquent, était ouverte sur le paysage désert et la nuit noire. Excepté la petite provision dont il avait parlé, elle était parfaitement dénuée de tout ameublement. Mais ils avaient laissé une caisse au débarcadère, et il leur donna une grossière torche en lieu de chandelle. Mark planta cette dernière acquisition en terre, puis, ayant déclaré que le manoir « avait l'air tout à fait confortable », il appela Martin au dehors pour l'aider à apporter la caisse. Sur tout le chemin du débarcadère, aller et retour, Mark ne cessa de parler, comme s'il voulait infuser au cœur de son associé

Digitized by Google

l'idée, si faible qu'elle fût, qu'ils étaient arrivés sous les plus propices et les plus heureuses des circonstances imaginables.

Mais combien d'hommes qui resteraient dans une maison démantelée, soutenus par leur passion et par des projets de vengeance, sentent leur fermeté naturelle subjuguée à voir raser un de leurs châteaux en Espagne! Quand la cabane les reçut pour la deuxième fois, Martin se laissa tomber sur le sol et éclata en larmes.

« Dieu vous garde, monsieur! cria M. Tapley, en grande terreur. Ne fait' pas cela, ne fait' pas cela, monsieur! Tout plutôt que cela! Ça jamais n'a aidé homme, femme ou enfant, à surmonter le plus petit obstacle et cela ne sera jamais. Outre que cela ne peut être utile à vous, c'est pis encore pour moi, car le plus faible écho de ça me jetterait plat à terre. Je n'puis pas tenir devant cela, monsieur. Tout plutôt que cela!

Il n'y a pas de doute qu'il ne dît la vérité, et l'angoisse extraordinaire avec laquelle il regardait Martin, et s'arrêtait à genoux, devant la caisse qu'il était en train d'ouvrir, pour lui dire ces paroles, les confirmait suffisamment.

« Je vous demande pardon mille fois, mon cher camarade, dit Martin. Je n'aurais pu m'en empêcher, quand même la mort en eût été la peine.

— Me demander pardon! dit Mark avec sa verve accoutumée, pendant qu'il procédait au déballement de la caisse. Le chef de la maison demander pardon au Co., hein! Il doit y avoir quelque chose de travers dans la firme, quand cela arrive. Je dois voir les livres vérifiés et les comptes mis à jour, immédiatement. — Voilà, nous y sommes. Tout est à sa vraie place. Voici le porc salé. Voici les biscuits. Voici le whiskey. Extraordinairement bon, cela sent! Voici le gobelet, le pot d'étain. C'est une petite fortune, à lui tout seul. Voici les couvertures. Voici la hache. Qui dira que nous n'avons pas un établissement de premier choix? J'ai l'impression comme si j'étais un cadet parti pour les Indes et que mon noble père était président du conseil de direction. Maintenant, quand j'aurai pris de l'eau à la rivière devant

Digitized by Google

la porte et que j'aurai préparé le grog, cria Mark, en courant au dehors pour joindre l'action à la parole, il y aura un souper tout prêt, composé de toutes les friandises de la saison. Voilà! nous y sommes, monsieur, au grand complet. « Pour ce que nous allons prendre, et cœtera [1]. » — Dieu vous garde, monsieur, c'est tout à fait comme une fête de bohémiens. »

Il était impossible de ne pas prendre courage dans la compagnie d'un homme comme celui-là. Martin s'assit sur le sol contre le coffre, tira son couteau, et mangea et but fiévreusement.

« Maintenant, vous voyez, dit Mark, après qu'ils eurent fait bonne chère; avec votre couteau et le mien, je fixe cette couverture droit devant la porte, ou du moins là où, dans un état de haute civilisation, la porte devrait être. Et ça fait fort bon effet. Puis, je bouche l'ouverture d'en bas, et place la caisse contre, et ça fait fort bon effet. Maintenant, voici votre couverture, monsieur. Puis voici la mienne. Et qu'est-c' qui nous empêche de passer une bonne nuit? »

Malgré ce ton de gaîté de cœur, il fut longtemps avant de s'endormir lui-même. Il avait roulé sa couverture autour de lui, placé la hache à portée de sa main et s'était couché en travers du seuil de la porte, trop inquiet et trop vigilant pour fermer les yeux. La nouveauté de leur triste situation, la crainte de quelque bête féroce ou d'un ennemi humain, la terrible incertitude de leurs moyens de subsistance, l'appréhension de la mort, l'immensité de distance et les légions d'obstacles entre eux et l'Angleterre, étaient autant d'abondantes sources d'inquiétudes, dans le profond silence de la nuit. Quoique Martin voulût lui faire croire le contraire, Mark sentait que lui veillait aussi, et en proie aux mêmes réflexions. C'était presque le pire de tout; car s'il se mettait à ruminer leurs misères au lieu d'essayer de leur faire tête, il n'y avait guère de doute qu'un tel état d'esprit ne fût un puissant auxiliaire du climat pestilentiel. Jamais la lumière

[1] Ce sont les premiers mots du *Benedicité.*

Digitized by Google

du jour n'avait été à moitié aussi bienvenue à ses yeux que lorsque, s'éveillant de ses courts accès de sommeil, Mark la vit briller à travers la couverture dans le trou de la porte.

Il sortit tout doucement, car son compagnon dormait maintenant; et, s'étant rafraîchi en se lavant dans la rivière qui coulait devant la porte, il prit une inspection rapide de l'établissement. Il n'y avait pas plus qu'une vingtaine de cabanes en tout; la moitié en semblaient inocupées; toutes étaient délabrées et en ruines. La plus branlante, la plus abjecte, la plus abandonnée de toutes était appelée, avec un grand à propos, la « Banque et Office de Crédit national ». Il y avait quelques maigres étais à l'entour; mais elle était établie profondément au fond de la vase, hors de toute réparation.

Çà et là un effort avait été fait pour défricher le sol, et quelque chose comme un champ avait été tracé où, parmi les troncs et les cendres des arbres brûlés, une rare moisson de maïs indien avait poussé. Devant quelques carrés, un « serpent » ou clôture en zigzag, avait été commencé, mais en aucun cas n'avait été achevé; et les fûts tombés, à demi cachés dans la terre, restaient là pourrissant. Trois ou quatre chiens maigres, rongés et tourmentés par la faim; quelques porcs, hauts en pattes, errant au loin dans les bois à la recherche de nourriture; quelques enfants, presques nus, les regardant au seuil des huttes; voilà les seules choses vivantes qu'il voyait. Une fétide vapeur, chaude et morbifère comme l'haleine d'un four, montait de la terre et pesait sur toute chose à l'entour; et à mesure que la marque de ses pieds s'enfonçait dans le sol bourbeux, une noire vase en sortait pour les effacer.

Leur propre terrain n'était que forêt. Les arbres avaient poussé si drus et si serrés, qu'ils jouaient du coude l'un contre l'autre pour la place, et que les plus faibles, forcés dans leur croissance à d'étranges contorsions, languissaient comme des avortons. Les plus beaux s'étaient rabougris à cause de la presse et du manque d'espace; et tout autour des tiges, partout, poussaient de longues herbes grasses, des

Digitized by Google

plantes d'eau et de puantes broussailles, impossibles à distinguer en espèces, mais emmêlées toutes ensemble en une masse : jungle vaste et noire, sans terre ni eau pour ses racines, mais d'une matière corrompue, formée des déjections, mise-bas pulpeuses de l'une et de l'autre et de leur propre putréfaction.

Il descendit au débarcadère, où ils avaient laissé leurs bagages, la nuit; et il y trouva une demi-douzaine d'hommes — pâles et désespérés, mais assez prêts à rendre service — qui l'aidèrent à les transporter à la cabane. Ils hochaient la tête en parlant de la colonie, et n'avaient aucun encouragement à lui donner. Ceux qui avaient les moyens de s'en aller, avaient tous déserté. Ceux qui étaient restés, avaient perdu leurs femmes, leurs enfants, les amis ou frères, et souffraient beaucoup eux-mêmes. La plupart d'entre eux étaient malades alors; aucun n'était plus l'homme qu'il avait été jadis. Ils offraient franchement leur assistance et leurs conseils, et en le quittant pour le moment, ils s'en allèrent tristement, chacun à leurs différentes tâches.

Martin, pendant ce temps, s'était levé; mais il était fort changé, rien qu'en une nuit. Il était pâle et languissant; il parlait de douleurs et de faiblesses dans les membres, et se plaignait que sa vue fût trouble et sa voix faible. Redoublant d'entrain à mesure que l'horizon devenait de plus en plus sombre, Mark enlevait une porte à une des maisons abandonnées, et l'adaptait à leur propre habitation; puis, il courait ailleurs chercher un banc grossier qu'il avait remarqué, et avec lequel à présent il revenait en triomphe, et ayant placé cette pièce d'ameublement en dehors de la maison, il étalait le célèbre pot d'étain et beaucoup d'autres objets semblables pour représenter un dressoir ou un buffet. Grandement satisfait de cet arrangement, il roula ensuite leur tonneau de farine dans la maison et le plaça au fond, dans un coin, où il servit de guéridon. Nulle meilleure table pour le dîner ne pouvait être choisie que la caisse, qu'il consacra solennellement pour ce service usuel désormais. Leurs couvertures, vêtements et autres choses sem-

Digitized by Google

blables, il les pendit à des chevilles et à des clous. Et finalement, il dénicha un grand placard (que Martin, dans la joie de son cœur, avait préparé de ses propres mains à l'Hôtel national) portant l'inscription CHUZZLEWIT ET C°, ARCHITECTES-ARPENTEURS, et le déploya sur la partie la plus apparente de la façade, avec autant de gravité que si la florissante cité d'Eden avait réellement existé et que s'ils s'attendaient à être surchargés d'affaires.

« Ces outils-ci, dit Mark, en mettant au jour la boîte d'instruments de Martin et en piquant une paire de compas debout dans un tronc du devant de la porte, seront exposés en plein air pour montrer que nous arrivons bien pourvus. Et maintenant, si un gentleman a besoin de se construire une maison, il n'a qu'à donner ses ordres avant que nous ayons d'autres commandes ! »

Vu la forte chaleur du temps, ce n'était pas déjà mal employer une matinée; mais, sans s'arrêter un moment, quoiqu'il ruisselât par tous les pores, Mark disparut dans la maison et aussitôt revint avec une hachette, disposé à exécuter toutes sortes d'impossibilités avec cette arme.

— « Voici un vilain vieil arbre dans le chemin, monsieur, observa-t-il, quel mal y a-t-il à le mettre bas? Nous pourrons construire le four dans l'après-midi. Il n'y a nulle part d'endroit aussi propice pour l'argile que l'Eden. Ça vient à propos, en tout cas.

Mais Martin ne lui donna pas de réponse. Il restait assis tout le temps, avec sa tête dans ses mains, à regarder la rivière qui roulait rapidement tout près, songeant peut-être avec quelle force elle avançait vers la mer large ouverte, ce grand chemin de la patrie qu'il ne reverrait plus.

Pas même les coups vigoureux que Mark portait à l'arbre ne purent le distraire de sa sombre méditation. Trouvant que tous ses efforts pour l'éveiller ne servaient de rien, Mark s'arrêta dans son travail et vint près de lui :

— « Ne vous laissez pas aller, monsieur, dit M. Tapley.

— Oh ! Mark, répliqua son ami, qu'ai-je fait dans toute ma vie qui ait mérité un sort si dur?

Digitized by Google

— Vraiment, répliqua Mark, quant à cela, tout le monde autant qu'on est ici, pourrait dire la même chose ; et beaucoup d'eux avec plus de raison p't-être que vous ou moi. Tenez bon, monsieur. Faites quelque chose. Ne pourriez vous pas soulager votre cœur, n'croyez-vous pas, en faisant quelques observations personnelles dans une lettre à ce Scadder?

— Non, dit Martin en hochant la tête tristement, je n'en suis plus là.

— Mais si vous n'en êtes déjà plus là, répondit Mark, vous devez être malade et devez être soigné.

— Ne pensez pas à moi, dit Martin. Faites le mieux que vous pouvez pour vous-même. Vous n'aurez bientôt plus à songer qu'à vous. Et alors, que Dieu vous ramène au pays et pardonnez-moi de vous avoir conduit ici ! Je suis destiné à mourir à cette place. Je l'ai senti du moment où j'ai mis le pied sur la plage. Dormant ou éveillé, Mark, je l'ai rêvé toute la nuit dernière.

— Je disais que vous devez être malade, répondit Mark tendrement, et maintenant j'en suis sûr. Un grain de fièvre et un frisson pris sur la rivière, j'ose le dire. Mais, Dieu merci, ça c'n'est rien. C'est seulement le climat, et nous devons tous être acclimatés, d'une manière ou d'autre. C'est la règle, ça, vous savez, dit Mark.

Martin ne faisait que soupirer et hocher la tête.

« Attendez une demi-minute, dit Mark avec confiance, tant que je cours chez l'un de nos voisins et lui demande ce qu'il y a de mieux à prendre, et lui en emprunte un peu pour vous le donner; et dès demain vous vous trouverez aussi fort que jamais. Je r'viens dans une minute. Ne vous laissez pas aller pendant que je suis dehors, quoi qu'il vous arrive.

Jetant là sa hachette, il sortit aussitôt, mais s'arrêta après avoir fait une petite distance et regarda en arrière, puis il courut de nouveau.

— Maintenant, monsieur Tapley, disait Mark en se donnant un formidable coup sur la poitrine en vue de se ranimer, — maintenant, prenez garde à ce que j'ai à vous dire. Les choses se montrent presque aussi mauvaises qu'elles

Digitized by Google

peuvent se montrer, jeune homme. Vous n'aurez jamais occasion pareille de prouver votre humeur gaillarde, mon brave camarade, tant que vous vivrez. En conséquence, Tapley, c'est maintenant l'heure de l'emporter haut la main, ou jamais !

(Ch. XXIII.)

. . . . . .

. . . . . .

VII

Quand Mark Tapley, laissant Martin seul dans le bureau d'architecture et d'arpentage, eut efficacement fortifié et encouragé son esprit par la contemplation de leur misère commune, il se remit, avec un nouvel entrain, à chercher du secours; se félicitant, le long de la route, de la situation enviable où il était enfin arrivé.

« J'avais coutume de penser autrefois, disait M. Tapley, comme quoi une île déserte me conviendrait, mais j'aurais eu là seulement à pourvoir à moi-même, et, étant de nature un homme facile à manier, il n'y aurait pas grand honneur à cela. Ici maintenant j'ai mon associé dont je dois prendre soin, et il est quelque chose comme l'espèce d'homme qui convient à mon projet. Il me faut un homme qui soit toujours prêt à glisser sur ses pieds quand il devrait s'y tenir ferme. Il me faut un homme qui soit si en arrière dans l'école de la vie, qu'il en est toujours à faire le chiffre 1 dans son cahier et ne peut aller au delà. Il me faut un homme qui soit sa propre redingote et son propre manteau et soit toujours replié lui-même sur lui-même. Et je l'ai trouvé, dit M. Tapley après un moment de silence. Quel bonheur ! »

Il s'arrêta pour regarder à l'entour, incertain à quelle hutte il s'adresserait :

« Je ne sais laquelle prendre, réfléchit-il, c'est vrai. Toutes ont également l'extérieur prévenant, également commodes, sans doute, à l'intérieur; meublées avec toute la conve-

Digitized by Google

nance qu'un alligator à l'état de nature pourrait raisonnablement désirer. Laissez-moi voir! Le citoyen qui était dehors hier soir, demeure sous l'eau, dans ce chenil du coin, à main droite. Je n'ai pas besoin de le déranger, si je puis l'éviter, le pauvre homme, car c'est un objet triste à voir : un colon en règle, digne de tout respect. Voilà là une maison avec une fenêtre, mais je crains qu'on y soit fier. Je ne sais pas non plus si une porte n'est pas trop aristocratique; mais, va pour la première! »

Il alla à la cabane la plus proche et y frappa de la main. Étant invité à entrer, il entra.

« Voisin, dit Mark, car nous sommes voisins, quoique vous ne me connaissiez pas. Je viens demander aide. — Oh! là!... Oh! là là!... Suis-je au lit, et est-ce que je rêve? »

Il fit cette exclamation en entendant son propre nom prononcé et en se sentant lui-même saisi aux jambes par deux petits garçons dont il avait si souvent lavé la figure et à qui il avait faire cuire le souper, à bord de ce noble et bon voilier, le paquebot le *Screw*.

« Mes yeux se trompent, dit Mark. Je ne peux les croire. Çà, c'n'est pas là ma camarade de voyage, soignant sa petite qui, je suis triste de le voir, est si délicate; et çà c'n'est pas son mari qui était venu à New-York pour la chercher. Et ceux-ci, ajouta-t-il en baissant les yeux sur les garçons, ce n'sont pas ces deux jeunes fripons qui étaient si familiers avec moi ; quoiqu'ils leur ressemblent extraordinairement, ça je dois l'avouer. »

La femme versait des larmes, dans une vraie joie de le voir ; l'homme lui pressait les deux mains et ne les lâchait plus ; les deux garçons serraient ses jambes ; l'enfant malade, dans les bras de la mère, étendait ses petits doigts brûlants et murmurait de sa gorge rauque et sèche son nom, qu'elle se rappelait bien.

C'était la même famille, bien certainement. Minée par l'air salubre d'Eden. Mais la même.

« Voilà un nouveau genre de réveil-matin, dit Mark en reprenant haleine profondément. Ça vous met un homme

Digitized by Google

hors de soi. Attendez un petit instant. Je suis en train de reprendre pied. Ça y est. — Mais ces messieurs-là ne sont pas de mes amis. Sont-ils sur la liste des hôtes de la maison?

Cette question se rapportait à certains porcs maigres, qui étaient entrés derrière lui et qui s'attachaient aux talons de la famille. Comme ils n'appartenaient pas à la maison, ils furent expulsés par les deux petits garçons.

« Je n'suis pas superstitieux au sujet des crapauds, — dit Mark, en regardant autour de la chambre, — mais si vous pouviez persuader, en même temps, à ces deux ou trois que je vois en notre compagnie, de faire un tour dehors, mes jeunes amis, je crois qu'ils trouveraient le grand air rafraîchissant. Non que j'aie une dent contre eux. C'est un bel animal qu'un crapaud, dit M. Tapley, en s'asseyant sur un escabeau : bien moucheté, bien ressemblant par la gorge à un type particulier de vieux gentleman ; bien brillant des yeux, bien frais et bien gluant. Mais on le voit à son plus grand avantage hors des maisons peut-être. »

Pendant qu'il affectait, avec maint propos comme celui-là, d'être parfaitement à son aise, d'être le plus indifférent, le plus insouciant des hommes, Mark Tapley avait un œil sur tout, autour de lui. Le blême et maigre aspect de la famille, le changement de mine de la pauvre mère, l'enfant enfiévrée qu'elle tenait sur ses genoux, l'air de grand découragement et de petit espoir répandu sur toute chose, étaient patents pour lui et faisaient une profonde impression sur son esprit. Il vit tout cela aussi clairement et aussi promptement que, physiquement, de ses yeux il voyait les planches brutes fixées par des chevilles enfoncées dans les troncs dont la maison était faite, le baril à farine dans le coin, servant aussi de table, les couvertures, bêches et autres objets pendus aux murs, l'humidité qui pustulait le sol, ou la récolte de moissisures végétales dans chaque crevasse de la hutte.

— « Comment c'est que vous êtes venu ici? » demanda l'homme quand leurs premières impressions de surprise furent passées.

— Eh bien, dit Mark, nous sommes venus avec le vapeur,

Digitized by Google

la nuit dernière. Notre intention est de faire notre fortune proprement et vite, et de nous retirer avec notre fortune aussitôt qu'elle sera réalisée. Mais comment allez-vous tous? Vous avez bonne mine!

— Nous sommes encore malades à présent, dit la pauvre femme en se penchant sur son enfant. Mais nous irons mieux quand nous serons acclimatés au pays.

— Il y en a ici qui s'y acclimateront pour toujours, pensa Mark. Mais il dit joyeusement : « Aller mieux! Soyez en certains. Nous irons tous mieux. Ce que nous avons à faire, c'est de maintenir notre courage et de vivre en bons voisins. Nous arriverons tout droit au but, n'ayez peur. A propos, cela me rappelle que mon associé est bien malade, juste en ce moment; et que ce que je cherchais ici c'était du secours pour lui. Je voudrais que vous veniez et me donniez votre avis sur lui, master. »

Il eût fallu une demande bien déraisonnable de la part de Mark Tapley, pour que, dans leur gratitude de ses bons offices à bord du navire, ils ne l'accordassent pas immédiatement. L'homme se leva pour l'accompagner sans un moment de délai. Avant de partir, Mark prit la petite malade dans ses bras, et il essayait de rassurer sa mère; mais le doigt de la mort était déjà sur elle, il le voyait.

Ils trouvèrent Martin dans la maison, couché, enveloppé de sa couverture, par terre. Il était, selon toute apparence, très malade, et il tremblait et frissonnait horriblement, non comme font les gens dans le froid, mais avec une sorte d'affreux spasme ou de convulsion qui tordait tout son corps. L'ami de Mark déclara sa maladie un cas grave de fièvre accompagnée de frissons qui était très commune dans ces parages, et qu'il annonça devoir être pire le lendemain et pour bien des lendemains encore. Il l'avait eue lui-même, de temps en temps, dit-il, pendant une couple d'années à peu près; mais, Dieu merci, tandis qu'il en avait tant connu qui mouraient autour de lui, il en était échappé en vie.

« Pas tant que cela, pensa Mark en regardant ce corps émacié. Et vive Eden!

Digitized by Google

Ils avaient quelques médicaments dans leur coffre, et cet homme de triste expérience montra à Mark comment et quand il devait les administrer, et comment il pourrait le mieux soulager les souffrances de Martin. Ses attentions ne se bornèrent pas là; il allait au dehors et au dedans sans cesse, et rendait à Mark de bons services dans tous ses efforts pour rendre leur situation plus supportable. D'espérance ou de consolation pour l'avenir, il n'en avait guère à dépenser. Le temps était lui-même un malade; la colonie, un tombeau. Son enfant mourut cette nuit, et Mark, gardant le secret pour Martin, aida à l'enterrer sous un arbre, le lendemain.

Outre ses divers devoirs pour soigner Martin (qui devenait d'autant plus exigeant dans ses prétentions qu'il allait plus mal), Mark travaillait au dehors, matin et soir, et, avec l'aide de son ami et d'autres, il s'efforçait de faire quelque chose de leur terre. Non qu'il eût la moindre force de courage ou d'espérance, ou en agissant ainsi un but fixe, en dehors de la bonne humeur habituelle de son caractère et de son étonnante faculté de relèvement de soi-même; car, en lui-même, il considérait leur condition comme en dessous de toute espérance, et comme devant, en conséquence, selon son expression, « s'emporter haut la main ».

« Quant à l'emporter d'aussi haut que je le voudrais, monsieur, se confiait-il à Martin en un moment de loisir, c'est-à-dire un soir qu'il était à laver le linge de l'établissement après une rude journée de travail, — j'y renonce. C'est une sorte de bonne fortune qui jamais ne doit m'arriver à moi.

— Voudriez-vous appeler des misères plus terribles que celle-ci? répliqua Martin, avec un grognement, de dessous sa couverture.

— Mais, voyez donc comme elle aurait aisément pu être plus terrible, monsieur, dit Mark, n'était cette envieuse de bonne chance extraordinaire qui est partout à mes trousses pour m'attraper. La nuit où nous avons abordé ici, je pensais que les choses prenaient un aspect vraiment joli; je ne nie pas ça. Je les trouvais d'un aspect vraiment joli.

— Et maintenant? gronda Martin.

Digitized by Google

— Ah! dit Mark, ah! bien oui! c'est là la question. Quel aspect ont-elles maintenant? Dès le premier matin que je sors, que m'arrive-t-il? J'échoue sur une famille que je connais et qui nous a constamment assistés de toute sorte de manières depuis ce jour-là. C'est pas ça qu'il me faut, vous savez, c'est pas ça que je suis en droit d'attendre. Si j'avais échoué sur un serpent et été mordu, ou échoué sur un patriote de premier choix et été charcuté ; ou échoué sur une bande de *sympathiseurs* [1] avec leurs cols de chemise rabattus, et été fait le lion du jour, j'aurais pu me distinguer moi-même, et acquérir quelques honneurs. Comme cela est, le grand but de mon voyage est frappé à la tête. Ce serait ainsi partout, n'importe où j'irais. — Comment vous trouvez-vous ce soir, monsieur?

— Plus mal que jamais, dit le pauvre Martin.

— Ça c'est quelque chose, répondit Mark, mais pas assez. Rien qu'être très mal moi-même, et jovial jusqu'au bout, me fera rendre justice.

— Au nom du ciel, ne parlez pas de cela, dit Martin avec un tremblement de terreur. Que ferais-je, Mark, si vous tombiez malade?

L'esprit de M. Tapley parut stimulé par cette remarque, quoiqu'elle ne fût pas bien flatteuse. Il continua de laver plus gaiement, et il fit observer que son baromètre montait.

« Il y a dans ce pays, monsieur, dit M. Tapley en frottant son linge, une bonne chose qui me dispose à la jovialité ; et c'est que c'est dans toutes les règles un petit États-Unis en soi. Les deux ou trois settlers américains qui y sont viennent à vous froidement, même ici, monsieur, comme si c'était le plus salubre et le plus charmant point du monde. Mais ils sont comme le coq qui s'était caché pour sauver sa vie et qui se fit découvrir par le tapage qu'il faisait : ils ne peuvent s'empêcher de chanter victoire. Ils sont nés pour cela faire et il faut qu'il fassent cela, quoi qu'il en arrive.

Glissant de son ouvrage vers la porte, pendant qu'il parlait ainsi, le regard de Mark rencontra un personnage

[1] Secte irlandaise.

Digitized by Google

maigre, en sarrau bleu et en chapeau de paille, avec une courte pipe noire dans la bouche et un grand gourdin de chêne garni de gros nœuds à la main, qui, fumant et chiquant tout le long de la route et crachant fréquemment, marquait son passage par une traînée de jus de tabac sur la terre.

« En voilà un, s'écria Mark. — Hannibal Chollop.

— Ne lui permets pas d'entrer, dit Martin d'une voix faible.

— Il n'aura pas besoin qu'on le lui permette. Il entrera, monsieur, répondit Mark, qui tourna le dos pour être tout à fait dans le vrai. Et il entra.

Son visage était presque aussi dur et aussi noueux que son gourdin, et ses mains étaient de même. Sa tête ressemblait à un vieux balai de cheminée, tout noir. Il s'assit sur le coffre avec son chapeau sur la tête, et, croisant les jambes et regardant Mark, il dit sans ôter sa pipe :

— Ah ! monsieur Co ! Et comment allez-vous, monsieur ? »

Il est bon d'observer que M. Tapley s'était gravement présenté à tous les étrangers sous ce nom.

« Assez bien, monsieur, assez bien, dit Mark.

— N'est-ce pas M. Chuzzlewit, n'est-ce pas lui ? s'écria le visiteur. — Comment allez-vous, vous, monsieur ?

Martin secoua la tête et tira la couverture sur lui involontairement; car il sentait qu'Annibal allait cracher, et son œil, comme dit la chanson, était sur lui.

— Ne prenez pas garde à moi, monsieur, observa M. Chollop obligeamment. Je suis à l'épreuve de la fièvre et même des frissons.

— Mon motif était plus personnel, monsieur, dit Martin, en le regardant de nouveau. J'avais peur que vous ne vous mettiez à...

— Je sais calculer ma distance, monsieur, répondit M. Chollop, à un pouce près. »

Et il le gratifia aussitôt de la preuve de cette heureuse faculté.

« Je ne requiers, monsieur, dit Hannibal, que juste deux

Digitized by Google

pieds, en traçant un cercle, et je puis m'engager d'y rester. J'ai été jusqu'à dix pieds en traçant un cercle, mais c'était pour un pari.

— J'espère que vous l'avez gagné, dit Martin.

— Oui, monsieur, j'ai réalisé l'enjeu, oui, monsieur. »

Il se tut pour un moment, pendant lequel il s'occupait activement à former un cercle magique autour du coffre où il était assis; quand il l'eût achevé, il recommença à parler.

« Comment aimez vous notre pays, monsieur? demanda-t-il en regardant Martin.

— Pas du tout, fut la réponse du malade.

Chollop continua à fumer sans la moindre apparence d'émotion, jusqu'à ce qu'il se sentit disposé à parler encore. Ce moment venu enfin, il retira sa pipe de sa bouche et dit :

« Je ne suis pas surpris de vous entendre parler ainsi. Ça requiert une élévation, une préparation de l'intelligence. L'esprit de l'homme a besoin d'être préparé pour la Liberté, monsieur Co. »

Il s'adressait à Mark; car il voyait que Martin, qui désirait qu'il partît, étant déjà rendu à moitié fou par l'irritation de la fièvre que la voix bourdonnante de cette nouvelle horreur rendait presque insupportable, avait fermé les yeux et s'était retourné sur son lit incommode.

— Une petite préparation physique ne serait pas mal à propos non plus, — n'est-ce pas, monsieur, dit Mark, — en vue d'un bienheureux vieux marécage comme celui ci.

— Le considérez-vous comme un marécage, monsieur? demanda Chollop gravement.

— Mais oui, monsieur, — répondit Mark. Je n'ai pas le moindre doute là-dessus, pour ma part.

— Ce sentiment est bien européen, dit le major, et il ne m'étonne pas. Que diraient vos millions d'Anglais s'ils avaient un marais comme cela en Angleterre, monsieur?

— Ils diraient que c'est un bien vilain endroit, je pense, dit Martin, et qu'ils préfèreraient se voir inoculer la fièvre d'une autre façon.

Digitized by Google

— Européen! remarqua Chollop avec une sardonique pitié. Tout à fait européen!»

Et il était là, assis, muet et indifférent, comme si la maison était à lui, fumant toujours comme une cheminée d'usine.

M. Chollop, naturellement, était un des hommes les plus remarquables du pays; et, en réalité, c'était un personnage d'une certaine notoriété. Ses amis, dans le Sud et dans l'Ouest, le représentaient ordinairement comme un « magnifique échantillon de notre matière première du terroir, monsieur », et l'estimaient beaucoup pour son dévouement à la Liberté rationnelle, pour la meilleure propagande de laquelle il portait habituellement une paire de revolvers dans ses poches, à sept coups chacun. Il portait aussi, entre autres babioles, une canne à épée qu'il appelait son « chatouilleur », et un grand couteau qu'il appelait (car c'était un homme d'un esprit tourné à la plaisanterie) « machine à découdre », par allusion à son utilité comme moyen de ventiler la poitrine d'un adversaire dans une querelle à huis-clos. Il s'était servi de ces armes avec un succès remarquable en plusieurs occasions, toutes dûment rapportées dans les journaux; et il était fort aimé pour la galante manière dont il avait « escamoté » l'œil d'un monsieur qui était occupé à frapper à sa propre porte.

M. Cholopp était un homme de vie errante, et dans toute société moins avancée on l'eût pris pour un vagabond de mœurs violentes. Mais ses nobles qualités étant parfaitement comprises et appréciées dans ces régions où le sort l'avait jeté et où il y avait beaucoup d'esprits de même race pour sympathiser avec lui; on pouvait le considérer comme étant né sous une heureuse étoile, ce qui n'est pas toujours le cas pour un homme si en avance sur le siècle où il vit.

En vue de satisfaire ses fantaisies de chatouiller et d'en découdre, il préférait habiter les confins de la socité, dans les villes et bourgs les plus à l'écart, et il avait coutume d'émigrer de lieu en lieu, et d'établir dans chaque endroit quelque affaire — ordinairement un journal — qu'il vendait aussitôt; la plupart du temps, scellant le marché par une provocation,

Digitized by Google

un coup de couteau, de pistolet ou de tranchet, au nouvel éditeur avant qu'il eût pris entièrement possession de la propriété.

Il était venu à Eden pour une spéculation de ce genre, mais il y avait renoncé et était sur le point de partir. Il se présentait toujours lui-même aux étrangers comme un adorateur de la Liberté, était l'avocat décidé de la loi de Lynch et de l'esclavage, et recommandait invariablement, dans la presse et à la tribune, de « goudronner et d'emplumer » toute personne impopulaire qui différait d'avis avec lui. Il appelait cela « planter le drapeau de la civilisation dans les jardins les plus déserts de Ma patrie. »

Il n'y a guère de doute que Chollop n'eût planté son drapeau dans Eden aux dépens de Mark, en retour de son franc-parler (car la vraie Liberté doit être muette, sauf quand elle se vante elle-même) n'eût été l'entière désolation et décadence qui l'emportait dans la colonie et son propre départ prochain. Il se contenta de montrer à Mark un de ses revolvers de poche en lui demandant ce qu'il pensait de cette arme.

« Il n'y a pas longtemps encore que j'ai brûlé la cervelle à un homme avec ça, monsieur, dans l'Etat d'Illinois, remarqua Chollop.

— Vous, vraiment, dit Mark, sans la moindre agitation. Ce fut d'un homme vraiment libre. Et vraiment indépendant!

— Je l'ai tué net, monsieur, poursuivit Challop, parce qu'il avait affirmé dans le *Spartan Portico*, un journal trihebdomadaire, que les anciens Athéniens étaient en avance sur notre moderne bulletin du parti Locofoco.

— Et qu'est-ce que ça, demanda Mark.

— Faut être Européen pour l'ignorer, dit Chollop, fumant tranquillement; tout à fait Européen!

Et après un instant de soin pieux donné à l'entretien du cercle magique, il résuma la conversation en demandant :

« Ne vous sentez-vous donc pas tout à fait chez vous à Eden, maintenant?

— Non, dit Mark, je n' peux pas.

Digitized by Google

— Il vous manque les impôts de votre pays. Il vous manque les taxes sur les maisons? dit Chollop.

— Et les maisons aussi un peu, dit Mark.

— Pas d'impôt sur les fenêtres ici, monsieur, observa Chollop.

— Ni fenêtres à imposer, monsieur, dit Mark.

— Ni barrières, ni donjons, ni carcans, ni échafauds, ni menottes, ni piquets, ni piloris, dit Chollop.

— Rien que des revolvers et des couteaux-poignards, répliqua Mark. Et qu'est-ce que ça? Pas la peine qu'on en parle ! »

L'homme qui les avait rencontrés le soir de leur débarquement arrivait dans ce moment, en se traînant; il regarda par la porte :

« Eh bien, monsieur, lui dit Chollop. Comment ça marche-t-il maintenant?

Il avait assez de difficulté à marcher lui-même et il le dit en guise de réponse.

— Mr. Co et moi, dit Chollop, nous nous disputons un peu. Il devrait être aiguisé bien fin pour défendre l'Ancien monde contre le Nouveau, ce me semble.

— Oui, répondit le misérable fantôme. C'est ainsi.

— J'observais seulement, monsieur, dit Mark, parlant au nouveau visiteur, que je regardais cette ville dans laquelle nous avons l'honneur de vivre, comme un marais. Quelle est votre opinion?

— J'estime qu'elle est humide peut-être, à certains époques, répondit l'homme.

— Mais pas aussi humide que l'Angleterre, monsieur? s'écria Chollop avec une farouche expression sur la figure.

— Oh non ! Pas si humide que l'Angleterre, sans parler de ses institutions, dit l'homme.

— J'espère bien qu'il n'y a pas un bourbier dans toute l'Amérique que ne batte c't' petite île-là, sur la compote et la mélasse, dit Chollop d'un ton tranchant. — Vous avez traité avec Scadder, rondement, en règle et droit au but, monsieur? dit-il à Mark. »

Digitized by Google

Celui-ci répondit affirmativement. M. Chollop cligna de l'œil à l'autre citoyen.

« Scadder, est-ce un homme habile, monsieur ? Est-ce un homme d'avenir ? Est-ce un homme qui montera haut, par le flanc droit, monsieur ? — M. Chollop cligna encore de l'œil à l'autre citoyen.

— Il monterait par le flanc droit, plus haut encore, s'il dépendait de moi, dit Mark ; aussi haut que le sommet d'une belle et bonne potence, peut-être. »

M. Chollop était si enchanté de l'habileté de son excellent compatriote à l'emporter sur un Anglais, et du ressentiment de l'Anglais à ce propos, qu'il ne put se contenir plus longtemps et éclata en un cri de joie. Mais la plus étrange manifestation de cette passion dominante vint de l'autre : cette victime de la peste, ce débris, ce misérable fantôme d'homme, il prenait une si grande satisfaction à ces circonstances qu'il semblait oublier sa propre ruine en y pensant et qu'il rit aux éclats en disant que « Scadder était vraiment un habile homme, et qu'il avait pompé assez bien de capital anglais dans le pays, aussi sûr que le soleil est là. »

Après avoir largement joui de la plaisanterie, M. Hannibal Chollop continua à fumer et à faire ses preuves dans son cercle, sans faire la moindre tentative soit pour causer encore, soit pour prendre congé ; probablement sous l'influence de cette illusion commune que, pour un citoyen libre et éclairé des États-Unis, convertir la maison d'autrui en crachoir pendant deux ou trois heures de suite, c'est là une attention délicate, un ensemble d'avantages et de politesse dont jamais on ne peut se lasser. Enfin il se leva :

« Je m'en vais tout à mon aise, fit-il. »

Mark l'engagea à prendre soin de sa santé.

« Avant de partir, dit-il sévèrement, j'ai un petit mot à vous dire. Vous êtes diablement fin, vous. »

Mark le remercia du compliment.

« Mais vous êtes trop fin pour durer. Je ne me figure pas un tatoué dans les bois qui fut jamais criblé de part en part comme vous le serez, je parie.

Digitized by Google

— Pourquoi ça? demanda Mark.

— Nous exigeons être admirés, monsieur, répondit Chollop d'un ton de menace. Vous n'êtes pas ici dans un pays de despotisme. Nous sommes un modèle pour la terre, et il faut qu'on nous admire, je vous le dis.

— Quoi, je parle donc trop librement, moi? s'écria Mark.

— J'ai tiré sur un homme, j'ai fait feu sur un homme pour moins, dit Chollop en fronçant le sourcil. J'ai vu des hommes forts obligés de se mettre eux-mêmes tout à fait à plat pour moins. J'ai vu des hommes lynchés pour moins, et broyés comme au crible d'un *pankhâ*[1] pour moins, par un peuple éclairé. Nous sommes l'intelligence et la vertu de la terre, la crême de la nature humaine, la fleur de la force morale. Notre échine se redres sevite. Nous voulons être honorés, ou elle se redresse, et nous aboyons. Nous montrons les dents, je vous le dis, furieusement. Vous ferez mieux de nous admirer, voilà! »

Après cet avertissement, M. Chollop parti avec sa machine à découdre, son chatouilleur et ses revolvers, tout prêts pour l'action au moindre signal.

« Sortez de dessous la couverture, monsieur, dit Mark, il est parti. — Qu'est-ce que ceci? ajouta-t-il tout bas, en s'agenouillant pour regarder le visage de son associé, et en prenant sa main brûlante. Qu'arrive-t-il de tant de bavardage et de fanfaronnade? Il a le délire à la tête ce soir et ne me connaît pas! »

Martin, en effet, était dangereusement malade et bien près de la mort. Il resta dans cet état plusieurs jours, pendant lesquels les pauvres amis de Mark, insouciants d'eux-mêmes, le soignèrent. Mark, fatigué d'esprit et de corps, travaillant tout le jour et sur pied la nuit, épuisé par la mauvaise nourriture et les fatigues inaccoutumées de sa vie nouvelle, entouré de circonstances tristes et décourageantes de toute sorte, ne se plaignait jamais et ne fléchissait pas de la moindre ligne. Si quelquefois il avait cru Martin égoïste et inconsidéré, ou l'avait trouvé énergique seulement par caprices et par soubresauts, et ensuite trop passif en face de

[1] Van indien.

Digitized by Google

leur mauvaise fortune, il oubliait tout maintenant. Il ne se souvenait que des meilleures qualités de son compagnon de voyage et se dévouait à lui, corps et âme. Des semaines s'écoulèrent avant que Martin fût assez fort pour marcher avec l'aide d'un bâton et du bras de Mark, et alors encore sa convalescence, par faute de bon air et de nourriture convenable, fut très lente. Il était encore dans un état de langeur et de faiblesse, lorsque le malheur qu'il avait tant redouté tomba sur eux. Mark devint malade.

Mark avait combattu le mal, mais le mal l'avait combattu plus durement, et ses efforts avaient été vains.

« Me voilà à terre à présent, monsieur, » dit-il un matin en coulant bas sur son lit, — mais toujours gai !

A terre, en effet, et sous un violent coup ! Et tout autre que Martin l'aurait su d'avance.

Si les amis de Mark avaient été bons pour Martin (et ils l'avaient été vraiment), ils le furent vingt fois plus pour Mark. Et maintenant c'était le tour de Martin de travailler et de s'asseoir auprès du lit, et de veiller et d'écouter, pendant les longues nuits, le moindre bruit dans ce sombre désert, et d'entendre le pauvre M. Tapley, dans les visions du délire, jouant aux quilles à l'auberge du *Dragon*, adressant des démonstrations d'amour à M^me^ Lupin, se faisant le pied marin à bord du *Screw*, voyageant avec le vieux Tom Pinch sur les routes d'Angleterre et brûlant les troncs d'arbres à Eden, tout à la fois.

Mais chaque fois que Martin lui donnait de la boisson ou du médicament, ou lui rendait quelque autre soin, ou rentrait à la maison de quelque corvée au dehors, le malheureux M. Tapley se levait et s'écriait : « J'suis gai, monsieur ; j'suis gai ! »

Or, quand Martin commença à réfléchir à cela et à regarder Mark étendu là, jamais ne faisant un reproche ni même le moindre signe de regret, jamais ne murmurant, toujours s'efforçant d'être brave et ferme, il commença à se demander comment il se faisait que cet homme, qui avait eu si peu de faveurs du sort, fût ainsi meilleur que lui qui en

Digitized by Google

avait eu tant? Faire la garde près d'un lit de malade, mais surtout du lit de malade d'un homme que nous sommes toujours accoutumés de voir en pleine activité et vigueur, étant un grand sujet de réflexions, il commença à se demander à lui-même en quoi ils différaient.

Il était aidé à arriver à une conclusion sur ce point par la fréquente présence de l'amie de Mark, leur compagne de voyage à travers l'océan, qui lui fit comprendre que quant à à l'assistance qu'elle avait reçue d'eux, par exemple, ils différaient beaucoup. N'importe comment, il associa Tom Pinch à cette série de réflexions, et songeant que Tom aurait été très probablement porté à nouer la même espèce de relations en de semblables circonstances, il commença à rechercher sous quels rapports deux individus si extrêmement dissemblables étaient ressemblants l'un à l'autre et différents de lui. A première vue, il n'y avait rien de bien affligeant dans ces méditations, mais indubitablement elles l'affligèrent malgré tout.

Martin était d'une nature franche et généreuse ; mais il avait été élevé dans la maison de son grand-père, et on trouvera généralement que les vices de famille les plus répandus se propagent de façon à devenir leurs propres ennemis. L'égoïsme en est là surtout. Et aussi la méfiance, la ruse, la dissimulation, les cupides penchants. Martin avait inconsciemment raisonné comme un enfant : « Mon tuteur prend tant de soins de lui-même que si je n'en fais pas autant pour moi-même, je serai oublié. » Ainsi il était devenu égoïste.

Mais il ne l'avait jamais su. Si quelqu'un l'avait taxé de ce vice, il aurait, avec indignation, repoussé l'accusation et se serait cru indignement calomnié. Il ne l'aurait jamais su, mais étant à peine sorti du lit, après une dangereuse maladie, pour veiller sur une autre couche, il sentit combien son Moi avait été près de disparaître dans la tombe, et quel pauvre esclave, quelle misérable chose c'était.

Il était naturel pour lui de réfléchir — il eut de longs mois pour cela — sur son propre salut et sur l'extrémité où était Mark. Cela l'amena à considérer lequel des deux méri-

Digitized by Google

tait le mieux d'être épargné, et pourquoi? Alors, lentement, le rideau se leva, petit à petit, et le Moi, Moi, Moi, apparut derrière.

Il se demandait à lui-même, aussi, quand il craignait la mort de Mark (comme tout homme le fait et doit le faire dans un moment pareil), s'il avait rempli son devoir envers lui, et s'il avait mérité et lui avait bien rendu sa fidélité et son zèle. Non. Si courte que leur association eût été, il sentit qu'en mainte circonstance il avait à se faire des reproches; et quand il cherchait pourquoi, le rideau lentement se levait un peu plus, et le Moi, Moi, Moi, s'enflait sur la scène.

Il fut longtemps avant que la connaissance de lui-même se fixât assez fermement dans son esprit pour qu'il pût tout à fait discerner la vérité; mais dans la hideuse solitude de ce plus hideux pays, où l'Espérance était rejetée si loin, l'Ambition éteinte et la Mort près de lui, sonnant à sa porte, la réflexion vint comme dans une ville assiégée par la peste; et c'est ainsi qu'il sentit et connut l'erreur de sa vie, et comprit distinctement quelle vilaine tache il y avait.

Eden était une rude école pour apprendre une aussi rude leçon; mais il y avait dans le marais et la forêt, et dans l'air pestilentiel, des maîtres qui avaient une pénétrante méthode à eux.

Il prit donc une solennelle résolution que, quand sa force serait revenue, il ne contesterait pas le point ni ne résisterait à la conviction, mais regarderait comme un fait établi que l'égoïsme était dans son cœur et devait en être déraciné. Il était si méfiant (et avec raison) de son propre caractère, qu'il résolut de ne pas dire un mot de vain regret ou de bonne intention à Mark, mais de tenir fermement la résolution à ses propres yeux seulement; et il n'y avait aucune pointe d'orgueil à cela; rien qu'humilité et fermeté : la meilleure armure qu'il pût prendre. Tant Eden l'avait mis bas. Tant plutôt Eden l'avait haut relevé.

Après une longue et traînante maladie (pendant laquelle, à certaines étapes désespérées où il était trop mal pour parler, il avait encore faiblement écrit : « joviál! » sur l'ardoise),

Digitized by Google

Mark montra quelques symptômes de retour à la santé. Ils venaient et s'en allaient, et hésitèrent pendant un temps; mais à la fin il commença à reprendre, décidément, et depuis il continua à s'améliorer de jour en jour.

Dès qu'il fut assez bien pour causer sans fatigue, Martin le consulta sur un projet qu'il avait dans l'esprit et que, quelques mois auparavant, il eût mené à exécution sans en embarrasser l'esprit de personne autre que lui-même.

« Notre situation est désespérée, dit Martin. — C'est évident. La place est désertée; son échec doit être devenu notoire; et vendre ce que nous avons acheté, à n'importe qui, pour n'importe quoi, est invraisemblable, quand même cela serait honnête. Nous avons quitté notre pays pour une folle entreprise et nous avons échoué. Le seul espoir qui nous reste, le seul but que nous ayons maintenant à poursuivre, est de quitter cette colonie pour toujours et de retourner en Angleterre. De quelque manière que ce soit! par quelques moyens! Seulement y retourner, Mark.

— Tout est là, monsieur, répondit Mark en appuyant énergiquement sur les mots. Rien que là!

— Or, de ce côté-ci de l'eau, dit Martin, nous n'avons qu'un seul ami qui puisse nous aider, c'est M. Bevan.

— J'ai pensé à lui quand vous étiez malade, dit Mark.

— N'était le temps qu'il faudrait perdre, j'écrirais même à mon grand-père, se reprit à dire Martin, pour lui demander en grâce l'argent pour nous tirer de la trappe dans laquelle nous sommes si cruellement pris. Dois-je essayer de M. Bevan d'abord ?

— C'est vraiment un monsieur très aimable, dit Mark. Je le pense aussi.

— Les quelques objets que nous avons apportés ici et pour lesquels nous avons dépensé notre argent, produiraient bien quelque chose à la vente, continua Martin, et ce qu'ils réaliseront servira à le payer immédiatement. Mais ils ne peuvent être vendus ici.

— Il n'y a ici que des cadavres pour les acheter, dit M. Tapley en secouant la tête d'un air de pitié, — et des porcs.

Digitized by Google

— Vais-je donc lui écrire et lui demander seulement l'argent strictement nécessaire pour nous rendre à New-York...

. . . . . .

— Oui, assurément, dit Mark. Il peut seulement dire non, mais il peut aussi dire oui. Si vous ne craignez pas de l'essayer, monsieur.

— Craindre! cria Martin. C'est ma faute si nous sommes ici et je ferai tout pour en sortir. Je souffre en pensant au passé. Si j'avais pris votre avis, Mark, nous ne serions jamais venus ici, j'en suis certain. »

M. Tapley fut très surpris de cet aveu, mais il protesta avec une grande véhémence, qu'ils seraient venus là tout de même, et que lui avait eu à cœur de venir à Eden dès le premier mot qu'il en avait entendu dire.

La lettre est écrite, lue et expédiée par le prochain vapeur qui s'arrête pour prendre du bois à chaque passage. Mark découvre le changement radical qui s'est opéré dans le caractère de Martin : « Il n'y a plus de mérite à être jovial avec lui! » dit-il enfin.

. . . . . .

Le temps s'écoula, et d'autres bateaux à vapeur, venant du côté où leurs espérances étaient fixées, arrivèrent pour prendre du bois; mais toujours pas de réponse à la lettre. Pluie, chaleur horrible, fange et vapeurs nuisibles, avec tous les maux et toutes les choses impures qu'elles engendrent. La terre, l'air, la végétation et l'eau qu'ils buvaient, tout exhalait des miasmes meurtriers. Leur compagne de voyage avait perdu deux enfants depuis longtemps, et maintenant elle enterrait son dernier. Mais ces choses étaient trop communes pour être connues au loin et intéresser personne. Les citoyens âpres à la lutte deviennent riches; les victimes sans amis luttent et meurent, et sont oubliées. Voilà tout.

Enfin un bateau parut, remonta en haletant la hideuse rivière, et s'arrêta à Éden. Mark l'attendait, près du hangar au bois, quand il arriva, et on lui tendit une lettre du bord. Il la porta à Martin. Ils se regardèrent l'un l'autre en tremblant.

Digitized by Google

« Elle semble pesante », balbutia Martin. Et en l'ouvrant, un petit rouleau de dollars-papiers tomba à terre.

Ce que l'un et l'autre dit ou fit, ou sentit d'abord, aucun d'eux ne le sut. Tout ce que Mark put raconter, c'est qu'il se trouva de nouveau sur le bord de la rivière, hors d'haleine, avant que le bateau ne partît, à demander quand il repasserait et ferait halte là.

La réponse avait été : « Dans dix ou douze jours. » Malgré cela, ils se mirent à rassembler leurs effets et à les emballer, ce soir même. Quand cette première étape d'agitation fut passée, il leur sembla à l'un et à l'autre (ils le sentirent en causant plus tard) qu'ils mourraient sûrement avant que le bateau ne revînt.

Ils vécurent cependant, et il revint, après le laps de trois longues semaines traînantes. Au lever du soleil, par un jour d'automne, ils se tenaient debout sur le pont.

« Courage! nous nous retrouverons encore », criait Martin, saluant de la main deux maigres figures sur le rivage.

— Dans le vieux monde!

— Ou dans l'autre, ajouta Mark en un souffle. Mais les voir là, debout côte à côte, si tranquilles, c'est quasi le plus dûr de tout! »

Ils se regardèrent l'un l'autre quand le bateau se mit en marche, puis ils regardèrent derrière eux, vers l'endroit d'où il s'éloignait rapidement. La cabane avec sa porte ouverte, les arbres végétants à l'entour, le brouillard stagnant du matin et le soleil rouge, indistinctement visible au travers, la vapeur montant de la terre et de la rivière, le rapide courant qui faisait paraître les rives écœurantes qu'il arrosait plus plates et plus lourdes : que de fois tout cela leur revint en songe! Que de fois ce fut un bonheur pour eux de s'éveiller et de trouver que ces ombres s'étaient évanouies! (Ch. XXXIII).

VII

Le retour est mêlé d'incidents qui continuent la parodie. Quelques détails encore.

Le premier original que Martin trouve à bord est M. Elijah Pogram, qui prépare un discours pour le Parlement.

Digitized by Google

Après l'annonce du personnages et la mise en scène de la présentation, l'orateur aborde le sujet.

« Vous venez d'Eden, monsieur? Comment avez-vous trouvé Eden? »

Martin lui dit ce qu'il pensait de cette partie du pays, en termes assez énergiques.

« C'est étrange, dit Pogram en promenant son regard autour de son groupe, cette aversion de notre pays et de ses institutions! Cette antipathie nationale est profondément enracinée dans l'esprit britannique.

— Bon Dieu, monsieur! cria Martin, est-ce que la compagnie immobilière d'Eden, avec M. Scadder à sa tête et toutes les misères qu'elle a accumulées à sa porte, est une institution d'Amérique? Fait-elle partie d'aucune forme de gouvernement qui jamais ait été connu ou mis en avant?

— Je considère comme causes de cela, dit Pogram en regardant son cercle et en reprenant où Martin l'avait interrompu — en partie la jalousie et le préjugé, en partie la naturelle incapacité du peuple anglais à apprécier les hautes institutions de notre terre natale. — Je suppose, monsieur, ajouta-t-il, en se tournant vers Martin, que le gentleman appelé Chollop a passé là durant votre séjour dans la cité d'Eden?

Martin, qui était au lit quand Chollop passa, renvoie M. Pogram à Mark.

— Eh bien! dit Mark, je ne l'aimais pas beaucoup, et cela est la vérité, monsieur. Je pensais que c'était un spadassin, et je n'admirais pas de le voir porter sur lui ces petits arguments meurtriers et être toujours prêt à s'en servir.

— C'est singulier! dit Pogram, levant son ombrelle assez haut pour regarder autour de lui. C'est étrange! Vous voyez cette opposition fixe à nos institutions qui pénètre l'esprit britannique!

— Quel peuple extraordinaire vous êtes, s'écria Martin. Est-ce que M. Chollop et la classe qu'il représente est une institution aussi? Est-ce que les pistolets-revolvers, les cannes à épée, les couteaux poignards et choses pareilles sont des

Digitized by Google

institutions dont vous tiriez gloire vous-mêmes? Et les duels sanglants, les luttes brutales, les attaques sauvages, les coups de feu ou de poignard dans les rues, vos institutions! Dieu! j'entendrai bientôt que le déshonneur et la fraude sont parmi les institutions de la grande république! »

Au moment où ces paroles traversaient ses lèvres, l'honorable Elijah Pogram regardait son cercle à l'entour.

« Cette haine morbide de nos institutions, observa-t-il, est toute une étude pour un observateur psychologue . . .

— Ah! vous pouvez faire de tout une institution, si cela vous plaît, dit Martin en riant... Mais la plupart de ces choses seraient chez nous une institution que nous appelons du nom générique d'*Old Baily* [1].

La cloche, en ce moment, sonna pour le dîner...

. . . . . .

A table, dans la cabine du steamer.

Vis-à-vis d'eux était un monsieur qui faisait un tel usage de tabac qu'il portait comme une petite barbe, composée des bavures de cette herbe à mesure qu'elles séchaient autour de sa bouche et de son menton, ornement si commun qui aurait à peine attiré l'attention de Martin, si ce bon citoyen, brûlant du désir de maintenir son égalité contre le premier venu, n'avait suçé son couteau pendant quelques instants et ne l'avait plongé dans le beurre, juste au moment où Martin était en train d'en prendre un peu. Il en resta sur l'assiette une coulée de jus qui eût écœuré un vidangeur.

Quand Élijah Pogram (pour qui cela était un incident de chaque jour) vit que Martin éloignait le plat sans prendre de beurre, il en fut tout réjoui et dit :

« Bon! La haine morbide de vous autres Anglais pour les institutions de notre pays est réellement étourdissante!

— Sur ma vie, cria Martin en se retournant, voilà la plus merveilleuse société qui ait jamais existé. Un homme, de propos délibéré, se fait de lui-même un porc, et cela est une institution!

[1] Une prison de Londres.

Digitized by Google

— Nous n'avons pas le temps d'acquérir des formes, monsieur, dit Élijah Pogram.

— Acquérir? cria Martin. Mais il n'est pas question d'acquérir quoi que ce soit. Il est question de perdre même la politesse naturelle du sauvage et ce bon instinct inné qui avertit tout homme de n'offenser ni dégoûter un autre. Ne croyez-vous pas qu'un homme de ce genre, par exemple, le sait naturellement très bien, mais qu'il regarde comme une chose belle et indépendante d'être une brute dans la vie ordinaire?

— C'est un homme de notre pays, et il est naturellement vif et libre », dit M. Pogram.

. . . . . .

Après un fatigant voyage de plusieurs jours, ils arrivèrent enfin au même quai où Mark avait été bien près de rester en arrière, le soir de leur départ pour Eden. Le capitaine Kedgick (leur hôte) s'y trouvait, et fut grandement surpris de les voir descendre du bateau.

« Comment, que diable! s'écria le capitaine. Allons, il faut que j'admire cela! il le faut!

— Nous pourrons loger chez vous jusqu'à demain, capitaine, je suppose? dit Martin.

— Je compte que vous pouvez y rester les douze mois de l'année, si vous voulez, répondit Kedgick froidement. Mais notre population ne pourra pas voir de bon œil votre retour. »

. . . . . .

Là dessus, il se rejeta dans l'arrière-garde pour marcher avec Mark, tandis que Martin et Élijah Pogram allaient à l'*Hôtel National*.

« Nous sommes revenus en vie, vous voyez! lui dit Mark.

— Ce n'est pas ce que j'attendais, grommela le capitaine. On n'a pas le droit d'être un homme public à moins de satisfaire l'opinion publique. Notre monde fashionnable ne serait pas venu lui faire ovation, si l'on avait su cela. »

Rien n'apaisait le capitaine, qui persistait à prendre en très mauvaise part qu'ils ne fussent pas tous les deux morts à Eden.

Digitized by Google

. . . . . .

M. Bevan avait écrit dans sa lettre qu'à une telle date, qui se trouvait heureusement juste ce jour-là, il serait à tel hôtel dans la cité, attendant avec inquiétude de les y voir. Ils s'y rendirent sans un moment de délai. Ils eurent la satisfaction de l'y trouver et d'être reçus par leur excellent ami avec sa chaleur et sa cordialité habituelles.

« Je suis vraiment triste et confus, dit Martin, de vous avoir demandé secours. Mais regardez-nous! Voyez ce que nous sommes et jugez à quoi nous étions réduits!

— Loin de prétendre vous avoir rendu service, répondit M. Bevan, je me reproche d'avoir été, sans le savoir, la cause première de vos malheurs. Je ne supposais pas, d'après les renseignements que vous recevriez, que vous iriez à Eden, ni même que vous feriez autre chose que de vous débarrasser, au plus vite, de votre idée que faire fortune fût si facile ici, pas plus que je ne pensais aller à Eden moi-même.

— Le fait est, dit Martin, que j'ai agi en toute cette affaire en manière d'étourdi, et plus on s'abstiendra d'en parler, mieux cela sera pour moi. Mark, lui, n'a pas eu voix au chapitre.

. . . . . .

— Maintenant, dit leur ami, quels sont vos plans? Vous voulez retourner au pays tout de suite?

— Oh! je crois bien, répondit Martin vivement, en devenant pâle à l'idée d'une autre opinion. C'est aussi votre avis, j'espère.

— Incontestablement... Vous ne savez pas que le navire dans lequel vous êtes venu... est dans le port, sans doute.

— Vraiment! s'écria Martin.

— Oui, et son départ est annoncé pour demain.

C'était une nouvelle séduisante, mais à la manière de Tantale; car Martin savait bien que chercher quelque emploi à bord d'un navire de cette espèce n'était pas à espérer, et tout l'argent de sa poche n'aurait pu payer le quart de la somme qu'il avait empruntée déjà et, quand il eût été suf-

Digitized by Google

fisant pour le prix de leur passage, il se serait difficilement résolu à cette dépense.

M. Bevan leur offre la somme nécessaire : « Quelques dollars de plus qu'ils lui devront. » Ils prendront des places de seconde et Mark est envoyé à bord pour les retenir. Mark va se tirer autrement d'affaires.

Quand il retrouva Martin et qu'ils furent seuls, il était dans une grande exaltation d'esprit et évidemment avait quelque chose à lui communiquer :

« J'ai fait au même M. Bevan, monsieur, cria Mark.

— Fait au même M. Bevan ! répéta Martin.

— Le cuisinier du *Screw* est parti se marier, hier, monsieur, dit M. Tapley. »

Martin le regarda pour plus ample information.

Mark s'est fait cuisinier à bord et ses gages suffiront pour payer le passage de Martin. Et M. Bevan sera « fait au même »; car ils accepteront le prêt offert et le lui rendront dans une lettre qu'on lui remettra quand ils seront au large.

. . . . . .

Ils passèrent une agréable soirée, dormirent à l'hôtel, laissèrent la lettre convenue et se rendirent à bord le lendemain de bonne heure, le cœur d'autant plus léger qu'ils se souvenaient du poids des misères passées.

« Adieu ! cent mille fois adieu ! dit Martin à leur ami. Comment reconnaîtrai-je toutes vos bontés ? Comment pourrai-je vous en remercier ?

— Si jamais vous devenez un homme riche ou un personnage puissant, répondit son ami, vous tâcherez de rendre votre gouvernement plus soigneux de ses sujets qui cherchent à l'étranger des moyens de vivre. Racontez ce que vous savez de l'émigration par votre propre expérience, et faites-lui entrer dans l'esprit combien de souffrances peuvent être prévenues sans grande peine !

(Ch. XXXIV.)

Digitized by Google

LES ARTS LIBÉRAUX

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Il y a tant de choses à voir à l'Exposition que nul ne pourra jamais se vanter d'y avoir tout vu. Chacun y fait des découvertes inattendues, y remarque ce que d'autres n'avaient pas même aperçu. On part avec la résolution d'en visiter certaine partie; on est accroché au passage par quelque chose qu'on s'arrête à étudier ou à contempler et qui fait oublier le reste.

Quelqu'un, après avoir été dix fois au Champ-de-Mars, s'avouant qu'il n'avait encore rien vu de l'Exposition que son contenant, au moment de partir pour la campagne, se faisait un devoir d'y aller une dernière fois pour visiter le contenu en détail, méthodiquement. En entrant par la porte Rapp, il était pris, dans la salle des sculptures, par quelques statuettes d'un artiste suédois, dont le nom était pour lui une découverte, il resta si bien à les regarder de tous les côtés que cette fois encore il partit sans rien voir de plus.

Un jeune ingénieur s'était chargé d'aller visiter la section belge, dans la galerie des machines, et de me signaler celles qui lui auraient paru remarquables. En passant sous la tour Eiffel, il a succombé à la curiosité d'étudier le mécanisme des ascenseurs et m'est revenu, avouant qu'il n'avait pas eu le temps d'aller plus loin.

C'est pourquoi les deux palais latéraux des beaux-arts et des arts libéraux sont, avec les environs de la tour, les endroits les plus visités. On arrive par-là, soit qu'on vienne

Digitized by Google

par les quais, soit qu'on vienne par le chemin de fer, et, une fois entré, on n'en peut plus sortir. Quand on est résolu à voir certains groupes, il faut s'arranger de façon à n'arriver que par la porte la plus rapprochée, et s'il faut, pour y parvenir, traverser d'autres sections, on ferait bien de se bander les yeux.

Comme je vais toujours au Champ-de-Mars par le chemin de fer, c'est le palais des arts libéraux qui se trouve le premier sur ma route, et quand une fois j'y suis, j'ai toutes les peines du monde à en partir. C'est pourquoi je vous en parlerai d'abord, et je pourrais dire à ce propos, comme Petit-Jean :

« Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement, »

car j'ai recommencé à l'étudier chaque fois que j'ai dû le traverser.

C'est un monde que ce palais : c'est le monde intellectuel tout entier. Là, il ne s'agit plus d'une course rapide à travers les choses qui plaisent seulement aux yeux. Chaque objet exposé a besoin d'être compris, commenté. Il a son histoire, ses antécédents et ses conséquents ; se rattache à toutes sortes d'autres. Il faudrait pouvoir s'attarder auprès de chacune des expositions de toutes ces écoles professionnelles et de ces sociétés de patronage qui, maintenant, distribuent l'enseignement à tous degrés, à notre jeunesse et nous préparent pour l'avenir des générations humaines peut-être un peu plus sérieuses et plus heureuses que nous ne l'avons été, car elles seront mieux armées soit pour le travail, soit pour le jugement, c'est-à-dire pour tout ce qui sert à soutenir la lutte pour l'existence individuelle ou collective.

L'histoire du travail, époque préhistorique. — Dans l'intérieur du palais, un palais plus petit a été construit, dont les quatre salles et les portiques qui les entourent comme autant d'atrium, contiennent l'histoire du travail. Cette histoire mériterait à elle seule un livre qui pourrait être un beau livre, et serait aisément un très gros livre : car ce serait l'histoire de l'homme même, de ses progrès sociaux, de sa lente conquête de la terre.

Digitized by Google

Quand on arrive du côté du quai et qu'on a traversé la galerie consacrée aux écoles techniques, on trouve devant soi un grand Bouddha de bronze, au sourire bienveillant et énigmatique, dont l'attitude méditative semble dire qu'il garde toutes sortes de secrets. Il semble, en effet, garder la porte du temple élevé au génie du travail humain.

Derrière lui, on ne voit d'abord, en y entrant, que de vieux ossements et de vieilles pierres. C'est l'exposition d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, qui renferme, avec les plus anciens crânes humains connus, les outils ou les armes de l'âge de la pierre, maintenant subdivisé en nombreuses époques. Les plus beaux spécimens de la sculpture et de la gravure sur pierre, sur ivoire ou sur corne de renne, ont été rassemblés là. Fréquemment, des professeurs de l'école d'anthropologie vont, à des heures indiquées d'avance, donner des explications détaillées sur cette histoire de l'humanité primitive à ceux qui ont la curiosité de la connaître.

Les moulages qui, dans la première salle de l'histoire du travail, illustrent cette histoire, ont été faits avec art, sous la direction du laboratoire d'anthropologie du muséum et de son chef M. Hamy, l'élève de M. de Quatrefages. L'institut anthropologique n'y a point collaboré. Ces maquettes sont inspirées d'une doctrine toute différente.

Les deux sauvages qui, auprès du tronc d'un vieux chêne, plusieurs fois centenaire, ont allumé leur feu et sont occupés à faire éclater de gros rognons de silex, sont noirs comme des Nubiens, sinon comme des nègres ; seulement leurs cheveux noirs sont moins crépus.

La famille de l'âge du renne, qui habite l'abri sous roche, montre au contraire des types tout européens. Le vieillard qui revient de la chasse, apportant un renne mort sur son épaule, est d'un blond grisonnant. Les premiers potiers, constructeurs de dolmens, de l'âge de la pierre polie, sont décidément blonds. Les gens de l'âge du bronze redeviennent des bruns, avec des types plutôt asiatiques.

D'autres anthropologistes, inspirés d'autres doctrines, eussent peut-être interverti cet ordre. En réalité, nous manquons

Digitized by Google

de notions certaines pour reconstituer la physionomie de nos races préhistoriques, nous ne savons rien de la couleur de leur peau, de celle de leurs yeux ou de leurs cheveux. La seule chose qui paraisse certaine, c'est qu'aucune race de type réellement nègre n'a habité l'Europe depuis les époques qui nous ont fourni des squelettes humains. Auparavant, nous n'en pouvons rien dire ; car nous trouvons l'outil, non l'ouvrier. L'homme qui, aux âges tertiaires, a taillé les premiers silex, au bord du lac de Thenay (département d'Eure-et-Loir), en Auvergne et en Portugal, nous est physiquement inconnu ; et nous n'avons que très peu d'ossements des chasseurs d'éléphants, de rhinocéros et d'hippopotames qui taillaient les gros coups de poing de silex, en forme d'amande, qui jonchent les couches quaternaires de nos vallées fluviales. Les types qu'on a prêtés à nos aïeux, à l'Exposition, sont donc purement fantaisistes. Bien des raisons militeraient pour faire admettre que les plus anciens habitants de l'Europe ont été blonds ou plutôt roux ; qu'ils n'en étaient pas plus beaux pour cela, et que des races brunes y sont venues plus tard du nord de l'Afrique, à l'âge du renne, et de l'occident de l'Asie, à l'âge de la pierre polie surtout.

C'est avec plus de droit que l'on a donné le type nègre aux premiers forgerons. C'est un fait acquis, maintenant, que le fer a été connu en Afrique bien longtemps avant de l'être en Europe. Il a été employé certainement en Égypte pour la construction des pyramides et pour le creusement des tombes memphites des plus anciennes dynasties. Sans son secours, on ne comprend pas comment aurait été taillé le grand sphinx dans la roche dure en place. Mais les Égyptiens n'étaient pas des nègres, et si les nègres peuvent avoir reçu d'eux par l'Éthiopie, les procédés de réduction du minerai de fer, il est peu probable qu'ils l'aient inventé. Il y a donc lieu de croire que les nègres, qu'on nous montre forgeant le fer, n'ont pas été les premiers forgerons.

Mais au centre de la salle, une famille d'Esquimaux, avec leur traîneau, attelé de chiens, a pu être copiée sur nature.

Digitized by Google

Période historique. — Dès qu'on arrive aux périodes historiques, les documents abondent pour reproduire exactement les types des races locales et les scènes de leur vie domestique ou économique. On peut donc considérer comme assez fidèles les maquettes qui restituent un atelier de tissage en Égypte, sous les premières dynasties, antérieures à la construction des pyramides, ainsi que l'atelier des céramistes chinois occupés à fabriquer les émaux cloisonnés dont on retrouve d'ailleurs les analogues parmi les sceaux royaux et les bijoux d'Égypte et de Chaldée qui datent d'une époque où la Chine n'était encore qu'un vaste marécage.

Plus moderne encore est l'atelier des céramistes grecs, auxquels on s'est complu à donner ce beau type classique qui, même en Grèce, n'a probablement jamais été qu'une exception. Quant à la dame romaine qui achète un vase dans la boutique d'un potier romain, restituée d'après un bas-relief, elle n'a rien d'une Lucrèce ou d'une Cornélie. Avec ses frisures blondes, on la prendrait volontiers pour une Lesbie ou une Cynthie, déjà savante dans l'art de changer ses cheveux de couleur à volonté, fût-ce en empruntant ceux des Gauloises qui trouvaient à Rome un marché permanent et avantageux pour leur longues tresses dorées.

Autour de cette première salle de l'histoire du travail, le long de ses portiques, des stèles ou autres monuments originaux, de diverses époques, montrent tous les types connus de l'écriture à travers les siècles historiques, depuis les hiéroglyphes égyptiens les plus archaïques jusqu'aux caractères démotiques de la période saïte et alexandrine, ainsi que des spécimens de l'écriture cunéiforme et le fameux lion qui nous a livré le secret de l'écriture de ces Hittites ou Héthéens qui, sous le nom de Cissiens, fondèrent les premiers empires du bas Euphrate et exerçaient encore l'hégémonie de l'Asie occidentale, depuis le Tigre jusqu'au Liban, au temps de Ramsès le Grand qui faillit périr en les combattant. Des inscriptions phéniciennes, puniques, grecques, latines et étrusques complètent cette série, avec des runes scandinaves.

Digitized by Google

Histoire des beaux-arts. — En pénétrant dans la seconde salle on est un peu surpris d'en voir le centre occupé par une collection de pianos. Le saut semble énorme entre l'âge de la pierre ou même celui des Ramsès et des Alexandre et l'âge de l'épinette. Car ce sont surtout d'antiques instruments, ayant tous une origine historique, qui ont été rassemblés là. On y trouve le clavecin de Marie-Antoinette avec celui de Beethoven. Presque tous, qu'ils soient carrés ou à queue, sont enluminés de peintures du style Watteau et datent au moins des premières années de ce siècle pour les plus jeunes. Leur âge est leur seul titre à l'honneur qu'on leur a fait de les exposer, comme représentant l'histoire de la musique, sous sa forme la moins agréable, surtout depuis qu'il s'en fait tant abus. Cette histoire est complétée par la restitution de l'atelier d'un luthier au XVI^e^ siècle, qui renferme une belle collection des plus vieux instruments à cordes en usage à l'époque de la renaissance.

Tout à côté, un coin de la salle est consacré à l'histoire de la peinture, représentée par une belle collection d'enluminures très fines, allant du XII^e^ au XVI^e^ siècle, et par quelques toiles des plus vieux maîtres français, italiens, allemands et hollandais, que suivent des tableaux du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, remarquables surtout par certains procédés qui montrent des changements successifs dans la technique de l'art.

Dans le coin suivant, à droite, c'est l'histoire des procédés du moulage et de la fonte en bronze ou en argent; puis une remarquable collection de vieux bois sculptés des divers siècles du moyen âge et de la renaissance.

Dans un petit cabinet contigu, très sombre, où l'on songe peu à entrer, on trouve exposée l'étonnante collection de bronzes anciens et de fers ouvragés de M. Mène, qui est à elle seule un musée spécial d'une très grande valeur.

Un atelier de peintre décorateur lui est contigu. La maquette de l'artiste, vêtu comme de nos jours, est d'une vérité d'attitude si parfaite, que beaucoup sont pris à ce trompe-

Digitized by Google

l'œil. Ils croient voir un ouvrier de chair et d'os parfaitement vivant; son immobilité seule les détrompe.

En revenant dans le premier coin, à gauche de la salle, on trouve l'histoire de l'imprimerie, depuis l'invention des caractères mobiles par Guttenberg, avec les différents types de presse qui ont été en usage. Puis, en suivant le portique, un atelier de chimiste pourvu de tout son mobilier, de cornues, de tubes, d'éprouvettes, de coupelles, de balances et autres instruments, avec son fourneau prêt à allumer. L'histoire de la chimie, en effet, devait précéder celle de la gravure qui lui fait suite, et que représente une riche collection de tous les procédés et de toutes les époques, avec une magnifique collection particulière de gravures et de peintures japonaises qui occupe un petit réduit particulier.

Les arts manuels. — Les travaux publics. — Des deux salles situées à l'autre bout du palais, la première est consacrée aux travaux publics. Tout le centre en est occupé par les modèles réduits des plus beaux travaux exécutés depuis dix ans par nos ingénieurs : entr'autres, du pont si hardi de Saint-Sauveur, jeté sur le Gave de Pau, qui coule au fond d'un ravin entre deux rochers à pic, et le beau pont tournant du port de Brest qui s'ouvre comme deux portes d'écluse pour laisser passer les navires.

Mais les tours de force du genre ont été accomplis par M. Eiffel, au viaduc de Gabarrit et, en Portugal, au pont de Porto, sur le Douro, dont l'arche principale, d'une seule portée, a 116 mètres d'ouverture, comme la halle des machines, et dont les deux extrémités sont supportées par des piles de fer qui semblent lui avoir fourni le premier modèle de sa tour, par leur élévation et leur forme pyramidale. La vallée où coule le Douro, en cet endroit, est si profonde que du haut du pont les grands bateaux qui passent sur le fleuve font l'effet de coques de noix de jouteurs à la rame.

La maquette de ce pont, trop étendue pour trouver place dans la salle, a été exilée près des rampes de l'escalier, sous le dôme.

Digitized by Google

D'autres maquettes d'écluses, de barrages, de ponts, de constructions de toutes sortes ; des modèles successifs de rails et de traverses pour chemins de fer qui remplissent cette salle ne peuvent être appréciés que des techniciens ; mais leur ensemble donne une grande idée du génie de l'homme moderne.

Sous les portiques, on peut suivre, d'un côté, toute l'histoire de la navigation, depuis le canot rudimentaire creusé au feu dans un tronc d'arbre, jusqu'à nos superbes paquebots transatlantiques, français, anglais ou américains, et à nos cuirassés de guerre, en passant par les galères trirèmes ou pentécoutares des Grecs, les galères éperonnées des Romains, les vaisseaux génois, vénitiens, hollandais et les luxueuses galères royales de Louis XIV. La collection la plus curieuse est celle des embarcations, si variées, employées dans le Pacifique par les Polynésiens, les Malais, et des jonques des Chinois et de leurs bateaux de fleuve.

L'histoire de la machine à vapeur, très incomplète, se déroule du côté opposé de la salle, dont les phares, avec leurs gigantesques lentilles à éclats, occupent le quatrième côté.

La quatrième salle est divisée en quatre quadrants, consacrés aux industries du fer, du bois, de la pierre et de la terre, ou de l'agriculture. Cette salle, en réalité, aurait dû être la seconde. Elle eût comblé l'hiatus si frappant que nous avons signalé entre l'époque des dolmens et celle de ces pianos qui n'ont avec eux qu'une superficielle analogie de forme que ne soutient aucune analogie d'emploi. D'autant plus que, sous les portiques, une nouvelle série de restitutions intéressantes montre une forge, un atelier de menuisier, un atelier d'orfèvre-bijoutier et un atelier d'horloger au XVIII^e^ siècle. Dans un dernier coin, on voit la restitution d'une demeure de paysans, fournie de son pétrin, très primitif de forme, de son dressoir de bois sculpté et ciré, garni de faïences communes aux éclatantes couleurs, de ses escabeaux de bois, de ses chaises paillées et de sa cheminée à vaste chambranle sous lequel pouvait tenir toute une famille. Le tourne-broche y est accroché ; les grands landiers de fer n'attendent que

Digitized by Google

le tronc d'arbre à brûler avec le fagot de sarment pour le faire flamber, et à la crémaillère pend l'antique marmite.

Une belle collection de meubles anciens et une vitrine de vieilles armes achèvent de remplir cette salle que le public traverse souvent, sans même soupçonner les choses très remarquables que ses coins obscurs renferment.

Le théâtre. — Au centre du palais, sous le dôme, on rencontre une rotonde assez lourde et peu décorative qui semble écrasée entre les quatre rampes du grand escalier dont le palier lui sert de plafond.

Tout autour règne une vérandah surbaissée comme un vaste abat-jour, et sous laquelle on est étonné de se trouver dans une presque obscurité. On se croit d'abord dans un aquarium, en voyant s'ouvrir dans la paroi, à hauteur des yeux, une suite de loges vitrées, éclairées d'en haut, intérieurement. Mais, au lieu de poissons, on y voit une série de maquettes des décors de nos principaux opéras. Ce n'est pas sans plaisir qu'on défile ainsi devant les décors si merveilleux de *Robert le Diable*, du *Prophète*, de l'*Africaine*, devant ceux d'*Aïda*, du *Cid*, de *Patrie* et tant d'autres. C'est là certainement une des grandes formes de l'art moderne; celle peut-être qui a fait les plus incontestables progrès depuis l'antiquité, dont les étranges conventions théâtrales sont aujourd'hui incompréhensibles pour nous. On peut discuter la supériorité de Carpeau sur Praxitèle et celle de Canova sur Phidias; on peut contester que Manet soit plus grand que Raphaël, n'en déplaise à ses admirateurs enthousiastes, et que l'Opéra de M. Garnier l'emporte sur le Parthénon ou sur la coupole Saint-Pierre; mais il n'est pas discutable que le plus provincial de nos théâtres ne vaille mieux que le chariot de Thespis, que l'Opéra de M. Garnier soit mieux adapté à son emploi que celui de Pompéi, et que les décors de M. Lavastre ne soient des œuvres d'art à meilleur titre que les trois portes qui faisaient chez les anciens le fond perpétuel de la scène. Quand un écriteau indiquait aux spectateurs l'existence d'une maison, d'un rocher ou d'une

Digitized by Google

fontaine, l'illusion scénique devait être plus difficile qu'aujourd'hui et il fallait aux spectateurs une fameuse dose d'imagination pour être susceptibles de l'éprouver. La terreur des Erynnies devait être bien diminuée quand Clytemnestre tuait Agamemnon sur la scène dans une sorte de chariot amené sur des roulettes. On ne peut contester, au contraire, qu'abstraction faite du talent des acteurs et des mérites de l'œuvre, ce ne soit un vrai plaisir, suffisant par lui-même, que la vision des décors de nos grandes scènes modernes.

Quand à leur reproduction en petit à l'Exposition, elle a surtout l'avantage de rafraîchir et raviver les souvenirs de ceux qui les ont vus, d'en donner une vague idée à ceux qui ne les verront jamais. C'est un plaisir de même ordre, il est vrai, qu'on trouve dans ces galeries stéréoscopique promenées aujourd'hui dans toutes les foires; mais qu'est-ce, après tout, que notre Exposition, sinon une foire internationale plus complète et plus belle que toutes les autres?

A l'intérieur de cette rotonde sont rangés, sur la cimaise, des bustes d'acteurs et d'actrices presque tous comtemporains. On aurait pu y donner place aux générations précédentes qui ont compté Rachel, Mlle Mars, Mlle Georges, Boccage, Frédéric Lemaître, Bressant et tant d'autres. Derrière sont étagés des portraits, des photographies d'autres acteurs, également vivants, et la riche collection de M. Pasteur a fait le fond principal de cette série.

Au centre de la salle, et par conséquent du palais, sous son dôme, à la place d'honneur, dans une grande cage vitrée, comme pour les joyaux de la couronne ou les serpents du muséum, un Mounet-Sully, en cire, récite le monologue d'Hamlet; c'est une apothéose anticipée.

Sur la cimaise circulaire, de petites poupées reproduisent les principaux types d'acteurs de notre ancien théâtre, tragique ou comique, et les moins comiques ne sont pas les tragédiens avec leurs têtes empanachées de longues plumes qui les font ressembler à des fougères arborescentes, à des palmiers au tronc court et rugueux qui sont tout en tête. Si l'on songe qu'au XVIIe siècle la société la plus polie du monde

Digitized by Google

a pris plaisir à voir Achille, Agamemnon, Alexandre sous ces costumes, on se demande si le costume, pourtant si étudié de Mounet-Sully, ne semblera pas aussi ridicule à nos neveux, et si sa pose d'extatique, en prononçant le fameux « être ou n'être pas » ne sera pas jugée excentrique et forcée.

Autour de la rotonde sont rangés des spécimens des anciens carrosses d'apparat aux petites caisses dorées et enluminées, juchées entre quatre roues immenses si écartées qu'il semble que le train d'avant devait être arrivé avant que le train de derrière fût parti.

D'anciennes chaises à porteurs des deux derniers siècles, ces vinaigrettes, qui étaient encore en usage dans nos villes de province au commencement de celui-ci, font pendant à une litière japonaise et à un palanquin hindou que porte un petit éléphant de plâtre à la mine triste et résignée dans son immobilité.

Les sciences. -- Autour du palais de l'histoire du travail règne une large galerie consacrée, en grande partie, aux sciences cosmographiques, astronomie, géologie, géographie et ethnographie. Elle est divisée en loges occupées par les expositions des ministères spéciaux : instruction publique, intérieur, etc., et par celles de quelques sociétés savantes.

Sur les murs s'étalent de vastes cartes marines, orographiques, hygrométriques, géologiques ou géographiques ; des coupes du sol, des profils de chaînes de montagne. Sur des tables sont des sphères terrestres ou célestes, des albums de photographie. Il faudrait six mois pour fouiller ces richesses où, à chaque instant, on rencontre les noms de nos plus illustres savants et de nos grands voyageurs.

Derrière cette galerie et communiquant avec elle, au centre du palais dans l'axe du dôme, sont les salles consacrées aux sciences physiques, naturelles et médicales. Là se voit rangé en bel ordre, tout ce merveilleux outillage de nos savants expérimentateurs qui leur a permis de livrer à notre industrie ces résultats théoriques étonnants qu'elle applique à tant de découvertes et qui ont renouvelé tous ses procédés.

Digitized by Google

Un progrès poussant l'autre, tous ces types de machines et d'instruments de précision vont se perfectionner sans cesse, pour atteindre à des faits nouveaux ou plus précis. C'est une course effrénée à la poursuite de la vérité, où chaque vérité nouvelle confirme ou complète les précédentes, en fait constamment la critique, laissant tomber en route les théories erronées, les inductions trop hâtives.

Dans les salles des sciences anatomiques et médicales, l'attention du public est surtout attirée par ces étonnants moulage en cire, qui reproduisent si fidèlement tous les plus petits détails des organismes végétaux, animaux ou humains. Malgré les répugnances qu'elle excite, on s'approche, ému et étonné, de la longue et triste série de tous les désordres auxquels la pauvre peau humaine est exposée, accidentellement ou, chose plus triste, héréditairement.

Les salles qui suivent sont consacrées à l'enseignement public, primaire et secondaire, dans les pays étrangers. La Belgique, la Hollande, la Suisse y sont surtout avantageusement représentées. Ce sont, par tradition, les pays qui font le plus d'efforts pour combattre cette redoutable ignorance des masses qui est le plus rude obstacle opposé à tous les progrès.

En rentrant dans la galerie des sciences cosmologiques, on trouve, à droite, l'exposition pénitentiaire, où sont reproduits les divers types de prisons construites d'après le système cellulaire ou le système mixte, et des collections de travaux exécutés par les prisonniers, que des maquettes montrent dans leurs salles de travail. Ici encore, la Belgique s'est montrée au premier rang des pays réformateurs et la France n'a guère fait que l'imiter, ou plutôt la suivre de loin.

Le coin où s'arrêtent le plus de visiteurs est celui où l'on voit les photographies, les dessins ou les maquettes des prisons de l'ancien régime, avec leurs épaisses portes à lourdes ferrures, leurs souterrains, leurs cachots dont la pierre crevassée est rongée d'humidité, et aux murs desquels sont scellés les anneaux, les chaînes de fer qui se rivaient aux

Digitized by Google

membres des condamnés. On peut voir là ce qu'étaient le chevalet, la roue et les autres instruments de torture employés dans la question ordinaire et extraordinaire. Des collections d'anciennes gravures du temps montrent les exécutions à toutes leurs tristes phases. C'est horrible, rien qu'à penser; cependant c'est là qu'on s'arrête surtout, cédant à cet étrange instinct qui pousse l'homme à se complaire au sentiment de la terreur pour autrui, quand lui-même se sent préservé du péril, et qui est le premier point de départ de la jouissance littéraire et dramatique. De tout temps, l'homme a aimé entendre des histoires tristes ou sanglantes, à en voir la représentation. Il s'est complu à y arrêter son imagination.

Le premier étage du palais des arts libéraux. — Si presque tous les visiteurs de l'Exposition traversent au moins une fois le palais des arts libéraux, en suivant les salles de l'histoire du travail, bien petit, relativement, est le nombre de ceux qui en font le tour, et moindre encore le nombre des visiteurs du premier étage, où, cependant, abondent les choses curieuses.

Les sciences naturelles y sont représentées par les expositions des sociétés savantes; l'anthropologie, la physiologie, la zoologie y ont leurs vitrines spéciales ainsi que les divers laboratoires de l'école des hautes études.

On trouve là les photographies instantanées prises sur le vol des oiseaux, la marche des animaux et de l'homme par le Dr Marey. Les meilleurs artistes se trompent souvent sur les attitudes des hommes et surtout des chevaux qu'ils représentent. Ils devraient tous étudier les travaux de M. Marey sur la locomotion des hommes et des animaux, pour apprendre les conditions réelles de leur équilibre, soit en repos soit en mouvement.

Le muséum a exposé la belle et curieuse collection d'animaux découverts dans les mers profondes par les dragages du *Travailleur* et du *Talisman*. C'est là qu'on voit ces crustacés marins, colorés de toutes les nuances du pourpre que prennent seulement par la cuisson nos crabes, nos crevettes,

Digitized by Google

nos écrevisses et nos homards ; le nom de « cardinal des mers », donné à ces derniers par un de nos romanciers et qui a tant fait rire à ses dépens, peut donc très légitimement appartenir à plusieurs de leurs congénères. Un académicien du siècle dernier, ayant défini l'écrevisse « un petit poisson rouge qui marche à reculons », Buffon, consulté, répondit, avec sa politesse de grand seigneur : « L'écrevisse n'est pas un poisson, elle n'est pas rouge ; elle ne marche pas à reculons. Sauf ces détails, la définition est exacte. » Si les congénères de l'écrevisse, qui vivent à de grandes profondeurs, ne sont pas non plus des poissons; si elles ne nagent pas plus qu'elle à reculons, du moins sont-elles rouges sans être cuites.

La plupart des êtres qui vivent dans ces grands fonds ont des formes étranges. Plusieurs appartiennent à des genres qui ont été représentés par de nombreuses formes à des époques géologiques plus ou moins anciennes et que l'on croyait éteints. Il y a de ces comatules aux longs bras qu'on prendrait pour des racines d'arbres avec leur chevelu. Des éponges y affectent des formes grotesques; d'autres ressemblent à s'y méprendre à des champignons. Certains d'entre eux ont la blancheur et l'apparente légèreté de flocons de neige ou d'écume de savon. C'est quelque chose d'intermédiaire, non plus entre l'animal et le végétal, mais entre l'être vivant et le minéral, le simple fragment de matière, entre quelque chose et rien du tout ; car ces êtres fragiles semblent prêts à se liquéfier, à se diluer dans leur milieu. Ce sont des apparences d'êtres.

Presque tous ces animaux à l'état vivant étaient colorés de brillantes couleurs, donnant un démenti à la théorie qui attribuait les vives colorations des habitants des zones chaudes à l'intensité de la lumière ; car aux grandes profondeurs sous-marines l'obscurité est complète. En revanche, beaucoup de ces êtres étranges qui ont dérouté toutes les idées de nos zoologistes, étaient eux-mêmes lumineux, comme le sont encore certains de nos insectes, comme le sont les animacules microscopiques qui causent le phénomène de la phosphorescence de la mer.

Digitized by Google

Plus loin, on trouve les plans en relief des contrées explorées par nos missions scientifiques. En plein désert africain, le Dr Verneau a constaté l'existence de sanctuaires formés de cercles de pierres, analogues à ceux qu'élevaient en Europe les populations préhistoriques de la pierre polie. De même que les dragages du *Talisman* et du *Travailleur*, dans les mers profondes, y ont fait constater la survivance de formes animales appartenant à d'autres époques géologiques, de même le désert montre ici une de ces survivances des mœurs de la préhistoire déjà souvent constatées, à d'autres égards, chez des populations restées en dehors du mouvement civilisateur; comme ces villages lacustres de la Nouvelle-Zélande qui ont permis de reconstituer l'aspect de ceux qui, aux âges préhistoriques de la pierre, du bronze et jusque dans le premier âge du fer, bordaient tous les lacs du massif alpestre et y subsistaient sans doute encore à l'époque où, en Égypte, s'élevaient les pyramides.

Notre mission permanente du Caire a exposé les dessins du beau temple d'Edfou (*Deb* ou *Apollinopolis magna*) qui, du reste, appartient à une époque récente de l'art égyptien ; et les découvertes de M. et Mme Dieulafoy, à Suse, ont permis de reconstituer la maquette du palais d'Artaxercès Memnon avec sa forêt d'élégantes colonnes. Non loin de là, on voit une réduction en bois sculpté du grand temple d'Ava, qui a appartenu au grand-prêtre Mandalay, a été apportée en France par M. Guimet, le généreux fondateur du Musée des religions, dont il a fait don à la ville de Paris, contenu et contenant, et qui représente une valeur de plus de 10 millions. Ce musée, unique au monde, est maintenant une des merveilles de Paris.

Après avoir longé les galeries des expositions des sociétés savantes, qui occupent tout le premier étage du palais des arts libéraux le long des jardins, on entre dans la galerie transversale de la reliure et de là dans la galerie de la librairie, parallèle à celle des sociétés savantes, du côté opposé du palais.

Malheureusement, ces reliures magnifiques qui font revi-

Digitized by Google

vre les beaux types de la renaissance, ont peu d'appréciateurs. Peu de gens savent qu'elles sont là et songent à les y chercher, ou ils n'y arrivent pas, avec la meilleur volonté du monde d'y aller, parce que trop de choses les arrêtent en route.

La maison Didot, qui occupe une vaste installation dans un angle de cette galerie, a eu l'idée d'y installer un piano, peut-être afin d'attirer le public par le bruit et de lui faire songer qu'il y a là quelque chose à voir. Mais on n'a jamais le temps de monter là, et toute cette belle galerie reste déserte, tandis que, sous les portiques du rez-de-chaussée, les restaurants regorgent de monde.

Quelques rares bibliophiles vont seuls y réjouir leurs yeux de connaisseurs des belles éditions de Lemerre et des ouvrages illustrés à grands frais, en vue de l'Exposition, par d'autres maisons. Ceux qui les ont édités n'auront d'autre consolation que celle d'une médaille, sans avoir eu le plaisir, plus sensible, des admirations du public.

Il y a au palais des arts libéraux un coin intéressant entre tous ; c'est la terrasse du petit palais intérieur de l'histoire du travail.

L'exposition aéronautique, située sous la coupole et qu'un ballon désigne à la curiosité du public, est remarquable surtout par une collection de vieilles gravures ou de caricatures du temps, représentant les premières ascensions de ballons et de montgolfières. Il y en a de bien drôles dans les feuilles humoristiques de l'époque.

On a, de plus, placé sur cette terrasse tous les objets hors cadre : les expositions individuelles, françaises ou étrangères; des collections particulières dont plusieurs ont une grande valeur et qui, d'ordinaire, restent enfouies chez leurs propriétaires où personne n'en peut jouir, ni savoir même qu'elles existent. On y trouve des bronzes et de vieux ivoires sculptés ; des collections de crânes ou d'éventails ; des miniatures et des photographies de la lune. Ce sont les arts incohérents du Champ-de-Mars, et c'est un mélange inextricable plein d'intéressantes surprises où, à chaque pas, on

Digitized by Google

fait des découvertes. Il faudrait avoir plusieurs semaines à perdre au milieu de ce musée hétérogène, plus riche que bien des musées spéciaux, où à chaque instant on apprend des choses qu'on ignorait, où on reçoit de tous côtés des impressions, des lueurs nouvelles, tantôt sur une époque, tantôt sur une forme de l'art, sur un pays, un détail de mœurs, un fait d'histoire.

Si l'Exposition a un défaut, c'est qu'elle renferme trop de choses à la fois, c'est qu'elle dépasse la puissance d'assimilation de l'esprit, comme celle de la force physique de ses visiteurs et la mesure du temps que chacun peut lui donner.

CLÉMENCE ROYER.

NOTICES

Histoire générale de la littérature française, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par H. Pergameni, professeur de littérature française à l'université de Bruxelles. — 1889. Bruxelles : Mayolez. Paris : F. Alcan.

Ce n'est pas une histoire approfondie et détaillée de la littérature française, mais un livre d'enseignement, un manuel méthodique que vient de publier M. Pergameni, et il nous le dit dès l'abord. Tel qu'il est, cet ouvrage, très logiquement disposé, fort complet, clairement écrit, sera un guide sûr, une source abondante d'indications pour les personnes préoccupées des choses littéraires comme pour les élèves qui suivent à l'université le cours professé depuis neuf ans par l'auteur avec autorité. Le manuel de M. Pergameni contient les noms des écrivains et des ouvrages les plus récents; il est avec raison rédigé d'après un plan mi-dogmatique, mi-chronologique et il étudie les genres par époques. Il ne mentionne que les œuvres d'un mérite littéraire connu ou du moins ne veut s'attacher qu'à l'histoire des œuvres bien écrites, de celles qui contiennent un élément artistique. Un résumé de l'état social de chaque époque précède l'exposé du mouvement littéraire; les ouvrages les plus complets ou les plus nouveaux sur les sujets abordés par le manuel sont cités en note. M. Pergameni, d'ail-

Digitized by Google

leurs, se propose (et nous espérons qu'il réalisera son projet sans trop de retard)de publier une bibliographie raisonnée de la littérature française sur un plan analogue à celui que suit M. G. Monod, le savant directeur de la *Revue historique*, dans sa bibliographie de l'histoire de France parue en 1888.

Le système de M. Pergameni pour le classement des œuvres par époques, innove en partie. L'auteur abandonne la vieille division du XVIII^e^ siècle en *âge de l'esprit* et *âge du sentiment*, et c'est fort justement.

Il voit dans le XIX^e^ siècle entier le siècle du romantisme se formant avant 1830, triomphant de 1830 à 1848, se transformant de 1848 à 1889 et le réalisme, pour lui, n'est qu'une émanation du romantisme.

Embrassant tout le développement de la littérature française, ce livre est forcément assez concis; qu'on ne le croie point cependant un catalogue des auteurs et des œuvres des siècles littéraires de la France : il abonde en excellentes considérations qui remettent au point bien des choses souvent négligées par les manuels. Citons, entre bien d'autres, les pages consacrées : au manifeste de la Pléiade, si souvent interprété faussement ou connu seulement par la phrase sur les « épiceries », et que M. Pergameni analyse avec détails; à d'Aubigné, que l'auteur, on le sait, a contribué à mettre à son rang dans un de ses ouvrages; à Marnix, que les auteurs français négligent injustement; aux origines du théâtre classique; à la mise en scène, aux salles de spectacle au XVII^e^ siècle; à Saint-Simon, au sujet duquel il condense les observations spirituelles de J.-J. Weiss et les remarques puissantes de Taine; à Lafontaine dont il marque le côté si gaulois; à Chénier, qu'il conteste avec vérité être un précurseur du romantisme; à la formation, trop peu connue, de deux genres du théâtre français : l'opéra-comique et la comédie-vaudeville; à l'histoire contemporaine, à laquelle il reproche à bon droit de trop dédaigner la forme; à Zola dont il fait bien ressortir le style *sain*; à Gambetta, dont il caractérise exactement la superbe éloquence.

Nous pourrions citer d'autres passages encore qui contiennent en substance la matière des travaux les plus sérieux de la critique moderne. Qu'on nous laisse plutôt dire ce que nous avons goûté dans l'ouvrage de M. Pergameni. D'abord, sa méthode rigoureuse et qui pourrait servir de modèle à tous les écrits du genre. Trop souvent, les auteurs d'histoires littéraires énumèrent à la queue leu-leu les écrivains les plus divers sans qu'un lien solide les rattache les uns aux autres; parfois aussi, ils mêlent les noms les plus disparates pour faire des rapprochements supposés brillants; quelquefois encore, telle époque qui leur a plu, tel auteur

Digitized by Google

même sont étudiés à fond, tandis que d'autres parties sont laissées dans l'ombre. M. Pergameni a évité ces écueils et pour cela il n'a eu qu'à se laisser guider par son tempérament. Tous ses développements s'emboîtent l'un dans l'autre, s'enchaînent étroitement et très impartialement. Il ne sacrifie personne. Chacun est à la place qui lui est dûe. Nous aimons donc sa classification si précise. Ce que nous aimons aussi, c'est qu'il ne s'y soit pas asservi. Il en suit les grandes lignes ; mais lorsqu'un sujet préféré se présente à sa plume, il la laisse courir, sans perdre de vue la charpente générale de son œuvre, mais en en secouant un peu la rigidité. Habitude excellente qui ôte à l'ouvrage la sécheresse que n'éviterait peut-être pas celui qui s'astreindrait à suivre pas à pas les moindres ramifications du plan ? M. Pergameni, qui possède en lui en même temps qu'un homme de science, « un poète endormi, toujours jeune et vivant », a combiné ses diverses qualités de la façon la plus heureuse. Est-il nécessaire d'insister sur la sûreté des informations de M. Pergameni? Il n'oublie rien, il indique à ses lecteurs des veines peu explorées, il guide ses élèves dans le dédale des ouvrages historiques de notre siècle, par des énumérations où tous les livres marquants, de toutes les écoles historiques, sont mentionnés; il pousse sa revue du mouvement littéraire jusqu'à ces derniers jours avec la même exactitude, la même abondance d'indications que pour les siècles passés et l'on n'oubliera certainement point qu'il est, je pense, le seul des historiens de la littérature française, à avoir donné asile dans son œuvre aux toutes dernières productions de poètes ou de romanciers contemporains. C'est marcher sur un terrain brûlant, il est vrai, que d'examiner des œuvres non encore consacrées par le temps. Ici, M. Pergameni, comme dans tout son livre, ne veut nous imposer aucune opinion. Il nous laisse voir la sienne, il n'affecte pas l'impartialité : et cela aussi ajoute à l'intérêt de son travail, qui sous une forme dogmatique a la chaleur que donnent des convictions solides. Quant à la forme de l'ouvrage, nous n'avons pas ici à en faire l'éloge : les lecteurs de la *Revue de Belgique* connaissent le style clair et incisif de M. Pergameni, ils connaissent aussi son histoire de la *Guerre des paysans*, son étude sur *les Tragiques* de d'Aubigné. L'*Histoire de la littérature française* est écrite avec autant de précision et de vigueur ; avec concision le plus souvent (l'immensité du sujet à parcourir le voulait) mais sans aucune obscurité.

Nous venons de dire que M. Pergameni n'affecte pas l'impartialité et nous l'en félicitions : il est parfois agressif, par exemple, lorsqu'il traite rudement cette pauvre Académie française, réactionnaire, mal composée, inutile. On sait combien il a raison pour

Digitized by Google

le passé ; mais pour le présent, nous nous rappelons au hasard les noms de Renan, de Taine, de Jules Simon, de Sully-Prudhomme, de Dumas, d'Em. Augier; ne peut-on convenir qu'après tout l'Académie possède en ce moment une dose suffisante d'éclectisme et qu'on y trouve les maîtres de la pensée contemporaine, de la poésie, du théâtre? M. Pergameni pense que Pascal a l'âme et les procédés de style des romantiques et que la gloire de Lamartine pourrait bien revivre : il y aurait peut-être là matière à discussion intéressante. Quand nous aurons demandé au savant auteur quelques lignes supplémentaires dans sa prochaine édition pour Voltaire et pour Diderot, et quelques lignes de moins pour certains romanciers de notre temps dont on pourrait contester la valeur littéraire, nous aurons dit tout ce que la lecture du livre de M. Pergameni nous a suggéré en matière d'observations et si pour relever d'une pointe de critique notre opinion sur l'ouvrage, nous avons dû dénicher quelques infimes détails, la faute en est à l'auteur lui-même et à l'excellence de son ouvrage qui n'offre pas prise.

Nous ne voulons pas terminer sans affirmer encore l'intérêt avec lequel nous avons lu cette œuvre substantielle et érudite sans vain étalage de science, et le plaisir avec lequel nous voyons un écrivain belge consacrer un si bon livre, le meilleur de ce genre et dans ces dimensions que nous possédions en ce moment, à l'histoire de cette grande littérature française, un peu confuse maintenant, peut-être en certains coins avilie et *décadente*, mais si variée, si imprégnée de toutes lse tendances et, à l'heure actuelle, d'une si grande curiosité de formes et d'une acuité d'observation si fine et si profonde qu'elle en devient douloureuse. M. Pergameni le constate; il espère, et nous avec lui, « que les semailles d'aujourd'hui promettent encore pour demain de fécondes et glorieuses moissons ». G. B.

James Darmesteter, *Shakespeare*. Un volume de 236 pages in-8° dans la collection des *Classiques populaires*. Paris, Lecène et Oudin, 1889.

L'utile collection des *Classiques populaires* que publie la maison Lecène et Oudin sous la direction de M. Faguet, s'est enrichie récemment d'un volume que nous nous plaisons à signaler, le *Shakespeare* de M. James Darmesteter. Le savant éraniste, qui est en même temps un des plus fins connaisseurs de la littérature anglaise, y a fourni au grand public un guide excellent pour l'étude du poète.

L'esprit le moins cultivé peut acquérir en peu de temps, par la

Digitized by Google

lecture de ce livre, une idée générale du génie de Shakespeare, être initié et sentir se développer en lui le goût de le lire.

Après une courte biographie du poète, l'auteur expose d'une manière très ingénieuse comment il conçoit le développement de son génie. Il nous présente pour cela sa carrière comme un drame en trois actes précédé d'un prologue.

Le prologue, ce sont les années d'apprentissage, (1587? — 1593), où Shakespeare s'essaye, plus souvent peut-être comme adaptateur de vieilles pièces que comme auteur. C'est l'époque des 3 *Henri IV*, de *Titus Andronicus*, de *Peines d'amour perdues*, etc., c'est-à-dire des œuvres où il prodigue trop les atrocités si aimées de Marlowe et de ses autres prédécesseurs et où sa manière se ressent plus que par la suite du style alambiqué mis à la mode par John Lilly.

Le premier acte (1593-1601) nous montre son génie s'épanouissant en un enthousiasme juvénile, mettant des passions de plus en plus vraies sous les coups de poignard et des intelligences de plus en plus fines sous les *concetti*. C'est *Roméo*, c'est le *Marchand*, c'est *Henri IV*.

Après, vient l'acte sombre où, en proie à un pessimisme amer, il écrit ses plus purs chefs-d'œuvre, *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello*, etc. (1601-1608).

Le troisième acte enfin nous le montre redevenu plus serein, avec un fin sourire, calme, optimiste même, dans *Cymbeline*, dans la *Tempête* (1608-1613).

Cette idée générale, très acceptable pour autant qu'on ne lui donne pas une rigueur trop absolue, est le canevas sur lequel M. Darmesteter a brodé des analyses fort exactes et fort claires de toutes les œuvres du poète, en suivant leur ordre chronologique présumable, enfilant comme des perles, à chaque instant, un grand nombre de tirades et de scènes superbes.

E. M.

L'École Gatti. — Vingt-cinq ans d'instruction laïque, quels souvenirs résume un pareil anniversaire et que de progrès! Toutes les luttes pour la sécularisation de la société, commencées par l'enterrement et le mariage, avaient là leur couronnement. Car « ce que la femme sait, tous ceux qui sont autour d'elle le savent. — Ce sont les femmes qui créent l'atmosphère dans laquelle vit et respire une nation ». C'est Mlle Gatti qui exprimait l'idée en si bons termes en 1864. Et le mouvement commençait à se généraliser. En Amérique, c'était Mme Rose; en France, Elisa Lemonier avec ses écoles professionnelles; en pays protestant, l'État à Genève, la commune à Lauzanne, mais l'enseignement des filles, déjà libre, restait mixte; à Hambourg, association libre, école laïque, mais l'une et l'autre brutalement supprimées; à Naples, une Anglaise: « Rien sans prêtre », lui disait-on. — « Rien

Digitized by Google

plutôt », dit-elle, mais l'école fut créée et fut laïque. Alors déjà Mlle Is. Gatti, digne fille de sa mère, donnait à Bruxelles des conférences et publiait une revue : *L'éducation de la femme*, 1862, 1865. La *Revue pédagogique* vient d'en reproduire des fragments où l'on voit à quelle hauteur elle se plaçait. Les libres-penseurs qui, dès 1852, avaient relevé le drapeau en Belgique, y avaient successivement, de 1854 à 1864, créé quatre sociétés d'affranchissement et rien ne répondait mieux à l'état des esprits que les idées d'une éducatrice qu'il suffisait de lire ou d'entendre pour reconnaître en elle une force. M. Bergé, président d'une de ces sociétés : la *Libre Pensée*, Fr. Tielemans, au conseil communal, vingt autres de l'université et de la presse, appuyaient. L'échevin Funck, toujours calme mais solide, mûrit l'idée; il défendra l'institution avec la fermeté d'un homme qui a pris parti. Je me souviens encore avec quel plaisir, au Congrès des sciences sociales d'Amsterdam, en 1865, j'annonçai que l'école était créée et que le prêtre n'y entrerait pas. Quatre ans après, Van Bemmel constatait un succès, exigeant le doublement des locaux; il ne voulait pas l'attribuer uniquement aux besoins des familles libérales d'avoir pour leurs filles « un enseignement large, rationnel, tolérant, complet », il en fit remonter la grande part à la directrice : « Faire comprendre, non apprendre », ainsi il caractérisait sa méthode, et elle-même venait de dire : « Ma mission n'est autre que celle d'un guide fidèle. »

Tous ceux qui se sont fait une idée de cet enseignement s'en montrent émerveillés. Toujours à l'œuvre et payant de sa personne, elle-même formait les institutrices et les élèves, donnait, chaque semaine, en présence des parents, le cours général de chaque classe et comme la matière et l'esprit de ce qui allait être livré, pendant six jours, à la direction des maîtresses et à la spontanéité des enfants. Aujourd'hui encore, M. Alf. Mabile ne trouve pas assez de paroles enthousiastes : il lui semble voir un de ces philosophes d'Athènes entouré de ses disciples, vivifiant les intelligences, élevant les cœurs.

En quelques années, l'enseignement était créé de toutes pièces, l'institution ne tardait pas à avoir une brillante succursale et se complétait par un cours normal excellent.

Toutes les écoles ont des élèves sans avenir, des maîtresses qui n'ont rien de hors ligne. Celle-ci a rempli largement sa mission de guide sûr, en créant des institutrices modèles et en nous donnant des générations féminines d'esprit moderne. A tous ces titres, il n'est pas un libéral qui n'ait dû s'associer à la célébration de cette fête. CH. P.

NÉCROLOGIE. — Ferd. Gravrand était un homme de goût. L'amour de la littérature l'avait mis en relations avec nos hommes de lettres, à Mons d'abord, où il était attaché à une maison

Digitized by Google

de commerce, à Bruxelles ensuite, où, vers l'âge de 21 ou 22 ans, il vint faire ses études d'athénée pour entrer dans l'enseignement. Il fut professeur d'athénée toute sa vie et sa productivité littéraire en souffrit. « Je donne ici des cours, non seulement dans cinq classes différentes à l'athénée, mais dans trois classes de l'institut supérieur des demoiselles... Je n'ai pas même mes dimanches. Comment voulez-vous qu'on fasse de la poésie ou de la littérature en de pareilles conditions? » C'est de Bruges qu'il écrit cela, en 1868. Quand il prit sa retraite, il y resta et y mourut le 9 de ce mois à l'âge de 71 ans, ayant sacrifié par « sentiment du devoir, l'écrivain au fonctionnaire ».

Son goût s'est montré en tout ce qu'il a touché : en vers et en prose; en une jolie comédie en vers : Titus, *Revue trimestrielle*, 1856; en des récits de voyage et des études d'humouriste; des traductions de l'italien pour le théâtre ou pour les revues : Guerrazzi, *Veronica Sybo* et *la Serpicina*, De Amicis, Ghilanzoni, Mistrali, Farina.

Déjà, en étudiant et pour pouvoir étudier, il enseignait. C'est ainsi qu'il fut, au collège de M. Hins, à Molenbeek, le professeur de dessin de Van Bemmel, plus jeune de six ans. Ils devinrent amis. C'étaient deux esprits frères par la finesse d'esprit et le sentiment littéraire. A diverses époques de leur vie, ils collaborèrent. En 1849, c'est un voyage dans le Luxembourg: *A travers champs*. En 1861, c'est la seconde édition d'un Boileau, annoté. En 1875, c'est l'article de la *Patria Belgica* sur la littérature belge depuis 1830. Il fut collaborateur de la revue de son ami et de la nôtre, où il avait aussi un ami de jeunesse. Il avait écrit une préface pour l'unique recueil d'études que Van Bemmel ait permis de publier après sa mort et il est bien regrettable que cet ouvrage n'ait pas paru.

Pour avoir une idée de ce qu'il a pu écrire, il faudrait le suivre depuis le *Politique* (1842) jusqu'au *Journal de Bruges*, où il fit de la critique littéraire, et depuis le théâtre de la Monnaie pour lequel il a traduit *Nabuco* de Verdi (1848) jusqu'aux tables de la *Revue trimestrielle* et de la *Revue de Belgique* [1], jusqu'à la bibliothèque Gilon, où il donna un voyage : *De Bruxelles à Venise*, et des traductions de Raiberti et du chef-d'œuvre de Farina : *Mon fils*.

Sa correspondance avec quelques amis, toujours écrite avec esprit et finement calligraphiée, permettrait une étude intéressante de ce poète échoué dans l'enseignement, sans y perdre rien de sa finesse ni de son goût. Si Van Bemmel vivait! Ch. P.

[1] Les tables de la *Revue trimestrielle* sont complètes. La nôtre s'arrêtant au 15 décembre 1880, il faut y ajouter : De Amicis, *Un grand jour*, septembre 1881; Farina, *Le tyran aux bains de mer*, juillet 1882; Id., *Mon fils étudie*, octobre 1882; Ghislanzoni, *Daniel*, juin 1886 *Petit bonheur*, Sonnets, janvier 1887.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI 1889

CH. POTVIN. 1789. *Poésie* 5
CH. RAHLENBECK. Nicolas de Hames dit Toison d'or 12
D. KEIFFER. Bang. (*Nouvelle.*) 52
Mme CLÉMENCE ROYER. L'Exposition du centenaire de 1789 à Paris . 75
F. BURNY. Notice bibliographique. — L'émigration. 103

LIVRAISON DU 15 JUIN 1889

HINS. La politique de la Russie : I. La question d'Orient . . . 109
D. KEIFFER. Bang. (*Fin.*) 133
J. THIRY. Le patronage des enfants 146
ÉTIENNE B. Chronique artistique : Les aquarellistes 164
JOS. SACRÉ. Le nouveau 171
CH. POTVIN. Œdipe-Roi. 175
A.-L. KIELLAND. Fête populaire, traduit par G. Rahlenbeck . . . 192

NOTICE :

BENJAMIN CROMBEZ. A propos des sœurs de charité 201

SUPPLÉMENT :

1789. Discours prononcé dans la séance publique de l'Académie, du 8 mai, par M. Ch. Potvin 205

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1889

E. HINS. La politique de la Russie en Asie. (2e *partie.*). . . . 205
CH. DICKENS. L'Éden. Scènes d'émigration. 233
CH. POTVIN. Félix Belly 257
E. MINNAERT. Au Caire 294
Mme CLÉMENCE ROYER. Les beaux-arts à l'Exposition du centenaire de Paris 308
ÉM. DE LAVELEYE. Notices bibliographiques 340

LIVRAISON DU 15 AOUT 1889

FRÈRE-ORBAN. Nos affaires monétaires 349
J. KUNTZIGER. Les sources du Pentateuque 369
AUG. GITTÉE. Le coq et la poule dans l'imagination populaire . . 388
CH. DICKENS. L'Éden 406
Mme CLÉMENCE ROYER. Les arts libéraux à l'Exposition universelle . 444

ESSAIS ET NOTICES :

G. B. L'histoire de la littérature française de M. Pergameni. 460
E. M. Shakespeare de James Darmeteter. 463
CH. POTVIN. L'école Gatti. — Nécrologie : Ferd. Gravrand 464

Digitized by Google

1789

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE LA CLASSE DES LETTRES
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE,

LE 8 MAI 1889,

PAR

CH. POTVIN,

DIRECTEUR DE LA CLASSE DES LETTRES.

Digitized by Google

Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*,
3me série, tome XVII, n° 5; 1889.

Bruxelles. — Imprimerie de F. Hayez, rue de Louvain, 108.

Digitized by Google

1789

Mesdames et Messieurs (1).

Il y a eu cent ans, le 5 de ce mois, — je ne vous apprends rien — que le petit-fils de Louis XIV, dans un jour que « son cœur avait attendu longtemps », dit-il, ouvrit les États généraux que la France attendait depuis 175 années, par des témoignages de confiance; puis donna la parole à son garde des sceaux qui tint à ne pas achever la première phrase de son discours sans une grande affirmation : « Sa Majesté veut établir la félicité générale sur cette base sacrée : la liberté publique ». Devant le souvenir d'un tel événement, donnant carrière à un monde nouveau, notre monde, de quoi pourrais-je vous entretenir ici et quel autre sujet toucher dans une heure pareille à la tribune académique d'un pays dont toute la destinée repose sur cette base sainte?

Le hasard du tour de rôle qui préside à l'élection des directeurs annuels de nos trois Classes avait donc, cette année, dans « la Classe des lettres et des sciences poli-

(1) *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique*, 3e série, tome XVII, n° 5, pp. 422-439, 1889.

Digitized by Google

tiques et morales », une importance exceptionnelle. Si vous y aviez pensé, Messieurs, certes vous auriez eu un meilleur choix à faire et bien des noms vous seraient venus à l'esprit dans une assemblée dont l'un des membres avait mis tant de rigueur de conviction en si peu de mots pour perpétuer ces traditions dans un jubilé pareil, celui de notre 1830. Moi-même, si j'y avais songé, je me serais récusé sans doute devant tant d'esprits supérieurs pouvant glorifier ici la plus illustre des révolutions modernes, — sauf à revendiquer mon droit s'il avait pu être question d'en contester la grandeur ou d'en taire les bienfaits.

Faite un an d'avance, l'élection n'a pas eu cette signification. C'est plus tard que j'en compris la portée et il n'y avait plus à hésiter devant le devoir de saluer, au berceau, le droit moderne. « C'est la première fois depuis que le monde existe, a dit un de nos confrères, M. Fr. Laurent, que de pareils principes sont proclamés par une grande nation. »

J'ai dit : les révolutions modernes, car leur série presque régulière, leur ensemble quasi méthodique, en des crises à qui la méthode et la règle paraissent étrangères, doivent frapper l'esprit et s'imposent à l'histoire comme un enchaînement de causes et d'effets, répondant à la logique des situations et prenant les caractères d'une évolution naturelle de la société. Je ne crains pas en cela de diminuer le rôle du pays de Montesquieu et de Mirabeau, qui personnifie l'œuvre dans sa plus vigoureuse initiative. Ce serait l'amoindrir, au contraire, de restreindre aux intérêts d'une nation un mouvement issu de toutes, utile à toutes, qui a précédé la révolution de France et qui la continue, la continuera longtemps dans les cinq parties du globe. Faut-il

Digitized by Google

remonter à ce que le président de la République française vient d'appeler « les germes féconds accumulés par un labeur de dix siècles », puis rappeler l'indépendance des États-Unis, enfin dérouler la liste des résultats, depuis les monarques les plus hostiles qui, après les défaites de la France, n'ont pu même penser à reprendre le régime détruit chez eux par ses victoires, jusqu'aux États nouveaux qui se créent ou s'affranchissent à l'exemple de la révolution « en plaine roulant » comme dit Paul-Louis Courrier? « L'Angleterre institue au Transvaal un gouvernement autonome complet : *complet self-government* » dit une des chartes les plus récentes (3 août 1881) (1).

Traitée comme elle le mérite, l'étude serait belle, car elle comporterait tout le développement de notre époque.

Elle ne s'en tiendrait pas seulement à l'histoire. Il n'est pas une des puissances de l'esprit qui ne soutienne l'édifice du droit, comme d'une inébranlable colonnade. On peut remonter aux principes de la pensée, à la méthode des sciences : c'est aux plus sûres profondeurs d'une philosophie qui ne date pas d'Aristote et ne s'arrête pas à Kant, mais « qui se perpétue comme la raison même » (2) : *philosophia perennis;* c'est, dis-je, dans cette pérennité de la raison que la révolution moderne a ses vivaces racines, son inextirpable fondement de certitude. C'est là ce qui autorisait M. Leclercq, quand, le 20 août 1880, dans un de ces moments solennels où, comme le dit le président de la Chambre, « il n'y a pas dans la langue d'expression pour

(1) Dareste, *Les Constitutions modernes.*

(2) Le mot est d'un évêque français, M. Maret.

Digitized by Google

rendre l'émotion d'une assemblée », il émit, avec une si grande simplicité, une affirmation si radicale : « Les principes fondamentaux proclamés par le Congrès national ne changent pas; ils sont la vérité. » Cet enthousiasme de conviction, que bien des gens laisseraient volontiers au pétillement du beau feu de jeunesse ou des natures de poètes, prenait ici, dans la bouche d'un vénérable magistrat, parlant au nom d'un Congrès constituant et de 50 années de Chambres législatives, le caractère de sérénité qui n'appartient qu'aux choses indiscutables.

Nul ne s'étonnera de retrouver les mêmes paroles dans le discours du Président de la République française : « La révolution a fondé la société moderne sur d'immuables assises », et l'on aime à entendre le libéralisme allemand faire chorus : « Le 5 mai 1789, vient de dire un de ses organes, modéré et respecté, qui a l'honneur de dater de 1848, le 5 mai 1789 a été le premier jour de la création du monde moderne. » (*National Zeitung*).

L'histoire, qui elle aussi doit sa rénovation à ce grand courant, ne fût-ce que par l'ouverture des dépôts d'archives où les monarchies, les puissances ecclésiastiques, les républiques mêmes croyaient avoir mis au secret pour toujours leurs documents politiques — l'histoire vérifie, à son tour, la vérité des lois sociales par l'analyse des dangers où l'on s'expose en y contrevenant et des succès qu'on obtient en les suivant d'instinct ou en s'appuyant de science acquise sur cette base sacrée. Deux de nos plus éminents confrères ont voué de longues années à cette étude. L'un, à son dix-huitième volume comme au premier, conclut avec la même fermeté : « Tous les faits du monde sont impuissants contre l'idée du juste. » Après les *Études sur*

Digitized by Google

l'Histoire de l'humanité de M. Fr. Laurent, on peut ouvrir les *Études politiques sur l'histoire ancienne et moderne* de M. Paul Devaux. Le conseil que le grave homme d'État, en se résumant, adresse à la France, c'est à toutes les nations qu'il le donne : « Puisse-t-elle se convaincre que c'est la paix et la liberté que les nations doivent pouvoir supporter; c'est à ce régime que toutes doivent se former. Malheur à celles qui ne peuvent se sauver de l'abîme que par la guerre ou par le despotisme! »

En fêtant sa journée du 5 mai ou sa nuit du 4 août, la France a pu et pourra se féliciter d'avoir remonté, pendant 19 ans, sans recourir à ces moyens désespérés, à ces remèdes vraiment trop héroïques, la pente d'un abîme.

Revenons où l'on en revient toujours : à notre pays. Combien de nos membres, je dis des plus éminents, porteraient témoignage en faveur d'une révolution qui l'a fait ce qu'il est! Et si une voix la suspectait dans son droit, n'entendez-vous pas avec quelle fierté M. Vandeweyer répéterait ce qu'il disait en 1832 à un noble lord d'Angleterre qui, au premier cri du coq, voulait la renier : « Ah! vous répudiez une gloire bien belle ! Croyez-moi, lorsque les partis, leurs luttes envenimées, leurs misérables querelles seront plongés dans un profond oubli ... alors la postérité recueillera les noms de ceux qui auront contribué à l'indépendance des peuples. »

Vous le savez, Messieurs, et je tiens à le dire : Tout n'est pas fait dans une œuvre qui, comme toutes les œuvres de l'homme, doit s'en remettre aux épreuves du temps et de la raison pratique. « En général, a dit le Kant français, les grandes mesures sont préparées par les grands sentiments et exécutées par les grands intérêts. » Mais, il y a un

Digitized by Google

siècle, l'ancien cercle vicieux de l'autocratie a été brisé sur plusieurs points par une irruption de sentiments généreux; il ne renouera plus ses anneaux pour enserrer les nations comme dans un serpent de bronze. Et aussitôt la brèche ouverte, voyez : tous les grands intérêts, matériels et moraux, rivalisent et conspirent; le travail se multiplie, les produits circulent comme les idées, les sciences se créent, les découvertes se précipitent, la méthode expérimentale règne, l'instruction se répand à flots, les arts fleurissent, les lettres poussent au progrès, les philosophies, les religions aussi s'animent de la vitalité moderne. « Il n'y a pas une science chrétienne et une science libre-penseuse, il y a la science », c'est un savant catholique M. F. Lenormant qui parle ainsi. Le mouvement de refonte du protestantisme, de notre époque, a été exposé, dans un livre plein de faits, par un de nos plus jeunes confrères. La négation même prend de plus hautes portées, un langage plus digne : « Combien de saints sous les apparences de l'irréligion! » a dit M. Renan, dans une séance publique de l'Académie française.

Je ne dissimule pas les dangers, je ne nie pas les lacunes; mais, je le sais aussi, ce qui nous manque peut être acquis par la paix et la liberté et ce qui menace les nations ne peut être conjuré autrement. M. Devaux vient de nous le dire.

Une des plus lumineuses vérifications de l'histoire, nous l'avons à notre portée, devant les yeux, sous la main presque. Elle consiste à comparer l'état social qui a été transformé il y a cent ans avec les résultats obtenus aujourd'hui. Ce tableau devrait former une synthèse méthodique, aussi complète que possible. Je n'ai pu — je vous dirai

Digitized by Google

pourquoi — qu'en prendre, au hasard de la mémoire et sans ordre, quelques traits saillants.

Commençons par l'Allemagne. Une grande nation, Messieurs. Nation forte, active, savante; assez prospère pour fournir les hommes et l'argent à de formidables armements, sans négliger aucune des ressources du trésor public et du génie que les sciences et les arts réclament, et pour donner encore 100,000 émigrants par an au travail du nouveau monde. Son commerce général atteignait, en 1887, une somme de 9 milliards 354 millions de marks. Voyons-y seulement la plus suspecte des questions modernes. Le peuple allemand porte ses sentiments et ses intérêts sur le terrain scientifique, par l'étude des idées et le groupement des faits; sur le terrain politique, dans les élections, les Chambres et la presse; sur le terrain pratique, en de nombreuses sociétés de coopération, — pendant que le Gouvernement essaie des lois hardies de solidarité, trop récentes pour qu'on puisse les juger à l'œuvre, mais qui attestent, au moins, que la répartition des richesses ne satisfait pas aux besoins de la justice et appelle des réformes : il est bon qu'un grand gouvernement proclame cela. Les associations où l'ouvrier s'exerce à faire lui-même ses affaires s'élevaient au 31 décembre 1887 à 4,821. La statistique officielle que j'ai sous la main (1) n'est renseignée que sur un petit nombre : à peine le quart. Celles-là, qui en 1864 étaient de 493, avec 142,000 mem-

(1) *Jahresbericht fur* 1887 *uber die aus Selbsthilfe gegründen deutschen Erwerbs und Wirthschaftsgenossenschaften*, von F. Scenck, Leipsig et Berlin, 1887, — et *Statistische Jahrbuch*, Berlin, 1887.

Digitized by Google

bres et un total d'affaires de 45 millions, sont montées, en 1887, à 1057, avec 634,000 membres et 1 milliard 86 millions pour les mêmes affaires, soit 1 milliard 40 millions de plus que 23 ans auparavant. Que serait-ce si nous avions les détails pour les 4,821 centres d'activité populaire ? Mais ce petit coin du tableau peut suffire à la comparaison. Si l'on se reporte, non pas avant 1789, mais en 1794 et même jusqu'en 1806, on trouvera en Prusse, pour me borner à un seul fait, une Constitution civile, adoptée en 1791, promulguée à nouveau par lettres patentes du 5 février 1794. Là, sauf quelques améliorations partielles, le souverain renouvelle et consacre le servage des paysans, leur obligation de séjourner dans les terres où ils sont attachés; de ne se marier que du consentement du seigneur, de ne mettre au monde que des serfs comme eux et pour lui, fussent-ils nés hors de sa glèbe; de ne pouvoir leur faire apprendre d'autre métier que le leur, sauf la permission du maître et pour son usage, moyennant un maigre salaire; puis, comme conséquence, le droit du chef féodal à rechercher ses hommes partout, à leur infliger la prison, les travaux correctionnels, etc., à les obliger de vendre ce qu'il les a autorisés d'acquérir, pour vingt motifs, tels que la mauvaise conduite, la vieillesse ou une maladie incurable. Est-il besoin de se demander où en serait le prodigieux développement que la statistique officielle attribue, dans son titre même, au *self-help* (*Selbsthilfe*) si un régime aussi précaire du travail, de la propriété, de la famille, de la personnalité humaine, avait duré ne fût-ce que quelques années encore et n'avait pas été supprimé par la révolution armée : « Le servage est aboli » disent tous les Actes constitutionnels à partir de 1806. Sept ans après, l'Allemagne

Digitized by Google

secouait la conquête française, cette aberration des principes nouveaux que les législateurs de la France avaient condamnée, même devant une déclaration de guerre (1), sauf à se laisser entraîner, dans la pratique, à la loi des faits et aux conditions de la défense. Mais l'Allemagne avait eu aussi ses penseurs, ses écrivains, ses monarques, ses « germes féconds de dix siècles ». Dans le grand soulèvement populaire de 1813, ce n'est pas l'Allemagne féodale qui reprend vie, c'est l'Allemagne moderne qui entre en scène.

Il nous faut aussi aller en France, n'est-ce pas ? On sait ce que ce peuple eut à souffrir depuis qu'il osa se transformer radicalement. Sa situation s'était améliorée avant 1789, grâce au libéralisme de ses écrivains, aux bonnes intentions du roi et au génie de Turgot. Mais qui croira que ces concessions auraient suffi pour que ce peuple — après avoir été décimé par les coups d'État et les défaites, écrasé par les revers de 1870 et les désastres non moins cruels du phylloxera, de la crise agricole, de la crise monétaire — le régime renversé ne l'avait jamais garanti de tels malheurs — ait pu réparer ses ruines, continuer à payer ses dettes, même celles qui n'ont été contractées que dans l'intérêt des peuples soustraits en 1815 à sa domination — 4 millions par an pour la Belgique, par exemple — ait pu, enfin, se refaire une armée dans un temps où les armées coûtent si cher à tous les points de vue, et se rendre une prospérité qui étonne ceux qui l'étudient ?

---

(1) Acte solennel du 29 avril 1791.

Digitized by Google

Un sénateur italien l'a esquissée dans une revue de Rome et un ministre du Brésil vient d'y consacrer un gros livre (1). Tous les deux restent émerveillés d'un relèvement qui se compte par milliards : De dix ans en dix ans, le commerce général montant, de 3 milliards qu'il était en 1847, à 6, à 8, et en 1884 à 10 milliards; le capital agricole arrivé à une valeur de 100 milliards, d'un revenu de plus de 11 milliards; l'industrie et le commerce produisant de 18 à 20 milliards par an, ce qui permet d'affecter aux salaires de leurs ouvriers 6 milliards et demi, et M. De Foville estimant le revenu annuel du pays à 22 ou 23 milliards. Qui oserait supposer que la France — ce n'est pas, à coup sûr, celle de Louis XIV après Malplaquet — aurait eu cette force de rénovation si la propriété libre n'y était aussi divisée; si chaque habitant ne se sentait « maître absolu de son temps et de ses bras (2) », justiciable des mêmes lois, investi d'un droit égal sur les destinées de son pays; si les vieilles entraves, fiscales et sociales, à l'esprit d'invention, d'industrie et de commerce, n'avaient fait place à l'activité personnelle libre; si la dîme, la corvée, les bénéfices écclésiastiques et les droits seigneuriaux ne servant qu'aux classes privilégiées, les charges publiques inéquitablement rejetées en leur faveur sur la masse, n'avaient été remplacés par des impôts librement

(1) MM. Trullo Massarani, dans la *Revue internationale* de Rome, et Ramon Fernandez, *La France actuelle*, 1re édition, 1 volume de xx et 750 pages in-8° avec 54 graphiques coloriés. Paris, Delagrave, 1888.

(2) Taine, *Revue des deux mondes*, 1er avril 1889.

Digitized by Google

votés pour être employés utilement à des services nationaux qui protègent et activent la circulation des valeurs, au point que la France, malgré les 5 milliards d'indemnité de guerre, a pu consacrer, depuis 1870, 4 milliards à de nouvelles voies ferrées, 3 milliards à des routes vicinales, $^3/_4$ de milliard aux voies navigables; faire, en 12 ans, trois conversions de rente pour plus d'un milliard, augmenter l'aire de ses colonies d'un million et demi de kilomètres, risquer un milliard et demi dans une tentative de percement de l'isthme américain, et laisser à 5 millions de déposants les moyens de garder à la Caisse d'épargne 2 milliards 362 millions — le chiffre est de 1887; avant 1870, il n'était que de 700 millions, — et à 7,960 sociétés de secours mutuels un avoir disponible de près de 100 millions? « La résurrection du travail, dit M. J. Simon dans la préface du livre de M. Fernandez, a eu toutes les apparences d'une féerie. » Cette fée de la prospérité publique est connue; le garde des sceaux M. De Barentin l'avait nommée dans un jour solennel.

En Belgique, où Ch. Patyn, devançant le ministre de Louis XVI, avait appelé l'ensemble des droits qui constituent une nation « la sainteté intérieure de la société », — en Belgique, l'étude exigerait un livre, et là était mon sujet, un sujet national et patriotique.

Je n'ignore pas — vous ne me ferez pas l'affront d'en douter — que nous avons eu nos grandes communes et nos *Gueux* célèbres, longtemps avant 1789, comme l'Italie ses communes lombardes, l'Espagne ses communeros qui résistèrent à Charles-Quint, l'Angleterre ses parlements et son 1688, l'Allemagne ses ghildes et ses chartes de paysans, la moitié de l'Europe sa révolution religieuse. La

Digitized by Google

France aussi a eu ses Étienne Marcel, ses États généraux, ses Huguenots. On peut aller bien plus loin sur la carte, bien plus haut dans les siècles, partout on retrouve cette propension instinctive, cette tendance naturelle de l'homme à être libre, et les assises du droit moderne sont dans les traditions de l'histoire aussi bien que dans les principes de la raison. Mais je sais un peu aussi que les grands essais de civilisation communale ont été vaincus presque partout et que la révolution religieuse n'a pas créé d'emblée, dans le monde entier, les chartes de la liberté ni les mœurs de la tolérance. Avant 1789, au contraire, la situation de nos provinces — on ne peut même pas les appeler la Belgique — n'était guère l'idéal du droit, et si nos publicistes parlent avec cet enthousiasme de la sainteté des États, c'est pour combattre ce qui y portait atteinte, pour réclamer ce qui pouvait la sauver. On connaît la suppression de la Compagnie maritime d'Ostende et la fermeture de l'Escaut, qui gardèrent si longtemps les Belges dans une sorte de tour de la faim. Le dernier traité qui maintient ce que notre confrère M. Ad. Borgnet a appelé « l'asservissement inique de notre plus beau fleuve » est de 1784. Le premier acte d'affranchissement, réalisant le vœu que Ch. Patyn avait exprimé dans le titre même de son livre : *La mer libre,* date du 16 novembre 1792. La République française ayant décrété la liberté de l'Escaut et de la Meuse, un navire passait d'Ostende à Anvers, pour fêter la délivrance du fleuve. De ce jour, date la prospérité de notre métropole commerciale.

Le péage de l'Escaut a dû être racheté depuis, je le sais; le monde moderne, non plus que l'ancien, ne se fait en un jour. Heureusement, ce qui se réalise par l'accord

Digitized by Google

des intérêts et les procédés de la paix est durable, après avoir d'abord été rendu possible par de grandes mesures réparatrices.

On ne peut ignorer non plus l'incertitude de notre existence politique d'alors, balottée sur tous les tapis verts des souverains. Les deux derniers de ces maquignonnages diplomatiques où deux de nos provinces, puis toutes nos provinces furent offertes, comme des pots-de-vin, pour écarter une compétition à la succession de la Bavière, datent de 1777 et de 1784. Quel contraste avec cette nationalité reconnue par les puissances et qui se gouverne elle-même, avec cette neutralité qui s'est maintenue en présence de conflits qui ensanglantaient nos frontières, et où notre volonté de rester nous-mêmes, d'accord avec les traités, nous assure enfin la sainteté intérieure du droit!

M. Borgnet et bien d'autres de nos historiens nous en apprendraient davantage sur cette révolution brabançonne « juste et légale dans son origine, absurde dans son développement », dit M. J.-B. Nothomb en lui reprochant « ses erreurs et ses turpitudes »; — sur la rage de ses meilleurs écrivains contre « la cohue nationale » française, comme ils disent en déclarant qu'ils préfèrent rappeler contre nous « tout ce qu'il y a de bourreaux dans la milice autrichienne » — le mot est de Feller; — sur l'exécution armée de la révolution libérale de Liège comme de la révolution théocratique du Brabant, — c'est le terme « accueilli » par ses organes, ses adversaires disent monacale, et il faut bien laisser quelque latitude au langage politique; — sur la dignité publique abaissée aux pieds d'une Égérie de bas étage, la concubine de Vandernoot, qu'on escortait de cierges en procession et qu'on osait nommer la duchesse de Brabant, etc.

Digitized by Google

Un des membres fondateurs de cette Académie, le savant comte de Nény, avait écrit, pour le prince qui devait devenir Joseph II, un traité historique et politique que l'on taxa d'esprit républicain. Ce ne serait pas le moins instructif des chapitres de l'étude que j'entrevois ici, que celui où l'on remonterait à l'esprit de nos anciennes franchises, suspectes alors, pour comparer ce qu'en ont fait, à quarante ans de distance, le Congrès de la République des États-Belgiques-Unis de 1790, et le Congrès constituant de la Révolution de 1830 Là-bas, presque dans les ténèbres, au nom d'une populace aux genoux des moines, une adresse sommant le gouvernement de sévir contre les traîtres qui voudraient « introduire des nouveautés, soit dans la religion, soit dans la constitution des États »; un prêtre dicte, c'est Borgnet qui l'affirme, et « la quantité de croix (de gens qui ne savent pas écrire) prouvait, ajoute l'historien, à quelle espèce de public on s'était adressé de préférence ». — Ici, deux grands partis s'unissant pour réclamer toutes ces libertés nouvelles : « La philosophie du XVIII^e^ siècle avait éclairé les esprits » dit, en 1828 (1), un de leurs chefs, un de nos membres, M. De Gerlache, qui, en 1830, les déclare toutes « identiques » et devant être « mises sur la même ligne » (2). — Là-bas, la restauration d'un éparpillement de franchises locales, dont la lettre seule survit à l'esprit et qui, sans former une nation, auraient isolé le pays du reste de l'Europe, comme le lui a si

---

(1) Discours prononcé dans la séance des États généraux des Pays-Bas, le 28 novembre 1828.

(2) Discours prononcé dans le Congrès belge, le 21 décembre 1830.

Digitized by Google

bien reproché M Nothomb. — Ici, un Congrès, constituant un peuple dont tous les citoyens sont égaux devant la loi et dont la charte peut entrer de plain pied dans le concert européen. — Là-bas, une organisation anarchique, et, sous le nom du passé, des empiètements contraires au droit ancien et jurant avec le droit moderne; une représentation presque illusoire — le clergé séculier dans le Brabant, par exemple, n'y ayant pas une voix, et trois villes seulement, même avec des restrictions, y nommant chacune un membre du tiers-état; — les trois Ordres parodiant l'échange de serments des Joyeuses entrées, en se jurant mutuellement fidélité l'un à l'autre; puis, comme condition préalable de toute la politique : « voulant, dit un acte solennel, professer à jamais la religion catholique, apostolique et romaine », tous les membres des États, du Congrès, de l'administration, de l'armée, obligés d'adhérer par serment à la profession de foi formulée par Pie IV. — Ici, l'élite du pays, nommée, sans distinction d'ordres, par le pays; des citoyens, libres dans leurs opinions politiques et religieuses et respectant celles des autres, décrétant : La presse est libre, l'enseignement est libre, la liberté des cultes est garantie... Vous savez le reste.

Aussi, quels résultats bien différents constate l'histoire : La république, qu'on a appelée aussi sacerdotale, n'a pas plus duré qu'un nuage d'automne, et la Belgique de 1830, je n'ai pas besoin de vous montrer cette mère aimée subsistant dans la plénitude de ses droits et le respect de ses enfants. Entre les deux révolutions, il n'y avait eu que 40 ans, mais en réalité, il y avait tout un siècle, tout le monde moderne.

L'état social du pays eût attiré surtout mon attention.

Digitized by Google

Sur ce point, presque tout est à faire; mais les documents abondent, ne fût-ce que les 142 volumes contenant 12,447 dossiers du recensement des biens des gens de main-morte, en 1787. Là, de l'aveu des possesseurs, on voit presque tout le sol possédé en main-morte, avec une production qui semblerait aujourd'hui dérisoire. Là exultent, dans tous leurs droits, la dîme, le foncier, le terrage, etc. Il faudrait dépouiller ces déclarations, où l'on avait intérêt à ne rien exagérer, faire le compte des bonniers renseignés, des fermes et des censes énumérées, des maisons, des moulins, des impôts, des corvées; suivre dans ses derniers retranchements la gent mainmortable; faire, d'après d'autres comptes, l'historique des salaires, la statistique des professions diverses. Alors, il serait bien inutile de mettre en regard le nombre des propriétaires actuels; la variété de production de la fortune publique; les essais de répartition meilleure par le libre échange; les associations de crédit et les sociétés ouvrières; l'accroissement considérable des richesses minières, des industries, du commerce, des institutions populaires; tout serait de même, lois ou finances, États généraux ou révolutions, congrès ou assemblées législatives, arts ou enseignement; partout on verrait le bien-être s'améliorer à mesure qu'on lève une entrave à l'activité et à la circulation; toujours on aboutirait à un exhaussement de niveau, à une conquête de l'esprit d'humanité, sur laquelle rien ne prévaudra, Messieurs.

Dans la limite de mes facultés, je n'aurais pas failli à cette tâche et je m'en préoccupai bientôt. Tout d'abord, y employant cette langue des vers qui, lorsqu'on en a l'habitude, devient l'organe de l'intimité de nos sentiments et

Digitized by Google

comme la conversation avec soi-même, je demandais à la mort un répit, à mes 70 ans, qui allaient sonner, un reste de force pour avoir la satisfaction de fêter le grand anniversaire. Le malheur en a décidé autrement. On n'aborde pas un travail d'archives, de statistique et de composition historique, sous un coup de foudre. Ceux qui savent ce que c'est de perdre un enfant en pleine santé, en pleine force, en pleine beauté, comprendront que c'eût été trop présumer des énergies humaines de songer à traiter, sous l'écrasement, devant une assemblée comme la vôtre, un sujet comme celui-là. C'est à peine si j'ai pu achever dans les larmes des vers commencés dans la sécurité de la vie.

Force a donc été, Messieurs, pour le directeur de la Classe des lettres en la célèbre année 1889, de se restreindre à quelques aperçus, là où l'on eût été en droit d'attendre une page digne de cette révolution qui, selon le vers d'un de nos confrères, Ad. Mathieu,

Place Quatre-vingt-neuf à la tête du monde

Certes, j'aurais aimé aussi, mieux aimé demander à la poésie ce qu'on lui a demandé de tout temps et bien avant le *Carmen seculare* d'Horace. Le poète ami d'Auguste aurait bien plus de raisons de dire aujourd'hui :

Alterum in lustrum, meliusque semper
Proroget ævum!

Qu'en des âges nouveaux et meilleurs chaque jour
Se prolonge notre ère!

Mais ce n'est pas une muse en deuil qui puisse convenir à un aussi noble anniversaire, que fêtent, à Paris, toutes les splendeurs des industries, des sciences et des arts. La poésie, d'ailleurs, a ses pudeurs irrésistibles. Elle peut y

Digitized by Google

aller parfois de confiance ; mais, au moindre souffle, elle replie ses ailes de fée ou ses feuilles de sensitive. Je réserverai donc, pour l'impression plus discrète, la part du poète et m'en tiendrai à cette faible esquisse historique : — l'histoire a toujours été ici largement représentée, — à ce manifeste du citoyen : — le citoyen a aussi droit de bourgeoisie ici ; c'est une justice qu'on doit vous rendre. Je l'aurai prouvé une fois de plus en célébrant, à cette tribune, le premier jour de la création du monde moderne, et, pour suivre l'idée du journaliste berlinois, je n'oserais pas prédire que le septième jour, le jour où une civilisation peut s'arrêter un instant et se complaire dans une œuvre accomplie, soit très proche ; mais j'ose espérer, annoncer ici — il n'y a aucune témérité à cela — qu'il sera le triomphe de nos biens les plus chers : la paix et la liberté.

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

La Revue universelle illustrée. — 2e année, in-4°, 12 livraisons par an. — Paris, Librairie de l'art.

Cette revue est une des plus artistement illustrées et au meilleur prix qui soit. L'actualité y prend place avec des nouvelles, des traductions de contes russes et autres, des études littéraires. La science y tient rang par des monographies toujours intéressantes. Mais l'art y domine en des articles variés, qui fournissent l'occasion d'illustrations nombreuses et bien choisies. C'était Callot, ou Proudhon, ou Mignard, Grandville; puis voici Phidias. C'était Corneille ou Molière, puis Rotrou. Et chaque livraison, qui ne coûte qu'un franc, donne des gravures qu'on s'étonnerait d'y voir en si grand nombre, si l'on ne savait que la Librairie de l'art possède une riche collection de clichés, ce qui n'ôte rien au mérite ni au brillant de l'œuvre et en permet le prix fabuleux de bon marché. Ajoutons qu'un morceau de musique termine d'ordinaire la livraison et — chose qui intéressera ici — que le directeur de la *Revue*, étant Belge, ne dédaigne pas de publier quelques pages de vers, de prose ou de chant, d'un de nos compatriotes.

Digitized by Google

LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT

RUE DES PAROISSIENS, 18-20-22, BRUXELLES

VIENT DE PARAITRE :

LA

RÉFORME SOCIALE & ÉCONOMIQUE

EN EUROPE

et dans les États-Unis de l'Amérique du Nord.

LA LÉGISLATION DU TRAVAIL

EN BELGIQUE

par **M. de Ramaix**, conseiller de légation.

(Extrait des tomes VI et VII, années 1888-1889, du *Recueil des rapports des secrétaires de légation de Belgique.*)

Fort volume in-8° de 400 pages. — Prix : **4** francs.

AUX AUTEURS désireux de publier leurs œuvres, des conditions exceptionnelles, tant pour l'impression que pour la vente, sont offertes par les « **Messageries de la Presse** ». S'adresser, pour tous renseignements, à M. CHARLES COURAU, 3, rue de l'Évêque, à Bruxelles.

Vient de paraître :

ARDENNES. — VILLÉGIATURES.

Meuse - Lesse - Houyoux - Ourthe - Amblève - Vesdre.

Carte à l'échelle de 1 : 200,000,

imprimée en 7 couleurs, pliée en format de poche. Prix : **1** fr. **50** c.

Elle donne toutes les voies de communication : chemins de fer, tramways à vapeur, routes, chemins, sentiers, etc. Le touriste trouvera sur cette carte toutes les indications qu'il pourrait désirer : l'emplacement des forêts et des bois, les altitudes soigneusement relevées, la nature du sol, etc., etc.

LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE

DE

L'URUGUAY

PAR

ERNEST VAN BRUYSSEL

ministre résident de Belgique près des gouvernements des Républiques Argentine, du Paraguay et de l'Uruguay.

Un volume in-8°. — Prix : 5 francs.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

F. X. PEER Kgl. Hofbuchbinder
MÜNCHEN
Weinstrasse N.º 16/a.

Digitized by Google

Digitized by Google